



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Geneviève Madore

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

Ph.D. (lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département des lettres françaises

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

L'utopie dans les *Scènes de la vie de campagne* d'Honoré de Balzac

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Rainier Grutman

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

D. Castillo-Durante

M. Prévost

P. Imbert (absent)

S. Lee

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**L'utopie dans les
Scènes de la vie de campagne
d'Honoré de Balzac**

Geneviève Madore

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de doctorat

Département des lettres françaises
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Geneviève Madore, Ottawa, Canada, 2007



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-32412-7
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-32412-7

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, Rainier Grutman, dont l'érudition et l'efficacité m'ont apporté une aide inestimable. Ses conseils et ses encouragements, ainsi que sa confiance m'ont supportée tout au long de ce travail, qui fut ponctué par deux naissances.

Merci également à Michel de son précieux soutien au quotidien.

Merci, enfin, à Alice et Simon, pour m'avoir fait garder les deux pieds sur terre.

Résumé

L'utopisme se définit comme la faculté d'imaginer une collectivité idéale différente de la société réelle. Genre littéraire inauguré par la publication de *L'Utopie ou Traité de la meilleure forme de gouvernement* [1516] de Thomas More, l'utopie, représentation littéraire de l'utopisme, est une description détaillée du fonctionnement d'une collectivité où règnerait l'harmonie. Dès le début du XIX^e siècle, en pleine période postrévolutionnaire, l'utopie s'extirpe de la fiction et se transforme en discours politique et économique. Dans l'arène sociopolitique de ce que Eric Hobsbawm appelle «l'ère des révolutions», l'utopisme s'oppose au libéralisme par son dogmatisme. Précurseur du socialisme scientifique, l'utopisme socialiste a comme principaux représentants Claude-Henri de Saint-Simon et Charles Fourier. Leurs travaux, alliages de la science newtonienne et d'une forme de religion sécularisée, qu'ils ont adaptées aux sciences sociales, décrivent le stade ultime et souhaité de l'évolution de la civilisation.

À partir des années 1830, Balzac tente de rapatrier la pensée utopiste dans la littérature. Sixième et dernier livre des *Études de moeurs*, les *Scènes de la vie de campagne* renferment deux romans utopistes (*Le médecin de campagne* (1833) et *Le curé de village* (1839)). Fruit d'une longue gestation et resté inachevé, *Les paysans* (1844) est la contrepartie des utopies des deux autres romans. Nous nous proposons d'analyser ces trois romans dans leur dimension formelle et thématique à l'aide d'une analyse d'inspiration sociocritique (nous nous servons notamment du «chronotope» de Mikhaïl Bakhtine, du «personnel du roman» de Philippe Hamon et du «type» de Georges Lukács). Envers de *La comédie humaine*, l'utopie balzacienne, où est aisément perceptible l'influence saint-simonienne et fouriériste, établit un monde parallèle à la société louis-philipparde. Y sont abordées, critiquées et parfois redéfinies les idées véhiculées par les

utopistes et par la presse sous la Restauration et la Monarchie de Juillet : la propriété, élément crucial du développement rural, la mutation des classes sociales et la morale bourgeoise. Nous verrons comment se fait l'intégration de l'utopie, genre aride et descriptif, dans le roman balzacien. Celle-ci a-t-elle une fonction narrative au sein du texte littéraire? Modifie-t-elle les thèmes traités dans le reste de *La comédie humaine*? Les romans utopistes balzaciens possèdent-ils des particularités esthétiques?

Introduction

L'idée première de La Comédie humaine fut d'abord chez moi comme un rêve, comme un de ces projets impossibles que l'on caresse et qu'on laisse s'envoler; une chimère qui sourit, qui montre son visage de femme et qui déploie aussitôt ses ailes en remontant dans un ciel fantastique. Mais la chimère, comme beaucoup de chimères, se change en réalité, elle a ses commandements et sa tyrannie auxquels il faut céder. Cette idée vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité¹.

– Honoré de BALZAC

Aujourd'hui, l'utopie est synonyme de chimère. Elle est exempte du collectivisme à grande échelle dont on a vu l'échec au XX^e siècle. Mais le paradigme de l'utopie fondée sur l'harmonie et sur un certain rationalisme issu des Lumières existe encore : le cyberspace, monde parallèle et virtuel qui bouleverse la hiérarchisation du savoir et de l'information, l'altermondialisme, qui veut pallier les injustices sociales, l'environnementalisme², qui prône un mode de vie fondé sur le développement durable, donnent une place de choix au rêve, et parfois aux excès. Lorsqu'il la décrit comme une solution envisageable pour sortir de la torpeur, de cette fin de l'histoire ressentie depuis la prégnance du néolibéralisme, Ignacio Ramonet met le doigt sur une des caractéristiques principales de l'utopie : «Devant la brutalité et la soudaineté de tous ces changements, les repères se perdent, les incertitudes s'accumulent, le monde semble opaque, l'histoire paraît échapper à toute prise³». L'éditorialiste du *Monde diplomatique* perçoit cette période de transition de la même manière que la ressentait Balzac en 1840. Sans

¹ Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, tome I, p. 9.

² Pour lire une utopie du XX^e siècle, où la vie est régie par des principes écologiques et non par la surconsommation, consulter Ernest CALLENBACH, *Ecotopia. The Notebook and Reports of William Weston*, New York, Bantam Books, 1977.

³ Ignacio RAMONET, «Besoin d'utopie», *Le Monde diplomatique*, mai 1998, p. 9.

retourner à un «Grand Récit⁴» à la sauce dix-neuviémiste, on cherche un autre modèle, donnant plus de place au collectif, à opposer à «l'idéologie anarcho-libérale». Comme au XIX^e siècle, l'individualisme – sans le libre arbitre, cependant – est toujours l'ennemi à vaincre :

Pour de nombreux citoyens, l'idée ultralibérale que l'Occident est mûr pour vivre dans des conditions de liberté absolue est aussi utopique – et aussi dogmatique – que l'ambition révolutionnaire de l'égalitarisme absolu. Ils se demandent comment penser le futur. Et expriment le besoin d'une autre utopie, d'une nouvelle rationalisation du monde. Ils attendent une sorte de prophétie politique, un projet réfléchi de l'avenir, la promesse d'une société réconciliée, en pleine harmonie avec elle-même⁵.

Les mots clé de ce passage sont, d'une part, la rationalisation – la raison étant le fondement des utopies depuis le siècle de Voltaire –, d'autre part, la société réconciliée – l'harmonie sociale étant l'objectif, inatteignable, de l'utopie depuis le *Timée* et le *Critias* de Platon. La nouvelle utopie de Ramonet, quant à elle, serait donc de créer un lien entre les partis et les associations, dont les axes d'action respectifs se croiseraient pour donner lieu à une action à l'échelle planétaire, qui infuserait une vigueur nouvelle au politique, en train d'étouffer sous le poids immense d'une économie nourrie par la mondialisation. Bref, il s'agit du communautaire à grande échelle, rêve de tout utopiste qui se respecte. Car les collectivités utopiques sont toujours présentées dans un cadre géographique et économique restreint.

Avant de n'exister que dans le champ des idées, l'utopie est un genre littéraire qui renferme, d'une part, la description détaillée du fonctionnement d'une société idéale, et, d'autre part, une critique du monde réel. Depuis Thomas More (*L'Utopie*, 1516),

⁴ Marc ANGENOT, *D'où venons-nous? Où allons-nous? : La décomposition de l'idée de progrès*, Montréal, XYZ Trait d'union, coll. «Spirale», 2001, p. 55 : «Les grands systèmes aux grandes espérances historiques sont nés à l'orée du XIX^e siècle comme excroissances doctrinales de l'idée de progrès et réponses au paupérisme créé par la révolution industrielle – et devenues avec la dynamique de l'ère des masses, à la fin dudit siècle, ces Grands récits conquérants qui ne prétendaient pas réformer le monde, mais le changer du tout au tout».

⁵ *Ibid.*, p. 9.

notamment, la propriété privée devient la réalité qui pose problème à l'harmonie sociale. Tel que l'avait remarqué Jean-Jacques Rousseau, un de ceux qui ont fomenté l'événement catalyseur d'utopies que fut la Révolution française, l'éternel obstacle à la réalisation d'utopies est la cupidité de l'être humain⁶. Dans le cadre des utopies du XIX^e siècle, l'harmonie se crée par une rationalisation de l'espace et des passions.

L'utopie, qui relevait jusque-là du domaine de la littérature, se fait utopie-programme et rejoint les domaines économiques et politiques. C'est le début de ce que Marc Angenot nomme les «Grands récits». À cette époque, le progrès moral et le progrès matériel vont de pair et conduisent à l'amélioration de la société. Les deux principaux représentants de ce nouveau courant qu'est le socialisme utopique sont Claude-Henri de Saint-Simon et Charles Fourier. Ils précèdent d'une génération Honoré de Balzac qui, avec *La comédie humaine*, a décrit la médiocrité ambiante, surtout sous la politique du juste milieu, dans les années 1830 et 1840. Parmi les sources d'inspiration de Balzac, il y a eu, certes, le grand changement politique de 1789. Mais il y a surtout toutes les retombées postrévolutionnaires, qui entraînent une détérioration du corps social. Pendant les années 1830 et 1831 eurent lieu l'écroulement de la monarchie légitimiste, les suites de la crise économique et de la disparition de l'optimisme romantique. Dans les journaux, entre 1815 et 1830, on traite, entre autres, de la monarchie, du catholicisme, de la noblesse, du clergé, de la grande et la petite propriété, du partage des biens, du droit d'aînesse, de l'ascension des masses, des droits politiques des non-possédants⁷.

⁶ «Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs, n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la Terre n'est à personne [...]» (Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1965, p. 87.

⁷ Marc BLANCHARD, *La campagne et ses habitants dans l'œuvre de Honoré de Balzac*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1931, p. 324.

Face à tous les bouleversements d'ordre politique et social, autant les utopistes que les romanciers observent et commentent la montée de l'ordre bourgeois et son accession au pouvoir. Non seulement Saint-Simon et Fourier, mais aussi Chateaubriand, Ballanche et Proudhon analysent la civilisation en retournant dans le passé pour mieux se projeter dans le futur. Confrontés à la discontinuité temporelle et historique qui va de pair avec la société bourgeoise, les penseurs sont à la recherche d'une continuité spatiale et souhaitent un arrêt de l'Histoire – en utopie, par exemple.

Balzac, un écrivain éclectique

Des confidences faites par Balzac à sa sœur, Laure Surville, dans leur correspondance (1820 et 1850), il ressort que les difficultés ressenties par celui qui dut trop souvent côtoyer la misère et ~~les~~les dettes, ont eu comme contrepartie les rêves et les velléités d'un écrivain qui s'est laissé à l'occasion emporter par des élans de mégalomanie. *Cromwell*, un projet de tragédie commencé en 1819 et abandonné en 1820, était destiné à devenir «le bréviaire des peuples et des rois⁸». En 1833, Balzac pensa à relier tous ses personnages pour en former une société complète : «Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie!⁹». Même si Balzac voulait appliquer le concept de l'«unité de composition» appartenant aux sciences naturelles à son œuvre littéraire, l'œuvre romanesque de celui qui a forgé l'expression «Éclectisme littéraire¹⁰», est loin d'être homogène. Souvent comparée à

⁸ Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, Paris, Calmann Levy, 1878, p. 56.

⁹ *Ibid.*, p. 95.

¹⁰ Balzac définit cette notion de son cru dans «Étude sur M. Beyle [Frédéric Stendahl] (sic)» : «Enfin, certaines gens complets, certaines intelligences *bifrons*, embrassent tout, veulent et le lyrisme et l'action, et le drame et l'ode, en croyant que la perfection exige une vue totale des choses. Cette école, qui serait l'*Éclectisme littéraire*, demande une représentation du monde comme il est : les images et les idées, l'idée dans l'image ou l'image dans l'idée, le mouvement et la rêverie. Walter Scott a entièrement satisfait ces natures éclectiques (Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman* [Stéphane VACHON, éd.], Paris, Librairie générale française, 2000, p. 196-197).

une mosaïque¹¹, elle est l'orchestration de plusieurs registres, voire de plusieurs genres littéraires. Patrick Tacussel est d'avis que Balzac aurait essayé de créer une unicité dans un monde hétéroclite : «La vie quotidienne est un hiéroglyphe, un ensemble sacré de signes, dont la diversité du réel est incapable de fournir un code de déchiffrement¹²».

Celui qui se disait «Secrétaire» de la société française a néanmoins intégré des utopies dans ses romans. Bien que la grande majorité des romans de l'œuvre balzacienne représentent le monde existant, l'utopie a pu s'infiltrer dans les *Scènes de la vie de campagne*. Est-ce un paradoxe que la présence de l'utopie dans l'œuvre balzacienne? Pourrait-on qualifier Balzac de producteur d'utopies réalistes? Comment l'utopie se manifeste-t-elle dans le texte littéraire? En narrativisant l'utopie, Balzac ajoute-t-il quelque chose aux travaux de Saint-Simon et Fourier? Balzac, ce grand observateur des tendances et des modes, ce lecteur boulimique qui a pris soin de rendre trivial, tout en le mettant en scène, le travail d'écrivain, a ainsi brisé la frontière entre l'homme et l'œuvre et, par le fait même, celle entre la réalité et la fiction. En cette période de transition, Balzac affronte dans toute leur complexité les éléments problématiques que renferme la société réelle mais ne les considère pas comme résolus. Le romancier joue sur la frontière entre le vraisemblable et le réel, la fiction et le document historique¹³. Cela favorise l'insertion, dans le roman, d'un discours politique issu des utopistes, que Balzac

¹¹ Marie-Ève THÉRENTY qualifie l'œuvre de Balzac d'«œuvre-mosaïque», car celle-ci «manifeste son hétérogénéité pour affirmer sa volonté de constituer une somme» (p. 590) et «atteint sa totalité par l'agglomération de détails et de fragments» (p. 589), ce qui lui permet de peindre la désorganisation de son époque (*Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, coll. «Romantisme et modernités», n° 60, 2003).

¹² Patrick TACUSSEL, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les saint-simoniens ou Le destin de la modernité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1995, p. 85.

¹³ Voir le chapitre «*All is false*» dans Franc SCHUEREWEGEN, *Balzac, suite et fin*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 71-83. En 1834, Balzac cultivait encore l'ambition de faire du roman un document historique, une étude, sous le couvert de la fiction. La phrase du *Père Goriot*, «*All is true*», acte de naissance du roman réaliste, résulte en fait d'un acte de plagiat. Comme si les romantiques avaient réalisé, à cette époque, que l'intertexte contribuait à l'effet de réel : «L'idée à retenir est donc qu'un texte peut être 'vrai', non seulement parce qu'un rapport d'adéquation existe entre le texte et le référent, mais parce que le texte imite un intertexte et que l'on a affaire à une imitation fidèle, donc convaincante» (p. 73-74).

avait déjà couché sur papier dans ses articles portant sur la politique post Juillet. Ainsi, l'utopie littéraire renaît par l'entremise du roman. Le discours social, imprégné des théories utopistes de Fourier et de Saint-Simon, est récupéré par la littérature. Nous étudierons le cas spécifique de Balzac, mais Victor Hugo (*Les travailleurs de la mer*, 1866) et George Sand (*Le compagnon du Tour de France*, 1840) se sont aussi intéressés au discours utopiste.

En 1824, Balzac formule le projet d'écrire l'*Histoire pittoresque de la France*, ouvrage où chaque siècle, de 1400 à 1800, aurait fait l'objet d'un volume. Après avoir laissé tomber le roman historique à la Walter Scott, il se consacre à l'histoire des mœurs du temps présent, projet qui est en soi utopique puisqu'il implique la description exhaustive de la société française pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet. À cette époque, qui a vu l'aristocratie se fondre dans la bourgeoisie, l'argent prend une importance toute particulière. C'est avec ce matériau de choix que le romancier peut facilement mettre en scène la lie de la société¹⁴, dont les représentants ont été puisés dans la bourgeoisie parisienne et provinciale. *La comédie humaine* représente la fin du rôle progressiste (et positif) de l'idéologie bourgeoise. Selon Patrick Tacussel, le contenu programmatique de *La comédie humaine* est «la légende vivante du capitalisme financier et industriel en train de naître dans la France du XIX^e siècle¹⁵». Georges Lukács, critique marxiste et admirateur de Balzac, chez qui il a puisé la notion de «type individualisé¹⁶»,

¹⁴ D'après Théophile GAUTIER, c'est là que résidait le génie de Balzac : «Nous avons raconté l'anecdote du trésor enfoui par Toussaint-Louverture, non pour le plaisir de narrer une historiette bizarre, mais parce qu'elle se rattache à une idée dominante de Balzac – l'argent. Certes, personne ne fut moins avare que l'auteur de *la Comédie humaine*, mais son génie lui faisait pressentir le rôle immense que devait jouer dans l'art ce héros métallique, plus intéressant pour la société moderne que les Grandisson, les Desgrieux, les Oswald, les Werther, les Malek-Adhel, les René, les Lara, les Waverley, les Quentin-Durward, etc.» (*Portrait de Balzac précédé de Portrait de Théophile Gautier par lui-même*, Montpellier, L'Anabase, 1994, p. 61).

¹⁵ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 55.

¹⁶ «Dans les premières assises de cette construction sont pressées et foulées les individualités typisées; dans la seconde se dressent des types individualisés. Ce peu de mots révèle la loi littéraire au moyen de laquelle M. de Balzac a su jeter le sentiment et la vie dans ce monde écrit. Ainsi là où, dans les *Études de mœurs*, il

soutient que le discours utopiste balzacien serait ancré dans une vision progressiste qui réunit les deux éléments de la dialectique entre la grande propriété et la révolution de la classe paysanne. Georges Lukács a tenu des positions marxistes facilement réfutables et fait des applications discutables de ses propres théories – je pense particulièrement à l’analyse du «héros moyen» dans *Les chouans* (1829). Cela dit, le philosophe hongrois a quand même eu le mérite de voir en Balzac non pas seulement un réactionnaire, mais surtout un homme de son temps :

Personne n’a ressenti aussi profondément que Balzac les tourments qu’entraîne pour toutes les couches du peuple le passage à la production capitaliste, la profonde dégradation spirituelle et morale qui accompagne nécessairement cette évolution dans toutes les couches de la société. Toutefois, en même temps, Balzac ne ressentit pas seulement la nécessité sociale de ce bouleversement, mais aussi la vérité historique de sa nature – somme toute – progressiste¹⁷.

Chez Balzac, l’utopie se situe dans les *Scènes de la vie de campagne*, considérées par leur auteur comme le prologue des *Études de mœurs*. Serait-ce aussi une solution aux maux évoqués dans *La comédie humaine*? Balzac aurait-il réussi, à l’aide de l’utopie, à trouver le terme moyen de la dialectique capitalisme et ordre social?

**Les Scènes de la vie de campagne¹⁸ :
une utopie à la fin des Études de mœurs**

En 1831, Balzac publie *Scène de village*, inspirée d’un voyage à Saché – un de ses nombreux séjours dans la campagne française –, qu’il insère dans le premier chapitre du

a peint, dans le père Grandet, un avare qui semble être l’avarice tout entière, ici, sa plume met l’avarice aux prises avec elle-même dans *Maître Cornélius*, personnage allégorique qui a toutes les allures d’un avare habilement peint en pied» (Cité par Stéphane VACHON, dans Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman*, *op. cit.*, p. 104).

¹⁷ Georges LUKÁCS, *Balzac et le réalisme français*, Paris, François Maspero, 1967, p. 16.

¹⁸ Les informations sur les dates de publication et la genèse des romans des *Scènes de la vie de campagne* sont tirées de l’ouvrage de Stéphane VACHON, *Les travaux et les jours d’Honoré de Balzac*, Paris, Presses universitaires de Vincennes; Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 1992.

Médecin de campagne. Mais histoire et paysannerie convergent pour la première fois dans *Les chouans* (1829), œuvre à mi-chemin entre le roman réaliste, le roman d'espionnage et le roman historique, dont l'action se déroule en 1799, lors de la troisième guerre de Vendée. En guise de préface à ce premier roman signé, qui marque la fin de l'époque des romans de jeunesse, Balzac écrit, en 1828, sous le pseudonyme de Victor Morillon, l'«Avertissement du *Gars*». Ce texte contient les préceptes de sa poétique du roman historique, fondée en grande partie sur ceux du romancier écossais Walter Scott, qui avait si bien su domestiquer l'histoire et peindre l'esprit d'un siècle¹⁹.

L'attrait que la paysannerie revêtait pour Balzac reflète donc le discours de l'époque et correspond à la réalité démographique française, formée encore majoritairement de paysans. C'est pour traiter de ce sujet négligé par la plupart de ses contemporains et peut-être pour se mettre au diapason de la mode littéraire de l'époque, marquée par le roman historique, que Balzac désire en faire l'histoire. Il campera pourtant ses paysans dans une utopie, préférant ainsi Saint-Simon à Walter Scott. Selon Nicole Mozet, «la province [qui inclut la campagne] a une part décisive dans la réorganisation du roman balzacien. Non parce qu'elle est en réalité plus bourgeoise que la capitale, mais parce qu'elle se situe d'emblée du côté de la banalité, du quotidien et de la négativité, c'est-à-dire du non-poétique et du réalisme²⁰». Or, les romans des *Scènes de la vie de campagne* renferment un angélisme et comportent un registre bucolique absent des autres romans des *Études de mœurs*.

Les personnages issus de la paysannerie apparaissent pour la première fois dans le récit *Les deux amis* (1830), ébauche initialement destinée aux *Scènes de la vie de*

¹⁹ Honoré de BALZAC, *Les chouans*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le Livre de poche», 1983, p. 447.

²⁰ Nicole MOZET, *Balzac au pluriel*, Paris, PUF, 1990, p. 186.

campagne. Rédigé avant la révolution de Juillet, ce «conte satyrique²¹» se déroule dans la région de la Touraine, dont «sept vallées ruisse[la]nt d'eau et de vin» abritent encore de fort beaux châteaux, «spectres de la féodalité²²». La campagne, avec son «ciel de paradis, qui porte à la paix, au clame, à la fainéantise des moines», est décrite comme un véritable âge d'or. Les paysans, «plus entêtés que des Bretons et qui tiennent à faire tout ce que faisaient leurs pères», sont dignes du roman rustique sandien et incarnent l'immobilisme politique. La description que fait Balzac de l'univers tourangeau est celle d'une uchronie. La Touraine est aussi la campagne d'un nouveau type de propriétaire dont font partie les Coudreux, bourgeois à la morphologie et au langage paysans («demi-bourgeois», «demi-seigneur»). Balzac figurait parmi les nombreux admirateurs de François Rabelais. Les *Contes drolatiques* font momentanément de Balzac un émule de l'auteur de *Gargantua*. Ces opuscules, dont l'action se déroule dans la Touraine du XVI^e siècle, transportent le lecteur dans un autre lieu et à une autre époque²³.

Sous la Restauration apparaît une littérature sur un sujet de plus en plus présent dans la presse en 1827-1828 : le sous-développement rural. Selon Pierre Barbéris, les *Scènes de la vie de campagne* seraient issues de deux sources : «le sous-développement des cellules de vie rurales dans une France par ailleurs en pleine expansion et les conflits qui opposent les propriétaires à leurs mandataires, à leurs vassaux, ou à leurs voisins²⁴». Vu l'intérêt croissant à l'égard des projets de colonies dans les campagnes et de la conscientisation de ce que Balzac appelle, dans les *Chouans*, l'«incurie industrielle²⁵», on voit également apparaître, dans le domaine littéraire, le thème de la province. L'auteur de

²¹ Sous-titre donné par Balzac.

²² Honoré de BALZAC, «Les deux amis», *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome XII, 1981, p. 667.

²³ Lire à ce sujet l'article d'Éric BORDAS, «Chronotopes balzaciens. Énonciation topographique de l'Histoire dans les *Contes drolatiques*», *Poétique*, 2000, n° 121, p. 3-20.

²⁴ Pierre BARBÉRIS, «Annexe» au *Médecin de campagne*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le Livre de poche», p. 373.

²⁵ Honoré de BALZAC, *Les chouans*, *op. cit.*, p. 5.

La comédie humaine montre, dans ses œuvres et sa correspondance, un intérêt à la fois pour les paysans et pour le roman historique, et ce, dès le début des années 1820.

Sixième cahier des *Études de mœurs du XIX^e siècle*, les *Scènes de la vie de campagne* ont été en gestation pendant la majeure partie de l'activité littéraire de Balzac, qui fit pour la première fois allusion à ce projet dans sa correspondance en 1833²⁶. La mise en branle d'un roman sur les paysans a lieu en 1830, point tournant qui marque le passage du journalisme vers l'histoire du temps présent et annonce une réflexion politique post-Juillet. En 1832, les *Études de mœurs au XIX^e siècle* étaient encore divisées en *Scènes de la vie privée*, *Scènes de la vie du monde*, *Scènes de la vie de salon* et *Scènes de village*. Balzac décide alors de réviser le plan de *La comédie humaine* et de répartir les *Études de mœurs* en quatre séries : *Scènes de la vie privée*, *Scènes de la vie de province*, *Scènes de la vie parisienne* et *Scènes de la vie de campagne*. Même si ces dernières ne figurent pas parmi les six livraisons de deux volumes faites entre décembre 1833 et février 1837, Balzac pensa en faire une publication séparée en 1839 et en fait la proposition à Souverain. Le 25 avril, Souverain achète à Charpentier les droits sur les trois romans que lui avait vendus Balzac le 24 décembre 1838 : *Qui terre a guerre a* (qui allait devenir *Les paysans*), *Le curé de village* et *Pathologie de la vie sociale*.

D'après le catalogue de *La comédie humaine* publié par Balzac en 1845, les *Scènes de la vie de campagne* n'auraient d'abord englobé que deux romans : *Le médecin de campagne* (1833) et *Le curé de village* (1839). *Les paysans* (1844), *Le juge de paix* et *Les environs de Paris* furent trois titres que Balzac y ajouta par la suite. Parmi ceux-ci, seuls *Les paysans* y fut publié en 1855. *Le lys dans la vallée* (1835), roman ayant été

²⁶ Dans une lettre à Ève HANSKA datée du 23 novembre 1833, BALZAC mentionne ses projets entourant *Les Scènes de la vie de campagne* : «Encore faut-il que *Le Médecin de campagne* soit vendu, pour que je fasse à Genève, une *Scène de la vie de campagne*, et que l'on publie à Paris en mon absence les *Scènes de la vie de campagne*» [projets non réalisés] (*Id.*, *Lettres à Mme Hanska. 1832-1844*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1990, p. 100).

inséré par Balzac dans les *Scènes de la vie de province* en 1844, fut remplacé par Furne dans les *Scènes de la vie de campagne*. La version finale des *Scènes de la vie de campagne* compte donc quatre romans : *Le médecin de campagne*, *Le curé de village*, *Les paysans* et *Le lys dans la vallée*.

Contemporain de Robert Owen, le fondateur de New Lanarck, Balzac a subi l'influence, dans sa jeunesse, du pasteur philanthrope Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) qui, en 1767, avait transformé le village du Ban-de-la-Roche en une communauté prospère. Ce penchant pour les œuvres philanthropiques s'incarne, dans les *Scènes de la vie de campagne*, dans différents personnages, prototypes soit du médecin ou du prêtre, qui sont, avec l'homme de justice²⁷, trois figures prépondérantes de la société française :

Ils connaissent l'*autre* Histoire, mais ils sont tenus au silence, et leur habit noir les fait porteurs d'un deuil social; mais ce sont aussi des gens qui aident, qui conseillent, qui secourent, et qui peuvent, par la grâce du romancier qui les fait parler, se faire révélateurs ou accusateurs, et finalement le romancier est lui-même à la fois médecin, homme de justice, prêtre, mais avec le privilège de la parole²⁸.

Ces différents protagonistes, fondateurs des utopies, auront pour rôle premier celui de législateur. Une forme de cohérence peut s'établir par «la conscience des personnages typiques ou exemplaires, stabilisés dans la cohérence momentanée où leur attitude devient psychologiquement significative²⁹». Le choix de protagonistes dans *Le médecin* et *Le curé*, qui se définissent par leurs talents plutôt que par leurs privilèges, n'est pas anodin et amène des types auxquels *La comédie humaine* ne nous a pas habitués, ceux de bourgeois qui ne soient pas préoccupés que par leurs intérêts

²⁷ *Le Juge de paix*, roman resté à l'état de projet, figure dans le catalogue de *La comédie humaine* (1845).

²⁸ Pierre BARBÉRIS, «Préface» au *Médecin de campagne*, *op. cit.*, p. 44-45.

²⁹ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 89.

personnels. La notion de type, qui, selon Lukács, caractérise le réalisme romanesque³⁰, sera un outil aux fins de notre analyse de l'incidence de l'utopie dans l'esthétique du roman.

Félix Davin, mandaté par Balzac pour rédiger l'«Introduction» aux *Études de mœurs du XIX^e siècle* (1835), décrit les *Scènes de la vie de campagne* comme l'aboutissement de la description de la société française, à laquelle s'est livrée Balzac dans la première partie de *La comédie humaine* :

Après [...] viendront les peintures pleines de calme de la *Vie de campagne*. On retrouvera, dans les scènes dont elles se composeront, les hommes froissés par le monde, par les révolutions, à moitié brisés par les fatigues de la guerre, dégoûtés de la politique. Là donc le repos après le mouvement, les paysages après les intérieurs, les douces et uniformes occupations de la vie des champs, après le tracas de Paris, les cicatrices après les blessures; mais aussi les mêmes intérêts, la même lutte, quoique affaiblie par le défaut de contact, comme les passions se trouvent adoucies dans la solitude. Cette dernière partie de l'œuvre sera comme le soir après une journée bien remplie, le soir d'un jour chaud, le soir avec ses teintes solennelles, ses reflets bruns, ses nuages colorés, ses éclairs de chaleur et ses coups de tonnerre étouffés. Les idées religieuses, la vraie philanthropie, la vertu sans emphase, les résignations s'y montrent dans toute leur puissance, accompagnées de leurs poésies, comme une prière avant le coucher de la famille. Partout les cheveux blancs de la vieillesse expérimentée s'y mêlent aux blondes touffes de l'enfance.

On peut y voir, en filigrane, plusieurs éléments caractéristiques de l'utopie, comme l'agriculturisme, l'existence empreinte de tranquillité, l'harmonie, l'absence de remous politiques et sociaux, ceux-ci faisant partie du passé, et l'idéal philanthropique. Bref, il s'agira d'une sorte d'épure des *Études de mœurs*. Vue dans la perspective de Balzac-Davin, l'utopie servirait à combattre le désenchantement. Les romans des *Scènes de la vie de campagne* offrent une solution aux pierres d'achoppement de l'utopie décrites par Alexandre Cioranescu :

³⁰ «Le réalisme de Balzac repose sur l'élaboration aussi poussée des traits spécifiquement individuels et des traits typiquement liés à une classe chez chacun de ses personnages» (Georges LUKÁCS, *op. cit.*, p. 43-44).

Dans ce monde de l'accord parfait, le romanesque se meurt d'inanition, il ne peut être qu'élémentaire, descriptif d'une identité ontologique des êtres et des institutions. Cette unanimité sans faille est volontiers traduite par la fête, qui exprime la fusion de l'individu dans le tout, épiphanie de la transparence et de la communion. Aussi est-ce en vain que l'utopiste tente de sauver le roman par des anecdotes ou le voyage imaginaire : en Utopie, le genre romanesque reste stérile parce que ce monde n'est jamais mis en question et n'est lieu d'aucun affrontement; il n'y a en utopie traditionnelle ni action ni conscience structurante. Les valeurs n'ayant nul besoin d'être subjectivement vécues, c'est l'aliénation des individualités fondues dans une conscience globale, et a fortiori de toute contestation³¹.

L'insertion de l'utopie dans les *Scènes de la vie de campagne* rendra-t-elle stérile le roman? D'après la description qu'en fait Davin, le sixième cahier de *La comédie humaine*, qui comporte les caractéristiques d'un ailleurs, offre un cadre adapté à l'utopie. Balzac, dans l'«Avant-propos» à *La comédie humaine* (1842), confirme les propos de Davin et apporte des précisions : «Enfin, les *Scènes de la vie de campagne* sont en quelque sorte le soir de cette longue journée, s'il m'est permis de nommer ainsi le drame social. Dans ce livre se trouvent les plus purs caractères et l'application des grands principes d'ordre, de politique, de moralité³²». À eux seuls, l'«ordre» et «la moralité» suffisent à identifier le texte de Balzac à l'utopie. Du «drame social», Balzac passera à la description d'une société idéale qui n'est pas entachée par les vicissitudes de la civilisation, évoquées dans les autres *Scènes* des *Études de mœurs*.

Notre corpus sera constitué de trois romans des *Scènes de la vie de campagne* : les deux romans contenant une utopie, *Le médecin de campagne* (1833) et *Le curé de village* (1839), et *Les paysans* (1844), écrit sous le signe de la fatalité et de l'ironie. Il s'agira maintenant de voir quelles particularités formelles comportent ces romans. Qu'en est-il des personnages qu'ils renferment et de leur parcours narratif? L'utopie varie-t-elle d'un

³¹ Alexandre CIORANESCU, *L'avenir du passé. Utopie en littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 34-35.

³² Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, tome I, p. 19.

roman à l'autre des *Scènes de la vie de campagne*? Peut-on observer une évolution de la figure du paysan à travers les *Scènes de la vie de campagne*?

Le chronotope de l'utopie

Balzac a admis tirer parti de cette «antithèse sociale» entre Paris et la province³³. Celui qui crut bon de faire entrer le peuple dans la littérature était conscient de la dichotomie ville/campagne : «Sachons-le bien! la France au dix-neuvième siècle est partagée en deux grandes zones : Paris et la province³⁴». Fait important : il régnait, au XIX^e siècle, un schisme entre Paris, lieu de la civilisation, et la province, lieu de prédilection de la barbarie et de l'incurie industrielle. Les campagnes sont anhistoriques, le milieu rustique n'évolue pas : «le provincial du XIX^e siècle est d'abord la victime du sous-développement de la province et du racisme des Parisiens³⁵» : «À l'époque romantique, le paysan breton, le Chouan, réalisait, pour les lecteurs parisiens des classes aisées auxquels Balzac destinait son livre, et pour le romancier lui-même, une des figures de ce mythe du peuple, aspect du mythe plus vaste du Sauvage [...]»³⁶. Eric Hobsbawm donne cet exemple pour expliquer la distance subjective entre Paris et la province : «La nouvelle de la prise de la Bastille est parvenue au peuple de Madrid en 13 jours, tandis qu'à Péronne, à 133 kilomètres de la capitale, on ignora les 'nouvelles de Paris' jusqu'au 28 juillet³⁷».

La vie parisienne, elle, est aux antipodes de la moralité inhérente à la vie des campagnes : «Société corrompue parce qu'elle est éminemment civilisée, cette société où

³³ *Ibid.*, p. 17.

³⁴ Balzac cité par Gérard GENGEMBRE, dans *Balzac. Le Napoléon des lettres*, Paris, Gallimard, coll. «Découvertes Gallimard», 1992, p. 118.

³⁵ Nicole MOZET, *op. cit.*, p. 184.

³⁶ Max ANDRÉOLI, *Lectures et mythes. Les Chouans et les Paysans d'Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 170-171.

³⁷ Éric HOBBSBAM, *L'ère des révolutions. 1789-1848*, Paris, Fayard, coll. «Pluriel», 1969 [1965], p. 21.

la misère et le luxe sont toujours en présence³⁸.» Jacques Dubois explique ce manichéisme, qu'il nomme une des «dichotomies balzaciennes», comme suit:

Provincial monté à Paris, le romancier [Balzac] est sensible au fossé qui se creuse entre un centre intense et une énorme périphérie assoupie. Il tient donc la province française pour le lieu de tous les enfermements et de tous les archaïsmes. Pour lui, la ville provinciale sera même plus retardataire que cette campagne à laquelle il consacre quelques romans majeurs³⁹.

Cette dernière idée sera illustrée dans *Le curé de village*, où le passage de Limoges, ville de province, au village de Montégnac laisse place aux innovations technologiques. La campagne, ce lieu quasi exotique pour les Parisiens, est propice à l'élaboration de l'utopie, car l'espace y a préséance sur le temps. L'utopie n'est possible que là où les révolutions n'ont pas sévi. En effet, dans les campagnes, la féodalité règne encore, et ce, malgré l'abolition des privilèges qui eut lieu la nuit du 4 août 1789.

Balzac aurait toujours donné priorité à l'espace par rapport au temps. À preuve la classification des différents volumes des *Études de mœurs au XIX^e siècle* faite en partie en fonction de Paris, de la province ou de la campagne :

Mais le principal ici, c'est la conjugaison de ce qui est historique, social, public, avec ce qui est privé, et même foncièrement intime, l'association de l'intrigue personnelle, commune, avec l'intrigue politique et financière, du secret d'État et avec le secret d'alcôve, la fusion de la série historique avec la série des mœurs et de la biographie⁴⁰.

Or, il en est autrement dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*. Balzac, qui avait «la capacité exceptionnelle de 'voir' le temps dans l'espace⁴¹», a eu recours plusieurs fois à ce motif. En choisissant la campagne, Balzac a devant lui un espace vierge où il est libre d'étayer toutes les théories déjà existantes qu'il remodèle tel un

³⁸ Honoré de BALZAC, «Introduction» aux *Études philosophiques*, dans *Écrits sur le roman*, op. cit., p. 98.

³⁹ Jacques DUBOIS, *Les romanciers du réel*, Paris, Seuil, coll. «Points», 2000, p. 176.

⁴⁰ Mikhaïl BAKHTINE, op. cit., p. 388.

⁴¹ *Ibid.*

artisan. Espace exempt de toute forme de révolution – u-chronie –, la campagne est le milieu où une nouvelle forme de société peut exister, alors que Paris est déjà aux prises avec les effets funestes de l'industrialisation et du «juste milieu».

Dans les parties utopiques du *Médecin* et du *Curé*, la primauté est donnée au territoire au détriment des personnages et de la narration. À la transformation du territoire correspond pourtant le thème de la métamorphose des personnages ayant un parcours expiatoire. Le passage de Paris à la province est étroitement relié à la démarche expiatoire. Il est inséparable du thème de la métamorphose spirituelle et physique et à la disparition du privé au profit du public. Ces deux sphères coexistent dans *Les chouans*, où l'idylle entre Montauran et Marie de Verneuil se mêle à la politique. La veuve de Danton, chargée par les Républicains d'espionner le marquis de Montauran, en tombe amoureuse. Dans *Le médecin*, les deux dimensions correspondant respectivement à deux périodes de la diégèse : la jeunesse dissipée de Benassis dans Paris et l'utopie de l'homme d'âge mûr, périodes qui, même si elles appartiennent à deux moments distincts de la diégèse autant du point de vue spatial que temporel, sont intimement liées du point de vue de la causalité du récit. Dans les romans utopiques, le passage de la sphère privée à la sphère publique est déterminant.

Étant donné cette importance donnée à la catégorie narrative de l'espace, nous aurons recours au concept bakhtinien de chronotope dans l'analyse de notre corpus. La dialectique entre temps et espace est à l'origine des moments décisifs du roman, les centres organisateurs des principales péripéties : «[...] dans le chronotope, les événements prennent corps, par eux, le temps se condense et se concrétise⁴²». Bakhtine, en sa qualité de philosophe de la littérature et suivant son intention d'établir une poétique historique de la littérature, prend en compte le contexte historico-politique des œuvres

⁴² *Ibid.*, p. 391.

étudiées, contexte qui a un impact certain sur le traitement du temps et de l'espace dans le roman. Tandis que le chronotope du roman grec, celui de la rencontre⁴³, est caractérisé par le hasard et le lien abstrait entre temps et espace et le détachement du héros du contexte sociohistorique de l'environnement où il évolue, le chronotope du roman d'aventures et de mœurs – celui qui se rapproche le plus du roman balzacien –, celui de la route, se distingue par la métamorphose du héros au gré de ses moments de rupture et de crise. Bakhtine a brièvement souligné la pertinence du chronotope comme outil d'analyse du roman du XIX^e siècle – balzacien et stendhalien, notamment. Selon lui, le lieu d'intersection des séries spatiale et temporelle du roman réaliste est le salon, endroit qui, «sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, est le baromètre de la vie politique et des affaires⁴⁴». Le monument, véritable condensé d'époques différentes dans un lieu donné, figure également parmi les chronotopes les plus utilisés dans la littérature du XIX^e siècle. «Ce qui donne à un immeuble, à un quartier, à une boutique sa valeur idéaltypique, c'est la physionomie qu'elle offre dans la dimension coordonnée du temps et de l'espace⁴⁵».

Les métaphores de la fertilisation et de l'irrigation confèrent une connotation religieuse au travail sur le territoire. Comme le soulignent Éric Bordas⁴⁶ et Janice Best⁴⁷, le concept bakhtinien de chronotope, fort complexe et qui constitue sans doute la partie la plus obscure de la théorie du critique russe, a été peu abordé jusqu'à maintenant dans les

⁴³ «Très souvent, en littérature, le chronotope de la rencontre remplit des fonctions compositionnelles : il sert de nœud à l'intrigue, parfois de point culminant et de dénouement (de finale) à l'histoire. La rencontre est un des plus anciens événements inspirateurs des sujets de l'épopée (et particulièrement du roman). [...] Il faut prêter attention à ses liens étroits avec les thèmes de la séparation, la fuite, les retrouvailles, la perte, le mariage, etc... qui, par l'unité de leurs définitions spatio-temporelles, sont analogues au thème de la rencontre» (*Ibid.*, p. 249).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 387.

⁴⁵ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 100.

⁴⁶ Éric BORDAS, *loc. cit.*, p. 4.

⁴⁷ «Pour une définition du chronotope : l'exemple de *Notre-Dame de Paris*», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1989, n° 6, p. 969-979.

études littéraires⁴⁸. Pourtant, il importe, selon Bakhtine, d'accorder de l'importance à l'aspect spatio-temporel : «En tant que catégorie de la forme et du contenu, le chronotope établit aussi (pour une grande part) l'image de l'homme en littérature, image toujours essentiellement spatio-temporelle⁴⁹». Henri Mitterrand⁵⁰, qui partage cet avis, a souligné l'originalité de cet aspect négligé de la théorie bakhtinienne, dont les traits les plus connus sont le carnavalesque et la polyphonie. Bien qu'on ait abondamment exploité les catégories narratologiques du temps et de l'espace dans le roman, Bakhtine est le premier à avoir considéré la relation dialectique entre ces deux catégories narratologiques : «L'élaboration du modèle chronotopique est donc au cœur de la pensée esthétique et critique de Bakhtine. Ce modèle représente sans doute l'apport le plus neuf, le plus vivant, le plus fécond de ce siècle à la tradition esthétique hégélo-marxiste⁵¹». Toutefois, le chronotope est particulièrement difficile à mettre en application. Pour illustrer le concept de chronotope, Janice Best nous renvoie à la peau de chagrin qui, en rétrécissant au gré des désirs de son propriétaire, écourte la vie de ce dernier⁵². Les pages théoriques qu'a écrites Bakhtine, si elles sont abondamment illustrées et prodigues en explications, donnent peu d'indications précises sur la manière d'appliquer le chronotope dans le cadre pratique d'une analyse du roman. L'approche bakhtinienne relève davantage d'une histoire littéraire teintée de philosophie que d'une critique immanente de l'œuvre. Seules quelques études telles celles de Mitterrand, Best et Bordas cherchent à transformer le concept bakhtinien en instrument d'analyse. Voici enfin la définition fournie par Bakhtine : «Les indices du temps se retrouvent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré

⁴⁸ Signalons tout de même la toute récente parution de livre de Tara COLLINGTON, *Lectures chronotopiques. Espace, temps et genres romanesques*, Montréal, XYZ, coll. «Théorie et littérature», 2006.

⁴⁹ Mikhaïl BAKHTINE, *op. cit.*, p. 238.

⁵⁰ Henri MITTERRAND, «Chronotopies romanesques : *Germinal*», *Poétique*, 1990, n° 81, p. 89.

⁵¹ *Ibid.*, p. 93.

⁵² Janice BEST, «Dégradation et génération du récit», *Poétique*, 1990, n° 84, p. 486.

d'après le temps⁵³». Le roman du XIX^e siècle se fait donc sur la base d'une matérialisation de l'Histoire, pour trouver «une nouvelle forme du temps et de sa nouvelle relation à l'espace⁵⁴». Le roman est investi par ce que Henri Mitterand nomme «temps historique ou temps des mœurs⁵⁵». Il est tributaire d'une nouvelle conception, déterministe, du temps propre aux romantiques : le présent est le résultat de divers événements qui se sont produits dans le passé.

Les camps antagonistes : le peuple et la bourgeoisie

Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais, quand il a des qualités, elles sont exquis; malheureusement, personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith ait fait Le Vicaire de Wakefield. Aussi la vie campagnarde et paysanne attend un historien⁵⁶.
– Honoré de BALZAC

Nicole Mozet situe en 1830 l'apparition du thème de la ville de province en littérature, phénomène qui suivit de près une restructuration du genre romanesque à la fin de la Restauration⁵⁷. Ce renouveau va de pair avec «une intention moderniste» : la topographie ne se concrétise plus, dans le texte, sous forme d'astérisques mais bien sous forme de vrais noms. Les descriptions topographiques font accéder un lieu au statut d'actant, comme ce sera le cas dans les romans des *Scènes de la vie de campagne* : «La province fut l'occasion d'un nouvel usage littéraire de la topographie : décrire mais aussi

⁵³ Mikhaïl BAKHTINE, *op. cit.*, p. 237.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 350.

⁵⁵ Henri MITTERAND, *loc. cit.*, p. 94.

⁵⁶ Honoré de BALZAC «Une conversation entre onze heures et minuit», *op. cit.*, p. 81.

⁵⁷ Nicole MOZET, *op. cit.*, p. 5.

inscrire, c'est-à-dire faire du lieu décrit un élément essentiel de la fiction⁵⁸». Selon Mozet, *La comédie humaine* serait un piètre document sur la province, mais un document idéologique remarquable sur le rapport des Français du XIX^e siècle à la différence provinciale⁵⁹.

Balzac s'inscrit dans la tradition qu'a inaugurée Restif de la Bretonne (1734-1806), le premier écrivain français à décrire une utopie agricole : «Les statuts du bourg d'Oudun», la lettre CCLXXXVIII du *Paysan perversi* (1776). Dans cette brève description, qui annonce les phalanstères de Fourier, le village natal du héros, Edmond, est transformé en commune, où le travail et les loisirs de tous les paysans sont réglés de façon à ce que ceux-ci ne sombrent pas dans le vice – le sujet de ce roman épistolaire est la lente perversion et la fin tragique d'Edmond, jeune paysan émigré à Paris. Restif de la Bretonne, fils d'agriculteurs, est aussi l'auteur du *Pornographe* (1769), des *Gynographes* (1777) et de *L'Andrographe* (1782), traités qui prônent l'utilité publique de la morale. Au XIX^e siècle, l'utopie délaisse pour de bon la trame narrative du voyage imaginaire et adopte comme cadre spatial les campagnes françaises, peuplées des classes pauvres de la société. Comme dans *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, le manichéisme entre ville, lieu de perdition, et campagne, lieu où règne la vertu, met la moralité au cœur du schéma actantiel. Ce manichéisme perdurera également chez Balzac, qui enrichira la perspective sur les campagnes – capitalisme oblige – d'une dimension économique. Toutefois, le roman de Restif de la Bretonne n'intègre pas encore le thème économique, comme le fera Balzac.

La bourgeoisie constitue une figure négative dans la littérature du XIX^e siècle. Pour sa part, Balzac a toujours eu des relations ambiguës avec les tenants du libéralisme

⁵⁸ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 6.

économique. Celui qui voulait mordicus ajouter la particule à son patronyme et ainsi pénétrer dans les cercles aristocratiques est pourtant entré de gré ou de force dans le mercantilisme littéraire. En effet, Balzac a délogé l'écrivain de sa tour d'ivoire en donnant ses lettres de noblesse au travail : l'écrivain en robe de bure a parlé du travail de création en termes de productivité⁶⁰. Jean-Paul Sartre a abordé les relations troubles de l'écrivain du XIX^e siècle avec la bourgeoisie. L'accès de cette dernière au pouvoir temporel a retiré à l'écrivain le rôle d'agent double qu'il jouait au XVIII^e siècle. Condamné à obtempérer à un «art moyen», à l'utilitarisme dicté par la bourgeoisie, l'écrivain se trouve dans l'obligation d'énoncer les idées propres au conformisme que la nouvelle classe montante cherche à imposer : «En un mot l'harmonie miraculeuse qui unissait les exigences propres de la littérature à celles de la bourgeoisie opprimée s'est rompue dès que les unes et les autres se sont réalisées⁶¹». Balzac, tout en se livrant à une critique de la médiocrité – et de la «médiocratie» –, est obligé de se conformer au mode de vie qu'impose la société post Juillet. La même ambivalence prévaut dans le cas de la représentation du peuple dans les *Scènes de la vie de campagne* : à la fois dangereuse et docile, vertueuse et vicieuse, la gent paysanne oscille entre les deux pôles de l'axiologie du bien et du mal.

Dans *Les chouans*, Balzac a présenté une image peu flatteuse de l'habitant des campagnes en le rapprochant davantage de l'animal que de l'humain. Tout en soulignant la propension du paysan à la cruauté et à la ruse, il avait également relevé sa simplicité.

⁶⁰ «L'historique auquel a donné lieu le procès du *Lys dans la vallée*» (1836) est un chef-d'œuvre de plaidoyer pour la reconnaissance sociale et économique de l'écrivain : «Ainsi, dans la lutte actuelle, où je défends les intérêts de l'exploité contre l'exploitant, de l'écrivain contre le marchand, je suis seul» (Honoré de BALZAC, *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1980, tome IX, p. 923). Il est irréfutable que l'écrivain – et surtout le romancier – du XIX^e siècle, peu habitué de transiger avec l'argent et avec un genre littéraire non encore approuvé par l'institution littéraire, est aux prises avec un mal identitaire et éprouve le besoin de se justifier. La profusion des préfaces qui rivalisent en longueur le confirme. Balzac semble affectionner cette image de l'écrivain qui méprise le mercantilisme mais qui doit y adhérer à son corps défendant, image d'un être en contradiction avec son époque. Il perpétue donc, par la mise en texte de la personne de l'écrivain, cette contradiction entre la féodalité et le capitalisme.

⁶¹ Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1948, p. 141.

Le paysan, avant d'être l'élément d'un nouvel ordre social ou un facteur clé d'une économie renouvelée, est un être possédant une énergie qui le distingue des autres classes sociales. L'image du paysan que s'est construite Balzac, contrairement à celle, idyllique, que véhicule George Sand dans ses romans rustiques, est celle de l'homme fruste, profondément lié à son environnement qu'est la terre. Par son fonctionnement qui tient davantage de l'instinct que de la réflexion, le paysan est l'habitant idéal de l'utopie :

Si les actions des paysans sont si complètes, si simplement belles c'est que chez eux tout est naturel et sans art; ils obéissent toujours au cri de la nature; leur ruse même, leur astuce, si célèbres et si formidables, sont un développement de l'instinct humain. Ils sont cauteleux dans les affaires et dissimulés, comme les gens faibles en présence d'un ennemi puissant; et, ne faisant pas abus de la pensée, ils la trouvent, comme la foi, très robuste dans leur âme, au moment où ils en font usage⁶².

Balzac donne à la campagne un autre visage que celui que la littérature lui a toujours prêté : il y fait entrer l'économie politique. En effet, c'est dans les *Scènes de la vie de campagne* que Balzac énonce ses idées politiques, sociales et économiques. La littérature psychologique devient, sous sa plume, littérature sociale. De poétiques et réflexives, les campagnes deviennent économiques. De fait, les *Scènes de la vie de campagne* est la section de *La comédie humaine* où l'utopie se manifeste de la manière la plus élaborée et la plus explicite. Balzac y joint sa vision du paysan, déjà élaborée dans *Les chouans*, à sa conception d'un nouveau modèle de société.

Balzac dénonce la peur du peuple comme motivation politique de l'utopie : «Dans la première moitié du XIX^e siècle, Balzac [a] su deviner ou expliquer la manière dont la catastrophe allait se nouer, politiquement pour cent ans ou plus à travers une théologie masquée et sécularisée⁶³». La masse n'a cessé de fasciner Balzac, et ce, dès ses articles

⁶² Honoré de BALZAC, «Une conversation entre onze heures et minuit», *op. cit.*, p. 86

⁶³ Philippe MURAY, *Le 19^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984, p. 374.

entourant la révolution de 1830, textes où il remettait en cause l'engouement nouveau pour la démocratie. Le peuple, bien que souvent en arrière-plan, a toujours eu une place désignée dans son œuvre. Alors que certains de ses membres sont promus dans la nouvelle bourgeoisie, d'autres demeurent au stade de «sauvages» méconnus, observés sous la loupe de l'ethnologue. Or, le paysan est l'espèce sociale dont l'évolution historique et l'activité intellectuelle sont quasi nulles. Cela en fait des personnages construits sur mesure pour l'uchronie. Il sera intéressant de vérifier si les romans utopistes, qui engendrent un autre espace-temps que celui de *La comédie humaine*, mènent à une disparition des types ou si, au contraire, ils donnent naissance à des types inédits. Le monde utopiste – nous le verrons à la lecture du *Médecin* et du *Curé* – offrent une solution à l'avalissement collectif par la médiocrité ambiante.

La théorie sociologique et esthétique du type balzacien tire ses origines des sciences naturelles, plus particulièrement d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, biologiste défenseur de l'unité de composition : «Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer⁶⁴». Balzac adaptera cette théorie à ses vues d'écrivain et dira que le type varie en fonction du milieu historique – ou du chronotope. Lukács, donc, reprendra à son compte cette notion, qui devient pour lui «une synthèse originale réunissant organiquement l'universel et le particulier» :

Le type ne devient pas un type grâce à son caractère moyen, mais son seul caractère individuel – quelle qu'en soit la profondeur – n'y suffit pas non plus; il le devient au contraire parce qu'en lui convergent et se rencontrent tous les éléments déterminants, humainement et socialement essentiels, d'une période historique [...]⁶⁵.

⁶⁴ Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, *op. cit.*, p. 8

⁶⁵ Georges LUKÁCS, *op. cit.*, p. 9.

La plupart du temps, le paysan n'est pas un individu ayant une psyché spécifique mais un des membres d'un groupe possédant une langue et des mœurs qui lui sont propres. Le sort que Balzac réserve au peuple permettra d'envisager notre analyse de l'utopie dans les *Scènes de la vie de campagne*, où le paysan, qu'il soit passif ou actif, est une part essentielle du paysage social. Autant que la bourgeoisie, il est le baromètre des changements sociaux. Nous nous poserons les questions suivantes : étant donné que la propriété privée, dans l'imaginaire européen du XIX^e siècle, est un non-lieu, pourquoi alors parler d'utopie à ceux qui n'ont jamais été propriétaires? Est-ce un hasard si Balzac, partisan de la grande propriété et détracteur de la parcellisation, intègre l'utopie dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*? L'utopie est-elle la solution aux maux sociaux évoqués par Balzac dans les autres *Scènes*? Ou est-ce plutôt une nouvelle forme de dirigisme, une autre forme d'ascendant sur le peuple qui tiendrait le même rôle que la monarchie tant regrettée par celui qui aurait voulu être aristocrate et pour qui l'ordre social était impossible sous un régime démocratique? Une chose est certaine, Balzac, bien qu'il plaide pour les intérêts du peuple, ne le fait qu'à condition que ce dernier n'accède pas au pouvoir par l'entremise du suffrage universel.

Pour une axiologie de la morale : parcours narratif des héros d'utopie

Pour nous, il est évident que M. de Balzac considère la pensée comme la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, conséquemment de la société. [...] Les instincts, violemment surexcités par les combinaisons factices que créent les idées sociales, peuvent, selon lui, produire en l'homme des foudroiements brusques ou le faire tomber dans un affaissement successif et pareil à la mort; il croit que la pensée, augmentée de la force passagère que lui prête la passion, et telle que la société la fait, devient nécessairement pour l'homme un poison, un poignard.

– Philarète CHASLES⁶⁶

Selon François Chirpaz, «la fiction de l'utopie est sous-tendue par une préoccupation morale. Le but n'est pas de raconter en décrivant un tableau de modes de vie différents, il est de permettre de juger l'état de nos sociétés et le cours de notre monde⁶⁷». La première lectrice de Balzac était l'«étrangère», la très catholique Ève Hanska, à l'approbation de laquelle étaient soumis les romans en chantier et qui fut pour Balzac une source d'inspiration. La tentative de laïcisation de la société sous l'Empire n'a pas chassé les vieux réflexes judéo-chrétiens qui font, par ailleurs, de bons romans. Une brève description de *La femme de trente ans*, prototype du roman balzacien à maints égards, mettra en lumière les problématiques principales de l'œuvre balzacienne. Composé d'une série de nouvelles amalgamées après avoir été publiées séparément dans les années 1830-1832, ce roman raconte la vie malheureuse d'une jeune femme mal mariée, qui se rend coupable d'adultère. Elle expiera ce «crime» par la perte de trois de ses quatre enfants. L'incipit du roman illustre l'apothéose de la gloire impériale pour ensuite faire place à la sphère privée. Aux Tuileries, en avril 1813, l'héroïne, la future Julie d'Aiglemont, assiste à un défilé des troupes de Napoléon. Plus tard, le prestige du colonel d'Aiglemont – transfuge qui sera promu général sous la Restauration – s'étiolé

⁶⁶ Philarète CHASLES cité par Félix DAVIN, «Introduction» aux *Études philosophiques*, Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman*, op. cit., p. 105.

⁶⁷ François CHIRPAZ, *Raison et déraison de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, coll. «Utopies», 1999, p. 47.

dans le contexte conjugal. En effet, le mariage de Julie la plonge dans la tristesse et, après être tombée deux fois amoureuse (de Lord Arthur et de Charles de Vandenesse), dans la culpabilité. En prise à la mélancolie, la marquise d'Aiglemont quittera Paris pour le village de Vouvray, où se présentera à elle l'opportunité de se confesser – le chapitre est intitulé «Le doigt de Dieu». Sa confession tiendra davantage du plaidoyer composé d'idées tirées de la *Physiologie du mariage* (1829), notamment la dualité être / paraître avec laquelle sont aux prises les femmes mariées. Elle tiendra donc tête au curé en décrivant les souffrances que lui ont fait endurer les diktats du mariage. La dernière partie du roman est celle de l'expiation, où la marquise, ayant légué toute sa fortune à sa fille Moïna, son seul enfant encore vivant, écoule ses derniers jours.

Le thème biblique du crime et de l'expiation – réponse à cet autre thème religieux qu'est l'irrigation et la fertilisation –, depuis *La femme de trente ans*, est un des plus importants de *La comédie humaine*, tout particulièrement dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*, où la construction d'utopies se fait à l'aide d'une démarche expiatoire, autre avenue possible du destin de Julie d'Aiglemont. L'axiologie vice/vertu, l'ambivalence de la moralité, et l'inéluctable expiation sont déterminantes dans les romans utopistes, qui mettent en doute le bien-fondé de l'ordre bourgeois. La campagne comme refuge spirituel et la confession sont également exploitées dans *Le médecin de campagne* et *Le curé de village*, les deuxième et troisième romans des *Scènes de la vie de campagne*. Le thème du changement de régime, en l'occurrence le passage de l'Empire à la Restauration, toile de fond historique de *La femme de trente ans*, sera évincé. Enfin, toujours présente dans l'âme des paysans notamment, la figure de Napoléon, symbole d'un Âge d'or, plane au-dessus des *Scènes de la vie de campagne*. L'utopie fait donc suite à la mort du père.

Balzac partage avec ceux qui avaient décidé de renouveler la forme littéraire en mélangeant les genres cette passion pour le mythe napoléonien, une des «passerelles [...] établies entre le littéraire et le politique⁶⁸» par les disciples de Victor Hugo. En plus du mélange des genres, les *Scènes de la vie de campagne*, plus particulièrement *Le médecin de campagne* et *Le curé de village*, donnent lieu à une singulière convergence des sphères publique et privée. Il se produit un phénomène inverse à celui de *La femme de trente ans* : la sphère privée s'efface – complètement ou partiellement – au profit de la sphère publique. L'exposition des théories sociales est insérée dans une trame narrative où les héros se donnent pour but d'améliorer une communauté en décrépitude afin d'expié des péchés commis dans le passé. La sphère publique, par l'entremise de l'utopie, sert à se purger des vices contractés dans la sphère privée. Chose curieuse, l'utopie n'est réalisable que par le catholicisme et dans un système paternaliste exempt de toute forme de «médiocratie».

La prémisse à l'origine de l'œuvre de Balzac est la suivante : la civilisation a sur l'homme un effet délétère. Fervent adepte du vitalisme⁶⁹, Balzac était aussi d'avis que toute forme d'activité reliée à la pensée produisait des flux nerveux nuisibles à la santé de l'être humain. Laure Surville mentionne les problèmes qu'a éprouvés Balzac avec les diktats de la morale bourgeoise :

La Comédie humaine a suscité presque autant d'attaques que d'admiration. Tout récemment encore [Laure Surville a écrit cette préface en 1856], des critiques l'ont jugée sévèrement au nom de la religion et de la morale, que les adversaires des grandes renommées tâchent toujours de mettre de leur parti. Je ne sais si, à aucune époque, il y a eu en France un peintre de mœurs qui n'ait pas été accusé de faire scandale, et quelle littérature sortirait des principes sévères qu'on veut imposer aux écrivains; si ceux qui les professent se mettent à l'œuvre, réussiront-ils à prouver, par l'exemple, que Balzac s'est

⁶⁸ Benoît DENIS, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, coll. «Points», p. 171.

⁶⁹ Balzac s'est beaucoup intéressé aux sciences naturelles par l'entremise de savants comme Charles Bonnet, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Lamarck, mais aussi aux travaux de Swedenborg et de Saint-Martin.

trompé quand il a cru que le roman de mœurs ne peut se passer de contrastes, et qu'on n'instruit pas les hommes par la seule peinture de leurs vertus?...⁷⁰.

À cette époque, le genre romanesque a pour objectif d'instruire et de moraliser. La morale est un concept mouvant dans *La comédie humaine*, où Balzac montre au grand jour les dessous de la norme que cherche à instaurer la classe dominante – la bourgeoisie – et les contradictions de l'institution juridique, qui laisse impunis les crimes les plus atroces. Elle est aussi la matière première du mélodrame, en tant que «spectacle d'un conflit moral posé en termes manichéens⁷¹». Nous verrons si les romans utopistes balzaciens, qui accordent une grande place à la religion, réussissent à trouver une solution à ce problème social. Par le parcours narratif qu'ils renferment et par la place prépondérante qu'ils accordent à l'élaboration d'un programme social, ils s'inscrivent dans une entreprise de moralisation. Le chemin de croix qu'accomplissent les protagonistes repentants s'accompagne de la reconstruction d'un pays, démarche inverse à celle qui prévaut dans le reste de *La comédie humaine*. Si on a souvent comparé cette dernière à un travail d'architecte⁷², le contenu de ce monument traite, ironiquement, de la déconstruction du capital symbolique de l'Ancien Régime par la bourgeoisie.

Pour reprendre la terminologie de Marc Angenot et Régine Robin, le texte balzacien à la fois «renforce» et «interroge» les lignes de force du discours social :

L'écrivain, quant à lui, s'interdit de transformer l'énigme en moyen immédiat et naïf de se donner une «identité», ni d'aplanir l'hétérogène en doctrine [...] il est alors celui qui, d'abord, reconnaît pleinement le caractère problématique, cacophonique, conflictuel, incertain des façons dont le discours social se donne à représenter le monde, mais qui prétend au-delà, y reconnaître, y inscrire et y déplacer ultimement une «figure»⁷³.

⁷⁰ Laure SURVILLE, *op. cit.*, p. 1-2.

⁷¹ Ruth AMOSSY, *Le discours du cliché*, Paris, SEDES / CDU, 1982, p. 56.

⁷² C'est le thème de la préface de Stéphane VACHON à son ouvrage *Les travaux et les jours d'Honoré de Balzac : chronologie de la création balzacienne*.

⁷³ Marc ANGENOT et Régine ROBIN, «L'inscription du discours social dans le texte littéraire», *Sociocriticism*, n° 1, juillet 1985, p. 57.

Roi de l'hyperbole et de l'antithèse, Balzac se plaît à confronter tantôt deux idéologies adverses, tantôt deux époques – l'Ancien Régime et la période postrévolutionnaire. D'après Hamon, qui voulait effectuer un pas de plus vers l'application concrète de la théorie initiée par Bakhtine – pour qui le discours social est incarné par les personnages –, tout texte est thématiquement axé, c'est-à-dire qu'il renferme un système de valeurs dont la disposition rappelle la figure de rhétorique de l'antithèse. Philippe Hamon, dans *Texte et idéologie*, pratique l'analyse axiologique à l'aide de la notion de «carrefour normatif⁷⁴», qui fait du personnage (de son discours et de son comportement), un vecteur de la norme sociale (de la morale, de l'éthique). Or, dans *Le médecin* et *Le curé*, l'axiologie ville / campagne est déterminante dans la poursuite que font les héros de leur destin... qui aboutit en utopie.

Selon Jacques Dubois, qui a étudié l'interdiscursivité dans *L'assommoir* d'Émile Zola, le texte littéraire effectue une transposition du langage social (doxa, codes culturels). Le discours social, que Kristeva nomme le «sur-texte», est «l'immense rumeur fragmentée qui figure, commente, conjecture, antagonise le monde⁷⁵». Pierre Macherey partage la même conception du rapport idéologie / texte : selon lui, l'idéologie, qui «doit être utilisée (et ainsi modifiée)⁷⁶», se transmet dans le texte littéraire par l'entremise de ces énoncés particuliers que sont les idéologèmes. La disposition des idéologèmes se fait selon une axiologie particulière. Unité minimale d'une idéologie, c'est-à-dire d'un système axiologique (de normes et de valeurs) qui régit la production des idées et des représentations au sein d'une société ou d'un de ses groupes (en particulier une de ses

⁷⁴ Pour Philippe HAMON, le carrefour normatif par excellence est le personnage : «Dans un texte, c'est certainement le personnage-sujet en tant qu'actant et patient, en tant que support anthropomorphe d'un certain nombre d'effets' sémantiques, qui sera le lieu privilégié de l'affleurement des idéologies et de leurs systèmes normatifs : il ne peut y avoir norme que là où un 'sujet' est mis en scène» (*Ibid.*, p. 104).

⁷⁵ *Ibid.*, p. 54.

⁷⁶ Pierre MACHEREY, *Pour une théorie de la production du texte littéraire*, Paris, Maspero, 1970 p. 291.

couches sociales), l'idéologème peut prendre la forme de maximes, de stéréotypes discursifs, de «codes culturels». Dans le cadre de l'idéologie, il est donc l'équivalent du morphème qui, dans le domaine de la linguistique, désigne la plus petite unité dotée de sens. Pour Pierre Bourdieu, toutes ces oppositions axiologiques doxiques sont dérivées de l'opposition fondamentale entre élite et masse⁷⁷. Dans le cas de *La comédie humaine*, on pourrait parler de rapports antagonistes entre l'aristocratie et la bourgeoisie, entre la société des privilèges et celle des «capacités». Cette axiologie sera-t-elle observable dans les romans utopistes?

L'utopie dans le roman : digression ou mise en abyme?

[Balzac] entreprend pour la société actuelle ce que Walter Scott a fait pour le Moyen Âge. L'un a résumé en types larges et saillants tous les caractères généraux des grandes époques historiques de l'Angleterre et de l'Écosse : hommes et femmes, corporations et castes, partis, sectes, courtisans, bourgeois, princes, manants, il a tout fait poser devant lui, tout classé, tout mis en relief. L'œuvre de M. de Balzac, plus logiquement disposée, non moins grandiose, n'était pas moins difficile, et n'est pas moins merveilleusement exécutée. À travers toutes les physionomies pâles et effacées de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple de notre époque, il choisit ces traits fugitifs, ces nuances délicates, ces finesses imperceptibles aux yeux vulgaires [...].
– Félix DAVIN⁷⁸

L'utopie est une digression. «Mais c'est une digression manquée, ou trop bien réussie, souligne Georges Benrekassa, suivant le point de vue où on se place, elle clôt l'aventure sur elle-même et n'offre pas vraiment de possibilité de retour, c'est-à-dire de suture avec la prose du monde⁷⁹». L'utopie-programme, le manifeste, le code, relèvent

⁷⁷ Pierre BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 546.

⁷⁸ Félix DAVIN, «Introduction aux *Études philosophiques*», dans Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman*, op. cit., p. 101.

⁷⁹ Georges BENREKASSA, «Le statut du narrateur», *Revue des sciences humaines*, tome XXXIX, n° 155, juillet-septembre 1974, p. 384.

de la sociologie ou de la politique, tandis que l'utopie narrative est insérée dans un récit qui relève de l'étude littéraire. Comme nous le disions précédemment, Balzac a inséré des traités politiques dans les *Scènes de la vie de campagne* : il s'agit de savoir comment et pourquoi l'auteur de *La comédie humaine* s'est approprié ce qui relevait de la sociologie et de la politique. Que l'utopie apporte-t-elle au roman? Que cette dernière y soit intégrée la rend-elle plus lisible? Cette parenthèse pourrait faire partie de l'entreprise de vraisemblance à laquelle se voue Balzac ainsi que plusieurs de ses contemporains. L'intérêt de Balzac pour les sciences naturelles et pour les typologies à la Buffon n'est pas étranger non plus à la recherche de crédibilité. La validation scientifique, omniprésente dans l'«Avant-propos», qui consiste en un transfert du biologique au social, participe à la tentative d'explication de la société par la science :

La vérité! ne cessent de s'exclamer les romantiques libéraux. Tous la réclament énergiquement et sans relâche. C'est un véritable mot d'ordre, un cri de ralliement, qui occupe le terrain de la critique artistique, et qui se conjugue avec l'autre grand mot d'ordre de l'époque, véritable exhortation des sciences naturelles : observons⁸⁰!

Balzac s'est prononcé, dans l'«Avant-propos», sur ce que l'on nommerait aujourd'hui l'engagement de l'écrivain. Balzac, comme les romantiques, a aussi été sensible au développement des théories humanitaires et utopistes et croit l'artiste supérieur à l'homme d'État, au-dessus des partis, détenant une certaine responsabilité envers le peuple. Il élève le statut de l'écrivain au-dessus de celui de l'homme d'État par son adhésion complète à des principes (en d'autres mots à une idéologie). Pour illustrer son point de vue, il en profite pour se ranger du côté des plus grands philosophes :

La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'État, est une décision quelconque sur

⁸⁰ Corinne PELTA, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 205.

les choses humaines, un dévouement absolu à des principes. Machiavel, Hobbes, Bossuet, Leibniz, Kant, Montesquieu sont la science que les hommes d'État appliquent. Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes; car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter», a dit Bonald⁸¹.

L'utopie, par son didactisme, est-elle un outil de plus pour accomplir la tâche d'«instituteur des hommes»? Non seulement l'utopie est la description d'une société chimérique mais elle est aussi une vision de ce que serait une société meilleure en réaction aux dysfonctionnements de la société réelle : «[L'utopie] ne prend pas la forme de la prédication d'un mouvement de révolte, elle entend, désormais, conduire une analyse de notre monde, en démonter les tares et proposer une forme nouvelle de l'organisation de la société⁸²». Les utopies des *Scènes de la vie de campagne* feraient donc contrepoids au reste des *Études de mœurs*.

Que Balzac soumette l'utopie au roman imprègne celle-là des particularités de celui-ci : les ressorts psychologiques des personnages, la recherche des causes (le sens caché des effets sociaux) – l'utopie, en tant que monde parallèle, étant une solution – suivent sa propre démarche d'historien et de critique des mœurs de la société sous la Restauration et sous Louis-Philippe. Balzac se conforme en cela à une démarche analytique, comme il l'exposera en 1842 dans le plan général de *La comédie humaine*⁸³. Par exemple, dans *Le curé de village*, Balzac fera le dévoilement du sens obscur de l'utopie, des causes jamais expliquées par leurs auteurs. C'est pourquoi nous pouvons

⁸¹ Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, *op. cit.*, p. 12.

⁸² François CHIRPAZ, *op. cit.*, p. 30-31.

⁸³ Félix DAVIN avait expliqué ce plan dès son «Introduction» aux *Études philosophiques* : «Ainsi donc, quand les *Études de mœurs* auront peint la société dans tous ses effets, les *Études philosophiques* en constateront les causes, et les *Études analytiques* en creuseront les principes. Ces trois mots sont la clé de cette œuvre étourdissante par sa profondeur, surprenant par ses détails, dont nous avons essayé de faire comprendre ici toute la portée» (Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman*, *op. cit.*, p. 119).

affirmer, avec Françoise Sylvos, que «dans l'histoire du genre, *Le médecin de campagne* et *Le curé de village* jouent un rôle de transition⁸⁴».

Comme le fait remarquer Franc Schuerewegen, il est futile de s'attarder à ce vieux débat entre les tenants de l'unité de l'œuvre balzacienne et ceux de son éclatement⁸⁵. Chez Balzac, l'étude de l'être humain conduit à celle de la collectivité, d'où cette métaphore de la «physiologie» pour caractériser cette «vue complète de l'humanité». Quoiqu'il se dise historien avant d'être romancier, Balzac utilise les théories sociales aux fins de la littérature plutôt que l'inverse. Littérature d'idées, certes, mais d'idées insérées à l'intérieur d'une fiction, narrées. Pierre Barbéris a apporté une réponse partielle à cette problématique de l'utopie au sein de la littérature en expliquant ce que s'apportent mutuellement utopie et roman. Tandis que l'utopie sort le roman du registre psychologique, le roman sort l'utopie de son unidimensionnalité : «L'utopie de Balzac (comme celle de Rousseau ou de Chateaubriand) est fondamentalement littéraire. Elle n'est pas un traité politique, ni une solution définitive. Elle est un signe. Le roman utopiste ajoute une dimension économique et sociale aux romans psychologiques [...]»⁸⁶.

En effet, les opinions politiques de Balzac découlent davantage de son esthétique qu'elles ne la conditionnent. Le critique qui s'est attardé à élaborer une «poétique du roman moderne» a certainement constaté que du contrat social devait découler une esthétique particulière. Bernard Guyon, autorité en fait de pensée politique balzacienne, a émis une idée annonciatrice des investigations sociocritiques et du concept de

⁸⁴ Françoise SYLVOS, «La poétique de l'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 104.

⁸⁵ Franc SCHUEREWEGEN, *op. cit.*, p. 17 : «Tout est système dans Balzac, mais ce système est la plupart du temps si raffiné et si complexe que nous avons du mal à en rendre compte avec les pauvres outils analytiques dont nous disposons. Nous en sommes donc réduits à présenter dans le temps une série d'aspects qui sont présents simultanément dans l'œuvre. C'est ce qui explique la dialectique du même et de l'autre qui résume l'essentiel de nos débats critiques depuis au moins 1970».

⁸⁶ Pierre BARBÉRIS, «Dossier», dans *Le médecin de campagne*, *op. cit.*, p. 362.

«mosaïque» évoqué par Thérenty. Voici un extrait de l'explication qu'il donne de l'*esthétisme social* de Balzac :

Balzac est un artiste et se complaît à une vision du monde complexe et bariolée. Non seulement l'égalité paraît à ses yeux d'observateur social une «terrible chimère», mais elle apparaît surtout à ses yeux d'artiste, de conteur et de romancier, comme la source de la plus parfaite monotonie, du plus mortel ennui. Quelles que soient ses opinions politiques, il se réjouit, en tant que romancier, qu'il y ait des milieux sociaux fortement différenciés, des individus originaux et inégaux en intelligence, en sensibilité, en puissance de toute sorte. De là son attirance instinctive vers un régime aristocratique, de là sa répugnance irraisonnée, spontanée à l'égard de toute forme de démocratie⁸⁷.

Ce qu'avance Guyon ressemble beaucoup à ce que contient le bilan de Franc Schuerewegen sur les études balzaciennes. Le chapitre intitulé «Paradoxe sur le détail» renferme un dialogue portant sur le «détail nouveau genre» qui s'est installé dans la littérature après la Révolution. Devant le principe égalitaire qui régit dès lors la société, la vérité, le sens se trouvent dans le détail, que seul l'écrivain peut déceler à travers sa loupe. Le détail balzacien, parce qu'«immense», perd ses caractéristiques inhérentes de futilité. «Le XIX^e siècle est fasciné par le détail des moralistes, par ce 'petit rien qui est un tout'⁸⁸». Outre ces considérations sociales, économiques et politiques et d'un point de vue exclusivement littéraire, les romans des *Scènes de la vie de campagne* ont, certes, une poésie qui les distingue du reste de *La comédie humaine*. Il y a utopie, bien sûr, mais une utopie aux confluent du romantisme et du réalisme, qui est altérée par ces deux courants littéraires. Chez Balzac, l'utopie, plus littéraire que politique, est caractérisée par l'unité de composition énoncée dans l'«Avant-propos». Pourquoi avoir écrit une utopie qui, par définition, est une projection dans l'avenir, tout en ayant ce fort penchant pour le roman scottien?

⁸⁷ Bernard, GUYON, «Introduction», dans Honoré de BALZAC, *Le catéchisme social* [Bernard GUYON, éd.], Paris, La Renaissance du livre, 1933, p. 305-306, notes 23-24.

⁸⁸ Franc SCHUEREWEGEN, *op. cit.*, p. 39.

Au terme de ce travail, nous serons en mesure de comprendre comment l'utopie rend les *Scènes de la vie de campagne* si particulières et si importantes au sein de *La comédie humaine*. Dans le premier chapitre, consacré à la définition de l'utopie, nous aborderons les thèmes de l'utopisme de la première moitié du XIX^e siècle par l'entremise de ses deux principaux représentants (Saint-Simon et Fourier) ainsi que le climat politique et social de l'époque. Nous aborderons aussi la poétique de l'utopie, genre littéraire, et sa relation parfois antithétique avec le genre romanesque. Par la suite, chacun des trois romans de notre corpus fera l'objet d'un chapitre. Nous explorerons les thèmes de la morale (où se situe la morale «utopiste» par rapport à la morale bourgeoise?), du travail (le travail est-il réglé comme dans les utopies normatives?), de la propriété (l'utopie balzacienne libère-t-elle l'accès à la propriété?), de la démocratisation des masses simultanément à l'ascension de la bourgeoisie, thèmes qui sont tous subsumés par celui de l'argent. Les notions de «type» (Lukács) et de «chronotope» (Bakhtine) nous aideront à répondre à ces questions. L'utopie apporte-t-elle du nouveau dans la représentation des différentes classes sociales? Les romans utopistes ont-ils des particularités esthétiques? Si oui, quels en sont les procédés d'écriture? Nous verrons également s'il y a une évolution significative, que ce soit du point de vue thématique ou esthétique, d'un roman à l'autre de notre corpus.

Chapitre 1

L'ailleurs subversif : un antidote au mal du siècle

Les utopies consolent : c'est que si elles n'ont pas de lieu réel, elles s'épanouissent pourtant dans un espace merveilleux et lisse; elles ouvrent des cités aux vastes avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles, même si leur accès est chimérique¹.

– Michel FOUCAULT

Michel Foucault oppose l'hétérotopie à l'utopie. La première est un lieu autre, où «tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés²». Au XIX^e siècle, ces lieux sont les musées et les bibliothèques, car ils sont la concentration, en un lieu donné, de plusieurs époques aux caractéristiques différentes³. Si l'hétérotopie occupe un emplacement réel, l'utopie est un non-lieu où règne l'ordre : «C'est la société elle-même perfectionnée ou c'est l'envers de la société, mais, de toute façon, ces utopies sont des espaces qui sont fondamentalement essentiellement irréels⁴». Par leur retrait du monde normal, l'hétérotopie comme l'utopie ont un effet rassurant et font figure de refuge au sein d'une société où la signification donnée au temps, plus que celle donnée à l'espace, est en pleine transformation. C'est pourquoi le retour à la nature est souvent utilisé par les utopistes, comme le fait remarquer Raymond Trousson : «[...] cette harmonie sociale est elle-même reflet d'une harmonie supérieure, newtonienne et cosmique, elle révèle un ordre retrouvé qui fait coïncider l'institution humaine et l'univers naturel; l'ordre

¹ Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1966, p. 9.

² *Id.*, «Des espaces autres», *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994 [1954-1988], vol. 4, p. 47.

³ En revanche, l'idée de tout accumuler, l'idée de constituer une sorte d'archive générale, la volonté d'enfermer dans un lieu tous les temps, toutes les époques, tous les goûts, l'idée de constituer un lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps, et inaccessible à sa morsure, le projet d'organiser ainsi une sorte d'accumulation perpétuelle et indéfinie du temps dans un lieu qui ne bougerait pas, eh bien, tout cela appartient à notre modernité. Le musée et la bibliothèque sont des hétérotopies qui sont propres à la culture occidentale du XIX^e siècle» (*Ibid.*).

⁴ *Ibid.*

rationnel instauré dans la vie sociale doit restituer et prolonger celui qui régit la nature⁵».

Intéressé lui aussi par l'entreprise de la concrétisation du temps, Georges Lukács a la conviction que «[l]e roman historique est né au début du XIX^e siècle, à peu près à l'époque de la chute de Napoléon (*Waverley* de Walter Scott a paru en 1814)⁶». L'Histoire devient désormais un instrument servant à la compréhension du monde⁷. Ainsi, Lukács et Foucault, quoique pour des raisons différentes – l'un sous la gouverne du matérialisme historique, l'autre d'après une «archéologie des sciences humaines⁸» –, disent la même chose : le tournant du XIX^e siècle marque un grand changement dans la manière des individus d'envisager l'être humain – qui devient central dans la représentation qu'ils se font du monde – et son rapport au temps. Dans les deux cas, il est question de cette problématique centrale qu'est la configuration du temps dans l'espace, que font, chacun à leur façon, le roman historique et l'hétérotopie. La configuration du temps dans l'espace est une des problématiques littéraires de l'œuvre de Balzac – pensons au concept de «milieu», par exemple. Histoire des mœurs du temps présent, *La comédie humaine* contient néanmoins quelques pages où l'action se déroule dans un ailleurs aseptisé.

Au XIX^e siècle, le concept de la finitude de l'histoire et de l'existence humaine est conscientisé, ce qui provoque, d'une part, la production de synthèses historiques. D'autre part, les rêves égalitaires nourris par la Révolution et entretenus pendant la période postrévolutionnaire fournissent les conditions nécessaires à l'éclosion d'utopies,

⁵ Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999 [1979], p. 33.

⁶ Georges LUKÁCS, *Le roman historique*, Paris, Payot & Rivages, coll. «Petite Bibliothèque Payot», 2000 [1965], p. 18

⁷ «Ce furent la Révolution française, les guerres révolutionnaires, l'ascension et la chute de Napoléon qui firent pour la première fois de l'histoire *une expérience vécue des masses*, et même à l'échelle de l'Europe» (*Ibid.*, p. 21).

⁸ Sous-titre de l'ouvrage de Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*.

dont le propre est de figer le temps dans un nulle-part. Une insatisfaction face à la politique pousse certains auteurs – Saint-Simon, Fourier, Ballanche, Cabet – à sortir des ornières du temps et du lieu présents. À cette époque, la pensée utopiste est dualiste. Encore sous l'influence des Lumières, elle est retour vers le passé, vers un âge d'or, une société sans classes sociales, un retour vers la nature sous la forme de l'agriculturisme. Elle est aussi projection vers l'avenir, provoquée par l'engouement pour l'industrie et l'emprise du capitalisme⁹. Des considérations philosophiques sur le principe de justice dont s'occupe Socrate dans *La république* de Platon jusqu'aux délires taxinomiques que renferme *Le monde industriel et sociétaire* de Charles Fourier, deux objectifs ont toujours prévalu : le travail comme facteur de hiérarchisation des individus et la distribution «équitable» des richesses et de la propriété. L'harmonie n'y existe que par une moralité – qu'elle soit théocentrique ou anthropocentrique – qui se transforme en déshumanisation parce que poussée à l'extrême.

Si nous revenons à des considérations strictement littéraires, il faut nous entendre sur ce principe de base : l'utopie est une forme littéraire contenant un discours politique. Étymologiquement, utopie signifie à la fois lieu de nulle part (u-topos) et lieu d'un bonheur (eu-topos). Loin d'être des paradis hédonistes décrits dans *Candide* ou *Paul et Virginie*, l'utopie du XIX^e siècle donne primauté au bonheur de l'État, celui de l'individu étant tout à fait accessoire. Or, le bon fonctionnement d'une société harmonieuse est tributaire de la réglementation dans ses plus infimes détails de l'existence de chaque individu – que ce soit le travail, les loisirs, la vie conjugale et familiale. En fait, les utopies qui se sont concrétisées illustrent de manière frappante l'incompatibilité entre bonheur collectif et liberté individuelle. Il est d'ailleurs fascinant

⁹ «Les images utopiques qui accompagnent l'éclosion du Nouveau recourent toujours, de manière concomitante, à un passé très lointain» (Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 904. Cité par Miguel ABENSOUR, *L'utopie, de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens & Tonka, 2000, p. 131).

de voir comment ces projets d'harmonie sociale ont pu être transformés en régimes politiques répressifs :

Côté soleil, on citera ces émergences imparfaites et fragiles que sont des états démocratiques, une instruction libre et gratuite, pour tous, le droit aux vacances et à la retraite, la relative émancipation des femmes et la liberté d'expression. Côté ombre, impossible de ne pas évoquer ces ordres de fer que furent en ce [XX^e] siècle le nazisme et le communisme, créations d'utopistes actifs qui surent galvaniser des foules pour tenter de donner naissance à un Homme nouveau – Übermensch aryen ou citoyen zélé d'une société sans classes¹⁰.

Mais les utopistes de tout acabit, à commencer par Platon, auteur d'un dialogue ne renfermant que les principes et non la description matérielle de la «cité juste» tel que Socrate la décrivait dans *La république*, désiraient avant tout coucher sur papier les paramètres d'une nouvelle réalité sociale. Cet exercice, qui tenait à la fois de la philosophie et de la littérature, était pour eux une fin en soi. Pas plus que Platon, Thomas More n'espérait voir se réaliser son utopie. Il fit de l'utopie un genre en entourant l'exposition de la société parfaite d'un voyage imaginaire et d'une description matérielle du fonctionnement de la cité.

Pour être en mesure de garantir une forme de félicité collective, l'utopie doit être située hors de l'espace géographique connu et hors du temps historique. L'absence de référent est nécessaire afin de se distancier de la société objet de critiques, mais il pourrait aussi être interprété comme une quête sans fin du bonheur, celui-ci n'étant nulle part. Paradoxalement, c'est grâce à l'extériorité – *Utopus* le fondateur a délibérément coupé l'utopie du continent –, «grâce à cette séparation qui est absence de rapports, mise entre parenthèses de l'opinion, que l'auteur de *L'Utopie* pourra instaurer

¹⁰ Georges DUVEAU, *Sociologie de l'utopie*, Paris, PUF, 1961, p. VI.

un rapport inédit entre la luminosité de l'utopie, sa clarté, et l'opacité de notre monde¹¹».

Pour Alberto Manguel, les trois utopies fondamentales sont anglo-saxonnes : il s'agit de celles de Thomas More (*Utopia*, 1516), de Jonathan Swift (*Gulliver's Travels*, 1718) et de Daniel Defoe (*Robinson Crusoe*, 1719)¹². Ces trois œuvres ont en commun le motif de l'île et s'attaquent toutes aux institutions sociales qui leur sont contemporaines. Il manque toutefois aux deux dernières le thème du bonheur collectif pour être qualifiées d'utopies normatives. Plus qu'un univers parallèle, l'utopie est avant tout une figure d'inversion. Elle se rangerait dans la vision dialectique de l'histoire établie par Hegel au XIX^e siècle. Frédéric Rouvillois décrit l'utopie comme «tout état d'esprit en opposition avec l'ordre social existant et pratiqué, tendant à ébranler partiellement ou totalement cet ordre des choses¹³».

Le terme «utopie», créé par Thomas More en 1516, a été galvaudé maintes fois. Au sens large, utopique est aujourd'hui synonyme de chimérique, d'in vraisemblable. En même temps futuriste et passéiste, occulte et pragmatique, libératrice et aliénante, progressive et régressive, l'utopie est un lieu mis sur pied au nom du bonheur collectif mais où personne ne voudrait vivre, car celle-ci contrevient trop à ce qui constitue la nature humaine. À cause de ce qu'elle entraîne de fantaisiste, l'idée d'utopie, surtout après l'échec communiste, est connotée fort péjorativement; qualifier un projet d'utopique, c'est porter atteinte à sa crédibilité. Ses détracteurs ont constaté sa pauvreté tant sur le plan formel – on ne lui confère qu'un statut de sous-genre littéraire – que sur le plan du contenu – Cioran la décrit comme un «rationalisme puéril et un angélisme

¹¹ Miguel ABENSOUR, *op. cit.*, p. 78-79.

¹² Alberto MANGUEL, «Pour la première fois, nous vivons dans une utopie», *Magazine littéraire*, n° 387, mai 2000, p. 20.

¹³ Frédéric ROUVILLOIS, *L'utopie*, Paris, Flammarion, coll. «Corpus», 1998, p. 13.

sécularisé¹⁴». Pour ce délateur du totalitarisme qu'est Jean-François Revel, l'utopie contiendrait déjà en germe la doctrine des régimes totalitaires. Il faut, pour en arriver à cette conclusion, nier la pureté des intentions des utopistes :

[...] l'utopie, c'est la construction a priori, antérieurement à toute application à la réalité, d'un modèle complètement achevé, et appliqué dans ses moindres détails, d'une société parfaite. Toutes les utopies que nous connaissons, chez Platon, Campanella, Fourier, construisent une société totalitaire dès l'élaboration du modèle intellectuel¹⁵.

L'utopie, par son pouvoir de persuasion – car elle a l'avantage d'«exprimer exactement ce qui n'est pas encore ou ce qui pourrait être, de contenter les attentes et les désirs malgré les dénégations engendrées par les souffrances vécues au quotidien¹⁶» – a été le véhicule du communisme jusqu'à la révolution de 1917. Ces propos doivent pourtant être nuancés : il faut établir une distinction entre les producteurs d'utopies et ceux qui les interprètent et les concrétisent. La réalisation des utopies du XIX^e siècle sous la forme de communisme a eu pour effet d'éradiquer les illusions utopiques au profit des dystopies¹⁷. Aussi, les utopistes du XIX^e ne peuvent-ils porter l'odieux des catastrophes du XX^e siècle. Ils sont davantage chercheurs d'harmonie qu'aspirants totalitaires.

¹⁴ Émile Michel CIORAN, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1971, p. 45. «[L]'utopie, c'est le grotesque en rose, le besoin d'associer le bonheur, donc l'in vraisemblable, au devenir, et de pousser une vision optimiste, aérienne jusqu'au point où elle rejoint son point de départ; le cynisme, qu'elle voulait combattre» (*Ibid.*).

¹⁵ Jean-François REVEL, «Les utopistes proposent des sociétés totalitaires», *Magazine littéraire*, n° 387, mai 2000, p. 36.

¹⁶ Yolène DILAS-ROCHERIEUX, *L'utopie ou la mémoire du futur*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 22.

¹⁷ *1984* (1950) ou *La ferme des animaux* (1945) de George Orwell, romans sur la tyrannie qui peut résulter d'un excès d'égalitarisme.

Les paradoxes d'un genre méconnu

Il y a dans l'utopie un élément d'ironie. L'utopie a l'air de dire quelque chose de plausible, mais elle dit aussi quelque chose de saugrenu. Et en disant quelque chose de saugrenu, elle dit quelque chose de réel.

– Paul RICOEUR¹⁸

Italo Calvino, dans *La machine littérature*, touche à une autre problématique relative à l'utopie : la différence entre souhait et projet. Il nous rappelle le côté rébarbatif et stérile que Marx trouvait à la préfiguration d'une société meilleure. À quoi bon s'attarder inutilement sur la description détaillée d'un monde si cela ne conduit pas à sa réalisation concrète? L'utopie étant le lieu de nulle part, leurs auteurs ne peuvent aspirer à le rendre réel. L'utopie littéraire est une fin en soi – la littérature ne veut-elle pas montrer des pans significatifs du monde réel? –, tandis que l'utopie scientifique est un travail préliminaire à un changement social. Fourier ne s'est-il pas distancié de ses disciples lorsque ces derniers voulaient mettre sur pied un phalanstère? Ce dernier aurait-il appréhendé les échecs auxquels sont destinés les utopies?

Le côté par où l'utopie a le plus de choses à nous apprendre, c'est donc celui qui tourne le dos à toute possibilité de réalisation. Et ceci vaut également pour ces réformateurs du XIX^e siècle qui ne se croyaient pas utopistes mais inventeurs de projets immédiatement réalisables et qui, se risquant à fonder de nouvelles communautés, y échouaient infailliblement¹⁹.

Là réside un autre paradoxe relatif à l'utopie, évoqué par Ricoeur dans l'exergue ci-dessus : alors qu'elle pose toutes les balises, dans le menu détail, d'une société parfaite, elle est condamnée à rester dans le domaine fantasmatique. L'utopie, en prenant une tangente réaliste – et fonctionnelle – pêche par excès de détails, pour

¹⁸ Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997, p. 398.

¹⁹ Italo CALVINO, *La machine littérature*, Paris, Seuil, coll. «La librairie du XX^e siècle», 1993, p. 186.

devenir, au bout du compte, fantaisiste. Paradoxalement, l'utopiste – et c'est là qu'il rejoint l'écrivain réaliste – est mené par le souci de crédibilité : «[...] c'est dans le sens du réalisme que va s'esquisser l'évolution du genre²⁰». Cette crédibilité reste de l'ordre du vraisemblable et non du vrai, car l'utopie, en tant que forme littéraire, demeure une illusion, une société de papier. Comme toute forme littéraire, elle est essentielle mais reste signe et non référent : «As so many remarkable writers from Marx to Bloch have noted, utopia is the representation of a necessary yet impossible society. It is the land of Cockaigne dreamt of by the hungry, who in this image combine social critique and mirage²¹».

«La péjoration du terme [utopie] se confirme au XIX^e siècle dans la polémique entre la bourgeoisie et l'école politique libérale²²». La précarité de la société postrévolutionnaire n'a donné naissance qu'à des idéologies et des utopies, qu'à des vues de l'esprit plus ou moins débridées. Alors que Thomas More qualifiait son œuvre d'utopique, les réformateurs du XIX^e siècle refusent de se considérer comme tels. Ainsi, dans le premier tiers du XIX^e siècle, l'utopie s'applique aux divers socialismes, avec une coloration nettement péjorative. Les utopies socialistes semblent à première vue inoffensives. Fourier et Saint-Simon ne s'adressaient pas à la masse, laquelle ne s'était pas encore constituée en prolétariat avant 1848. Les non-possédants, les premiers à pouvoir profiter d'une soi-disant égalité, n'avaient toujours pas voix au chapitre, même après 1789 et la Terreur (1793). C'est pourquoi les conditions de réalisation des utopies, notamment une coalition de travailleurs exploités, étaient

²⁰ Raymond TROUSSON, «Utopie et roman utopique», *Revue des sciences humaines*, tome XXXIX, n° 155, juillet-septembre 1974, p. 373.

²¹ SCHEARS, CLEAYS, SARGENT, *Utopia. The Search for the Ideal Society in the Western World*, New York / Oxford, The New York Public Library / Oxford University Press, 2000, p. 18.

²² Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, p. 19.

inexistantes. Engels explique de la façon suivante l'échec auquel étaient vouées les utopies élaborées dans la première moitié du XIX^e siècle :

Cette situation historique [l'absence de véritable antagonisme entre prolétariat et bourgeoisie] domina aussi les fondateurs du socialisme. À l'immaturation de la production capitaliste, à l'immaturation de la situation des classes, répondit l'immaturation des théories. La solution des problèmes sociaux, qui restait encore cachée dans les rapports économiques embryonnaires, devait jaillir du cerveau. La société ne présentait que des anomalies; leur élimination était la mission de la raison pensante. Il s'agissait d'inventer un nouveau système plus parfait de régime social et de l'octroyer de l'extérieur à la société, par la propagande et, si possible, par l'exemple d'expériences modèles²³.

Où l'utopie se situe-t-elle idéologiquement? Selon Friedrich Engels, elle serait issue de l'échec de la Révolution française en tant que révolution populaire, produit de la domination bourgeoise, dont le cheval de bataille est la raison. Mais l'utopie ne peut être opératoire, car elle ne s'adresse pas aux masses, mais plutôt à un public lettré bourgeois. Pourtant, comme le souligne François Hincker, bien que les révolutionnaires l'aient nié en mentionnant les transformations concrètes effectuées par les événements de 1789, 1792 et 1793, ils ont baigné dans l'idéologie utopique, autant Condorcet que Robespierre (*Discours sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains et sur les fêtes nationales*) ou Saint-Just (*Institutions républicaines*)²⁴. Il ne leur manque que la dimension anhistorique pour être d'authentiques utopistes. Marx et Engels, les premiers, ont condamné le socialisme utopique, y substituant le socialisme scientifique. L'idée était d'évacuer tout ferment d'idéalisme de l'histoire. L'utopie est inefficace selon eux, car elle veut transformer les

²³ Friedrich ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Éditions sociales, coll. «Classiques du marxisme», 1969, p. 66.

²⁴«Mais surtout si l'idéologie utopique se caractérise par : 1. le dessein de construire grâce à de bonnes lois; 2. une société idéale; 3. idéale, parce que réalisant l'unité du genre humain ou tout au moins une portion géographiquement située de celui-ci ; 4. et de marquer, ainsi, la fin de l'Histoire; c'est que tout discours de tous les révolutionnaires de la Révolution française fut imprégné de cette idéologie» (François HINCKER, «L'effet d'utopie de la Révolution française», dans Michèle RIOT-SARCEY [dir], *L'utopie en questions*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2000, p. 52).

rapports sociaux sans la révolution. Elle serait entièrement assimilable à l'idéologie en cela que les deux phénomènes, qui relèvent de l'imagination, sont d'ordre métaphysique et non pas scientifique et précèdent l'ère marxienne du matérialisme historique, lequel réduit l'évolution historique à une lutte de classes produite par la conjoncture économique :

Les faits nouveaux obligèrent à soumettre toute l'histoire du passé à un nouvel examen et il apparut que *toute* histoire passée, à l'exception des origines, était l'histoire de luttes de classes, que ces classes sociales en lutte l'une contre l'autre sont toujours des produits des rapports de production et d'échange, en un mot des rapports *économiques* de leur époque; que, par conséquent, la structure économique de la société constitue chaque fois la base réelle qui permet, en dernière analyse, d'expliquer toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que des idées religieuses, philosophiques et autres de chaque période historique²⁵.

Obnubilés par le matérialisme historique et la lutte des classes, Marx et Engels n'ont jaugé l'utopie que par son contenu et non par sa forme, dont la primauté est d'autant plus indéniable qu'elle véhicule sans cesse le même contenu. L'idéologie est rarement mise en texte tandis que l'utopie doit emprunter une forme de représentation, littéraire notamment. Ce caractère fictionnel lui confère une certaine supériorité : «In a sense all ideology repeats what exists by justifying it, and so it gives a picture – a distorted picture – of what is. Utopia, on the other hand, has the fictional power of redescribing life²⁶». Alors que l'idéologie est une distorsion de la réalité, l'utopie est une solution de rechange construite de toute pièce par l'imagination d'un auteur. L'opposition qu'établit Paul Ricoeur entre idéologie et utopie met en lumière la dimension littéraire de cette dernière. Selon lui, l'utopie se différencierait de l'idéologie en cela qu'elle ne renfermerait aucune polémique, qu'elle ne susciterait aucun débat – elle est monolithique par essence – et qu'elle serait entièrement assumée par son auteur.

²⁵ Friedrich ENGELS, *op. cit.*, p. 87.

²⁶ Paul RICOEUR, *op. cit.*, p. 309.

Ce qui unit cependant les deux concepts et qui constitue leur dénominateur commun, est leur «attitude déviante par rapport à la réalité», cette «non-congruence» qui leur vaut leur réputation négative. Idéologie et utopie produisent une inversion du monde réel. Ce que nous voulons faire ressortir des considérations de Paul Ricoeur sur l'idéologie et l'utopie, est le point d'intersection des deux concepts : l'utopie se glisserait dans l'interstice que crée le conflit entre la fonction positive de l'idéologie (l'intégration), et sa fonction négative (la distorsion). Ces deux fonctions de l'idéologie se connectent dans le processus de légitimation de l'autorité, où se crée la faille causée par la plus-value : l'autorité réclame toujours plus de pouvoir que les citoyens ne sont prêts à lui accorder. C'est là que se rejoignent l'idéologie et l'utopie : dans le concept d'autorité. Des utopies émergent dans un contexte, notamment celui de l'«ère des révolutions», où l'État est en déficit d'autorité, c'est-à-dire lorsque l'instabilité politique est telle que le peuple ne veut plus acquiescer aux demandes du pouvoir en place. L'utopie contestera le pouvoir en offrant un monde idéal. C'est le cas des époques révolutionnaire et post-révolutionnaire dans la France du début du XIX^e siècle. Ainsi, l'utopie comporte une dimension subversive et un désir de fuir du monde réel. Au lieu de n'occasionner qu'une distorsion, elle crée une complète disjonction entre la société réelle et l'ailleurs.

Une subversion par le langage : logothètes et utopistes

Aux antipodes de l'œuvre ouverte, force est de constater que l'utopie est dépourvue de toute dimension dialectique, encore moins polyphonique. Elle est subversive en cela qu'elle rejette complètement l'ordre établi (dans ses dimensions temporelle et spatiale) pour en proposer un autre, en réaction au premier. Entre autres particularités formelles, elle rejette aussi le langage et ses conventions. Engels déplore

le trop grand degré d'abstraction de ces systèmes, dont le propre n'était pas d'être réalisables mais bien de convaincre en argumentant par et dans le détail. Il fustige aussi le détaillisme outrancier²⁷ inhérent aux utopies normatives, qui nuit à leur crédibilité. Descriptions, obsession des chiffres, découpage excessif de la réalité, taxinomies font partie d'une poétique de l'utopie. Ces utopistes semblaient vouloir modifier la réalité par le langage, autre forme de subversion.

Certes, Thomas More avait utilisé bon nombre de néologismes (phylarque, syphograte, tranibore, protophylarque pour ne nommer que quelques-uns des termes qui désignent les différents statuts occupés par les individus au sein des communautés), mais n'en n'avait pas abusé autant que Charles Fourier, qui, trois siècles plus tard, en fait son arme principale. Roland Barthes a déjà relevé ce qui fait la particularité de Fourier, c'est-à-dire son talent de logothète. En parlant de Sade, Fourier et Loyola : «Aucun de ces trois auteurs n'est respirable; tous font dépendre le plaisir, le bonheur, la communication, d'un ordre inflexible ou, pour être plus offensif encore, d'une combinatoire²⁸». Le plaisir relève, lui aussi, d'un calcul, faisant en sorte que les passions desservent le travail. Barthes souligne chez les trois auteurs la même «volupté de classification», la «même rage de découper» et la même «obsession numérative». Ainsi, le phalanstère sera composé de 1620 individus. Ce nombre n'est pas arbitraire mais découle d'un calcul voulant qu'il y ait 810 types de personnalités multipliés par les deux sexes pour un total de 1620. Le but de ces fondateurs n'est pas de dire, de communiquer, mais plutôt d'observer une vacance. La subversion, chez Fourier, est de

²⁷ Ce souci maladif du détail sera aussi le propre du roman réaliste, dont il est une des particularités esthétiques. Franc SCHUEREWEGEN offre une réflexion sur la mutation qu'a subie le détail en littérature au cours du XIX^e siècle. Dans le contexte d'uniformisation sociale allant de pair avec l'égalité, seul cet observateur qu'est l'écrivain serait capable de faire ressortir les choses les plus infimes, invisibles au commun des mortels. Le détail acquiert ainsi un statut d'importance contrairement à la futilité dont normalement on l'affuble. (*Balzac, suite et fin*, Paris, ENS Éditions, 2004, p. 35-42).

²⁸ Roland BARTHES, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, coll. «Tel quel», 1971, p. 7.

tout réinventer, de traduire le nouveau absolu par l'écriture. Barthes parlera d'une «systématique» qui donne lieu à un discours sans objet, dégagé de toute illusion référentielle :

L'œuvre de Fourier ne constitue pas un système; c'est seulement lorsqu'on a voulu «réaliser» cette œuvre (dans les phalanstères), qu'elle est devenue rétrospectivement un «système» voué à un fiasco immédiat; le système, c'est dans la terminologie de Marx-Engels, la «forme systématique», c'est-à-dire l'idéologique pur, de l'idéologique-reflet ; le systématique est le jeu du système; c'est du langage ouvert, infini, dégagé de toute illusion (prétention) référentielle [...]. Fourier met en déroute – en dérive – le système par deux opérations : d'abord en renvoyant sans cesse l'exposé définitif à plus tard : la doctrine est à la fois superbe et dilatoire; ensuite en inscrivant le système dans le systématique, à titre de parodie incertaine, d'ombre, de jeu²⁹.

Alors que le comte Claude-Henri de Saint-Simon, un contemporain de Fourier, se contente de réformer le système en place et respecte quelques-uns des acquis de la révolution de 1789, Fourier veut rebâtir une société en annihilant complètement la civilisation qu'il appelle «monde à rebours», prenant le contre-pied de toute la philosophie des Lumières. Chez lui, le délire verbal fait office de protestation contre la société bourgeoise. Fourier, en optant pour l'insistance au lieu de la consistance, veut sans cesse «différer l'énoncé de sa doctrine³⁰», créant ainsi un écart entre un signifiant disproportionné par rapport à un signifié diffus.

Les utopistes offrent, dans leurs écrits, un tel martèlement du signifiant qu'ils en oublient de livrer le signifié, de telle manière qu'ils sont impossibles à résumer. La figure de rhétorique la plus récurrente dans les écrits de Fourier est ainsi l'hypotypose, qui produit un effet de ridicule en amplifiant le signifiant de façon à diluer le signifié : «Fourier était conscient du ridicule de ses objets démonstratifs (de sa rhétorique) ; il savait bien que les bourgeois sont attachés à la division hiérarchique des langages

²⁹ *Ibid.*, p. 115.

³⁰ *Ibid.*, p. 95.

[...]»³¹. En outre, on ne peut s'empêcher de noter – quelquefois avec agacement – l'écart entre la trivialité domestique de l'exemple et l'ampleur du projet utopiste. Par exemple, l'accent mis sur la gastronomie et le «régime domestique» n'a aucune commune mesure avec le sérieux d'un projet de société³². Cependant, Fourier, dont la systématique s'érigait en préceptes newtoniens en réaction à la morale des rationalistes, défiait quiconque de détruire sa théorie des séries passionnelles : «Les accords de passions et de sympathies, dont les règles semblent aux civilisés un grimoire impénétrable, sont au contraire un mécanisme organisé selon les méthodes géométriques³³».

Il est tentant de s'attarder à la fadeur de l'utopie, à son manichéisme interdisant toute forme de dialectique, à son unidimensionnalité la rendant des plus prévisibles. À tort, l'utopie est considérée comme un texte figé, purement descriptif, ne renfermant aucun intérêt littéraire. *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement* (1516) de Thomas More revêtait, au XVI^e siècle, une forme particulière et novatrice. Que Thomas More ait cru bon de trouver refuge dans la littérature après *L'Éloge de la folie* d'Érasme n'édulcore pourtant pas une dimension fortement pamphlétaire et une portée critique indéniables, ce qui lui valu d'être décapité par Henri VIII en 1535, année de l'adoption de la Réforme à Genève. Ce que More qualifie de «fantaisie littéraire» constitue un manifeste à la fois contre l'absolutisme monarchique et contre les premiers développements du capitalisme. «*L'Utopie* acquiert le statut d'une véritable invention

³¹ *Ibid.*, p. 99.

³² «Une jeune fille aime l'ail en dépit des plaisants; spéculer sur ce goût pour un engrenage double, il peut opérer :

1^o : L'alliage des sexes dans une série; car la série qui cultivera les légumes bulbeux, oignon, ail, échalote, poireau, ciboule, sera communément masculine. Il faut, par engrenage, y introduire au moins 1/8 de femmes; et c'est dans le bas âge qu'il faut les chercher, car ce n'est guère à seize ans que les filles prennent goût à l'ail» (Charles FOURIER, *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, Paris, Flammarion, coll. «Nouvelle bibliothèque romantique», 1973, p. 307).

³³ *Ibid.*, p. 107.

rhétorique : grâce au dialogue de conseil du *Livre I* et aux questions qui y sont débattues, on perçoit que pour le «poète» Thomas More, le *Livre II* est l'essai d'un nouvel art de la persuasion³⁴. Dans le premier livre, Raphaël Hythlodée, dans le cadre d'un dialogue socratique avec Thomas More, procède à une critique de l'individualisme qui, parallèlement à l'absolutisme naissant, est en train de saborder une Angleterre déjà affaiblie. Y passent le culte de la propriété³⁵, la noblesse parasitaire³⁶, la peine capitale, le sort réservé aux indigents et aux voleurs³⁷, la guerre³⁸, le rôle du roi³⁹, etc. Le second livre contient la description de l'île d'Utopie, conquise par Utopus ainsi que de ses cinquante-quatre villes «identiques par la langue, les mœurs, les institutions et les lois⁴⁰» habitées chacune par trente familles. Le mode de vie domestique et conjugal des Utopiens autant que la politique, la production agricole, la morale et la religion y sont décrits dans le détail conformément aux principes énoncés dans le premier livre. More tente de camoufler ses opinions politiques sous une «écriture oblique», par laquelle il démontre l'art de s'adresser de biais à l'opinion publique : «Thomas More fait travailler

³⁴ Miguel ABENSOUR, *op. cit.*, p. 80.

³⁵ «Ainsi donc, afin qu'un seul goinfre à l'appétit insatiable, redoutable fléau pour sa patrie, puisse entourer d'une seule clôture quelques milliers d'arpents d'un seul tenant, des fermiers seront chassés de chez eux, souvent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, circonvenus par des tromperies, ou contraints par des actes de violence» (THOMAS MORE, *L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, Garnier-Flammarion, 1987, p. 100).

³⁶ «Il existe une foule de nobles qui passent leur vie à ne rien faire, frelons nourris du labeur d'autrui, et qui, de plus, pour accroître leurs revenus, tondent jusqu'au vif les métayers de leurs terres» (*Ibid.*, p. 96).

³⁷ «Combien absurde, combien même dangereux il est pour l'État d'infliger le même châtement au voleur et au meurtrier, il n'est, je pense, personne qui l'ignore. Si le voleur en effet envisage d'être traité de la même façon, qu'il soit convaincu de vol, ou, par surcroît, d'assassinat, cette seule pensée l'induit à tuer celui qu'il avait d'abord simplement l'intention de dépouiller. Car, s'il est pris, il n'encourt pas un risque plus grand et, de plus, le meurtre lui donne plus de tranquillité et une chance supplémentaire de s'échapper, le témoin du délit ayant été supprimé. Et voilà comment, en nous attachant à terroriser les voleurs, nous les encourageons à tuer les braves gens (*Ibid.*, p. 106)»

³⁸ «Si je montrais ensuite que toutes ces ambitions belliqueuses bouleversent les nations, vident les trésors, détruisent les peuples et n'aboutissent, en dépit de quelque succès, à aucun résultat : que le roi n'attache donc au royaume légué par ses ancêtres, qu'il le rende le plus florissant possible [...]» (*Ibid.*, p. 119).

³⁹ «Que je leur mette alors sous les yeux cette loi des Macariens, un autre peuple voisin de l'Utopie, dont le roi, le jour de son avènement, s'interdit par serment, après avoir offert de grands sacrifices, de jamais tenir dans son trésor plus de mille pièces d'or ou l'équivalent en argent» (*Ibid.*, p. 124).

⁴⁰ *Ibid.*, p. 139.

plusieurs registres à la fois, la sotie, la satire, le traité du meilleur régime politique, La comédie, le projet de législation idéale, afin de mieux brouiller les pistes⁴¹».

L'ironie est aussi le principal trait rhétorique de *L'Abbaye de Thélème* (1534), utopie insérée à la fin du *Gargantua* de François Rabelais, un contemporain de More qui connaissait bien *L'Utopie*⁴². Contrairement à More, Rabelais brosse le tableau d'un monde monastique habité par des nobles et où règne une complète liberté, tout le contraire de l'utopie morienne, où les journées de travail, bien que très courtes en comparaison avec la réalité anglaise, sont réglées selon un horaire strict :

Toute leur vie estoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bone leur sembloit, veuoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit; nul ne les esveilloit nul ne les parforceoit ny à boyre, ny à manger, ny à faire chose aultre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause : FAY CE QUE VOULDRAS⁴³.

Rabelais voulait ainsi s'inscrire contre l'ignorance et le dogmatisme religieux : «[...] parce que ordinairement les religieux faisoient troys veuz sçavoir et de chasteté, pauvreté et obediencie, fut constitué que là honorablement on peult estre marié, que chascun feut riches et vesquist en liberté⁴⁴». *L'Abbaye de Thélème*, forme d'inversion du monde réel proche de l'utopie, accorde la liberté absolue à ses habitants. Elle s'éloigne ainsi de l'utopie normative, où la vie de chaque individu est régie par des lois strictes : «il n'existe plus, sous [leur] empire, aucune zone d'ombre ou de non-droit, aucune question abandonnée au libre arbitre [...]. De la naissance à la mort, l'individu

⁴¹ Miguel ABENSOUR, *op. cit.*, p. 54.

⁴² Il existe plusieurs liens intertextuels entre les deux œuvres. Par exemple, la femme de Gargantua est la fille du roi des Amaurotes en Utopie. Pantagruel, leur fils, est le prince des Utopiens.

⁴³ François RABELAIS, *L'Abbaye de Thélème*, Paris, Librairie E. Droz, 1934, p. 37.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 39.

est encadré jusque dans son intimité, pris en charge par une règle bienveillante et tatillonne⁴⁵».

L'utopie, genre narratif ou descriptif?

Essentiellement descriptive, l'utopie a pour principes de composition l'addition et la mosaïque d'éléments, non pas l'enchaînement logique. Serait-elle le «degré zéro de l'écriture», dont parle Barthes⁴⁶? En apparence, utopie et littérature semblent se dissocier par leur nature même : l'aspect figé, statique, univoque de l'une s'oppose à ce que Barthes appelle le «texte pluriel» (autrement dit polysémique), qui est formé d'une «galaxie de signifiants⁴⁷». Elle va à l'encontre de ce qu'est l'essence de la littérature, l'«opacité du signe», la connotation, soit ce qui donne à un texte sa littéarité. En effet, l'utopie ne veut rien laisser dans l'ombre, quitte à donner une surenchère de signifiants pour décrire une réalité triviale avec force technicisme et didactisme :

En réalité, l'utopie se propose de représenter un mode et un cadre de vie différents : pour arriver à ce but, elle s'accommode mal de la narration. Cela donne invariablement des vues d'ensemble, des tableaux, des analyses et les procédés des auteurs sont principalement ceux de la description. Les prétentions romanesques qui s'y ajoutent parfois forment une suprastructure et se trouvent toujours en porte à faux⁴⁸.

⁴⁵ Frédéric ROUVILLOIS, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁶ Certes, il ne faudrait pas confondre utopie et nouveau roman à la Michel Butor – quoique ce dernier ait préfacé *Le nouveau monde industriel et sociétaire* de Fourier – mais les deux sous-genres se rapprochent indéniablement par leur côté descriptif et leur pauvreté narrative, notamment l'absence de durée : «L'écriture a ainsi traversé tous les états d'une solidification progressive; d'abord objet d'un regard, puis d'un faire, et enfin d'un meurtre, elle atteint aujourd'hui un dernier avatar, l'absence : dans ces écritures neutres, appelées ici 'le degré zéro de l'écriture', on peut facilement discerner le mouvement même d'une négation, et l'impuissance à l'accomplir dans une durée, comme si la Littérature, tendant depuis un siècle à transmuter sa surface dans une forme sans hérédité, en trouvait plus de pureté que dans l'absence de tout signe, proposant enfin l'accomplissement de ce rêve orphéen : un écrivain sans Littérature» (Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier, 1964, p. 12).

⁴⁷ Roland BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1970, p. 13.

⁴⁸ Alexandre CIORANESCU, *L'avenir du passé. Utopie en littérature*, Paris, Gallimard, 1972, p. 23.

À cheval entre l'idéologie et la littérature⁴⁹, l'utopie est avant tout produit de l'imaginaire d'un auteur et comporte des éléments de fiction, comme le souligne Benoît Denis :

Les doctrines utopistes se singularisent par leur volonté totalisante et systématique (l'ensemble des réalités humaines et sociales est intégré au sein d'un tout cohérent) et par leur dogmatisme; elles présentent généralement un caractère pseudoscientifique, qui donne à leurs conclusions et aux solutions qu'elles proposent l'aspect de vérités contraignantes. Pourtant, toutes ces doctrines sont intensément traversées par le travail de la fiction et de l'imagination, et, souvent, elles rêvent le social et l'inventent plus qu'elles ne l'analysent⁵⁰.

Il s'impose donc de distinguer les deux notions que sont l'utopie et l'utopisme, catégories que l'on pourrait sommairement réduire à la dichotomie utopie littéraire (utopie-fiction) et utopie politique (utopie-programme), la première se caractérisant plutôt par une forme précise et la seconde par une disposition de la pensée. Ainsi, utopie présuppose utopisme, tandis que l'utopisme ne conduit pas nécessairement à l'utopie. Selon Miguel Abensour, «l'Utopie en tant que forme se situe entre la rhétorique et la philosophie politique⁵¹». L'utopie comme construction verbale constitue une passerelle entre la sphère de la littérature et celles de la philosophie, de la politique et du droit⁵². Les écrits de Saint-Simon et de Fourier ne comportent pas d'élément narratif; ce sont des exposés théoriques, des inventaires, qui restent dans le domaine politique. Tout comme Platon (*La République*), Fourier et Saint-Simon ont écrit des ouvrages utopiques mais pas des utopies. Exception faite du *Voyage en Icarie*

⁴⁹ Le genre utopique accorde plus d'importance à la réflexion qu'à la narration, au fait de convaincre plus qu'au fait de raconter : «Ce genre littéraire se distingue par une charge idéologique qui pèse plus lourd que les structures littéraires et les modules stylistiques [...]. Ce qu'il [l'utopiste] construit est le produit élaboré de sa réflexion, enveloppé dans des raisonnements qui s'enchaînent et se succèdent conformément aux exigences de la logique déductive» (Alexandre CIORANESCU, *op. cit.*, p. 24-25).

⁵⁰ Benoît DENIS, *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, coll. «Points», 2000, p. 177.

⁵¹ Miguel ABENSOUR, *op. cit.*, p. 51.

⁵² Leonid HELLER, «Vérité, justice, liberté ou bonheur : la littérature russe entre l'utopie et l'utopisme», dans Roger GAILLARD (dir.), *Bienvenue en utopie*, Yverdon-les-Bains, Éditions Maison d'ailleurs, 1991, p. 59.

(1839) d'Étienne Cabet, l'utopie littéraire dans la tradition de Thomas More est inexistante à l'époque de *La comédie humaine*. Car, à la suite de l'évolution diachronique qu'a retracée Trousson, l'utopie, au XIX^e siècle, a quitté le domaine littéraire pour migrer dans le politique, le métaphysique. Balzac et Hugo feront entrer ce discours dans le domaine littéraire sous forme de thématique ou de digression, plus particulièrement dans le roman. Aux fins de l'analyse qui suivra, il conviendra d'extraire du genre littéraire le concept, son essence, l'utopisme. Raymond Trousson, même s'il admet la validité de la notion d'utopisme, privilégie, pour des raisons épistémologiques, l'étude de la seule utopie :

Il va sans dire que l'étude de ce que Alexandre Cioranescu a nommé l'utopisme est, non seulement du plus grand intérêt, mais aussi parfaitement légitime et s'étend alors à la politique, la sociologie, l'urbanisme, l'architecture, la peinture ou la musique. Mais il ne l'est pas moins de restreindre l'étude à l'utopie conçue, selon les termes de Darko Suvin, comme une construction verbale, c'est-à-dire comme un texte relevant de l'histoire littéraire et fonctionnant selon certains critères structuraux, diégétiques et stylistiques⁵³.

Aussi est-il commode de lui prêter comme principe sous-jacent l'utopisme, néologisme forgé par Cioranescu⁵⁴ pour désigner l'étude large des formes multiples par lesquelles s'exprime un imaginaire social qui tend vers la désacralisation et la rationalisation. Ce principe dynamique voire subversif – caractéristique que nous avons soulignée plus haut – aboutit étrangement à une œuvre tableau, sans aucune dynamique narrative interne.

L'utopie a recours au récit, mais est composé principalement de descriptions. Ce genre littéraire peut donc s'étudier dans ses composantes narratives et formelles : le

⁵³ Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, p. 23.

⁵⁴ Voir le chapitre VIII, «Procès de l'utopisme». «L'état de nature est l'expression d'une inquiétude plutôt que d'une foi transcendante. Elle débouche sur le socialisme utopique, qui est une recherche vaine des dieux dans le ciel des Idées; sur le spiritualisme, qui remplace les dieux perdus par les déifications; et sur le matérialisme, qui renonce complètement à l'hypothèse divine, sans réussir à se débarrasser tout à fait des mythes et du bagage irrationnel de la tradition» (Alexandre CIORANESCU, *op. cit.*, p. 249-250).

personnage et leur discours, la narration, l'idéologie véhiculée. Le trait formel le plus important de l'utopie est sans conteste la description, qui se veut vraisemblable, qu'elle fait de la collectivité autarcique obéissant à ces préceptes. Trousson qui, à ce jour, a fait l'étude la plus importante de l'utopie littéraire, définit le genre utopique comme suit en apportant toutes les précisions nécessaires pour éviter de la confondre avec les autres genres apparentés :

On peut parler d'utopie lorsque, dans le cadre d'un récit (ce qui exclut les traités politiques), se trouve décrite une communauté (ce qui exclut la robinsonnade), organisée selon certains principes politiques, économiques, éthiques, restituant la complexité de l'existence sociale (ce qui exclut le monde à l'envers, l'âge d'or, Cocagne ou l'Arcadie), qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie positive) ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie), qu'elle soit située dans un espace réel, imaginaire ou encore dans le temps, qu'elle soit enfin décrite au terme d'un voyage imaginaire vraisemblable ou non⁵⁵.

Les caractéristiques de l'utopie généralement admises sont, premièrement, son atemporalité et le fait qu'elle prenne place dans un monde clos (l'insularité peut être figurée ou littérale), l'accent mis sur l'harmonie, la symétrie, l'unité. L'importance du travail et de la pédagogie, tous deux sous l'emprise d'un dirigisme omnipotent. Ses personnages n'ont aucune conscience subjective et sont pour la plupart unidimensionnels, comparables, en cela aux héros de l'épopée décrits par Georges Lukács dans *La théorie du roman*, en parfaite adéquation avec le monde :

En toute rigueur, le héros d'épopée n'est jamais un individu. De tout temps, on a considéré comme une caractéristique essentielle de l'épopée le fait que son objet n'est pas un destin personnel, mais celui d'une communauté. Avec raison, car le système de valeurs achevé et clos qui définit l'univers épique crée un tout trop organique pour que lui un seul élément soit en mesure de s'isoler en conservant sa vigueur, de se dresser avec assez de hauteur pour se découvrir comme intériorité et se faire personnalité⁵⁶.

⁵⁵ Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, p. 24.

⁵⁶ Georg LUKÁCS, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, coll. «Tel», 1968, p. 60.

Bien sûr, la quête, qui est le propre de l'épopée, est absente de l'utopie. Les deux genres partagent pourtant quelques traits communs, comme la primauté donnée au communautaire et l'incapacité pour ses personnages, de développer une certaine intériorité, une profondeur. En plus d'être en parfaite osmose avec le monde social, les personnages d'utopie sont également dépourvus d'humanité. Si le but de la littérature est de montrer l'humain, l'utopie ici s'en éloigne considérablement. Pour qu'il y ait roman, le monde se doit d'être imparfait. Balzac viendra enrichir et humaniser l'utopie en y intégrant un héros de roman d'apprentissage au passé trouble dont on voit l'action fondatrice, contrairement à ce qui a lieu dans les utopies décrites par Trousson⁵⁷. L'utopie n'est donc plus une fin en soi mais bien un moyen, pour le héros, d'atteindre à une plus grande sérénité.

Dans sa *Comédie humaine*, Balzac avait voulu poursuivre une démarche allant dans le sens inverse de celle des utopistes : au lieu de se poser ouvertement et ostensiblement contre le monde réel, il a voulu le calquer, en être le «Secrétaire». La motivation qui préside à la création d'utopies, c'est-à-dire le besoin d'inventer un autre monde pour pallier les lacunes du premier, est pourtant analogue à celle de l'auteur de *La comédie humaine* qui, au lieu de copier le réel, en a mis sur pied un autre qui ait son existence propre. De fait, Balzac s'est trouvé à le subvertir à son corps défendant. Il est important de cerner ce double mouvement de l'utopie : comme *L'Utopie* de Thomas More est divisée en deux volumes, elle offre à la fois un regard critique sur notre réalité sociale ainsi qu'une alternative à cette réalité jugée inadéquate. L'utopie est une pensée qui vise à appréhender un monde parallèle souhaitable qui pallierait les insatisfactions générées par le monde existant. Elle serait aussi, en contrepartie, une forme rhétorique

⁵⁷ «Le visiteur pénètre dans un monde où tout est à la meilleure place possible, univers *ne varietur*, conforme à la raison et ignorant la dynamique humaine et sociale» (Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, p. 33).

visant à montrer les problèmes que pose la société dans toute sa complexité. Car l'utopiste du XIX^e siècle, tout comme l'écrivain réaliste et le romancier historique, a la prétention de comprendre, plus que ses prédécesseurs, ce qui a entravé et fait dévier la bonne marche de la civilisation. C'est en expliquant cette évolution qu'il pourra mener l'humanité à bon port, vers le bonheur social.

Nous définirons donc l'utopie comme un écrit littéraire possédant des thèmes propres renfermant une pensée critique vis-à-vis l'ordre social existant, subversion qui s'opère par et dans le langage. L'utopie est réaliste par sa forme (son détaillisme excessif) et romantique par ses velléités de synthèse (explication de la civilisation et son dépassement). Des investigations sur l'utopie en tant que genre littéraire apporteront des précisions à cette définition générale.

Retour de l'utopisme dans le littéraire par le roman

L'histoire des bons ménages est comme celle des peuples heureux, elle s'écrit en deux lignes et n'a rien de littéraire. Aussi, comme le bonheur ne s'explique que par lui-même, ces quatre années ne peuvent-elles rien fournir qui ne soit tendre comme le gris de lin des éternelles amours, fade comme la manne, et amusant comme le roman de L'Astrée.
– Honoré de BALZAC⁵⁸

Paul Bénichou, en parlant de ce qui fait l'apanage du romantisme, rappelle que «la littérature, en règle générale, se nourrit plus volontiers d'insatisfaction et de malheur que de bonheur ou d'espérance⁵⁹». Il est étrange que Balzac ait cru bon d'intégrer dans *La comédie humaine* deux romans – *Le médecin de campagne* et *Le curé de village* –

⁵⁸ Honoré de BALZAC, *Une fille d'Ève*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1965, p. 55.

⁵⁹ Paul BÉNICHOU, *L'école du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Paris, Gallimard, 1992, p. 584.

comportant chacun ce que nous appellerons pour l'instant un «fragment utopique» de longueur variable. Comme le laisse entendre le passage de la préface d'*Une fille d'Ève* (1839) cité en exergue, Balzac aurait moins écrit d'utopie par souci esthétique – le cliché littéraire figurant dans l'exergue selon lequel les gens heureux n'ont pas d'histoire évincerait automatiquement l'utopie du domaine littéraire – que par intérêt taxinomique. Pour le «Secrétaire de la Société française», l'utopie représente un élément de plus à recenser pour compléter le grand tableau de son histoire des mœurs.

L'utopie, en réglant la vie de chaque individu et en le coupant de toute velléité de libre arbitre, retranche ce qui est indispensable au roman : la possibilité d'une quête pour le héros. Excepté le voyage initial du témoin de l'utopie, la critique de la société existante, suivie de la description des lois gérant la cité utopique, occupent l'essentiel de l'utopie, genre littéraire qui se distingue davantage, selon Cioranescu, par sa charge idéologique que par ses structures littéraires, même si elle se retrouve obligatoirement dans le champ de la fiction. Grâce à sa dimension narrative – très ténue mais tout de même présente –, elle se distingue des écrits politiques «sérieux», tels que le *Manifeste du parti communiste* (1848). Ce genre descriptif ne peut être littéraire qu'en s'intégrant à un tout romanesque : «De ce point de vue, l'utopie n'est supportable qu'à la faveur d'un ensemble où elle ne joue plus le rôle principal, comme chez Fénelon [*Les aventures de Télémaque*, 1699] ou Voltaire [*Candide*, 1759] : ou, sinon, il faudra attendre les anti-utopistes de la classe de Swift [*Gulliver's Travels*, 1726] pour rencontrer enfin de vrais écrivains⁶⁰».

Le Roman et l'Histoire, particulièrement foisonnants au XIX^e siècle, constituent tous deux, chacun de leur côté ou intégrés l'un dans l'autre, un monde autarcique dont

⁶⁰ Alexandre CIORANESCU, *op. cit.*, p. 185.

le fonctionnement est géré par le Récit⁶¹. Le roman, au début du XIX^e siècle n'est pas un genre bien défini et n'est guère institutionnalisé. C'est pourquoi les caractéristiques formelles des romans historiques que sont *Les Chouans* (1829) de Balzac, *Chronique du règne de Charles IX* (1829) de Mérimée ou encore *Notre-Dame de Paris* (1831) de Hugo comportent plusieurs dissemblances. Il est d'autant plus facile pour l'utopie de se glisser à l'intérieur d'un genre dont les paramètres sont encore passablement flous. 1830 est une année charnière à la fois pour le roman et l'histoire, car c'est à ce moment que ces deux phénomènes s'entrecroisent : «Sans doute les choses n'ont-elles pas été aussi simples et il est clair que l'histoire n'a jamais été un choix délibéré de la part des écrivains de 1830. Seulement l'urgence de l'événement, que l'on se place en 1828 ou en 1831, leur a désigné naturellement l'histoire comme objet de questionnement⁶²». C'est en 1830 que naît le mot «siècle». On commence à conceptualiser et à conscientiser le XIX^e siècle, ce que Philippe Muray appelle la «dixneuviémité», c'est-à-dire l'esprit du XIX^e siècle, cet amalgame de socialisme et d'occultisme. Les écrivains, notamment les romanciers – qui ne s'avouent cependant pas comme tels – prennent conscience de la période historique (fin de la Restauration, début de la Monarchie de Juillet) où ils se trouvent, sans nécessairement aborder le sujet dans leurs romans. Si Balzac le fit assez directement dans *La peau de chagrin* (1831), ce fut le cas ni pour Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, ni pour Mérimée dans *Chronique du règne de Charles IX* ni pour Stendhal dans *Le rouge et le noir* (1831). C'est la vague historicisante, lancée par Walter Scott, qui a été la plus déterminante pour la cristallisation d'une poétique du roman dans la France littéraire du début des années 1830.

⁶¹ Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, p. 29.

⁶² Pierre LAFORGUE, *1830. Romantisme et histoire*, Paris, Eurédit, 2001, p. 14.

L'insertion de l'utopie dans le roman a eu lieu bien avant les premiers balbutiements et l'expansion du genre dans le premier tiers du XIX^e siècle. Philippe Muray, comme beaucoup d'autres, a essayé de redéfinir l'écriture balzacienne en décrivant *La comédie humaine*, non pas comme une série de romans, mais comme un amalgame de digressions et de maximes. L'esthétique de Balzac serait donc tout à fait propice à la présence de l'utopie :

[...] il n'a jamais écrit les romans qu'on a cru, qu'il n'a peut-être jamais écrit de romans au sens où on l'entend couramment, mais des maximes, relancées et confrontées par des intervalles de fiction! Les personnages entrent, sortent, rentrent encore. Les portes par lesquelles ils passent sont des phrases exprimant des généralités. [...] L'intrigue n'est qu'un à-côté, une digression que déchiffre la généralisation systématique⁶³.

Les romans des *Scènes de la vie de campagne* de Balzac doivent beaucoup à la tradition de la «micro-utopie⁶⁴», intermède utopique glissé dans le cours de la diégèse, phénomène littéraire arrivé à sa pleine expansion au siècle des Lumières. Il ne fait aucun doute que Balzac a lu *Julie ou la nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau et *Le paysan perverti* de Nicolas-Edme Restif de la Bretonne, romans épistolaires qui comportent tous deux un épisode utopique. Comme nous le verrons dans les chapitres d'analyse, les textes balzaciens ne sont pas d'authentiques utopies narratives mais bien l'imbrication de composantes narratives du roman et de l'utopie. Cette cohabitation, dans une même œuvre, de l'utopie et du roman a pour effet d'altérer les deux formes littéraires et ce, aux fins d'une intégration harmonieuse du genre descriptif qu'est l'utopie dans le genre romanesque. L'utopie, qui relève de l'idéalisme abstrait, et le

⁶³ Philippe MURAY, *Le 19^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984, p. 390.

⁶⁴ Guillaume ANSART définit ce terme comme suit : «[...] tout épisode de roman dans lequel s'élabore un discours utopique au sens strict, c'est-à-dire un discours visant à la description, aussi brève soit-elle, d'une collectivité idéale, refermée sur elle-même, habitant un espace clos isolé du reste du monde, description mettant notamment l'accent sur la nature et le fonctionnement de l'ordre institutionnel (institutions politiques, économiques ou sociales) en place dans la communauté en question et sur les principes qui le fondent» (*Réflexion utopique et pratique romanesque au siècle des lumières. Prévost, Rousseau, Sade*, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, «Situation 53», 1999, p. 8).

roman réaliste, qui veut plutôt configurer la notion hégélienne de «totalité des objets». Dans la mesure où il est un des descendants de l'épopée, il montre dans un personnage «toute la vie politique et domestique y compris les modes, besoins et moyens de satisfaction de l'existence extérieure [...]»⁶⁵. Or, l'utopie présente un monde organisé qui, décrit dans le menu détail, constitue une réalité concrète. Il ne s'agit pas que de principes politiques mais aussi d'économie domestique, de l'emploi du temps, de la vie familiale et même de l'activité sexuelle de chaque individu : «Son monde, l'utopiste le veut à la fois semblable au monde réel et différent de lui; il entend lui conférer une certaine profondeur, l'animer en trois dimensions, le montrer en plein fonctionnement»⁶⁶. Mais la description du quotidien de l'utopie est sans signification historique et n'est pas rattachée à un personnage. La description du roman franchit la limite de la dénotation pour accéder à la connotation : «Puisque le roman figure la 'totalité des objets', il doit aller jusque dans les petits détails de la vie quotidienne, dans le temps concret de l'action, il doit mettre en évidence ce qui est spécifique de cette époque dans l'interaction complexe de tous ces détails»⁶⁷. L'utopie enlève au langage tout pouvoir de suggestion en utilisant le signifiant en tant qu'outil de classement ou de taxinomie, suivant en cela une structure d'addition, de juxtaposition et non pas d'enchaînement logique ou chronologique comme c'est le propre du récit : typologie des passions et des métiers chez Fourier, registre des lois qui devraient régler la vie sociale chez Étienne-Gabriel Morelly.

L'utopie possède donc un chronotope particulier, car elle construit avant tout un espace, qu'elle stabilise fortement. Cet espace est abstrait, plus géométrique que dynamique. L'action est, elle aussi, réduite à l'état de concept. Contrairement à ce

⁶⁵ Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *Esthétique*, Paris, Flammarion, 1979, tome III, p. 309.

⁶⁶ Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part*, p. 15.

⁶⁷ George LUKÁCS, *Le roman historique*, p. 167.

qu'avance Trousson, l'utopie n'a pas de réelle profondeur, car elle ne présente pas une action qui s'étend dans la durée et qui met en scène des personnages possédant une individualité propre cherchant à accomplir une destinée. L'utopie insérée dans le roman a pour effet de suspendre momentanément la trame narrative, au même titre que la description annule la durée. Elle ne possède aucune des composantes narratives du roman moderne : ni intrigue, ni héros problématique, ni dénouement. En plus d'être isolée dans l'espace, de manière littérale ou figurative, l'utopie est aussi isolée dans le temps, en rupture avec l'histoire, en proie à une monotone stabilité. Par conséquent, elle se conjugue au présent définitif et non au passé simple, comme le roman : «Par son passé simple, le verbe fait implicitement partie d'une chaîne causale, il participe à un ensemble d'actions solidaires et dirigées [...], il appelle une intelligence du Récit⁶⁸». Ce refus de toute temporalité dans l'espace utopique s'explique par son contexte de production : «[...] c'est essentiellement une crise de la temporalisation historique qui caractérise la conscience utopique [...]»⁶⁹. L'importance de la durée chez Balzac écarte ses romans des utopies modernes, qui doivent se situer hors du temps. Le romancier joue sur la frontière entre le vraisemblable et le réel, la fiction et le document historique⁷⁰ :

Aussi est-ce en vain que l'utopiste tente de sauver le roman par des anecdotes ou le voyage imaginaire : en Utopie, le genre romanesque reste stérile parce que ce monde n'est jamais mis en question et n'est lieu d'aucun affrontement; il n'y a en utopie traditionnelle ni action ni conscience structurante. Les valeurs n'ayant nul

⁶⁸ Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture*, p. 30.

⁶⁹ Article «Utopie», *Encyclopédie Universalis* [Jacques Bersani, éd.], Paris, Encyclopédie Universalis France, vol. 16, p. 557-561.

⁷⁰ Voir le chapitre «*All is false*» dans Franc SCHUEREWEGEN, *Balzac, suite et fin*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 71-83. En 1834, Balzac cultivait encore l'ambition de faire du roman un document historique, une étude, sous le couvert de la fiction. La phrase du *Père Goriot*, «*All is true*», acte de naissance du roman réaliste, résulte en fait d'un acte de plagiat. Comme si les romantiques avaient réalisé, à cette époque, que l'intertexte contribuait à l'*effet de réel* : «L'idée à retenir est donc qu'un texte peut être 'vrai', non seulement parce qu'un rapport d'adéquation existe entre le texte et le référent, mais parce que le texte imite un intertexte et que l'on a affaire à une imitation fidèle, donc convaincante» (p. 73-74).

besoin d'être subjectivement vécues, c'est l'aliénation des individualités fondues dans une conscience globale, et a fortiori de toute contestation⁷¹.

Ce phénomène serait à l'origine de l'apparition de genres comme le roman historique, qui tente de comprendre le présent à l'aide du passé, ou les codes et physiologies qui, à l'instar des sciences naturelles, décortiquent le comportement de l'être humain pour tenter de le comprendre davantage. L'utopie du XIX^e siècle, comme le roman historique, est animée par une soif de comprendre où va la civilisation à la lumière des événements passés.

Une thématique tributaire du contexte historique : la propriété et le peuple

Selon Paul Ricoeur, il est difficile de trouver une thématique qui engloberait toutes les utopies. Il admet cependant la récurrence de plusieurs sujets : «Utopia introduces imaginative variations on the topics of society, power, government, family, religion⁷²». En fait, les utopies sont loin d'être uniformes, car, même si la plupart d'entre elles abordent plusieurs aspects de la vie sociale (le gouvernement, la famille, la religion, comme le dit Ricoeur, mais aussi l'économie, l'industrie, la loi pénale, l'habitation), certaines peuvent prôner un mode de vie ascétique tandis que d'autres permettent l'opulence. Il est toutefois possible de trouver une continuité depuis Thomas More : l'éradication de la propriété comme pilier de l'ordre social, symptôme le plus visible de la cupidité de l'homme civilisé, et le travail, devenu un moyen de production et d'exploitation servant les intérêts des capitalistes et autres spéculateurs. Les utopistes s'insurgent contre le nouveau monde bourgeois et la liberté de marché. «Les socialistes ont affirmé que la doctrine libérale du XIX^e siècle était une doctrine de propriétaires⁷³».

⁷¹ Alexandre CIORANESCU, *op. cit.*, p. 34-35.

⁷² Paul RICOEUR, *Lectures on Ideology and Utopia*, New York, Columbia University Press, 1986, p. 16.

⁷³ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 1977, p. 37.

Pour Thomas More comme pour Étienne-Gabriel Morelly, l'élimination de la propriété est la condition *sine qua non* de la réalisation d'une société où régnerait le bonheur collectif. «La propriété a changé de mains et a changé de nature. Il n'y a plus ni terres nobles ni terres roturières. En outre la propriété a subi une grande division; elle gravite vers un partage égal, qui n'aura jamais lieu, mais qui donne l'espoir à tous⁷⁴». Fourier dénonce lui aussi l'exploitation du pauvre par le riche : «Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier⁷⁵».

Dans une lettre à Zulma Carraud, écrite en novembre 1830, Balzac se fait le chantre de la toute-puissance de la propriété et des privilégiés. On reconnaît les grandes lignes de son article de 1824, «Le droit d'aînesse», où il défendait le droit octroyé aux familles de ne pas céder leurs propriétés. On évitait ainsi la dispersion des richesses et du patrimoine :

La France doit être une monarchie constitutionnelle, doit avoir une famille royale héréditaire, une chambre des pairs extraordinairement puissante, qui représente la propriété, avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des privilèges dont la nature doit être discutée, puis une seconde assemblée élective, qui doit représenter tous les intérêts de la masse intermédiaire, qui sépare les hautes positions sociales de ce que j'appelle le peuple.

Des *Chouans* (1829) aux *Paysans* (1844), le peuple a toujours été un sujet épineux pour Balzac. Cette nouvelle réalité qui commence à se dessiner dès le premier tiers du XIX^e siècle obsède de plus en plus les écrivains et la presse. L'auteur de *La comédie humaine* n'hésite pas à véhiculer l'idée d'un bonheur tranquille et une existence contrôlée par l'État qui implique un renoncement au libre arbitre. «Dans toute monarchie bien réglée, le pouvoir du roi est dans le peuple, et celui du peuple dans le

⁷⁴ Pierre-Simon BALLANCHE, *Œuvre*, Paris/Genève, Librairie de G. Barbezat, 1830, tome II, p. 435.

⁷⁵ Charles FOURIER, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, p. 454.

roi⁷⁶». Bien qu'il n'épouse pas cette idée maîtresse de l'œuvre de Jean-Jacques selon laquelle «tout État légitime est républicain⁷⁷», Balzac intègre le thème de l'antagonisme entre l'individu et la société. Balzac est résolument contre la souveraineté du peuple et, sur cette question, se range davantage du côté des contre-révolutionnaires comme Joseph de Maistre ou Louis de Bonald et ce, même s'il est conscient de l'impossibilité de revenir à l'Ancien Régime. Car Balzac prône avant tout l'ordre, qui ne peut être institué que par un autoritarisme centralisateur et paternaliste, ce qui le rapprochera également de Robespierre. Dans *Les Paysans* par exemple, malgré deux références à l'œuvre de Rousseau (*La nouvelle Héloïse* dans l'incipit et *Le Contrat social* dans le dénouement), Balzac se définit contre le citoyen de Genève. Le peuple, représenté par des paysans en osmose avec la Nature, est montré dans toute sa déchéance morale. Ces non-civilisés sont naturellement mauvais, comme nous le verrons dans notre analyse des *Paysans*. Dans le cas de More et, plus tard, de Saint-Simon, de Fourier jusqu'à Proudhon, la substance de l'utopie consistera à ce que personne ne manque du nécessaire, à un appel à la fraternité qui implique un rejet de l'exploitation à laquelle donne lieu la grande propriété. Pierre Leroux, dans *De l'Humanité*, posait cette question fondamentale : «Qu'êtes-vous donc les uns par rapport aux autres? Êtes-vous des frères ou êtes-vous des ennemis?⁷⁸».

Le peuple, qui doit pouvoir accéder à la classe intermédiaire, doit être tenu à l'écart de tout débat idéologique et mis sous la tutelle de la classe aisée de propriétaires. L'aristocratie des privilèges est usurpée par celle du coffre-fort, comme le soulignera Balzac en 1830. «Le Code civil va, selon Balzac, diviser à l'infini les propriétés, ruiner les grandes fortunes qui ne l'ont pas été par la Révolution au profit d'une nouvelle

⁷⁶ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *L'Arcadie et L'Amazone*, Genève, Slatkine, 1980, p. 130.

⁷⁷ Raymond TROUSSON, *Balzac, disciple de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Librairie Droz, 1983, p. 189.

⁷⁸ Miguel ABENSOUR, *op. cit.*, p. 102.

aristocratie de l'argent dans un premier temps, puis de la révolution sociale dans un second⁷⁹». En remplacement de l'ancienne hiérarchie fondée sur les privilèges, se forment deux classes sociales fondées sur le capitalisme : les riches et les pauvres.

Dès l'époque révolutionnaire se pose la question épineuse de l'accession – menaçante – de la masse à la propriété. Or, l'utopie démontre un réel souci pour le bien-être des masses, qui passe par le collectivisme et un certain paternalisme de l'État. Ce thème existe depuis Thomas More et se perpétue au XVIII^e siècle par l'entremise de Morelly, pour se rapprocher du communisme. Dès 1755, Morelly, dans le *Code de la nature*, évoque la nécessité de rétablir les lois de la Nature devant les dangers de la propriété, la corruption avec laquelle était aux prises le christianisme, l'oisiveté et la montée en force des intérêts particuliers au détriment du bien-être collectif. Morelly avait déjà déterminé le fondement de la société bourgeoise et ce qui en constitue la tare principale : le «désir d'avoir⁸⁰». Cela fait de Morelly un précurseur des utopistes du XIX^e siècle.

Il y a beaucoup de Morelly dans Fourier, à commencer par le rejet de toute forme de répression et, par le fait même, la nécessité qu'ont vue les deux penseurs d'adapter le système aux passions ou aux dispositions naturelles de l'être humain et non l'inverse : il est possible de trouver «une situation dans laquelle il soit presque impossible que l'homme soit dépravé, ou méchant, ou du moins, *minima de malis*»⁸¹.

⁷⁹ Pierre-Alexandre COURTEIX, *Balzac et la Révolution française. Aspects idéologiques et politiques*, Paris, PUF, 1997, p. 318-319.

⁸⁰ Le seul vice que je connoisse dans l'univers, est l'*Avarice*; tous les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne sont que des tons, des degrés de celui-ci; c'est le Protée, le Mercure, la base, le véhicule de tous les vices. Analysez la vanité, la fatuité, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hipocrisie, le scéleratisme; décomposez de même la plupart de nos vertus sophistiques, tout cela se résoud en ce subtil et pernicieux élément, le *désir d'avoir*: vous le retrouverez au sein même du desintressement. (Étienne-Gabriel MORELLY, *Code de la nature ou le véritable esprit de ses lois*, Paris, Gilbert Chinard, 1950 p. 171).

⁸¹ *Ibid.*, p. 160. «En un mot, si l'on eût établi que les hommes ne seroient grands et respectables qu'à proportion qu'ils seroient bons, et plus estimés qu'à proportion qu'ils auroient été meilleurs, il n'y eût

Les moralistes se sont trompés lorsqu'ils ont conclu que les hommes étaient pervers ou appelés à le devenir. Les moralistes ne possèdent pas de vision à long terme de la civilisation : «En définitive, la morale est une vision assez fastidieuse qui sert à amuser les oisifs quand elle s'accommode aux circonstances⁸²». Il faut donc bannir morale et moralistes, qui prétendent défendre la vertu, mais qui préconisent l'hypocrisie comme code social :

Que naît-il de leurs travaux? De volumineux traités de Morale et de Politique, *quorum tituli remedia habent, pixides venena*. Beaucoup de ces ouvrages peuvent donc s'intituler, les uns : *l'art de rendre les hommes méchants et pervers sous les plus spécieux prétextes, et à l'aide même des plus beaux préceptes de probité et de vertu*. L'étiquette des autres sera : *moyens de policer les hommes par les réglemens et les loix les plus propres à les rendre féroces et barbares*⁸³.

Enfin, Morelly met de l'avant une idée que reprendront autant les utopistes que les libéraux et qui procurera un défi aux néocatholiques : le christianisme, bon à la base, s'est corrompu. Ce rejet de la religion catholique ne remet cependant pas en cause la nécessité de l'existence d'un être supérieur : «La bienfaisance est le premier principe de l'idée d'une Divinité⁸⁴». Ce contemporain de Jean-Jacques Rousseau se montre curieusement avant-gardiste, anticipant sur cette question qui fera couler beaucoup d'encre au siècle suivant :

Or, cette peste universelle, *l'intérêt particulier*, cette fièvre lente, cette *éthisie* de toute société auroit-elle pu prendre où elle n'eût jamais trouvé, non-seulement d'aliment, mais le moindre ferment dangereux. Je crois qu'on ne contestera pas

jamais eu entre eux que l'émulation de se rendre réciproquement heureux; alors *l'oisiveté*, *l'inaction* auroient été les seuls vices, les seuls crimes et les seuls opprobres; alors l'ambition auroit été, non le désir de subjuguier ou d'opprimer les hommes, mais celui de les surpasser en industrie, en travail, en diligence : les égards, les louanges, les honneurs, la gloire auroient été de continuel sentimens de gratitude ou de conjouissance, et non pas de honteux tributs de la bassesse ou de la crainte pour ceux qui les paient, ou de vains et d'orgueilleux appuis de ce qu'on nomme fortune, élévation, pour ceux qui les exigent et les reçoivent» (*Ibid.*, p. 171).

⁸² Charles FOURIER, *L'ordre subversif*, Paris, Aubier-Montaigne, 1972, p. 151.

⁸³ Étienne-Gabriel MORELLY, *op. cit.*, p. 179.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 264.

l'évidence de cette proposition que *là où il n'existeroit aucune propriété, il ne peut exister aucune de ses pernicieuses conséquences*⁸⁵.

Fait intéressant, Morelly a recours, comme le feront les écrivains du XIX^e siècle, à la métaphore de la maladie pour matérialiser les dommages sociaux de l'intérêt particulier, dont le «ferment» est la propriété.

La fraternité, qui se traduit par «l'amélioration intellectuelle, morale et physique de la classe la plus nombreuse⁸⁶» constitue un des préceptes de Saint-Simon. L'ancien comte, dans le cadre de sa critique du christianisme, blâme le pape de vivre dans l'opulence sans se soucier du bien-être de la classe la plus pauvre de la société : «Des terrains considérables, qui font partie du domaine de Saint-Pierre, et qui rapportaient autrefois des récoltes abondantes, se sont convertis en marais pestilentiels par la négligence du gouvernement papal⁸⁷». Saint-Simon constate le peu d'avantages que procure la profession de cultivateur dans les États ecclésiastiques. Les pauvres sont mal nourris et vivent dans l'oisiveté, mère de tous les vices. Bien avant Proudhon, il effectue un plaidoyer pour la capacité des classes laborieuses : il faut «débarrasser la nation travaillante de la nation fainéante dominatrice⁸⁸». D'après Friedrich Engels, Saint-Simon aurait été un avant-gardiste : «Or, concevoir la Révolution française comme une lutte de classes, et qui plus est non seulement entre la noblesse et la bourgeoisie, mais entre la noblesse, la bourgeoisie *et les non possédants* était, en 1802, une découverte des plus géniales». Contrairement à ce qu'avance Engels, Saint-Simon, parce qu'il désirait bannir de la société toute forme d'existence oisive, ne voulait pas conserver la noblesse. D'après Saint-Simon, les propriétaires, qui détiennent le pouvoir temporel, ont pour

⁸⁵ *Ibid.*, p. 172.

⁸⁶ Patrick TACUSSEL, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les saint-simoniens ou Le destin de la modernité*, Paris, Méridien Klincksieck 1995, p. 164-165.

⁸⁷ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Le nouveau christianisme et les écrits sur la religion*, Paris, Seuil, 1969, p. 127.

⁸⁸ *Ibid.*

mission de donner considération et aisance aux génies et le bien-être collectif au peuple, d'œuvrer ainsi en tant que «régulateurs» de la marche qu'est la pesanteur universelle, Loi unique à laquelle est soumise l'univers. Saint-Simon voyait la société se diviser en trois classes : les savants, qui détiendraient le pouvoir spirituel, les propriétaires, auxquels appartiendrait le pouvoir temporel – l'industrie – et la masse des non possédants, qui eux, travailleraient pour le mieux-être de la nation et seraient protégés par les propriétaires. Pierre-Simon Ballanche, néocatholique et utopiste à ses heures⁸⁹, se fait, lui aussi, le promoteur du plébéianisme et refuse l'ordre hiérarchique des sociétés : «La véritable loi historique annoncée par Ballanche est donc une loi d'égalisation, qui assure l'accès des masses sans cesse plus larges à la vérité et au droit, et qui condamne à une suite de défaites les sacerdoces, les castes et les aristocraties⁹⁰».

Vers la fin du XVIII^e siècle, Bernardin de Saint-Pierre réécrit l'*Arcadie*, utopie pastorale inspirée du *Télémaque* de Fénelon, dont la priorité est la félicité publique et le principe premier «la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel⁹¹». L'auteur de *Paul et Virginie* «utilise l'exotisme à l'ancienne pour évoquer des peuples vertueux vivant dans l'innocence et la simplicité des mœurs patriarcales». Cet éloge de l'agriculture montre les Arcadiens, paisibles laboureurs conduits par la vertu, qui n'ont que faire de l'argent. L'état de nature est donc le primat de l'utopie bernardienne, thème qu'il reprendra dans *Paul et Virginie*, où l'héroïne meurt pour avoir quitté l'île de France et être retournée à la civilisation. Ce manichéisme opposant la nature et la société industrielle corruptrice est tout droit sorti de Rousseau : «Ce sont les hommes

⁸⁹ *La Ville des expiations* est une utopie en bonne et due forme qui abrite des condamnés à mort en voie de réhabilitation sociale.

⁹⁰ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, p. 93.

⁹¹ Raymond TROUSSON, «Préface» de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *op. cit.*, p. 7.

qui font leur propre malheur; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour; les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime⁹²».

La refonte des classes sociales et le partage équitable des biens sont les lignes directrices du discours utopiste du XIX^e siècle, dont les principaux représentants sont Claude-Henri de Saint-Simon et Charles Fourier. Le premier rapport connu entre Balzac et ces derniers eut lieu le 8 mai 1828. Le premier exemplaire du *Gymnase*, recueil de morale et de littérature, fut imprimé par Balzac à la demande d'Hippolyte Auger. Les saint-simoniens se prononçaient, dans ce périodique, contre la tendance industrielle du siècle, contre le mercantilisme, contre le règne de l'argent dans tous les domaines, et en particulier dans celui de la littérature et des arts. Tandis que Saint-Simon pose les chefs d'industrie comme principe organisateur de la collectivité, Fourier veut rendre le travail tributaire du plaisir, et ce, en privilégiant les passions individuelles et en reniant toute structure reliée à la civilisation existante. Saint-Simon, par son système social fondé sur les sciences naturelles⁹³, et Fourier, par sa systématique basée sur une analogie quasi platonicienne, participent tous deux au courant romantique, qui voit dans l'éclectisme un moyen de «rejeter les doctrines qui divisent⁹⁴». Balzac, quant à lui, prônera plutôt un pouvoir centralisateur, honnissant les vellétés de Guizot et des doctrinaires du «juste milieu».

⁹² BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *op. cit.*, p. 194.

⁹³ «L'homme romantique, tout comme l'anatomiste des sciences naturelles, «veut voir l'ossature du monde, l'intérieur des choses, ouvrir les corps, et trouver une explication du dehors par le dedans [...]. Il rêve de mettre à nu l'âme humaine, d'observer tous les sentiments, toutes les sensations, toutes les pensées des hommes, de s'introduire dans les lieux les plus intimes de la société et de regarder tous les rouages cachés» (Corinne PELTA, *Le romantisme libéral en France : 1815-1830. Le représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 107-108).

⁹⁴ *Ibid.*, p. 44.

Une religion de l'industrie aux accents positivistes

Le XIX^e siècle, période de réorganisation, doit voir à la formation du système industriel et scientifique, qui peut seul mettre un terme à la tourmente sociale : «Nous vivons dans une crise causée par les modifications de l'ancien ordre politique : le passage du système féodal et théologique au système industriel et scientifique⁹⁵». Idéologue progressiste, Saint-Simon devient un utopiste lorsqu'il voit dans son système industriel la dernière étape du progrès. Cette religion laïcisée, temporalisée et millennarisée, décrite dans *Le nouveau christianisme*, est à la base d'une théorie de l'ordre social. En effet, Saint-Simon est d'avis que la religion est la seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité. Il voyait le catholicisme comme une force positive, qui pouvait encore jouer un rôle historique comme superstructure, comme force d'appoint : «Il faut organiser toute la société sous le principe de la morale divine : convaincre les rois que leur objet est d'empêcher les riches et les puissants d'opprimer les pauvres⁹⁶». Balzac et Saint-Simon s'accordent sur l'essentiel : l'importance de la religion comme fondement de la société. «Le sentiment religieux sert de base à tous les systèmes positifs⁹⁷», déclare Saint-Simon. L'icône illustrant ce sentiment de fraternité est l'apôtre Paul, appelé aussi le converti, dont les voyages, discours et lettres fondèrent la doctrine chrétienne sur l'amour du prochain et sur la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Pierre-Simon Ballanche parle de «palingénésie sociale», représentative de la vogue des synthèses visant à comprendre les grands mécanismes de la civilisation : «Quoique la forme extérieure du christianisme évolue d'époque en époque, son contenu essentiel non seulement ne change pas, mais encore reste toujours l'expression la plus

⁹⁵ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, Paris, Anthropos, 1969, tome III, p. 3.

⁹⁶ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 149.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 184.

parfaite de la doctrine essentielle de toutes les religions qui se sont succédé sur la terre depuis la création⁹⁸». Il associe la période postrévolutionnaire à un renouveau complet : «Nous sommes arrivés à un âge critique de l'esprit humain, à une époque de fin et de renouvellement. La société ne repose plus sur les mêmes bases, et les peuples ont besoin d'institutions qui soient en rapport avec leurs destinées futures⁹⁹». La palingénésie sociale permet l'évolution de la société : les plébéiens peuvent donc passer au rang de patriciens. Si, selon Fourier, «le mécanisme de l'univers et de toutes ses parties est dualisé, sujet à des âges d'harmonie et de subversion¹⁰⁰» le début du XIX^e siècle est une phase subversive, l'ère barbare du règne bourgeois précédant l'harmonie. Pour Fourier, la Révolution de 1789 est un échec sur le plan évolutif : «l'attaque des prérogatives nobiliaires a été conduite avec tant de gaucherie qu'on a été obligé de revenir aux anciennes méthodes et les usages tant décriés en 1789 ont reconquis l'opinion¹⁰¹». Pour un contre-révolutionnaire comme Joseph de Maistre, 1789 est un accident de parcours, la contre-révolution étant un juste retour des choses. Ballanche, quant à lui, espère «comprendre 1789 à partir d'un processus narratif, pour saisir la spécificité d'un événement surhumain, difficilement réductible dans les rets de la raison discursive¹⁰²». Son *Essai sur les institutions sociales* (1819) propose un amalgame entre le passé et l'avenir : «Changement et permanence, intimement unis, peuvent fonder une politique réconciliatrice¹⁰³». Louis-Philippe, dont la mission en tant que roi est de s'adapter aux changements sociaux, joue ainsi un rôle de réconciliateur. «D'ailleurs c'est une chose assez naturelle que, sur la limite de deux ères, l'une qui commence et l'autre qui finit, il se trouve des hommes pourvus, comme le Janus de la

⁹⁸ Pierre-Simon BALLANCHE, *Vision d'Hébal*, p. 31.

⁹⁹ Pierre-Simon BALLANCHE, *Œuvres*, tome II, p. 67.

¹⁰⁰ Charles FOURIER, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, p. 508.

¹⁰¹ Charles FOURIER, *L'ordre subversif*, p. 124.

¹⁰² Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 181.

¹⁰³ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, p. 79.

fable, de deux faces, l'une pour regarder ce qui a été, et en tirer les derniers enseignements, l'autre pour considérer ce qui s'avance, et en prévoir les résultats¹⁰⁴». Il existe une désharmonie entre les mœurs, stationnaires, et les opinions, progressives.

L'Angleterre, un modèle pour Saint-Simon, exerce sa suprématie depuis la Révolution de 1688 à cause du commerce. La Révolution française, du point de vue de Saint-Simon, est une période de crise qui entame même le XIX^e siècle et qui se poursuivra jusqu'à l'établissement d'un régime dont les assises sont l'industrie : «La Révolution française, même si elle parut d'abord industrielle, n'aboutit qu'à la tyrannie et au despotisme militaire¹⁰⁵». La plupart des utopistes, Thomas More le premier, voyaient la guerre comme un gaspillage de ressources humaines et matérielles. Si la France n'avait pas été emportée par l'obsession de vaincre, elle aurait été industrielle et libre. Visionnaire, Saint-Simon affirmait que les bourgeois ont souvent triomphé par le passé des peuples belliqueux (Lombards, Flamands, bourgeois de 1792). Cette hypothèse se vérifiera en 1830. L'industrie est considérée par les libéraux comme un nouveau ciment social, comme un élément pacificateur faisant suite au tumulte révolutionnaire : «À la lutte des corps, les libéraux substituent la lutte des esprits. Ils opposent à l'esprit de conquête l'industrie qui viendrait mettre fin à la violence, mal absolu porté par l'histoire¹⁰⁶». Le véritable intérêt de la révolution française avait donc été, au bout du compte, celui de la liberté civile et de l'industrie nationale.

Saint-Simon va plus loin : ultimement, il faudrait parvenir à l'élimination complète du gouvernement, cet intermédiaire devenu inutile entre les savants et l'industrie. Il juge l'appareil politique de la Restauration trop lourd : «Aujourd'hui, en effet, l'interposition des légistes et des métaphysiciens entre l'ancien système et le

¹⁰⁴ Pierre-Simon BALLANCHE, *Œuvres*, tome II, p. 21.

¹⁰⁵ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome II, p. 210.

¹⁰⁶ Corinne PELTA, *op. cit.*, p. 147.

nouveau est la cause principale de l'inextricable confusion des idées politiques; c'est elle qui nous masque l'entrée du régime industriel¹⁰⁷». Il faut précipiter la désorganisation du système théologique et procéder à l'organisation d'un système de morale terrestre. L'objectif que le mentor d'Auguste Comte caressait était «l'établissement d'un régime vraiment positif, industriel et libéral¹⁰⁸». Par exemple, il demande aux propriétaires [qui ont peu à voir avec les grands propriétaires fonciers de la noblesse de l'Ancien Régime] de subvenir aux besoins des génies, d'agir en régulateurs de la marche de l'esprit humain. Le vrai nationalisme réside dans l'activité de production : «En 1816, il proclame la politique science de la production et il prédit la résorption entière de la politique dans l'économie¹⁰⁹». Si l'économie politique est la science qui traite des richesses et que la politique gère les rapports qui existent entre le gouvernement et le peuple, la politique devient une science positive, le politicien du XIX^e siècle un physicien social. Saint-Simon a été influencé favorablement par les États-Unis, où il participa à la révolution, en 1776, aux côtés de La Fayette. Il y fut témoin de la création morale de l'Amérique, c'est-à-dire d'une «démocratie travailliste 'positive' affranchie de la double tutelle théologique et féodale, gouvernée le mieux possible et au meilleur marché possible, lieu sociologique de la révolte des capacités contre les pouvoirs¹¹⁰». Tandis que l'esprit militaire caractérise les Français, l'esprit industriel est le propre des Américains, qui ont établi les libertés individuelles et le droit à la propriété. Le peuple américain, beaucoup plus politisé que le peuple français, prisonnier depuis toujours sous la tutelle d'une monarchie paternaliste sinon oligarchique.

¹⁰⁷ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 19.

¹⁰⁸ *Id.*, *Œuvres*, tome II, p. 215.

¹⁰⁹ Friedrich ENGELS, *op. cit.*, p. 69.

¹¹⁰ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 34.

Comme le souligne Patrick Tacussel, Saint-Simon véhicule une vision religieuse et progressiste, c'est-à-dire basée sur une théorie de l'évolution, de la société industrielle. Il opère ainsi un double mouvement : une «sacralisation du progrès et, ce faisant, de la société¹¹¹» et une «sécularisation de l'harmonie divine, présentée sous l'idée absolue et universelle de gravitation, qui alimente de façon paradigmatique les grandes théories sociales du début du XIX^e siècle¹¹²», dont fait aussi partie la cosmogonie de Fourier. La morale gagne de fait en même temps que l'industrie se perfectionne. Les industriels, en consacrant leur temps et leur énergie à la production, sont utiles à leur prochain, donc moraux¹¹³. La morale, qui relève traditionnellement du domaine religieux ou des moralistes, est maintenant associée à cette référence qu'est le champ industriel. Saint-Simon veut par là établir un juste équilibre entre les pouvoirs temporel et spirituel. Dunoyer était d'avis que l'originalité du saint-simonisme résidait dans «ses attaques contre l'esprit d'examen, sa tendance prétendue organique, son projet d'établir un pouvoir spirituel chargé de fixer les doctrines sociales et d'en maintenir l'uniformité¹¹⁴». Saint-Simon touchait aux principaux courants qui parcouraient son époque¹¹⁵, tout en les épurant : l'industrialisme sans le capitalisme et le christianisme sans le clergé.

Fourier ne partage pas l'idéalisme de Saint-Simon et prédit d'emblée les effets pervers de l'industrie, qu'il associe au capitalisme et à la spéculation : «L'industrialisme

¹¹¹ *Ibid.*, p. 158.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ Saint-Simon interprète le discours de Jésus-Christ, qui fut, selon lui, le premier législateur, à la faveur de la religion de l'industrie : «Toute la morale dérive du grand principe énoncé par Jésus-Christ : 'Aimez votre prochain comme vous-même ; faites pour les autres ce que vous désirez que les autres fassent pour vous'» (Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 197).

¹¹⁴ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, p. 51.

¹¹⁵ On ne s'était pas trop méfié de Saint-Simon, de son vivant, dans le camp libéral : on voyait avec plaisir dans sa doctrine la condamnation définitive, en pleine Restauration, des survivances féodales et de l'ancien sacerdoce ; il avait eu maille à partir avec la royauté restaurée, avait fait un bout de chemin en compagnie de l'industrialisme libéral, et n'avait semblé s'en écarter qu'en faveur d'un philanthropisme fervent et inoffensif (*Ibid.*, p. 47).

est la plus récente de nos chimères scientifiques; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode de rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesses¹¹⁶». Le commerce entretient la haine entre les trois classes, l'antagonisme entre l'individu et la masse. Fourier tentera, avec l'harmonie, d'annihiler cette lutte entre les intérêts collectif et individuel, que rend possible sinon inévitable l'industrie civilisée. Le perfectionnement du commerce – qui est le lieu du mécanisme industriel – ne donne lieu qu'à la fourberie ainsi qu'à l'anarchie mensongère.

La religion sécularisée : au cœur de l'utopie et du romantisme

En 1790 eurent lieu la sécularisation et la vente des biens d'Église et des émigrés. Par la suite, la laïcisation a donné le ton à tout le XIX^e siècle, période de remise en question, de redéfinition de l'Église et du clergé. Michel Despland précise qu'en 1789, les Français avaient été coupés de la religion pendant cent cinquante ans. La volonté de renouveler la religion conduit à des innovations littéraires, à des textes en prose comme le *Génie du christianisme* (1802) de François-René de Chateaubriand : «By historicizing christianity, he led some to religivize it, he led others to an admiration of the faith that did not include belief in it. But more important, this poeticizing conveyed the sense that Christianity in history had a plastic quality¹¹⁷». Lamartine, dont les premiers vers furent monarchistes, fut élu, en 1829, par cette entité libérale qu'était l'Académie. Cette étape dans la vie politique et littéraire du poète constitue un pas vers le progressisme. Son discours de réception, fécond en allusions religieuses, peut être considéré comme le manifeste d'une époque, car il est à la fois éloge de la religion et

¹¹⁶ Charles FOURIER, *Contre la civilisation*, Paris, Béliaste, 1972, p. 10.

¹¹⁷ Michel DESPLAND, *Reading an Erased Code, Romantic Religion and Literary Aesthetics in France*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, p. 64.

critique du christianisme ostentatoire et vaniteux : «Un souffle religieux travaille la pensée humaine; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent¹¹⁸». Bénichou décrit la foi romantique comme l'«ambition de relier le terrestre et l'humain à l'idéal¹¹⁹». Les utopies du XIX^e siècle, même si elles sont influencées par le positivisme, intègrent toutes un élément de spiritualité, qu'il soit profane ou religieux. Pour les utopistes, la croyance est essentielle à la bonne marche de la nouvelle société : «Discussion of this problem will raise the larger question whether all utopias are not in some sense secularized religions that are also always supported by the claim they found a new religion¹²⁰». Avec le romantisme, qui provoque une effervescence des théories socioreligieuses, la notion de croyance cesse d'être associée exclusivement à la religion institutionnalisée. Celle-ci devient, à l'époque postrévolutionnaire, une réalité sociale.

Balzac participe aussi à ce travestissement de la ferveur religieuse. Pour le défenseur du «Trône et de l'Autel», la religion se fait politique, car elle seule peut être garante de l'ordre social. Ces structures théologiques de la vie sociales sont néanmoins toutes théoriques, car *La comédie humaine* préfigure une transformation économique conduisant à une rupture idéologique avec le christianisme : «La structure théologique s'effondre : c'est maintenant dans les actions et réactions sociales des hommes [conditionnées par l'argent] qu'il faut chercher la signification profonde du présent¹²¹». *La Divine comédie* est révolue. «Balzac ne pallie pas avec le spiritualisme (à la Comte) mais montre les ressorts de la vie sociale : passion, avarice, goût du luxe, ivresse et

¹¹⁸ Alphonse de LAMARTINE, cité par Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, p. 1061.

¹¹⁹ Paul BÉNICHOU, *L'école du désenchantement*, p. [7].

¹²⁰ Paul RICOEUR, *op. cit.*, p. 305.

¹²¹ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 76.

ambition¹²²». Autrefois théocentrique, le monde devient, par le biais de l'utopie, comme *La comédie humaine*, anthropocentrique. C'est pourquoi Saint-Simon, en quête d'une religion alternative, suit une trajectoire théologico-politique. «La doctrine saint-simonienne devient scientifique et religieuse à la fois¹²³». L'utopie survient avec l'émergence de l'humanisme, aussitôt que l'homme abandonna l'idée d'un paradis et où commence la foi en la chose sociale. Désormais, c'est l'homme qui bâtira lui-même sa société idéale, sans l'aide de Dieu.

La religiosité, dans l'alternance des périodes de crise et des périodes organiques, est le fondement des périodes organiques : «L'humanité progresse de dogme en dogme, d'organisation théocratique en organisation théocratique, en passant par des phases de doute, de philosophie, dont la vérité ne se dévoile qu'à l'époque organique suivante¹²⁴». Même désir de synthèse chez les romantiques : «Le romantisme est la recherche passionnée d'un système du monde permettant la conciliation des doctrines ennemies, des idéologies et des mystiques, dans une science totale¹²⁵».

La redéfinition du christianisme qu'effectue Saint-Simon implique la critique du christianisme existant. Dans *Le nouveau christianisme*, celui-ci décrit l'évolution et le dérapage du christianisme à travers les siècles. C'est au XV^e siècle que la religion chrétienne aurait perdu son unité. Les laïcs acquièrent alors un pouvoir temporel considérable et sont actifs et novateurs dans toutes les sphères d'activités : «[ils] avaient donc acquis une supériorité positive sur les ecclésiastiques¹²⁶». Dès lors, la religion institutionnelle oublia les moins bien nantis et perdit sa crédibilité morale : «Alors que l'Église privilégiait l'aristocratie de talent [elle puisait chez les plébéiens], elle changea

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*, p. 173.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 183.

¹²⁵ André BRETON, «Introduction» à *Ode à Charles Fourier*, Fontfroide, Fata Morgana, 1994, p. 56.

¹²⁶ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 133.

de direction et se donna pour but de conserver les richesses sans remplir de fonction vraiment utile à la société¹²⁷». L'industrie propose un autre modèle basé sur le lien que crée l'industrie entre les hommes : «Les industriels emploient leur vie d'une manière utile à leur prochain puisqu'ils consacrent leur temps et leurs moyens à la production de ce qui peut satisfaire les premiers besoins de la société et lui procurer des jouissances¹²⁸».

Avec des desseins néo-catholiques, Pierre-Simon Ballanche, à la fois moderne et traditionaliste, se fait l'avocat d'une théologie du progrès, c'est-à-dire de la soumission de l'Église au temps. Il souhaite l'avènement d'un christianisme moral et égalitaire, dénué de toute forme d'autorité cléricale. «L'Évangile a établi l'égalité religieuse. Il n'y a qu'un pas à faire jusqu'à l'égalité civile¹²⁹». Pour cela, la nouvelle société doit s'imprégner du sentiment religieux, qui est son seul moyen de survie. Ballanche place au centre de sa théorie de la palingénésie sociale le cycle constitué de la déchéance et de la réhabilitation : «L'épreuve, entendue théologiquement, est volontiers une expiation; elle suppose une faute, que la souffrance rachète». Cette faute initiale, dans le contexte postrévolutionnaire, est le péché de révolte. L'évolution du peuple est donc similaire à celle de l'individu.

Même si utopistes et romantiques procèdent à un rejet de l'institution religieuse, ils conservent le vocabulaire religieux et le concept de foi, de croyance, qui avait cruellement manqué aux rationalistes du XVIII^e siècle, dont la crédibilité a été rudement mise à l'épreuve avec les révolutions. Saint-Simon, Fourier et même Proudhon considèrent Jésus comme le dernier grand législateur, dont les préceptes – le principal est la fraternité – ont été perdus au fil des siècles.

¹²⁷ *Ibid.* p. 134.

¹²⁸ *Id.*, *Œuvres*, tome II, p. 197.

¹²⁹ Pierre-Simon BALLANCHE, *Œuvres*, tome III, p. 61.

À la recherche d'une fin de l'Histoire : définition d'une coupe synchronique

L'utopie devient l'emboîtement du Politique et du Littéraire lorsque ses conditions d'apparition sont l'insuffisance du politique comme véhicule idéologique et l'affaiblissement de la pratique littéraire. Les périodes d'affluence des utopies sont celles où l'espoir d'une action véritable est quasi nul, les époques de transition, où un flottement ou une crise font perdre de vue les repères politiques :

Cette caractéristique définit déjà l'utopie comme la production favorite d'époques où l'action concrète se trouve barrée. Ce n'est pas pour rien que les deux grandes saisons de l'utopie correspondent, l'une au moment où s'évanouissent les espérances de palingénésie de la Réforme (même si le texte éponyme de Thomas More précède d'un an l'affichage des thèses de Luther), l'autre à l'époque où la crue de la Révolution française reflua¹³⁰.

La période postrévolutionnaire favorise la prolifération des utopies. D'une part, grâce aux turbulences politiques et sociales dont elle est le théâtre. L'utopie est favorisée, d'autre part, par l'engouement des romantiques pour la recherche d'une causalité qui expliquerait l'évolution de la civilisation jusqu'au XIX^e siècle. Fondé par Lamennais en 1830, *L'Avenir*, périodique ayant pour objectif de lancer la religion catholique sur la voie du progrès, participait à cette vague d'intérêt pour la philosophie de l'histoire et des grandes synthèses visant à percer les lois de la civilisation. Tel est le cas de *La comédie humaine*, qui explique la réalité contemporaine à l'aide des événements révolutionnaires.

Romantiques et utopistes se trouvent donc liés par ce désir de donner une signification à l'avenir – d'en construire un, dans le cas des utopistes – à l'aide du passé. C'est à cette période de grands dérangements sociaux, qu'Eric Hobsbawm nomme «l'ère des révolutions», que nous nous attarderons, et ce par l'entremise des

¹³⁰ Italo CALVINO, *op. cit.*, p. 181.

deux piliers de l'utopie dont il a été question précédemment et dont les œuvres respectives, extrêmement touffues, sont sous l'emprise d'un détaillisme aigu, comme si la longueur de l'explication ajoutait à la crédibilité de la doctrine. Le comte déchu Claude-Henri de Saint-Simon et Charles Fourier, un fils de commerçant ruiné, ont en commun d'avoir été heurtés directement ou indirectement par la Révolution de 1789.

Ces tentatives d'explication de la marche de l'humanité s'effectuent parallèlement à de grandes mutations sur le plan du savoir et de la représentation. D'après Philippe Muray, l'esprit du dix-neuvième siècle, la dixneuviémité, est né d'une sorte d'«utopie architecturale égalitaire¹³¹» : les Catacombes. En 1786, l'extraction des cadavres du cimetière des Innocents fut en quelque sorte le symbole de la fin du cratylysme, de la perte de ce lien indéfectible entre le mot et la chose, entre le signe et le référent. Philippe Dufour, dans son étude sur Flaubert, a noté le même phénomène de dissociation du signifiant et du signifié chez le pharmacien Homais : le signe finit par devenir complètement arbitraire, l'usage pervers des principes de Lavoisier aboutit à ce complet inversement du désir cratylien¹³²». Homais, qui pratique l'enflure verbale par divers procédés d'amplification (parenthèses, énumérations), fait dédoubler le signifiant sans égard pour le signifié. À l'instar du discours de Fourier, l'explication se fait éternellement attendre.

Michel Foucault, qui s'est penché longuement sur ce problème de la représentation, fixe, à la fin du XVIII^e siècle, une coupure épistémologique. Les trois effets de cette cassure sont l'avènement de «l'historicité de l'économie (en rapport avec les formes de production), la finitude de l'existence humaine (en rapport avec la rareté

¹³¹ Philippe MURAY, *op. cit.*, p. 46.

¹³² Philippe DUFOUR, *Flaubert et le pignouf*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1993, p. 42.

et le travail) et l'échéance d'une fin de l'Histoire – qu'elle soit ralentissement indéfini ou renversement radical¹³³». Ce renversement coïncide avec la religion du Progrès :

Au XIX^e siècle, l'utopie concerne la chute du temps plutôt que son matin : c'est que le savoir n'est plus constitué sur le mode du tableau, mais sur celui de la série, de l'enchaînement, et du devenir : quand viendra, avec le soir promis, l'ombre du dénouement, l'érosion lente ou la violence de l'Histoire feront saillir, en son immobilité rocheuse, la vérité anthropologique de l'homme [...] ¹³⁴.

Revenons maintenant à un des éléments qui composent la description faite par Foucault du tournant du XIX^e siècle et qui en constitue une des plus grandes découvertes : l'historicité. Celle-ci se manifeste autant dans la littérature, donnant naissance au sous-genre qu'est le roman historique dans la lignée de l'œuvre de Walter Scott, que dans le domaine des sciences humaines et naturelles :

La stabilité prochaine des revenus industriels, de la population et de la rente telle que l'avait prévue Ricardo, la fixité des espèces affirmée par Cuvier peuvent passer, après un examen superficiel, pour un refus de l'histoire; en fait, Ricardo et Cuvier ne récusait que les modalités de la succession chronologique, telles qu'elles avaient été pensées au XVIII^e siècle; ils dénouaient l'appartenance du temps à l'ordre hiérarchique ou classificateur des représentations ¹³⁵.

Le tableau, c'est-à-dire la surface visible des choses, s'ouvre sur la profondeur de l'invisible, sur une verticalité qui relève des causes, des fonctions : «Ainsi, la culture européenne s'invente une profondeur où il sera question non plus des identités, des caractères distinctifs, des tables permanentes avec tous leurs chemins et parcours possibles, mais des grandes forces cachées développées à partir de leur noyau primitif et inaccessible, mais de l'origine, de la causalité et de l'histoire¹³⁶». Cette nouvelle disposition de la pensée laisse place, plus précisément, à des utopistes taxinomistes qui élaboreront des sociétés alternatives sous le signe de l'ordre et du classement.

¹³³ Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, p. 274.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 274-275.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 289.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 263.

Saint-Simon et Fourier ont tous deux expliqué la marche de l'humanité comme une série de périodes – Fourier en dénombra 36 et Saint-Simon parle des trois âges de l'évolution. Un contre-révolutionnaire comme Louis de Bonald utilisera également un triptyque historique pour expliquer le temps présent. La triade est aussi affectivée par Platon, qui divise la cité en trois classes dans *La République*. L'utopie est donc l'aboutissement de ces séries évolutives. «L'Utopie clôt l'histoire, tandis que le libéralisme propose la loi de modification indéfinie des sociétés¹³⁷».

Philippe Muray, qui a étudié l'esprit du XIX^e siècle plus en philosophe qu'en historien, affirme que ce dernier est traversé par deux courants interdépendants : l'occultisme et le socialisme¹³⁸. Selon ce dernier, l'occultisme, c'est-à-dire ce qui n'appartient pas encore à la science, est un socialisme passif et le collectivisme un occultisme actif. Parmi les penseurs qui ont tâté de l'occulte se rangent Ballanche et sa palingénésie sociale à laquelle s'adjoint le principe de l'éternel retour, Fourier et sa cosmogonie, Saint-Simon et son nouveau christianisme et même Balzac et son intérêt pour Swedenborg. À la croisée de ces deux courants se trouve les textes utopistes, mélange de cosmogonie et de collectivisme.

Le XIX^e siècle en Europe est le théâtre du long parcours de la monarchie absolutiste à la démocratie. Nous ferons une coupe synchronique qui aura pour balises les années 1815 et 1848. D'une part, 1815 fut le début officiel de la Restauration, au lendemain de Waterloo, de la seconde abdication de Napoléon et du congrès de Vienne. Victoire, donc, des souverains de l'Ancien Régime sur l'héritier de 1789. Il se produisit, à l'intérieur de cette période de compromis qui instaura la monarchie

¹³⁷ *Ibid.*, p. 289 : Pour la pensée du XVIII^e siècle, les suites chronologiques ne sont qu'une propriété et une manifestation plus ou moins brouillée de l'ordre des êtres; à partir du XIX^e siècle, elles expriment, d'une façon plus ou moins directe et jusque dans leur interruption, le mode d'être profondément historique des choses et des hommes.

¹³⁸ «Le projet socialiste et politique se réalise dans l'éloquence occultiste et la prédication occultiste s'évade en dernier ressort dans le discours socialiste» (Philippe MURAY, *op. cit.*, p. 69).

parlementaire, une polarisation politique. Les ultras (pour la plupart des contre-révolutionnaires tels que Louis de Bonald et Joseph de Maistre), qui combattent au nom de la légitimisation du pouvoir monarchique et voient dans la révolution de 1789 un hiatus, un accident de parcours entravant bien momentanément les voies de la Providence, s'opposent aux libéraux, tenants d'un progressisme intempestif. La Restauration est une période de transition, où les anciennes formes – celles de l'Ancien Régime – sont disparues et où les nouvelles sont encore en devenir. D'autre part, 1848 marque la fin de l'âge d'or du libéralisme et l'entrée effective – quoique brève : le coup d'État de 1851 réinstaura la dictature en la personne de Louis-Napoléon Bonaparte – en démocratie, dont l'emblème fut l'adoption du suffrage universel. Les utopies précédant la Révolution de 1848 se situèrent à droite, alors que celles qui suivirent le grand remous démocratique et les débuts officiels du mouvement ouvrier se rangèrent à gauche, sous l'étiquette du socialisme. La montée démocratique, qui a commencé, en 1830, à s'opposer sérieusement à la domination bourgeoise, a admis l'utopie dans ses rangs. Cette influence réciproque entre la lutte ouvrière et l'esprit utopique mit au monde le socialisme utopique, qui sera démis par son proche cousin, le socialisme scientifique. La première moitié du siècle a aussi été marquée par les crimes de la Révolution et par les sectarismes politiques : sous la Restauration, on entend encore les échos de la Terreur. Parallèlement, la révolution industrielle, déjà amorcée en Angleterre, commence à poindre et, avec elle, l'âge d'or du libéralisme et l'émergence d'une société de consommation. Enfin, ce siècle complexe et foisonnant est l'époque des foules; la masse apparaît en tant qu'entité, provoquant ainsi la création du mouvement ouvrier. Cette coupe synchronique englobe les années qui virent la Restauration et la Monarchie de Juillet, deux régimes intermédiaires entre la période révolutionnaire et la 1^{ère} République dont la principale caractéristique fut la montée du

pouvoir de la bourgeoisie. Il s'agit aussi de la période couvrant la vie active de Balzac (1799-1850).

Collision du libéralisme et du dogmatisme

Paul Bénichou distingue deux courants idéologiques qui parcourent la première moitié du XIX^e siècle : celle du libre examen, propre aux libéraux et à l'individualisme, et celle d'un dogme nouveau, adoptée par les néo-catholiques et les utopistes, qui dérive directement des conceptions des traditionalistes comme De Maistre, Bonald et Lamennais¹³⁹. Dans la première moitié du siècle, on assiste à une montée fulgurante du libéralisme, principal convoyeur du libre examen issu des Lumières et ingrédient essentiel de l'ordre bourgeois, auquel s'opposent farouchement les partisans d'une vision dogmatique et hiérarchisée de la société : les adeptes du néo-catholicisme et, bien sûr, d'un utopisme basé sur un collectivisme rigide. De pair avec le libéralisme, l'ordre régnant jusqu'en 1789 s'effrite graduellement.

De la voie du libre arbitre ou de celle du dogme, Balzac optera pour la seconde : «Napoléon et la Restauration avaient essayé de combattre par des palliatifs le funeste effet du partage égal des biens institué par le Code civil, qui est une fabrique constante de prolétaires ou d'ambitions insatiables, une perpétuelle cause de médiocrité de fortune¹⁴⁰». Le capitalisme sauvage résulte du désordre social causé par le culte de l'égalité qui se manifeste politiquement par l'élection : «Balzac voit dans le XIX^e siècle le triomphe paradoxal de l'individualisme et de l'égalisation autoritaire et centralisée

¹³⁹ «Ainsi donc, dans la Famille, au Collège, dans le Prolétariat, dans la politique, en toute chose, au lieu de contenir les intérêts privés, vous les avez déchaînés en faisant arriver la doctrine du Libre Arbitre à ses conséquences extrêmes. Vous avez laissé l'Industrie, le Commerce et le Travail, qui ne sont que des choses secondaires en saine politique, devenir tout dans l'État, au lieu d'y être asservies. La bourgeoisie n'est pas autre chose que la réunion de l'Industrie, du Commerce et du Travail» (Honoré de BALZAC, *Œuvres diverses*, Paris, Conard, 1912, tome III, p. 410).

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 408.

des comportements et des mœurs. Aussi, le thème de la médiocratie, c'est-à-dire de la médiocrité politique, est-il omniprésent dans *La comédie humaine*¹⁴¹».

Saint-Simon, comme Balzac, déplore la primauté du libre arbitre prisée par le libéralisme : «La liberté absolue, la liberté négative, le citoyen contre les pouvoirs, cette liberté sans grandeur de l'idéal petit-bourgeois, l'admirateur de Robespierre les condamne déjà en 1830¹⁴²». Alors que Balzac veut un pouvoir centralisé autour du Trône et de l'Autel, Saint-Simon le veut autour de l'industrie, qui peut seule «mettre un terme à la tourmente sociale actuelle¹⁴³». Que le siècle fût à l'agonie, Balzac n'était pas le seul à le constater et à s'en plaindre. Selon Saint-Simon, «nous vivons une crise causée par les modifications de l'ancien ordre politique : remous causés par le passage du système féodal et théologique au système industriel et scientifique¹⁴⁴». Les deux penseurs, en tenants du matérialisme historique, voient la Révolution et le chaos qui s'ensuit de manière réaliste, pragmatique :

Toute une catégorie d'intellectuels et d'écrivains va penser le siècle en termes de barricades et en s'appuyant sur les souvenirs de 1789 : le saint-simonisme est la première idéologie qui n'ait pas, à proprement parler récusé le romantisme révolutionnaire, mais, qui, tout simplement, n'en ait pas eu besoin. Balzac, de même, fera vivre un univers, bâtira l'épopée de la révolution moderne sans passer partout ce que la tradition et les intérêts idéalistes se sont, très tôt, obstinés à présenter comme l'essentiel¹⁴⁵.

Dans ses romans utopistes, Balzac présentera un amalgame inédit de libéralisme économique et de dogmatisme utopique. Le choix de Balzac pour le dogmatisme d'un pouvoir centralisateur le mène tout droit à des allégeances légitimistes, bien que son admiration aille aussi aux figures autoritaires comme Napoléon et Robespierre. Dans *Maître Cornélius*, Balzac fait valoir le pouvoir centralisateur de Louis XI, soit, dans le

¹⁴¹ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 121.

¹⁴² *Ibid.*, p. 873.

¹⁴³ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 6.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 3.

¹⁴⁵ Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, Paris, Gallimard, 1970, tome II, p. 872.

contexte de la Monarchie de Juillet, la négation absolue des principes de 1789. Il avait déjà relevé, dans les «Lettres sur Paris», l'impossible synthèse entre les deux principes antagonistes incarnés sous la Restauration par les libéraux et les légitimistes. Loin de célébrer les barricades, il rend plutôt compte de l'inutilité de cette dernière révolution et de l'ambiguïté politique qui en a résulté. «Les triomphes tuent les hommes et les idées», déclare-t-il dans la «Lettre III¹⁴⁶». Après 1830, les nouvelles doctrines pullulent, mais aucun véritable renouveau n'est effectué, aucune idéologie substantielle n'est mise de l'avant¹⁴⁷. Dans ses articles post-Juillet, Balzac – peut-être pour faire son deuil de l'Ancien Régime – s'emploiera à stigmatiser la médiocrité sous toutes ses formes. Il prend à témoin, dans la XI^e des «Lettres sur Paris», les «petites inventions» qui constituent le contenu du *Bulletin des lois*, dont l'accumulation produit un effet de ridicule¹⁴⁸.

Balzac a fait état, dans *La comédie humaine*, du «caractère contradictoire et vacillant de toute la structure sociale¹⁴⁹» dont parle Lukács. Relisons le commentaire quelque peu suranné – mais encore intéressant – de Georges Lukács sur la mouvance des classes sociales après Juillet : «[Balzac] a reconnu avec une plus grande clarté que tous ses contemporains littéraires la profonde contradiction entre les tentatives de restauration féodalo-absolutiste et les forces rapidement croissantes du capitalisme¹⁵⁰». Omniprésente dans l'œuvre de Balzac, cette contradiction se concrétise par la

¹⁴⁶ Honoré de BALZAC, «Lettre III», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 868.

¹⁴⁷ «Nous réfléchissons beaucoup. On rencontre une foule de nationalistes, de kantistes, des méthodistes, de doctrinaires qui font des folies gravement et dont la sagesse est folle. Ils tâchent de rebâtir, avec force mots nouveaux, des systèmes anciens. Ils sèment des graines sans germes, des expressions qui ne répondent à aucune idée» (*Ibid.*).

¹⁴⁸ Un ingénieur nous a prouvé mathématiquement que le fer se dilate; un sellier nous a imaginé le moyen d'attacher un cheval partout où se trouve un pieu; nous avons recueilli le principe constitutif de l'asperge; nous savons que l'on peut broyer le tête d'un enfant dans le ventre de sa mère, avec un horrible instrument; un Italien a inventé un vêtement propre à se garantir des flammes [...] admirables développements de l'industrie» (*Ibid.*).

¹⁴⁹ Georges LUKÁCS, *Le roman historique*, p. 91.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 91.

cohabitation la plupart du temps houleuse et conflictuelle entre l'aristocratie de la race conquérante, qui ne veut pas disparaître totalement, et la bourgeoisie en pleine ascension qui désire, elle aussi, obtenir ses lettres de noblesse. Pourtant, le penchant marqué pour l'aristocratie que conserva toujours Balzac ne l'empêche pas d'illustrer abondamment, dans *La comédie humaine*, la montée du capitalisme par les activités de spéculation bourgeoise. C'est le roman *Illusions perdues* (1837-1843) qui est la plus fidèle *mosaïque* – pour emprunter l'expression de Marie-Ève Thérénty¹⁵¹ – du statut ambigu d'une aristocratie qui survit tant bien que mal à l'aide des salons, prisés par les bourgeois en quête d'un statut social. Phénomène dûment illustré par Lucien Chardon, jeune écrivain avide de gloire, fils d'un père apothicaire, qui essaie de faire inscrire les lettres de noblesse de sa mère devenue grisette en frayant avec les femmes de la haute société.

Juillet 1830 : le triomphe définitif de la bourgeoisie

L'année 1830 est le foyer du mal du siècle. En tant que consécration de 1789, c'est aussi la fin définitive de l'hégémonie de l'aristocratie et la mise en place formelle d'une critique des valeurs bourgeoises par la gent artistique. Un des maîtres motifs du mal du siècle : l'humanité évolue, nécessairement, mais évoluant selon la pente et la loi bourgeoises, tout en 'progressant', elle régresse. Progressant techniquement, elle régresse moralement [...]¹⁵².

L'avenir, pour Guizot, ne saurait être, en 1830, que la confirmation et le développement, par les institutions nécessaires, de l'acquis bourgeois. Ce n'était pas seulement à Polignac qu'on [critique jeune-libérale de la Restauration] en avait,

¹⁵¹ Marie-Ève THÉRENTY qualifie l'œuvre de Balzac d'«œuvre-mosaïque», car celle-ci «manifeste son hétérogénéité pour affirmer sa volonté de constituer une somme» (*op. cit.*, p. 590) et «atteint sa totalité par l'agglomération de détails et de fragments» (*op. cit.*, p. 589), ce qui lui permet de peindre la désorganisation de son époque.

¹⁵² Pierre BARBÉRIS, *op. cit.*, p. 1190.

mais bien, plus profondément, au règne de l'argent, au règne de la bourgeoisie sous la couche décorative des Lys. Guizot continue de la Restauration ce qui, pour lui, mérite d'en être continué : l'administration, les institutions financières, la colonisation de l'État par les grands bénéficiaires de l'élan capitaliste. Voilà, pour lui, ce qui constitue 'l'ordre établi'¹⁵³.

Après la révolution – et c'est un autre sujet de *La comédie humaine* – toute la hiérarchisation de la société est remise en question. Désormais, il y aura deux espèces d'hommes : les riches et les pauvres. Les intérêts particuliers deviennent la nouvelle sorte de despotisme. Les anciens critères qui faisaient de certains individus l'élite de la société sont maintenant fondés sur les richesses matérielles. C'est ce que les libéraux appellent l'égalité. Critiquée aussi bien par Balzac et Bonald que par Marx et Tocqueville, celle-ci ne va pas sans le pouvoir bourgeois : «Il y a infiniment plus d'inégalités entre les jouissances et les moyens de fortune qui les procurent; il y a donc plus de désirs qui ne peuvent se satisfaire, plus de cupidité, plus de passions, plus de crimes et la preuve en est sous nos yeux¹⁵⁴». Les différences ne sont plus aussi tranchées qu'auparavant, comme le déplore Musset, dans cette société ennuyeuse et uniforme :

Notre siècle n'a point de formes. Nous n'avons imprimé le cachet de notre temps ni à nos maisons, ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. On rencontre dans la rue des gens qui ont la barbe taillée comme du temps de Henri III, d'autres qui sont rasés, d'autres qui ont les cheveux arrangés comme ceux du portrait de Raphaël, d'autres comme du temps de Jésus-Christ. Aussi les appartements des riches sont des cabinets de curiosités : l'antique, le gothique, le goût de la Renaissance, celui de Louis XIII, tout est pêle-mêle. Enfin nous avons de tous les siècles, hors du nôtre, chose qui n'a jamais été vue à une autre époque : l'éclectisme est notre goût; nous prenons tout ce que nous trouvons, ceci pour sa beauté, cela pour sa commodité, telle autre chose pour son antiquité, telle autre pour sa laideur même; en sorte que nous ne vivons que de débris, comme si la fin du monde était proche¹⁵⁵.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 1239.

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ Alfred de MUSSET, *Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Garnier Frères, 1968, p. 35.

Balzac décrit les capharnaüms auxquels fait allusion Musset autant dans *La peau de chagrin* (dans le repaire du vieillard qui vend à Raphaël la peau de chagrin), dans *Le Cousin Pons* (le cousin en question cache des «débris du dix-septième et du dix-huitième siècle») que dans *Le curé de village* (Sauviat le ferrailleur dépouille les biens nationaux). Les brocanteurs de toute sorte sont à l'honneur dans l'œuvre balzacienne et symbolisent la transformation des symboles de l'Ancien Régime en valeurs marchandes. Mais revenons à Musset. Le désenchantement de cette génération qui n'a pas vécu l'effervescence de 1789, mais seulement les compromis de la Restauration, constitue une preuve supplémentaire du vide qu'a laissé derrière elle la Révolution de Juillet et son manque de signification politique : le romantisme d'après 1830 est «contre toute action ou participation aux luttes humaines, en opposition avec toute l'opinion progressiste¹⁵⁶». Le rôle des utopies dans ce contexte est d'offrir une alternative aux atermoiements des jeunes romantiques.

Juillet 1830, c'est aussi le renversement de Charles X, souverain autoritaire et despotique, dernier symbole français de l'autocratie, et l'avènement du roi-citoyen Louis-Philippe. À l'intérieur de la coupe synchronique (1815-1848), l'année 1830 fait figure de pivot. Paul Bénichou l'a déjà qualifiée comme tel en parlant des romantiques, Juillet étant une cassure entre l'optimisme de la première génération et le désenchantement de la deuxième : «Le premier romantisme, doué d'une grande force d'expansion s'était mis en état de communication et d'influence réciproques avec l'histoire, la philosophie sociale, les luttes politiques contemporaines. Son successeur apparaît, au contraire, sous l'aspect d'une sorte de sécession au sein de la société¹⁵⁷».

¹⁵⁶ Paul BÉNICHOU, *L'école du désenchantement*, 1992, p. 587.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 586.

1830, c'est aussi la consécration du pouvoir bourgeois, l'agonie de l'aristocratie déjà considérablement affaiblie par la Restauration et l'accentuation du désordre politique ambiant :

La bourgeoisie installe son pouvoir et son temps, une durée lente, utile, monotone, hostile par principe à tout ce qui gaspille l'énergie : l'oisiveté ou la débauche; défiante à l'égard de l'amour quand il est anarchie du cœur, figure et besoin d'absolu, quand il menace la famille, le mariage et la religion dont on enseigne à nouveau les vertus sociales¹⁵⁸.

Le pouvoir est en train de glisser du politique à l'économique. Aux lendemains de 1830, on peut lire, dans le numéro du 15 août de *L'Organisateur*, organe saint-simonien, la réflexion suivante portant sur l'après-Juillet : «La révolution sainte qui vient de s'opérer ne mérite pas le nom de révolution; rien de fondamental n'est changé dans l'organisation sociale actuelle». Le pouvoir n'a fait que changer de mains : «L'aristocratie bourgeoise, qui s'est élevée, mesquine, mais avide, sur les ruines de l'ancienne féodalité¹⁵⁹». On juge, comme Balzac, cette révolution inutile en cela qu'elle servira, comme cela a été le cas pour 1789, aux intérêts de la société bourgeoise :

Le passé est écarté, mais écarté pour quoi? Voici un exemple du désordre consécutif aux révolutions, si nécessaires soient-elles. Celle de Juillet aura été utile, si elle sert de point de départ vers autre chose, non de première assise à l'installation de nouveaux intérêts [...]. La Révolution, en tant que telle, n'est pas responsable, mais bien l'usage qu'en fait la société bourgeoise¹⁶⁰.

Même si, cet été-là, Balzac a quitté Paris pour la province, des échos des événements insurrectionnels lui parviennent. De septembre 1830 à mars 1831, il publie, à la demande du *Voleur*, une série d'articles qu'il intitule «Lettres sur Paris». Pragmatique, il y dénonce le caractère vain des révolutions et se montre sceptique quant au renouvellement idéologique qu'elles apportent : «En huit jours, nous en avons fini

¹⁵⁸ Claude DUCHET, «Préface», à Alfred de MUSSET, *op. cit.*, p. XVI.

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, p. 1311.

avec Napoléon, et, dans huit jours encore, même la révolution de Juillet aura passé dans les paravents, dans les estampes, et vous vous moucherez avec la prise de l'Hôtel de Ville¹⁶¹». Sur un ton pessimiste et parfois cynique, il se livre à des litanies sur la disparition des mœurs et du caractère forcément éphémère de la politique louis-philipparde du «juste milieu¹⁶²» : «Ou pas un monarque absolu ou pas une société délibérante !... Telle est la maxime des deux principes qui se disputent les sociétés modernes : principes impérissables !...¹⁶³». Cette perplexité devant la révolution de 1830 ne fera place à une réelle analyse des effets révolutionnaires qu'autour de 1840, soit pour la rédaction des *Paysans*. En effet, selon Nicole Mozet, 1840 constitue un tournant dans l'esthétique et l'idéologie balzaciennes. Avec l'acceptation tardive du phénomène révolutionnaire se produit «une réorientation du roman vers la problématique de la conquête agressive de la bourgeoisie au pouvoir¹⁶⁴».

L'utopie contre l'ordre bourgeois

L'utopie, selon Balzac, vient remédier au désordre incarné et perpétré par la bourgeoisie. Essentiellement théorique, elle n'a rien pour plaire à la classe montante, dont les objectifs sont bien loin des préoccupations relatives au bien-être collectif :

[...] le monde bourgeois, grandi dans les victoires du temporel, répugne par nature à s'ordonner selon l'esprit : c'est un monde d'entreprise, de profit et d'Action qui, en ce XIX^e siècle français, réduit tout l'ordre spirituel socialement nécessaire à l'empire de quelques principes moraux tenus pour sacrés. [...] les prétentions de

¹⁶¹ Honoré de BALZAC, «Lettres sur Paris», *Œuvres diverses*, tome II, p. 881-882.

¹⁶² «La monarchie de Juillet se donnait comme un compromis. C'est ce que signifiait Louis-Philippe en déclarant dès janvier 1831 qu'elle se tiendrait au juste milieu, également distante des abus du pouvoir royal et des excès du pouvoir populaire. Elle se voulait aussi une synthèse de l'histoire nationale, réunissant la Révolution, l'Empire, et la long passé monarchique du pays» (Robert HERVÉ, *La monarchie de Juillet*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1994, p. 24).

¹⁶³ Honoré de BALZAC, «Lettres sur Paris», *Œuvres diverses*, tome II, p. 928. Balzac reviendra, dans la «Lettre IV», sur la contradiction inhérente au Juste Milieu : «Élever un trône sans lui donner de grands pouvoirs, est le contresens politique le plus niais. Pépin le Bref, Hugues Capet, Napoléon, n'étaient pas des médiocrités. En 1830, les conditions d'une élection royale exigent peut-être encore plus de puissance qu'aux époques de ces trois règnes magnifiques» (*Ibid.*, p. 891).

¹⁶⁴ Nicole MOZET, *Balzac au pluriel*, p. 6.

l'utopie, même non subversive, sont à cet égard une négation foncière de l'ordre bourgeois¹⁶⁵.

Réaliser le mot de Guizot («Enrichissez-vous!»), notamment par la propriété, tout en respectant des principes moraux qui entrent en contradiction le moins possible avec sa cupidité, est en porte-à-faux avec les rêves utopistes. Balzac est à la quête d'une unité perdue et refuse de s'abandonner au désordre créé par l'individualisme. Il fut longtemps à la recherche d'une taxinomie, d'une hiérarchie sociale, raison pour laquelle il ne cachait pas son affection pour la hiérarchie propre à l'ancienne aristocratie. La mode des «Codes», à laquelle il adhéra et le modèle zoomorphique, mentionné dans l'«Avant-propos» de *La comédie humaine*¹⁶⁶, témoignent de cet engouement, voire de cette obsession collective, particulièrement chez les légitimistes, qui tentent de réinstaurer l'ordre social perdu. «Fille du romantisme dans sa dernière métamorphose sociale, la physiologie sociale (la sociologie naissante) est une sorte de croyance (dans l'amélioration pacifique de la société) qui se dote d'une légitimité scientifique et d'une communauté d'adeptes¹⁶⁷». Reflet de l'atomisation provoquée par l'individualisme décrié par Alexis de Tocqueville¹⁶⁸, cette manie du classement «fournit le tableau d'un univers qui s'atomise et se divise à l'infini¹⁶⁹».

¹⁶⁵ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, p. 329.

¹⁶⁶ «Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société?» (Honoré de BALZAC, «Avant-propos», *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome I, 1972, p. 8).

¹⁶⁷ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 250.

¹⁶⁸ Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville dénonce les méfaits de l'individualisme, dont les effets pervers sont d'isoler les individus et de tuer le libre arbitre.

¹⁶⁹ Max ANDRÉOLI, *Les Chouans et Les Paysans d'Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 55.

Selon Lukács, les utopistes critiquent les sophismes qui caractérisent la société bourgeoise, donc le capitalisme. Fourier veut démontrer l'échec de 1789 et, par le fait même, des idées libérales mises de l'avant par les philosophes des Lumières, l'impasse morale où a mené le progrès encensé par les libéraux :

Fourier prend au mot la bourgeoisie, ses prophètes enthousiastes d'avant la Révolution et ses flagorneurs intéressés d'après. Il dévoile sans pitié la misère matérielle et morale du monde bourgeois et il la confronte avec les brillantes promesses des philosophes des lumières, sur la société où devait régner la raison seule, sur la civilisation apportant le bonheur universel, sur la perfectibilité illimitée de l'homme, aussi bien qu'avec les expressions couleur de rose des idéologues bourgeois, ses contemporains [...]¹⁷⁰

Charles Fourier discrédite la morale prêchée par le nouvel ordre bourgeois et la philosophie héritée des encyclopédistes. Allergique à toute forme de répression, plus particulièrement celle imposée par les moralistes, il adapte la théorie newtonienne de l'attraction au monde social. Il classe les êtres humains selon une taxinomie des passions, permettant ainsi aux individus d'être productifs tout en s'adonnant à leurs penchants. La ferveur dans cette charge portée contre le pouvoir bourgeois et la volonté de trouver un mot d'ordre qui résoudrait toutes les impostures politiques et sociales est le principal dénominateur commun qui réunit Balzac et les utopistes : « Cette société, une fois admis le triomphe de l'ordre bourgeois sur les restes de l'ancien monde, ne favorisait guère l'existence d'une autorité doctrinale, comme celle que l'Utopie implique¹⁷¹ ». Toujours dans le cadre de cette croisade contre l'ordre bourgeois, l'utopie s'est peu à peu mariée au parti démocratique :

Exclue par une société qui refusait de se fonder en doctrine – ou qui n'acceptait comme doctrine que la formule même de ce refus – l'utopie a contesté cette société; elle a noué alliance avec tout ce qui dans cette société était insatisfait; la levée démocratique qui a mis en cause de façon plus ou moins radicale la domination bourgeoise sous la Monarchie de Juillet a attiré l'Utopie à elle. Les luttes

¹⁷⁰ Friedrich ENGELS, *op. cit.*, p. 69-70.

¹⁷¹ Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes*, p. 328.

populaires et ouvrières l'ont infléchi et modifiée selon leur esprit, tout en s'inspirant peu à peu d'elle¹⁷².

La bourgeoisie a non seulement eu des démêlés avec l'utopie, mais aussi avec la littérature en général. Jean-Paul Sartre a abordé les relations troubles de l'écrivain du XIX^e siècle avec la bourgeoisie, dont le triomphe et l'absorption par cette dernière de la noblesse a fait en sorte que l'écrivain se retrouve au service de cette classe montante de plus en plus oppressive. L'accès de la bourgeoisie au pouvoir temporel a délogé l'écrivain du rôle d'agent double qu'il exerçait au XVIII^e siècle : «En un mot l'harmonie miraculeuse qui unissait les exigences propres de la littérature à celles de la bourgeoisie opprimée s'est rompue dès que les unes et les autres se sont réalisées¹⁷³». Condamnés à obtempérer à un «art moyen» et à l'utilitarisme qui lui est désormais imposé, l'écrivain se trouve dans l'obligation d'énoncer les idées propres à ce nouveau conformisme. Dans la première moitié du siècle, il s'en trouve, comme Balzac, pour observer de manière critique la montée de l'ordre bourgeois et son accession au pouvoir. Selon Patrick Tacussel, le contenu programmatique de *La comédie humaine* est «la légende vivante du capitalisme financier et industriel en train de naître dans la France du 19^e siècle¹⁷⁴». Le monument balzacien présente également la fin du rôle progressiste de l'idéologie bourgeoise. Balzac affronte dans toute leur complexité les éléments problématiques que renferme la société réelle mais, à la différence des utopistes, ne les considère pas comme résolus.

De plus, Balzac aura peut-être fait ce que Sartre avait dit impossible pour les écrivains français du XIX^e siècle, qui ignoraient le peuple : instaurer une nouvelle dualité entre la masse et la bourgeoisie (qui remplacerait celle, existant au XVIII^e siècle,

¹⁷² *Ibid.*, p. 329.

¹⁷³ Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1948, p. 141.

¹⁷⁴ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 55.

entre l'aristocratie et cette même bourgeoisie). La paupérisation croissante de la masse oblige à reconsidérer les bienfaits de l'économie de marché implantée par le libéralisme. Alors qu'Adam Smith entendait prouver «qu'une classe de capitalistes détenant les moyens de production était bénéfique pour tous¹⁷⁵», Ricardo soulignait, quant à lui, le problème de la distribution opposé à la production : pourquoi le travail, source de toute valeur, se retournait-il contre le travailleur? Parce que les capitalistes empochent les profits.

Le peuple des campagnes, grand laissé pour compte des révolutions

Paris et la province, cette antithèse sociale, a fourni ses immenses ressources.
– Honoré de BALZAC¹⁷⁶

Manipulé par la bourgeoisie, le peuple est le grand perdant des révolutions de 1789 et 1830, qui n'ont rien changé à sa condition. Les jacobins, au lendemain de la Révolution, ont renvoyé le code rural aux calendes grecques. Il en sera de même sous l'Empire et sous la première République : «Dans la Convention Thermidorienne (an III), puis dans la République organisée sous le Directoire (an IV-an VII), il n'est plus question de favoriser ou d'aider le petit peuple mais de consolider la société fondée sur les principes libéraux et individualistes de 1789». Même si la terre, dès lors, est considérée comme la plus grande valeur économique, la masse paysanne ne commence à attirer l'attention de la presse et du gouvernement qu'à la fin de la Restauration. Aux débuts de Juillet, Charles Cottu résume la situation du peuple en ces termes :

¹⁷⁵ Éric HOBSBAWM, *L'ère des révolutions. 1789-1848*, Paris, Fayard, coll. «Pluriel», 1970, p. 304.

¹⁷⁶ Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, p. 18.

Le peuple n'est aujourd'hui pour rien dans les embarras du gouvernement. Affranchi par la révolution de toute servitude personnelle, il a obtenu de l'ordre social tout ce qu'il pouvait jamais en exiger. Au-delà, il n'a plus rien à attendre d'aucun régime politique que ce soit parce qu'il n'a plus rien à demander qui ne constitue une atteinte à l'ordre et à la propriété. Que lui importe la forme du gouvernement? Ne sait-il pas que, sous quelque régime qu'il soit placé, son lot sera toujours de travailler et d'obéir¹⁷⁷?

Dans les deux années précédant 1789, les conditions de vie des paysans sont misérables. La grande majorité des paysans, qui forment 80% des 23 millions de Français (dont 400 000 constituaient la noblesse) – et 90% de la population du globe – ne possèdent pas de terres ou trop peu. Le 4 août 1789 est proclamée l'abolition de la féodalité. Cependant, dans les faits, l'accession du pauvre à la propriété est bloquée : «il n'est pas question d'aider le petit peuple, mais de consolider la société fondée sur les principes libéraux et individualistes de 1789¹⁷⁸». Cette situation perdurera, exacerbée par le retour des émigrés – indemnisés par la loi de 1825 – qui poursuivent en justice les paysans les plus réfractaires à se plier aux lois féodales : victimes de prélèvements insupportables, confinés à la mendicité, à l'errance et au brigandage. Par exemple, les nobles, question de regarnir leurs coffres, soumettent des griefs contre les paysans qui exploitent illégalement les ressources de leurs forêts. Les relations houleuses entre ceux qui possèdent la terre et ceux qui la cultivent illustrent le flottement de cette lente transition entre l'ère féodale et l'ère démocratique dans les campagnes. «Derrière l'image idyllique du paysan laboureur se cache quelques millions de manœuvres ruraux indigents¹⁷⁹».

«En 1791, la Constitution barrait la route à une démocratie excessive, grâce à un système de monarchie constitutionnelle, fondé sur le droit de vote censitaire des

¹⁷⁷ Cité par Pierre BARBÉRIS, *op. cit.*, p. 1230.

¹⁷⁸ Georges DUBY, *Histoire de la France rurale*, DUBY, Georges, Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale. De 1789 à 1914*, Paris, Seuil, coll. «Points Histoire», 1976, p. 38.

¹⁷⁹ *Ibid.*, 1976, p. 28. Héritée du *Télémaque* de Fénelon et encore véhiculée par Lamartine en 1836 et par Michelet en 1846.

‘citoyens actifs’¹⁸⁰». Sous la Restauration, les paysans ne font pas partie du pays légal. Il faut 300 francs pour participer à l’élection des députés. En 1830, le cens passe de 300 à 200 francs. La loi du double vote, qui permet aux électeurs les plus imposés de voter deux fois favorisant ainsi les grands propriétaires fonciers, est éliminée. Ainsi, la place de la paysannerie en politique est nulle avant 1830, modeste de 1830 à 1848 et décisive après 1848 et l’instauration du suffrage universel¹⁸¹». L’argent délimite les classes sociales, laissant dans l’ombre ceux qui ne possèdent rien. Les paysans qui ne cultivent pas leurs terres ou les petits propriétaires terriens, les ouvriers dont le nombre s’accroît, ainsi que les employés sont plongés dans une noirceur, une impasse sociale¹⁸².

«Pour plus d’un demi-siècle désormais, la propriété va être explicitement reconnue comme un pilier de la société¹⁸³». «Entre 1789 et 1848, la terre est considérée comme la plus grande richesse. C’est pourquoi les bourgeois et autres industriels commencent à s’intéresser à la vie rurale. Sa transformation révolutionnaire était la condition première et la conséquence nécessaire du développement d’une société bourgeoise – et du progrès économique¹⁸⁴». Entre 1789 et 1848, sous l’effet de la disparition de la féodalité, la terre, objet de sécularisation, se transforme progressivement en une marchandise et devient un objet de spéculation. Aux dires des possesseurs de capitaux, la propriété, même si elle avilit le paysan, lui procure une fierté. Les paysans refusent d’adhérer à une idéologie bourgeoise tout comme ils demeurent dans un apolitisme désolant. En effet, les paysans, très peu politisés, ne deviennent pas pour autant des travailleurs salariés. Comme le montre éloquentement Balzac dans *Les paysans*, la paysannerie traditionnelle, tout comme les propriétaires

¹⁸⁰ Eric HOBBSBAWM, *op. cit.*, p. 87.

¹⁸¹ Georges DUBY, *op. cit.*, p. 131.

¹⁸² Corinne PELTA, *op. cit.*, p. 230.

¹⁸³ Georges DUBY, *op. cit.*, p. 39.

¹⁸⁴ Eric HOBBSBAWM, *op. cit.*, p. 192.

pré-capitalistes, tend au statu quo. Selon Saint-Simon, qui avait participé à la Révolution américaine sous les ordres de Lafayette, «la nation française (roturière) avait un sentiment bien profond de sa nullité en politique¹⁸⁵». En effet, le peuple français, en 1789, à cause de son ignorance en politique due aux traditions absolutistes érigées par Louis XIV, était loin de pouvoir fonder un ordre social démocratique comme l'avaient fait les Américains en 1776.

Le pamphlétaire Paul-Louis Courier a largement contribué à faire connaître la situation critique des habitants des campagnes auprès du lectorat parisien. Il a longtemps défendu la petite propriété et la cause paysanne, allant jusqu'à s'englober, en utilisant le «nous», dans cette classe en retard sur l'histoire : «Nous pratiquons surtout le précepte divin d'obéir aux puissances; mais, avertis tard des changements de peur de ne pas crier à propos : Vive le Roi! Vive la Ligue! nous ne crions rien du tout [...]»¹⁸⁶. Cependant, ce plaidoyer en cache un autre : celui du libéralisme économique. Il faut laisser au paysan l'accès à la petite propriété, il faut diviser les terres, dit Courier. Le pamphlétaire s'est battu pour la parcellisation de Chambord pour ne pas faire de ce vestige de l'Ancien Régime un repaire d'une aristocratie aux mœurs dépravées. Il blâme les propriétaires nobles de laisser leurs terres à l'abandon, de ne pas les faire fructifier. Dans le cadre d'une lutte contre les oisifs, il fait la promotion de la petite industrie agricole¹⁸⁷ : «Bref, comme il n'est, ne fut, ni ne sera jamais, pour nous autres vilains, qu'un moyen de fortune, c'est le travail; pour la noblesse non plus, il n'y en a qu'un, et c'est... c'est la prostitution, puisqu'il faut, mes amis, l'appeler par son

¹⁸⁵ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, tome III, p. 155.

¹⁸⁶ Paul-Louis COURIER, *Pamphlets*, p. 48.

¹⁸⁷ Le terme «industrie» n'est pas à prendre ici au sens saint-simonien. Chez Courier, «[...] *industrie* signifie activité, et essentiellement activité agricole (amendement du sol, mise en valeur, augmentation de la production, etc.) (Pierre BARBÉRIS, *Lectures du réel*, Paris, Éditions sociales, 1973, p. 105).

nom¹⁸⁸». Courier, propriétaire terrien souvent absent de son domaine, entretient une vision idéaliste du monde paysan, qu'il tend à la fois à victimiser et à idéaliser. Dans son plaidoyer pour la parcellisation de Chambord, il avait d'ailleurs relevé le paradoxe que «la terre n'est pas pour ceux qui la cultivent mais pour ceux qui ne le voient jamais¹⁸⁹». Le Tourangeau est porteur d'un discours lourd de ce que Pierre Barbéris appelle «les illusions libérales¹⁹⁰». Comme ses contemporains sous la Restauration, il ne voyait pas encore le peuple, qui devait encore faire corps avec la bourgeoisie, comme une classe à part entière. Dans son scénario de réforme agraire, il ne voyait pas non plus l'usurier, dont dépendra financièrement le paysan sans capital, qui sera son éternel débiteur.

Michelet adopte un autre point de vue en se faisant le défenseur du paysan vertueux et en prêtant des vertus morales à la petite propriété. La classe possédante – Arthur Young, lors de son périple en France en 1785, avait remarqué l'excessive division du territoire agraire français – a besoin d'être libre pour accéder à cette vertu. Michelet, comme plusieurs de ses prédécesseurs, donne une image idyllique de la paysannerie, la «partie la plus saine de la nation¹⁹¹», qu'il décrit en moraliste. Les mots clés du *Peuple* (1846) sont la docilité, l'ardeur patiente, les bras infatigables du paysan. Balzac verse dans l'autre excès lorsqu'il se livre à une représentation des mêmes paysans qui relève de la bestialité. L'auteur des *Paysans* s'accorde pourtant avec Michelet sur deux points : d'une part, l'usure est le principal ennemi du paysan; d'autre part, l'homme du peuple est un homme d'instinct et n'en est qu'au stade intellectuel de l'enfance. Le peuple n'aura jamais le dessus, car il n'y a pas de mélange de classes possible chez le paysan – à preuve, dans *Les Scènes de la vie de campagne*, la mort en

¹⁸⁸ Paul-Louis COURIER, *Pamphlets*, p. 73.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 77.

¹⁹⁰ Pierre BARBÉRIS, *Lectures du réel*, p. 122.

¹⁹¹ Jules MICHELET, *Le peuple*, Paris, Julliard, 1975, p. 93.

martyre de Véronique Sauviat. Alors qu'en Angleterre, comme le fait remarquer Michelet, «la bourgeoisie déguisée a triomphé depuis Cromwell», en France, le paysan demeure confiné au bas de l'échelle sociale.

Enfin, Louis-Joseph Proudhon prohibe avec le plus de violence la propriété – qu'il définit comme la somme des abus auxquels elle donne lieu –, plus précisément le fermage, et se bat pour l'égalité des conditions. Il aborde la question du peuple avec plus de réalisme que Courier ou Michelet et ne fait aucun compromis quant au sort dévolu à la propriété : il faut l'éliminer complètement. Il reproche d'ailleurs à Saint-Simon et à Fourier leur trop grande indulgence face à ce qui a causé le vice et la misère au sein de la société. Proudhon s'insurge contre la féodalité industrielle, qui asservit le paysan autant que le faisait l'Ancien Régime¹⁹². Car le propriétaire, pour faire des profits, doit augmenter le fermage des travailleurs. Par l'association, les inégalités de la nature se nivellent : «et c'est en cela que consiste la philosophie de l'économie politique, le mystère de la fraternité humaine : *Hic est sapientia*. Transportons-nous de l'état hypothétique de pure nature dans la civilisation¹⁹³». L'usure fait partie des quinze formes de vol énumérées par Proudhon :

Cette espèce, devenue si odieuse depuis la publication de l'Évangile, et si sévèrement punie, forme transition entre les vols défendus et les vols autorisés. Aussi donne-t-elle lieu, par sa nature équivoque, à une foule de contradictions dans les lois et dans la morale, contradictions exploitées fort habilement par les gens de palais, de finance et de commerce¹⁹⁴.

¹⁹² «Donc entre le propriétaire et le fermier il n'y a point échange de valeurs ni de services; donc, ainsi que nous l'avons dit dans l'axiome, le fermage est une véritable aubaine, une extorsion fondée uniquement sur la fraude et la violence d'une part, sur la faiblesse et l'ignorance de l'autre. Les produits, disent les économistes, ne s'achètent que par des produits. Cet aphorisme est la condamnation de la propriété. Le propriétaire ne produisant ni par lui-même ni par son instrument, et recevant des produits en échange de rien, est ou un parasite ou un larron. Donc, si la propriété ne peut exister que comme droit, la propriété est impossible». (Pierre-Joseph PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété ? Premier mémoire*, Paris, Garnier Frères, 1848, p. 255).

¹⁹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 329-330.

Le banquier se confond aisément, aux vues de Proudhon, avec l'usurier, car les deux extirpent illégalement de l'argent au travailleur. Anarchiste, l'ami de Blanqui décrie autant la monarchie que la souveraineté du peuple, deux formes d'exploitation, l'une par un individu despotique sur la collectivité, l'autre par la collectivité sur les individus. La société ne devrait être gouvernée que par les lois et non par un souverain ou par le peuple. Tout le «mal moral» de la société provient de la raison, qui a engendré l'intérêt privé, dont découla l'égoïsme, duquel naquit la propriété. Si l'homme était demeuré instinctif et s'était abstenu de réfléchir, se contentant d'assurer individuellement sa subsistance, l'inégalité n'existerait pas. La seule solution est la synthèse entre communauté et propriété : la liberté.

Pistes

Expression d'une critique sociale avant toute chose, l'utopie est aussi une projection de ce que serait un monde idéal, un monde libéré de l'individualisme bourgeois, de la morale républicaine et de l'intérêt particulier. L'utopie est littéralement une subversion de la réalité, qu'elle prend à rebours. De Saint-Simon à Proudhon, les tenants du discours utopiste ont toujours vu la propriété et la répartition des richesses comme le nœud gordien des problèmes de civilisation. Il est pourtant impossible de vouloir changer la nature humaine et d'espérer revenir à l'état de nature, où l'homme était encore exempt de toute forme d'avarice ou de cupidité, car toute forme d'association voire de cohabitation, aussi primitive et embryonnaire soit-elle, entraîne l'exploitation de l'homme par l'homme. Fourier a bien tenté de résoudre mathématiquement, avec la combinatoire, le problème des penchants naturels, mais il s'est perdu dans des élucubrations beaucoup trop complexes pour être réalisables. Saint-Simon a compté sur l'industrie pour établir des liens fraternels indéfectibles entre

travailleurs, savants et propriétaires. Proudhon a voulu annihiler complètement toute forme de gouvernance pour instaurer l'anarchie. Ils ont tous voulu améliorer le sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Balzac, sans être un réformateur, s'est peut-être pris à rêver un retour à un ordre social où l'argent n'était pas si ouvertement une fin en soi et où la classe la plus pauvre se satisfaisait de son sort.

Le peuple est un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre dans la première moitié du XIX^e siècle, et Balzac fait partie de ceux qui ont dû s'y intéresser. Le volet critique et politique de la pensée de Balzac a débuté officiellement dans les «Lettres sur Paris», une série de courts essais publiés dans *Le Voleur* aux lendemains de Juillet 1830, où il insiste sur l'inutilité des révolutions, la gérontocratie, la politique gérée par les intérêts particuliers, le manque de vision du nouveau gouvernement, mené par l'opinion publique. Ultérieurement, Balzac choisit, dans *La comédie humaine*, de relever minutieusement les travers de la bourgeoisie montante et de l'aristocratie en déclin.

Il peint le drame de la victoire du tiers état contre la noblesse. Le peuple, même s'il y est assez discret, mis à part dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*, constitue une préoccupation majeure pour Balzac, comme en témoignent les articles écrits au début des années 1830¹⁹⁵ et en 1840¹⁹⁶ : «La meilleure société doit donc être celle qui, tout en donnant du pain aux prolétaires, en leur offrant les moyens nécessaires pour s'instruire et posséder, contraint néanmoins les excès probables de la partie souffrante d'une nation en présence de la partie aisée ou riche¹⁹⁷». L'utopie sera, pour Balzac, une solution à la mise sous tutelle de la masse, cette ombre dont l'aspect

¹⁹⁵ «L'essai sur la situation du parti royaliste» [*Le Rénovateur*, mai 1832] et «Du gouvernement moderne» [1832, non publié].

¹⁹⁶ «Catéchisme social» [1840, non publié], «Sur les ouvriers» [*Le Voleur*, octobre 1840] et «Lettre sur le travail» [non publié].

¹⁹⁷ Honoré de BALZAC, «Essai sur la situation du parti royaliste», *Œuvres diverses*, tome II, p. 1058

menaçant culminera, du vivant de l'auteur de *La comédie humaine*, dans les années 1840 et qui inspirera grandement le roman *Les paysans*.

L'utopie balzacienne pourrait se résumer à la création d'une nouvelle Restauration, empreinte de l'industrialisme naissant. C'est pour cette raison que Balzac fera de la campagne française, longtemps tenue à l'écart du tumulte révolutionnaire, le théâtre – nombreuses sont les métaphores reliées au théâtre servant à décrire le paysage dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*. L'utopie du XIX^e siècle – celle de Balzac y compris –, bien qu'elle fasse appel à l'économie politique, se déploie en une vaste fresque scientifique et convoque des réalités contemporaines telles que l'industrie, est toutefois autant romantique que réaliste, surtout lorsqu'elle est insérée dans le schéma actantiel d'un roman.

Quel rôle jouent l'utopie et l'utopisme dans le cadre de ce projet de l'histoire des mœurs? Ils ont deux fonctions : une première, d'ordre narratif, et une autre, de nature idéologique. Les épisodes utopiques, plus arides que le roman provincial, ont, certes, un pouvoir de rédemption pour les héros romantiques, mais exposent aussi au lectorat parisien le problème de la paysannerie française. La fonction du chronotope de l'utopie au sein d'un récit est d'effectuer un arrêt dans la narration pour donner lieu à un discours monolithique. Que Balzac ait décidé d'imbriquer utopie et roman est même conforme à son mode de composition qu'est le disparate.

Dans *Le médecin* et *Le curé* se juxtaposent l'utopisme, exposé théorique des principes sous-jacents à la société idéale, et l'utopie, la mise en œuvre de ces principes, la description des résultats concrets. Les romans utopiques balzaciens ont peut-être l'«effet» que décrit Proust dans *Contre Sainte-Beuve* : «Comme il voyait dans un effet de peinture une belle idée, de même il pouvait voir dans une idée de livre un bel

effet¹⁹⁸ ». Est-ce le cas pour *Le médecin et Le curé*? Les aspects narratifs des deux romans utopistes compensent-ils pour l'aridité des monologues? L'idée, dans le roman utopique, est-elle au service de la littérature ou en est-elle complètement séparée, défusionnée? Toujours selon Proust, l'œuvre de Balzac donnerait une valeur littéraire à la contingence, une signification au trivial. L'auteur de *La comédie humaine* aurait-il aussi renouvelé la valeur littéraire de l'utopie en la ramenant à la littérature?

¹⁹⁸ Marcel PROUST, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1984, p. 276.

Chapitre 2
Le médecin de campagne
Un peu d'angélisme au sein de *La comédie humaine*

Juillet 1830 a retardé la seule constitution possible d'un gouvernement en France, et les honnêtes gens de la gauche se reprocheront éternellement d'avoir encore une fois déchaîné les masses ignorantes sur le pouvoir; ils périront par le principe même de leur existence; car il n'y a rien de durable sans hiérarchie sociale, et leur fanatisme d'égalité s'oppose à la coordination [sic] des pouvoirs.

– Honoré de BALZAC¹

Premier roman des *Scènes de la vie de campagne* et troisième œuvre majeure signée, *Le médecin de campagne* fait figure de hapax dans l'œuvre balzacienne. Isolé des autres romans de *La comédie humaine*, ce roman utopique est le seul auquel ne s'applique pas la technique des personnages *reparaissants*, procédé par lequel Balzac espérait créer un effet d'unité. Pour que cette œuvre étrange, fade au premier abord, qu'il est difficile d'appeler *roman* sans sourciller, puisse faire partie de cette littérature que Roland Barthes qualifie de «lisible²», il faut la placer parmi les œuvres balzaciennes parues à la fin des années 1820 et au début des années 1830. Sa publication survient quelques années après la *Physiologie du mariage* (1829), essai éclectique composé de tableaux et d'aphorismes sur la vie conjugale, *La peau de chagrin* (1831), conte fantastique et philosophique dont *Le médecin* est à plusieurs égards l'antithèse, et les *Contes bruns*³ (1832), tribune élevée à

¹ «Essai sur la situation du parti royaliste», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p 1057.

² Pour Roland BARTHES, le «scriptible» est ce qui est possible d'écrire, ce «qui fait du lecteur, non plus un consommateur, mais un producteur du texte» (*S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 10) le texte «lisible» est le texte dit classique, à la lecture duquel le lecteur est plongé dans une sorte d'oisiveté. Ce type de texte, au pluriel limité mais offrant quand même un réseau de connotations (dissémination limitée des sens, répandue comme une poussière d'or sur la surface apparente du texte) «Fonctionnellement, la connotation, engendrant par principe le double sens, altère la pureté de la communication : c'est un bruit, volontaire, soigneusement élaboré, introduit dans le dialogue fictif de l'auteur et du lecteur, bref une contre-communication (la Littérature est une cacographie intentionnelle)» (*Ibid.*, p. 15). Dominé par l'utopie, *Le médecin de campagne* ne semble pas posséder ce réseau de connotation qui lui rendrait une quelconque littéarité.

³ Les *Contes bruns* renferment autant des récits militaires (histoire de la Bérésina, évoquée par Gondrin) narrés par un ancien colonel de la garde impériale que des contes paysans et fantastiques.

la gloire de Napoléon. Balzac amorce également la rédaction des *Contes drolatiques* (1832-1837), opuscules qui, à l'aide de l'idiome rabelaisien, parodient la société bourgeoise louis-philipparde. Véritable kaléidoscope sur le plan formel, cet ensemble d'œuvres marque le début de l'entreprise balzacienne de dissection du comportement des bourgeois comme acteurs sociaux et comme protagonistes du drame domestique. À la recherche d'une nouvelle esthétique, Balzac veut être dissocié du conte fantastique et être pris au sérieux en tant qu'écrivain : de l'occulte, il veut passer au politique.

En 1834, Félix Davin est mandaté par Balzac⁴ pour écrire, dans le cadre de l'«Introduction» aux *Études de mœurs*, un manifeste sur ses nouvelles dispositions esthétiques⁵. *La comédie humaine* – qui ne porte pas encore ce titre en 1834 – est un travail en train de se faire, dont le sens général est en permanente construction. La «formule générale», encore en germe, fruit de la somme de «nombreux aperçus sur l'humanité», se révélera à l'«ouvrier» – les métaphores du travail manuel et de l'architecture sont abondamment utilisées dans ce texte – après qu'il eût retourné sa tapisserie pour la voir dans sa totalité. L'écriture balzacienne est décrite comme un labeur intense, un travail méthodique à teneur scientifique et à valeur sociologique. L'intérêt pour la classification, que Balzac doit à Cuvier, y est déjà palpable et n'est pas étranger au désir de Balzac de devenir un écrivain du vrai⁶.

⁴ Stéphane VACHON fait remarquer que ce texte avait été commandé par Balzac à Davin suite à la critique fort élogieuse que ce dernier avait faite du *Médecin de campagne*, qui n'avait pas été encensé par la presse littéraire (Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman* [Stéphane VACHON, éd.], Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 2000, p. 86).

⁵ Stéphane VACHON fait remarquer que ce texte avait été commandé par Balzac à Davin suite à la critique fort élogieuse que ce dernier avait faite du *Médecin de campagne*, qui n'avait pas été encensé par la presse littéraire (*Ibid.*). José-Luis DIAZ décrit l'exposé de Félix DAVIN voulant donner une teinte philosophique à l'écriture fragmentaire de Balzac : «Les introductions de Davin ont aussi une autre fonction : ne plus revêtir Balzac de la toge du philosophe, mais donner à ses récits fragmentaires, taillés par les conditions de production de la littérature industrielle, la dignité esthétique d'une œuvre, et à leur auteur le statut de grand architecte d'un monument en gestation, dont seuls pour l'heure les esprits avertis peuvent devenir le plan ambitieux («Portrait de Balzac en écrivain romantique», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 13).

⁶ «La vérité! ne cessent de s'exclamer les romantiques libéraux. Tous la réclament énergiquement et sans relâche. C'est un véritable mot d'ordre, un cri de ralliement, qui occupe le terrain de la critique artistique, et qui se conjugue avec l'autre grand mot d'ordre de l'époque, véritable exhortation des sciences

Le médecin, dont de grands pans pourraient être qualifiés de manifeste politique ou d'exposé doctrinal, se déroule dans un cadre utopique et est pourvu d'une enveloppe narrative – bien que très mince – qui lui confère le statut de texte littéraire. Balzac commence déjà à mettre en pratique ce qu'il nommera un peu pompeusement «éclectisme littéraire». Ce concept se traduit par l'amalgame de la *Littérature des Idées*, issue des XVII^e et XVIII^e siècles, caractérisée par le drame, la concision, l'action et l'ironie, et de la *Littérature des Images*, manifestation littéraire de la contemplation, de la rêverie, de la description, créée par les romantiques. Il s'agit de matérialiser les idées, qui deviendront personnages : «Platon dialoguait sa morale psychologique⁷», insistera Balzac. C'est ce que feront, bien que maladroitement, Benassis et Genestas avec leur morale sociologique : Benassis expliquera à Genestas l'industrialisation du canton et lui confessa ses amours tumultueux. Que *Le médecin* prenne part aux premiers balbutiements du roman comme genre explique une certaine précarité de la forme, se traduisant par un mélange des registres. Encore davantage que les autres textes de Balzac, *Le médecin* est aux prises avec la difficile imbrication du discours idéologique dans le tissu romanesque. Françoise Sylvos, indulgente à l'égard de ces logorrhées à caractère socioéconomique qui diluent l'intérêt dramatique, parle, au sujet du *Médecin*, du «parfait équilibre entre le romanesque et le discursif, équilibre qui tend à infléchir ce qu'un exposé doctrinal aurait eu de trop dogmatique⁸». Certes, cette doctrine se trouve atténuée, nuancée du seul fait d'être mise en fiction, notamment par l'entremise d'un narrateur homodiégétique, phénomène similaire à celui des utopies depuis Thomas More,

naturelles : 'Observons !'» (Corinne PELTA, *Le romantisme libéral en France, 1815-1830. La représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 205).

⁷ Honoré de BALZAC, «Études sur M. Beyle (Stendalh [sic])», dans Honoré de BALZAC, *Écrits sur le roman* [Stéphane VACHON, éd.] Paris, Librairie générale française, coll. «Corpus», p. 202.

⁸ Françoise SYLVOS, «Poétique du *Médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 102. Sylvos a aussi signé un ouvrage sur l'utopie dans l'œuvre de Gérard de Nerval (*Nerval ou l'anti-monde : discours et figures de l'utopie, 1826-1855*, Paris, L'Harmattan, 1997).

pour qui le rôle de la littérature était de cautionner les idées pouvant être jugées trop abrasives.

Balzac, comme plusieurs de ses contemporains⁹, a mené une réflexion sur les questions de poétique. Celui qui n'avait pas sa place au Cénacle a choisi les mœurs au lieu du beau idéal. Une des croisades de Balzac était le vrai en littérature. Conscient de cette porosité entre réalité (historique) et fiction, il admettra en 1845 dans une lettre à Théodore Dablin, en parlant des *Chouans* (1829), avoir fait élégamment entorse à l'histoire : «La Bretagne connaît le fait qui sert de base au drame; mais ce qui se passe en quelques mois fut consommé en vingt-quatre heures. À part cette poétique infidélité faite à l'histoire, tous les événements de ce livre, même les moindres, sont entièrement historiques; quant aux descriptions, elles sont d'une vérité minutieuse». Balzac montrera un «vrai» outrancier dans des détails jugés triviaux.

L'école de Hugo, amoureuse du seizième siècle et du Moyen Âge, savante en coupes, en rythmes, en structures, en périodes, riche de mots, brisée à la prose par la gymnastique du vers, opérant d'ailleurs d'après un maître aux procédés certains, ne faisait cas que de ce qui était bien écrit, c'est-à-dire travaillé et monté de ton outre mesure, et trouvait de plus la représentation des mœurs modernes inutile, celle d'une bourgeoisie en manque de lyrisme. Balzac, malgré la vogue dont il commençait à jouir dans le public, n'était donc pas admis parmi les dieux du romantisme, et il le savait¹⁰.

Mais y a-t-il une histoire dans *Le médecin*? Il s'agit du récit de la réhabilitation morale d'un médecin qui, après avoir fait souffrir deux femmes vertueuses et avoir laissé mourir par négligence son fils à cause de ses frasques dans les salons parisiens sous l'Empire, décide de prendre en mains le devenir économique d'un petit bourg du Dauphiné. Il veut en faire une communauté comportant plusieurs des traits et lieux

⁹ Hugo, Mérimée, Gautier, Vigny, Musset, Sand.

¹⁰ Théophile GAUTIER, *Portrait de Balzac précédé de Portrait de Théophile Gautier par lui-même*, Paris, L'Anabase, 1994, p. 29.

communs de l'utopie sociale telle qu'imaginée par Saint-Simon et Fourier. Fait inusité du point de vue narratologique, le présent de la narration ne se déploie que sur trois jours. Il contient trois parties principales : l'arrivée de Genestas dans le Dauphiné (à la recherche de Benassis pour lui demander de soigner son fils souffrant), la visite du canton que fait faire Benassis à Genestas, promenade ponctuée de rencontres avec différents personnages secondaires, le dîner des notables, espèce de condensé idéologique de l'utopie, et la mort subite de Benassis. À l'arrivée de Genestas dans le Dauphiné, Benassis a déjà réalisé l'objet de son programme narratif : l'industrialisation à petite échelle du petit bourg. Benassis narrera à Genestas, par l'entremise de deux analepses, les étapes ayant mené à cette reconstruction économique et les crimes commis à Paris.

Que le roman soit relégué au second plan s'explique par le fait que Balzac veut écrire un «grand livre» qui, même s'il dévie de l'horizon d'attente du Balzac des romans de jeunesse, reste gravé dans l'histoire littéraire. Y est véhiculée une vision plus optimiste que celle des articles publiés au «tournant de 1830¹¹, qui se sont avérés une critique de l'égalitarisme, de la parcellisation, du système électoral, de la nouvelle aristocratie des banquiers et de la médiocrité («médiocratie»). Balzac montrera aussi que la période postrévolutionnaire fait perdurer les mythes issus de la Terreur et de l'Empire, encore très présents à l'époque de la Restauration. En 1831, Balzac se livre, dans son «Enquête sur la politique des deux ministères», à une analyse des retombées politiques des jours de Juillet :

¹¹ Expression de Roland CHOLLET (*Balzac, journaliste. Le tournant de 1830*, Paris, Klincksieck, 1983) désignant la période (début de 1830 (publication de la *Physiologie du mariage*) jusqu'au milieu de l'année suivante (publication de *La peau de chagrin*)), où Balzac s'était replié, pour des raisons financières, sur le journalisme, délaissant momentanément ses activités de romancier. Par sa collaboration à différents périodiques, Balzac se forgea son identité d'écrivain : «Ce qu'il faut considérer en priorité chez le Balzac de 1830, c'est ce témoin, témoin d'une république qui se cherche et ne se trouve pas, témoin des mots à la mode qui aussitôt se démodent, des conflits entre la grande et la petite propriété, entre le pouvoir et le rire, entre l'art et l'argent, témoin de la transformation des mœurs mais aussi de la permanence du pouvoir de l'artiste, partie prenante du pouvoir politique à venir» (Roland CHOLLET, *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1451).

La France voulait reconquérir son indépendance nationale. Elle sentait la nécessité d'avoir une assemblée législative qui sympathisât avec elle, qui fût l'expression exacte de ses idées, de ses besoins, de ses progrès, et qui représentât toutes ses forces : pensée, industrie, commerce, territoire; car, aujourd'hui, la pensée et l'industrie sont aussi fécondes que le territoire. La terre et l'industrie produisent également le budget, et l'intelligence est désormais le souverain moteur de nos deux grandes exploitations humaines : le commerce et l'agriculture¹².

Au lendemain des Trois Glorieuses, dans les *Lettres sur Paris* (1830-1831), il se montre sceptique quant à l'utilité des révolutions et déplore la vacuité ou, à tout le moins, l'ambivalence idéologique du nouveau gouvernement : «Nos mœurs ont péri¹³», déplore-t-il dans la «Lettre XI». La Révolution de 1789 a provoqué, autant chez Balzac que chez Saint-Simon, une forte et persistante désillusion, entraînant à sa suite la perte des rêves d'égalité et de bonheur collectif¹⁴. Chateaubriand explique en ces termes l'échec de la cohabitation des progressistes et des ultras : «La Charte a essayé vainement de faire vivre sous la même loi deux nations devenues étrangères l'une à l'autre [les Gaulois et les Francs]¹⁵». Balzac a abondamment écrit sur la transition entre l'Ancien et le Nouveau Régime, le mélange des classes, l'avènement de la modernité. *La comédie humaine* s'emploie à représenter les types auxquels a donné naissance le mélange des rescapés de 1789 et de l'Empire. Ceux-ci étaient en butte à cette nouvelle bourgeoisie qui n'est pas sans ignorer l'importance encore bien réelle que revêt la noblesse de privilège. Première

¹² Honoré de BALZAC, «Enquête sur la politique des deux ministères», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 989.

¹³ Honoré de BALZAC, «Lettres sur Paris», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 871.

¹⁴ Une des idées maîtresses de la doctrine de Saint-Simon sur la révolution est que 1789 a fortement taxé le régime industriel en donnant aux producteurs le fardeau de deux systèmes de gouvernement : l'Ancien Régime et l'Empire. Pendant la Révolution, les moyens des industriels ont été investis par les militaires : «La révolution française, même si elle parut d'abord industrielle, n'aboutit qu'à la tyrannie et au despotisme militaire» (Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres*, Paris, Anthropos, 1968, tome II, p. 134). Ce sont les industriels (pouvoir temporel) et non les métaphysiciens (pouvoir spirituel) qui auraient dû être à la tête de la révolution : «Aujourd'hui, en effet, l'interposition des légistes et des métaphysiciens entre l'ancien système et le nouveau est la cause principale de l'inextricable confusion des idées politiques; c'est elle qui nous masque l'entrée du régime industriel» (*Ibid.*, p. 19).

¹⁵ François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, livre 38, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», p. 702.

manifestation romanesque du «réalisme politique¹⁶», *Le médecin* délaisse momentanément le ton satirique qui sévissait dans les articles pour se tourner vers des thèmes permettant la reconstruction, tranchant avec le reste de *La comédie humaine* : le paupérisme en milieu rural et le rôle social du progrès industriel¹⁷.

L'arrivée en utopie de Genestas, vétérans de l'Empire

Abordons le texte par le paratexte. Le titre met en relief les deux éléments centraux du roman : le docteur Benassis et le chronotope de la campagne du Dauphiné. La campagne française est alors aux prises avec un paupérisme et une incurie grandissants, sujet que Balzac décide d'aborder dans une première ébauche du *Médecin*, intitulée *Scène de village* (1831), dans le but de se faire historien de la classe paysanne. Selon Nicole Mozet, le thème de la ville de province et la topographie ne firent leur apparition dans le roman français qu'en 1831. Jusque-là, la campagne française avait toujours été stéréotypée dans des textes satiriques ou dans des idylles et des pastorales¹⁸. *Le médecin* est donc le premier roman à traiter la paysannerie française de manière réaliste – c'est-à-dire socioéconomique. Seul Restif de la Bretonne, avec *Le paysan perversi*, roman dont la dernière partie est une utopie, constitue un prédécesseur de Balzac en la matière.

Premier élément du titre, le personnage du médecin a sévi dans les romans de jeunesse où il a emprunté des caractéristiques moliéresques et tenu des rôles plutôt

¹⁶ Patrick TACUSSEL, dans son étude sociologique et esthétique des formes sociales, oppose Saint-Simon et Balzac et parle de l'impossible élimination du vocabulaire sociologique du registre théologique : «Le réalisme politique de Balzac contraste avec la vision religieuse de la société industrielle et progressiste propagée par Saint-Simon et ses disciples» (*Mythologie des formes sociales. Balzac et les saint-simoniens ou Le destin de la modernité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1995, p. 158).

¹⁷ Balzac, au début des années 1830, s'est intéressé au sous-développement des campagnes et aurait pu être inspiré du mythe d'Oberlin, ce pasteur qui crut bon d'améliorer les conditions matérielles des villageois afin d'éliminer l'incurie morale régnant dans les campagnes.

¹⁸ Au XVIII^e siècle, elle n'était présente qu'au théâtre avec les satires de Pigault-Lebrun ou de Leclercq.

secondaires. *La peau de chagrin*, après les romans de jeunesse¹⁹, montrait encore les médecins sous un jour burlesque. De personnage secondaire, le médecin devient autorité morale et n'est pas traité de manière ironique par le narrateur. Rien à voir avec le Benassis romantique, qui deviendra le fondateur et démiurge de l'utopie à quarante ans pour s'éteindre à cinquante ans suite à un influx nerveux au cerveau causé par un choc émotif. La médecine est le couvert sous lequel Benassis aura la mainmise sur les paysans, procédé discutable du point de vue moral, mais qui facilitera l'exercice de son pouvoir sur le canton. Contrairement au curé, le médecin impose une perspective plus matérialiste que spirituelle au roman : le bonheur des figurants passe d'abord par l'amélioration de leurs conditions de vie²⁰. Le médecin a donc pour mission de guérir autant les individus que les pathologies d'ordre social. La métaphore du médecin soignant les plaies de la collectivité correspond au principe du romantisme qui voulait voir dans l'homme la collectivité²¹.

Les médecins, en 1832, avaient d'ailleurs associé la maladie avec la morale et la politique : «La misère et l'immoralité du peuple passaient pour les causes principales de l'épidémie, dont on étudiait la propagation statistique selon les catégories socioprofessionnelles²²». Benassis veut améliorer les conditions de vie des paysans, mais ne veut aucunement les instruire, car toute leur énergie vitale, tributaire des mouvements

¹⁹ Anne-Marie LEFEBVRE a écrit un article sur le thème du médecin dans les romans de jeunesse de Balzac («L'image du médecin dans le cycle Hubert», *L'Année balzacienne*, 1998) et un autre portant sur la médecine du XVIII^e siècle dans *La comédie humaine* («Balzac et les médecins du dix-huitième siècle», *L'Année balzacienne*, 1997). Dans les deux cas, elle souligne le rôle des disciples d'Hippocrate comme porte-parole des théories vitalistes et physiognomistes auxquelles Balzac vouait un grand intérêt.

²⁰ Le médecin est une figure importante dans l'œuvre de Balzac, dont les recherches sur Stalle, Mesmer et Lavater ont eu une influence certaine sur sa compréhension du paysan. Les théories du vitalisme et de la physiognomonie sociale ont permis à Balzac d'établir une description du paysan faisant de lui un être unidimensionnel, capable seulement d'exercer une pensée.

²¹ «La société est vue comme un corps vivant, comme le corps de l'homme. L'idée d'ordre et l'idée de déséquilibres inhérents au corps vivant, à l'idée d'organisme, sont centrales dans le corps social» (Corinne PELTA, *Le romantisme libéral en France*, 2001, p. 115).

²² Anne-Marie LEFEBVRE, «L'image du médecin dans le 'cycle Hubert'», p. 98, note 22 (d'après Louis CHEVALIER, *Le Choléra, la première épidémie du XIX^e siècle*, La Roche-sur-Yon, Imprimerie centrale de l'Ouest, 1948; et Ange-Pierre LECA, *Et le choléra s'abattit sur Paris, 1832*, Albin Michel, 1982).

de l'âme, doit être dirigée dans le travail. Selon la théorie de la matérialité de la pensée, moins les nerfs seront stimulés par des désirs et des volontés inassouvis, plus l'être humain sera en santé et vivra longtemps : «Aussi est-ce la pensée qui tue et non le pistolet», confie Benassis à Genestas. Balzac a compris, comme l'a souligné Lukács, le caractère irréversible de la montée du capitalisme, d'où cette fissure dans l'autarcie du bourg, nécessaire à son industrialisation. Cette utopie est textualisée de différentes manières : par le récit de l'industrialisation que fait Benassis à Genestas, par la visite à travers les champs et par l'échange idéologique des notables.

L'incipit du *Médecin*, qui combine les topoï réalistes et utopistes, est de type *ponctuel* selon la terminologie d'Andrea del Lungo²³ :

En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval un chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton populeux circonscrit par une longue vallée. Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, que dominent de toutes parts les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Mauriennes aient un air de famille, le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs²⁴.

L'indication temporelle qui inaugure le texte indique, comme le veut l'écriture réaliste, que le temps du récit sera l'an 1829, année charnière, veille de la révolution de Juillet, événement historique dont il ne sera pourtant pas fait mention dans le roman. Un personnage, un «étranger», entre ensuite en scène – il s'agit du capitaine Genestas. Son entrée dans le canton correspond à un des lieux communs de l'utopie narrative : l'arrivée du personnage-témoin en utopie. S'il sera dit plus tard que l'objectif du militaire était de

²³ Andrea DEL LUNGO, dans Stéphane VACHON [dir.], *Balzac. Une poétique du roman*, Montréal, XYZ, 1996, p. 35 : «L'incipit ponctuel constitue le véritable modèle balzacien : indication temporelle, suivie par la présentation d'un ou de plusieurs personnages, et par une indication spatiale».

²⁴ Honoré de BALZAC, *Le médecin de campagne*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche classique», 1999 [1833], p. 57. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle [MC], suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

rencontrer Benassis pour lui demander de soigner son fils malade, le rôle de Genestas sera celui d'interlocuteur du médecin. L'incipit du *Médecin* se rapproche à la fois de celui des *Chouans*²⁵ (1829), roman historique qui, rappelons-le, est le premier écrit de Balzac à mettre en scène des paysans : les deux incipits décrivent un ou des individus de la classe militaire qui avancent vers un village, à la différence près que la République, représentée dans *Les chouans* par une procession constituée de conscrits sous le Directoire (1799), est ici remplacée par l'Empire, incarné par un seul militaire ayant fait partie en 1812 de la Légion d'honneur, à la fin de la Restauration, époque où le bonapartisme était honni et ne survivait qu'auprès du peuple des campagnes. Le capitaine Genestas, comme le commandant Hulot des *Chouans*, ne voit le paysage que comme un terrain à parcourir et non comme un lieu d'émerveillement. Il est clair que ce personnage n'a rien de romantique. Pourtant, le quinquagénaire pourrait s'étonner devant les accidents de terrain et les contrastes que présente ce lieu hors du commun où tout est relief et changement :

À tout moment le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière; les montagnes changeaient de couleur, les versants de nuances, les vallons de forme : images multipliées que des oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à travers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle ou quelque éboulis, rendaient délicieuses à voir au milieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où le soleil enflamme un ciel pur (MC : 58-59).

Genestas entre dans un monde caractérisé par des jeux de lumière créant de nombreux clairs-obscurs, métaphore servant aussi à décrire la vie des habitants de Montégnaç. Le thème du changement, de la transformation est également introduit dans

²⁵ «Dans les premiers jours de l'an VIII, au commencement de vendémiaire, ou, pour se conformer au calendrier actuel, vers la fin du mois de septembre 1799, une centaine de paysans et un assez grand nombre de bourgeois, partis le matin de Fougères pour se rendre à Mayenne, gravissaient la montagne de la Pèlerine, située à mi-chemin environ de Fougères à Ernée, petite ville où les voyageurs ont coutume de se reposer» (Honoré de BALZAC, *Les chouans*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1983 [1829], p. 5).

ce tableau de la campagne, qui serait sauvage si elle n'était pas habitée par la «misère laborieuse» des chaumières parsemées çà et là. Le capitaine, homme sans culture²⁶ qui bénéficie d'une rente sous le nouveau régime, incarne le passage de l'Empire à la Restauration. Ce «héros moyen²⁷» fait preuve d'une résignation et d'une résilience à toute épreuve devant le fait de devoir servir les Bourbons. Les entretiens entre les personnages complémentaires que sont Benassis et Genestas mettent en relation la société sous l'Empire, qui n'est pas tout à fait disqualifié dans la campagne française, et la société de la révolution industrielle et des nouvelles théories sociales. Malheureusement pour Genestas, le héros, à l'aube de la Monarchie de Juillet, n'est plus celui qui combat mais celui qui bâtira un nouvel ordre social : «Il vaut mieux bâtir des villes que de les prendre» (MC : 181), rappelle Benassis au vétéran des campagnes de Russie. Les notables du *Médecin de campagne* veulent que les révolutions soient choses du passé : des armes, on passe à la révolution sociale par l'entremise de l'industrie. Saint-Simon avait, lui aussi, proclamé l'industrie premier facteur de progrès et avait proscrit l'art militaire.

Rappelons-nous que les *Scènes de la vie de campagne*, telles que décrites par Félix Davin dans l'«Introduction» aux *Études de mœurs*, correspondent à l'époque postérieure aux révolutions. La campagne, telle que vue par Genestas, est un endroit où,

²⁶ «Enfin, s'il connaissait assez bien les mœurs du monde et les lois de la politesse, espèce de consigne qu'il observait avec la roideur militaire; s'il avait de l'esprit naturel et acquis, s'il possédait la tactique, la manœuvre, la théorie de l'escrime à cheval et les difficultés de l'art vétérinaire, ses études furent prodigieusement négligées. Il savait, mais vaguement, que César était un consul ou un empereur romain; Alexandre, un Grec ou un Macédonien; il vous eût accordé l'une ou l'autre origine ou qualité sans discussion (MC : 63).

²⁷ Tandis qu'ils ne jouent qu'un rôle secondaire et épisodique dans le drame, les héros moyens sont les personnages centraux du roman : «Car la relative imprécision des contours de leur personnalité, l'absence de grandes passions qui les amèneraient à des prises de position décisives, partiales, leur contact avec chacun des deux camps hostiles en conflits, etc., les rendent particulièrement appropriés pour exprimer convenablement dans leur propre destin la ramification compliquées des événements dans un roman» Georges LUKÁCS, *Le roman historique*, Paris, Payot & Rivages, coll. «Petite Bibliothèque Payot», 2000 [1965], p. 141).

²⁹ «La multitude de haies vives qui entourent d'irréguliers et de nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donnent à ce tapis de verdure une physionomie rare parmi les paysages de la France, et il renferme de

même à la fin de la Restauration, les effets de 1789 ne se font pas encore ressentir : «Aucun événement politique, aucune révolution n'était arrivée dans ce pays inaccessible, et complètement en dehors du mouvement social» (MC : 96). On pourrait donc qualifier le Dauphiné tel que décrit dans *Le médecin d'uchronie*. Le commandant Genestas note, en entrant dans le village, son caractère rétrograde : «En cet endroit, la civilisation est peu avancée, les religions du travail y sont en pleine vigueur, et la mendicité n'y a pas encore pénétré» (MC : 73). Le lien est donc fait d'emblée entre l'utopie et l'état presque sauvage de ses habitants.

Troisième élément caractéristique de l'incipit ponctuel, les indications topographiques complètent le concept de chronotope (combinaison du temps et de l'espace). Le paysage, qui offre plusieurs accidents de terrain, est ainsi comparable à celui qu'observe le commandant Hulot dans *Les chouans*²⁹. La majesté du paysage n'émeut ni le commandant Hulot ni le capitaine Genestas : «L'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite dans l'âme de ses soldats» (MC : 59). Le militaire, que le narrateur décrit avec une distance ironique, n'offre «rien de poétique ni rien de romanesque». L'emplacement du bourg – qui n'est pas identifié – n'est que vaguement décrit, mis à part l'indication de la Grande-Chartreuse, monastère à côté duquel a passé Benassis quelques années auparavant. L'endroit est «populeux», ce qui veut dire prospère. Vient ensuite la vallée, motif romantique. *Isolée* [nous soulignons] par les pics de la Savoie et du Dauphiné, cette dépression comporte aussi des sèmes utopiques. La dernière phrase du passage cité contient le connu («airs de famille») et l'inconnu («qu'on chercherait vainement ailleurs»), ce qui a pour effet de laisser flotter un flou quant à la géographie des lieux. L'antithèse montre d'emblée que l'utopie n'est

féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés dont les effets sont assez larges pour saisir les âmes les plus froides» (Honoré de BALZAC, *Les chouans*, p. 14).

pas complètement refermée sur elle-même, mais qu'elle a quelque connivence avec le monde extérieur.

La morale en clair-obscur de Benassis

Je ne recueillis les lumières d'une saine morale qu'après m'être transplanté dans un sol autre que celui du monde social.

(MC : 290)

Balzac, contrairement aux apparences, se soucie de son lectorat lors de la rédaction du *Médecin*, qu'il veut soumettre pour le prix Montyon³⁰. Cela explique l'importance donnée au repentir dans le programme narratif du protagoniste. Pour être éligible à ce prix, le livre doit mettre en garde contre les dangers sociaux tels que le collectivisme à l'aide, notamment, de dialogues imprégnés de leçons de morale. Balzac n'a pu remporter ce prix pour la principale raison que *Le médecin de campagne* ne véhiculait pas le discours univoque – et forcément non littéraire – que voulaient lire les académiciens. Par contre, il n'est pas étonnant que *Les Réformateurs modernes* (Louis Reybaud, 1841), contenant une critique dirigée contre les utopies sociales et ses trois principaux représentants que sont Fourier, Saint-Simon et Owen, en ait été le récipiendaire. Ce même Reybaud souleva la contradiction entre les aspirations littéraires de Balzac et les *Contes drolatiques*, ces «indignes gravelures»³¹. Balzac, dans la plupart des romans de *La comédie humaine*, s'est surtout intéressé à la morale domestique, soit

³⁰ Le prix Montyon était offert au «Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs» (*Testament de M. Le baron Auger de Montyon et pièces relatives aux legs par lui faits aux indigènes de la ville de Paris et aux académies*, Paris, Imprimerie de Mme Huzard, 1823, p. 6, article 15 (cité par Geoff WOOLLEN, «Balzac et le 'derby' du prix Montyon», *L'Année balzacienne*, 1991, p. 136).

³¹ «Moraliste, celui qui a emprunté la langue de Rabelais pour infecter le public de récits indécents et de contes cyniques!». (Louis REYBAUD, *Études sur les réformateurs modernes : Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen*, 3^e édition, Paris, Guillaumin, 1842-1843, tome II, p. 58. Cité par Geoff WOOLLEN, *loc. cit.*, p. 149).

celle qui n'est pas punie par la loi (les quarante mille lois postrévolutionnaires furent fort décriées par Balzac). *Le médecin* montrera la différence entre morale publique et privée.

L'éthique, à ne pas confondre avec le juridique, est susceptible de subir un flottement, ce qui rend intéressant *Le médecin* du point de vue littéraire. La morale, concept difficile à axiologiser en ce début de XIX^e siècle, a des connotations négatives tant chez Charles Fourier que chez Théophile Gautier. Ces derniers l'associent à la bourgeoisie issue de la République, qui en faisait plutôt une façade. Gautier, dans la «Préface» de *Mademoiselle de Maupin* (1834), s'attaque à la fausse vertu bourgeoise³², écorchant au passage la gérontocratie toute-puissante, les propos vides des salons et l'ostentation des théories saint-simoniennes. La morale en question est associée à l'idéologie républicaine : «Quelques-uns font infuser dans leur religion un peu de républicanisme; ce ne sont pas les moins curieux. Ils accouplent Robespierre et Jésus-Christ de la façon la plus joviale, et amalgament avec un sérieux digne d'éloges les Actes des Apôtres et les décrets de la sainte convention [...]»³³. Benassis est à la recherche d'une morale autre, authentique. Il doit donc être «transplanté» hors du «monde social».

Le parcours moral de Benassis correspond au cycle biblique de Ballanche, soit celui de la faute, suivie de l'expiation et de la réhabilitation. Benassis prête à l'utopie un caractère salvateur, rédempteur, purificateur, voire une forme de sublimation. Le nouveau monde social ne peut exister qu'après l'expiation, un retour à une moralité authentique. Chez Ballanche, cette évolution s'applique autant à l'échelle de la société qu'à celle de l'individu. Suite aux fautes mentionnées dans la confession, le médecin se

³² «Mais c'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien, c'est une tournure qu'on se donne; on se pose en saint Jérôme, comme autrefois en don Juan [...] on a une Bible ouverte sur sa cheminée, un crucifix et du buis béni à son lit; l'on ne jure plus, l'on fume peu, et l'on chique à peine. – Alors on est chrétien, l'on parle de la sainteté de l'art, de la haute mission de l'artiste, de la poésie du catholicisme, de M. de Lamennais, des peintres de l'école angélique, du concile de Trente, de l'humanité progressive et de mille autres belles choses» (Théophile GAUTIER, «Préface» à *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Garnier Frères, 1966 [1834], p. 4.

³³ *Ibid.*, p. 4.

rachète en oeuvrant pour la communauté, thème qui a aussi été exploité par Victor Hugo dans *Les Misérables*, où Jean Valjean, devenu monsieur Madeleine, s'improvise maire philanthrope de Montreuil-sur-Mer. Parallèlement à ce rachat, Benassis emploiera des moyens discutables pour parvenir à ses fins. Comme le dit Raymond Aron dans sa préface au *Prince*, «les préceptes que suggère l'expérience du monde ne coïncident pas avec ceux que les moralistes enseignent³⁴».

Benassis constitue un carrefour normatif : il incarne les deux principes, piliers de la société, que Balzac expose dans l'«Avant-propos» : le Trône – spécifiquement le pouvoir centralisateur – par sa ressemblance avec Napoléon, et l'Autel par son parcours semé de signes religieux.

Retrouverez-vous ces principes générateurs d'une bonne élection, dans la masse ignorante qui compose une loi d'Élection, indéfiniment étendue en haine des privilèges, et par amour d'une égalité impossible? La matière électorale actuelle tend toujours, dans ses choix, à se mettre en hostilité ou en contradiction avec le pouvoir. La loi assemble les médiocrités du pays; elles ne peuvent que produire une parfaite image de leur substance élective, car rien ne les pondère³⁵.

Le niveau d'évaluation *éthique*³⁶ du personnage du médecin est sans conteste le plus riche parce que le plus ambivalent. Ce dernier se fait le propre juge de ses actions passées et s'impose l'exil dans le Dauphiné³⁷. La moralité de Benassis – les «moralistes», bourgeois ayant tenté de créer une morale non chrétienne, sont vus fort

³⁴ Raymond ARON, «Préface» de Nicolas MACHIAVEL, *Le prince*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1983 [1532], p. VI.

³⁵ Honoré de BALZAC, «Du gouvernement moderne», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 90.

³⁶ Philippe HAMON la définit comme suit : «relation sociale entre les personnages [...] et la relation interpersonnelle, relation entre sujets individuels ou collectifs, est toujours médiatisée par des normes, des morales, arts de recevoir, de se présenter, manières de table, théories et systèmes politiques, conduites de séduction, rites de passage, étiquettes diverses, contrats d'échange, tabous sexuels, etc.» (*Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 107).

³⁷ Ce parcours narratif sera repris plus tard par Victor Hugo dans *Les misérables* par Jean Valjean, à la différence que le héros hugolien purge une sentence imposée par l'institution juridique, sort qu'évite Benassis.

péjorativement par les utopistes – laisse perplexe³⁸. Il est ironique que ce dernier se fasse le juge des paysans dont il devient le chef par des procédés qui rappellent les théories de Machiavel. Le médecin, qui a d'ailleurs maille à partir avec les villageois lorsqu'il décide d'évincer les crétins pour des raisons sanitaires, les discrédite devant Genestas en les disant en proie à la superstition. Pour arriver à ce résultat, le médecin eut à annihiler, non sans peine, toute forme de superstition, caractéristique sociologique qu'ils partagent avec les chouans du roman du même nom – qui subsistait grâce à la présence des crétins. «Cette croyance sert à rendre douce une vie qui, dans le sein des villes, serait condamnée aux rigueurs d'une fausse philanthropie et à la discipline d'un hospice» (MC : 81). Le médecin tente de convaincre Genestas du bien-fondé de son intervention : «N'était-ce pas rendre un grand service au pays que d'arrêter cette contagion physique et intellectuelle?» (MC : 83). La forme interrogative trahit une volonté de convaincre, une faille au discours aux apparences dogmatiques de Benassis. Cet «acte d'humanité», ce «bienfait» que Benassis pu mener à bien en s'acoquinant avec les membres du conseil de la Commune, de qui il «intéress[a] l'avarice» (MC : 83) et en demandant à l'évêque le changement de curé. Malgré ces procédés discutables, les paysans ne lui témoignent que déférence et respect, à commencer par cette vieille paysanne qui le dit «l'ami du pauvre». Faute de pouvoir revenir à une oligarchie, il faut museler le peuple et le concevoir comme une masse d'individus indifférenciés³⁹.

Évaluer le personnage de Benassis consiste à le positionner sur une double axiologie correspondant à un double parcours narratif : celle du vice associé à sa jeunesse

³⁸ Dans l'«Avant-propos», Balzac range pourtant Benassis parmi les «figures irréprochables (comme vertu)», donc non intéressants : «En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs» (*La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, tome I, p. 11).

³⁹ «Il faut donc pacifier le peuple, avec l'appui d'une morale, celle qu'apporte, toute prête, une religion qui prône le sacrifice, l'obéissance et la divine résignation» (Max ANDREOLI, «Morale de la politique et politique de la morale», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 151-152).

parisienne, et celle de la vertu, associée à l'âge mûr passé en utopie. En Benassis s'opère le croisement entre sphère privée et sphère publique, qui laisse croire que la morale n'a rien à voir avec la raison d'État : «Peut-être n'y a-t-il rien d'absolu en morale, répondit Benassis; mais cette idée est dangereuse, elle laisse l'égoïsme interpréter les cas de conscience au profit de l'intérêt personnel» (MC : 162). La morale varie en fonction du chronotope : celle de Paris n'a rien à voir avec celle de l'utopie rurale.

La confession, mise en perspective de l'utopie

La confession de Benassis existe pour faire participer l'utopie à l'illusion du réel, pour la rattacher à un drame humain, pour la rendre plausible au lecteur du roman⁴¹. Elle fournit aussi une motivation romanesque – les crimes – à la construction de l'utopie. Sinon, nous serions forcés d'exclure les romans utopiques de ceux décrits par le principe qu'a énoncé Pierre Macherey selon lequel «[...] tous les romans de Balzac traitent d'une éducation ou d'un dépérissement⁴²». Cette analepse de Benassis donne tout son sens au roman, car elle renferme une collision, une opposition entre individu et société. Si la confession fait état du malaise que le jeune Benassis éprouve envers la société, l'utopie résout toute forme de conflit entre le personnage et son environnement. L'utopie est une voie d'évitement à l'évolution sociale telle que la conçoit Lukács⁴³.

⁴¹ Peter BROOKS insiste sur l'importance, pour le lecteur, de pouvoir se représenter un schéma : «We must, however, recognize that the apparent priority of fabula to sjuzet is in the nature of a mimetic illusion, in that the fabula – what really happened – is in fact a mental construction that the reader derives from the sjuzet, which is all that he ever directly knows» (*Reading for the Plot*, New York, Alfred A. Knopf, 1984, p. 13).

⁴² Pierre MACHEREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1970, p. 321.

⁴³ «Même dans le roman le plus dramatique il n'est nullement nécessaire de faire allusion à l'effondrement social comme tel. Les objectifs visés sont pleinement atteints si l'on représente avec une force convaincante le cours irrésistible du développement socio-historique. L'objectif essentiel du roman est de représenter la direction dans laquelle la société se meut» (Georges LUKÁCS, *Le roman historique*, p. 160).

La confession fait office de volet critique de l'utopie, comparable au premier livre de *L'Utopie* de More, qui fait le procès de la société anglaise sous l'oligarchie de Henri VIII. La confession du *Médecin*, narrée sous forme d'analepse, confère un sens à l'utopie par son effet rétrospectif⁴⁴. Répondant aux critères de lisibilité plus que ne le fait le reste du roman, cette portion de la diégèse, qui occupe le premier rang dans le temps de l'histoire, est narrée seulement dans le quatrième et avant-dernier chapitre, c'est-à-dire pratiquement au dénouement du récit. La transition de Benassis de son passé amoral au statut de maire de Voreppe, soit à un état d'autorité morale, est elliptique et énigmatique. Néanmoins, la confession fournit une explication à ce désir d'ordre qui préside à la création de l'utopie par Benassis, solution pour contrer les effets délétères de l'hétérotopie qui règne dans le monde civilisé servant de contexte à la jeunesse du protagoniste. Contrairement à l'Octave de Musset, il ira au-delà de la mélancolie pour pousser une réflexion d'ordre social. Il dépassera ainsi le mal du siècle, propre à son époque, à l'aide de l'utopie. Après ses déboires et ses crimes non punis, le docteur Benassis choisit pour destination la Grande-Chartreuse, où il veut mener une vie de prière. En passant devant le monastère, il change d'avis et décide que son repentir servira plutôt aux fins du bien commun : «*Le Fuge, late, tace* du chartreux est ici ma devise. Mon travail est une prière active, mon suicide moral est la vie de ce canton, sur lequel j'aime donner ce que je n'ai pas» (MC : 297). Par le «suicide moral», Benassis renonce à toute forme d'individualité.

La principale caractéristique du chronotope de la jeunesse de Benassis est le désœuvrement d'un jeune homme de province laissé à lui-même dans Paris : «Les théâtres, les acteurs pour lesquels je me passionnai, commencèrent l'œuvre de ma

⁴⁴ «Benjamin thus advances the ultimate argument for the necessary retrospectivity of narrative : that only the end can finally determine meaning, close the sentence as a signifying totality» (Peter BROOKS, *op. cit.*, p. 22).

démoralisation» (MC : 258). Comme René, le héros romantique du roman de Chateaubriand, Benassis passe de la civilisation au monde sauvage⁴⁵ et, parallèlement, de l'individualisme au collectivisme. Les chronotopes de la ville (Paris) et de la campagne (Dauphiné) correspondent à deux états moraux et sociaux différents. Tandis que la civilisation tue toute forme de prométhéisme, la campagne est le lieu où toutes les réalisations sont possibles. La métaphore florale de l'éclosion relie les deux chronotopes : «J'avais une activité sans but, je voulais les fleurs de la vie, sans le travail qui les fait éclore» (MC : 259). L'utopie renferme une autre métaphore appartenant au même champ sémantique, la semence, qui sert à qualifier l'action de Benassis auprès des paysans.

Seul personnage positif parmi les héros problématiques balzaciens, le Benassis quadragénaire détonne parmi les Raphaël, Louis Lambert et autres Lucien de Rubempré, héros du désenchantement qui se sont frottés à l'illusion de la «carrière ouverte aux talents» et qui ont dé péri par la suite. Car Benassis, enfant du siècle avant la lettre, est le seul personnage à avoir tenté de rompre le fil du roman du bâtard. Certes, le jeune Benassis, dont l'épisode parisien est «un des grands textes tableaux du mal du siècle⁴⁶», suit, à plusieurs égards, un parcours similaire à celui de Raphaël : enfance sous l'autorité d'un père despotique, dont il n'accomplit pas les aspirations, suivie de la démoralisation dans Paris et de l'amour avec une femme vertueuse et de la retraite dans la nature⁴⁷. Dans les deux cas, le dénouement se solde par la mort des protagonistes, morts causées

⁴⁵ «En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arrive à la Louisiane» (François-René de CHATEAUBRIAND, *Atala. René. Le dernier Abencerage*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1971 [1802], p. 44).

⁴⁶ Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, Paris, Gallimard, 1970, tome II, p. 1839.

⁴⁷ «Il sentait instinctivement le besoin de se rapprocher de la nature, des émotions vraies et de cette vie végétative à laquelle nous nous laissons si complaisamment aller au milieu des champs. [...] La vie devait y être spontanée, frugiforme comme celle d'une plante» (Honoré de BALZAC, *La peau de chagrin*, Paris, Press Pocket, 1989 [1831], p. 274-275).

toutes deux par le désir⁴⁸, assouvi dans le cas de Raphaël et sublimé dans le cas de Benassis.

Héros problématique, le jeune Benassis est conscient de cette dissonance entre lui-même et ce monde des apparences : «Tout est piège et douleur à Paris pour les âmes qui veulent y chercher des sentiments vrais» (MC : 274). Paris est truffé de contradictions et de faux-semblants, traduits stylistiquement dans le discours de Benassis par de nombreuses antithèses : «dans ce monde de grandeurs et de petitesesses, la jalousie sert plus souvent de poignard que d'aiguillon [...]»; «Ma vie était heureuse en apparence, misérable en réalité» (MC : 267); «De toutes les pratiques du monde, la louange est la plus habilement perfide» (MC : 267); «insensiblement, le tableau continuuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme» (MC : 261). Balzac a caricaturé l'hypocrisie et l'esprit de «protestantisme moral en politique» qui animent la jeunesse dans l'article «Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent⁴⁹» (*La Mode*, 1830), texte qui dénonce la gravité affectée des doctrinaires et la disparition de la littérature dans une société aux «mœurs de catafalques⁵⁰». La maladie morale qui frappe cette «société funéraire» n'est pas passée inaperçue aux yeux de Benassis : «De nos jours, le monde s'ennuie et veut néanmoins de la gravité dans les plus futiles discours» (MC : 274). Victime des pires tartuferies, Benassis subit l'aliénation typique des héros problématiques : «Le monde m'attribua donc des vices, des qualités, des victoires et des

⁴⁸ Voir l'analyse que fait Peter BROOKS du parcours de Raphaël dans *La peau de chagrin* (*op. cit.*, p. 48-61), où celui-ci établit un rapport entre le désir, opposition concrète à la volonté paternelle, et la mort : «But in the manner of so many fairy tales, the realization of desire comes in sinister forms, destructive of the self» (*op. cit.*, p. 50).

⁴⁹ «Nous réfléchissons beaucoup. On rencontre une foule de kantistes, méthodistes, de doctrinaires [Cousin et ses acolytes] qui font des folies gravement et dont la sagesse est folle. Ils tâchent de rebâtir, avec force mots nouveaux, des systèmes anciens. Ils sèment des graines sans germes, des expressions qui ne répondent à aucune idée. Ils n'ont pas même le courage de laisser ces vieilles plaisanteries métaphysiques, et de créer, en philosophie, une analyse basée sur des faits. Ils ont, depuis Cabanis et Bichat, fait subir à la connaissance de l'homme une restauration rétrograde. Ils essaient même de pervertir notre caractère national en nous fatiguant à penser à vide» (Honoré de BALZAC, *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 741).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 748.

revers que je n'avais pas; il me prêtait des succès galants que j'ignorais; il me blâmait d'actions auxquelles j'étais étranger» (MC : 267).

La description que fait Benassis des mœurs de la société parisienne, largement inspirée des «Complaintes», est une métonymie de la perception balzacienne de la situation politique en France : période d'incertitudes, où le libéralisme entraîne la perte du patrimoine culturel et le règne de la médiocrité : «La médiocrité, monsieur, suffit à toutes les heures de la vie; elle est le vêtement journalier de la société; tout ce qui sort de l'ombre douce projetée par les gens médiocres est quelque chose de trop éclatant» (MC : 274). Le verdict, révélé peu à peu dans *La comédie humaine*, sera sans appel : la société bourgeoise est la principale instigatrice de la médiocrité (en l'honneur de laquelle il forge le néologisme «médiocratie»), qui sera décrite de manière détaillée dans *Les Paysans*. *La comédie humaine* fait le procès de cette civilisation, qui ne peut être le lieu d'une œuvre prométhéenne mais plutôt celui d'une «polyphonie socioéconomique⁵¹». Juge sévère de ce «monde à rebours» qu'est la civilisation, Fourier a aussi dénoncé l'hypocrisie régnante dans les temps postrévolutionnaires⁵².

Même s'il y a antagonisme entre les deux sphères – la vertu des campagnes s'oppose aux passions destructrices de la ville –, ces deux mondes ne sont pas étanches. Benassis ne peut faire complètement abstraction de la sphère privée; il demeure hanté par son passé et ses passions le taraudent toujours, même s'il tente de les écarter au profit de son dévouement pour le canton. Il aura tenté d'exorciser ses passions et d'exercer une totale abnégation. Mais en vain : «J'ai beaucoup souffert, je souffre tous les jours; mais

⁵¹ «Le médecin n'a plus rien de commun avec ces héros balzaciens qui oscillent de désillusion en malheur tout en balbutiant leur détresse croissante dans un monde aliénant. Benassis, lui, a droit au discours soutenu, au récit développé, au message dogmatique parce qu'il a été artificiellement arraché au multiple, contradictoire et mobile de l'«empirie» socio-économique» (André VANONCINI, «L'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1988, p. 330).

⁵² «Le progrès de l'industrie et des Lumières ne fait qu'accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faux de l'industrie» (Charles FOURIER, *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, Paris, Flammarion, coll. «Nouvelle bibliothèque romantique», 1973 [1830], p. 49).

j'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir» (MC : 298). S'il y a encore des traces du jeune Benassis dans le Benassis quinquagénaire, l'inverse est aussi vrai : une réflexion sociopolitique a commencé à germer à l'époque des catastrophes amoureuses du protagoniste, tel qu'en témoigne ce passage capital :

De cette époque, monsieur, datent les réflexions sérieuses que j'ai faites sur la base des sociétés, sur les mécanismes, sur les devoirs de l'homme, sur la moralité qui doit animer les citoyens. Le Génie embrasse tout d'abord ces liens entre les sentiments de l'homme et les destinées de la société; la Religion inspire aux bons esprits les principes nécessaires au bonheur; mais le repentir seul les dicte aux imaginations fougueuses : le repentir m'éclaira (MC : 272).

De plus, quelques indices – soit des observations de Genestas, soit des remarques de Benassis lui-même – du passé houleux de médecin sont disséminés dans les trois premiers chapitres du roman : «Genestas devina quelque mystère dans cette vie obscure [...]» (MC : 78). Le personnage de Benassis permet surtout d'établir une relation entre l'individuel et le collectif, entre le corps social qu'est le village du Dauphiné et la personne de Benassis, réunis par le thème de la reconstruction. Au XIX^e siècle se renouvelle le lien entre le public et le privé : «[...] l'espace intime entretient désormais une relation dialectique avec l'espace public, alors qu'il était auparavant en position d'infériorité hiérarchique⁵³». Contrairement à l'imbrication du privé et du public qui a lieu dans *Les chouans*, où l'idylle de Marie de Verneuil et de Montauran se greffe sur l'arrière-plan historique⁵⁴, l'amour et l'utopie dans *Le médecin* ne peuvent se superposer et ont plutôt un lien causal. Chez Balzac, les «passions», de l'ordre du privé, ont un effet certain sur la vie publique, en l'occurrence sur le politique. «Vous connaissez seul, capitaine, le secret de ma vie. Si j'avais puisé mon courage dans un sentiment plus pur

⁵³ Geneviève SICOTTE, *Le festin lu*, Montréal, Liber, 1999, p. 31.

⁵⁴ Comme le dit Claudie BERNARD, «presque tous les romans historiques contiennent un roman d'amour» (*Le passé recomposé*, Paris, Hachette, coll. «Hachette supérieur», 1994, p. 122).

que ne l'est celui de mes fautes, je serais bien heureux! mais aussi, n'aurai-je eu rien à vous dire de moi» (MC : 298)⁵⁵. Que la cause de l'utopie soit les crimes amoureux la rend plus humaine et l'ancre dans un contexte romantique. Cela lui donne aussi un cadre, un contexte, un milieu, conformément à la poétique réaliste. Le constat est clair : le roman avait besoin de cette confession, de ce passé tumultueux pour exister. Que la confession soit placée à la fin du récit a pour effet de minimiser l'importance de l'utopie en la rendant tributaire de l'ambition du héros. Étant construite de toutes pièces pour répondre aux intérêts d'un individu, l'utopie devient un simulacre.

Genestas fait la lumière sur le personnage de Benassis

Le regard que pose Genestas sur le portail de la demeure du médecin tient lieu de première évaluation : «Si le commandant voulait que monsieur Benassis fût un homme soigneux ou méthodique, certes, la porte de sa maison annonçait une complète indifférence en matière de propriété⁵⁶» (MC : 73). Benassis n'a pas recours à la confession telle qu'institutionnalisée par la religion catholique mais bien telle que conçue par les romantiques : il se confessera, non pas au curé, mais bien à un militaire, qui est pourtant disqualifié lors du dîner des notables. En fait, le médecin, pour éviter d'être jugé trop sévèrement ou d'être mal compris, choisit avec soin son narrataire : «Tenez, capitaine, un vieux soldat indulgent comme vous l'êtes, ou un jeune homme plein

⁵⁵ Dans l'«Avant-propos», Balzac soulève la difficulté de rendre la vertu digne d'intérêt : «Joseph Lebas, Genestas, Benassis, Le curé Bonnet, Le médecin Minoret, Pillerault, David Séchard, les deux Biroteau, Le curé Chaperon, le juge Popinot, Bourgeat, les Sauviat, les Tascheron et bien d'autres ne résolvent-ils pas le difficile problème littéraire qui consiste à rendre intéressant un personnage vertueux ?» (*op. cit.*, p. 18). Tel que l'explique Benassis, la solution à ce problème réside dans la confession des fautes anciennes du protagoniste.

⁵⁶ Cette «indifférence en matière de propriété» reprend l'idée maîtresse d'article «La vie de château» (*La Mode*, 1830), allusion à l'essai de Lamennais intitulé *Indifférence en matière de religion*, qui fait état de l'incompétence des grands propriétaires due à la disparition des grandes fortunes, ce qui cause l'envahissement de la propriété foncière par la petite bourgeoisie. En comparant la situation française, qui mènera à une parcellisation infinie, à l'aristocratie anglaise qui entretient encore monuments et châteaux, Balzac soulève le danger du fossé grandissant entre l'extrême richesse et l'extrême pauvreté. Ainsi, il ne penche ni pour le morcellement ni pour la sauvegarde d'une division du territoire fondée sur les privilèges.

d'illusions, pouvaient seuls écouter ma confession, car elle ne saurait être comprise que par un homme auquel la vie est bien connue, ou par un enfant à qui elle est tout à fait étrangère» (MC : 254). Genestas est l'interlocuteur de Benassis au même titre que Pierre Gilles écoutait Raphaël Hythlodée parler de la nation du roi Utopus dans *L'Utopie* de Thomas More. L'utopie existe grâce à ce narrataire. Genestas, qui se présente à Benassis sous une fausse identité, somme Benassis de lui dévoiler son passé, qu'il a tu pendant douze ans : «Fût-elle [votre vie] plus simple que celle de votre Fosseuse, répondit Genestas, je voudrais encore la connaître, pour savoir les vicissitudes qui ont pu jeter dans ce canton un homme de votre trempe» (MC : 253). Benassis serait un romantique à son corps défendant. Il ne se lance dans sa confession qu'après un discours apologétique d'usage : «Capitaine, je hais parler de moi». Cette réticence à parler de soi ressemble à une déclaration anti-romantique. Benassis refuse de verser dans le registre romanesque : «Déjà plusieurs fois depuis hier je me suis fait une sorte de violence en vous expliquant les améliorations que j'ai pu obtenir ici. [...] Maintenant, vous dire mon histoire, ce serait ne vous entretenir que de moi-même, et ma vie est peu intéressante» (MC : 253).

Genestas, s'il n'a pas les facultés intellectuelles pour participer à la conversation du dîner des notables, a une expérience de vie qui lui vaut de porter un regard perspicace et un jugement sûr sur les personnes. La description physique de Benassis, soumis à l'examen du général Genestas, renferme plusieurs connotations sensuelles pour ne pas dire sexuelles. Benassis n'est pas un intellectuel malingre, mais bien un homme au physique imposant et au visage qui trahit un penchant pour les passions charnelles : «large des épaules et large de poitrine», «visage semblable à celui d'un satyre⁵⁷», «bouche sinueuse», «lèvres épaisses et rouges», «yeux bruns et animés par un regard vif

⁵⁷ Le satyre est une divinité mythologique ayant un penchant prononcé pour les nymphes ou encore un homme lubrique, obscène.

auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties» (MC : 77). Le corps de Benassis trahit donc son passé tumultueux.

Malgré son charisme, Genestas est mis à l'écart de la discussion des notables. Celui qui incarne la violence militaire, propre à l'empire napoléonien, fut en mesure d'intervenir lors du conte dans la grange, mais ne peut plus prendre part aux discussions sur l'avenir de la société. En effet, le commandant n'intervient que pour émettre essentiellement une critique en langage soldatesque sur les rituels et les guerres de religions : «Alors, selon vous [s'adressant au curé Janvier], il faut croire à tous vos salamalek, dit Genestas avec la bonhomie d'un militaire qui n'avait jamais pensé à Dieu» (MC : 211). Lorsqu'il propose l'armée comme «vrai type de civilisation», il est vite évincé par Dufau et Benassis : «Capitaine, répondit en riant le juge de paix, un vieil avocat a dit que les empires commençaient par l'épée et finissaient par l'écritoire, nous en sommes à l'écritoire» (MC : 223). Inapte sur le plan philosophique, le capitaine possède les compétences du narrataire que recherche Benassis :

Pour s'intéresser à mon récit, il faut entrer dans certaines délicatesses de sentiment et partager des croyances naturelles aux cœurs simples, mais qui paraîtraient ridicules à beaucoup de philosophes habitués à se servir, pour leurs intérêts privés, des maximes réservées au gouvernement des États (MC : 254)

L'antithèse opposant «croyances» et «maximes» renvoie à la dichotomie entre religion et système représentatif. Raphaël, lui aussi, en entamant son récit analeptique, attire l'attention sur l'acte de narrer («Ah ! si tu connaissais ma vie», dit-il à Émile), mais à un interlocuteur beaucoup moins admiratif que ne l'est Genestas à l'égard de Benassis : «Confesse-toi, ne mens pas; je ne te demande point de mémoires historiques. Surtout, sois aussi bref que ton ivresse te permettra; je suis exigeant comme un lecteur⁵⁸».

⁵⁸ Honoré de BALZAC, *La peau de chagrin*, p. 92.

Benassis, le Napoléon du peuple

En se suicidant moralement, en se départant de son lourd passé d'enfant du siècle, Benassis devient Napoléon, héros fondateur, dont le mythe est plus que jamais vivant autour de 1830. La vie de Napoléon a élargi considérablement les possibilités du roman au XIX^e siècle, provoquant la fusion entre Histoire et fiction⁵⁹. Après l'ère napoléonienne, le roman sort des ornières du lyrisme et s'inscrit dans l'histoire. Napoléon, issu de la petite noblesse, en cherchant à renier ses parents, refait le roman familial. Il cherche à devenir le Père du peuple coupable du régicide (1793). Il se fabrique une famille de rois et la légitimise en épousant une héritière d'empire légal. Le rêve des bâtards – l'ascension sociale par les femmes, si souvent présente dans *La comédie humaine* – est devenu possible : «L'exemple de Napoléon offre au roman un contingent inépuisable d'arrivistes séduisants⁶⁰».

Goguelat désigne Benassis comme le «Napoléon de [la] vallée», «sauf les batailles» (MC : 330). Même pour les libéraux, Napoléon Bonaparte est un point de repère historique : «catalyseur de répulsion et de fascination, il incarne les désirs exacerbés de l'homme romantique libéral qui aspire à se dépasser⁶¹». Loin d'être banalisé comme le seront la plupart des personnages de *La comédie humaine*, Benassis, en qui les paysans veulent voir un père, voire un monarque, offre une «surdétermination

⁵⁹ «À cause de la littérarité avec laquelle il exécute les plans du mythe infantile, l'aventurier génial qui, parti d'une île comme Robinson, pour revenir mourir dans une île après avoir mis le feu à tout un continent, a transmis au roman du XIX^e siècle la plus formidable impulsion que la littérature puisse recevoir d'un fait historique brut. Avant lui, le genre se confine dans les chambre à coucher où le Bâtard intrigant assouvit ses convoitises charnelles et sa curiosité; après lui, il a le monde entier pour scène, des peuples pour héros, et pour sujets tous les problèmes soulevés par l'expérience, toutes les questions brassées par une civilisation foisonnante en proie au trouble des idées» (Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1972, p. 242).

⁶⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁶¹ Corinne PELTA, *op. cit.*, p. 93.

idéologique⁶²». Si l'empereur fut le père de ses soldats, Benassis est le père de ses paysans :

Certes, je crois avoir assez prouvé mon attachement à la classe pauvre et souffrante, je ne saurais être accusé de vouloir son malheur; mais tout en l'admirant dans la voie laborieuse où elle chemine, sublime de patience et de résignation, je la déclare incapable de participer au gouvernement. Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation et doivent toujours rester en tutelle (MC : 216)

Le roman du XIX^e siècle, dont le contexte de production est marqué par le conflit entre la gérontocratie et le mouvement, englobe les thèmes de l'autorité et de la paternité légitimes⁶³. Les deux romans de Stendhal que sont *Le rouge et le noir* et *La Chartreuse de Parme* ont exploité cette thématique. Chez Balzac, la jeunesse des héros en réaction à l'autorité parentale est un lieu commun. Or, d'après le Balzac légitimiste, la France est en mal d'une figure autoritaire qui lui donne une direction politique et sociale. Napoléon est le père que cherchaient les orphelins de l'Empire après le régicide de 1793. L'autorité dont fait preuve Benassis à l'égard de ses «sujets» grâce à son omniscience ressemble davantage à celle d'un monarque paternaliste qu'à un *roi-citoyen* – tel que Louis-Philippe avait été surnommé par la presse. Benassis est non seulement médecin des corps mais aussi de la société, dont il est à la fois le législateur et l'instance morale. Il en contrôle également l'économie : il ne fait payer qu'aux plus riches ses services, il entrave les spéculations de Taboureau, il favorise le troc lorsque l'argent n'y est pas et rend son moulin accessible à ceux qui sont dans le besoin.

⁶² Pour Philippe HAMON, le carrefour normatif par excellence est le personnage : «Dans un texte, c'est certainement le personnage-sujet en tant qu'actant et patient, en tant que support anthropomorphe d'un certain nombre d'effets' sémantiques, qui sera le lieu privilégié de l'affleurement des idéologies et de leurs systèmes normatifs : il ne peut y avoir norme que là où un 'sujet' est mis en scène» (Philippe HAMON, *op. cit.*, p. 104).

⁶³ «Particularly during the Restoration, after the fall of Napoleon who seemed to incarnate the triumph of energy and youth over the resistances of age, tradition, and hierarchy, France experienced a relapse into an intense conflict of generations» (Peter BROOKS, *op. cit.*, p. 64).

L'ascension de Benassis au pouvoir soulève pourtant des doutes quant à sa probité. L'épisode de l'éviction des crétins, opération délicate que Benassis effectue dès son entrée dans le canton, rappelle le conseil de Machiavel au prince, qui consiste à effectuer en premier les actions susceptibles de créer un soulèvement populaire : «Aussi, en s'emparant d'une province, le nouvel occupant doit-il faire le compte de toutes les violences nécessaires, les exercer ensuite toutes d'un coup, pour n'avoir pas à les répéter chaque jour : de cette façon, il pourra d'abord rassurer ses sujets, puis les gagner à force de bienfaits⁶⁴». Car le prince, selon Machiavel, doit avoir l'affection populaire : «Un des plus puissants remèdes contre les conjurations consiste donc à ne pas être détesté du populaire⁶⁵». Que Benassis ait dit à Genestas ne pas craindre de se faire abattre en pleine campagne – comme le craindra le général Montcornet dans *Les paysans* – est également une allusion possible à l'affaire Louis-Paul Courier, pamphlétaire défenseur du pauvre assassiné par un de ses paysans.

Le sacre de Benassis

Une analyse onomastique sommaire permet de détecter dans Benassis «bien assis» (sur le trône, comme l'a été Napoléon après avoir été couronné empereur des Français). Le patronyme Benassis contient aussi un sème religieux, par les similarités qu'il offre avec le verbe bénir. L'exercice de sa profession lui vaut d'être vu par les paysans comme un faiseur de miracles⁶⁶ : «J'en connais plusieurs ici qui croient que leurs blés poussent mieux quand il [Benassis] a passé le matin le long de leur champ» (MC : 186). Benassis

⁶⁴ Nicolas MACHIAVEL, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 97-98. Benassis, malgré ses méthodes draconiennes, ne veut pas être perçu comme un tyran par les paysans : «Genestas pensa que la veille il avait été trop modeste dans la manière dont il lui avait peint l'affection que lui portaient les habitants du Canton. C'était bien là la plus douce des royautés, celle dont les titres sont écrits dans les cœurs des sujets, royauté vraie d'ailleurs» (MC : 201-202).

⁶⁶ Mireille LABOURET compare Benassis à Jésus-Christ et relève plusieurs métaphores religieuses, la plus fréquente étant celle de la semence («Images et paraboles dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 52).

convainc les paysans de devenir ses disciples par des arguments économiques, les «prompts résultats» étant sûrement une plus grande productivité : «Nos fermiers étaient mes apôtres, ils convertissaient promptement les incrédules en leur démontrant la bonté de mes préceptes par de prompts résultats» (MC : 107). Contre-révolutionnaires dans *Les chouans*, les paysans, dans *Le médecin*, portent leur allégeance au bonapartisme : «Napoléon seul y avait jeté son nom, il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées» (MC : 96).

Vu le processus de sécularisation, ayant débuté au XVI^e siècle, le XIX^e siècle est obsédé par la question des origines. Le thème religieux fait de nouveau son entrée dans la littérature de pair avec celui de la quête des origines : «[...] and all respond to the need for an explanatory narrative that seeks its authority in a return to origins and the traing of a coherent story forward from origin to present⁶⁷». La religion, de pure superstition dans *Les chouans*, associée aux messes noires et à la dissidence royaliste, devient, sous l'influence de Benassis, le principal agent de l'ordre social, car elle «réprime les passions de l'homme et entrave ainsi sa dépravation» (MC : 137). Étant donné son passé houleux et, pourrait-on dire, criminel, le docteur Benassis, comme saint Paul et saint Augustin, est à la fois pénitent et sauveur. Sorte de héros expiatoire, il véhicule, à son insu, une symbolique religieuse dont fait état le narrateur omniscient et que perçoivent ses émules, les paysans. Narrateur intradiégétique à la fois idéalisé et mis en question par le narrateur extradiégétique, Benassis est aussi omniscient – Napoléon, quant à lui, est omnipotent; grâce à l'exercice de sa profession, Benassis peut sonder les âmes et ainsi les contrôler. C'est comme cela qu'il ramène dans le droit chemin les récalcitrants tels que Gondrin,

⁶⁷ Peter BROOKS, *op. cit.*, p. 6.

qu'il intègre les marginaux comme La Fosseuse et qu'il élimine les irrécupérables que sont les crétins.

Napoléon mis en récit : une légende en utopie

Que Benassis soit une réincarnation de Napoléon, personnage mythique aux yeux des paysans, en fait un législateur atypique. L'identification à un personnage historique introduit une autre forme de récit dans un univers narratologique statique : «[...] le culte de l'Empereur qui conduit à la fusion de la légende et du romanesque avec l'utopie, viennent tempérer le dévouement exclusif à la communauté que suppose la conception organique du social⁶⁸». Il est inusité en utopie qu'un individu autre que le personnage témoin ou le législateur prenne le relais de la narration. Dans *Le médecin*, l'empereur revit par l'entremise de Goguelat, un représentant du peuple, sous l'œil et l'oreille attentifs et respectueux de Benassis et de Genestas. Goguelat, ancien soldat de l'infanterie, dans un discours empreint d'une verve toute populaire doublée d'un registre familier, raconte, pour le plaisir de son auditoire, les aventures de Napoléon et de son armée en Italie, en Égypte et en Russie. Narrateur interne, Goguelat, à l'instar de Benassis, introduit son récit, ce qui rend visible l'embranchement narratif et fournit les causes de cette place donnée au surnaturel propre à intéresser l'auditoire qui forme «un tableau curieux» :

Tous ces gens attentifs, et divers dans leurs poses, exprimaient sur leurs physionomies immobiles l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple et de l'impossible presque croyable, le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie? (MC : 225).

⁶⁸ Françoise SYLVOS, *loc. cit.*, p. 109-110.

L'attention que porte un auditoire subjugué par la «poésie» d'un orateur charismatique rappelle la messe noire tenue dans la forêt bretonne des *Chouans* par l'abbé Grudin⁶⁹. En ayant «prostitué le sacerdoce aux intérêts politiques⁷⁰», l'ecclésiastique, qui ne partage aucun trait avec l'abbé Bonnet du *Curé de village*, manipule les paysans afin de les faire servir la cause contre-révolutionnaire. Dans *Le médecin*, les paysans portent leur allégeance au bonapartisme. Faciles à endoctriner, que ce soit par les doctrines bonapartistes ou royalistes, ils demeurent en dehors des enjeux modernes, c'est-à-dire du libéralisme de la bourgeoisie montante.

Que les hauts faits de ce «dieu du peuple» (MC : 224) soient relatés par un paysan n'est certes pas une coïncidence, car les habitants du Dauphiné s'accrochent à l'idée que l'empereur est encore bien vivant. Lors de la riposte de l'Europe suite à la prise de Moscou par l'empereur et son armée, ce dernier, trahi de tous, déplore Goguelat, est abandonné par les Parisiens pour leur boutique et pour les Bourbons : «Ceux-ci disent qu'ils ne le connaissent pas! Ah! bien oui, mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement» (MC : 250). Aux yeux des paysans, l'histoire s'arrête à l'Empire. Pour ces raisons, ils s'avèrent de parfaits candidats à l'utopie.

Le fantastique qui caractérise le conte de la bossue imprègne également le second conte, mettant en scène Napoléon. Le chef d'armée y est décrit comme un être quasi surnaturel, mobilisateur, invulnérable, entouré de rois «comme les rayons du soleil⁷¹»

⁶⁹ Honoré de BALZAC, *Les chouans*, p. 284 : «Les paysans immobiles et debout, les yeux attachés sur l'orateur, ressemblaient à des statues; mais mademoiselle de Verneuil remarqua bientôt que cette attitude générale était le résultat d'un charme jeté par l'abbé sur cette foule. Il avait, à la manière des grands acteurs, manié tout son public comme un seul homme, en parlant aux intérêts et aux passions».

⁷⁰ *Ibid.*, p. 284.

⁷¹ L'Empire et tout ce qui s'y rapproche est souvent décrit à l'aide de la métaphore du feu ou du soleil. (dans la nouvelle *Adieu*, ainsi que dans l'incipit d'*Une ténébreuse affaire* : «L'automne de l'année 1803 fut un des plus beaux de la première période de ce siècle que nous nommons l'Empire. En octobre, quelques pluies avaient rafraîchi les prés, les arbres étaient encore verts et feuillés au milieu du mois de novembre. Aussi le peuple commençait-il à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré consul à vie, une entente à

(MC : 241). La prophétie – une vision du monde en feu qu'eut sa mère – qui présida à sa naissance fit que sa mère le voua à Dieu. Napoléon, tel un prêtre⁷², avait un formidable ascendant sur ses soldats : «Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac [...]» (MC : 242). Cette dimension surhumaine dont Goguelat affuble Napoléon est intimement liée à la religion catholique : «Aussi fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu» (MC : 241). Les paysans remontent au texte narratif le plus ancien du monde occidental : l'Ancien Testament, qu'ils adaptent à ce héros moderne. Pour eux, Napoléon est «enfant de Dieu fait pour être père du soldat» (MC : 232). Les exploits accomplis par Napoléon, dont les nombreuses traversées de la Méditerranée sur une coque de noix, sa capacité de passer à travers les lignes de feu sans être touché et de se sortir indemne d'une épidémie de peste ou d'un froid sibérien relèvent du surnaturel. Lors d'une campagne, ne mangeant et ne dormant jamais, «il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile» (MC : 233). Goguelat raconte, en abrégé, le désastre de la Bérézina, où les cadavres gelés jonchaient le sol. Une fois de plus, Napoléon se montre inébranlable : «J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Était-ce encore naturel?» (MC : 246)⁷³. Le chef d'armée avait aussi le don d'ubiquité («il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau» (MC : 235)). Après avoir été évincé au profit des Bourbons, il tente de se suicider par empoisonnement «parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de

laquelle cet homme a dû l'un de ses prestiges; et, chose étrange! le jour où, en 1812, le soleil lui manqua, ses prospérités cessèrent».

⁷² La parole de prêtres tels que Bonnet et Grudin, a un réel pouvoir sur les ouailles.

⁷³ *Adieu*, publié en 1830, offre une plus longue description de cet épisode morbide de la campagne de Russie, sans toutefois insister sur la présence de l'empereur, contrairement à la version de Goguelat. Gondrin, le seul pontonnier ayant survécu à cette terrible épreuve, l'un des «cinquante héros qui ont sauvé l'armée et qu'on oubliera», est le seul lien existant entre *Le médecin* et le reste de l'œuvre de Balzac.

son talisman. [...] mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose! se reconnaît immortel» (MC : 249).

Agonie et obsèques de Benassis

Le dernier chapitre du roman, intitulé «Élégies», porte le nom du genre littéraire célébré par Chénier⁷⁴ et Lamartine. Il s'agit d'un poème lyrique exprimant une plainte douloureuse et des sentiments mélancoliques. Ce chapitre, qui suit la confession de Benassis, englobe d'autres métarécits caractérisés par des atermoiements et des dénouements tragiques : les confessions de Genestas et de La Fosseuse, la lettre d'Adrien signalant à Genestas la mort de son protecteur et les funérailles de Benassis, est le point culminant du roman du point de vue dramatique. À la fin de son séjour dans le Dauphiné, Genestas confie à Benassis la véritable raison de sa visite. Il voudrait que le médecin entreprenne de guérir Adrien, son fils devenu. Benassis, bien que meurtri par la mort prématurée de son propre fils, accepte de prendre chez lui Adrien.

Le commandant raconte à son tour la tragédie de sa vie amoureuse. Il confesse à Benassis avoir été amoureux d'une jeune Juive prénommée Judith qu'il connut pendant une campagne napoléonienne lors de son séjour dans une famille polonaise. La fille de la maison s'enticha plutôt du maréchal-des-logis et compagnon de Genestas, le bien nommé Renard. Ce dernier, après l'avoir épousée suivant les lois polonaises, lui fit un enfant et l'abandonna après l'avoir expatriée en France. Renard ayant rendu l'âme pendant la campagne russe de 1813, Genestas s'occupa de Judith et adopta son enfant : «L'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'habiller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'usage, de signer leurs tas de papiers; puis, quand son enfant eut un nom et un père, elle

⁷⁴ Le titre de ce chapitre fait peut-être allusion aux *Élégies* d'André de Chénier, dont des extraits figurent en exergue dans les romans de jeunesse de Balzac.

revint se coucher, je lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà mes noces» (MC : 307). Genestas, qui n'avait jamais confié à quiconque cette histoire d'un enfant bâtard devenu légitime, tient à ce que tout cela reste dans le privé : «Gardons-nous le secret de tout cela», dit Genestas. Benassis accepte donc de prendre soin d'Adrien, rendu malade à la suite d'études à l'École Polytechnique, victime du système créé par Napoléon⁷⁵.

Huit mois après son arrivée dans le Dauphiné, Adrien rédige à son père une missive où il relate la mort de son bienfaiteur. Ce décès lui a semblé avoir été précipité par une lettre, qui lui «parut avoir été écrite par une femme» (MC : 325), et les obsèques du médecin tant aimé par les habitants du Canton : «Lorsque le convoi s'est fait, le cercueil a été porté dans l'église par les quatre plus anciens de la Commune, mais avec des peines infinies, car il se trouvait entre la maison de monsieur Benassis et l'église, près de cinq mille personnes qui, pour la plupart, se sont agenouillées comme à la procession» (MC : 326-327).

Le destin de Benassis est le meilleur exemple de l'axiome de sociologie balzacienne énoncé dans l'«Avant-propos», selon lequel les passions sont le moteur du changement social⁷⁶. L'utopie enfouit, certes, les souffrances et crée des clairs-obscur dans la vie personnelle des protagonistes en camouflant les secrets compromettants. La souffrance, dénominateur commun de toutes les analepses contenues dans *Le médecin*, est persistante malgré les efforts d'abnégation et de dévouement à la collectivité. Il s'avère farfelu, donc, de penser que les passions puissent être éradiquées par le «bonheur tout fait» d'un monde totalitaire.

⁷⁵ Les longues heures d'études comme cause de maladie est un sujet abordé par Grégoire Gérard dans *Le curé de village*.

⁷⁶ «En lisant attentivement le tableau de la Société, moulée, pour ainsi dire, sur le vif avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement que si la pensée, ou la passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur» («Avant-propos», p. 12).

Le chronotope de l'utopie : une Restauration réinventée en milieu rural

Balzac écrit *Le médecin* dans un contexte de mouvance sociale et politique, d'*hétérotopie*, pour emprunter le terme de Michel Foucault⁷⁷. Car la Monarchie de Juillet n'a pas remédié au chaos créé par la Restauration. Le désir de classification qui préside à la rédaction de *La comédie humaine* ne serait pas étranger au contexte de crise et à l'influence des sciences naturelles, plus particulièrement de Cuvier. Tenter d'établir une taxinomie en adaptant la méthode de la biologie dans les sciences sociales, classer le désordre qui résulte de la nouvelle donne sociale a quelque chose de rassurant. Balzac n'est cependant pas un réformateur. Ses romans nomment la situation problématique sans pour autant proposer des solutions : «C'est une des forces de *La comédie humaine* que de faire apparaître des territoires mouvants. Ils deviennent la métaphore d'un monde en mal d'identité fixe, en peine de valeurs marquées⁷⁸». Félix Davin, dans l'«Introduction» aux *Contes philosophiques*, explique ce qu'est la matière première de Balzac conteur : «Un conteur, un amuseur de gens, qui prend pour base la criminalité secrète, le marasme et l'ennui de son époque, un homme de pensée et de philosophie, qui s'attache à peindre la désorganisation produite par la pensée; tel est M. de Balzac⁷⁹». Les utopistes comme Charles Fourier, dont la thèse centrale veut que la civilisation bourgeoise soit une subversion de l'ordre social, ne voient pas d'un meilleur œil leur époque. Comme en feront état les atermoiements d'Alfred de Musset quelques années

⁷⁷ La vision de Balzac de la période de crise (1789-1848) s'apparente à ce que Michel FOUCAULT nomme l'hétérotopie, c'est-à-dire l'absence d'un classement, de hiérarchisation selon une règle empirique : «Les choses y sont 'couchées', 'posées', 'disposées' dans des sites à ce point différents qu'il est impossible de trouver pour eux un espace d'accueil, de définir au-dessous des uns et des autres un lieu commun» (*Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1966, p. 9). Comme nous l'avons mentionné précédemment (supra, p. 25), son contraire, l'utopie, en donnant un ordre aux choses dans ailleurs, un «espace merveilleux et lisse», rassure : «elles ouvrent des cités aux vastes avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles, même si leur accès est chimérique» (*Ibid.*). L'utopie assure une cohérence artificielle, c'est pour cela qu'elle est inhumaine.

⁷⁸ Philippe DUFOUR, Nicole MOZET [dir.], *Balzac géographe. Territoires*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2004, p. 13.

⁷⁹ Félix DAVIN, dans Honoré de BALZAC, *La peau de chagrin*, p. 357.

plus tard, malgré la multiplication des doctrines, la politique des années post Juillet se caractérise par un vide idéologique et par l'importance indue octroyée à la presse et à l'opinion publique : «La génération du siècle est à la fois dépossédée du passé et de l'avenir, et sans place dans le présent, abandonnée au vide et au froid⁸⁰».

La topographie joue un rôle essentiel et métaphorique dans la représentation de la société. Balzac dira, dans l'«Avant-propos», que les différences entre les animaux et, par extension, les êtres humains, dépendent du milieu où ils vivent⁸¹. Pour changer l'être humain, il faut donc le transposer dans un autre milieu que Paris. À contre-courant de cette tendance à imputer à la bourgeoisie ce mal identitaire, *Le médecin* est isolé de *La comédie humaine*, disions-nous, par la place qu'il octroie au thème de la reconstruction d'un espace, alors que la majorité des personnages se détruisent pour l'argent⁸². Les romans utopiques tels que *Le médecin* et *Le curé* présentent des situations idéales, pour ne pas dire idéelles, dans un espace parfaitement ordonné à la suite d'une réorganisation. Cet espace se doit, bien sûr, d'être à l'extérieur de Paris.

Balzac a donc pensé à la campagne, lieu que le temps historique n'a pas encore affecté. Selon Fourier, l'agriculture s'avérait le domaine idéal où opérer la réforme industrielle. Il fallait donc agir sur la campagne avant d'opérer sur la ville, déjà sous l'emprise de la civilisation et bien engagée dans la voie de la dégénérescence. L'analyse de l'aspect spatio-temporel à l'aide du chronotope laisse voir une fixité historique perçue par Genestas. Alors que les *Contes drolatiques* constitue une œuvre critique des ruptures occasionnées par la Monarchie de Juillet par des innovations thématiques et stylistiques,

⁸⁰ Claude DUCHET, dans Alfred de MUSSET, *Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Garnier Frères, 1968, p. XIX.

⁸¹ «Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer» («Avant-propos», p. 8).

⁸² L'exemple le plus éloquent est le cas de Philippe Bridau, être monstrueux qui finit par tuer sa mère en voulant la dépouiller de ses biens. *La Rabouilleuse* contient aussi des figures d'anciens soldats de l'Empire – dont le chef est Maxence Gilet – qui, refusant de s'intégrer à la bourgeoisie de province, s'emploient à faire les quatre cents coups.

Le médecin, écrit à la même époque que les *Contes*, formule le besoin d'un renouveau non pas à l'aide de l'idiome, mais bien par l'entremise de l'aspect spatial : Benassis veut changer la société en transformant une portion du territoire de la campagne française.

L'espace prend toute la place en utopie, où la durée est inopérante. En effet, le présent de la narration, dans *Le médecin*, est constamment interrompu par des descriptions ou des monologues. La notion de chronotope met en relief l'invention d'une temporalité nouvelle – une synthèse des périodes historiques depuis l'Ancien Régime, une succession de périodes ou d'âges, comme chez Saint-Simon et Fourier – qui ne correspond à aucun référent et qui est entièrement façonnée par la transformation de l'espace. Le temps historique, soit celui de la France sous la Restauration – Benassis est arrivé au Dauphiné en 1817 et Genestas fait son apparition en 1829 – est complètement évincé. Il fait place ultimement au temps utopique, donc à l'uchronie, nommée l'«ère industrielle» (MC : 105), constituée d'une série de progrès économiques.

La division du processus d'industrialisation en trois ères tient aussi de la méthodologie utopiste – Saint-Simon abuse de ce procédé dans le *Système industriel*. Dans *Le médecin*, le premier âge consiste à fonder de petites industries locales (vannerie, oseraie), de bâtir six fermes et de construire une route qui relie le canton à Grenoble. Il est déjà possible de déceler une faille dans l'utopie du Dauphiné : le recours à la main-d'œuvre et à certains intellectuels de l'extérieur, de façon à «lancer le bourg dans une grande production agricole» (MC : 103) : «J'avais créé dans ce bourg une industrie, j'y avais amené un producteur et quelque travailleurs (MC : 98); «[...] je fis bien venir des ménages et des gens industriels, je leur donnai bien à tous le sentiment de la propriété» (MC : 112). La transformation de l'espace par le défrichage est suivie de l'ensemencement au propre et au figuré : «Ces cinq années forment à mes yeux le premier âge de la vie prospère de notre bourg, reprit Le médecin. Pendant ce temps,

j'avais tout défriché, tout mis en germe dans les têtes et dans les terres» (MC : 106). Les «têtes» et les «terres», les paysans et leur milieu ne font qu'un. «Le mouvement progressif de la population et des industries ne pouvait plus s'arrêter désormais. Un second âge se préparait» (MC : 106). Celui-ci est l'ère sanitaire du luxe et du mieux-vivre et, surtout, de la bonification des produits destinés au commerce. Celui aussi de la petite propriété. «Je cherchai pour notre petite sphère une pensée analogue, afin d'y créer un troisième âge commercial» (MC : 110), qui permettrait le commerce extérieur, l'industrie de la chaussure et des chapeaux, et à trois foires annuelles. L'aboutissement souhaité de cette évolution, résultante logique de l'ère industrielle, est la mutation de la classe paysanne en classe bourgeoise : «Peut-être finirons-nous par prendre tournure de petite ville et par avoir des maisons bourgeoises» (MC : 112).

Dans cet espace dépouillé par le narrateur de sa dimension temporelle, de tout événement révolutionnaire, Benassis réinvente l'histoire et relate à son narrataire le processus d'industrialisation du canton à l'aide d'un vocable utopiste⁸³. Homme de son temps, le médecin, comme l'a noté Trousson, «lie le progrès moral au progrès économique⁸⁴» : «En peuplant le bourg, j'y créais des nécessités nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres gens. Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles» (MC : 101-102). La création de besoins de façon à rendre nécessaire la mise sur pied d'une industrie provient de la pensée de Saint-Simon⁸⁵. L'ère industrielle est l'aboutissement d'une série

⁸³ Benassis veut répondre à cette question de Genestas : «Comment avez-vous fait, monsieur, pour tripler en dix ans la population de cette vallée où vous aviez trouvé sept cents âmes, et qui, dites-vous, en compte aujourd'hui plus de deux mille ?» (MC : 94). L'expansion démographique est signe de prospérité.

⁸⁴ Raymond TROUSSON, *op. cit.*, p. 174.

⁸⁵ «C'est par la multiplication des besoins et des travaux divers que la fraternité des hommes peut devenir un objet de pratique. La véritable société chrétienne est celle où chacun produit quelque chose qui manque aux autres, lesquels produisent tout ce qui lui manque». «L'entreprise sociale a pour objet la satisfaction des besoins de tous; la richesse, qui satisfait aux besoins de tous, s'y produit, comme dans l'entreprise particulière, par le concours des capitaux et de l'industrie publique» (Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, Paris, Anthropos, 1968, tome I, p. 50 et p. 69).

d'époques énumérées autant par Fourier que par Saint-Simon, qui se sont penchés tous deux sur la question de l'industrie comme facteur de progrès⁸⁶. Benassis s'est visiblement inspiré des deux utopistes, car la régénérescence de la commune s'est faite «en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous nous créons et les moyens de les satisfaire» (MC : 95). Fourier, comme Balzac, a intégré la méthode de classement des sciences naturelles à son analyse de la société : si Balzac faisait le parallèle entre zoologie et sciences sociales, Fourier comparait le classement des minéraux à celui des civilisations⁸⁷. Le concept d'attraction industrielle fait en sorte que la production naisse d'un mouvement naturel des individus vers le travail. Pour cela, il faut donner libre cours aux passions pour assigner les individus aux différentes tâches⁸⁸. Grâce à leur sublimation, les passions, destructrices dans l'ensemble de *La comédie humaine*, ont une fin sociale dans *Le médecin*.

⁸⁶ D'après Charles FOURIER, «le mécanisme de l'univers et de toutes ses parties est dualisé, sujet à des âges d'harmonie et de subversion» (*op. cit.*, p. 508). Saint-Simon proclame que l'ère industrielle est le troisième stade de l'évolution de la civilisation, l'époque postévolutionnaire en étant une de transition (SAINT-SIMON, Claude-Henri de, *Écrits politiques et économiques*, [Juliette Grange, éd.], Paris, Pocket, coll. «Agora. Les classiques», 2005, p. 401).

⁸⁷ Charles FOURIER, *op. cit.*, p 445.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 107 : «Les accords de passions et de sympathies, dont les règles semblent aux civilisés un grimoire impénétrable, sont au contraire un mécanisme organisé selon les méthodes géométriques».

Le dîner des notables : les assises idéologiques de l'utopie

Je ne partage pas la croyance à un progrès indéfini, quant aux Sociétés; je crois aux progrès de l'homme sur lui-même.
– Honoré de BALZAC⁸⁹

Le chapitre «Le Napoléon du peuple» contient deux épisodes dont la juxtaposition n'est pas anodine : le mythe de Napoléon narré par Goguelat dans la grange – dont nous avons parlé précédemment – et la conversation à teneur sociopolitique des bourgeois, directement ancrée dans la réalité contemporaine, autour de la table de Benassis. Si la deuxième séquence narrative se veut un pas vers le sérieux philosophique dont Balzac veut désormais faire preuve, la première, qui se compose d'un conte fantastique suivi d'un conte militaire, s'inscrit plutôt dans la veine des *Contes bruns* et laisse émerger un passé littéraire désavoué par Balzac. L'imaginaire du peuple, qui a gardé le sens du sacré, a pour effet d'engendrer une forme de récit narratif, la légende, tandis que celui de la bourgeoisie a pour conséquence de figer la trame narrative. Les bourgeois, contrairement aux paysans, peuvent fonctionner avec le substrat idéologique des discours doctrinaires produits pendant la Restauration. Que la fable soit absente du dîner des notables en fait un passage inintéressant du point de vue narratologique, passablement éloigné de la définition de la littérarité. Dans cet épisode, où règne *in praesentia* le

⁸⁹ «Avant-propos», p. 16.

⁹² L'article inédit «Du gouvernement moderne» (1830) a servi de matière première idéologique au discours de Benassis : «Donc, l'élection, la participation au pouvoir ne doit jamais descendre aux mains inexpérimentées des individus de cette masse. Mais aussi, les deux autres classes ont l'obligation envers elle de lui donner un bonheur tout fait. Il leur faut du travail et du pain» (Honoré de BALZAC, «Du gouvernement moderne», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1075). Cette réciprocité entre les trois groupes de la hiérarchie sociale, prônée également par Saint-Simon, est mise en œuvre par Benassis.

sociolecte de l'utopie, le tout-puissant Benassis expose ses vues monolithiques sur ce que devrait être la société sous la Monarchie de Juillet.

L'entrée en matière du dîner, qui réunit les notables du canton, est ponctuée d'entorses aux lois de la bienséance de rigueur dans les salons bourgeois : le retard de Benassis (qui lui est reproché par Jacquotte, sa servante), l'omission des politesses de préséance et le murmure expéditif du *Benedicite*. Ces détails confirment la conversion de Benassis au mode de vie rustique des campagnes, car aucune trace du raffinement des salons parisiens ne subsiste dans son comportement. La description de l'intérieur de la maison du médecin dépeint Benassis plus favorablement : «En examinant ces objets d'un luxe ancien et néanmoins presque neufs, chacun le trouvait en harmonie avec la bonhomie et la franchise du maître de la maison» (MC : 205). Relevons tout de même l'oxymoron qui fait des objets qui trônent dans la salle à manger à la fois anciens et «presque neufs», alliage de l'Ancien Régime et du régime post Juillet. La structure binaire chez Balzac, que ce soit sur le plan de la macrostructure (composition du roman, idéologie) ou de la microstructure (syntaxique ou sémantique) occasionne la perte des repères temporels : il y a amalgame entre des éléments d'une époque monarchique (Henri IV) et la petite bourgeoisie du XIX^e siècle. Le discours de Benassis décrit aussi un monde en transition, cette société en équilibre précaire entre la nécessaire industrialisation, prémisse du capitalisme laissant la porte grande ouverte au libéralisme qui comporte moult dangers (l'argent), et un légitimisme qui, tout en protégeant le peuple, nie tout droit à l'égalité⁹².

L'ordre utopique crée un nouveau type de hiérarchisation sociale, et ce, sans pour autant reprendre la hiérarchie qui prévalait sous l'Ancien Régime. Balzac s'inspirera surtout des théories vitalistes, selon lesquelles la pensée circule sous forme de fluides dans l'organisme. Selon André Vanoncini, les romans utopistes présentent un système

fondé sur les trois sphères énergétiques (spécialisée, abstraive et instinctive)⁹³. Cette hiérarchisation semble s'inspirer des classes définies par Saint-Simon : les savants, les propriétaires et le peuple. Pour Saint-Simon, il s'agit d'établir la propriété pour l'intérêt général de la société et non plus seulement pour l'avancement d'une des classes qui la composent⁹⁴. Les propriétaires relèvent du pouvoir temporel et travaillent de concert avec les savants, qui eux, appartiennent au pouvoir spirituel, en leur octroyant le capital nécessaire à leur activité au service du progrès humain et du bien-être de la masse. Dans *Le médecin*, Benassis fait figure de spécialiste tandis que ses adjuvants, les notables, correspondent aux bourgeois de la sphère abstraive. Le peuple se range dans la sphère instinctive.

Balzac, qui avait dénoncé la médiocrité ambiante sous la Restauration dans le conte philosophique *La peau de chagrin*, décide d'emprunter, dans *Le médecin*, la voie de la reconstruction sociale. Dès 1831, dans *La peau de chagrin*, a lieu un de ces dîners stratégiques. Le protagoniste, Raphaël, est convié chez le banquier Taillefer à un banquet à caractère orgiaque. Ce dîner digne d'un festin rabelaisien⁹⁶ donne préséance aux plaisirs charnels sur les discours incohérents des invités ivres⁹⁷ : «Je veux un dîner royalement splendide, quelque bacchanale digne du siècle où tout s'est, dit-on,

⁹³ «Tout en haut de cette hiérarchie devra s'établir désormais une aristocratie possédant le don de spécialité. Cette élite comprendrait, outre un noyau de nobles éclairés, toutes les supériorités de pensée, de pouvoir et d'argent; elle aurait pour tâche de déterminer le destin politique de la nation. La bourgeoisie, en tant que corps intermédiaire, utiliserait ses facultés abstraites à des fins d'enrichissement individuel, tout en servant aussi la prospérité générale; elle devrait voir satisfaites ses prétentions égalitaires par sa présence dans une assemblée élue au suffrage censitaire. Quant aux paysans, prolétaires et petits bourgeois, ils formeraient la masse des instinctifs, située à la base de l'édifice social. Ceux-ci s'accompliraient par le travail et par la foi, mais n'auraient pas d'existence politique» (André VANONCINI, *loc. cit.*, p. 235).

⁹⁴ Saint-Simon, en 1790, avait renoncé à son titre de comte et procédé à une redistribution du pouvoir économique (expropriation – réappropriation des biens ecclésiastiques) et à une redéfinition des relations sociales.

⁹⁶ Geneviève SICOTTE, *op. cit.*, p. 23.

⁹⁷ «Furieuse et burlesque, la discussion fut en quelque sorte un sabbat des intelligences. Entre les tristes plaisanteries dites par ces enfants de la Révolution à la naissance d'un journal, et les propos tenus par de joyeux buveurs à la naissance de Gargantua, se trouvait tout l'abîme qui sépare le XIX^e siècle du XVI^e» (Honoré de BALZAC, *La peau de chagrin*, p. 67).

perfectionné!⁹⁸». Y assistent tous les types façonnés par la société post Juillet, qu'ils soient carlistes, ballanchistes, saint-simoniens, absolutistes, libéraux, poètes ou misanthropes : «Parmi ces convives, cinq avaient de l'avenir, une dizaine devait obtenir quelque gloire viagère; quant aux autres, ils pouvaient comme toutes les médiocrités se dire le fameux mensonge de Louis XVIII : *Union et oubli*⁹⁹». Le discours des invités tient plus de la mosaïque et de l'hétéroclite que du consensus. Le passage ci-dessous, où Raphaël s'adresse à Émile, est représentatif du scepticisme ambiant à l'égard de l'efficacité du nouveau gouvernement et du nouveau pouvoir de la presse :

L'infâme Monarchie renversée par l'héroïsme populaire était une femme de mauvaise vie avec laquelle on pouvait rire et banqueter; mais la Patrie est une épouse acariâtre et vertueuse, il nous faut accepter, bon gré, mal gré, ses caresses compassées. Or donc, le pouvoir s'est transporté, comme tu sais, des Tuileries chez les journalistes, de même que le budget a changé de quartier, en passant du faubourg Saint-Germain à la Chaussée-d'Antin. Mais voici ce que tu ne sais peut-être pas! Le gouvernement, c'est-à-dire l'aristocratie de banquiers et d'avocats, qui font aujourd'hui de la patrie comme les prêtres faisaient jadis de la monarchie, a senti la nécessité de mystifier le bon peuple de France avec des mots nouveaux et de vieilles idées, à l'instar des philosophes de toutes les écoles et des hommes forts de tous les temps. Il s'agit donc de nous inculquer une opinion royalement nationale en nous prouvant qu'il est bien plus heureux de payer douze cents millions trente-trois centimes à la patrie représentée par messieurs tels et tels, que onze cents millions neuf centimes à un roi qui disait moi au lieu de dire nous¹⁰⁴.

Notons le topos balzacien qu'est la métaphore féminine pour expliquer le politique (la prostituée versus l'épouse acariâtre pour illustrer l'antithèse entre les excès et le libertinage de l'Ancien Régime et, pour y faire contrepoids, la vertu imposée par l'époque révolutionnaire) ainsi que la vacuité idéologique des expressions en vogue sous le régime constitutionnel. Notons aussi le transfert du pouvoir du trône à la presse.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 54.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 63-64.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 58.

Enfin, notons le sarcasme au sujet de la confusion régnant au sein du vocabulaire démocratique. L'alliage de «mots nouveaux et de vieilles idées», l'«opinion royalement nationale» constituent de bons exemples de la perte de sens à laquelle donne lieu le gouvernement composé de «l'aristocratie de banquiers et d'avocats». Ce ton satirique est également de mise dans *L'illustre Gaudissart* (1832), où les «doctrinaires» et leurs formules vides sont objets de dérision par Gaudissart, un commis voyageur dont la mission est de promouvoir la doctrine de Saint-Simon en province.

D'ailleurs, dresser le parallèle entre ce banquet et le dîner des notables du *Médecin* s'avère fort instructif. Alors que dans le dîner de *La peau de chagrin*, les interventions des personnages, spontanées et désordonnées, créent une tension entre les convives et font de l'ensemble une mosaïque qui n'interrompt pas complètement le rythme de la narration, les interventions du curé Bonnet, de Grégoire Gérard, de Grossetête, de Clousier et de Roubaud, personnages pourtant d'allégeances différentes, font consensus. Contrairement aux députés de la Chambre, ils convergent vers un même objectif et parlent moins de légiférer que d'industrialiser. Le ton de cette réunion se situe aux antipodes des conversations ayant cours dans les salons parisiens. Tous les convives, excepté Benassis, sont des types qui incarnent une idée ou une fonction sociale plutôt que des individus possédant une intériorité. Balzac qui, dans les «Litanies romantiques¹⁰⁵», avait critiqué le langage sclérosé des romantiques, concocte pourtant un amalgame d'idées reçues, forme sans signifié qui évoque l'esprit figé de la bourgeoisie. La logorrhée socioéconomique de Benassis n'a pas d'équivalent dans le reste de *La comédie*

¹⁰⁵ Cet article, paru en 1830 dans *La Caricature* le talent d'humoriste de Balzac. Y est décrit un mecène qui, devant les quelques initiés qu'il reçoit chaque mardi, déclame un de ses textes au style «fragmenté» au goût du jour. Ses spectateurs lui font une critique, dithyrambique, pleine de lieux communs et sans substance («Psychologie, - œcuménique – polytechnique, - pathologique, - figue, - plique, - blique, - curieux, - divin ! – d'honneur ! – étourdissant ! – vissant, - dépavant !... – gisant, - poétique, - scriptural !... – Byron !... – Qu'est-ce que Byron !... – Scott, - Crott, - Bon, Tal, - Pal, - Zschokke !...») (Honoré de BALZAC, *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 827).

humaine, à part chez le curé Bonnet dans *Le curé de village*. Le reste de *La comédie humaine* contient des dialogues créant une tension entre les personnages et faisant progresser la trame narrative¹⁰⁶. Les notables, des érudits pour la plupart, émettent une critique de la société et proposent une nouvelle formule. À l'époque du *Médecin*, Balzac avait encore espoir que la bourgeoisie vienne en aide au prolétariat des campagnes.

Les acteurs sont au nombre de six : Benassis, Genestas, le juge de paix Dufau, le gendre du notaire monsieur Tonnelet, le marchand de bois «demi-paysan, demi-bourgeois» Cambon et Le curé Janvier. Si le repas est «l'image métonymique de l'ordre social¹⁰⁷», que la société n'y soit pas représentée en son entier – il manque des individus provenant du peuple et d'autres provenant de l'aristocratie – est signifiant. Seule une bourgeoisie réactionnaire, une contradiction en soi à cette époque, est en mesure de réformer la société. Cette réunion de personnalités hétéroclites dont les intérêts convergent vers un même but revêt un caractère utopique et ne traduit pas la perception fataliste de la société postrévolutionnaire que véhicule Balzac dans ses articles légitimistes du début des années 1830. Ceux-ci entendent bien donner un sens à la politique post Juillet : «[...] tous envisageaient gravement les choses humaines, et leurs opinions réfléchissaient une double teinte mélancolique : l'une avait la pâleur des crépuscules du soir, c'était le souvenir presque effacé des joies qui ne devaient plus renaître; l'autre, comme l'aurore, donnait l'espoir d'un beau jour» (MC : 205). L'antithèse inusitée qui juxtapose les termes «opinion» et «mélancolie» donne à

¹⁰⁶ Philippe DUFOUR décrit ainsi le dialogue chez Balzac : «Si le récit balzacien nous fait pénétrer dans les salons, c'est pour y entendre les conversations, leurs médisances, leurs traits d'esprit ou encore pour découvrir l'épreuve de force qui se joue entre deux interlocuteurs dans un dialogue. Le dialogue chez Balzac tantôt s'attache à restituer la langue mondaine (valeur typique), tantôt tient du duel (valeur dramatique)» (*Flaubert et le pignouf. Essai sur la représentation romanesque du langage*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1993, p. 66).

¹⁰⁷ Geneviève SICOTTE, *op. cit.*, p. 22.

l'idéologie une teinte romantique, dualité reflétée par la structure profonde du roman, qui oscille entre les registres romantique et essayistique.

Le curé Janvier, disciple d'un nouveau christianisme

La discussion autour de la table de Benassis, entamée par Dufau, Cambon et Tonnelet, débute par des considérations d'ordre juridique sur les infractions commises par les paysans, notamment le viol des propriétés privées : «À mon avis, l'abus des sentiers est une des grandes plaies de la campagne» (MC : 206), affirme Dufau. Janvier est porteur d'un discours où la justice sociale est omniprésente : «Quand des paysans ont fait deux lieues pour aller à leur ouvrage et reviennent bien fatigués le soir, s'ils voient des chasseurs passant à travers les champs et les prairies pour regagner plus tôt la table, croyez-vous qu'ils se feront un scrupule de les imiter?» (MC : 208). Janvier défend les larcins commis par le pauvre : «La souffrance, la misère, sont des forces vives qui ont leurs abus comme le pouvoir a les siens» (MC : 208). Ses vues manichéennes sur la répartition des richesses se traduisent stylistiquement par un mouvement de balancier entre la pauvreté et la richesse. Celui qui, auprès des notables, se porte à la défense des paysans qui outrepassent les lois territoriales, s'adresse pourtant tout autrement aux paysans. Le curé Janvier leur fait entendre «que le loisir des riches est la récompense d'une vie économe et laborieuse» (MC : 207).

La religion fait en sorte que les classes, plus particulièrement l'opposition riches/pauvres, demeurent bien campées : «Le christianisme dit au pauvre de souffrir le riche de soulager les misères du pauvre; pour moi, ce peu de mots est l'essence de toutes les lois divines et humaines» (MC : 221). La responsabilité incombe aux riches de laisser tomber le «philosophisme» – Lamennais parlait des sophistes – pour se remettre à pratiquer le christianisme, condition essentielle à la fécondation de l'ordre social de

«toutes [ses] doctrines conservatrices». Le curé Janvier tient à cette idée que la révolte des pauvres est la conséquence des iniquités sociales – idée reprise par Benassis après la rencontre avec Gondrin :

Aujourd'hui les riches et les pauvres nous donnent autant de mal les uns que les autres. La foi, comme le pouvoir, doit toujours descendre des hauteurs ou célestes ou sociales; et certes, de nos jours, les classe élevées ont moins de foi que n'en a le peuple, auquel Dieu promet un jour le ciel en récompense de ses maux patiemment supportés (MC : 208).

C'est là encore que la religion joue un rôle actif dans l'utopie : celui de réprimer ce goût irrépressible de s'enrichir – auquel succombera Taboureau. Elle permet l'existence de l'industrie sans les méfaits du capitalisme sauvage. «Pour les classes supérieures, la religion assurait la stabilité de la société – l'Église était le plus fort soutien du trône. [...] Les peuples pieux et analphabètes vivaient heureux dans la pauvreté à laquelle Dieu les avait appelés [...]»¹⁰⁸. Prédécesseur du curé Bonnet, le jeune prêtre prône l'action charitable :

Monsieur, si j'ai le droit de vous raconter jusqu'ici l'histoire de ce petit coin de terre en mon nom, il est un moment où monsieur Janvier, le nouveau curé, véritable Fénelon, réduit aux proportions d'une Cure, a été pour moitié dans cette œuvre de régénération : il a su donner aux mœurs du bourg un esprit doux et fraternel qui semble faire de la population une seule famille (MC : 108-109).

Janvier fait preuve d'un plébéianisme ballanchien¹⁰⁹. Saint-Simon, Fourier et Ballanche partagent eux aussi, à différents degrés, un plébéianisme teinté toutefois d'une

¹⁰⁸ Eric HOBBSAWM, *L'ère des révolutions. 1789-1848*, Paris, Fayard, coll. «Pluriel», 1970, p. 285.

¹⁰⁹ La pensée de Ballanche s'apparente à celle des libéraux, car elle accorde une grande importance à la notion de perfectibilité de l'être humain. À mesure que l'histoire de l'humanité progresse, le sort de chacun s'améliore : «Selon Ballanche, depuis la venue du Christ, l'évolution sociale a consisté à faire reconnaître par le droit l'abolition des castes et des classes sociales que le Christ a opérée en y ôtant les fondements religieux. Et la Révolution française même n'avait eu que cette mission : faire passer l'émancipation chrétienne de la sphère religieuse dans la sphère civile» («Introduction» à Pierre-Simon BALLANCHE, *Vision d'Hébal*, Paris/Genève, Librairie Minard/Librairie Droz, 1969 [1820], p. 76).

certaine froideur (ils sont tous trois contre le suffrage universel) : Ballanche prédit la montée en puissance du peuple, Saint-Simon souhaite le bien-être de la classe la plus nombreuse et Fourier dit le peuple meilleur juge que les savants et dénonce la pauvreté, inacceptable en civilisation de l'abondance. Tous trois font sus aux oisifs. Or, l'ancienne noblesse est absente des trois romans utopiques. Pour revenir au plébéianisme, Janvier désire que l'égalitarisme religieux se transpose à l'échelle de la société. Son mode de vie ascétique s'accorde aux vues de Saint-Simon sur les causes de la déchéance de l'Église de Rome : depuis que l'Église a eu des intérêts temporels et des possessions territoriales, le pouvoir de son action a diminué. Selon Janvier, c'est «l'intérêt personnel» (MC : 212) qui a corrompu la société et les intérêts matériels qui ont affaibli l'Église, opinion maintenue également par Saint-Simon dans *Le nouveau christianisme*¹¹⁰ et par Chateaubriand¹¹¹. Aussi le prêtre doit-il vivre modestement pour être crédible auprès de ses ouailles. Janvier résume cette idée à l'aide de ce chiasme, figure de la finitude, qui rend la maxime irréfutable : «Enfin, il [le prêtre] ne règne que par le dénûment et il succombe par l'opulence» (MC : 213).

Genestas est impressionné d'emblée par la bonté qui émane du curé Janvier : «La figure du prêtre absorba l'attention du militaire par l'expression d'une beauté morale dont les séductions étaient irrésistibles» (MC : 204). Cette admiration soudaine n'empêchera pas le commandant de se livrer à une joute verbale avec l'ecclésiastique. Rétorquant à

¹¹⁰ Claude-Henri de SAINT-SIMON affirme qu'à partir du XVI^e siècle, la religion institutionnelle oublia les moins bien nantis et perdit sa crédibilité morale : «Alors que l'Église privilégiait l'aristocratie de talent [elle puisait chez les plébéiens], elle changea de direction et se donna pour but de conserver les richesses sans remplir de fonction vraiment utile à la société¹¹⁰» (*Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon*, Paris, Anthropos, 1969, tome III, p. 134).

¹¹¹ Arlette MICHEL a fait le parallèle entre les opinions politiques de Chateaubriand et celles de Balzac. Les deux écrivains font le lien entre morale et politique et dénigrent la *morale des intérêts*, que Balzac dit être propagée par la bourgeoisie surtout après 1830 : «Quoi qu'il en soit, ni Chateaubriand ni Balzac ne récusent la grandeur du XIX^e siècle commençant sous les auspices de Bonaparte. Après de telles prémisses, que fut le siècle? [...] Notons d'abord que tous deux sont soucieux d'un renouvellement du lien social défait par les tempêtes de la Révolution et de l'Empire. Tous deux estiment que la Restauration a manqué ici sa vocation» («Chateaubriand, Balzac et le temps aboli», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 258).

Genestas sur la perte de temps occasionnée par les différents rituels religieux, Janvier lance cette formule lapidaire : «Monsieur, reprit le curé, travailler, c'est prier» (MC : 209). Même s'il est épris de justice sociale, Janvier prône la totale abnégation du paysan dans le travail. Cela a pour effet de ramener, encore une fois, la religion à des préoccupations matérialistes et à l'idée, progressiste, voulant qu'il soit possible pour tout le monde de s'élever dans l'échelle sociale grâce au travail.

Dans *Le médecin*, comme la religion n'est praxis qu'en rapport avec le politique, son principal représentant n'est qu'un modeste adjuvant de Benassis. Il doit donc plaider pour l'industrialisation, qui doit se faire par le labeur de la classe pauvre. Elle joue un rôle pragmatique et véhicule une conception bourgeoise – et forcément biaisée – de la moralité : pour réussir dans la société postrévolutionnaire, il faut travailler et rentabiliser son capital. Le jeune prêtre ajuste son approche aux principes de droit énoncés par Benassis : «Ne m'attaché-je pas à faire coïncider les dogmes de la religion catholique avec vos vues administratives?» (MC : 207). Mais ces quelques mots évoquent également la figure du laboureur, à laquelle ont eu recours Chateaubriand¹¹² et Lamartine¹¹³. La religion, même sécularisée, continue d'imprégner le discours social et les esprits. Philippe Dufour a remarqué, dans son étude sur Flaubert, la continuité entre les discours de Joseph de Maistre, de Félicité de Lamennais et de Joseph Proudhon¹¹⁴. Le vocabulaire chrétien a servi autant les sociolectes égalitaristes que conservateurs :

¹¹² «Les laboureurs» est le titre du deuxième chapitre d'*Atala*. Ce chapitre renferme une utopie conduite par le père Aubry, ermite ayant sous sa tutelle quelques Indiens qu'il soumet à un horaire strict ponctué par le travail et les rituels religieux. Chaque journée commence par la prière. «Ensuite on va travailler dans les champs, et si les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, l'ormeau sous lequel je prêche dans les bons jours [...]» (François-René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 96).

¹¹³ *Jocelyn* (1836) est une pastorale louant les vertus du labeur du paysan, où est illustrée la misère laborieuse agrémentée de métaphore catholiques.

¹¹⁴ «Si l'abbé peut nier la rupture de l'événement [la Révolution de 1848], c'est parce qu'il y a continuité des discours, confusion des sociolectes, s'amalgamant dans la parlure française, assurant par là même la

Je tairai les bienfaits sociaux de cette pensée qui a fait les nations modernes, inspiré tant de poèmes, de cathédrales, de statues, de tableaux et d'œuvres musicales, pour vous faire seulement observer que vos élections plébéiennes, le jury et les deux Chambres ont pris racine dans les conciles provinciaux et œcuméniques [...] (MC : 211-212).

Répondant à Genestas vantant les bienfaits des révolutions, Janvier souligne que «le patriotisme est un oubli momentané de l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme» (MC : 210).

Rhétorique contre le suffrage universel

Après ces quelques mots d'ouverture sur les droits et devoirs des pauvres et des riches commence le monologue de Benassis, longue tirade contre le suffrage universel, «parce que le triomphe toujours momentané de la masse souffrante implique les plus grands désordres» (MC : 214). D'emblée, Benassis évoque ce dualisme composé des termes «despotisme» et «liberté». Il met en garde contre les fausses apparences dont se drape cette même liberté : «Si une nation est vieillie, si le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corrompue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche au despotisme malgré les formes de la liberté; de même que les peuples sages savent presque toujours trouver la liberté sous les formes du despotisme» (MC : 220). Outre ces maximes inspirées de Machiavel et de Saint-Simon, l'argumentation de Benassis repose sur l'utilisation de métaphores scientifiques : «Or, dans toutes ses créations, la nature a resserré le principe vital, pour lui donner plus de ressort : ainsi du corps politique» (MC : 214). La science constitue, en ce XIX^e siècle naissant, un discours d'autorité en pleine

parole établie de son intangibilité. L'abbé profite de ce que des courants révolutionnaires ont depuis 1789 tenté de s'emparer de thèmes religieux pour, en sens inverse, accaparer la Révolution» (Philippe DUFOUR, *op. cit.*, p. 147).

expansion¹¹⁵. Les «PRIVILÈGES», qui constituent le pouvoir, doivent se concentrer dans un cercle restreint. Il s'agit donc de faire tourner ce vent de démocratie qui s'infiltré lentement mais sûrement dans le corps politique. Le médecin illustre cette idée par le principe du levier : il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé, cette force peut être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers; mais, en définitive, la force doit être proportionnée au poids : ici, le poids est la masse ignorante et souffrante qui formera la première assise de toutes les sociétés. Le pouvoir, étant répressif de sa nature, a besoin d'une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement populaire : «De tout ceci résulte la nécessité d'une grande restriction dans les droits électoraux, la nécessité d'un pouvoir fort, la nécessité d'une religion puissante qui rende le riche ami du pauvre, et commande au pauvre une entière résignation» (MC : 220-221). La métaphore du levier explique aussi la longévité de l'empire romain, obtenue grâce à la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul homme, et la fin du régime féodal, occasionnée par la multiplication des gentilshommes : «Trop étendue, l'action de leur pouvoir était sans ressort ni force, et se trouvait d'ailleurs sans défense contre les manumissions de l'argent et de la pensée qu'ils n'avaient pas prévues» (MC : 215-216). Benassis attribue l'invalidité du système représentatif au grand nombre de députés élus provenant d'horizons géographiques et idéologiques complètement différents : «Les hommes, incessamment sortis de cinq cents localités différentes, ne comprendront jamais d'une même manière l'esprit de la loi, et la loi doit être une» (MC : 219). Transparaît encore ici le Balzac centralisateur : «Un peuple qui a quarante mille lois n'a pas de lois. Cinq cents intelligences médiocres, car un siècle n'a pas plus de cent grandes intelligences à son service, peuvent-elles avoir la force de s'élever à ces considérations?» (MC : 218-219).

¹¹⁵ Tant Saint-Simon que Fourier ont utilisé la théorie d'attraction de Newton pour élaborer leur doctrine.

Aussi n'est-il pas étonnant que le médecin s'en prenne ensuite, sans le nommer, au protestantisme, père du libre arbitre : «Ainsi, selon moi, messieurs, le mot élection est près de causer autant de dommage qu'en ont fait les mots conscience et liberté, mal compris, mal définis, et jetés aux peuples comme des symboles de révolte et des ordres de destruction» (MC : 216). L'Autel est la seule instance susceptible de faire contrepoids aux abus venant du Trône :

La religion est le seul contrepoids vraiment efficace aux abus de la suprême puissance. Si le sentiment religieux périclète chez une nation, elle devient séditieuse par principe, et le prince se fait tyran par nécessité. Les Chambres qu'on interpose entre les souverains et les sujets ne sont que des palliatifs à ces deux tendances. Les assemblées, selon ce que je viens de dire, deviennent complices ou de l'insurrection ou de la tyrannie (MC : 220).

L'industrie, que Benassis reproduit à petite échelle dans le Dauphiné, est une autre forme de religion. *Le médecin* montre l'apport essentiel de l'industrialisation au bonheur collectif. Benassis, se rangeant plus que jamais du côté de Saint-Simon, se prononce clairement contre l'oisiveté : «La vie des oisifs est la seule qui coûte cher, peut-être même est-ce un vol social que de consommer sans rien produire» (MC : 158). L'utopie, à commencer par celle de *Robinson Crusoë*, transforme le travail de malédiction en mode de vie. Balzac s'est pourtant prononcé contre l'idéologie bourgeoise, qui détruisait le patrimoine que sont ces symboles du passé – non monnayables – créés par la noblesse. Il fera, dans sa «Monographie du Rentier», l'éloge de cette espèce sociale qui n'a pas sa place dans l'utopie normative, et ce, en parodiant le discours propre aux sciences naturelles :

RENTIER. – Anthropomorphe selon Linné, Mammifère selon Cuvier, Genre de l'Ordre des Parisiens, Famille des Actionnaires, Tribu des Ganaches, le Civis intermis des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des «producteurs» de Saint-Simon par le Grand-livre [...] Ces observations sans réplique font justice des

tentatives, respectées d'ailleurs sans succès, des Producteurs, des économistes, ces Tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien de moins que retrancher ce Genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier¹¹⁶.

L'allusion de Balzac à l'activité du paysan dans le cadre de cette description du rentier expose une vue manichéenne des deux catégories sociales en démonisant le paysan : «Néanmoins, le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la lourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire¹¹⁷».

Éloge de l'homme supérieur

Dès sa jeunesse, Balzac se passionne pour la théorie de l'homme supérieur¹¹⁸ - théorie ayant aussi servi au raisonnement de théocrates tels que Joseph de Maistre et Louis de Bonald -, le seul à pouvoir exercer un pouvoir centralisateur et fort :

Obéissance à ceux qui ont droit et mission de commander, voilà le fondement de tout ordre et le premier moyen de tout succès; et les démocraties, où tous veulent être égaux, ne sont nées que de l'orgueilleuse faiblesse de ceux qui ne trouvent parmi eux tous aucun homme supérieur capable de les conduire, et, en attendant qu'il paraisse, réunissent leurs médiocrités, et s'attroupent pour gouverner¹¹⁹.

Cet homme supérieur doit avoir une vue surplombante de son époque, ce dont est incapable la masse. En 1816, Balzac avait un projet de tragédie – genre littéraire propre à octroyer la notoriété à quiconque pouvait le manier – sur le régicide Cromwell, figure de proue de la Révolution anglaise (1688). De 1832 à 1841, Balzac écrit sporadiquement

¹¹⁶ Honoré de BALZAC, «Monographie du Rentier», *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Parangon-Aventurine, 2001, p. 53 et 56.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 61.

¹¹⁸ En 1816, Balzac assiste au cours de Villemain sur la Révolution anglaise, qu'il publiera en 1819 sous le titre d'*Histoire de Cromwell* : «Par-delà même Cromwell et par-delà Montesquieu, il avait pu trouver dans les analyses de Villemain des réflexions frappantes, telle cette caractérisation du 18^e siècle comme le moment éminemment dangereux où les idées allaient se substituer aux croyances : 'On s'effraie', pouvait-il lire, 'de la faiblesse morale d'un peuple qui n'aurait que des idées au lieu de vertus'» (Michel LICHTÉ, «Balzac et la révolution anglaise», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 101).

¹¹⁹ Louis de BONALD, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société. Méditations politiques tirées de l'Évangile*, Paris, Librairie philosophique G. Vrin, 1985, p. 545.

Sur Catherine de Médicis, roman historique sur la vie politique de l'épouse de Henri II. Il faut souligner, encore une fois, l'admiration que voue Balzac aux grands despotes, peu importe leurs allégeances politiques : mis à part Catherine, il y eut Robespierre, Napoléon, Danton. «Le législateur, messieurs, doit être supérieur à son siècle» (MC : 218). «Le génie des Colbert, des Sully n'est rien s'il ne s'appuie sur la volonté qui fait les Napoléon et les Cromwell. Un grand ministre, messieurs, est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle dont la splendeur et les postérités ont été préparées par lui» (MC : 222). «Deux rêves» (1832), le chapitre qui clôt *Sur Catherine de Médicis* (1841) renferme une scène où Robespierre voit, en rêve, la reine faire l'apologie du bain de sang de la Saint-Barthélemy avec quelques siècles de recul¹²⁰. En se faisant l'avocate de la raison d'État, la reine est moralement réhabilitée : les milliers de huguenots décimés lors de la Saint-Barthélemy l'ont été pour le bien de l'unité nationale. La ruse, principal mécanisme du «jeu de bascule politique», est rendue tout à fait légitime. Il y a deux morales : une pour le collectif et une autre entre individus.

Dans *Le médecin*, l'homme supérieur, le génie capable de transcender son époque n'est nul autre que Benassis : «J'ai toujours tâché de faire converger les intérêts des uns vers ceux des autres» (MC : 119). Balzac, dans ses articles légitimistes, soutient que les sociétés postévolutionnaires doivent être gouvernées par un seul homme qui fasse preuve de despotisme pour faire passer la civilisation de l'anarchie à l'ordre et la paix : «Mais, pour réussir dans une entreprise aussi vaste que celle de commander à un flot populaire, à une révolution, il fallait un homme de talent qui, tout à coup, prît hardiment les rênes de

¹²⁰ Catherine de Médicis fait sa propre apologie au jeune Robespierre : «Si le 25 août il n'était pas resté l'ombre d'un huguenot en France, je serais demeurée jusque dans la postérité la plus reculée comme une belle image de la Providence. [...] La révocation de l'édit de Nantes [Henri IV, 1598], en l'honneur de laquelle vous avez frappé des médailles, a coûté plus de larmes, plus de sang et d'argent, a tué plus de prospérité en France que trois Saint-Barthélemy» (Honoré de BALZAC, *Deux rêves*, dans *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome XI, p. 449).

l'État. Cette immense pensée devient féconde dans un seul cerveau; mais, dans sept, elle est impuissante et stérile¹²¹».

Donc le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique ayant pour objet d'augmenter aux yeux du peuple le nombre des privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisie serait l'effet inévitable de ce changement. Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses. Qui vote, discute. Les pouvoirs discutés n'existent pas (MC : 216).

Comparé tantôt à un roi, tantôt à l'empereur, Benassis refuse d'être identifié à un dirigeant politique : «Je ne suis pas un homme d'État», affirme-t-il. Pour le chirurgien des campagnes, obtenir le pouvoir n'est pas une fin en soi, mais plutôt un moyen de satisfaire le peuple, de lui procurer une forme de bien-être, du travail et du pain :

Il y aura des hommes qui viendront parler philanthropie, propagation des lumières, humanité, morale, progrès, civilisation, etc. Ces gens sont ou des scélérats, qui veulent faire égorger un État à leur profit, ou des apôtres de bonne foi. S'ils sont consciencieux, ils doivent aller panser de leurs mains les plaies du pauvre, essayer de l'instruire, de lui apprendre l'économie et de le secourir¹²².

C'est autour de la table de Benassis que sont débattus les principaux enjeux de la société postrévolutionnaire et que se profile en trame de fond la grande question de la collision entre le collectif et l'individu, qui allait ressurgir lors des journées de Juillet : «La société de la France postrévolutionnaire était bourgeoise par sa structure et par ses valeurs – société du parvenu, du 'self-made-man'¹²³». Entre la Révolution de Juillet et l'adoption définitive du suffrage universel (1880), se situe l'âge d'or de la grande bourgeoisie. 1830 a nourri la montée de la société capitaliste et une refonte des hiérarchies sociales désormais fondées sur l'argent – et, par le fait même, de

¹²¹ Honoré de BALZAC, «Enquête sur la politique des deux ministères», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1002-1003.

¹²² *Ibid.*

¹²³ Eric HOBSBAWM, *op. cit.*, p. 237.

l'individualisme, qui sera critiquée de manière plus explicite dans *Le curé de village* – et rend d'autant plus visible les relations orageuses entre les possédants et les travailleurs¹²⁴.

Politiquement, l'utopie se réalise grâce à un néo-légitimisme concocté par les notables réunis autour de la table de Benassis. «*Le médecin de campagne* est isolé parce que ceux qui conduisent l'économie ne peuvent construire de projets qui ruineraient leur propre situation de domination¹²⁵». Entreprise paradoxale que l'utopie, qui veut lutter contre la déshumanisation entraînée par l'aliénation, et ce, en déshumanisant les individus. Le dîner des notables est une des premières démonstrations littéraires de l'étanchéité souhaitée par les bourgeois entre eux et le peuple. Associé à l'utopie, qui se caractérise par son statisme, et qui était, disons-le, éloignée de la masse sur laquelle elle ne pouvait exercer aucune influence, le discours bourgeois est d'emblée figé et véhicule une volonté de statu quo.

Le peuple : menace ou main-d'œuvre?

Que Balzac ait mis en scène la paysannerie à l'intérieur du chronotope de l'utopie est un étrange revirement de la part de celui qui voulait faire l'histoire de cette «*espèce sociale*». Il l'a réhabilitée économiquement en éliminant son retard économique et politique. Benassis est ambivalent quant à l'accession du pauvre à la propriété. D'une part, il dénigre le statut de propriétaire chez le paysan : «Dès que le paysan passe de sa vie purement laborieuse à la vie aisée ou à la possession territoriale, il devient insupportable» (MC : 125). L'équilibre est fragile entre «le sentiment de propriété» et «le besoin de s'enrichir» par la spéculation. D'autre part, dans «*Du gouvernement moderne*», Balzac avait dédramatisé le scénario de la parcellisation massive :

¹²⁴ Selon Eric HOBSBAWM, le nœud du problème agraire est la «relation entre ceux qui cultivaient la terre et ceux qui la possédaient, ceux qui produisaient la richesse et ceux qui l'accumulaient» (*Ibid.*, p. 24-25).

¹²⁵ Pierre BARBÉRIS, *op. cit.*, p. 1817.

L'accession de la classe pauvre à la propriété n'est nullement un danger, dans une contrée dont plus du tiers est en friche, et dont le commerce n'est pas encore arrivé au quart de son développement possible. Le morcellement est une chimère, dont quelques hommes d'État se sont inquiétés, à tort, puisque toute propriété paie, et que ses mutations sont imposées¹²⁶.

Juste après les Trois Glorieuses, Balzac énonce l'impossibilité pour le peuple de survivre économiquement sans être dépendants de la propriété foncière :

Les prolétaires ne sont nulle part instruits, et tous les intérêts matériels de la propriété reposent, en France, en Allemagne, en Russie et même en Italie, sur le maintien du principe monarchique [...] C'est-à-dire : les peuples, au sens moderne du mot, sont encore mineurs; ils ne peuvent quelque chose qu'alliés aux classes moyennes, qui seules ont la force économique. Or, dans l'Europe centrale et orientale, la forme économique, la propriété, c'est l'aristocratie foncière, c'est la monarchie¹²⁷.

Le médecin de campagne campe cette utopie d'une communauté de travailleurs consentants sous la férule idéologique d'une bourgeoisie qui tente d'amadouer le pauvre par la religion et de l'abêtir par le travail : «Vous voyez, dit Benassis à Genestas, le travail, la terre à cultiver, voilà le Grand-Livre des Pauvres» (MC : 158). Après la révolution manquée de 1830, la bourgeoisie ressent le besoin d'adopter des mesures en vue de mieux contrôler le peuple, dont les revendications seront de plus en plus présentes. Paternaliste plus que réel bienfaiteur, le docteur Benassis attribue aux paysans une intelligence limitée qui leur interdit tout accès au monde de l'abstraction, à la propriété et au suffrage universel. Après tout, le sauvage se braque contre l'ordre social mais incarne une force vitale bénéfique à la société si canalisée¹²⁸. Aux lendemains de Juillet, la bourgeoisie, après l'aristocratie, se sent la prochaine cible de la révolte populaire¹²⁹.

¹²⁶ Honoré de BALZAC, «Du gouvernement moderne», p. 1076.

¹²⁷ Honoré de BALZAC, «Lettres sur Paris», p. 875.

¹²⁸ «Figure menaçante pour l'ordre et la loi chez un romancier pétri d'esprit juridique, le sauvage, par sa présence archaïque dans le monde moderne, joue pourtant un rôle bénéfique. Il rappelle que la puissance de vie, la force active ne doivent pas être stérilement édulcorées par une civilisation que son raffinement même rend malade pour ne pas dire 'expirante'» (Arlette MICHEL, *loc. cit.*, p. 253).

¹²⁹ «Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la

La crainte du peuple, qui tire ses origines de la Terreur, est encore présente sous la Restauration. L'utopie est une solution qui annihilerait cette menace et amènerait la paysannerie à évoluer : «Dorénavant, l'identité paysanne se jouera entre la scène du folklore et la scène du progrès économique¹³⁰». Des *Chouans* au *Médecin*, la perspective politique, sociale et même littéraire a considérablement changé : de l'incurie industrielle dépeinte dans *Les chouans*, on passe, dans *Le médecin*, à l'industrialisation.

C'est moins dans un esprit romanesque que dans celui d'une étude que Balzac se propose de représenter les paysans. La monstruosité paysanne représentée dans *Les chouans*¹³¹ et dans *Une ténébreuse affaire* sous la personne de Michu¹³², participe du traumatisme ayant résulté de la Terreur, qui ressurgira en 1848. L'image du peuple dans

bourgeoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine il est vrai, mais dont les fortunes et les privilèges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près» (MC : 214).

¹³⁰ Marie-Caroline VANBREMEERSCH, *Sociologie d'une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*, Paris, L'Harmattan, coll. «Logiques sociales», 1997, p. 141.

¹³¹ La description de Marche-à-Terre comporte des caractéristiques qui relèvent davantage de la bête que de l'humain : «Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Des narines épaisses faisaient paraître son nez encore plus court qu'il ne l'était. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait cette tête nue plus remarquable encore» (Honoré de BALZAC, *Les chouans*, p. 17).

¹³² La description de Michu, qui allie les caractéristiques de l'animal et de l'être humain, rappelle à plusieurs égards celles de Goguelat, de Marche-à-Terre et même celle de Fourchon dans *Les Paysans*. Les deux personnages combinent des caractéristiques nobles et des traits animaux : si Fourchon est qualifié de «Diogène campagnard», Michu est une «figure socratique» : «Ses yeux jaunâtres et clairs offraient, comme ceux des tigres, une profondeur intérieure où le regard de qui l'examinait allait se perdre, sans y rencontrer de mouvement ni de chaleur. Fixes, lumineux et rigides, ces yeux finissaient par épouvanter. L'opposition constante de l'immobilité des yeux avec la vivacité du corps ajoutait encore à l'impression glaciale que Michu causait au premier abord. Prompte chez cet homme, l'action devait desservir une pensée unique; de même que, chez les animaux, la vie est sans réflexion au service de l'instinct. Depuis 1793, il avait aménagé sa barbe rousse en éventail. Quand même il n'aurait pas été, pendant la Terreur, président d'un club de Jacobins, cette particularité de sa figure l'eût, à elle seule, rendu terrible à voir. Cette figure socratique à nez camus était socratique par un très-beau front, mais si bombé qu'il paraissait être en surplomb sur le visage. Les oreilles bien détachées possédaient une sorte de mobilité comme celles des bêtes sauvages, toujours sur le qui-vive. La bouche, entr'ouverte par une habitude assez ordinaire chez les campagnards, laissait voir des dents fortes et blanches comme des amandes, mais mal rangées. Des favoris épais et luisants encadraient cette face blanche et violacée par places. Les cheveux coupés ras sur le devant, longs sur les joues et derrière la tête, faisaient, par leur rougeur fauve, parfaitement ressortir tout ce que cette physionomie avait d'étrange et de fatal. Le cou, court et gros, tentait le couperet de la Loi» (Honoré de BALZAC, *Une ténébreuse affaire*, Arles, Actes Sud, coll. «Babel», 1991, p. 11).

¹³⁴ Alfred de MUSSET, *op. cit.*, p. 19-20 : «Mais, si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont

Le médecin, celle d'êtres instinctifs qui acceptent aveuglément leur sort décidé par les bourgeois, ne peut qu'avoir un effet rassurant chez le lectorat. Les paysans, que Balzac avait réifiés et animalisés dans *Les chouans*, arborent un visage plus humain que les créatures habillées de peaux de bête au service des royalistes. Ils diffèrent des Vendéens en cela qu'ils se définissent par leur rapport au travail et à l'industrie. Éléments d'une classe – la classe paysanne – avant d'être des individus, les Dauphinois sont, comme les chouans, unidimensionnels et confinés à l'arrière-scène. Ils sont davantage des sujets de ce que Proudhon nomme une «féodalité industrielle» que des citoyens.

En 1834, Alfred de Musset ne voyait pas d'un bon œil la démocratie naissante et était d'avis que l'accès du peuple à la propriété se traduirait par une impasse. Qu'est-ce que le peuple allait faire de cette liberté qu'on lui offrait sans lui donner le moyen d'en faire bon usage¹³⁴? Selon les esprits conservateurs, la masse, en particulier le peuple des campagnes, non encore touché par la vague socialisante, ne peut être heureuse que sous le joug de la «religion du travail». L'aristocratie, pour éviter que son statut ne soit mis en péril par le prolétariat, doit fournir au peuple un bonheur apte à calmer ses velléités égalitaires. Balzac avait encore, en 1832, une vision optimiste de la réciprocité entre la masse et les classes supérieures. Derrière cette simplification de la mentalité paysanne,

de ce monde, et que sa misère est impie; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un beau jour : 'Guerre au riche! A moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre! à moi la terre, puisque le ciel est vide! à moi et à tous, puisque tous sont égaux! 'ô raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu?».

¹³⁶ «Le catholicisme a pour lui l'autorité des faits : les pensées philosophiques les plus belles sont impuissantes à comprimer le vol, et les discussions sur le libre arbitre le conseillent peut-être, quand la vue d'une croix, quand Jésus-Christ et la Vierge, sublimes images du dévouement nécessaire à l'existence des sociétés, retiennent des populations entières dans leur voie de malheur, et leur font accepter l'indigence. [...] Ainsi le parti royaliste est philosophiquement rationnel dans ses deux dogmes fondamentaux : Dieu et le Roi. Ces deux principes sont les seuls qui puissent maintenir la partie ignorante de la nation dans les bornes de sa vie patiente et résignée» (Honoré de BALZAC, «Essai sur la situation du parti royaliste», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p.).

une autre idée, rousseauïste, celle du contrat social, émerge : un pacte entre bourgeois et aristocratie visant à prévenir une révolte de la classe pauvre.

L'utopie, réalisée en grande partie grâce à la religion, serait une entrave à l'accès des masses au pouvoir; elle soulagerait leur pauvreté mais les maintiendrait dans un état léthargique qui les préserverait des méfaits et de l'attrait de l'argent en entretenant le mythe du paysan vivant sereinement dans l'indigence¹³⁶.

Dans *Le médecin* se profile ce que Jacques Dubois nomme une «culture du pauvre¹³⁷». Il s'agit d'une pauvreté idéalisée et inoffensive, car éloignée de la ville où ont lieu les principales révolutions. Le pauvre, en l'occurrence le paysan, n'est pas sujet mais «objet de discours sur lequel les élites économiques et intellectuelles se penchent¹³⁸». Il correspond au cliché «pauvre mais propre¹³⁹». À quelques reprises, Genestas commente la propreté des lieux où vivent les paysans. La voie d'accès à la bourgeoisie est pavée par le travail, qui lave le pauvre de ses fautes et lui permet d'accéder à des conditions de vie décentes, à la civilisation. Les ouvriers se doivent d'être industriels s'ils veulent prendre place dans le nouvel ordre bourgeois axé sur le progrès économique et la rectitude morale. L'aristocratie, absente, est remplacée par la bourgeoisie, qui offre un autre type de servilité au peuple. Le paysan, dans *Le médecin*, est encore décrit comme un être conciliant. Cette abnégation est attribuable à l'effet de la religion : «Le patriotisme, répondit gravement le curé, n'inspire que des sentiments passagers, la religion les rend durables. Le patriotisme est un oubli momentané de

¹³⁷ Jacques DUBOIS, *L'Assommoir de Zola; société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973, p. 115.

¹³⁸ Patrick IMBERT, «Pauvre mais propre», dans Michel BIRON, Pierre POPOVIC [dir.], *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du Gref, coll. «Dont actes», n° 17, 1993, p. 259.

¹³⁹ Patrick IMBERT explique que pendant l'ère industrielle, au début du XIX^e siècle, se dessine un lien causal entre travail et propreté : «Le travail est ce qui produit la propreté. Il ne permet pas d'acheter de beaux habits, d'assurer les besoins vitaux, encore moins de s'offrir du luxe. Cependant, il marque la volonté d'être producteur et d'atteindre à une décence morale par le refus du laisser-aller et la volonté d'intégrer le code social selon ses moyens» (*loc. cit.*, p. 263).

¹⁴¹ Anne-Marie BARON, «Fantasmes et sublimation dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 87.

l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme» (MC : 210). Cette importance de la religion dans la bonne marche de la société explique la présence discrète mais essentielle du curé Janvier aux côtés de Benassis.

«À travers champs» : la paysannerie en tableaux

L'utopie fait subir au roman quelques transformations esthétiques : les personnages deviennent des représentations figées, l'action est quasi inexistante et les transitions entre les événements, qui ressemblent plus à des tableaux qu'à des scènes, sont brutales. Enfin, il y a absence de véritable progression dans la trame narrative : «Comme dans les fresques de Giotto, ou les miniatures du XI^e siècle, les épisodes s'enchaînent seulement en apparence¹⁴¹». Le récit est une succession d'images figées (comme un chemin de croix) : «Il se présente en effet comme un catalogue d'anecdotes, une galerie de portraits, encadrés par deux interminables confessions». Les descriptions de l'environnement physique des personnages contiennent un drame en puissance¹⁴². Une durée presque immobile qui plonge sans cesse vers le passé, évoqué par de très longues analepses, une action presque inexistante [...] ¹⁴³». Pierre Macherey, résolument dans le camp de l'éclatement de l'œuvre balzacienne, perçoit le roman de Balzac comme une juxtaposition de séquences¹⁴⁴. Les ruptures engendrent, dans le cadre d'un roman utopique comme *Le médecin*, des récits intradiégétiques consacrés au drame personnel de

¹⁴² «M. de Balzac n'a encore décrit que l'intérieur d'une cuisine, d'une arrière-boutique, d'une chambre à coucher, que sais-je? et déjà l'intérêt arrive, le drame palpite, l'action est entamée» (Félix DAVIN, «Introduction» aux *Études de mœurs, La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome I, p. 1170).

¹⁴³ Anne-Marie BARON, *loc. cit.*, p. 85.

¹⁴⁴ «Pour réaliser le projet qu'il s'est fixé, Balzac ne peut se contenter de bien écrire et de construire harmonieusement son roman autour d'un thème central : les exigences de la figuration de ce projet font qu'il n'y a pas, au devant de l'œuvre, un premier plan derrière lequel se profileraient successivement des plans secondaires mais, tour à tour, avec des ruptures brusques, plusieurs premiers plans» (Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 300).

différents personnages secondaires (La Fosseuse, Butifer, Gondrin, Goguelat). Les sutures entre les fragments narratifs – ce que Genette nommerait des embrayages narratifs – se font par un narrateur homodiégétique. Ces transitions revêtent un ton didactique, quasi apologétique, qui nuit à la fluidité du texte. «Les obstacles presque infranchissables que soulèvent les transitions¹⁴⁵» sont d'ailleurs évoqués par Davin dans l'«Introduction» aux *Études philosophiques*.

Le titre du deuxième chapitre – «À travers champs» – ne fournit qu'une indication de lieu fort générale et ne renseigne en rien sur les êtres pouvant habiter ces «champs». Le chronotope de la rencontre nourrit le monologue de Benassis, entrecoupé de multiples déplacements. Le rôle – statique – que doit jouer le peuple dans la société postrévolutionnaire est narrativisé à l'aide de ce chronotope. Habituellement, cette catégorie narrative est à l'origine d'autres événements de la diégèse¹⁴⁷. Dans le cas du *Médecin*, ces rencontres, qui ponctuent la longue promenade de Benassis et de Genestas dans le bourg, n'interviennent en rien quant au devenir des personnages. Elles n'ont pour fonction que d'illustrer le discours théorique de Benassis sur l'industrialisation. Il n'en demeure pas moins que cette séquence narrative conditionnée par la topographie atteste que «le territoire garantit la dynamique narrative¹⁴⁸» et permet l'enchaînement – de manière bien aléatoire, il est vrai – des descriptions des paysans. Le tableau

¹⁴⁵ Félix DAVIN, *op. cit.*, p. 103. Curieusement, Balzac avait reproché à Walter Scott, dans l'«Avertissement du *Gars*», le manque d'unité de son œuvre : «Sa manière est une heureuse mosaïque, le peintre était en lui supérieure à l'ouvrier et il a laissé d'admirables tableaux [...]» (Honoré de BALZAC, «Avertissement du *Gars*», dans *Écrits sur le roman*, p. 64).

¹⁴⁷ «D'elle procède toute une série de motifs et de scènes dont le rendement romanesque est depuis longtemps démontré : séparation, quête, poursuite, retrouvailles, reconnaissances, etc. Dans un récit, les rencontres sont souvent des points décisifs, des points d'alternative où s'infléchissent les destins et où se décide rien de moins que le bonheur ou le malheur des personnages» (Guy LARROUX, «Chronotopie hugolienne dans *Les Misérables*», *Champ du signe*, n° 1, vol. 5, 1995, p. 78).

¹⁴⁸ Alexandre PÉRAUD, «Politique, utopie, poétique», Philippe DUFOUR et Nicole MOZET [dir.], *Balzac géographe. Territoires*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2004, p. 101.

d'ensemble offre l'image de quelques-uns d'entre eux vaquant à leurs occupations respectives. D'après Anne-Marie Baron, la structure même du roman est comparable à une suite de «figures édifiantes exprimant une intention didactique¹⁵⁷». La multiplicité des tableaux en apparence autonomes renvoie à la fragmentation du discours social, à l'éparpillement idéologique, au manque de cohésion des acteurs sociaux, cacophonie en grande partie causée par la presse.

Benassis, lors de sa promenade «à travers champs» avec Genestas, lui présente les paysans comme des objets de curiosité. Ceux qui ne survivent que grâce à leur instinct sont devenus, sous l'influence de Benassis et de sa pédagogie économique, heureux et prospères à la suite d'un travail acharné : «Dès lors je pus entreprendre d'améliorer ce coin de terre encore inculte et de civiliser ses habitants jusqu'alors dépourvus d'intelligence» (MC : 86). Le chronotope englobe plusieurs idéologèmes (misère laborieuse, abnégation, douleur, monotonie) qui concordent tous vers l'idée suivante : le pauvre doit être passif, sauf dans le travail, pour lequel il doit faire preuve d'abnégation. De toute façon, sa simplicité d'esprit (*simplesse*, dépourvus d'intelligence, incultes, superstitieux, instinctifs) l'empêche de souffrir de cette vie monotone. Ces visites chez les paysans, bien qu'entrecoupées de discours théoriques, sont décrites de manière à rendre quasi lyriques les misères de l'existence. Ce registre, qui se situe entre la pastorale et le réalisme, montre l'alternative qui constituent les campagnes pour la bourgeoisie et sa

¹⁵⁷ Anne-Marie BARON, *loc. cit.*, p. 87.

¹⁵⁹ Alexandre PERAUD, *loc. cit.*, p. 102.

soif de pouvoir. La dimension humaine du problème de la pauvreté des campagnes est ainsi désamorcée; il ne reste qu'à appliquer les mesures économiques et industrielles.

Dans le roman utopique, les personnages sont subordonnés au territoire et non l'inverse. Le décor des utopies du XIX^e siècle est loin d'être neutre comme celui des pastorales : de stérile, il doit devenir fertile suite à une métamorphose. En effet, l'utopie du XIX^e siècle met en scène la transformation du territoire. Propre à l'ère industrielle et au saint-simonisme – «[...] par-delà ses aspects techniques, le saint-simonisme est avant tout une poétique de la circulation [...]»¹⁵⁹ –, la circulation est aussi essentielle au développement de l'utopie du *Médecin*. En effet, la construction de routes praticables reliant Voreppe à Grenoble constitue la première étape du processus d'industrialisation. Benassis amène dans le canton plusieurs ouvriers de la ville. L'utopie n'est donc pas un monde refermé sur lui-même.

Au début du roman, Genestas, sitôt arrivé aux abords du canton, remarque l'existence d'un ancien et d'un nouveau bourg : tandis que l'ancien souffre de négligence, le nouveau arbore des habitations «bien bâties dont les toits neufs égalaient l'ancien village» et d'où s'échappe de la fumée, signe d'une industrie prospère. La valeur du territoire est définie selon une axiologie haut/bas, le bas étant associé à des valeurs matérielles et le haut à des valeurs spirituelles. Benassis fait remarquer à Genestas la différence de mœurs entre les gens de la plaine et ceux de la montagne :

Il existe, sur la chaîne de nos montagnes, une ligne tracée par la nature, à partir de laquelle tout change d'aspect : en haut la force, en bas l'adresse; en haut des sentimens larges, en bas une perpétuelle entente des intérêts de la vie matérielle. À l'exception du val d'Ajou dont la côte septentrionale est peuplée d'imbéciles, et la méridionale de gens intelligents, deux populations qui, séparées seulement par un ruisseau, sont dissemblables en tout point, stature, démarche, physionomie, mœurs, occupation, je n'ai vu nulle part cette différence plus sensible qu'elle ne l'est ici (MC : 134).

Ce sont des raisons scientifiques qui font du village dauphinois un lieu tout désigné pour l'utopie. Bonnes mœurs et pureté de l'air vont de pair dans un endroit où les hommes sont façonnés par leur environnement. En effet, le paysan est l'«espèce sociale» la plus influencée par son milieu. Tel que le souligne Marc Blanchard, «la condition du paysan est déterminée par des lois naturelles», davantage que pour les autres espèces humaines¹⁶⁰». Le retour à la nature favorise les bonnes mœurs :

Monsieur, répondit le médecin, les mœurs simples doivent être à peu près semblables dans tous les pays. Le vrai n'a qu'une forme. À la vérité, la vie de la campagne tue beaucoup d'idées, mais elle affaiblit les vices et développe les vertus. En effet, moins il se trouve d'hommes agglomérés sur un point, moins il s'y rencontre de crimes, de délits, de mauvais sentiments. La pureté de l'air entre pour beaucoup dans l'innocence des mœurs (MC : 139).

À plus petite échelle, la chaumière, symbole de l'incurie et de la pauvreté mais aussi de la paralysie historique, tient elle aussi lieu de chronotope; elle constitue le milieu du paysan et en est, en quelque sorte, l'extension :

L'affection des gens de la campagne pour leur mesure est un fait inexplicable. Quelque insalubre que puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beaucoup plus qu'un banquier ne tient à son hôtel. Pourquoi? je ne sais. Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté? Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses? et moins il en possède, plus sans doute il les aime. Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier?... il n'éparpille point les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée, et arrive alors à une grande énergie de sentiment (MC : 84-85).

Dans *Le Médecin*, les chaumières, comme les paysans, sont toutes identiques, comme cela l'est habituellement en utopie, où l'urbanisme suit la loi de l'uniformité : «Mais vous verrez partout [dit Benassis à Genestas] des chaumières qui se ressemblent, rien n'est en apparence plus monotone que la campagne» (MC 166). Benassis envie

¹⁶⁰ «Le paysan a des besoins mais ni désirs ni volonté – il est entièrement l'œuvre de son milieu» (Marc BLANCHARD, *La campagne et ses habitants dans l'œuvre de Honoré de Balzac*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1931, p. 211).

d'ailleurs aux paysans cette osmose avec leur chaumière qui éteint chez eux toute forme de pensée¹⁶¹. La théorie du vitalisme, que Balzac explique par la métaphore du prisonnier capable de ne développer qu'une pensée forte et unique, explique que les paysans puissent survivre dans un environnement qui ne soit pas encore civilisé. Cela leur confère une parenté avec les animaux : «Les gens de la campagne meurent tous philosophiquement, ils souffrent, se taisent et se couchent à la manière des animaux» (MC : 195).

Balzac, le premier à faire un usage social du terme «milieu» – le premier chapitre s'intitule «Le milieu et l'homme» –, applique à Benassis la théorie du transformisme¹⁶². Le maire du village n'est, en apparence, pas mieux nanti que ses sujets. Cette simplicité rend Benassis sympathique à la cause paysanne. Ce dernier fait montre d'une adaptation quasi complète au milieu rural et d'une volonté de rétrograder de la haute bourgeoisie à la paysannerie¹⁶³. D'après Benassis, la transformation physique préside à la transformation morale :

L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression, il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. Mes amis de Paris, ou les petites-maîtresses dont

¹⁶¹ On relira à ce sujet l'«Introduction» aux *Études philosophiques*, dans *Écrits sur le roman*, p. 105 : «Pour nous, il est évident que M. de Balzac considère la pensée comme la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, conséquemment de la société. Il croit que toutes les idées, conséquemment tous les sentiments, sont des dissolvants plus ou moins actifs. Les instincts, violemment surexcités par les combinaisons factices que créent les idées sociales, peuvent, selon lui, produire en l'homme des foudroiements brusques ou le faire tomber dans un affaissement successif et pareil à la mort; il croit que la pensée, augmentée de la force passagère que lui prête la passion, et telle que la société a fait, devient nécessairement pour l'homme un poison, un poignard. En d'autres termes et suivant l'axiome de Jean-Jacques, *l'homme qui pense est un animal dépravé*».

¹⁶² «Il est remarquable que Balzac fasse lui-même largement référence aux élaborations scientifiques de son temps pour transposer cette notion du monde de la nature à l'espace social, en une sorte de métaphore qui après lui devient courante dans le discours des historiens, des géographes et des sociologues» (Claudine COHEN, «Balzac et l'invention du concept de milieu», dans Nicole MOZET et Philippe DUFOUR [dir.], *op. cit.*, p. 25).

¹⁶³ C'est l'application de la théorie transformiste de Lamarck : «Lamarck conçoit qu'il existe une tendance à la dérive lente et au perfectionnement inhérente à la vie elle-même, qui s'opère par l'effort que les êtres font pour s'adapter à ces 'circonstances' ambiantes. C'est en réagissant à elles que l'organisme est amené à se transformer, en une correspondance nécessaire au maintien de la vie» (*Ibid.*, p. 27).

j'étais le *sigisbé*, ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complètement indifférent, comme à tous ceux qui marchent sous la conduite d'une seule pensée (MC : 297-298).

Par cette transformation physique, Benassis serait méconnaissable aux yeux des Parisiens qu'il fréquentait pendant sa jeunesse. Sa demeure est en proie au délabrement, plus particulièrement l'entrée, qui montre des signes de l'usure du temps :

Cette porte, pleine dans sa partie inférieure et jadis peinte en gris, est terminée par des barreaux jaunes taillés en fer de lance. Ces ornements, dont la couleur a passé, décrivent un croissant dans le haut de chaque vantail, et se réunissent en formant une grosse pomme de pin figurée par le haut des montants quand la porte est fermée. Ce portail, rongé par les vers, tacheté par le velours des mousses, est presque détruit par l'action alternative du soleil et de la pluie. Surmontés de quelques aloès et de pariétaires venues au hasard, les pilastres cachent les tiges de deux acacias *inermis* plantés dans la cour, et dont les touffes vertes s'élèvent en forme de houppes à poudrer (MC : 73).

Le passage cité décrit l'hégémonie de la nature, accentuée par les nombreux termes de botanique, sur une construction humaine. Le narrateur, plus complaisant que l'officier, attribue ce manque d'entretien à de l'insouciance : «L'état de ce portail trahissait chez le propriétaire une insouciance qui parut déplaire à l'officier, il fronça les sourcils en homme contraint de renoncer à quelque illusion» (MC : 73). La métaphore qui clôt l'extrait compare les touffes des acacias à des houppes à poudrer, clin d'œil à l'Ancien Régime et signe annonciateur de la dimension uchronique de l'utopie.

Entrée en utopie : la misère laborieuse

Dans la première version de la *Scène de village*, la campagne revêt un aspect bucolique et «poétique», moins marqué dans *Le médecin*, mais qui lui confère un style et une symbolique relevant de la parabole :

Qui a jamais compris la poésie de la demeure du pauvre? Ici, j'avoue que je suis disposé sérieusement à mettre les finesses de l'artiste à la porte, à en suspendre le compas à un clou de cette chaumière, et à vous dire naïvement les choses comme je les ai vues... Si quelqu'un ne sympathise pas avec moi, je le plains¹⁶⁴.

Balzac semble poursuivre deux objectifs difficiles à concilier : celui d'associer poésie et pauvreté, soit de rendre sublime le trivial, et celui de concocter une histoire de la paysannerie qui fasse vrai. Mais Balzac bâtit de toutes pièces une image du paysan – dont l'authenticité est contaminée par des rêves pastoraux.

La nature «riante», lieu d'une «misère laborieuse» qui ne rompt pourtant pas avec la beauté du paysage, rempli d'irrégularités¹⁶⁵, pourrait donner lieu à une pastorale, si ce n'était du «drame» qu'est la scène de village dont sera témoin Genestas : celui d'une «vieille» femme (de trente-huit ans!) ayant à sa charge quatre enfants de l'hospice et vivant dans une pauvreté accablante, devant laquelle Genestas, qui a pourtant perdu toute capacité d'étonnement suite aux campagnes napoléoniennes, demeure pantois. La mesure est comparée à l'étable de Jésus-Christ, et le spectacle, qualifié de «sublime en sabots», d'«Évangile en haillons». La religion, qui caractérise ce mode de vie, permet «l'abnégation dans le travail» et l'acceptation stoïque par les paysans de leur pauvreté et de leur statut précaire de propriétaires. Cette visite donne d'entrée de jeu un ton religieux à l'utopie qui suivra, «ce pays bien cultivé, fortifié de tous côtés par les montagnes» (MC : 71), où la religion servira de ciment social. «Religion veut dire LIEN»¹⁶⁶ (MC :

¹⁶⁴ Honoré de BALZAC, «Scène de village», dans *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1978, tome IX, p. 1418.

¹⁶⁵ «À tout moment le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière; les montagnes changeaient de couleur, les versants de nuances, les vallons de forme : images multipliées que des oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à travers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle ou quelques éboulis, rendaient délicieuses à voir au milieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où le soleil enflamme un ciel pur» (MC : 58-59).

¹⁶⁶ L'étymologie exacte est la suivante : re ligere = relier. Il s'agit d'un argument spécieux de Benassis.

137), soulignera Benassis, qui a recours à maintes reprises au champ sémantique de la religion catholique¹⁶⁷.

Le paysan est vertueux parce que pauvre. C'est lors de cette rencontre du militaire avec la paysanne qu'est mentionné pour la première fois le nom de Benassis, que la vieille appelle «l'ami du pauvre». Après la rencontre avec Gondrin, le médecin insiste néanmoins – comme l'avait fait Janvier, intertexte de l'article «Du gouvernement moderne» (inédit, 1830) – sur l'importance de prodiguer un minimum de bien-être et de justice à la masse : «De semblables iniquités administratives fomentent la guerre des pauvres contre les riches, dit Le médecin» (MC : 155). Benassis a tôt fait de souligner la vertu intrinsèque qui motive le comportement de Gondrin, ancien soldat pontonnier qui «creuse des fossés à dix sous la toise» (MC : 150), pour illustrer sa théorie sur le bien-être de la collectivité :

Écoutez, capitaine : l'homme qui obéit strictement aux principes de la morale n'est-il pas plus grand que celui qui s'en écarte, même par nécessité? Notre pontonnier, tout à fait perclus et mourant de faim, ne serait-il pas sublime au même chef que l'est Homère? [...] Le génie reste pauvre en éclairant le monde, la vertu garde le silence en se sacrifiant pour le bien général (MC : 162-163).

Les paysans sont présentés sous forme d'icônes. Leur vie est gravée sur leur visage. Le couple Moreau, véritables ruines humaines à force de travail, montre, malgré sa misère, une immuable sérénité. Leur description, sous forme de tableau, correspond à

¹⁶⁷ «En cet endroit, la civilisation est peu avancée, les religions du travail y sont en pleine vigueur, et la mendicité n'y a pas encore pénétré» (MC : 73); «je prêchais aux pauvres de cultiver les arbres fruitiers afin de pouvoir un jour conquérir à Grenoble le monopole de la vente de fruits» (MC : 105); «Nos fermiers étaient mes apôtres; ils convertissaient promptement les incrédules en leur démontrant la bonté de mes préceptes par de prompts résultats» (MC : 107); «[...] je me vouai religieusement à l'état de chirurgien des campagnes» (MC : 97); «[...] seulement, je tâchai d'inspirer à tous le plus grand respect pour ma personne par la religion avec laquelle je sus remplir tous mes engagements, même les plus frivoles» (MC : 86-87). «Autrefois je considérais la religion catholique comme un amas de préjugés et de superstitions habilement exploités desquels une civilisation intelligente devait faire justice; ici, j'en ai reconnu la nécessité politique et l'utilité morale; ici, j'en ai compris la puissance par la valeur même du mot qui l'exprime. [...] et certes le culte, ou autrement dit la religion exprimée, constitue la seule force qui puisse relier les Espèces sociales et leur donner une forme durable. Enfin ici j'ai respiré le baume que la religion jette sur les plaies de la vie; sans la discuter, j'ai senti qu'elle s'accorde admirablement avec les mœurs passionnées des nations méridionales» (MC : 137-138).

l'idéal du paysan perclus mais heureux. Malgré leur état de prisonniers, ils font preuve d'une joie de vivre difficilement explicable :

L'histoire de leur vie n'eût pas été gravée sur leurs physionomies, leur attitude l'aurait fait deviner. Tous deux avaient travaillé sans cesse, et sans cesse souffert ensemble, ayant beaucoup de maux et peu de foies à partager; ils paraissaient s'être accoutumés à leur mauvaise fortune comme le prisonnier s'habitue à sa geôle; en eux tout était simple. Leurs visages ne manquaient pas d'une sorte de gaie franchise (MC : 157).

En effet, les Moreau renvoient une image romantique du labeur, de la vertu paysanne : «Ses cheveux, blancs comme la neige, flottaient sous un chapeau rougi par les intempéries des saisons et recousu avec du fil blanc. Ses vêtements de grosse toile, rapetassés en cent endroits, offraient des contrastes de couleurs. C'était une sorte de ruine humaine à laquelle ne manquait aucun des caractères qui rendent les ruines si touchantes» (MC : 156). Privés du don de la parole, ils sont complètement réifiés, impuissants et indifférents au progrès.

Le deuxième type de paysan, le père Vigneau, est nettement plus prospère et tire profit des bienfaits du progrès économique. Benassis favorise les artisans, beaucoup plus prospères, au détriment des propriétaires, qui ne font que subsister. «Dès que le paysan passe de sa vie purement laborieuse à la vie aisée ou à la possession territoriale, il devient insupportable». Les craintes vis-à-vis de la parcellisation, si elles font déjà surface, seront énoncées dans le détail dans *Le curé de village*. Il est propriétaire d'une tuilerie qui respire «le bien-être industriel» : «Le travail, élevé au rang de religion, est synonyme de bonheur : le travail a produit l'argent, et l'argent, en donnant la tranquillité, a rendu la santé, l'abondance et la joie. Vraiment ce ménage est pour moi la vivante histoire de ma Commune et celle des jeunes États commerçants» (MC : 170). Ce personnage de paysan ayant accédé, grâce au travail, à la classe supérieure, contient en germe celui du père

Sauviat, père de l'héroïne du *Curé de village*. Le labeur et la propreté qui caractérisent le couple leur permettent de suivre le chemin tracé par l'idéologie bourgeoise : «Tout s'accorda dans son ménage avec ses gains, et toujours il y maintint l'ordre, l'économie, la propreté, principes générateurs de sa petite fortune» (MC : 170).

Les paysans appartiennent à la «sphère instinctive». Comme a dit Max Andréoli, ils acceptent tout sans discussion¹⁶⁸. Benassis est arrivé à cette pareille conclusion après avoir analysé le type du paysan :

Je n'ai point fait d'idylle sur mes gens, je les ai acceptés tels qu'ils sont, de pauvres paysans, ni entièrement bons ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent sentir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je n'agirais sur eux que par des calculs d'intérêts et de bien-être immédiats. Tous les paysans sont fils de saint Thomas, l'apôtre incrédule, ils veulent toujours des faits à l'appui des paroles (MC : 97).

Le médecin peut, mieux que le prêtre, toucher l'âme pragmatique des paysans, qui acceptent davantage de se faire entretenir de leur santé que de leur conscience : «Le paysan écoute plus volontiers l'homme qui lui prescrit une ordonnance pour lui sauver le corps, que le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme» (MC : 121). Car, pour le paysan, incapable d'abstraction, les Faits parlent plus fort que les Intérêts ou les Principes. «Ici, tout doit être pratique et action» (MC : 85). «Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses? et moins il en possède, plus sans doute il les aime» (MC : 85).

¹⁶⁸ «Ainsi, dans la sphère instinctive, le modèle est accepté, ou subi, d'instinct; morale et politique vont de soi, n'ont pas l'occasion d'entrer en conflit, et se concilient dans la primauté de la foi en Dieu ou en un homme; au vrai, il n'y a ni morale ni politique, l'une et l'autre réclamant une réflexion, un retour sur soi, étrangers aux indigènes de cette sphère» (Max ANDREOLI, «Morale de la politique et politique de la morale», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 138).

La Fosseuse, une marginale romantique

*Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage [...]. Ainsi l'œuvre à faire devrait avoir une triple forme : les hommes, les femmes et les choses, c'est-à-dire les personnes et la représentation matérielle qu'ils donnent de leur pensée [...]*¹⁶⁹.

– Honoré de BALZAC

Même si la présence féminine se fait discrète dans *Le médecin*, les femmes jouent un rôle déterminant – de manière concrète et symbolique – dans le destin de Benassis – tuée par la lettre d'Evelina, son ancienne flamme – et dans la transformation du canton du Dauphiné. Que les femmes aient été en quelque sorte les muses de Benassis explique le traitement dont bénéficie La Fosseuse, dont le patronyme est intimement lié au destin tragique du docteur philanthrope. Le nom de la mendicante, qui appartient au champ sémantique de la mort, évoque aussi le sort réservé à la première femme de Benassis, Agathe, qui s'est éteinte dans la pauvreté après lui avoir donné un fils. Il est possible de tracer un lien entre le tort que Benassis a causé à ces deux femmes et la bienfaisance dont il fait preuve à l'égard de La Fosseuse¹⁷⁰. La Fosseuse est l'emblème du *Médecin de campagne*, qui est envahi par le thème de la mort.

Elle est le seul personnage féminin qui revête la moindre importance dans la partie utopique du *Médecin de campagne*. Si deux autres femmes – Agathe et Evelina – sont évoquées dans la confession analeptique de Benassis, elles font bel et bien partie de

¹⁶⁹ «Avant-propos», p. 9.

¹⁷⁰ Pour justifier le traitement exceptionnel dont elle a droit, Benassis lui a découvert une pathologie nerveuse : «Après avoir étudié son tempérament, après avoir reconnu la réalité de ses longues attaques de nerfs et de ses aspirations électriques, après l'avoir trouvée en harmonie flagrante avec les vicissitudes de l'atmosphère, avec les variations de la lune, fait que j'ai soigneusement vérifié, j'en pris soin, monsieur, comme d'une créature en dehors des autres, et de qui la malade existence ne pouvait être comprise que par moi» (MC : 179). Cette névrose dont est atteinte la Fosseuse se rapproche de la mélancolie : «La Fosseuse est une plante dépaysée, mais une plante humaine, incessamment dévorée par des pensées tristes ou profondes qui se multiplient les unes par les autres» (MC : 175). La Fosseuse a d'ailleurs une certaine parenté avec la comtesse Stéphanie de la nouvelle *Adieu* (1830), devenue folle après que son fiancé, Philippe de Sucey, ait été forcé de l'abandonner pendant la traversée de la Bérésina.

son passé. La Fosseuse a toujours été vertueuse – «pas une mauvaise pauvre» (MC : 313) – autant dans sa prime jeunesse que dans sa relation amicale avec le docteur Benassis. Sa présence dans cette utopie aux accents d'industrialisation constitue la preuve que l'oisiveté a sa place en utopie, pourvu qu'elle ne soit pas associée à la possession terrienne, mais à l'activité artistique.

Elle s'adonne à une forme de religion toute païenne avec la nature et contemple souvent les beautés du paysage, avec lequel son âme entre en communion. Pour Marie-Caroline Vanbremeersch, «La Fosseuse est ainsi le révélateur de la plus dure condamnation balzacienne de la paysannerie¹⁷¹». La prière de La Fosseuse n'est pas dans le travail, comme le souhaiterait le curé Janvier, mais plutôt dans sa communion avec la nature. Elle est en cela un personnage romantique dans un contexte résolument réaliste. Comparable à *Atala* de Chateaubriand¹⁷² à cause de sa fragilité, elle échappe au prosaïsme de la campagne :

Elle chante avec les oiseaux, se calme et se rassérène avec les cieux, enfin elle devient belle dans un beau jour, un parfum délicat est pour elle un plaisir presque inépuisable; je l'ai vue jouissant pendant toute une journée de l'odeur exhalée par des résédas après une de ces matinées pluvieuses qui développent l'âme des fleurs et donnent au jour je ne sais quoi de frais et de brillant, elle s'était épanouie avec la nature, avec toutes les plantes (MC : 176).

Le paysage dans les romans utopiques se situe au carrefour du réalisme économique et du romantisme : la nature est transformée par le héros, qui l'aménage en fonction des besoins économiques du canton, lieu de l'utopie. En revanche, la nature métamorphose spirituellement le héros. Balzac a été influencé par l'exotisme provenant en droite ligne de Bernardin de Saint-Pierre, qui a aussi imprégné l'œuvre de

¹⁷¹ Marie-Caroline VANBREMEERSCH, *op. cit.*, p. 167.

¹⁷² La Fosseuse fait preuve de la même mélancolie qu'*Atala* : «Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste» (François-René de CHATEAUBRIAND, *Atala*, p. 52).

Chateaubriand, où religion et nature sont intimement liées¹⁷³. Cette spiritualité est palpable dans *Le médecin* : «Ils allèrent alors lentement et en silence, écoutant le pas de leurs chevaux qui résonnait dans cette galerie de verdure, comme s'ils eussent été sous les voûtes d'une cathédrale» (MC : 191). Le texte balzacien renferme tellement de stéréotypes qu'on croirait avoir affaire à un texte ironique, surtout lorsqu'il est question de la dimension sacrée de la nature : «Il se rencontre en plein air de ces suavités champêtres et passagères qui nous arrachent le souhait de l'apôtre disant à Jésus-Christ sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici* (MC : 192). Fait intéressant, *Atala* renferme aussi une utopie, celle du père Aubry, qui christianisa une tribu d'Indiens¹⁷⁴ et les disciplina par l'exercice du culte religieux et du labeur quotidien. Les paysans de Balzac, s'ils se comparent aux sauvages de Chateaubriand par leur unidimensionnalité, s'en éloignent du fait qu'ils sont civilisés.

Les femmes apparues dans la vie de Benassis, toutes extrêmement pieuses et vertueuses, constituent des prémisses de l'utopie en devenir. Agathe, avec qui le jeune Benassis aurait pu jouir d'un «bonheur monotone», meurt pour lui et lui laisse un fils qui s'éteindra à son tour. Evelina, jeune femme au corps harmonieux, religieuse et instruite qui, par son authenticité et son amour, le délivre des affres des salons parisiens, mène par ailleurs une vie monotone avec sa famille. Elle lui procurera un avant-goût de cette communion avec la nature qu'il vivra dans le Dauphiné, réflexion à laquelle il se livre lors d'une promenade avec Evelina dans le domaine de ses parents : «Ah! Monsieur, la

¹⁷³ Voici la description typique d'un paysage où sont conjuguées l'or, la nature et la religion : «Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion! O magnificence du culte chrétien!» (*Ibid.*, p. 94).

¹⁷⁴ «Quand j'arrivai dans ces lieux je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix et les mœurs se sont graduellement adoucies» (*Ibid.*, p. 88). «Ensuite on va travailler dans les champs, et si les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques [...]» (*Ibid.*, p. 96).

vie en plein air, les beautés du ciel et de la terre, s'accordent si bien avec la perfection et les délices de l'âme!» (MC : 283-284). Les femmes inspireront donc Benassis pour l'élaboration de son nouvel ordre social. Alors que le personnage balzacien du parvenu assure son avancement social grâce aux femmes, Benassis devient maire du canton dauphinois à cause de ses amours déçues.

La nature, romantique, de l'épanchement des sentiments, est un substitut de la femme : «l'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines» (MC : 191). Anthropomorphisée, elle revêt une fonction à l'échelle individuelle : elle est l'alliée de Benassis dans sa réhabilitation morale, elle l'aide à se purger des passions malsaines et à acquérir une paix intérieure : «Combien d'émotion dont ne se doutent pas les gens de la ville, dit le médecin. Sentez-vous les parfums exhalés par la propolis des peupliers et par les sueurs du mélèze? Quels délices!» (MC : 191). Pourtant, les passions n'interviennent pas dans les moeurs rurales. Les paysans choisissent leur femme en fonction de leur aptitude pour les travaux domestiques, ce qui en fait un lieu ne pouvant être mis en récit :

Ici, comme dans toutes les campagnes, la passion entre pour peu de chose dans les mariages. En général, les paysans veulent une femme pour avoir des enfants, pour avoir une ménagère qui leur fasse de la bonne soupe et leur apporte à manger aux champs, qui leur file des chemises et raccommode leurs habits (MC : 188).

Fruit de l'amour, chose rare parmi les paysans, La Fosseuse est marginale dès sa naissance. La Fosseuse, personnage féminin solitaire, ne comporte pas les caractéristiques du type de la paysanne. Malgré sa vie en plein air, elle possède le teint d'une bourgeoise :

Une jeune fille mince et bien faite, vêtue d'une robe à guimpe de percaline rose à mille raies se montra bientôt, rouge de pudeur et de timidité. [...] Quoiqu'elle éprouvât l'action du hâle, du soleil et du grand air, son teint était pâle comme l'était

une herbe flétrie, mais cette couleur rendait sa physionomie intéressante dès le premier aspect (MC : 182-183).

Outre par son incapacité à travailler, elle se distingue des paysans par le lien spirituel – et non pas matériel – qu'elle entretient avec la nature, forme de révolte contre le mode d'existence que la société paysanne impose aux femmes sous la Restauration. Celles-ci, dans la période postrévolutionnaire, sont reléguées au privé, à la sphère familiale. En ces temps perturbés par les révolutions et les changements de régime, on leur confie la tâche de restabiliser les valeurs. Comme le souligne Catherine Nesci, «la représentation romanesque s'articule, au XIX^e siècle, sur l'assujettissement de l'énergie féminine¹⁷⁵». Se justifiant de ne pas prendre mari, elle dit :

[...] je suis pauvre et je suis difficile. Je ne me sens pas d'humeur à aller porter la soupe aux champs ou à mener une charrette, à sentir la misère de ceux que j'aimerais sans pouvoir la faire cesser, à tenir des enfants sur mes bras toute la journée, et à rapetasser les haillons d'un homme. Monsieur le curé me dit que ces pensées sont peu chrétiennes, je le sais bien, mais qu'y faire? (MC : 185-186).

La Fosseuse aspirait à l'aristocratie et a été renvoyée pour avoir osé s'habiller d'une des robes de sa maîtresse, la comtesse : «Elle prit le goût du luxe, de la parure, et contracta des manières en désaccord avec sa situation réelle. Depuis, le malheur a bien rudement réformé son âme, mais il n'a pu en effacer le vague sentiment d'une destinée supérieure» (MC : 188). Mais la paysannerie ne peut parvenir à l'aristocratie, classe qui est rayée du paysage social dans *Le médecin*. Condamnée à mendier pour sa survie, elle a été prise en charge par Benassis, qui lui a ménagé une place en marge de l'utopie. Or, Benassis veut éradiquer la mendicité en se débarrassant des inutiles (crétins, tarés), en envoyant à l'armée les marginaux et en faisant travailler ceux qui en sont capables. La

¹⁷⁵ Catherine NESCI, *La femme mode d'emploi. Balzac, de la Physiologie du mariage à La comédie humaine*, Lexington, French Forum, 1992, p. 15.

Fosseuse ne se range dans aucune de ces catégories : «Ce Louis Lambert féminin est la preuve, au village, que demeure un élément, dans l’histoire de tout être sensible et blessé, que ne récupéreront jamais tout à fait les sociétés les mieux réorganisées; La Fosseuse est une admirable réponse romanesque aux simplifications et schématisations sociales ou socialisantes¹⁷⁶».

Butifer, un révolté réformé

Encore plus dans les hauteurs, donc loin des préoccupations matérielles, Butifer, pendant masculin de La Fosseuse, est un ancien contrebandier que Benassis a remis dans le droit chemin et a pris sous son aile. Celui dont le profil physique et psychologique ne correspond pas au prototype du paysan ne regimbe devant les tâches habituellement dévolues au paysan : «Je ne sais point labourer, je n’ai pas le cœur de passer ma vie à engraisser des volailles; je ne puis me courber pour biner des légumes, ni fouailler l’air en conduisant une charrette, ni rester à frotter le dos d’un cheval dans une écurie; il faut donc crever de faim?» (MC : 199). Il refuse aussi l’alternative que lui offrent Benassis et Genestas : celle de devenir soldat. S’étant tenu loin de l’existence que mènent ses pairs paysans, Butifer est un être marginal d’où transpirent la force et la liberté et une intelligence se logeant au-delà de l’instinct :

Sa bouche rouge entr’ouverte à demi laissait apercevoir des dents d’une étincelante blancheur. Sa barbe, ses moustaches, ses favoris roux qu’il laissait pousser et qui frisaient naturellement, rehaussaient encore la mâle et terrible expression de sa figure. En lui, tout était force. Les muscles de ses mains continuellement exercées avaient une consistance, une grosseur curieuse. Sa poitrine était large, et sur son front respirait une sauvage intelligence. Il avait l’air intrépide et résolu, mais calme d’un homme habitué à risquer sa vie, et qui a si souvent éprouvé sa puissance corporelle ou intellectuelle en des périls de tout genre, qu’il ne doute plus de lui-même (MC : 197).

¹⁷⁶ Pierre BARBÉRIS, «Préface» au MC, p. 40.

¹⁷⁹ Pierre MACHÉREY, *op. cit.*, p. 320.

Le personnage de Butifer se situe entre le type du sauvage par son intelligence et celui du paysan. Ses poils roux et ses yeux jaunes lui confèrent une parenté avec les chouans. Genestas résume en disant à Benassis : «Voilà ce que j'appelle un homme» (MC : 200). Les paysans, à comparer à ce contrebandier à contre-courant des lois, seraient-ils des sous-hommes? Butifer, contrairement à ses semblables, est assez lucide pour émettre une opinion sur le mode d'existence de sa propre classe : «...que de croupir cent ans dans votre marécage» (MC : 199). Le terme «marécage» qu'emploie Butifer pour décrire l'industrie prospère de Benassis, contrevient à la réalité qu'est la fertilité qui caractérise le sol dauphinois.

Taboureau, l'usurier capitaliste

Autre exemple de la mutation de la classe paysanne, Taboureau est la preuve de l'infiltration des mœurs parisiennes à la campagne. Il est un confrère de Gobseck et précurseur de Grandet et de Rigou. L'emprise de l'usure sur les paysans est forte, car même le médecin juge inutile de faire une intervention visant à les en détacher. Cela montre le caractère inéluctable du capitalisme qui, contrairement à la superstition dont a triomphé Benassis – pourtant la forme la plus indestructible des idées humaines» (MC : 83) –, est une fatalité. Taboureau est le représentant, en campagne, de cette civilisation basée sur la spéculation : «Eh bien! dit Benassis quand l'usurier fut parti, croyez-vous qu'à Paris, cet homme-là ne serait pas bientôt millionnaire?» (MC : 129). C'est le contexte de la vie de campagne qui empêche Taboureau, incarnation de l'effet pervers du développement économique, de succomber à ses instincts de spéculateur. L'homme, moitié paysan moitié bourgeois, se sert de la parole pour arriver à ses fins. Celui que Benassis qualifie de «traité de philosophie»... ou plutôt de sociologie, s'est vicié à

mesure qu'il s'est enrichi : «Aussitôt que le drôle a eu quelques écus à lui, son intelligence s'est développée» MC : 124). L'usurier est le type de cette «classe à demi vertueuse, à demi vicieuse, à demi savante, ignorante à demi, qui sera toujours le désespoir des gouvernements» (MC : 125). Être hybride, qui conjugue les stéréotypes de l'usurier, grisâtre et crochu, mais aussi extrêmement intelligent, si l'on en juge la conversation qu'il tient avec Benassis, dans laquelle il présente, sous forme de parabole, un problème inversé pour être certain d'avoir une réponse objective de la part du médecin. Benassis attire l'attention sur la mince ligne qui sépare le «Allons, mes enfants, prospérez!» (MC : 172) de la spéculation motivée par les seuls intérêts personnels.

Conclusion : une esthétique romanesque modifiée par l'utopie

La volonté de connaître le monde de l'homme et d'en présenter son substitut se réalise dans la production d'une diversité¹⁷⁹.
– Pierre MACHEREY

L'utopie, comme l'a judicieusement souligné Max Andréoli¹⁸⁰, et comme nous pouvons l'induire à partir de l'analyse macroscopique de Lukács, est le troisième terme de la dialectique du Mouvement et de la Résistance, qui articule tout le texte. Benassis, grand homme de génie capable de voir au-delà des idées de son siècle, fait une synthèse du libéralisme économique à petite échelle et d'une praxis religieuse. *Le médecin* est une tentative de sublimer le mal du siècle causé par la fin des Bourbons.

¹⁸⁰ «Or les deux tendances, qui sont, je le répète, simultanées et rigoureusement inconciliables à notre niveau, surgissent dans l'écriture balzacienne à travers ce que l'écrivain désigne souvent par les termes, que je reprendrai, de *Mouvement* et de *Résistance*, sans nécessaires allusions politiques. Elles s'articulent en un système binaire dont l'œuvre représente le dépassement, ou même, considérée dans sa totalité (*La comédie humaine*), la conciliation, à l'intérieur d'un espace mythique, utopique, où convergent et se rassemblent les contraires» (Max ANDRÉOLI, «Idéologie et narration dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1989 p. 215).

Des trois romans qui constituent notre corpus, *Le médecin* est celui qui se conforme le plus au paradigme de l'utopie : isolement géographique, volet critique, mode descriptif, dialogue entre narrateur et narrataire internes. Comme *L'Utopie* de Thomas More, *Le médecin* est une œuvre bipartite mais de différente manière. *L'Utopie* se divise en deux livres présentant respectivement la critique de la société anglaise sous Henry VIII et la description d'une société idéale du point de vue politique et social. Dans *Le médecin*, les volets critique (dénégation de la civilisation parisienne sous l'Empire) et descriptif (processus d'industrialisation du bourg) sont montrés en contrepoint, imbriqués l'un dans l'autre grâce à des liens narratifs beaucoup plus forts que ceux qui unissent les deux parties de *L'Utopie*, qui ont pour lien le seul désir du narrateur témoin de relater à ses contemporains ce qu'il a vu chez le roi Utopus.

Le médecin éclaire sur le rôle du discours en utopie : monolithique et écrasant. L'utopie de Benassis, comme les autres utopies, est aux prises avec des problèmes de représentativité : sous cette logorrhée ne se cache aucun référent. Toutefois, la visite du «pays», agrémentée de rencontres avec des personnages vrais – mais illustrés de manière statique –, procure une dimension humaine à l'utopie normalement sous le signe de l'abstraction – les habitants de *L'Utopie* de More ne sont réellement que des figurants. D'un point de vue philosophique, ce qui différencie *Le médecin* des utopies normatives est que la micro-utopie qu'il contient est une solution de rechange temporaire et non une fin de l'histoire. La mort de Benassis, comme le fut celle de Napoléon, ouvre sur un autre récit : «Ne sera-ce pas une belle vie à raconter? dit Genestas (MC : 330). Le dénouement laisse donc croire à une continuité de l'histoire et de l'Histoire.

Effectivement, le phénomène de la mise en récit revêt une grande importance dans *Le médecin*. Si la narration dans la narration «re-figure et transfigure la violence, le deuil

et la mort¹⁸¹», elle permet aussi de créer des soupapes projetant les personnages hors de l'utopie en leur donnant une profondeur. Les récits, qui renferment tous un drame humain, insérés dans l'utopie, par essence statique et dépourvue de tout effet dramatique, créent un effet de contraste. Le mélange des genres auquel procède Balzac porte atteinte à l'uniformité notoire de l'utopie normative : la parabole, le conte, la confession font œuvre de digressions ou d'analepses rarement inopportunes¹⁸². Cette disparité serait due en grande partie au sentiment d'urgence que ressentit Balzac au moment où il allait mettre son manuscrit sous presse. Dans sa précipitation, il récupéra l'article destiné au *Rénovateur* – mais jamais publié – «Du gouvernement moderne» (1831), l'extrait modifié de la *Scène de village* (1831), le récit qui allait être intitulé *La veillée. Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat* (1833), ainsi qu'une refonte de la *Confession*. «C'est la poétique moderne («les moyens nouveaux de la Poétique moderne») qui permet aux romanciers de ne pas se cantonner à l'amour et au mariage, au péché et au châtement, mais d'aborder aussi dans leurs livres les grandes questions de société¹⁸³». Nous pouvons parler, comme Tim Farrant, d'une volonté de dépassement des genres – plus que d'un mélange¹⁸⁴.

¹⁸¹ Owen HEATHCOTE, «Figures de la violence dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 26.

¹⁸² «La commune croyance, pour fixer le mythe du roman balzacien, a été obligée une fois pour toutes de décider que les maximes n'y étaient que des parenthèses, des espèces de retards maladroits. C'est évidemment l'inverse qui se passe. L'intrigue n'est qu'un à-côté, une digression que déchiffre la généralisation systématique» (Philippe MURAY, *Le 19^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984, p. 390).

¹⁸³ Harald WEINRICH, «Un roman dans la province : à propos du *Curé de village* de Balzac», *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1989, p. 124.

¹⁸⁴ «L'attitude de Balzac envers les genres et leur mélange est donc radicale, mais paradoxale. Reprochant aux romantiques leurs excès, il semble vouloir les dépasser, et c'est peut-être la notion de dépassement qui donne la clé du paradoxe. [...] dans l'«Introduction» aux *Études philosophiques*, la future cathédrale est encore en chantier, avec ses pierres, ses colonnes et ses sculptures» (*L'Année balzacienne*, 2000, p. 115).

¹⁹¹ Philippe HAMON, *op. cit.*, p. 223.

Les écrivains du XIX^e siècle, contrairement à leurs prédécesseurs de l'époque classique, qui transmettaient des normes universelles, sont des experts en remaniements, en montage des univers de valeurs : «Ce dernier s'efforce en général, on l'a vu, selon certes des procédés qui varient suivant les écrivains, de rendre le plus possible 'indécidable' une norme ultime et surplombante qui régirait en dernier ressort le système évaluatif global de l'univers où évoluent ses personnages¹⁹¹». Le seul moyen d'éliminer ce flottement idéologique et de venir à bout du brouillage normatif inhérent à la société du XIX^e siècle est de figer l'idéologie dans l'utopie. C'est aussi la seule façon d'éliminer de la société tout ce qu'elle a d'humain, pierre d'achoppement qu'évite Balzac en entourant son utopie d'un parcours narratif.

Comme l'utopie l'est du reste du monde, *Le médecin* est isolé du reste de *La comédie humaine*. L'utopie de Benassis est un monde de fantasmes : celui de Napoléon, fantôme qui revient à maintes reprises dans *La comédie humaine*¹⁹², dernier des grands hommes, et celui du laboureur, dernière image du paysan vertueux. L'utopie du *Médecin* est également un simulacre. Les erreurs et les douleurs de l'ancienne vie des protagonistes subsistent. Les mesures socioéconomiques ne peuvent venir à bout des mauvais penchants de l'être humain.

Enfin, la morale religieuse sert de couvert au totalitarisme. Les paysans, capables de supporter la monotonie sans développer un semblant de vie intérieure, aptes à se satisfaire du moment présent, sont faits sur mesure pour l'utopie. Seul leur corps, instrument de travail, est décrit. Tous, mis à part les marginaux comme Butifer et La Fosseuse, ou le porte-parole Goguelat, sont considérés comme des sous-hommes. L'utopie, dans *Le médecin*, réside en grande partie dans la narrativisation de l'idéologie

¹⁹² Dans *La rabouilleuse*, le comté d'Issoudun renferme plusieurs bonapartistes, qui s'opposent au règne des Bourbons.

conservatrice, c'est-à-dire dans l'in vraisemblance avec laquelle Benassis va idéaliser le travail auprès des paysans et les maintenir, à l'aide de la religion, dans un état d'indigence et de stagnation sociale. C'est également dans sa conception religieuse de la pauvreté, toujours dominante dans *Le curé de village* mais inéluctablement évincée des *Paysans*, que *Le médecin de campagne* est utopique.

Aussi, la hiérarchie est-elle encore fortement marquée entre la bourgeoisie et la paysannerie – l'aristocratie, dont l'inaction a rendue la Restauration inopérante, est inexistante dans le Dauphiné. Les quelques types qui défilent sous les yeux parfois lassés du lecteur et qui présentent le peuple comme un objet d'expérimentations, sont stoppés dans leur évolution historique, effacés sous le discours sociopolitique des bourgeois, en particulier de Benassis, qui veut voir en eux la masse consentante composée d'individus indifférenciés – c'est un pas de fait vers le «despotisme doux» dont parlait Tocqueville. Leur donner un «bonheur tout fait» est une voie d'évitement à la lutte des classes – n'en déplaise à Karl Marx – et les rend impropres à être des personnages de roman. Leur mutation ne se fait que sur le plan économique et non dans les mœurs. Ce sont des personnages désincarnés et déshumanisés, tels que l'utopie sait en fabriquer.

Les paysans du prochain roman à l'étude, *Le curé de village*, ont droit au même traitement : on ne les voit guère qu'à la toute fin du roman, au moment de faire leurs adieux à leur châtelaine mourante, qu'ils vénèrent. Les dissemblances formelles importantes entre les deux romans pourront peut-être modifier la problématique de l'utopie dans le roman – héroïne au lieu de héros, présence de plusieurs autres genres littéraires, notamment du drame judiciaire, place plus importante consacrée à l'art épistolier – ainsi que le développement du thème de la mutation des classes, sous forme de croisements entre la paysannerie et la bourgeoisie, laissent croire à un traitement différent de l'utopie dans ce système qu'est le roman.

Chapitre 3
Le curé de village
L'alternative balzacienne : utopie et monde bourgeois

Aujourd'hui, en morale, comme dans les sciences exactes, le siècle demande des faits, des observations. Nous en apportons.

– Honoré de BALZAC¹

En 1841², huit ans après sa première incursion dans le monde de l'utopie avec *Le médecin de campagne*, Balzac publie chez Souverain un second roman comportant l'élaboration d'un projet de société. Avec *Le curé de village*, il prétend avoir détrôné, comme il s'en vantera à Ève Hanska³, les deux romans des *Scènes de la vie de campagne* que sont *Le médecin de campagne* et *Le lys dans la vallée*. *Le curé*, plus lisible que *Le médecin*, en est à plusieurs égards la continuation. Si *Le médecin* traitait principalement de la paysannerie, *Le curé* fait le procès en règle de la bourgeoisie provinciale. L'un sera le «pendant religieux» de l'autre, écrit Balzac à Mme Hanska le 17 septembre 1838. Cette schématisation, qui peut sembler réductrice, est pourtant bien fondée : alors que le «médecin» était mû par des motivations essentiellement philanthropiques et tout à fait laïques, le «curé» fait du sentiment religieux une des pierres d'assise de son utopie. Les protagonistes des deux romans suivent le même programme narratif : ils commettent un crime qui reste impuni par les instances juridiques, suivi du repentir et de la rédemption par la voie de la confession. Mais ces deux oeuvres gagnent à être comparées pour

¹ *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, Paris, Charpentier Libraire-Éditeur, 1838, p. 11.

² Balzac avait préalablement publié une première version du roman en feuilleton dans *La Presse*, en 1839.

³ «J'ai dans ce moment sous ma plume *Le curé de village* à achever, le second épisode va paraître dans *La Presse*, intitulé *Véronique*, ce sera beaucoup plus élevé, plus grand, plus fort que *Le Lys* et que *Le médecin*, et les deux fragments connus ont justifié mes promesses» (4 juin 1839); «Outre cette comédie j'achève en ce moment *Le curé de village*, un des ouvrages qui sont compris dans les scènes de la vie de campagne et qui n'en sera pas l'un des moindres, il faut bien des travaux pour ajouter un livre au *Lys dans la vallée* et au *Médecin de campagne*, cependant j'espère que *Le curé* surpassera ces deux œuvres, et vous en conviendrez vous-même, car *Le curé de village* est l'application du repentir catholique à la civilisation comme *Le médecin* est l'application de la philanthropie, et le premier est bien plus poétique et plus grand. L'un est l'homme, l'autre est Dieu» (15 mai 1840). (*Lettres à Madame Hanska. 1832-1844*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1990, p. 485-486 et 510).

d'autres raisons, ne fût-ce que pour constater que *Le curé de village* comporte beaucoup plus de ramifications que son prédécesseur. Balzac réussit, avec ce roman, à éviter les pierres d'achoppement de l'écriture réaliste, que Philippe Hamon, à la suite de Roland Barthes, a expliquées en ces termes : le «problème de raboutage de fragments d'écriture, dont il faut effacer au maximum les points de suture⁴». En tant qu'œuvre littéraire, *Le curé*, davantage que *Le médecin*, se rapproche de l'idéal esthétique balzacien, qui veut que le projet d'unité de composition⁵ soit indissociable du désir d'exhaustivité. *Le curé*, mieux que *Le médecin*, inscrit le programme social dans les m(f)ailles de la tension romanesque.

Disons-le avant toute chose : la poétique de l'utopie n'est pas – ou très peu – respectée dans *Le curé de village*. Françoise Sylvos – dont les observations nous serviront de point de départ – a souligné le glissement du chronotope de l'utopie dans *Le médecin* et *Le curé*⁶, phénomène qui expliquerait que l'utopie du village de Montégnac s'imbrique de manière beaucoup moins aléatoire dans la diégèse que celle de Benassis. Alors que dans *Le médecin*, la primauté est donnée au mode descriptif, il en est tout autrement dans *Le curé*, où l'utopie occupe une case précise du schéma narratif et se fonde dans le roman. L'utopie n'y est pas présentée sous forme de dialogue et de description mais y est entièrement narrativisée. D'une part, dans *Le curé de village*, il y a déplacement du chronotope au sein du roman : l'utopie fait son apparition tardivement –

⁴ Philippe HAMON, «Un discours contraint», *Poétique*, n° 16, p. 429, note 34.

⁵ Selon Max ANDRÉOLI, «le besoin idéologique d'unité était une marque idéologique majeure du discours social de la période romantique; on n'est pas surpris qu'un romancier comme Balzac, qui se proclame le secrétaire de son siècle sous la dictée de la société, médite le projet, ou émette la prétention, d'unifier, de coordonner dans le champ de la littérature, le sien et dans *La Comédie humaine*, toutes les voix qui viennent s'y répercuter [...]» (*Lecture et mythe. Les Chouans et Les Paysans d'Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 34).

⁶ «Dans *Le médecin*, [Balzac] réduit considérablement l'écart entre la fondation et le récit de la visite en utopie; non content de focaliser la diégèse sur les commencements de la ville, il fait débiter l'action bien avant la fondation grâce aux analepses des confessions. Cette évolution du chronotope de l'utopie sera encore plus nette dans *Le curé de village*; dans ce récit, la renaissance de Montégnac intervient seulement à la fin de l'œuvre et correspond à l'apothéose de Véronique» (Françoise SYLVOS, «La poétique de l'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 119-120).

au quatrième chapitre – et se subordonne au texte d'ensemble plutôt qu'elle ne l'englobe. Elle s'inscrit dans le parcours narratif de la protagoniste moins en tant qu'objet (le but apparent de Véronique est de bâtir une utopie en rénovant Montégnac) qu'adjuvant (son véritable objectif est de retrouver la tombe de Tascheron. L'utopie constitue alors un moyen de canaliser les passions). Dans *Le curé de village*, les phases de préparation de l'utopie – mise en relation du curé Bonnet et de Véronique, voyage vers Montégnac, conversion de Véronique par Bonnet – prennent plus de place dans la diégèse que la description de l'utopie elle-même, qui se réduit à l'explication du projet d'irrigation s'étalant sur plusieurs années.

Dans ce second roman des *Scènes de la vie de campagne*, la propension à conjuguer le traité et le théâtre, c'est-à-dire d'écrire des études⁷ tout en peignant les passions humaines – lesquelles conduisent obligatoirement à des drames – est manifeste. Que ce soit dans le cadre d'une concession faite à son lectorat ou qu'il soit le résultat d'une réflexion esthétique, *Le curé* amalgame beaucoup mieux que ne le faisait *Le médecin* idéologie et roman (Balzac le dit «en harmonie avec le ton de l'ouvrage»). Aboutissement du roman provincial, l'utopie semble être au service de la diégèse. Balzac aborde ce défi d'ordre esthétique dans la Préface de l'édition Souverain :

Ainsi, dans le plan de l'auteur, ce livre, loin d'offrir l'intérêt romanesque, assez avidement recherché par les lecteurs et qui fait tourner vivement les pages d'un in-octavo qu'on ne relit plus, une fois le secret connu, lui paraissait si peu intéressant pour le gros public, qu'il a semblé nécessaire de le relever par une conception

⁷ *Sur Catherine de Médicis* se voulait une étude sur l'histoire de la bourgeoisie : «Peu de personnes aujourd'hui savent combien étaient naïves les habitations des bourgeois de Paris au quatorzième siècle, et combien simple était leur vie. Peut-être cette simplicité d'action et de pensée a-t-elle été la cause des grandeurs de cette vieille bourgeoisie, qui fut, certes, grande, libre et noble, plus peut-être que la bourgeoisie d'aujourd'hui; son histoire est à faire, elle demande et attend un homme de génie. Inspirée par l'incident peu connu qui forme le fond de cette Étude et qui sera l'un des plus remarquables de l'histoire de la bourgeoisie, cette réflexion arrivera sans doute sur les lèvres de tout le monde, après ce récit. Est-ce la première fois qu'en histoire la conclusion aura précédé les faits?» (*Sur Catherine de Médicis*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, tome XII, p. 243). Auparavant, dans l'«Avertissement du *Gars*» (1828), Balzac, en plus de définir ce qu'il entend par histoire des mœurs en se référant à Walter Scott, sous les pinceaux de qui «l'histoire devient domestique», souligne l'esprit didactique dans lequel les auteurs doivent écrire leurs romans.

dramatique, empreinte des caractères de la vérité, mais en harmonie avec le ton de l'ouvrage. Deux immenses difficultés desquelles le lecteur se soucie fort peu⁸!

Balzac, pourtant, s'adresse à un lectorat averti. Le raisonnement de Balzac comporte des failles. L'écrivain veut à la fois intéresser le lecteur lettré, c'est-à-dire faire de la grande littérature, et faire un succès de librairie :

Aussi n'est-ce pas tant au public que l'auteur s'adresse ici qu'au petit nombre de ceux à qui les lettres sont encore chères, et qui étudient les moyens nouveaux de la Poétique moderne. En effet, si l'ouvrage auquel servira peut-être un jour de pendant, pour employer une expression vulgaire qui explique tout, si *Le Médecin de campagne* est l'application de la philanthropie moderne à la civilisation, celui-ci devrait être l'application du repentir catholique⁹.

Le marqueur («aussi») est donc mal choisi. Ajouter une «conception dramatique» visait à intéresser le grand public et non les gens de lettres. *Le curé* offre une pluralité de trames narratives – dont l'une est l'utopie – qui convergent toutes vers l'héroïne, Véronique Sauviat-Graslin. Le roman est à la fois l'histoire des amours criminelles d'un ouvrier porcelainier et de la bourgeoise la plus en vue de Limoges et le récit de la chute – provoquée par la lecture de romans, qui rend poreuse la frontière entre réalité et fiction –, suivie de l'expiation, sous forme d'action pour le bien-être collectif, de cette même bourgeoise. Ce texte s'inscrit dans cette vaste étude sur la bourgeoisie que Balzac se proposait de faire dans l'«Introduction» (1841) à *Sur Catherine de Médicis*. Histoire, donc, encore une fois, de mutations de classes sociales, de l'hégémonie croissante de la bourgeoisie et, par l'entremise de la détresse d'une jeune fille de province, de l'imbrication des sphères privée et publique : la naissance de l'utopie est tributaire de l'existence d'une individualité en état d'expiation. Balzac, quelque sept ans après *Le*

⁸ Honoré de BALZAC, «Préface de l'édition Souverain (1841)», dans *Le curé de village*, *op. cit.*, p. 343. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle [CV], suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

⁹ *Ibid.*

médecin et trois ans après *Le lys dans la vallée*, où le romantisme se substitue à l'utopisme, se montre encore plus intéressé aux causes, aux ressorts psychologiques de la fondation de l'utopie qu'à son fonctionnement interne. La faute conduisant à l'utopie – ainsi que le contexte qui la favorise – prend beaucoup de place dans la narration. Ce n'est pas – ou presque pas – au contenu politique, semblable à peu de choses près à celui du *Médecin*, que s'intéresse Balzac dans ce roman, mais bien aux conditions de réalisation de l'utopie. Les paysans y sont comparables aux habitants d'une pastorale. Balzac, qui a sans doute lu les *Aventures de Télémaque* (1699)¹⁰, affirme, dans la lettre à Ève Hanska déjà citée, que *Le curé* serait du «Fénelon tout pur¹¹».

Le texte est également parcouru par plusieurs «isotopies» ou champs sémantiques (religion, crime, industrie) dont le dénominateur commun est la morale, concept aux contours flous, surtout après un grand dérangement social et politique, mais qui constitue le fil conducteur du *Curé*. Balzac a beaucoup en commun avec Ballanche – alors que ce dernier fera un compendium du romantisme par l'entremise de la formule crime /

¹⁰ Cette œuvre, dont certains passages sont utopiques, notamment les séjours de Télémaque et de Mentor dans deux lieux où règne l'harmonie entre les habitants de l'évêque de Cambrai est considéré comme un texte charnière qui signe sans doute la disparition du roman pastoral du XVII^e siècle et prépare sa métamorphose : «On pourrait voir en la Bétique une Arcadie qui aurait emprunté quelques traits à l'Utopie, et en Salente, une Utopie pastorale» (Françoise LAVOCAT, *Arcadies malheureuses. Aux origines du roman moderne*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 479).

¹¹ Le tableau des *Aventures de Télémaque* sous forme de papier peint (1823-1825) figure à deux reprises dans l'œuvre de Balzac : dans la cuisine de la pension Vauquer (*Père Goriot*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1995, p. 52) et dans la maison de Flore Brazier et Jean-Jacques Rouget (*La Rabouilleuse*, p. 235). Ce roman utopique de Fénelon, écrit pour le petit-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, se caractérise par un mélange entre doctrines païennes de l'Antiquité et les principes judéo-chrétiens, et par la dénonciation des faux prestiges reliés à l'argent et au pouvoir. Y sont prônées les vraies grandeurs que sont la famille, la terre, les traditions rurales d'une ancienne noblesse exempts des perversions qu'offre le monde. Peut-être Balzac fait-il aussi allusion à la propension qu'avait Fénelon de transcrire narrativement des tableaux de Poussin, de Léonard de Vinci, de Le Brun, et ce, dans la tradition des poètes antiques (Horace, Virgile, Homère). Les habitants de la Bétique et de Salente (livre VII et livres X et XI) possèdent un goût pour la modération : ils se méfient des villes, de l'argent, de l'industrie, de tout ce qui corrompt l'homme et les rapports humains. Ils prônent un retour à l'âge d'or, à la terre, à la vie simple, au labeur et une modération dans les affaires de la guerre. Le roi est le père de tout son peuple et les enfants appartiennent à la république : «Minerve, sous la figure de Mentor, établissait ainsi dans Salente toutes les meilleures lois et les plus utiles formes de gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée que pour montrer à Télémaque, quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable» (*Les Aventures de Télémaque*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Classique», 1995, p. 257).

réhabilitation, Balzac sera plutôt taxinomiste en appliquant la notion de type à son cycle romanesque –, notamment cette ambition d’englober en un système cohérent le fonctionnement de notre civilisation. Ce désir de synthèse explique l’attrait qu’exerce sur Balzac le rôle de coordonnateur de tous les types sociaux dans un même énorme volume, comme si l’édition et les *personnages reparaissants* pouvaient suffire à rendre cette impression d’unité. *La Comédie humaine* est, à ce point de vue, une utopie au sens métaphorique du terme, au même titre que le genre romanesque, lequel propose, comme le note Andréoli, de «créer un monde plus beau – un monde plus dense, plus ramassé, plus harmonieux, en somme une utopie –, que le monde réel¹²».

Dans ce monde – l’ordre bourgeois –, les institutions religieuse et juridique plient l’échine devant l’opinion publique. Depuis le début des années 1830, la pensée politique de Balzac, axée sur la critique des «acquis» postrévolutionnaires, a évolué vers une prise de conscience de leur caractère inéluctable : des articles où se dessinent le thème – et non pas la conviction – socialiste se substituent aux articles légitimistes de 1832. De fait, avec l’utopie, Balzac exploite une case non encore utilisée de l’échiquier idéologique : celle où aurait lieu la synthèse entre la réaction monarchique et un capitalisme centré sur l’industrie, qui saurait utiliser à bon escient les ressources naturelles – surtout agricoles – de la France rurale. Le discours utopiste, chez Balzac, se loge dans les interstices d’un discours pessimiste sur la société française sous la Monarchie de Juillet, axiologie négative qui imprègne son œuvre. Il s’agit d’utopie parce qu’on ne peut, «en 1830, souhaiter à la fois le développement du modernisme et l’instauration d’une société unitaire¹³».

¹² Max ANDRÉOLI, *Lecture et mythe. Les Chouans et Les Paysans d’Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 33.

¹³ Pierre BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, Paris, Gallimard, 1970, tome II, p. 978.

Observateur engagé, quoi qu'il en dise, et élitiste au paternalisme bienveillant, Balzac se décrit, dans une autre lettre à Mme Hanska (1842), comme «politiquement catholique». Il n'a eu de cesse de constater et de décrier le dérèglement de la société et de ce que Michel Despland nomme l'«économie religieuse¹⁴». Alors que les romantiques ultras se rassemblaient en cénacles dans le but de se constituer un «ordre distinct» du pouvoir bourgeois, Balzac veut dépeindre cette même bourgeoisie dans ses relations avec l'aristocratie tout en s'affirmant, à partir de 1830, de plus en plus légitimiste, contrairement à un romantique comme Victor Hugo, qui se tourne petit à petit vers la gauche.

Hégémonie d'une bourgeoisie spoliatrice du passé

Le syntagme nominal qui constitue le titre du *Curé de village* reprend de manière symétrique celui du *Médecin de campagne*. Chacun d'eux présente un substantif désignant une des trois «robes noires¹⁵», suivi d'un complément de nature topographique

¹⁴ «Par 'économie' j'entends ici l'ensemble des phénomènes de mentalité, phénomènes de société et phénomènes de conscience, qui donnent à la religion à la fois son assiette sociale et sa vie dans les âmes» (Michel DESPLAND, *Les hiérarchies sont ébranlées*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 16).

¹⁵ Dans *Le médecin de campagne*, Benassis désigne les trois robes noires (Le médecin, Le curé, le juge de paix) comme les trois figures les plus respectables de la société française. L'avoué Derville, dans *Le Colonel Chabert*, fait lui aussi mention des trois «robes noires». Bien que le crime soit présent (et impuni) dans *Le curé* et *Les paysans*, aucune figure positive d'homme de loi n'y est décrite. Dans le dénouement du *Colonel Chabert*, Derville énumère des crimes, qu'il associe à la faune parisienne. Il conclut en disant vouloir déménager à la campagne. «Quelle destinée! s'écria Derville. Sorti de l'hospice des *Enfants trouvés*, il revient mourir à l'hospice de la *Vieillesse*, après avoir, dans l'intervalle, aidé Napoléon à conquérir l'Égypte et l'Europe. -- Savez-vous, mon cher, reprit Derville après une pause, qu'il existe dans notre société trois hommes, le Prêtre, le Médecin et l'Homme de justice, qui ne peuvent pas estimer le monde? Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions. Le plus malheureux des trois est l'avoué. Quand l'homme vient trouver le prêtre, il arrive poussé par le repentir, par le remords, par des croyances qui le rendent intéressant, qui le grandissent, et consolent l'âme du médiateur, dont la tâche ne va pas sans une sorte de jouissance : il purifie, il répare, et réconcilie. Mais, nous autres avoués, nous voyons se répéter les mêmes sentiments mauvais, rien ne les corrige, nos Études sont des égouts qu'on ne peut pas curer. Combien de choses n'ai-je pas apprises en exerçant ma charge! J'ai vu mourir un père dans un grenier, sans sou ni maille, abandonné par deux filles auxquelles il avait donné quarante mille livres de rente! J'ai vu brûler des testaments; j'ai vu des mères dépouillant leurs enfants, des maris volant leurs femmes, des femmes tuant leurs maris en se servant de l'amour qu'elles leur inspiraient pour les rendre fous ou imbéciles, afin de vivre en paix avec un amant. J'ai vu des femmes donnant à l'enfant d'un premier lit des goûts qui devaient amener sa mort, afin d'enrichir l'enfant de

faisant référence au milieu rural et désignant, par le fait même, le lieu de l'utopie. Que *Le curé* soit une sorte de palimpseste du *Médecin* est une hypothèse fort recevable, étant donné que Balzac lui-même a souligné le parallélisme entre les objets du programme narratif des deux romans : l'amélioration de la société. Vu le discrédit où est tombé le clergé depuis 1789, le titre du deuxième roman des *Scènes de la vie de campagne* est audacieux. S'il faut en croire un contemporain, Jules Janin (1831), «dans les villes croyantes de province, au cœur ou à l'extrémité de la France, on aurait peine à se figurer le malheureux état de la religion catholique à Paris. Depuis la grande secousse de 89, le catholicisme était bien malade. Et la révolution de 1830 l'a tué tout à fait¹⁶». D'où le choix de la province, par souci de vraisemblance, comme théâtre du récit. Le titre, par ailleurs, laisse présager que le texte dont il est la synecdoque véhicule un discours religieux. *Le curé*, s'il est bel et bien un roman où la religion est omniprésente, ne sert pas nécessairement le point de vue de l'orthodoxie ecclésiastique. Il consiste plutôt en une illustration de son rôle non seulement comme constituante essentielle des mœurs bourgeoises, mais aussi comme agent possible de changement social.

Cette importance donnée à la religion est évidente dès la première version du *Curé*, où n'est relaté que le crime de Tascheron et son exécution orchestrée par les autorités religieuses. Cette version débute par la description du «palais épiscopal» :

Deux Grands-Vicaires de l'Évêque de Limoges se promenaient par une belle soirée d'automne le long d'une des terrasses du palais épiscopal qui se trouve dans une magnifique position. Le palais est, certes, le monument le plus remarquable de cette ville où les constructions ne brillent ni par les matériaux employés ni par

l'amour. Je ne puis vous dire tout ce que j'ai vu, car j'ai vu des crimes contre lesquels la justice est impuissante. Enfin, toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la vérité. Vous allez connaître ces jolies choses-là, vous; moi, je vais vivre à la campagne avec ma femme, Paris me fait horreur» ([En ligne] Paris, Furne, 1845, p. 59-60. Disponible sur internet : <http://www.paris.fr/musees/balzac/furne/presentation.htm>).

¹⁶ Cité par Jean DERRÉ, *Regards sur le saint-simonisme et les saint-simoniens*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. «Littérature et idéologies», 1986, p. 12.

l'architecture; il est assis sur une éminence de la colline qui borde la Vienne, et qu'embrassent ses jardins étagés et soutenus par de fortes murailles couronnées de galeries¹⁷.

L'incipit du manuscrit, où la hiérarchie sociale est représentée par l'axe haut / bas, montre le clergé en état de supériorité géographique, transcendance figurée par la «magnifique position» du palais ainsi que par des images anthropomorphiques, dont certaines sont reliées à la monarchie, qui servent à décrire l'environnement immédiat du bâtiment («fortes murailles couronnées de galeries») qui permet aux ecclésiastiques d'avoir une meilleure vision d'ensemble du canton. Ce point de vue surplombant de l'évêque est conservé en filigrane dans la dernière version. Alors que dans la première version, le crime et le repentir de Tascheron étaient au centre de l'intrigue, ceux-ci ne deviennent l'événement déclencheur de l'utopie que dans la version de 1841.

L'incipit de la version finale du roman à l'étude comporte plusieurs topoï balzaciens. Il contient des données topographiques très précises : «Dans le Bas-Limoges, au coin de la rue de la Vieille-Poste et de la rue de la Cité». Les indications temporelles («il y a trente ans») sont fournies à partir du temps de la narration, qui sera précisé plus tard par le narrateur. L'action prendra donc place dans l'histoire récente, quasi contemporaine. Viennent ensuite des allusions au passé lointain, procédé fréquent chez les auteurs de romans historiques : «une de ces boutiques auxquelles il semble que rien n'ait été changé depuis le Moyen Âge». Dans les trois premières pages du roman, il est possible de déceler huit allusions au passé proche ou lointain. Auparavant, la maison abritait faiseurs d'haubergeons, armuriers, couteliers, «quelque maître qui ne haïssait pas le plein air» (CV : 38). Elle est en cela comparable à la maison des Hochon à Issoudun

¹⁷ Ki WIST, *Le curé de village. Les manuscrits de premier jet de Honoré de Balzac*, Bruxelles, Éditions Henriquez, 1964, p. 37-38.

dans *La rabouilleuse*, ou celle des Guénic à Guérande dans *Béatrix*¹⁸, elle est représentative, en quelque sorte, de la vision qu'a Balzac de son époque : la modernité ayant du mal à se débarrasser des oripeaux de l'Ancien Régime. Les nombreuses antithèses, qui provoquent un va-et-vient entre le passé et le présent – opposition qui constitue un point névralgique du roman – mettent en relief les avatars qu'a subis la maison, ce qui a pour effet d'effacer la « naïveté » d'antan :

De grandes dalles cassées en mille endroits, posées sur le sol qui se montrait humide par places, auraient fait tomber quiconque n'eût pas observé les creux et les élévations de ce singulier carrelage. Les murs poudreux laissaient voir une bizarre mosaïque de bois et de briques, de pierres et de fer tassés avec une solidité due au temps, peut-être au hasard. Depuis plus de cent ans le plancher, composé de poutres colossales, pliait sans rompre sous le poids des étages supérieurs.

Le narrateur omniscient procède à une description de la boutique en question d'après le procédé de la description architecturale (de la « maison gardant la trace d'un passé¹⁹ »). La caractéristique principale de ce genre de début qu'Andrea Del Lungo qualifie de « statique » est de différer le moment d'entrée dans l'histoire, en suscitant chez le lecteur une attente du récit des événements, en exposant ses « principes générateurs » et en proposant une réflexion de type idéologique²⁰. La description de la maison des Sauviat en tant que chronotope²¹ remplace celle du palais épiscopal dans le premier manuscrit. Le point de vue de la bourgeoisie sera donc beaucoup plus présent – sans être pour autant privilégié ou axiologisé positivement – qu'il ne l'était dans la première

¹⁸ « Auprès de l'église de Guérande se voit une maison qui est dans la ville ce que la ville est dans le pays, une image exacte du passé, le symbole d'une grande chose détruite, une poésie. Cette maison appartient à la plus noble famille du pays, aux du Gaisnic, qui, du temps des du Guesclin, leur étaient aussi supérieurs en fortune et en antiquité que les Troyens l'étaient aux Romains » (*Béatrix*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1979, p. 33).

¹⁹ André DEL LUNGO, « L'incipit balzacien », dans Stéphane VACHON [dir.], *Balzac, une poétique du roman*, Montréal, Éditions XYZ, 1996, p. 40.

²⁰ *Ibid.*, p. 206-207.

²¹ « Balzac avait la capacité exceptionnelle de 'voir' le temps dans l'espace. Rappelons-nous ne serait-ce que sa façon de représenter les maisons comme une incarnation de l'Histoire, ses images des rues, des villes, du paysage rural, au plan de son élaboration de l'Histoire, du temps » (Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978, p. 388).

version. Ce changement s'imposait, car la fable n'a plus pour noyau le clergé, mais est centrée sur Véronique, la fille unique des Sauviat. La maison décrite dans l'incipit est depuis 1793 (date plus que symbolique du régicide), le toit du bonhomme Sauviat.

L'axe temporel présent/passé et l'axe causal fait le lien entre le milieu et ses occupants. Autre vestige du passé et autre chronotope, qui se situe aux antipodes du premier incipit : la statue de la Vierge «mutilée pendant la Révolution» Elle rappelle la madone de pierre au début de la *Chronique du règne de Charles IX* (1829) de Prosper Mérimée, mutilée elle aussi, mais par les «fureurs civiles et religieuses» auxquelles ont donné lieu les guerres de religion du XVI^e siècle²². Dans les deux cas, les mutilations ont été faites par des représentants du libre arbitre, ces huguenots que Balzac dit ancêtres de la bourgeoisie individualiste et dont il s'est toujours méfié. La statue est la première allusion à la religion dans *Le curé de village*, la ligne de force la plus déterminante du roman. Celle à laquelle les bourgeois vouent encore un culte à Pâques s'avérera, tel que nous le verrons plus tard, le symbole le plus important du roman en tant que rescapée des révolutions.

L'utopie de Montégnaç se distingue, en effet, par le rôle éminent qu'y joue la religion, des utopies des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles recensées par Raymond Trousson, où l'on peut conclure à l'absence d'institutions religieuses telles que l'Église. Les Utopiens sont libres de s'adonner au culte de leur choix, mais pas de se constituer en secte ni d'organiser des manifestations sociales de leur religion. La religion en utopie est donc civile :

²² «Non loin d'Étampes, en allant du côté de Paris, on voit encore un grand bâtiment carré, avec des fenêtres en ogive, ornées de quelques sculptures grossières. Au-dessus de la porte est une niche qui contenait autrefois une madone de pierre; mais dans la révolution elle eut le sort de bien des saints et des saintes, et fut brisée en cérémonie par le président du club révolutionnaire de Larcy. Depuis on a remis à sa place une autre vierge, qui n'est que de plâtre à la vérité, mais qui, au moyen de quelques lambeaux de soie et de quelques grains de verre, représente encore assez bien et donne un air respectable au cabaret de Claude Giraut» (Prosper MÉRIMÉE, *Chronique du règne de Charles IX*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Classique», 1969 [1829], p. 47).

La religion du bonheur collectif, c'est-à-dire un hédonisme intramondain amputé de ses prolongements métaphysiques, est devenu la seule vraie religion de l'utopie. Aussi, sa «tolérance» théorique, qui pouvait paraître surprenante en face du dirigisme généralisé qui la caractérise, cette tolérance n'existe en fait que si l'on néglige cette divinisation de la cité. L'utopie n'est pas théocratique, mais théandrique : Dieu s'y fait homme, pour que le social y soit religion²³.

Le «réfèrent mental du XIX^e siècle est la théologie», soutient Patrick Tacussel. Michel Despland soutient qu'«à cette même époque, par contre, tout, ou presque, dans la religion (comme dans la politique et la société) semble dérégulé. La vieille foi se raidit ou se métamorphose et les substituts foisonnent : dévolutions nouvelles, cultes nouveaux, utopies, incroyance carrément typée et rondement menée²⁴». Lamartine, dans son discours de réception à l'Académie française (1829), fait état du renouveau formel et idéologique qu'amène le romantisme. Il plaide en faveur d'une religion qui se tiendrait éloignée du pouvoir temporel : «Un souffle religieux travaille la pensée humaine; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des faveurs qui la corrompent²⁵». Malgré les efforts des républicains pour éliminer le culte, la religion catholique, après huit cents ans de collaboration avec le pouvoir temporel, reste bien imprégnée dans les mœurs et dans les esprits :

La Religion, comme croyance, était partout, et son absence s'est fait sentir partout. Elle était dans le Gouvernement, pour veiller aux intérêts du peuple, et le protéger contre l'abus du pouvoir ou la tyrannie; elle était dans le peuple, pour veiller à la perpétuité du Gouvernement, et le protéger contre les entreprises de la multitude, ou l'anarchie : il résultait de là que la Gouvernement était doux et fort, et le peuple libre et soumis.

²³ Raymond TROUSSON, *D'Utopie et d'utopies*, Paris, L'Harmattan, coll. «Utopies», 1998, p. 128.

²⁴ Michel DESPLAND, *Les hiérarchies sont ébranlées*, p. 16.

²⁵ Cité par BARBÉRIS, *Balzac et le mal du siècle*, p. 1061.

Dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Lamennais avait déjà analysé les effets des changements politiques sur la religion : celle-ci fait contrepoids à un pouvoir politique absolutiste et prévient les effets néfastes du despotisme. Dès que le pouvoir cessa d'être transcendant, cet équilibre se rompit : «Telle est la cause qui enfante en Europe cette foule de constitutions moitié monarchiques, moitié républicaines : véritables traités temporaires entre le despotisme et l'anarchie²⁶». Il est donc clair pour Lamennais que la religion assurait traditionnellement en France le rôle de pilier, de référence. Elle sera remplacée, au XIX^e siècle, par différents types de gouvernements dont la législation est assurée par des hommes. Bonald a, lui aussi, plaidé pour les bienfaits sociaux du christianisme : «Bienfaits économiques pour tous les sujets par le goût de la vie simple et le primat de l'agriculture, alors que la Réforme et la Révolution engendrent le prêt à intérêt, le libéralisme sans frein, la concurrence et la guerre économique au profit du petit nombre²⁷». Tel que le souligne Despland, «tout au long du siècle, le discours religieux doit apprendre à coexister avec un discours politique qui ne lui était pas familier et vise à structurer une action commune des hommes dans la durée²⁸». L'abbé Dutheil, qui sera sacré évêque à la fin du roman, considère comme une gloire de l'institution religieuse de faire en sorte que le catholicisme suive le cours de l'évolution de la société : «La gloire de l'Église est de faire concorder ses dogmes avec les mœurs de chaque temps, car l'Église est destinée à traverser les siècles des siècles en compagnie de l'humanité» (CV : 307).

Peu enclin à retourner aux temps précédant 1789, admirateur de chefs dogmatiques tels que Robespierre et Napoléon, peu satisfait des mutations ayant conduit à la politique du Juste Milieu, considérant les idéaux démocratiques comme de pures

²⁶ Félicité de LAMENNAIS, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, Garnier, 1859, tome I, p. 62-63.

²⁷ Jules GRITTI, *Bonald. La Révolution française et le réveil religieux*, Nîmes, Bloud et Gay, 1962, p. 37.

²⁸ Michel DESPLAND, *Les hiérarchies sont ébranlées*, p. 28.

chimères, l'individualisme comme un problème menaçant et grandissant, Balzac invoque la religion, non pas comme pouvoir spirituel mais comme une force structurante apte à ramener l'ordre social. «Politiquement, je suis de la religion catholique, je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et ne dévierai jamais. Devant Dieu, je suis de la religion de Saint-Jean, de l'Église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine», écrit Balzac à Mme Hanska en 1841. Au même titre qu'il participe à la redéfinition d'un système social, Balzac participe à une redéfinition de la religion. *Le curé* lui donne une dimension inédite et rend ses contours mouvants, jusqu'à la faire pénétrer dans le champ du mysticisme – à l'aide des séances d'exaltation de Véronique Sauviat – et, ainsi, à réhabiliter le corps depuis toujours renié par un dualisme manichéen²⁹. Véronique, malgré son penchant, très temporairement assouvi, pour les plaisirs de la chair, choisit la souffrance imposée par une pénitence physique et va ainsi, malgré son statut de grande propriétaire, à l'encontre des mœurs dépravées des nobles de la Monarchie de Juillet.

Dès les premières pages s'installe aussi le thème de la destruction, activité de «dépeçage» des biens nationaux à laquelle s'adonnent les bourgeois postrévolutionnaires, le plus souvent sous l'égide de la Bande Noire. Tenant lieu d'un traité de «psychologie ethnique», les premières pages du roman campent bien la bourgeoisie – la paysannerie convertie – par l'intermédiaire d'un de ses représentants, le père Sauviat, dont l'avarice, la cupidité et «ce léger défaut d'éducation» qu'est l'analphabétisme sont soulignés par le narrateur. Ce ferrailleur s'est enrichi – et élevé socialement – en dépouillant un château acheté à titre de bien national et en faisant force spéculations à Paris – contrairement à Pingret, qui enfouit son argent dans le sol. En contact avec la Bande Noire, il est bien

²⁹ Louis BLANC reprend à son propre compte l'antagonisme chair/esprit établi par le catholicisme : «Ce sont maintenant les classes privilégiées, comme jadis les païens, qui vivent dans un luxe scandaleux et d'une manière sensualiste²⁹» (*Organisation du travail*, Paris, Bureau du Nouveau Monde, 1850, p. 7).

loin de cette ancienne bourgeoisie que Balzac décrit dans *Sur Catherine de Médicis* par l'entremise de la figure de Lecamus³⁰, pelletier de la reine :

Bâtis en colombage, ces étages étaient à l'extérieur couverts en ardoise clouées de manière à dessiner des figures géométriques, et conservaient une image naïve des constructions bourgeoises du vieux temps. Aucune des croisées encadrées de bois, jadis brodées et sculptures aujourd'hui détruites par les intempéries de l'atmosphère, en se tenait d'aplomb; les unes donnaient du nez, les autres rentraient, quelques-unes voulaient se disjoindre; toutes avaient du terreau apporté on ne sait comment dans les fentes creusées et d'où s'élançaient au printemps quelques fleurs légères, de timides plantes grimpanes, des herbes grêles.

Le ferrailleur est une métaphore de la récupération idéologique que faisaient les politiciens sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (faire du neuf avec du vieux), attitude que déplorait Balzac dans ses articles légitimistes du début des années 1830. On assiste à une véritable manifestation de ce que Balzac nomme «l'aristocratie de l'argent»: «À l'avarice de ses parents succéda l'avarice de son mari» (CV : 80). L'argent, fin en soi dans le monde bourgeois, deviendra moyen dans l'utopie; au lieu d'être un agent mortifère, il deviendra source de vie pour les paysans. Leur bestialité, qui se manifeste autant moralement (ils ont l'«intelligence des rats»), que physiquement, leur vie travailleuse et sobre, consacrée à cette seule activité qui est d'amasser une fortune), trahit leurs origines paysannes : «Pour se dispenser de tenir des livres et des caisses, il payait et vendait tout au comptant» (CV : 41). Ces paysans incarnent le barbare dont la vocation est de détruire [et qui] permet qu'une révolution s'accomplisse là où l'évolution

³⁰ *Le Martyr calviniste*, première partie de *Sur Catherine de Médicis*, publié en 1841, se voulait être une étude sur la bourgeoisie : «Peu de personnes aujourd'hui savent combien étaient naïves les habitations des bourgeois de Paris au quatorzième siècle, et combien simple était leur vie. Peut-être cette simplicité d'action et de pensée a-t-elle été la cause des grandeurs de cette vieille bourgeoisie, qui fut, certes, grande, libre et noble, plus peut-être que la bourgeoisie d'aujourd'hui; son histoire est à faire, elle demande et attend un homme de génie. Inspirée par l'incident peu connu qui forme le fond de cette Étude et qui sera l'un des plus remarquables de l'histoire de la bourgeoisie, cette réflexion arrivera sans doute sur les lèvres de tout le monde, après ce récit. Est-ce la première fois qu'en histoire la conclusion aura précédé les faits ?» (Honoré de BALZAC, *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976, tome XI, p. 243).

lente devenait insuffisante³¹». Les Sauviat ne font pas un usage abusif de la pensée, cause la plus vive, selon Balzac, de la désorganisation de l'homme, donc de la société : «Il avait d'ailleurs une mémoire si parfaite, qu'un objet, restât-il cinq ans dans la boutique, sa femme et lui se rappelaient, à un liard près, le prix d'achat, enchéri chaque année des intérêts» (CV : 41).

Dans «Sur les ouvriers» (1840), Balzac déplore les changements politiques des cinquante dernières années en France qui portent atteinte au sens du mot Ordre, les sept formes de gouvernement (la Constituante – la Convention – le Directoire – le Consulat – l'Empire – la Restauration – Juillet) : «L'Ordre est une question éternellement à l'ordre du jour ce n'est que le maintien des intérêts. Les intérêts sont changeants, donc l'ordre change, et le principe d'un gouvernement doit être éternel, immuable³²». Balzac dénonce, dans le même article, la désorganisation érigée en valeur prioritaire :

La désorganisation est partout; la hiérarchie que vous voulez n'est jamais une pensée qui puisse sortir des masses, c'est une conséquence de l'accord du pouvoir monarchique et de la religion, la hiérarchie résulte d'un grand sentiment religieux qui n'existe plus en France. Il fallait une génération pour le lui rendre, et 1830 a écrasé le germe si péniblement réchauffé par la Restauration. Aujourd'hui, la hiérarchie, si vous en établissiez une, serait un fait momentané, qui se briserait et se recomposerait incessamment au gré de l'Élection³³.

Le XIX^e siècle, selon Balzac, est une mosaïque où les mots – surtout ceux issus de la plume des doctrinaires – ne possèdent plus de sens fixe ou sont vides de sens. Cette

³¹ Arlette MICHEL, «Chateaubriand, Balzac et le temps aboli», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 252.

³² Dans «Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent» (1830), Balzac dénonce le manque d'unité idéologique et politique qui règne en France ainsi que le trop grand pouvoir des doctrinaires : «en attendant l'avenir, nous vivons pressés par un conflit de modes, de mœurs, d'idées; et malgré les différences qui les distinguent, ces traits ne nous donnent aucune physionomie. La France porte un habit d'arlequin, où chacun, ne regardant que sa couleur, la croit dominante. De l'étrange amalgame formé par les superstitions de 1789, par les habitudes républicaines, par la fanfaronnade impériale et par le stabilisme constitutionnel, il résulte une société où la vie et la mort, les intérêts nouveaux et les intérêts anciens s'embrassent à toute heure et luttent sans cesse; où chaque matin, une dernière idée du dernier siècle scintille et périt emportée par le flot de je ne sais quelle philosophie, prétendue nouvelle, mais certainement la plus triste du monde (*Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 740). «Il serait cependant bien temps qu'un poète comique vînt mettre les choses en place, et coordonner le langage de la tour de Babel que nous parlons depuis quinze ans» (*Ibid.*, p. 744).

³³ Honoré de BALZAC, *Œuvres diverses*, Paris, Conard, tome III, p. 411.

mouvance du signifié se reflète, dans la société, par la perte des valeurs traditionnelles, selon des modalités que Roland Barthes a décrites de la façon suivante :

La différence qui oppose la société féodale à la société bourgeoise, l'indice au signe, est celle-ci : l'indice a une origine, le signe n'en a pas; passer de l'indice au signe, c'est abolir la dernière (ou la première) limite, l'origine, le fondement, la butée, c'est entrer dans le procès illimité des équivalences, des représentations que rien ne vient plus arrêter, orienter, fixer, consacrer [...] Succédant à l'indice féodal, le signe bourgeois est un trouble métonymique³⁴.

Ce phénomène linguistique n'est pas sans rappeler les récriminations de Balzac contre ce qui est, selon lui, la médiocrité de la société bourgeoise. Le chronotope de la maison des Sauviat, de même que celui de la statue mutilée, renferment les idéologèmes de la bourgeoisie inculte, ignorante de la valeur historique et culturelle des vestiges de l'Ancien Régime, de la religion catholique affaiblie et d'une certaine dégénérescence des mœurs, illustrée par le laisser-aller régnant dans la maison Sauviat et le métier même du père Sauviat, qui est de vivre aux dépens des ruines de l'Ancien Régime. C'est dans cette maison qu'est née Véronique Sauviat.

³⁴ Roland BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1970, p. 47. Barthes affirme que le passage de la féodalité à la bourgeoisie est marqué par le glissement de l'indice (mode, immédiat, de la détermination) au signe (mode, différé, de la représentation) : «L'indifférence parisienne à l'origine de l'argent vaut symboliquement pour l'inorigine de l'argent; un argent sans odeur est un argent soustrait à l'ordre fondamental de l'indice, à la consécration de l'origine [...] les signes (monétaires, sexuels) sont fous, parce que, contrairement aux indices (régime de sens de l'ancienne société), ils ne sont pas fondés sur une altérité originelle, irréductible, incorruptible, inamovible, de leurs composants : dans l'indice, l'indexé (la noblesse) est d'une autre nature que l'indexant (la fortune) : il n'y a pas de mélange possible». Georges LUKÁCS, dans son analyse d'*Illusions perdues*, soulève aussi la «question de la destruction de la culture par le capitalisme» (*Balzac et le réalisme français*, Paris, Maspero, 1969, p. 53).

Véronique Graslin née Sauviat : un Don Quichotte féminin³⁵

Que le mariage est une institution nécessaire au maintien des sociétés, mais qu'il est contraire aux lois de la nature?

Que le divorce, cet admiratif palliatif aux maux du mariage, sera unanimement redemandé?

Que, malgré tous ses inconvénients, le mariage est la source première de la propriété?

– Honoré de BALZAC³⁶

Balzac avait décrit *Le curé* comme le pendant religieux du *Médecin*. Véronique Graslin, héroïne du *Curé*, pourrait également être qualifiée de pendant féminin de Benassis. S'ils sont tous deux des héros problématiques, Véronique, même avec l'aide de l'utopie, réussit moins bien que Benassis son adéquation au monde réel : elle conserve un idéalisme romantique, contracté à la lecture de *Paul et Virginie* : «Elle fut amenée par la douce et noble figure de l'auteur vers le culte de l'Idéal, cette fatale religion humaine» (CV : 54). Un des enjeux de *La comédie humaine*, le terreau à partir duquel s'érigent les drames qui la constituent, est l'antagonisme – l'*inadéquation*, dirait Georges Lukács – entre l'individu et la société, la difficulté pour le citoyen de l'ère postrévolutionnaire de s'inscrire dans un monde où les repères traditionnels ont disparu. Cette problématique est fortement ressentie par Balzac. Lukács, dans ses écrits de jeunesse, avait catégorisé le roman sous deux types : le romantisme de la désillusion et l'idéalisme abstrait, où il rangeait notamment le héros de Cervantès³⁷. Ce type de héros, aux prises avec un rétrécissement de l'âme, est fermé sur lui-même, coupé du monde extérieur. Il y a donc

³⁵ Soren KIERKEGAARD utilise cette expression en 1843 dans sa critique d'une pièce de Scribe en parlant du dilemme d'Emmeline, amoureuse d'un homme marié : «On trouverait peut-être une autre issue en suggérant à Emmeline l'idée de se contenter de la moitié du cœur de Charles. On a vu cela dans les roman ; il ne serait donc pas inconcevable qu'Emmeline s'en avisât avec une parfaite lucidité. Il est d'ailleurs singulier que toute la littérature européenne n'ait pas le pendant féminin de Don Quichotte. Le temps n'en serait-il pas encore venu ; le continent de la sentimentalité serait-il encore à découvrir ?».

³⁶ *Physiologie du mariage*, p. 3.

³⁷ «C'est la disposition intérieure qui empêche nécessairement tout accès immédiat et direct à la réalisation de l'idéal; qui, dans son aveuglement démonique, oublie toute distance entre l'idéal et l'idée, entre l'esprit universel et l'âme individuelle [...] seule la découverte d'une parole libératrice ou bien un courageux combat contre les puissances maléfiques permet de l'exorciser et de la délivrer» (*La théorie du roman*, Paris, Denoël, coll. «Tel», 1968, p. 92).

forcément contradiction entre la réalité subjective perçue par ce personnage et la réalité objective qu'est l'intrigue du roman. Tel est le cas de Véronique Sauviat, qui désire ardemment vivre l'idylle de *Paul et Virginie*³⁸ tout en étant enfermée dans un mariage imposé par son père : «En 1820, il arriva, dans la vie simple et dénuée d'événements que menait Véronique, un accident qui n'eût pas d'importance chez tout autre jeune personne, mais qui peut-être exerça sur son avenir une horrible influence [...] son père paya cent sous le fatal volume» (CV : 52). Cette lecture met Véronique en position d'inadéquation avec les mœurs matrimoniales de la bourgeoisie provinciale en lui inculquant des idées romantiques³⁹ : «[...] la révélation de l'amour, qui est la vie d'une femme, lui fut faite par un livre suave, par la main du Génie. Pour toute autre, cette lecture eût été sans danger; pour elle, ce livre fut pire qu'un livre obscène» (CV : 53). L'amour adultère de Véronique avec Jean-François Tascheron est une double protestation à l'égard des aspirations du père : mariage avec Pierre Graslin et observation des mœurs de province.

Le roman d'apprentissage de la sexualité – relevant de la vie privée – et celui de l'ascension sociale – relevant de la vie publique – entrent dangereusement en conflit. Le désir qu'a Véronique de transformer la réalité pour qu'elle se conforme à la fiction du

³⁸ Selon Jean-Hervé DONNARD, *Paul et Virginie* obtint un succès de librairie et tomba aux mains de la petite bourgeoisie commerçante : «Le roman de Bernardin n'est plus ici que l'incarnation de cette littérature néo-classique démodée qu'affectionne la bourgeoisie libérale» («Balzac, Bernardin de Saint-Pierre et l'héritage des Lumières», *L'Année balzacienne*, 1984, p. 205).

³⁹ Dans les années 1840, on trouve également des images de lecture plus traditionnelles, à contre-courant des images illustrant la progression sociale des lectrices. Balzac décrit dans *Le curé de village* jusqu'où peut être entraînée une jeune fille pieuse à la suite de la lecture de *Paul et Virginie*; les livres les plus innocents peuvent être dangereux pour les âmes délicates. Dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*, son héroïne, Mme de la Chanterie, expose le mode de lecture religieux dont elle use pour lire son livre culte : *L'Imitation de Jésus-Christ*. Pour Graziella, l'héroïne célèbre de Lamartine, la révélation a lieu, comme pour Véronique dans *Le curé de village*, par la lecture de *Paul et Virginie*. Ces personnages s'adonnant à la lecture culturelle d'un livre fétiche mettent en valeur le pouvoir du livre en un temps où la production et la réception deviennent intensives. Face à ces personnages angéliques baignant dans la culture religieuse, Emma Bovary [qui a lu, elle aussi, *Paul et Virginie*] se présente comme une figure diabolique. Elle réunit tous les vices attribués aux lectrices : un choix de lectures romanesques, de multiples lectures à thème amoureux, des lectures en cachette ou réalisées en compagnie d'un jeune homme épris d'elle, et une forte tendance à l'identification la conduisent à l'adultère, à l'abandon de son rôle de mère et d'épouse. Sa rupture avec les règles de la société de son temps est totale; elle finit par ruiner son foyer, avant de se suicider (Sandrine ARAGON, *Des liseuses en péril : images de lectrices dans des textes de fiction de La Prétieuse de l'abbé Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, coll. «Les Dix-huitième siècles», 2003).

roman de Bernardin de Saint-Pierre la contraint à vouloir «ennoblir» le paysan qu'est Tascheron pour satisfaire à ses fantasmes :

Dans cette situation, elle dut se plaire à composer quelques-uns de ces romans que toutes les jeunes filles se font pour elles seules. Elle embrassa peut-être l'ardeur naturelle à une imagination élégante et vierge, la belle idée d'ennoblir un de ces hommes, de l'élever à la hauteur où la mettaient ses rêves, elle fit peut-être un Paul de quelque jeune homme choisi par ses regards, seulement pour attacher ses folles idées sur un être, comme les vapeurs de l'atmosphère humide, saisies par la gelée, se cristallisent à une branche d'arbre, au bord du chemin (CV : 54).

Paul et Virginie est un des romans les plus marquants du XVIII^e siècle, «livre à la renommée [...] enfantine, innocente et pure» (CV : 53), élégie sur les bienfaits de l'état de nature et sur la vertu qu'entraîne le fait de vivre dans la solitude et l'autarcie, loin des perversions et tentations de Paris. Le roman de Bernardin de Saint-Pierre met en scène un amour «à demi-biblique» (CV : 52), celui de Paul et de Virginie – deux jeunes gens vivant dans une concession agricole, un univers édénique autarcique en harmonie avec la nature –, qui se heurte aux prérogatives de la naissance. Car c'est le séjour de Virginie chez sa tante parisienne qui éloignera les deux amants. La thématique de ce roman, écrit à la veille de la Révolution, n'est pas étrangère à celle du *Curé* : il s'agit du conflit entre une vie inspirée de la nature et une existence conforme aux institutions civiles et religieuses. Les idylles de Véronique et de Virginie sont frappées indirectement du sceau de la réprobation sociale, voire de l'inceste : comme Virginie, amoureuse de celui qu'elle considère comme son frère, Véronique entretient une passion adultère avec un paysan qu'elle compare, dans sa confession, à un fils. Se pose également dans les deux cas la question de l'écart entre le code criminel et le désir d'une femme de province. Nous pourrions donc la qualifier de martyre moderne : elle s'élève au statut de sainte par ses épisodes d'extases religieux, véritables séances de métamorphoses, par ses œuvres de

charité, par la reconstruction de Montégnac et par les supplices corporels qu'elle s'inflige jusqu'à sa mort, inconnus des autres personnages et du lecteur jusqu'à la fin du roman.

L'utopie, qui existe grâce à Véronique Sauviat, a pour effet d'interrompre le «roman familial» – celui de la vie privée – pour faire entrer de plain-pied la protagoniste dans la vie publique. Le destin de Véronique est tributaire, non de ses désirs, mais de sa situation socioéconomique. Balzac, qui a remarqué que l'argent est devenu le nouveau vecteur de l'avancement social, rend le destin de ses personnages inséparable de leur environnement matériel. Northrop Frye a nommé ce type de relation du héros avec le monde – le fait que ce dernier ne soit ni supérieur ni au milieu ni aux autres – «basse Mimésis». Philippe Hamon, poursuivant lui aussi une réflexion sur le personnage du roman réaliste – et se référant à celle de Jakobson, qui a exposé sa dimension métonymique⁴⁰ –, le qualifie de «personnage-objet» :

Ainsi, à la différence du conte merveilleux, il [le personnage-objet] ne cumulera pas les rôles de sujet et de bénéficiaire, et l'auteur en fera par exemple un objet, ou un sujet virtuel n'accédant jamais au statut de sujet réel (et glorifié), ou un bénéficiaire de valeurs négatives... le personnage est remplacé par la chaîne de ses propres états objectivés et des objets, animés ou inanimés, qui l'environnent⁴¹.

Cette définition s'applique effectivement à la grande majorité des personnages balzaciens, car ils ne transcendent ni leur milieu ni les objets qui les entourent. Les exemples de héros porteurs de valeurs négatives – la déchéance physique ou morale – pullulent dans *La comédie humaine* : Philippe Bridau (*La rabouilleuse*), Étienne Lousteau

⁴⁰ Roman JAKOBSON a associé la prose et la poésie respectivement à l'axe de la métonymie (contiguïté) et à l'axe de la métaphore (ou similarité) : «Dans la poésie, différentes raisons peuvent déterminer le choix entre ces deux tropes. La primauté du procédé métaphorique dans les écoles romantiques et symbolistes a été maintes fois soulignée mais on n'a pas encore suffisamment compris que c'est la prédominance de la métonymie qui gouverne et définit effectivement le courant littéraire qu'on appelle 'réaliste' qui appartient à une période intermédiaire entre le déclin du romantisme et la naissance du symbolisme et qui s'oppose à l'un comme à l'autre. Suivant la voie des relations de contiguïté, l'auteur réaliste opère des digressions métonymiques de l'intrigue à l'atmosphère et des personnages au cadre spatio-temporel. Il est friand de détails synecdochiques» (*Essais de linguistique générale*, Paris, Les éditions de Minuit, 1963, p. 62-63).

⁴¹ Philippe HAMON, *loc. cit.*, p. 436.

(*Un grand homme de province à Paris*), Vautrin (*Le père Goriot*), Fritz Brunner (*Le cousin Pons*). Aucun des personnages féminins des romans dont la publication est voisine de celle du *Curé de village*, exception faite de Pierrette⁴² et de Henriette de Mortsauif, n'est égale en vertu à Véronique Graslin : ni Béatrix, adultère impénitente, ni Camille Maupin, qui utilisera la religion comme alternative aux turbulences de sa vie sentimentale, ni la duchesse de Langeais, qui fera languir le comte de Montriveau pour aboutir, elle aussi, dans un couvent et encore moins Flore Brazier, type de la paysanne parvenue, vivant en concubinage avec son frère et prête à toutes les bassesses afin d'hériter de sa fortune. Glorifiée autant sinon plus que ne l'a été Benassis, Véronique est de ces femmes vertueuses qui s'approchent du sublime. S'élève-t-elle pour autant au-dessus du personnage réaliste moyen? Elle détient, certes, un statut particulier au sein de *La Comédie humaine*, comme Balzac le souligne lui-même dans l'«Avant-propos» :

En saisissant bien le sens de cette composition, on reconnaîtra que j'accorde aux faits constants, quotidiens, secrets ou patents, aux actes de la vie individuelle, à leurs causes et à leurs principes autant d'importance que jusqu'alors les historiens en ont attaché aux événements de la vie publique des nations [...]. La Fosseuse (*Le médecin de campagne*) et Mme Graslin (*Le curé de village*) sont presque toute l'âme⁴³.

Dans *Le curé de village*, l'objectivation du personnage est créée par les procédés narratologiques, particulièrement l'absence de focalisation interne et la toute-puissance du narrateur omniscient. Personnage éponyme du premier chapitre, Véronique disparaît dans les deuxième et troisième chapitres (intitulés respectivement «Tascheron» et «Le curé de Montégnac»), consacrés à l'action criminelle, dans laquelle elle joue pourtant un rôle déterminant. Véronique est vue au travers du regard du narrateur ou, encore, de celui du curé Bonnet, qui en sait davantage sur elle que le narrateur extradiégétique.

⁴² *Pierrette* (1840)

⁴³ Honoré de BALZAC, «Avant-propos» à *La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», p. 17.

Que Balzac ait eu souvent recours à des métaphores féminines⁴⁴ pour illustrer la situation politique en France montre bien l'importance qu'a la femme dans la sphère publique, même si elle ne récolte pas la gloire⁴⁵. Quelques-unes des femmes des romans balzaciens sont ainsi partagées entre le public et le privé. Tel est le cas de Véronique Graslin et de Marie de Verneuil, ex-amante de Danton au service des républicains, personnage féminin des *Chouans*. Comme Marie de Verneuil, Véronique Graslin est la personnalité féminine autour de laquelle se réunissent tous les hommes du roman : Tascheron, Pierre Graslin, l'abbé Dutheil, l'abbé Bonnet, Grossetête, Grégoire Gérard, le juge de paix Clousier, Le médecin Roubaud, le procureur Grandville. Les hommes du *Curé*, comme ceux des *Chouans*, sont voués à une idéologie, tandis que la femme pivot est insaisissable. Comme l'intrépide héroïne des *Chouans*, Véronique fait prévaloir le raisonnement sur les sentiments : «il [Le curé Bonnet] avait deviné que chez elle, l'intelligence menait au cœur; tandis que, chez les autres femmes, le cœur est au contraire le chemin de l'intelligence» (CV : 183). Cependant, entre les deux personnages existe cette différence importante : alors que Marie de Verneuil assume ouvertement sa passion pour Montauran au risque d'en mourir, Véronique Graslin, avant d'en mourir elle aussi, la canalise au profit de la restauration de Montégnac. Son donquichottisme, son idéal romantique, se transformera en utopie grâce à l'action du curé Bonnet.

⁴⁴ Quelques-unes parmi tant d'autres : «La Chambre est une bonne femme, bien sage, complaisante Elle est assurément fort légitime, autrement, il faudrait regarder comme illégaux tous ses actes» («Lettres sur Paris», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 980).

⁴⁵ Les femmes, dans *La comédie humaine*, sont un des moyens, avec les quelques bassesses nécessaires, que prennent les hommes pour parvenir à un statut social plus enviable. Lucien de Rubempré est l'exemple le plus frappant de ce phénomène du brigand parvenu : il veut se servir du nom de sa mère, de Madame de Bargeton, de la duchesse d'Espard, et même de Coralie, une jeune actrice montante vivant aux crochets du spéculateur Camusot.

Transfiguration de Véronique par l'extase religieuse

Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes : elle est stupide ou sublime.

– Honoré de BALZAC⁴⁶

Véronique fait partie de ces femmes de *La comédie humaine* qui rendent l'âme à la fin du roman dont elles sont les protagonistes, donnant ainsi à leur histoire une dimension tragique. Elle est le personnage balzacien qui incarne le plus l'idée du sublime : ses extases religieuses et ses séances de mortification (où se livre une lutte entre l'esprit et le corps) en sont les principales manifestations. Celle dont la naissance a été une sorte de miracle pour le couple Sauviat et dont le parcours est jalonné de symboles bibliques, est comparée à une «petite vierge». La jeunesse de Véronique se déroule sous le signe de la pureté, de la naïveté et de la piété. Le seul héritage culturel que peuvent lui léguer ses parents est celui d'une éducation religieuse, typique d'une jeune fille de province :

L'éducation proprement dite est l'apprentissage de la vertu [...] La vertu consiste dans la force que nous exerçons à nous vaincre nous-même pour pratiquer le bien et pour fuir le mal. Le vice est la faiblesse avec laquelle nous cédon à nos mauvais penchants [...] Le but de l'éducation est alors d'habituer l'âme à dompter le corps, à vaincre ses désirs, à réprimer les affections condamnables, à suivre simplement ce que la raison éclairée, unie au sentiment religieux, propose comme le meilleur⁴⁷.

Son instruction étant presque laissée à l'abandon⁴⁸, la jeune fille peut se permettre de rêver, comme le font plusieurs jeunes femmes de l'époque, et de s'adonner à la mélancolie : «L'époque, l'éducation, les lectures, tout fait que la jeune romantique se

⁴⁶ *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, p. 43.

⁴⁷ Nicole LAJOLAIS, *Le livre des Mères de famille et des Institutrices*, p. 1-2. Cité par Marcel BOISVERT, *L'éducation de la jeune fille de province dans Balzac*, Montréal, Guérin, 2000, p. 128.

⁴⁸ «La sœur grise enseigna la lecture et l'écriture à Véronique, elle lui apprit l'histoire du peuple de Dieu, le Catéchisme, l'Ancien et le Nouveau-Testament, quelque peu de calcul. Ce fut tout, la sœur crut que ce serait assez, c'était déjà trop» (CV : 45).

métamorphose en une jeune fille insatisfaite. On reproche, qui au couvent, qui à la famille, qui au siècle, cette vie qui a cela de barbare qu'elle rend le bonheur impossible⁴⁹». Ainsi, pendant sa jeunesse, Véronique «eut une attitude pensive et pleine de mélancolie» (CV : 51).

Véronique, dont le visage est mutilé par la petite vérole à l'âge de la puberté, est associée, par son surnom, à la statue de la madone, pillée par les Sauviat au même titre que plusieurs biens nationaux⁵⁰. Or, cette statue trône toujours devant la demeure des Sauviat et fait l'objet de leurs bons soins, plus particulièrement depuis la naissance de leur fille (la statue est ornée de bleu, de la couleur des yeux de la jeune fille). Notons la transition brutale entre la description du monument et Véronique :

La Vierge mutilée de leur pilier fut toujours, dès 1799, ornée de buis à Pâques. À la saison des fleurs, les passants la voyaient fêtée par des bouquets rafraîchis dans des cornets de verre bleu, surtout depuis la naissance de Véronique. Aux processions, les Sauviat tendaient soigneusement leur maison de draps chargés de fleurs, et contribuaient à l'ornement, à la construction du reposoir, l'orgueil de leur carrefour. Véronique Sauviat fut donc élevée chrétiennement (CV : 45).

La vierge mutilée est riche de signification par sa valeur de chronotope : elle symbolise les dommages faits par la révolution à la religion catholique telle qu'exercée pendant l'Ancien Régime en France. Les Sauviat, ignorants de sa valeur historique ou mystique, la vident de son sens historique pour n'en faire qu'une icône. Alors que celle-ci enrichira sa pratique religieuse d'un certain mysticisme, les parents demeurent à un premier niveau, typiquement bourgeois, celui, tout matérialiste, de la contingence à

⁴⁹ Marcel BOISVERT, *op. cit.*, p. 158.

⁵⁰ Véronique BUI insiste sur le parallèle à dresser entre la faute historique effectuée par le père Sauviat et le péché véniel de Véronique : «La dégradation de la pureté fait figure de fatalité [...] et celle-ci trouve son origine dans une faute qui les dépasse car elle leur est antérieure historiquement. Avec ce signe de la Vierge mutilée, Balzac ne condamne donc pas la faute de l'héroïne, mais montre plutôt les perversions d'un système qui telle une fatalité prédestine la femme à la faute» (*La femme, la faute et l'écrivain*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 113).

l'objet, du fétichisme⁵¹. Véronique, jeune fille en quête de signification, remplira ce vide en y mettant un signifié romantique – les pulsions charnelles – qu'elle aura puisé dans *Paul et Virginie*, transfert qui a pour effet de brouiller la ligne de démarcation entre vice et vertu tracée par la morale bourgeoise, qui régent même la vie sexuelle. L'apparente vertu de Véronique s'adonnant à des œuvres de bienfaisance cache cependant une pratique illicite. En effet, Véronique ne calmera sa tristesse qu'en exerçant une forme de charité publique.

Même si l'épisode de sainte Véronique, cette jeune femme juive qui aurait essuyé le visage du Christ à l'aide d'un suaire lors du Chemin de Croix, ne figure pas dans les Évangiles, le voile en question est devenu une des principales reliques du christianisme, conservé à Saint-Pierre de Rome. Véronique, de son vrai nom Seraphia, aurait été renommée d'après l'expression gréco-latine *vera icon*, «vrai portrait» parce que le morceau d'étoffe aurait par la suite gardé l'empreinte du visage de Jésus. Véronique Sauviat – nous pourrions rapprocher le patronyme Sauviat de «sauveur» – elle, a manqué à ce que sa conscience lui dictait : accompagner Tascheron à l'échafaud, comme la Véronique juive l'avait fait pour Jésus.

Les deux dimensions de la vie de Véronique Sauviat-Graslin, privée et publique, sont séparées par un voile dont elle se couvre à l'aube de la puberté, précipitée par la lecture de *Paul et Virginie* : «La petite vierge enfouie dans la belle fille trouva le lendemain ses fleurs plus belles qu'elles ne l'étaient la veille, elle entendit leur langage symbolique, elle examina l'azur du ciel avec une fixité pleine d'exaltation; et des larmes roulèrent alors sans cause dans ses yeux» (CV : 53). Les fleurs et leur germination constituent une métaphore récurrente pour illustrer l'amour charnel auquel aspire

⁵¹ Cette relation à l'objet symbolique est un avant-goût de ce qu'illustrera Flaubert dans le conte *Un cœur simple*, où l'héroïne, Félicité, entretient un lien extrêmement fétichiste avec un perroquet.

Véronique : «L'amour restait dans son cœur à l'état de ces germes qui attendent un coup de soleil» (CV : 71). Le voile est à la fois un symbole religieux important et une métaphore pour exprimer une réalité des jeunes filles de province : celle d'avoir à se cacher sous des apparences de pureté afin de ne pas laisser la société intervenir au sein de leur vie privée. Il est matérialisé par la petite vérole, que Véronique contracte à onze ans et qui lui fait perdre sa beauté originelle tout en faisant redoubler les attentions de ses parents envers elle. Ce n'est que lors d'extases religieuses que réussit à percer la beauté et la fraîcheur originelles de Véronique :

Le pur et radieux visage de son enfance reparaissait dans sa beauté première. Quoique légèrement voilé par la couche grossière que la maladie y avait étendue, il brillait comme brille mystérieusement une fleur sous l'eau de la mer que le soleil pénètre. Véronique était changée pour quelques instants : la petite Vierge apparaissait et disparaissait comme une céleste apparition (CV : 50).

Véronique Sauviat, parce qu'elle interiorise sa passion, est donc la version réaliste d'Annette Gérard – lointaine parente de Grégoire Gérard? Annette a cela en commun avec Véronique que l'exaltation religieuse qu'elle vit grâce à la prière se transforme en exaltation amoureuse, voire érotique. Cette forme ambiguë de piété vaut également pour la duchesse de Langeais (la veuve du duc de Navarreins, ancien propriétaire de Montégny), qui a pris le voile sous le nom de sœur Thérèse, mais dont l'amour pour Montriveau ne s'est pas éteint pour autant⁵². La dimension charnelle se superpose à

⁵² La duchesse de Langeais, après cette déception amoureuse, se réfugie dans un couvent de sœurs cloîtrées sur une île inatteignable restée à bonne distance du tumulte révolutionnaire. Il s'agit d'un incipit mettant sur place un monde insulaire : «Il existe, dans une ville espagnole située sur une île de la Méditerranée, un couvent de Carmélites Déchaussées où la règle de l'Ordre institué par sainte Thérèse s'est conservée dans la rigueur primitive de la réformation due à cette illustre femme. Ce fait est vrai, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître. Quoique les maisons religieuses de la Péninsule et celles du continent aient été presque toutes détruites ou bouleversées par les éclats de la révolution française et des guerres napoléoniennes, cette île ayant été constamment protégée par la marine anglaise, son riche couvent et ses paisibles habitants se trouvèrent à l'abri des troubles et des spoliations générales. [...] Nul couvent n'était d'ailleurs plus favorable au détachement complet des choses d'ici-bas, exigé par la vie religieuse» (Honoré de BALZAC, *La duchesse de Langeais*, dans *Histoire des Treize*, Paris, Pocket, 1992, p. 173-174).

l'expérience religieuse : «Quel charme pour un homme épris et jaloux que ce voile de chair qui devait cacher l'épouse à tous les regards, un voile que la main de l'amour lèverait et laisserait retomber sur les voluptés permises !» (CV : 51). Patrick Berthier fait remarquer que «la beauté morale, dans *Le curé de village*, est évoquée par les mêmes mots que la beauté due au bonheur physique [...]»⁵³. On assiste, dans *Le curé*, à une véritable subversion de la religion. Alors que l'enveloppe charnelle de Véronique devrait servir à protéger la femme mariée du regard des autres hommes, elle disparaît au contact de la communion qui devient dès lors un épisode mystique. En fait, l'expérience religieuse vécue par Véronique évacue les scrupules moraux issus de l'esprit postrévolutionnaire pour les remplacer par une exaltation des sens. Ce voile qui la défigure en est aussi un de vertu et de silence qui lui sert à cacher sa vie intérieure et ses pulsions charnelles et, éventuellement, à éloigner les soupçons sur sa relation adultérine. Il se produit donc un mélange axiologique : la vertu est transformée en vice. Véronique parvient, à l'aide de son voile de sainte, à déjouer cette surveillance qu'exerce la populace envers les couples bourgeois. La jeune héroïne est à la fois vertueuse et pécheresse.

Mutation de la classe paysanne

Au risque de trafiquer le concept de Lukács⁵⁴ en le féminisant – ce qu'il serait loin d'apprécier – et en l'appliquant à un champ autre que la politique, signalons que Véronique Sauviat-Graslin incarne un cas typique d'héroïne moyenne, et ce, à plusieurs

⁵³ Patrick BERTHIER, «Le voile de Véronique», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 290-291.

⁵⁴ D'après Georges LUKÁCS, le héros moyen doit être à cheval entre deux partis antagonistes et constituer le pivot du roman : «Car la relative imprécision des contours de leur personnalité, l'absence de grandes passions qui les amèneraient à des prises de position décisives, partiales, leur contact avec chacun des deux camps hostiles en conflit, etc., les rendent particulièrement appropriés pour exprimer convenablement dans leur propre destin la ramification compliquée des événements dans un roman» (*Le roman historique*, Paris, Payot, coll. «Petite bibliothèque Payot», 2000, p. 141).

égards : elle fait le lien entre le romanesque et l'économique, le crime et la vertu, le religieux et l'industriel, le peuple et la grande bourgeoisie. Par-dessus tout, elle incarne un type qui résume l'époque où l'aristocratie se fond lentement mais inexorablement dans la bourgeoisie, glissement que Balzac a dûment représenté dans *Le député d'Arcis*. Mme Graslin, en plus d'être en proie à des mutations physiques, franchit plusieurs échelons de la hiérarchie sociale. Elle dépasse donc son ascendance paysanne auvergnate pour devenir grande propriétaire à Montégnac. Suite à l'assimilation de l'aristocratie par la bourgeoisie⁵⁵, il se produit, dans les romans des *Scènes de la vie de campagne*, la lente et incertaine intronisation de la classe paysanne à l'intérieur de la classe bourgeoise, phénomène sociologique dont Véronique est la synthèse⁵⁶. Sa description comporte autant de sèmes de la noblesse («Elle avait au-dessus de son front, bien modelé, mais presque impérieux, un magnifique diadème de cheveux volumineux, abondants et devenus châains» (CV : 51)) que de la paysannerie («La supériorité d'une nature franche, libre, élevée comme dans un désert, mais fortifiée par la religion, lui avait imprimé une sorte de grandeur sauvage et des exigences auxquelles le monde de la province ne pouvait offrir aucune pâture» (CV : 71)). Le père Sauviat a de grandes ambitions pour sa fille. Son vœux le plus cher est de la voir se hisser au niveau de la classe supérieure : «Il [le père Sauviat] garda pour elle, à la vente d'un château, le lit en

⁵⁵ L'intérêt de Georges LUKÁCS pour Balzac découle du talent d'observateur et d'analyste de la société de l'auteur de *La comédie humaine* : «[Balzac] a reconnu avec une plus grand clarté que tous ses contemporains littéraires la profonde contradiction entre les tentatives de restauration féodalo-absolutiste et les forces rapidement croissantes du capitalisme [...] car dans la révolution de Juillet, les antagonismes ont fait explosion et leur équilibre apparent sous la monarchie bourgeoise de Louis-Philippe était si instable que le caractère contradictoire et vacillant de toute la structure sociale devait inévitablement former le centre de la conception balzacienne de l'histoire» (*Ibid.*, p. 91).

⁵⁶ André VANONCINI a bien expliqué la redéfinition des classes sociales qui s'est opérée sous le double effet de la Révolution française et de Napoléon sous l'Empire : «Jusqu'à la fin du Moyen Âge, les trois classes du peuple, de la bourgeoisie et de la noblesse s'étaient cantonnées chacune dans sa sphère énergétique adéquate, à savoir respectivement l'instinct, l'abstraction et la spécialité. Dans les siècles ultérieurs, ces sphères commencèrent à se mélanger partiellement, de sorte que des être 'mixtes' apparurent. Un nombre d'abord restreint d'hommes du peuple exploitèrent une capacité abstractive, alors que de plus en plus de nobles, vidés de leurs ressources spirituelles, régressèrent vers une vie essentiellement instinctive» («Le sauvage dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 234).

damas rouge d'une grande dame, les rideaux, les fauteuils et les chaises en même étoffe» (CV : 47).

Cette mutation est aussi d'ordre physique et psychologique et a une influence sur la perception qu'ont d'elle les bourgeois de Limoges : «Ainsi, après avoir été la plus obscure fille de Limoges, après avoir été regardée comme nulle, laide et sotte, au commencement de l'année 1828, madame Graslin fut regardée comme la première personne de la ville et la plus célèbre du monde féminin» (CV : 83). Elle développe son esprit en s'adonnant à la lecture de Goethe et Schiller, Walter Scott, Byron; elle apprend l'équitation, la danse et le dessin. Encore habitée par ses origines paysannes, Véronique, d'abord ostracisée par la société petite-bourgeoise provinciale, se hisse dans les hautes sphères de la grande propriété. Véronique, par ses diverses métamorphoses, représente bien ce passage de la sphère instinctive à la sphère abstraite, transformation rendue possible dans le contexte de la Restauration.

Ses origines sont pourtant modestes. Le couple Sauviat, «parents simples, quasi rustiques», dont la «vie sobre et travailleuse» est comparable à celle des forçats, sont semblables à des animaux : «Quand mourut Champagnac [père de la Sauviat], les Sauviat ne firent point d'inventaire, ils fouillèrent avec l'intelligence des rats tous les coins de sa maison, la laissèrent nue comme un cadavre, et vendirent eux-mêmes les chaudronneries dans leur boutique» (CV : 42). La mère Sauviat, née Champagnac, «ni belle, ni jolie [...] était née en Auvergne [...] avait cette grosse encolure qui permet aux femmes de résister aux plus durs travaux» (CV : 40). Comme leurs semblables décrits dans *Le médecin*, les Sauviat possèdent la caractéristique principale du paysan qui est la simplicité de pensée : «Ni le mari ni la femme ne savait lire, léger défaut d'éducation qui ne les empêchait pas de compter admirablement et de faire le plus florissant des commerces» (CV : 41). La pratique religieuse est la seule entorse faite à leur régime de vie frugal : «L'avarice de ce

ménage ne cédaient qu'à la voix de la religion» (CV : 45). Véronique, elle aussi, bouleversera leurs habitudes et leurs valeurs. Le père Sauviat s'humanisera à son contact : «Cet homme de plomb, de fer et de cuivre, redevint un homme d'os, de sang et de chair» (CV : 44). Celui dont le physique s'apparente à celui de saint Pierre, le plus *peuple* de tous les apôtres, à cause de la noblesse de son front, fut fidèle à l'Église, même pendant la Révolution : «À deux fois, il manqua de se faire couper le cou pour être allé entendre la messe d'un prêtre non assermenté. Enfin, il fut mis en prison, accusé justement d'avoir favorisé la fuite d'un évêque auquel il sauva la vie» (CV : 44). Les Sauviat, malgré leur propension malade à la thésaurisation, ne se font pas prier pour donner leur «quote-part» à l'aumône de la paroisse lors de la visite du curé.

Les parents de Véronique ont fait fortune dans le commerce de la ferraille, tels nombre d'autres individus avides de spéculations, comme en témoigne un article anonyme publié en 1836, qui fait allusion aux «revendeurs de ferraille» dont fait partie le père Sauviat. Le processus d'enrichissement pratiqué par cette classe mutante de paysans aspirants petits-bourgeois est décrite à l'aide qualificatifs relevant de la bestialité («sauvages spéculations», «instinct plébéien» associé à la «destruction», «volée de corbeaux»). C'est cette dissection des terres et la revente des biens nationaux qui furent responsables de la déroute de l'Ancien Régime :

Cette passion bien connue des paysans pour la propriété foncière a donné lieu à de sauvages, mais lucratives spéculations. Les premiers qui s'en avisèrent furent des artisans enrichis, à qui leur instinct plébéien, instinct de destruction et de nivellement tant qu'il n'est pas éclairé révéla promptement cette source de profits. La première bande se composait de chaudronniers et de revendeurs de ferraille qui savaient le prix des débris; ils s'abattaient comme une volée de corbeaux sur les grands domaines et sur les vieux châteaux, achetant ces ruines à vil prix pour les débiter au poids de l'or. La terre fut disséquée par les lots d'un ou de deux arpens, les châteaux furent démolis et les matériaux vendus, la pierre pour de la pierre, le bois pour du bois, le fer pour du

fer. C'est ainsi que les derniers vestiges de l'art et du régime féodal disparurent de la France⁵⁷.

Le paysan dépouille l'objet d'art de toute signification. Cet instinct de destruction – sujet qui sera étayé davantage dans *Les Paysans* – conduit à ce que déplore Balzac dans l'article «La vie de château» : la disparition des monuments et des mœurs. Pour la plèbe – Balzac a tendance à fondre paysannerie et bourgeoisie à cet égard –, le symbole n'est pas monnayable, n'a aucune valeur politique, d'où le manque de scrupules quant aux restes de l'Ancien Régime. Les acquéreurs de biens nationaux étaient d'ailleurs pour la plupart apolitiques. Ils ne se rangèrent du côté des révolutionnaires, les libéraux en devenir, que devant la menace des anciens propriétaires, les émigrés de retour sous l'Empire. Balzac s'est intéressé à l'expulsion des nobles de province par les libéraux faisant alliance avec les bourgeois⁵⁸.

Si dans *Les chouans*, «la féminisation du personnage révolutionnaire fait apparaître la corrélation du sexuel et du politique⁵⁹», dans *Le curé*, c'est la féminisation de l'économique qui fait apparaître la corrélation du sexuel et du religieux et qui transforme le roman provincial en roman économique. Alors que c'est la chute dans le privé qui provoque la mort de Marie de Verneuil, c'est l'affirmation du privé vis-à-vis de la collectivité qui met un terme à l'agonie de Véronique Graslin. Le mariage, donc, constitue souvent un drame dans la vie des jeunes filles de province, l'impossibilité, en quelque sorte, d'être heureuse. Contrairement aux filles de paysans, qui se mariaient davantage par amour, le mariage des jeunes bourgeoises provinciales, comme c'est le cas

⁵⁷ ANONYME, «État et tendance de la propriété en France», *Revue des deux mondes*, 4^e série, tome 8, 1^{er} novembre 1836, p. 305. L'auteur de cet article fait une description de l'état de la petite propriété foncière en France sans pour autant souhaiter son abolition. Il suggère d'éviter les excès de morcellement en encourageant la création d'associations de propriétaires sous une même bannière.

⁵⁸ Issoudun dans *La rabouilleuse* est une ville où règne la petite bourgeoisie et d'où sont exclus les nobles. Un petit groupe de criminels ayant à sa tête Maxence Gilet, ancien soldat sous l'Empire n'ayant pas été réhabilité comme Butifer, Farrabesche ou Gondrin, y sévit impunément.

⁵⁹ Nicole MOZET, *La ville de province dans l'oeuvre de Balzac*, Paris, SEDES, 1982, p. 145.

pour Véronique, est intimement lié à des intérêts pécuniaires. Comme son père voyait dans son mariage avec la Champagnac une économie sur les frais d'une servante, le mariage de Véronique se fera comme s'effectue une transaction bancaire : «Jérôme-Baptiste Sauviat, en homme aux yeux de qui la fortune semblait constituer tout le bonheur, qui n'avait jamais vu que le besoin dans l'amour, et dans le mariage un mode de transmettre ses biens à un autre soi-même, s'était juré de marier Véronique à un riche bourgeois» (CV : 55). Le tout est convenu en peu de mots et ne mérite qu'une intervention de la part de Véronique : «Mais Véronique veut-elle se marier, demanda le vieillard stupéfait. – Comme il vous plaira, mon père, répondit-elle en baissant les yeux. Nous la marierons, s'écria la grosse mère Sauviat en souriant» (CV : 55). L'annonce du mariage de Véronique évince toutes ses rêveries romantiques : le choc entre le roman et la réalité se produit lors de la première visite de Pierre Graslin, dont le visage hideux est envahi par l'acné et dont le physique rappelle celui d'Argow le pirate⁶⁰. La déception de ne pas voir un Paul est vite remplacée par le sentiment religieux et par le parfum des fleurs tropicales offertes par Graslin. À partir de ce mariage, les sentiments de Véronique – et son adultère – restent dans le non-dit.

C'est pourquoi l'ellipse est une figure si importante dans *Le curé de village*. Si aucun pan de la vie privée de Véronique n'est montré dès son arrivée à Montégnac, certaines allusions permettent de supputer l'existence de passions secrètes : le divorce de fait du couple Graslin, qui font chambre à part, l'émotion et le malaise ressentis sur le balcon devant la tombe de Jean-François Tascheron, les questions à peine voilées posées

⁶⁰ «Enfin, la nature l'avait taillé en grand : ses épaules étaient larges, sa tête grosse comme celles que l'on désigne dans les arts sous le nom de têtes de satyres; ses cheveux crépus et noirs se frisoient d'eux-mêmes en annonçant la force, et ses muscles saillants, ses contours, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquaient une force de corps prodigieuse. En effet, quand il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il semblait qu'en pressant, il lui dût être possible de briser ce qu'il touchait; ses mains étaient d'une grosseur étonnante, et, quoique couvertes de gants blancs, elles paraissaient habituées à soulever des masses» (Honoré de BALZAC, *Annette et le criminel*, Paris, Garnier Flammarion, 1982, p. 105-106).

à Colorat et à Farrabesche, la haine vouée au procureur Grandville. Le privé, même caché derrière le mutisme de Véronique, revêt une aussi grande importance que dans les *Études de mœurs*.

Derrière le mariage bourgeois : l'adultère, crime fondateur de l'utopie

Il se rencontre bien ça et là des hommes qui, doués d'un profond génie conjugal, peuvent conserver leurs femmes pour eux corps et âme, jusqu'à trente ou trente-cinq ans; mais ces exceptions causent une sorte de scandale et d'effroi. Ce phénomène n'arrive guère qu'en province, où la vie étant diaphane et les maisons vitrifiées, un homme s'y trouve armé d'un immense pouvoir. Cette miraculeuse assistance donnée à un mari par les hommes et par les choses s'évanouit toujours au milieu d'une ville dont la population monte à deux cent cinquante mille âmes⁶¹.
– Honoré de BALZAC

Balzac a présenté le crime par l'entremise de plusieurs des personnages de *La Comédie humaine*. Le crime domestique, la plupart du temps perpétré impunément pour des motifs pécuniaires, est un de ses plus grands objets de fascination⁶². Le meurtre du bien nommé Pingret, commis par Jean-François Tascheron avec la complicité de Véronique, le butin enterré au bord de la Vienne, que veulent récupérer les Vanneaux, appartiennent au domaine juridique. Le péché d'adultère, même s'il est considéré comme un crime par la bourgeoisie provinciale, appartient au domaine moral. Dans les deux cas, un des membres de l'Église sait déchiffrer l'énigme cachée dans le clair-obscur du texte (le dit et le non-dit) ou du paysage. Différents contrastes servent à décrire le point de vue qu'a l'évêque, du haut du presbytère, sur la Vienne et sur les lieux du crime :

⁶¹ *Physiologie du mariage*, p. 239.

⁶² Philippe Bridau qui tue sa mère à petit feu à force de débauche, Flore Brazier, qui veut dérober à son frère sa fortune, les Rogron, qui affligent leur nièce, Pierrette, de mauvais traitements, Lucien de Rubempré, qui extorque à David Séchard mille francs et qui profite indûment de la bonté de sa sœur, Ève. *Le colonel Chabert* est le seul roman qui renferme le personnage d'un avocat qui ne soit pas perfide, M. Derville.

Les peupliers de l'île semblaient en ce moment diviser les eaux avec les ombres allongées de leurs têtes déjà jaunies, auxquelles le soleil donnait l'apparence d'un feuillage d'or. Les lueurs du couchant diversement réfléchies par les masses de différents verts produisaient un magnifique mélange de tons pleins de mélancolie. Au fond de cette vallée, une nappe de bouillons pailletés frissonnait dans la Vienne sous la légère brise du soir, et faisait ressortir les plans bruns que présentaient les toits du faubourg Saint-Étienne (CV : 107).

Le thème biblique de la division des eaux est conjugué à l'or qu'arbore le feuillage et que reflètent les bouillons de la Vienne. Une mosaïque de couleurs aux effets mélancoliques crée un jeu d'ombre et de lumière où se mêlent l'or et le brun. Si l'évêque sait lire dans ce paysage la clé de l'énigme, Véronique y projette ses états d'âme et en fait un lieu de ressourcement. Nous verrons plus tard que la description de l'arrivée à Montégnac, lieu du repentir, est composée des mêmes teintes apportées par le soleil couchant. Il y a donc liaison chromatique entre le crime et le repentir.

Ce lieu de nulle part ou U-topos rappelle le mythe de la ville fondée par le crime. Ballanche concède à de Maistre que le crime est nécessaire à l'avènement de toute civilisation. La moralité, selon Ballanche, s'acquiert au contact de la liberté; chaque individu qui compose cette entité qu'est le peuple doit donc être maître de la conscience. Dans la *Ville des expiations*, Ballanche représente de manière axiologique une moralité fondée sur la topographie : «La ville haute serait composée d'édifices publics, et de maisons pour des marchands, des ouvriers, des artisans de toutes sortes. La ville basse serait uniquement destinée aux habitants soumis à la vie d'expiations⁶³». Le village des Tascheron, comme le bourg du Dauphiné, comporte «un haut et un bas Montégnac» (CV : 123). Auparavant, ces terres étaient un haut lieu de criminalité. Louis Blanc associe misère – ce qu'il nomme la «jachère sociale» dans le cas de Montégnac – et

⁶³ Pierre-Simon BALLANCHE, *La ville des expiations*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1980 [1820], p. 35.

crime : «Si la misère engendre la souffrance, elle engendre aussi le crime. Si elle aboutit à l'hôpital, elle conduit aussi au bagne. Elle fait les esclaves; elle fait la plupart des voleurs, des assassins, des prostituées⁶⁴». Les grands coupables de cette paupérisation grandissante qui sévit dans les milieux moins nantis sont les bourgeois : «1789 avait commencé la domination de la bourgeoisie; 1830 l'a continuée⁶⁵».

L'histoire du crime de Véronique a aussi une signification à l'échelle publique, car la fille des Sauviat est l'héritière de la culpabilité découlant des crimes de 1793 et du pillage des biens nationaux, dont son père fut indéniablement un des acteurs. Selon Courteix, «la conception ecclésiastique de la révolution dans *La Comédie humaine* serait qu'elle constitue l'expiation des fautes antérieures dans le cadre d'un plan divin⁶⁶». La France est coupable de la philosophie des Lumières dont l'antécédent est la Réforme. «On reconnaît ici l'idéologie de la culpabilité et de l'expiation des crimes prérévolutionnaires et révolutionnaires qui a imprégné l'atmosphère morale de la Restauration de manière croissante jusqu'au règne de Charles X⁶⁷». La description de l'activité des Sauviat se caractérise par un vocable relié au larcin : «Jamais, ni l'ancien brocanteur forain, ni sa femme, ne parlèrent de leur fortune; ils la cachaient comme un malfaiteur cache un crime, on les soupçonna longtemps de rogner les louis d'or et les écus» (CV : 41-42). En admettant que le crime de Véronique symbolise celui des bourgeois commis à l'égard de la classe des privilèges, l'utopie dont elle est l'artisane est une alternative aux retombées négatives qu'a apportées la Révolution.

Le chapitre intitulé «Tascheron», cassure dans le roman de Véronique, est le plus intéressant sur le plan narratif, car y sont imbriqués (sans que des liens soient faits entre eux), la grossesse de Véronique, l'assassinat de Pingret, le procès de Tascheron et

⁶⁴ Louis BLANC, *op. cit.*, p. 4.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁶ René-Alexandre COURTEIX, *op. cit.*, p. 59.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 60.

l'intervention du curé Bonnet auprès du criminel, les interventions de l'opinion publique en fonction des intérêts des différents partis, ainsi que le projet en germe de l'utopie. L'ellipse qui inaugure le deuxième chapitre, intitulé «Tascheron» – personnage lui-même elliptique –, correspond au laps de temps situé entre le début de 1828 et le début de 1829, période où Véronique était particulièrement rayonnante. La séquence du procès de Jean-François Tascheron donne forme à un véritable «drame judiciaire» – qui prend aussi les allures d'une satire de l'institution juridique –, tribune, également, des jeux de pouvoir que génère un procès en province : «Dans cette même année, Limoges eut le terrible spectacle et le drame singulier du procès Tascheron, dans lequel le jeune vicomte de Grandville déploya les talents qui plus tard le firent nommer Procureur général» (CV : 87). Cette phrase contient à elle seule plusieurs traits satiriques perceptibles pour le lecteur qui connaît la suite des événements : les «talents» que déploie le procureur consistent à construire de toutes pièces des preuves plutôt qu'à en trouver de véritables, stratégie visant à plaire à l'opinion publique. Il s'agit d'un simulacre de procès, dont la description fait l'objet d'une surenchère narrative : un deuxième niveau de narration le qualifie de «spectacle» et de «drame». L'avocat parisien, qui courtise Véronique, ne voit que du feu dans les interventions de cette dernière en faveur de Tascheron. En outre, le parquet est incapable de jouer son rôle : «Forcée d'inventer, la Justice attribua ce crime à une frénésie d'amour; et l'objet de cette passion ne se trouvant pas dans la classe inférieure, elle jeta les yeux plus haut» (CV : 95). L'Église est représentée comme une force politique dont le but principal est de faire forte impression, elle aussi, sur l'Opinion publique. L'Église tient à convertir Tascheron davantage pour se faire du capital politique que pour des raisons spirituelles ou théologiques : «Messieurs, la religion ne saurait avoir le dessous, s'écria l'Évêque. Plus l'attention est excitée par cette affaire, plus je tiens à obtenir un triomphe éclatant» (CV : 112).

Libéraux et progressistes, «méconnaissant les saintes lois de la Propriété», accusent le père Pingret d'être responsable de sa propre mort : «Le père Pingret était le premier auteur du crime. Cet homme, en entassant son or, avait volé son pays. Que d'entreprises auraient été *fertilisées* [je souligne] par ses capitaux inutiles! Il avait frustré l'Industrie, il était justement puni» (CV : 103). Le paysan qui thésaurise est donc plus criminel que l'assassin : «Un assassinat, cela se conçoit, mais un vol inutile est inconcevable» (CV : 106). Aux yeux des bourgeois, plus préoccupés par le gain qu'ils pourraient récolter suite aux aveux de Tascheron, ce crime n'est pas condamnable; le vieillard taciturne «n'excita pas le moindre regret» (CV : 89). En effet, la famille du rentier des Vanneaulx tient pour plus importants les cent mille francs volés que la punition du criminel : «Dans son désespoir, il [le sieur des Vanneaulx] alla proposer à monsieur de Grandville de demander la grâce de l'assassin de son oncle, si cet assassin restituait les cent mille francs» (CV : 105). Il ne l'est pas non plus pour le narrateur qui effectue une description fort dépréciative de la chaumière de Pingret⁶⁸ ainsi que les propos rapportés de ses proches – qui s'intéressent beaucoup plus à la fortune qu'à l'individu : «Tous ceux qui, dans Limoges, attendaient des héritages, partagèrent la douleur du clan des Vanneaulx» (CV : 89). Le meurtrier devint même un héros. Avide de romans, l'opinion publique se plaît à imaginer cette «Médée limousine, à blanche poitrine doublée d'un cœur d'acier, au front impénétrable» (CV : 104), cette femme sans cœur (une sorte de Feodora) qui a pu porter un honnête paysan à un double crime.

⁶⁸ «L'effroi du petit vieillard pour la dépense éclatait sur les toits non réparés qui ouvraient leurs flancs à la lumière, à la pluie, à la neige; dans les lézardes vertes qui sillonnaient les murs, dans les portes pourries près de tomber au moindre choc, et les vitres en papier non huilé. Partout des fenêtres sans rideaux, des cheminées sans glaces ni chenets et dont l'âtre propre était garni d'une bûche ou de petits bois presque vernis par la sueur du tuyau; puis des chaises boiteuses, deux couchettes maigres et plates, des pots fêlés, des assiettes rattachées, des fauteuils manchots; à son lit, des rideaux que le temps avait brodés de ses mains hardies, un secrétaire mangé par les vers où il serrait ses graines, du linge épaissi par les reprises et les coutures; enfin un tas de haillons qui ne vivaient que soutenus par l'esprit du maître, et qui, lui mort, tombèrent en loques, en poudre, en dissolution chimique, en ruine, en je ne sais quoi sans nom, dès que les mains brutales de l'héritier furieux ou des gens officiels y touchèrent. Ces choses disparurent comme effrayées d'une vente publique» (CV : 90).

Le manque d'information disponible dans le deuxième chapitre, où Véronique n'est vue qu'en focalisation externe, est compensé par quelques indices reliés au crime : «Pendant cet heureux temps, et jusqu'au commencement de l'année 1829, madame Graslin arriva, aux yeux de ses amis, à un point de beauté vraiment extraordinaire, et dont les raisons ne furent jamais bien expliquées» (CV : 84). Le passage suivant renferme des allusions claires à une passion amoureuse, symbolisée par les fleurs et ayant comme conséquence et manifestation visible la «lueur moite» (oxymoron qui sera repris dans l'utopie, où irrigation et feu vont de pair) de l'iris :

Le bleu de l'iris s'agrandit comme une fleur et diminua le cercle brun des prunelles, en paraissant trempé d'une lueur moite et languissante, pleine d'amour [...]. Les plus clairvoyants attribuèrent le changement de physionomie qui rendit Véronique encore plus charmante pour ses amis, aux secrètes délices qu'éprouve toute femme, même la plus religieuse, à se voir courtisée, à la satisfaction de vivre enfin dans le milieu qui convenait à son esprit, au plaisir d'échanger ses idées, et qui dissipa l'ennui de sa vie, au bonheur d'être entourée d'hommes aimables, instruits, de vrais amis dont l'attachement s'accroissait de jour en jour. Peut-être eût-il fallu des observateurs encore plus profonds, plus perspicaces ou plus défiants que les habituées de l'hôtel Graslin, pour deviner la grandeur sauvage, la force du peuple que Véronique avait refoulée au fond de son âme (CV : 85).

Les bourgeois, qui ne démontrent pas de talents de fins analystes, ne savent pas voir dans les tréfonds de l'âme de leur amie. Le narrateur laisse entendre que cette sexualité exacerbée – et illicite puisque cachée – est due à la fatalité des racines paysannes de Véronique conjuguée à l'effet de la religion qui, au lieu d'apaiser les ardeurs, les stimule. La transformation physique vécue par Véronique pendant son aventure amoureuse avec l'ouvrier porcelainier s'apparente à celle vécue lors de l'extase religieuse. Seuls le curé Bonnet et l'évêque ne sont pas dupes du silence de madame Graslin : «Fatiguée de ce regard noir par lequel ce prêtre perçait le voile de chair qui lui couvrait l'âme, et y surprenait le secret caché dans une des fosses de ce cimetière» (CV : 174). Le narrateur laisse entendre que Véronique se livre déjà à une bienfaisance

coupable, dans le but de purger des passions interdites qu'elle continue à vivre même après la mort de son amant. À l'origine de ce malheur est le désir engendré par le roman, plus fort que la vertu imposée par l'éducation religieuse. Les autorités ecclésiastiques ferment les yeux sur ce crime domestique, et les autorités juridiques sont incompétentes⁶⁹.

L'«heureux temps» en question, synonyme, pour Véronique, d'un bien-être jamais connu n'est pas expliqué pas le narrateur, qui s'ingénie à mettre le lecteur sur une fausse piste : «Les femmes de la ville l'accusèrent d'aimer monsieur de Grandville, qui d'ailleurs lui faisait une cour assidue», pour ensuite suggérer la vertu de Véronique, qui lui ferait repousser les avances de Grandville, auquel elle «opposa les barrières d'une pieuse résistance». Une autre fausse piste est la coïncidence entre la grossesse de madame Graslin et le retour de son mari dans la chambre conjugale. Paradoxe ultime du point de vue de la morale : Véronique, après son accouchement et l'exécution de Tascheron, subit une dernière transformation physique, qui l'élève au rang de sainte :

Quand Le curé vit la femme célèbre par sa piété, par son esprit, et de laquelle il avait entendu parler, il ne put retenir un geste de surprise. Véronique était alors arrivée à la *troisième* [je souligne] phase de sa vie, à celle où elle devait grandir par l'exercice des plus hautes vertus, et pendant laquelle elle fut une tout autre femme. À la madone de Raphaël, ensevelie à onze ans sous le manteau troué de la petite vérole, avait succédé la femme belle, noble, passionnée; et de cette femme, frappée par d'intimes malheurs, il sortait une sainte. Le visage avait alors une teinte jaune semblable à celle qui colore les austères figures des abbesses célèbres par leurs macérations (CV : 164).

Véronique, après avoir subi trois transmutations, laisse voir son visage de sainte. Ces métamorphoses témoignent d'une grande activité intérieure. Le narrateur s'abstient bien de juger l'héroïne, si bien que Véronique semble être victime de sa situation : ce sont

⁶⁹ En 1840, Balzac a écrit à Ève Hanska ses commentaires sur le procès Peytel, homme condamné à l'échafaud qu'il croyait innocent.

les diktats de la morale bourgeoise – dont le mariage «d'argent» – qui mènent les femmes vers l'adultère. Les trois métamorphoses de Véronique sont une métaphore des trois âges économiques, les mêmes qui structurent le récit que fait Benassis, dans *Le médecin*, de l'industrialisation du canton. Le narrateur entretient l'ambiguïté sur la vraie nature de Véronique : son accession à la vertu, sorte d'ascension morale, en fait une «tout autre femme».

En remettant en question la culpabilité de Tascheron et en camouflant celle de Véronique, le narrateur rend la société responsable des actes de certains criminels, plus particulièrement de ceux qui ont été frappés des conséquences iniques postrévolutionnaires. Le narrateur du *Curé* explique ainsi la cause qui a amené – voire obligé – Tascheron à assassiner Jeanne, la servante du père Pingret : «Pingret fut assassiné, pendant une nuit noire, au milieu d'un carré de luzerne où il ajoutait sans doute quelques louis à un pot plein d'or. La servante, réveillée par la lutte, avait eu le courage de venir au secours du vieil avare, et le meurtrier s'était trouvé dans l'obligation de la tuer pour supprimer son témoignage. Ce calcul, qui détermine presque toujours les assassins à augmenter le nombre de leurs victimes, est un malheur engendré par la peine capitale qu'ils ont en perspective» (CV : 88). L'assassin est donc doublement disculpé : d'une part, Tascheron tue un vieil avare, qui n'allait, de toute façon, que faire grossir son trésor déjà considérable, d'autre part, il est effrayé, avec raison, par le châtement qui l'attend.

Balzac voit le crime en sociologue et non pas en moraliste, tel que le dénote cette analyse que fait Gérard Grégoire dans sa lettre à Grossetête :

La quantité déplorable de délits et de crimes accuse une plaie sociale dont la source est dans cette demi-instruction donnée au peuple, et qui tend à détruire les liens sociaux en le faisant réfléchir assez pour qu'il déserte les croyances religieuses favorables au pouvoir et pas assez pour qu'il s'élève à la théorie de l'Obéissance et du Devoir qui est le dernier terme de la philosophie transcendante. Il est impossible

de faire étudier Kant à toute une nation; aussi la Croyance et l'Habitude valent-elles mieux pour les peuples que l'Étude et la Raisonement (CV : 241).

Le peuple n'est pas responsable de ses actes criminels, car il doit être sous tutelle. Balzac explique clairement que le haut taux de criminalité est dû à l'incurie qui règne dans le canton de Montégnaç : «Selon lui, la courbe de la criminalité organisée suit celle du développement du capitalisme et de ses effets pervers : la pauvreté au milieu de l'abondance des marchandises et le chômage⁷⁰».

Le thème du criminel repentant, récupéré par la religion, rappelle *Annette et le criminel* : Annette épouse un ancien pirate, le convertit et l'entraîne dans ses œuvres de charité. André Lorant⁷¹ souligne la récurrence du thème du criminel marchant vers son supplice dans les années 1820-1824, ainsi que l'influence du théosophe tourangeau Saint-Martin, qui prônait les vertus de la prière, accompagnée d'actions concrètes. Si la justice humaine ne l'absoudra pas, la justice divine le fera. Balzac a sans doute lu *Le dernier jour d'un condamné* (1829), où Hugo, en romantique, explique de l'intérieur ce que Balzac décrit de l'extérieur. Les réactions physiques – la frénésie, entre autres – de Jean-François Tascheron, ressemblent fort au comportement du narrateur du roman controversé – on ne pouvait pas parler de sujets tels que la condamnation à mort – de Hugo⁷² : «[...] le geôlier fut forcé de lui mettre la camisole, autant pour l'empêcher d'attenter à sa vie que pour éviter les effets de sa furie. Une fois maintenu par ce moyen victorieux de toute espèce de violences, Tascheron exhala son désespoir en mouvements convulsifs qui épouvantaient ses gardiens en paroles, en regards qu'au Moyen Âge on eût

⁷⁰ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 106.

⁷¹ André LORANT, «Introduction» à Honoré de BALZAC, *Annette et le criminel*.

⁷² Le narrateur homodiégétique du *Dernier jour d'un condamné* : «Je me sens le cœur plein de rage et d'amertume. Je crois que la poche au fiel a crevé. La mort rend méchant» (Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1970 [1829], p. 323); «J'ai des tressaillements convulsifs, et de temps en temps la plume tombe de mes mains comme par une secousse galvanique» (*Ibid.*, p. 341).

attribués à la possession» (CV : 104). L'échec de l'abbé Pascal et l'intervention du curé Bonnet rappellent aussi l'échec de l'aumônier du pénitencier.

La description de Jean-François Tascheron, peu avant son exécution, trahit sa relation secrète avec Véronique : «Son maintien n'accusait aucune des mauvaises habitudes des ouvriers. Aux yeux des femmes qui suivirent les débats, il était évident qu'une femme avait assoupli ces fibres accoutumées au travail, ennobli la contenance de cet homme des champs, et donné de la grâce à sa personne» (CV : 150). La fin du chapitre intitulé «Tascheron» est composée d'une prolepse où les hyperboles religieuses prennent des teintes ironiques si l'on tient compte de la culpabilité, révélée implicitement, de Véronique Graslin :

Dans cette extrémité, l'abbé Dutheil prit sur lui de proposer à l'Évêque un dernier parti dont la réussite devait avoir pour effet d'introduire dans ce drame judiciaire le personnage extraordinaire qui servit de lien à tous les autres, qui se trouve la plus grande de toutes les figures de cette scène, et qui, par les voies familières à la Providence, devait amener madame Graslin sur le théâtre où ses vertus brillèrent du plus vif éclat, où elle se montra bienfaitrice sublime et chrétienne angélique (CV : 108).

Ce drame judiciaire, qui tient lieu de volet critique de l'œuvre utopique, parenthèse insérée entre le roman de Véronique et l'utopie de Montégnac, sert, bien sûr, d'explication aux motivations du départ de madame Graslin pour Montégnac, mais sert également de charge ironique portée contre la bourgeoisie et la justice humaine. Aux yeux de Balzac, le crime est davantage le résultat du conflit entre réalité idéale et réalité bourgeoise que d'un manque de moralité. À l'heure où Lamennais publie ses *Paroles d'un croyant* (1834), son plaidoyer pour les droits des paysans à la propriété et contre les iniquités sociales, Balzac pose Tascheron comme une victime de la situation socioéconomique des habitants des campagnes. Véronique, quant à elle, est complice d'un crime pour pouvoir réaliser son rêve de roman familial entravé par la condition des

femmes postrévolutionnaires. Sommée par ses parents d'épouser le riche et répugnant Pierre Graslin, Véronique surmonte ce malheur de deux manières diamétralement opposées du point de vue moral : d'une part, en entretenant une relation adultérine avec un paysan, avec lequel elle fomente un vol; d'autre part, en effectuant des œuvres de bienfaisance. Celle qui acquiert considération et richesse et accède au statut de propriétaire foncier grâce à feu son mari se mortifie à l'aide du cilice. Contrairement à Benassis, Véronique Graslin, parallèlement à sa vie publique faite de charité et d'abnégation, continue d'entretenir des passions interdites. Comme ce fut le cas pour Benassis, c'est le projet de reconstruction d'un bourg de la campagne française qui la sauvera du suicide. Martyre moderne, elle ne peut pas être rangée sous une axiologie positive. Ses actes criminels, perpétrés parallèlement à une dévotion à des actes de charité, remettent en question toute l'authenticité de la morale bourgeoise et ecclésiastique.

Ainsi, les lois ne sont pas forcément porteuses d'une moralité sans faille. Le curé Bonnet, à qui toutes ces difficultés d'ordre historique sont étrangères, expliquera à Véronique la supériorité de la justice divine sur la justice terrestre : «Écoutez-moi, madame. La religion est, par anticipation, la justice divine. L'Église s'est réservé le jugement de tous les procès de l'âme. La justice humaine est une faible image de la justice céleste, elle n'en est qu'une pâle imitation appliquée aux besoins de la société» (CV : 177). Contrairement à ses homologues de Limoges, Bonnet prône un catholicisme qui transcende les institutions humaines au lieu de s'y subordonner. Il réussit, par son charisme et sa bonté, à régner sur Montégnac, tandis que ses collègues haut placés de Limoges sont incapables d'asseoir leur pouvoir.

Conversion de Véronique grâce aux paroles du curé Bonnet

Le curé Bonnet est capable de convertir par le pouvoir de la parole, tandis que Benassis se devait de demeurer pragmatique pour se rallier la paysannerie. Les deux personnages partagent un goût pour l'existence frugale et modeste. La vétuste demeure de Bonnet est, comme celle de Benassis, marquée par le passage du temps :

Le presbytère, maison sans doute primitivement bâtie pour un garde principal ou pour un intendant, s'annonçait par une longue et haute terrasse plantée de tilleuls, d'où la vue planait sur le pays. L'escalier de cette terrasse et les murs qui la soutenaient étaient d'une ancienneté constatée par les ravages du temps. Les pierres de l'escalier, déplacées par la force imperceptible mais continue de la végétation, laissaient passer de hautes herbes et des plantes sauvages (CV : 125).

Le presbytère est altéré par deux forces que ne peut contrôler la civilisation : le temps et la nature. Néanmoins, on croirait que cette nature est organisée par des mains humaines :

La botanique y avait jeté la plus élégante tapisserie de fougères découpées, de gueules-de-loup violacées à pistils d'or, de vipérines bleues, de cryptogames bruns, si bien que la pierre semblait être un accessoire, et trouait cette fraîche tapisserie à rares intervalles. Sur cette terrasse, le buis dessinait les figures géométriques d'un jardin d'agrément [...] (CV : 125).

Après avoir joué le rôle de confesseur auprès de Tascheron dans le deuxième chapitre, il fera de même pour madame Graslin. Il est probable que Balzac se soit inspiré, pour son curé de village, de Charles Bonnet, personnage historique et auteur de la *Palingénésie philosophique* (1769), qui s'est intéressé au problème scientifique de l'unité de composition – bien avant Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire – dans le domaine des sciences naturelles. Comme ce dernier – et comme Ballanche –, le curé de Montégnac croit à la renaissance des êtres et des sociétés conçue comme source d'évolution et de perfectionnement.

La réalisation la plus importante de Bonnet et la plus cruciale pour la diégèse du *Curé* est la conversion de Véronique Graslin : «Vous ressemblez à l'Oreste⁷³ païen», dit-il à cette dernière, «devenez saint Paul! – Votre parole vient de me changer entièrement, s'écria-t-elle. Maintenant, oh! maintenant, je veux vivre» (CV : 184). Farrabesche, lui aussi touché par la parole du curé Bonnet, précise : «Madame, la parole et la voix de cet homme m'ont dompté». La mère de Véronique note le pouvoir qu'exerce l'ecclésiastique sur sa fille : «La Sauviat regarda sa fille et comprit combien était efficace le mot de monsieur Bonnet, car des pleurs mouillaient les yeux si longtemps secs de Véronique» (CV : 176). Grâce aux bons soins de Bonnet, les états d'âme de la jeune femme romantique sont transformés en des actions sociales et politiques. Le repentir et le suicide prennent la forme d'une action concrète : la reconstruction d'un canton nommé Montégnac, commune qui n'existe sur aucune carte. Le curé Bonnet explique d'ailleurs à Véronique l'importance de ne pas seulement s'épancher dans les lamentations et dans des méditations mélancoliques : «Pleurer, madame, gémir comme la Madeleine dans le désert n'est que le commencement, agir est la fin. Les monastères pleuraient et agissaient, ils priaient et civilisaient, ils ont été les moyens actifs de notre divine religion [...]. Soyez à vous seule le monastère, vous pouvez en recommencer ici les miracles. Vos prières doivent être des travaux» (CV : 179-180).

Procédé technique apte à rendre arables les plaines de Montégnac, l'irrigation est également une métaphore qui symbolise le travail d'épuration fait sur l'âme de Véronique, parallèlement à l'épopée technologique dont elle est le maître d'œuvre et dont le curé Bonnet fut l'instigateur. «Elle a ensemencé le désert», s'exclame-t-il, au vu et au su de celle qui fut la «pensée» de la fertilisation de Montégnac et dont l'œuvre fut un

⁷³ *L'Oreste* est une tragédie de Voltaire (1750) mettant en scène le personnage mythologique qui, par vengeance, assassina sa mère et son amant.

«prodige», un «miracle». L'antithèse qui structure *Le curé* ainsi que toute *La comédie humaine*, l'Ancien régime et la période postrévolutionnaire, est résolue par l'utopie. L'eau, si elle symbolise la passion amoureuse, est aussi l'élément fondateur de l'utopie, tel qu'a su le reconnaître Véronique après sa première conversation avec Bonnet : «J'obtiendrai quelques fonds de monsieur Graslin, et je m'associerai vivement à votre œuvre religieuse. Montégnac sera fertilisé, nous trouverons des eaux pour arroser votre plaine inculte. Comme Moïse, vous frappez un rocher, il en sortira des pleurs!» (CV : 166). Par cette allusion à l'Ancien Testament, Véronique dresse un parallèle entre son propre malheur (les pleurs) et l'eau nécessaire à la fertilisation.

Bonnet est voué tout entier à l'action charitable : il réhabilite moralement et socialement les habitants de Montégnac, en particulier Tascheron et Farrabesche. Ces interventions qui mèneront progressivement à l'utopie, sont rendues possibles grâce au pouvoir de la parole qu'exerce le curé Bonnet. Celle-ci remplace avantageusement les armes utilisées lors des révolutions : «Quand l'administration put s'occuper des besoins urgents et matériels du pays, elle rasa cette langue de forêt, y mit un poste de gendarmerie qui accompagna la correspondance sur les deux relais; mais, à la honte de la gendarmerie, ce fut la parole et non le glaive, le curé Bonnet et non le brigadier Chervin qui gagna cette bataille civile, en changeant le moral de la population» (CV : 120-121). Bonnet triomphe à cause de la «tendresse religieuse» qu'il éprouve envers «ce pauvre pays». Héros moyen du point de vue religieux, il incarne un mélange de christianisme comme l'aurait voulu Saint-Simon, dont le but premier est le bien-être de la classe la plus pauvre, et de libéralisme économique. En effet, Bonnet est partisan d'une praxis religieuse : «Au lieu de décrire la maladie et d'étendre ses ravages par des plaintes élégiaques, chacun aurait dû mettre la main à l'œuvre, entrer en simple ouvrier dans la vigne du Seigneur» (CV : 144).

Bonnet a réussi à réhabiliter moralement Montégnac parce qu'il croit à l'application de la palingénésie de Ballanche à la criminalité : «Là où la Société voit un criminel à retrancher de son sein, l'Église voit une âme à sauver» (CV : 179). Idée qu'essaie de faire valider Véronique Graslin lorsqu'elle plaide en faveur de Tascheron, comparé à «Prométhée» : «Cet homme est grand malgré son crime, il réparerait peut-être ses fautes par un magnifique repentir. Les œuvres du repentir doivent entrer pour quelque chose dans les pensées de la Justice. Aujourd'hui n'y a-t-il pas mieux à faire qu'à donner sa tête, ou à fonder comme autrefois la cathédrale de Milan, pour expier des forfaits?» (CV : 100). Alors que pour Joseph de Maistre, l'expiation se fait par la guerre et l'échafaud, pour Ballanche, «l'homme est toujours déchu et toujours réhabilité⁷⁴» :

La fondation d'une ville par un meurtrier caractérise très bien la nature de la société, qui a été instituée par Dieu comme moyen d'expiation et de réhabilitation. La société est fondée sur la nécessité d'expiation. La culpabilité du meurtrier même symbolise la nécessité d'expiation sur laquelle la société est fondée. Ensuite, la culpabilité du meurtrier symbolise le crime que la société doit expier : la chute, et rend compte figurativement du besoin d'expiation de la société⁷⁵.

Exempt du système représentatif à la Guizot, le village de Montégnac est, comme la ville des expiations, coupé de la politique française :

Aussi jamais dans la ville sainte il n'est question des événements politiques qui bouleversent à leur gré le monde [...] Les orages qui troublent les sociétés humaines, les orages des passions, les orages du gouvernement représentatif s'arrêtent en tumulte autour des murs paisibles qui entourent la *Ville des Expiations*. Ajoutons ceci. Le peuple de notre ville ne se confond avec les autres peuples par aucune espèce de relation, ni de commerce, ni d'administration. La chronologie même l'isole, car on n'y date que de l'ère de la fondation de la ville. Cette ère en effet est considérée comme celle d'un nouveau développement du Christianisme⁷⁶.

⁷⁴ Pierre-Simon BALLANCHE, *La vision d'Hébal*, Paris/Genève, Librairie Minard/Librairie Droz, 1969, p. 65.

⁷⁵ *Ibid*, p. 21.

⁷⁶ Pierre-Simon BALLANCHE, *La ville des expiations*, p. 67.

Ballanche a, comme le dit Bénichou, «christianisé le progrès⁷⁷», car il percevait dans la lente marche vers le plébéianisme la réhabilitation progressive de l'homme. Même si Balzac, comme le Lamennais d'avant 1830, voyait une irréductible contradiction entre le christianisme et la démocratie, il croyait nécessaire – et possible – d'adapter la religion catholique au monde contemporain. Il faut pour cela, comme le curé Bonnet, aller à contre-courant et avoir une vision sociale en plus d'agir comme guérisseur des âmes. Dans son prône sur le sublime, il se sert de l'épître de Saint Paul pour prescrire à ses ouailles la réciprocité entre le riche et le pauvre. Son discours ressemble beaucoup à celui du curé Janvier : «Il fit comprendre les grandes choses qui résulteraient pour la paroisse de la présence d'un riche charitable, en expliquant que les devoirs du pauvre étaient aussi étendus envers le riche bienfaisant que ceux du riche l'étaient envers le pauvre, leur aide devait être mutuelle⁷⁸» (CV : 213).

Par son action bienfaitrice, Bonnet met ainsi en pratique les préceptes des théocrates, c'est-à-dire le pouvoir qu'a la religion catholique de réprimer les passions et le crime et ainsi de réinstaurer l'ordre social. Cette action constitue un des leviers les plus importants pour dévier l'action vers la constitution de l'utopie. Le «curé de village» n'est pas le personnage principal, même si le narrateur le qualifie de «personnage extraordinaire qui saura faire le lien entre les autres personnages de l'intrigue». Agent de changement, Bonnet joue un rôle de focalisateur – il en sait davantage sur les

⁷⁷ Ballanche, avant Saint-Simon et Balzac, avait adapté sa doctrine du repentir à l'ensemble du genre humain : «L'idée d'épreuve n'est qu'une variante de celle du sacrifice rédempteur, qui est au centre du christianisme et qui s'y étend déjà à toute l'humanité : la Faute et la Rédemption, Adam et Jésus, embrassent la destinée du genre humain. Seulement le christianisme n'applique pas ces notions à une histoire des formes sociales. C'est ce que Ballanche va tenter, en faisant de la Déchéance et de la réhabilitation, sous le nom de 'doctrine des épreuves', la loi de développement permanente des sociétés : un dogme devient le mécanisme de l'histoire sociale, le secret de croissance du genre humain» (Paul BÉNICHOU, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, José Corti, 1977, p. 87).

⁷⁸ Cette idée d'entraide entre le riche et le pauvre a déjà été énoncée par Benassis dans *Le médecin de campagne* ainsi que dans l'article inédit «Du gouvernement moderne (1830) : «Donc, l'élection, la participation au pouvoir ne doit jamais descendre aux mains inexpérimentées des individus de cette masse. Mais aussi, les deux autres classes ont l'obligation envers elle de lui donner un bonheur tout fait. Il leur faut du travail et du pain» (*Œuvres diverses*, Club de l'honnête homme, p. 96).

personnages de Tascheron et de Véronique que n'en sait le narrateur omniscient. Le saint homme serait une synthèse du savant, du prêtre et de l'artiste saint-simonien⁷⁹. Saint-Simon était d'avis que «pour convaincre les fidèles à œuvrer pour le bien de l'humanité, il faut un prédicateur, qui utilise l'éloquence (le premier des beaux-arts)⁸⁰». Il appartient sans conteste à la sphère des spécialistes. Il est le premier à évaluer tout le potentiel agraire des plaines incultes de Montégnac et à concevoir les grandes lignes du projet d'irrigation. Enfin, Bonnet exerce un pouvoir spirituel sur tout le canton de Montégnac – «jachère sociale» qu'il a métamorphosée en pastorale – et, sans être un demiurge comme Benassis, fait preuve d'une autorité intellectuelle auprès des notables.

Au cours du dîner, le curé a le dernier mot en invalidant toutes les théories énoncées par Grossetête, Gérard et Clousier sans le recours à la religion : «Vous tous, qui représentez les classes attaquées, vous reconnaissez la nécessité de l'obéissance passive des masses dans l'État, comme à la guerre chez les soldats; vous voulez l'unité du pouvoir, et vous désirez qu'il ne soit jamais mis en question» (CV : 262). À l'issue du dîner des notables, le verdict du curé Bonnet est clair : «Et rien de Dieu! s'écria monsieur Le curé. Monsieur Clousier, monsieur Roubaud, sont indifférents en matière de religion» (CV : 261). «Moi, prêtre, je quitte mon rôle, je raisonne avec des raisonneurs» (CV : 262). Encore là se dresse la dichotomie entre la foi et la raison. Or, selon Lamennais, le matérialisme – entendre la raison des Lumières – engendre l'indifférence⁸¹ : «Il n'y a

⁷⁹ «Monsieur Bonnet n'est pas seulement un saint, madame, c'est un savant» (CV : 206), dit Farrabesche à Madame Graslin. «Sous ce rapport, un prêtre comme monsieur Bonnet est un artiste qui sent, au lieu d'être un artiste qui juge» (CV : 156).

⁸⁰ Claude-Henri de SAINT-SIMON, *Le nouveau christianisme*, dans *Œuvres*, Paris, Anthropos, 1968, tome III, p. 160.

⁸¹ Félicité de LAMENNAIS, dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, insiste sur la substitution de la foi par la raison qu'ont opérée les sophistes par «leur zèle réformateur». Leitmotiv sur les méfaits de la réforme et du libre arbitre, consistant essentiellement à l'abolition des «dogmes religieux et sociaux» : «Tel est le lamentable terme où aboutit nécessairement toute philosophie sans règle qui, au lieu de se laisser conduire par un guide supérieur, par la raison divine elle-même, s'efforce de lui substituer la raison humaine, en fait la base de la foi, et finit par tout nier, parce qu'elle ne peut rien comprendre et ne veut rien pratiquer» (*Ibid.*, p. 18-19). Il définit ainsi cet état d'indifférence : «L'athéisme, disoit Leibnitz,

qu'un moyen de tirer les hommes de l'indifférence où les jette l'abus de la raison : c'est de dompter cette raison altière, en la forçant de plier sous une autorité si haute et si éclatante, qu'elle n'en puisse méconnoître les droits⁸²». C'est ce à quoi aspire le curé Bonnet lorsqu'il encense l'autoritarisme de Charles X⁸³, dont Balzac a raconté l'exil dans «Le Départ», article paru en 1830 dans la presse légitimiste.

Balzac, qui a pratiqué le genre de la «physiologie», présente, dans *Le curé de village*, plusieurs types d'ecclésiastiques. C'est grâce à la diversité des types que ce roman véhicule l'image la plus flatteuse et la plus complète du clergé français du début du XIX^e siècle, et ce, malgré la présence de quelques stéréotypes normalement attribués aux membres du monde ecclésiastique⁸⁴. Cette pluralité illustre également la crise que vit l'église catholique, scission entre les membres du clergé à tendance libérale et les conservateurs. Ce schisme idéologique est incarné d'une part, par les abbés Dutheil et Bonnet, aux tendances libérales marquées et, d'autre part, par l'Évêque et l'abbé Rastignac, plus conservateurs bien que conscients de la nécessité de s'adapter à la nouvelle donne sociale et politique. Dutheil est l'archétype du prêtre aux idées nouvelles.

sera la dernière des hérésies; et, en effet, l'indifférence qui marche à sa suite n'est point une doctrine, puisque les indifférents réels ne nient rien, n'affirment rien; ce n'est pas même le doute; car le doute, état de suspension entre des probabilités contraires, suppose un examen préalable; c'est une ignorance systématique, un sommeil volontaire de l'âme, qui épuise sa vigueur à résister à ses propres pensées et à lutter contre des souvenirs importuns, un engourdissement universel des facultés morales, une privation absolue d'idées sur ce qu'il importe le plus à l'homme de connoître» (*Ibid.*, p. 21).

⁸² *Ibid.*, p. 53.

⁸³ Les politiques de Charles X étaient les suivantes : «Reconstituer la Nation par la Famille, ôter à la Presse son action venimeuse en ne lui laissant que le droit d'être utile, faire rentrer la chambre Élective dans ses véritables attributions, rendre à la Religion sa puissance sur le peuple, tels ont été les quatre points cardinaux de la politique intérieure de la maison de Bourbon» (CV : 251).

⁸⁴ «Les prêtres et les dévots ont tendance à observer, en fait d'intérêts, les rigueurs légales. Est-ce la pauvreté ? Est-ce un effet de l'égoïsme auquel les condamne leur isolement et qui favorise en eux la pente de l'homme à l'avarice ? Est-ce un calcul de la parcimonie commandé par l'exercice de la charité ?» (CV : 116).

Ce dissident, comparé à Lamennais⁸⁵ et considéré comme hérétique, suggère que le curé Bonnet intervienne directement auprès de Tascheron :

À moins d'une révolution, l'abbé Dutheil devait rester comme une de ces pierres cachées dans les fondations, et sur laquelle tout repose. On reconnaissait son utilité, mais on le laissait à sa place, comme la plupart des solides esprits dont l'avènement au pouvoir est l'effroi des médiocrités. Si, comme l'abbé de Lamennais, il eût pris la plume, il aurait sans doute comme lui été foudroyé par la cour de Rome (CV : 78).

Les abbés Dutheil et Bonnet sont à mille lieues du curé sans envergure qu'est l'abbé Birotteau ou du maladivement ambitieux abbé Troubert, deux personnages du *Curé de Tours*. Bonnet possède, à l'instar des autres personnages principaux, son roman familial, même s'il prétend que sa «vie est [...] simple et sans le plus petit roman» (CV : 146). Le récit de sa jeunesse ressemble au roman du bâtard : père despotique, vie au-dessus de l'aisance pour ensuite « panser les plaies du pauvre dans un coin de terre ignoré » (CV : 148). Le curé Bonnet a décidé de sa vocation en réaction à un père menaçant, qui l'amena à désertier la maison familiale et à abandonner sa mère et sa soeur. Renversant, comme l'a fait Benassis, le parcours du parvenu, Bonnet a laissé le confort d'une famille aisée pour une vie ascétique caractérisée par la spiritualité. La pauvreté régnant au presbytère de Montégnac est la preuve de cette abnégation que remarque l'abbé Rastignac, fervent de l'opulence du Vatican : «Le piteux état de la maison faisait peine à voir : les murs, jadis blanchis à la chaux étaient décolorés par places, teints à hauteur d'homme par des frottements; l'escalier à gros balustres et à marches en bois, quoique proprement tenu, paraissait devoir trembler sous le pied» (CV : 126-127). Son parcours ressemble fort à celui de son prédécesseur dans *Les Scènes de la vie de campagne*, le docteur Benassis, qui a détourné, lui aussi, le roman du bâtard. Le curé

⁸⁵ Félicité de Lamennais s'est dissocié du catholicisme après la condamnation des *Paroles d'un croyant* (1834) par le pape Grégoire XVI et suite à l'appui qu'a donné ce dernier à Nicolas 1^{er} pour la répression de la Pologne.

Bonnet, à l'opposé de l'Évêque et de l'abbé Gabriel de Rastignac, n'est pas tombé dans le piège d'une ascension sociale purement matérielle à laquelle aspirent ces derniers pour être en adéquation avec leur époque en pleine évolution.

Arrivée de madame Graslin à Montégnac : changement de chronotope

Lorsque Bonnet rend visite à Véronique pour la convaincre d'emménager à Montégnac, elle est parvenue à la «troisième phase de sa vie» : «celle où elle devait grandir par l'exercice des plus hautes vertus, et pendant laquelle elle fut une tout autre femme» (CV : 164). Avant de mourir, Pierre Graslin avait eu le temps de faire bâtir pour sa femme un somptueux château surplombant Montégnac. À l'aide de la dot de son épouse, le richissime banquier avait acheté le domaine de Montégnac. Cette propriété avait naguère appartenu au duc de Navarreins qui, «effrayé surtout des clairières semées de roches granitiques» (CV : 184) et craignant pour l'avenir de la maison des Bourbons («il se souvenait trop bien de la révolution de 1789 pour ne pas mettre à profit les leçons qu'elle avait données à toute l'aristocratie» (CV : 163)), se défit avec plaisir de ce domaine. Ainsi, Graslin fut un de ces bourgeois acquéreurs de ces terres délaissées par la noblesse. Ainsi, l'utopie de Montégnac constitue une solution de rechange à la parcellisation, qui, dans la réalité postrévolutionnaire, est une conséquence inévitable de la possession du sol par une bourgeoisie qui revend par parcelles les grands domaines de l'ancienne noblesse. Balzac invente ainsi un type utopique : le bourgeois grand propriétaire.

L'utopie fait partie du présent de la narration et s'étend sur quinze années (1829-1844). L'arrivée à Montégnac a valeur de seconde amorce, sur le modèle de l'arrivée du voyageur en utopie. Dans les deux cas, une demeure est présentée : au début du quatrième chapitre, intitulé «Madame Graslin à Montégnac», la description du château

féodal fait écho à celle de la maison bourgeoise, au début du roman. L'arrivée à Montégnac, dans ce lieu qui sera consacré à l'utopie, crée un effet de renouveau grâce à la description du château de madame Graslin. Alors que la vieille boutique des revendeurs de ferraille constitue un vestige de l'ancienne bourgeoisie, exempte de toute la naïveté qui en faisait en même temps la grandeur, le château nouvellement construit par Graslin est signe d'une véritable «Restauration», réussie celle-là, tel qu'en témoignent les nombreuses allusions aux châteaux de l'époque des rois qui furent les emblèmes de la toute-puissance de la monarchie française, Louis XIV et François I^{er} : «La cour, qui dessine un ovale incliné comme celle du château de Versailles», «la grande grille d'honneur à laquelle aboutit la route qui venait d'être achevée, est flanquée de deux jolis pavillons dans le goût du seizième siècle», «toits percés de mansardes dans le vieux style», «dôme écrasé semblable à celui des pavillons dits de l'Horloge aux Tuileries ou au Louvre». L'utopie de Montégnac, faisant l'objet des quatrième et cinquième chapitres, établit un compromis entre le passé, symbolisé par la féodalité, et l'industrialisation, tout à fait moderne. L'antithèse présent / passé n'est donc pas irréductible : elle est dépassée par le thème biblique de l'irrigation et, par extension, par l'utopie. Barthes avait ainsi caractérisé l'esthétique balzacienne : «La caractéristique fondamentale de l'antithèse chez Balzac est en effet d'ouvrir une tension oppositive généralement non résolue qui, tout en structurant fortement le roman, garde à chaque instant sa charge d'incertitude et de *suspense*⁸⁶». Or, dans *Le médecin* et *Le curé*, cette antithèse est résolue par l'utopie.

Le passage de Véronique de Limoges à Montégnac, sous forme de voyage à travers les étendues désertiques de la plaine auvergnate en compagnie des abbés Bonnet

⁸⁶ Roland BARTHES, *S/Z*, p. 296.

et Dutheil, est une version métaphorique de la traversée du désert⁸⁷. La prairie est un élément d'intertextualité avec un des romans de James Fenimore Cooper, *La Prairie* (1827), dont l'action se déroule dans un *no man's land* situé aux abords de la frontière du Mississippi, exempt de toute législation⁸⁸. Montégnac, qui sera réhabilité moralement par le curé Bonnet, est aussi un lieu qui n'est pas régi par les lois en vigueur dans le monde civilisé :

Souvent, les voitures, les voyageurs, les piétons avaient été arrêtés au fond de cette gorge dangereuse par des voleurs dont les coups de main demeuraient impunis : le site les favorisait, ils gagnaient, par des sentiers à eux connus, les parties inaccessibles de la forêt. Un pareil pays offrait peu de prise aux investigations de la Justice (CV : 120).

L'abbé Gabriel de Rastignac, qui avait déjà effectué cette traversée, avait remarqué le contraste qu'offrait l'«oasis» qu'est la vallée verdoyante et les plaines arides environnantes. Ce glissement du chronotope de Limoges, lieu de la toute-puissance de la bourgeoisie provinciale, à Montégnac, village propre à être reconstruit, provoque également un renversement des valeurs. Hava Sussman note, en parlant de l'axe haut / bas dans *Le curé de village*, «les signes trompeurs de l'ascension⁸⁹» en vigueur à Limoges, où l'élévation sociale conduit souvent au néant (Graslin, le père Sauviat, Tascheron). L'évêque, par exemple, ne fait pas preuve d'une supériorité spirituelle, tel que le laisserait présager son titre, mais bien par rapport à la Justice du parquet, qui ne parvient pas à élucider le mystère de l'affaire Tascheron. À Montégnac, par contre, il se produit une véritable ascension lorsque l'ancien criminel Farrabesche atteint le rang de

⁸⁷ «À l'aspect des vastes plaines qui étendent leurs nappes grises en avant de Montégnac, les yeux de Véronique perdirent de leur feu, elle fut prise de mélancolie. Elle aperçut alors Le curé qui venait à sa rencontre et le fit monter dans la voiture.

- Voilà vos domaines, madame, lui dit monsieur Bonnet en montrant la plaine inculte» (CV : 169).

⁸⁸ L'Amérique est présente dans *Le curé de village* : la famille Tascheron, après la condamnation à mort du fils, partent pour les États-Unis pour y fonder une communauté à la Fourier. L'utopie, dans leur cas, fait aussi office de solution de rechange.

⁸⁹ Hava SUSSMAN, «Une lecture du *Curé de village*», *L'Année balzacienne*, 1976, p. 236.

fermier grâce à Véronique, qui elle, de jeune fille de province, meurt en martyre, considérée comme la bienfaitrice de tout le canton. Enfin, l'utopie du *Curé* présente un monde à l'envers de *La comédie humaine* : l'argent et le travail n'y sont pas mortifères. Comme le note Tacussel, Balzac reste réaliste «parce qu'il ne pallie pas avec le spiritualisme mais montre les ressorts de la vie sociale : passion, avarice, goût du luxe, ivresse et ambition⁹⁰». Or, tous ces ressorts de la vie sociale ont disparu en utopie. Montégnac devient métaphoriquement une île exempte des effets pervers de la révolution, notamment du «développement économique et culturel de la société qui éveille les appétits égocentriques de l'homme simple et finit par le lancer contre les hiérarchies établies du pouvoir et de l'argent⁹¹». Limoges, le fait remarquer le clergé, fait figure de ville provinciale typique, dirigée par l'opinion publique et les luttes politiques intestines :

L'Église se trouve en des conjonctures difficiles. Nous sommes obligés à faire des miracles dans une ville industrielle où l'esprit de sédition contre les doctrines religieuses, et monarchiques a poussé des racines profondes, où le système d'examen né du protestantisme et qui s'appelle aujourd'hui libéralisme, quitte à prendre demain un autre nom, s'étend à toutes choses (CV : 112).

Montégnac, contrairement à Limoges, qui est civilisée, était anciennement lieu de l'incurie et de la criminalité. Longtemps tenue à l'écart du progrès économique, il y perdurait une situation ayant un impact sur les mœurs des habitants : un abandon qui résulte de la négligence de l'État, du manque de talent administratif, d'espaces cultivables sous-utilisés, d'irrigation.

Les descriptions de paysages, dans *Le curé*, surtout à partir de l'arrivée de Véronique à Montégnac, comportent certaines particularités formelles :

⁹⁰ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 76.

⁹¹ André VANONCINI, «La représentation de l'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 333.

anthropomorphismes, antithèses et composition en mosaïque. Cet extrait de la description du paysage de la Corrèze qui s'offre à la vue de Véronique à son arrivée à Montégnac est une mise en abyme, par le motif de la mosaïque – rappelons-nous la métaphore de la «tapisserie» utilisée par Félix Davin pour décrire le mode de composition de *La comédie humaine* –, de la composition du roman, que ce soit sur le plan idéologique ou formel :

Quoique ce dernier éclat du soleil couchant n'atteignît que les cimes, il permettait encore de voir parfaitement, depuis la colline où se trouve Montégnac jusqu'au premier pic de la chaîne des monts Corrèziens, les caprices de la magnifique tapisserie que fait une forêt en automne. Les chênes formaient des masses de bronze florentin; les noyers, les châtaigniers offraient leurs tons de vert-de-gris; les arbres hâtifs brillaient par leur feuillage d'or, et toutes ces couleurs étaient nuancées par des places grises incultes. Les troncs des arbres entièrement dépouillés de feuilles montraient leurs colonnades blanchâtres. Ces couleurs rousses, fauves, grises, artistement fondues par les reflets pâles du soleil d'octobre, s'harmoniaient à cette plaine infertile, à cette immense jachère, verdâtre comme une eau stagnante (CV : 180-181).

Les anthropomorphismes qui, par l'entremise de certains verbes («offraient», «montraient») et adjectifs («hâtifs»), prêtent au paysage un pouvoir d'attraction qui pousse irrémédiablement l'observateur à le regarder. Le paysage tient lieu de métaphore au curé Bonnet pour expliquer à Véronique l'inégalité naturelle qui règne entre les hommes : «Ne trouvez-vous pas à ceci quelque ressemblance vogue avec la vie sociale? À chacun sa destinée! Combien d'inégalités dans cette masse d'arbres! Les plus haut perchés manquent de terre végétale et d'eau, ils meurent les premiers!..» (CV : 181). Ce tableau en mosaïque, composé de couleurs «artistement fondues», combine la brillance des teintes dorées et mordorées et la fadeur de la «plaine infertile». Le procédé d'antithèse est récurrent, car plus loin, lors d'une promenade à cheval sur ses terres, Véronique s'attarde au contraste qu'offrent les deux chaînes de montagnes séparées par un torrent :

Le contraste de leurs deux natures éclatait surtout en cet endroit. De là, Véronique aperçut un immense plateau sec, sans aucune végétation, crayeux, ce qui expliquait l'absorption des eaux, et parsemé de flaques d'eau saumâtre ou de places où le sol était écaillé. À droite, se voyaient les monts de la Corrèze. À gauche, la vue s'arrêtait sur la bosse immense de la Roche-Vive, chargée des plus beaux arbres, et au bas de laquelle s'étalait une prairie d'environ deux cents arpents dont la végétation contrastait avec le hideux aspect de ce plateau désolé (CV : 209).

Les deux termes de cette antithèse – le terme «contraste» est énoncé à deux reprises dans ce court passage – entre cette nature «si riante» d'un côté et «si ruinée» de l'autre seront réunis à l'aide du projet d'irrigation qui sera réalisé grâce aux capitaux de Véronique Graslin; la luxuriance et l'abondance désaltérera le plateau aride. L'utopie devient donc le terme moyen d'une dialectique, propre à nuancer une pensée teintée de manichéisme.

Le changement de ton de la part du narrateur est une autre conséquence du glissement du chronotope de Limoges à Montégnaç. En effet, l'ironie, qui prévalait dans l'épisode de Limoges, cède la place à un lyrisme exacerbé lors des visites de Véronique dans la forêt environnante. D'essence typiquement romantique, la dimension religieuse de ces descriptions renvoie au style de Chateaubriand⁹², pour qui la nature met un baume sur les cœurs affligés. Le premier regard que pose Véronique sur «le bourg de Montégnaç et sa colline» capte la «balafre» qui sillonne cet accident de terrain, sorte d'empreinte faite par les paysans sur la montagne. Il s'agit de la première identification entre la protagoniste et son nouvel environnement. À plusieurs reprises, l'osmose entre

⁹² «Le malheur nous est utile, sans lui les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives : il la rend un instrument tout harmonie, dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découvre, d'un côté de riches campagnes, de l'autre le soleil levant sur des mers étincelantes, dont le vert changeant se glace de cramoisi et de feu; sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aime, car alors ses maux seraient préférables, mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature : ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité» (François-René de CHATEAUBRIAND, *Essai sur les révolutions*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1978, tome II, 13).

les états d'âme de Madame Graslin et la nature est soulignée : de pair avec la mélancolie de Véronique, avec le mois d'octobre, «la nature devenait sombre et triste»; le curé Bonnet perçoit dans l'âme de Véronique «d'immenses étendues ravagées». La disparition de toute forme de vie privée qui ne soit évoquée autrement que par des allusions, dès l'arrivée de Madame Graslin à Montégnac, n'est certes pas une coïncidence. Il n'est divulgué qu'à la fin du roman ce que faisait Véronique dans sa chambre de damas rouge, dont l'opulence ne correspondait aucunement à la vie ascétique (pain sec et port du cilice) qu'y menait la protagoniste.

Comme La Fosseuse du *Médecin de campagne*, Véronique possède une sensibilité et une sensualité grâce auxquelles elle peut apprécier les beautés de la nature. Dans les deux cas, la méditation et le recueillement dans la nature rappellent une forme de spiritualité. Dans sa jeunesse, elle se délectait tout particulièrement des promenades au bord de la Vienne, où, accompagnée de son père, elle allait «s'extasiant sur les beautés du ciel et de la campagne, sur les rouges magnificences du soleil couchant, sur les pimpantes délices des matinées trempées de rosée» (CV : 55). Dès leur arrivée à Montégnac, le prêtre attire l'attention de Véronique sur la beauté du paysage, qui aura un effet de catharsis sur celle dont l'âme est déjà envahie par la mélancolie :

En quelques instants, le bourg de Montégnac et sa colline où les constructions neuves frappaient les regards, apparurent dorés par le soleil couchant et empreints de la poésie due au contraste de cette jolie nature jetée là comme une oasis au désert. Les yeux de madame Graslin s'emplirent de larmes, Le curé lui montra une large trace blanche qui formait comme une balafre à la montagne.

– Voilà ce que nos paroissiens ont fait pour témoigner leur reconnaissance à leur châtelaine, dit-il en indiquant ce chemin (CV : 170).

Les teintes dorées du couchant constituent une autre isotopie qui marque ce passage et qui rappellent la description du palais épiscopal faite dans le deuxième chapitre, tableau qui devait inaugurer la première version du roman, où il était question

de «la magie du site» et de «la simplicité du bâtiment», où «les peupliers de l'île semblaient diviser les eaux avec les ombres allongées de leurs têtes déjà jaunies auxquelles le soleil donnaient l'apparence d'un feuillage d'or», de la «nappe de bouillons pailletés». La «balafre» faite à la montagne par les paysans renvoie Véronique à sa propre blessure. L'oasis que présente Montégnac procurera rédemption à Véronique comparé aux étendues désertiques : «Aussi Véronique recueillit-elle dans le silence de ces cimes, dans la senteur des bois, dans la sérénité de l'air, comme elle le dit le soir à monsieur Bonnet, la certitude d'une clémence auguste» (CV : 187). Elle s'en trouve même «transfigurée». C'est grâce à la prière, notamment la communion avec la nature, que Véronique a la révélation de son devoir de rénover Montégnac, de la connexion entre le travail à effectuer sur la terre pour être en mesure de guérir son âme. «Il n'est pas un site de forêt qui n'ait sa signification; pas une clairière, pas un fourré qui en présente des analogies avec le labyrinthe des pensées humaines» (CV : 186).

À la fin du roman, le lyrisme des descriptions de la forêt de Montégnac fait place au bucolisme des paysans au champ qui vouent un culte à leur maîtresse mourante : «Avec quelle religieuse attention ces trois bienfaiteurs de tout un pays n'étaient-ils pas contemplés!» (CV : 292). Ce passage, contenant une forte symbolique religieuse, se situe à mille lieues du réalisme ou du discours politique des notables et rappelle plutôt *Jocelyn* (1836) de Lamartine, qui renferme la description d'un village sis dans une vallée – dont le nom est Valneige – où le paysan entretient une relation religieuse avec la terre nourricière et le travail : sous les attraits qu'arbore la nature se cachent les ressources qui permettent à l'être humain d'assurer sa survie. Ce labeur, qu'il effectue en chantant, se termine par le soleil couchant dans un milieu qui évoque le paradis perdu : «Il fut un Éden sans culture, / Mais il semble que la nature, / Cherchant à l'homme un aiguillon, /

Ait enfoui pour lui sous terre / Sa destinée et son mystère / Cachés dans son premier sillon⁹³».

L'histoire de Farrabesche ou le retour à une utopie de la vie privée

Nicole Mozet⁹⁴ a déjà relevé le procédé de mise en abyme que constitue le mode de vie en osmose avec la nature que mène Farrabesche. Pierre Farrabesche et sa femme, Catherine Curieux, sont, pour Véronique, les équivalents, au XIX^e siècle, de Paul et de Virginie : la cabane de Farrabesche, la vie autarcique qu'il mène avec son fils ainsi que les objets religieux⁹⁵ qu'il confectionne, rappellent le mode de vie des héros du roman de Bernardin de Saint-Pierre. La vie sentimentale de ce dernier – son amour avec Catherine Curieux, qui donna naissance à Benjamin, un enfant illégitime – correspond au fantasme que Virginie n'a jamais pu vivre, qui lui a été transmis par l'œuvre romanesque de Bernardin de Saint-Pierre :

Dans la vie de toutes les femmes, il y a un moment où elles comprennent leur destinée, où leur organisation jusque-là muette parle avec autorité; ce n'est pas toujours un homme choisi par quelque regard involontaire et furtif qui réveille leur sixième sens endormi; mais plus souvent peut-être une lecture, le coup d'œil d'une pompe religieuse, un concert de parfums naturels [...] (CV : 53).

L'utopie «privée» de Véronique réside donc aussi dans cette promesse d'une vie amoureuse romantique dont elle poursuit le fantôme jusqu'à Montégnac. Cette vie par procuration, cet autre roman provincial, celui qui aurait prendre la place de l'utopie sans les diktats de la bourgeoisie de province, prouve que le désir d'une vie romanesque est plus fort que les remords. Outre les consonances similaires de leur nom (*sch*), Tascheron

⁹³ Alphonse de LAMARTINE, *Jocelyn*, dans *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1963, p. 744.

⁹⁴ «Préface» (CV : 31).

⁹⁵ «Le chapelet était en noyaux de prunes, qui avaient sur chaque face une tête d'une admirable finesse : Jésus-Christ, les apôtres, la Madone, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, sainte Anne, les deux Madeleines» (CV : 203).

et Farrabesche ont eu tous deux des démêlés avec la justice. La «légende⁹⁶» de Farrabesche suscite d'emblée la curiosité de Véronique : «Tout ce que l'on m'a dit de vous et ce que je vois, dit enfin madame Graslin à Farrabesche, me fait vous porter un intérêt qui ne sera pas stérile» (CV : 203). Farrabesche, contrairement à Tascheron, a échappé à l'échafaud mais a écopé de nombreuses et atroces années de bagne :

Oh! madame, il n'y a pas de grâce entière pour les assassins! On commence par commuer la peine en vingt ans de travaux. Mais surtout pour un jeune homme propre, c'est à faire frémir! on ne peut pas vous dire la vie qui les attend, il vaut mieux cent fois mourir. Oui, mourir sur l'échafaud est alors un bonheur.
– Je n'osais le penser, dit madame Graslin (CV : 218-219).

Véronique trahit sa relation avec le criminel qu'était devenu, à son contact, Tascheron, par l'accent sur le pronom : «On lui a donc fait grâce, à lui [à Farrabesche]» (CV : 190). Madame Graslin tente de minimiser le crime de Tascheron en donnant de l'importance aux méfaits de Farrabesche : «Ainsi, Farrabesche a bien certainement tué plusieurs hommes – Certainement, reprit Colorat, il a même, dit-on, tué le voyageur qui était dans la malle en 1812; mais le courrier, le postillon, les seuls témoins qui pussent le reconnaître, étaient morts lors de son jugement» (CV : 195). En 1811, Farrabesche, après avoir vu ses deux frères mourir sous Napoléon, décide de désertre. Contrairement à ses colégionnaires du *Médecin*, Butifer, Gondrin et Goguelat, qui retournent docilement dans leurs campagnes, Farrabesche devient «chauffeur», c'est-à-dire membre d'une bande criminelle qui dévalisent les riches bourgeois. Une de ses victimes, Cohegru, était de ces «obstinés», de ces gens «avares»⁹⁷. Le criminel se livra en 1816, à la demande du curé Bonnet, qui le convertit et le convainquit d'aller au bagne. Comme ce fut le cas pour ceux de Tascheron, les crimes de Farrabesche sont atténués : «Farrabesche est un «bon

⁹⁶ «Quand j'étais petit, on me racontait les aventures de Farrabesche, dit Colorat à Madame Graslin» (CV : 195).

⁹⁷ Le bourgeois d'Orgemont, qui a été chauffé par les Chouans, est un prédécesseur de Cohegru.

homme» au passé familial douloureux. La réhabilitation de Farrabesche, qui met à profit sa connaissance du terrain acquise lors de ses anciennes activités criminelles, est complète. La destinée de l'ancien bagnard est celle qu'aurait pu avoir le jeune amant de Véronique s'il avait été épargné de l'échafaud, d'où l'identification de l'héroïne à ce paysan.

Grégoire Gérard, principal adjuvant de Bonnet

Grégoire Gérard joue un rôle important dans la vie personnelle (posthume) de Véronique Graslin : il épousera la sœur de Tascheron, Denise, et adoptera Francis, le fils bâtard de Tascheron et de Véronique. Mandé par Bonnet, Grégoire Gérard est le spécialiste par lequel l'irrigation va être rendue possible. Gérard, déçu de sa formation à l'école Polytechnique et perplexe à l'égard de ce que la société peut lui offrir, est en inadéquation avec le monde. La lettre qu'écrit Grégoire Gérard au banquier Grossetête, confident du jeune ingénieur autant que de Véronique Graslin, est un microrécit qui lui permet de prendre, pour une brève période, le relais de la narration. Gérard y formule une critique acerbe contre le système d'éducation érigé par Napoléon, dont il est malheureusement le produit, et aborde la problématique de l'ascension sociale, véritable imposture depuis la création d'un système dont les fondements sont les «capacités» au lieu des privilèges. La polytechnique, cette manufacture d'«incapacités», produit des ingénieurs dont le destin est peu reluisant et l'avancement impossible; restreints à «entretenir, réparer et quelquefois construire des cassis, des ponceaux, à faire régler des accotements, à curer ou bien à ouvrir des fossés» (CV : 230). «L'insatisfaction de nombreux Polytechniciens sous la Restauration a des causes plus structurelles. Dans la France de la première moitié du XIX^e siècle gouvernée par les notables, l'Ecole polytechnique est à la fois reconnue comme une institution prestigieuse

en même temps qu'elle occupe une place relativement marginale dans un système de reproduction des élites fondé sur la transmission de la propriété foncière. Dans un tel contexte, les Polytechniciens ont souvent l'impression d'être sous-employés par une société qui reconnaît leurs mérites intellectuels en même temps qu'elle ne leur accorde qu'un pouvoir de décision limité». Lorsque, parvenu à l'âge de cinquante ans, l'ingénieur devient enfin ingénieur en chef, il est devenu un individu médiocre, dépouillé de son universalité, prisonnier de sa spécialité : «Je n'ose confier qu'à vous le secret de sa nullité, abritée par le renom de l'École Polytechnique» (CV : 231). Et de comparer ces hommes du passé frappés de l'étincelle du génie : «Je ne crois pas qu'un ingénieur sorti de l'École puisse jamais bâtir un de ces miracles d'architecture que savait élever Léonard de Vinci [...]» (CV : 232-233).

Héros problématique, le jeune Grégoire Gérard a «dans l'âme des sentiments et dans l'esprit des dispositions qui [le] rendent complètement impropre à ce que l'État ou la Société veulent de [lui]» (CV : 225). Le début de sa missive revêt les allures de l'incipit de *La Confession d'un enfant du siècle* : «Je suis atteint d'une cruelle maladie, maladie morale d'ailleurs : j'ai dans l'âme des sentiments et dans l'esprit des dispositions qui me rendent complètement impropre à ce que l'État ou la Société veulent de moi⁹⁸» (CV : 227). La principale conséquence de ce mal d'être causé par les suites des «trois fameux jours», est une transformation, un dépérissement semblable à celui qu'avait vécu

⁹⁸ Voici, à titre de comparaison, l'incipit de *La Confession* : «Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu; aussi, n'est-ce pas la mienne que j'écris. Mais de même qu'un blessé atteint de la gangrène s'en va dans un amphithéâtre se faire couper un membre pourri; et le professeur qui l'ampute, couvrant d'un linge blanc le membre séparé du corps, le fait circuler de mains en mains par tout l'amphithéâtre pour que tous les élèves l'examinent; de même, lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie a été blessé et gangrené par une maladie morale, il peut couper cette portion de lui-même, la retrancher du reste de sa vie, et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie. Ainsi, ayant été atteint, dans la première fleur de la jeunesse, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien, mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif».

Benassis : «Mais ceci n'est rien en comparaison de la maladie qui me mine! Je sens s'accomplir en moi la plus terrible métamorphose; je sens dépérir mes forces et mes facultés, qui, démesurément tendues, s'affaissent. Je me laisse gagner par le prosaïsme de ma vie⁹⁹» (CV : 233). Gérard, qui n'a de cesse de dénoncer la médiocrité régnante, disqualifie, d'emblée, la Révolution de Juillet comme facteur de progrès. Cette métaphore de la maladie à laquelle ont eu recours Chateaubriand et Musset est aussi utilisée par les notables pour décrire la société.

Pour regagner un peu de vigueur et donner un sens à sa vie, Gérard, à la suggestion de Grossetête, s'engage dans le projet de Montégnaç. Par son transfert de Paris à Montégnaç, il illustre de la manière la plus convaincante la nécessité et l'utilité de l'utopie, qui sera le lieu d'une véritable ascension sociale et morale. La présence de Gérard à la table de madame Graslin permet d'engager la conversation sur les «trois fameux jours» : «Il n'y a plus de patriotisme que sous les chemises sales», lance Gérard, laissant clairement paraître sa nostalgie de la Restauration, où, déplore-t-il, la noblesse n'a pas su faire coalition contre le spectre du socialisme. Le peuple, selon lui, n'est ni suffisamment responsable ni suffisamment instruit pour former une société démocratique :

La quantité déplorable de délits et de crimes accuse une plaie sociale dont la source est dans cette demi-instruction donnée au peuple, et qui tend à détruire les liens sociaux en le faisant réfléchir assez pour qu'il déserte les croyances religieuses favorables au pouvoir et pas assez pour qu'il s'élève à la théorie de l'Obéissance et du Devoir qui est le dernier terme de la Philosophie Transcendante. Il est impossible de faire étudier Kant à toute une nation; aussi la Croyance et l'Habitude valent-elles mieux pour les peuples que l'Étude et le Raisonnement» (CV : 241).

⁹⁹ Anne-Marie MEININGER («Eugène Surville. Modèle reparaisant de *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 1963) a dressé les parallèles entre la vie de Gérard et celle d'Eugène Surville, le beau-frère de Balzac : enfance sans père, études difficiles et arides à Polytechnique, début de carrière fulgurant. À la différence de Surville, Grégoire Gérard emprunte une voie d'évitement en acceptant le projet de Montégnaç. Il y a également un parallèle à faire avec Rabourdin, l'employé de la *Femme supérieure*. Les deux hommes émettent des critiques acerbes contre l'incurie gouvernementale et les médiocrités qu'elle crée.

Le pouvoir exercé par la collectivité est synonyme de médiocrité : «[...] l'Élection n'a pas, dans sa marée de médiocrités, amené au pouvoir un seul grand homme d'État» (CV : 240). À cette époque rongée par la maladie, la supériorité ne peut qu'émaner d'un homme supérieur :

En ce moment, je suis lié avec plusieurs hommes distingués qui se sont occupés de toutes les maladies morales par lesquelles la France est dévorée [...] Tout notre système d'Instruction Publique exige un vaste remaniement auquel devra présider un homme d'un profond savoir, d'une volonté puissante et doué de ce génie législatif qui ne s'est peut-être rencontré chez les modernes que dans la tête de Jean-Jacques Rousseau (CV : 241).

L'antithèse met en relief l'opposition entre le temps présent, qui «a bien certainement créé les plus honnêtes médiocrités qu'un gouvernement ennemi de la supériorité pourrait souhaiter» (CV : 237), et l'époque antérieure à 1789, celle qui a vu naître des hommes de génie. Bref, Gérard déplore le manque de vision du gouvernement de 1830. Il se trouve donc à critiquer le centriste Guizot, l'homme de la Monarchie de Juillet, auteur de la loi Guizot¹⁰⁰ (1833) en tant que ministre de l'Instruction publique (1832-1837).

Gérard, contrairement à la plupart de ses confrères de *La Comédie humaine* (pensons à David Séchard, Philippe Bridau, Lucien de Rubempré, Étienne Lousteau, Michu, qui sont tous morts suite à une longue déchéance ou ont tout simplement échoué) réussira, et ce, en s'exilant en utopie. Il n'est toutefois pas un arriviste : «Ne me croyez

¹⁰⁰ La loi Guizot a permis la réorganisation de l'école primaire : «Les objectifs de l'instruction sont clairement définis : l'apprentissage des savoirs de base – lire, écrire, compter –, mais aussi celui de la morale ; pour cela, l'instituteur est placé sous la dépendance d'un conseil de surveillance, au sein duquel figure un prêtre» (Pierre TRIOMPHE, *L'Europe de François Guizot*, Éditions Privat, coll. «Imaginaire de l'Europe», 2002, p. 38). Le rôle de Guizot et de ses «doctrinaires», dirigeant du gouvernement à partir de 1840, sera d'exercer une force répressive à l'égard des volontés progressistes et aux tentatives de réformes électorales. Son fameux «Enrichissez-vous», lancé aux partisans de l'élargissement du vote censitaire, avait porté fatalement atteinte à sa popularité.

pas, mon cher protecteur, dévoré par la pensée de faire fortune, ni par quelque désir insensé de gloire. Je suis trop calculateur pour ignorer le néant de la gloire» (CV : 236). Ainsi, Sussman affirme avec raison que «le livre s'achève [...] sur l'affirmation que seul l'espace utopique permet à l'homme de réaliser ses rêves d'ascension¹⁰¹». L'utopie balzacienne favorise la mutation des classes tant que celle-ci ne permette qu'à des êtres qui soient exceptionnels, tels que Gérard, de se hisser au sommet de la hiérarchie sociale. Du point de vue strictement narratif, l'ingénieur est le porte-voix d'un discours sur le développement économique de l'Angleterre, à comparer duquel l'économie française fait bien piètre figure. Il partage avec Guizot, surnommé «Lord Guizot» pour avoir créé une alliance avec l'Angleterre, une certaine anglophilie.

Comparaison avec l'Angleterre

Aussi ostentatoire qu'il soit, le protestantisme de Gérard sert à introduire un discours sur le torysme anglais, système sur lequel les notables aimeraient bien prendre exemple. Sous la Restauration, l'Angleterre, pays où s'est fomentée la Révolution industrielle, fait couler bien de l'encre en France, où l'industrialisation ne commença à changer le paysage économique qu'à partir de 1830. Paul Bénichou, dans son étude sur les doctrines du XIX^e siècle, met en relief l'opposition entre dogme et liberté, antithèse que De Maistre et Bonald ont formulée à l'aide des termes catholicisme (principe d'autorité) et protestantisme (règne de la raison individuelle). Cette antinomie a alimenté tous les débats politiques qui ont eu cours pendant la Restauration, où le paysage politique était scindé entre les libéraux et les ultras. À partir de 1830, Balzac a toujours penché du côté du dogme et fustigé les effets qu'a eus la Réforme : le protestantisme aurait donné naissance à la République et, par la suite, à la montée de l'individualisme et

¹⁰¹ Hava SUSSMAN, *loc. cit.*, p. 237.

au pouvoir bourgeois. Balzac, même s'il dénigre de manière récurrente le protestantisme, ancêtre du libre arbitre, voue un culte à la révolution anglaise¹⁰² et à la centralisation dont a fait l'objet la propriété.

L'article déjà cité, «État et tendance de la propriété en France», débute par cette dichotomie entre les destins de l'Angleterre et de la France, celle-ci ayant une propension à la parcellisation du territoire et à l'égalisation des conditions, celle-là à la conservation des mœurs féodales, c'est-à-dire à la consécration de l'aristocratie en tant que classe détentrice du pouvoir :

Rien ne prouve mieux à quel point la France diffère de la Grande-Bretagne, par ses tendances sociales, que le mouvement et l'état de la propriété dans les deux pays. Ici l'on rencontre la plus extrême concentration, et là le plus extrême morcellement. D'un côté de la Manche, le sol, possédé par un petit nombre de propriétaires et exploité par un petit nombre de fermiers, est, pour ainsi dire, en dehors deux domaines communs; de l'autre côté règne la loi agraire, chacun a sa part de cette propriété déchirée en lambeaux. Il semble que la Providence ait voulu donner l'Angleterre et la France en exemple, celle-ci de l'égalité poussée jusqu'à ses dernières conséquences, celle-là des excès et des abus de l'inégalité¹⁰³.

Pour contrecarrer ce mal qu'est le morcellement de la propriété, il faut prendre exemple sur le système économique anglais, qui favorise une libre circulation des biens tout en laissant l'aristocratie exercer le pouvoir : «L'Angleterre doit son existence à la loi quasi féodale qui attribue les terres et l'habitation de la famille aux aînés» (CV : 252), déclare Clousier. Cette comparaison favorable à l'Angleterre n'est pas sans évoquer le parallèle qu'a fait Joseph de Maistre entre la Révolution anglaise (1688) et la Révolution française (1789) dans le «Fragment d'une *Histoire de la Révolution française* par David Hume», du recueil d'essais *Considérations sur la France*. Cette mise en parallèle avait pour but de souligner les raisons de la bonne marche économique et politique de

¹⁰² En 1819, Balzac avait eu pour ambition d'écrire une tragédie intitulée *Cromwell*, personnage de l'histoire révolutionnaire anglaise appartenant à la lignée des ambitieux sans scrupules tels que Catherine de Médicis, Robespierre et Napoléon.

¹⁰³ ANONYME, *loc. cit.*, p. 300.

l'Angleterre au XIX^e siècle, soit la mainmise de l'aristocratie sur les terres cultivables. Point de vue partagé, quelques décennies plus tard, par l'auteur de la *Revue des deux mondes*¹⁰⁴, qui cite Arthur Young pour illustrer la pauvreté résultant du morcellement abusif des terres : «Si l'on veut voir, disait-il, un district où la misère soit aussi rare que le comportait l'ancien gouvernement de la France, il faut sans doute se transporter dans les lieux où il n'y a point de petits propriétaires¹⁰⁵».

Comme c'était le cas pour la propriété, les notables dessinent un visage hideux à la démocratie. Le juge Clousier en a contre «le grand cri du Libre Arbitre descendu des hauteurs religieuses où l'on introduit Luther, Calvin, Zwingle, Knox jusque dans l'Économie politique» (CV : 250). Ce sont de véritables leitmotifs dans *La Comédie humaine* que la condamnation des mœurs de la société française contemporaine et l'association du protestantisme et de la montée du libéralisme économique bourgeois¹⁰⁶.

1789, contrairement à 1688 (révolution anglaise), a introduit en France l'individualisme, équivalent social du phénomène agraire qu'est le morcellement des terres¹⁰⁷. Les textes de Joseph de Maistre sur la période révolutionnaire et

¹⁰⁴ «Toutes les révolutions de l'Angleterre, politiques, religieuses, industrielles, ont tourné à l'avantage de la grande propriété [...] La révolution de 1688, en plaçant la souveraineté dans le parlement, en investit par le fait l'aristocratie; en même temps la valeur des terres était augmentée par les progrès de l'industrie : la richesse et le pouvoir passaient dans les mêmes mains» (*Ibid.*, p. 301).

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 302.

¹⁰⁶ «Assise entre les champs déjà parcourus et les champs à parcourir, Catherine et l'Église ont proclamé le principe salutaire des sociétés modernes, *una fides, unus dominus*, en usant de leur droit de vie et de mort sur les novateurs. Encore qu'elle ait été vaincue, les siècles suivants ont donné raison à Catherine. Le produit du libre arbitre, de la liberté religieuse et de la liberté politique (ne confondons pas avec la liberté civile), est la France d'aujourd'hui. Qu'est-ce que la France de 1840? un pays exclusivement occupé d'intérêts matériels, sans patriotisme, sans conscience, où le pouvoir est sans force, où l'Élection, fruit du libre arbitre et de la liberté politique, n'élève que les médiocrités, où la force brutale est devenue nécessaire contre les violences populaires, et où la discussion, étendue aux moindres choses, étouffe toute action du corps politique; où l'argent domine toutes les questions, et où l'individualisme, produit horrible de la division à l'infini des héritages qui supprime la famille, dévorera tout, même la nation, que l'égoïsme livrera quelque jour à l'invasion. On se dira : pourquoi pas le tzar, comme on s'est dit : – Pourquoi pas le duc d'Orléans? On ne tient pas à grand'chose; mais dans cinquante ans, on ne tiendra plus à rien» («Introduction» à *Sur Catherine de Médicis*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome XI, 1978).

¹⁰⁷ Georges LUKÁCS a qualifié de torysme anglais l'utopie balzacienne dans *Le médecin et Le curé* : «Son utopie, son idéalisation de la situation anglaise, son invention romantique d'une harmonie entre grande propriété et paysans en Angleterre, etc. Résultent de ce désespoir quant à l'avenir de la société bourgeoise,

postrévolutionnaire constituent un intertexte important, surtout du discours du juge Clousier, qui vilipende l'individualisme -- c'est aussi l'analyse qui apparaît dans plusieurs articles de Balzac écrits au début des années 1830. Le vicomte de Maistre, pourfendeur de la Révolution et de sa conséquence directe, la souveraineté populaire, est reconnu pour son radicalisme envers les coupables de lèse-majesté :

Il y a dans la Révolution française un caractère satanique qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra. Qu'on se rappelle les grandes séances! [1790]. Le discours de Robespierre contre le sacerdoce, l'apostasie solennelle des prêtres, la profanation des objets du culte, l'inauguration de la déesse Raison, et cette foule de scènes inouïes où les provinces tâchoient de surpasser Paris; tout cela sort du cercle ordinaire des crimes, et semble appartenir à un autre monde¹⁰⁸.

Clousier renchérit avec un commentaire maistrien : «Cet égoïsme est le résultat des vices de notre législation civile, un peu trop précipitamment faite, et à laquelle la Révolution de Juillet vient de donner une terrible consécration». Or, il est décrit comme un marginal, un solitaire ayant médité les Bonald et de Maistre et ayant réfléchi sur la signification du présent par rapport au passé. «La morale est maintenant inscrite dans le Code criminel», déplore Bonnet. Dans l'essai «Signes de nullité dans le Gouvernement français», de Maistre dénonce les excès législatifs de la nouvelle assemblée, qui, dit-il, n'a pas rédigé moins de 15 479 lois entre juillet 1789 et octobre 1791¹⁰⁹. Gérard déclare, dans sa lettre à Grossetête ainsi qu'à la fin du dîner, que Jésus-Christ fut le dernier grand législateur. La formule «*chacun pour soi, chacun chez soi*», est énoncée par Louis Blanc

dont Balzac observe les mouvements réels dans tous les détails avec un réalisme incorruptible» (*Balzac et la réalisme français*, p. 21).

¹⁰⁸ Joseph de MAISTRE, «De la Révolution française considérée dans son caractère anti-religieux. Digression sur le Christianisme», *Écrits sur la Révolution*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 132-133.

¹⁰⁹ *Id.*, *Considérations sur la France*, p. 147 : «Je doute que les trois races des Rois de France aient enfanté une collection de cette force. Lorsqu'on réfléchit sur ce nombre infini de lois, on éprouve successivement deux sentiments bien différens : le premier est celui de l'admiration, ou du moins de l'étonnement; on s'étonne, avec M. Burke, que cette nation, dont la légèreté est un proverbe, ait produit des travailleurs aussi obstinés. L'édifice de ces lois est une œuvre atlantique dont l'aspect étourdit. Mais l'étonnement se change tout à coup en pitié, lorsqu'on songe à la nullité de ces lois; et l'on ne voit plus que des enfans qui se font tuer pour élever un grand édifice de cartes».

dans l'*Organisation du travail* (1839), où elle est soulignée, comme dans *Le curé*, qui en a, lui aussi, contre l'individualisme, qui nuit au bien-être de la classe la plus pauvre de la société¹¹⁰.

Le caractère du gouvernement, depuis 1830, est de faire des lois à mesure que les circonstances en exigent, au lieu d'avoir des lois qui permettent de dominer les circonstances. Ce caractère est celui de toutes les époques révolutionnaires, qui sont des maladies politiques. Ce triste système est celui des gens médiocres, qui vont au jour le jour. C'est de l'Empirisme, et non de la grande médecine politique¹¹¹.

Il suit d'ailleurs la voie où s'est engagée de Maistre trente ans auparavant en énonçant la nécessité d'une base religieuse à toute société : «Ce seroit une chose curieuse d'approfondir successivement nos institutions européennes, et de montrer comment elles sont toutes christianisées; comment la religion, se mêlant à tout, anime et soutient tout. Les passions humaines ont beau souiller, dénaturer même les créations primitives; si le principe est divin, c'en est assez pour leur donner une durée prodigieuse» (de Maistre, 1989, p. 134). L'égalité, selon lui, n'est qu'une de ces «utopies libérales» : «Quant à vouloir donner à tous les citoyens d'un même pays le même morceau de pain et le même vêtement, en divisant la terre en autant de portions égales qu'il y a des familles, c'est une autre folie dont l'inégalité des familles et la variété des estomacs, dont toutes les passions feraient justice, si ce singulier système était appliqué¹¹²».

Le dîner des notables, même s'il expose clairement des vues idéologiques, ne constitue aucunement un programme. Seul le curé Bonnet se targue d'avoir en mains les solutions permettant de mettre fin au désordre politique : la religion, qui prend une grande

¹¹⁰ Voici un passage où Louis Blanc fait référence à l'usure, à la quelle le propriétaire paysan doit avoir recours : «À la vue d'un semblable tableau, on s'écriera peut-être : Pourquoi les paysans empruntent-ils? Pourquoi? Mais, en premier lieu, parce qu'ils sont pauvres, et, en second lieu, parce que le principe du chacun pour soi, chacun chez soi, a imprimé à l'esprit de propriété la plus fausse direction et la plus dangereuse» (Louis BLANC, *op. cit.*, p. 97-98).

¹¹¹ Honoré de BALZAC, *Œuvres diverses*, Paris, Conard, tome III, p. 406.

¹¹² Honoré de BALZAC, «Essai sur la situation du parti royaliste», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1059.

place dans le roman, sert de cadre au programme narratif et subsume l'utopie. Le discours idéologique se manifeste ailleurs dans le texte, particulièrement dans les drames qui relèvent du privé. L'utopie est donc davantage créée par la fiction que par un programme pré-établi. Car le but premier de Balzac n'était pas de faire une utopie (il a énoncé ses idées politiques ailleurs), mais peut-être de trouver un moyen de casser le schéma de la déchéance humaine causée par l'argent. «L'agriculture ne sortira de son marasme qu'à l'expresse condition d'être organisée par d'autres lois que celles de la nature libérale et capitaliste¹¹³». Ces solutions sont les capitaux, les qualités du curé Bonnet, la réciprocité entre les pauvres et les riches et la perte de l'aspect mortifère de l'argent. Ces capitaux sont créés par le romancier : l'achat de Pierre Graslin du domaine du duc de Navarreins et la passation de ce magot à Véronique, sa femme.

Le dîner des notables : aparté idéologique et bourgeois atypiques

Qu'est-ce que la France de 1840? Un pays exclusivement occupé d'intérêts matériels, sans patriotisme, sans conscience, où le pouvoir est sans force, où l'Élection, fruit du libre arbitre et de la liberté politique, n'élève que les médiocrités, où la force brutale est devenue nécessaire contre les violences populaires, et où la discussion, étendue aux moindres choses, étouffe toute action du corps politique; où l'argent domine toutes les questions, et où l'individualisme, produit horrible de la division à l'infini des héritages qui supprime la famille, dévorera tout, même la nation, que l'égoïsme livrera quelque jour à l'invasion.
– Honoré de BALZAC¹¹⁴

Le dîner des notables, dans *Le curé*, reprend le motif déjà utilisé dans *Le médecin* : une discussion de personnages bourgeois et petits-bourgeois menant à un consensus idéologique. Véronique Graslin, contrairement à son prédécesseur Benassis,

¹¹³ Pierre BARBÉRIS, *op. cit.*, p. 847.

¹¹⁴ *Sur Catherine de Médicis, La comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome XI, 1978.

continue à suivre le protocole, et ce, même si elle ne tient plus salon comme à Limoges. Les convives sont au nombre de cinq, si l'on excepte Véronique Graslin : le juge de paix à la fibre théocrate Clousier, le banquier monarchiste Grossetête – la figure positive du banquier est rare dans *La comédie humaine* –, l'ingénieur protestant Gérard, le médecin physionomiste Roubaud et, enfin, le curé Bonnet. Ajoutons à ce groupe le maire qui, «vieux campagnard ébahi par le luxe de cette salle à manger», se tint coi pendant toute la durée de la conversation (CV : 247). Dès l'arrivée des desserts et des vins – qui, comme dans *La peau de chagrin*, dégourdissent les esprits – s'entrecroisent plusieurs thèmes : la suprématie de l'Angleterre sur le plan économique, les méfaits du morcellement de la propriété, la réinstauration du droit d'aînesse, l'individualisme croissant, la psychologie et les mœurs paysannes, le protestantisme et le libre arbitre, la nécessité d'un homme supérieur en tant que législateur (Charles X et Napoléon sont nommés à quelques reprises). Le panégyrique de Bonnet en l'honneur de «ce grand homme» que fut Charles X sert de critique sociale et de préambule au remodelage du paysage de Montégnac. D'après les notables, les libertés et droits individuels, conséquences de la révolution, sont pour lui synonymes d'anarchie¹¹⁵.

Le dîner renferme bon nombre d'idéologèmes figés. Les dénonciations sont les mêmes¹¹⁶ : la civilisation post Juillet est vouée à la déchéance étant donné le transfert du pouvoir du trône à la presse, mené par l'opinion populaire¹¹⁷. Les propos de nature

¹¹⁵ «Ce sont les époques d'insurrection, de solitude, d'individualisme... Les esprits humains aspirent à un retour à l'organique, à l'accord social et humain... Époques de progrès, de libération, des époques critiques sont des époques de transition, d'attente...» (Pierre BARBÉRIS, *op. cit.*, p. 863).

¹¹⁶ Nous pourrions ajouter aux dîners de *La peau de chagrin* et du *médecin de campagne* d'autres réunions de notables ayant une fonction idéologique : la soirée des élections qui inaugure le *Député d'Arcis*, les scènes de salon d'*Albert Savarus*, les repas à la pension Vauquer dans le *Père Goriot*, les dîners chez madame de Bargeton ou chez la marquise d'Espard dans *Illusions perdues*, les soirées de whist chez les provinciaux dans *Le curé de Tours* ou dans *Pierrette*.

¹¹⁷ L'hégémonie de la presse fut une préoccupation pour Balzac dès le début des années 1830, tel qu'en témoignent les articles «Essai sur la situation du parti royaliste» et «Enquête sur la politique des deux ministères», ou encore la première partie de *La peau de chagrin*. Idée réitérée dans l'«Introduction» (1841) à *Sur Catherine de Médicis*.

politique ou sociale finissent par se transformer en stéréotypes, que ce soit la condamnation du libre arbitre ou la mise en valeur de la famille et du droit d'aînesse. C'est là que se manifestent de la manière la plus ostensible, d'une part, un intertexte sur la propriété et, d'autre part, les «codes culturels» balzaciens¹¹⁸ sur les questions de la démocratie par opposition à la monarchie, du protestantisme par opposition au catholicisme, de la parcellisation par opposition à la propriété foncière, de la médiocrité régnante suite à la disparition des hiérarchies sociales et du carlisme comme seule idéologie valable après les déboires du Juste Milieu. Tous ces thèmes convergent vers une conception réactionnaire de la réalité socioéconomique française : celle de la réinstauration de la grande propriété et de la mise en tutelle du peuple. Les idées mises sur la table, qui ne sont point inédites mais tirées des écrits des traditionalistes tels que de Maistre, Bonald et Lamennais, se font écho depuis les premiers écrits politiques de Balzac, ayant comme point de départ «Le droit d'aînesse», publié en 1824. Balzac, qui se réclame davantage de Bonald – le premier à se prononcer contre la liberté de conscience – que de Proudhon, s'adresse ainsi à Ève Hanska, le 13 juillet 1842, au sujet de la force de son engagement, de son intransigeance idéologique : «Quand vous lirez ces pages, vous ne me demanderez plus si je suis catholique et quelles sont mes opinions, elles ne sont que trop tranchées, dans un siècle aussi éclectique que le nôtre¹¹⁹». Peut-être Balzac, par cette phrase qui se voulait rassurante pour la très orthodoxe comtesse Hanska,

¹¹⁸ Chez Balzac, il est parfois difficile de différencier ce que Roland Barthes appelle les «codes culturels» – repris par Jacques Dubois – et ce que Jacques Dubois décrit comme des «documents extérieurs à l'œuvre mais qui peuvent être tenus pour les équivalents plus purement idéologiques de certaines des représentations élaborées par la fiction romanesque» (Jacques DUBOIS, *L'Assommoir de Zola; société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973, p. 105). Dubois évoque les codes culturels de Roland Barthes. Allons donc directement au texte *S/Z* : «Comme fragment d'idéologie, le code de culture *inverse* son origine de classe (scolaire et sociale) en référence naturelle, en constat proverbial. Comme le langage didactique, comme le langage politique, qui, eux non plus, ne suspectent jamais la répétition de leurs énoncés (leur essence stéréotypique), le proverbe culturel écoeure, provoque l'intolérance de lecture; le texte balzacien en est tout empoissé : c'est par ses codes culturels qu'il pourrit, se démode, s'exclut de l'écriture (qui est un travail toujours *contemporain*) : il est la quintessence, le condensé résiduel de ce qui ne peut être réécrit» (Roland BARTHES, *S/Z*, p. 104).

¹¹⁹ Honoré de BALZAC, *Lettres à Madame Hanska. 1832-1844*, p. 594.

entendait-il souligner le contraste entre son indéfectible tendance ultra et la prolifération des idées dérivées du Mouvement, terme souvent utilisé pour désigner l'action des libéraux¹²⁰. En lisant Joseph de Maistre, nous constatons une fois de plus que Balzac n'a rien inventé. Malgré cette tendance ultra, adopté par une très mince minorité dans la population française sous la Monarchie de Juillet, il est pourtant difficile de qualifier *Le curé* de réactionnaire. L'utopie sert précisément à Balzac à se sortir de l'impasse anti-démocratique.

Le paysan propriétaire : moral ou amoral?

Et n'est-ce pas avec des hommes simples, avec des pâtres et des paysans, que la Suède, par son Gustave Wasa, que l'Angleterre, sous son Alfred, ont recouvré leur indépendance, que la Suisse a défendu ses montagnes, et la Vendée sa religion et son roi?

Ce ne sera que par des hommes simples que le luxe n'a pas amollis, que les plaisirs et les arts n'ont pas corrompus, que de fausses doctrines n'ont pas pervertis, qu'une nation, tombée dans la décrépitude, sera rajeunie.

– Louis de BONALD¹²¹.

En 1819, dans le cadre du débat entre le pouvoir du peuple et du roi, Bavoux avait été suspendu pour son commentaire de l'article 75 du Code pénal : «Où est la France? La France est où est le sol»¹²². Il avait identifié, en ce début du XIX^e siècle, le véritable pouvoir. Selon Georges Duby, «pour plus d'un demi-siècle désormais, la propriété va

¹²⁰ Cette ambivalence – que les lecteurs de la presse parisienne du début des années 1830 ont pu constater en parcourant les nombreux articles écrits par Balzac dans pas moins de cinq périodiques différents. Selon Roland CHOLLET (*Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris, Klincksieck, 1983), Balzac a écrit, au cours de l'année 1830, dans *Le Voleur*, *La Silhouette*, *Le Temps*, *La Caricature* et *La Mode*. Cette dispersion est en fait l'adhésion à un principe qui transcende ceux des différents partis doctrinaires. Peu importe le parti, le pouvoir se doit de promouvoir l'unité.

¹²¹ Louis de BONALD, *op. cit.*, p. 544-545.

¹²² Michel LICHTÉ, «Balzac et la révolution anglaise», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 185.

être explicitement reconnue comme un pilier de la société¹²³». Selon Joseph Proudhon, «la PROPRIÉTÉ [souligné dans le texte] est la grande matrice de nos misères et de nos crimes¹²⁴». Son morcellement est à l'image de la situation sociopolitique de la France :

On ne saurait le dire trop haut ni trop souvent, la France actuelle est une société de récente formation, dont les forces et les facultés n'ont pris que de faibles développemens, qui n'a pas eu le temps d'amasser ni de mettre en réserves, et où toutes choses sont encore à l'état parcellaire : les lumières, les croyances, les capitaux et l'industrie. La division du sol n'est que le symbole exact de cette civilisation¹²⁵.

Le Gymnase, organe saint-simonien, a lancé de vigoureuses campagnes contre l'incapacité des propriétaires : «Jamais on n'a vu un propriétaire s'occuper sérieusement de chimie, d'agronomie, et ce n'est pas sur cette classe parasite qu'il faut compter pour transformer les campagnes» (18 juin 1828). Les romans utopiques, tout en éliminant la noblesse du paysage politique, inventent une paysannerie dont l'énergie est canalisée vers le travail et une bourgeoisie soucieuse du bon développement économique de la France plus que de ses intérêts individuels. Ils règlent, par le fait même, l'épineux problème de la propriété. D'aucuns concèdent la victoire finale à la bourgeoisie : au morcellement de la propriété foncière succédera le regroupement des parcelles en moyennes propriétés¹²⁶. Du côté des socialistes, Louis Blanc, dans *l'Organisation du travail*, soutient qu'un passage de la petite à la grande culture en France n'exclut pas la possession du sol par

¹²³ Georges DUBY, Laurent WALLON [dir.], *Histoire de la France rurale*, Paris, Seuil, coll. «Univers historique», tome III, 1976, p. 39.

¹²⁴ Louis-Joseph PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété?*, Paris, Garnier, 1848, p. 26.

¹²⁵ ANONYME, *loc. cit.*, p. 304.

¹²⁶ «Quand l'aristocratie fut renversée par la révolution de 1789, le peuple envahit à grand bruit la place qu'elle avait laissée vide; puis le gouvernement lui tomba des mains, inhabile qu'il était à le porter; la classe moyenne s'en empara et l'a gardé. Le même phénomène se reproduit dans la possession du sol; il se divise et se subdivise incessamment depuis quarante ans; [...] mais quand ces atomes, à force de se briser, auront perdu toute vigueur et toute fécondité, il faudra les lier et les cimenter de nouveau. Alors la moyenne culture, sinon la moyenne propriété, doit succéder au morcellement : la bourgeoisie a le pouvoir, elle aura le sol» (ANONYME, *loc. cit.*, p. 305).

celui qui le cultive : «Le système de la petite culture est-il une conséquence naturelle et forcée de la possession du sol par ceux qui le cultivent? Non¹²⁷».

Cette «division du sol» a été, certes, tributaire du désir fort légitime de la paysannerie de s'affranchir des liens féodaux en cultivant et en élargissant son propre lopin de terre. Mais elle est aussi et surtout le résultat de l'avidité des bourgeois, principaux acquéreurs des biens nationaux. Courteix, qui s'est intéressé au thème de la Révolution chez Balzac, explique comme suit la situation : «D'une part, la noblesse occupée à reconstituer un patrimoine largement entamé, en dépit des compensations ultérieures, par les confiscations révolutionnaires et par le 'pilon du code' perd tout espoir de jouer un rôle politique. D'autre part, une nouvelle bourgeoisie dont le noyau est constitué d'acquéreurs de biens nationaux reçoit le pouvoir politique après 1830¹²⁸». Selon Proudhon, le paysan est condamné à se détacher de plus en plus de sol par «les insidieuses pratiques de l'usure, l'envahissement du territoire au profit d'une aristocratie financière, digne auxiliaire de cette féodalité industrielle¹²⁹». En 1840, ce dernier démontre que la propriété foncière est du vol tant que celle-ci s'inscrit dans un système de fermage, dans le cadre duquel le paysan est dépouillé du produit de sa terre au profit du grand propriétaire, un oisif qui s'enrichit grâce à l'effort des autres. Tandis que la féodalité est «une confédération de grands seigneurs contre les vilains et contre le roi», le gouvernement constitutionnel est «une confédération de bourgeois contre les travailleurs et contre le roi».

Ancien banquier et avocat de la grande propriété, Grossetête se qualifie de «vieillard monarchique et encroûté» : «Je suis l'ami du terre à terre, de la lenteur en politique, et j'aime peu les déménagements sociaux auxquels tous ces grands esprits nous

¹²⁷ Louis BLANC, *op. cit.*, p. 107.

¹²⁸ René-Alexandre COURTEIX, «Idéologie et politique : les biens nationaux dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 218.

¹²⁹ Louis-Joseph PROUDHON, *op. cit.*, p. 12.

soumettent» (CV : 224). Celui qui est le conseiller financier de madame Graslin joue un rôle important dans la discussion entourant le dîner. Ses interventions, qui portent toutes sur la propriété, tendent à dénoncer la parcellisation pour des raisons essentiellement économiques. Grossetête reprend, en le reformulant mais en conservant intactes les données, l'exemple de la commune d'Argenteuil donné dans l'article de la *Revue des deux mondes* : «La commune d'Argenteuil compte trente-huit mille huit cent quatre-vingt-cinq parcelles de terrain dont plusieurs ne donnent pas quinze centimes de revenu [...] Des cultures plus productives que celle de l'herbe, les cultures maraîchères, le fruitage, les pépinières, la vigne y anéantissent les prairies [...] En 1850, dans vingt ans d'ici, Paris, qui payait la viande sept et onze sous la livre en 1814, la paiera vingt sous, à moins qu'il ne survienne un homme de génie qui sache exécuter la pensée de Charles X» (CV : 253-254). Le banquier y va d'un long calcul sur les retombées économiques de l'avarice paysanne, par lequel «le prolétariat se prive lui-même de six cent millions de salaires» (CV : 257). L'accès du paysan à la propriété ne peut que nuire à la France, car le paysan «ne rend pas ce qu'on lui concède¹³⁰». Grossetête décrète donc la tragédie de la parcelle.

La petite propriété est considérée par les notables comme une plaie sociale. Bonnet et Clousier démontrent l'accès à la propriété pour la paysannerie : ils décrivent comme une maladie cette propension du paysan à la thésaurisation. Le juge de paix utilise abondamment les métaphores médicales pour décrire le morcellement des terres. Clousier s'adresse ainsi à Grossetête, qui a analysé les tenants et aboutissants économiques de la parcellisation : «Vous avez mis le doigt sur la grande plaie de la France, reprit le juge de paix. La cause du mal gît dans le Titre de Successions du Code

¹³⁰ «Ainsi, outre la plaie du morcellement, celle de la diminution des races bovine, chevaline et ovine, le Titre des Successions nous vaut encore six cents millions d'intérêts perdus par l'enfouissement des capitaux du paysan et du bourgeois, douze cents millions de production au moins, ou trois milliards de non-circulation par demi-siècle» (CV : 258).

civil, qui ordonne le partage égal des biens. [...] La Révolution française a émis un virus destructif auquel les journées de Juillet viennent de communiquer une activité nouvelle. Ce principe morbifique est l'accession du paysan à la propriété. Si le Titre des Successions est le principe du mal, le paysan en est le moyen» (CV : 254).

Un enfant du siècle, Édouard Alletz, publiait, en 1828, les *Esquisses de la souffrance morale* – description, en de courts récits, des maladies de l'âme – et, en 1835, les *Maladies du siècle* – même thème mais dans une époque donnée –, où, en médecin du corps social, il invoque la religion comme seul moyen de contenir le peuple :

Il y a, indépendamment de la guerre, trois aliments à donner à l'activité d'un peuple [...] la liberté, le commerce, la religion [...]. La religion seule peut réconcilier les pauvres avec les rigueurs de la fortune, et leur faire souffrir sans impatience le spectacle de l'apparente félicité du riche. Otez la croyance dans une vie future, et le respect de la propriété s'efface¹³¹.

En 1797, Joseph de Maistre avait, lui aussi, eu recours à une métaphore de ce genre pour décrire la situation postrévolutionnaire : «Comment croire à la durée d'une liberté qui commence par la gangrène?¹³²». Lorsque Clousier affirme que «le droit d'aînesse, appliqué à la transmission de la terre, est toujours nécessaire, et quand ce droit est supprimé, le système représentatif devient une folie¹³³», il reprend les propos de l'article «Du droit d'aînesse» publié en 1824 où, selon l'analyse de Balzac, la séparation égale des biens entre les enfants d'une famille fera diminuer inexorablement les fortunes et, par conséquent, le droit à l'éligibilité et au suffrage.

¹³¹ Cité par Claude DUCHET, dans sa «Préface» à Alfred de MUSSET, *Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Garnier Frères, 1968, p. XVII.

¹³² Joseph DE MAISTRE, *Écrits sur la révolution*, p. 80.

¹³³ Cette idée a, elle aussi, des accents maistriens : «Cependant, il est une vérité aussi certaine, dans son genre, qu'une proposition de mathématiques; c'est que nulle grande institution ne résulte d'une délibération, et que les ouvrages humains sont fragiles en proportion du nombre d'hommes qui s'en mêlent, et de l'appareil de science et de raisonnement qu'on y emploie *à priori*» («Signes de nullité chez le Gouvernement français», *Ibid.*, p. 150).

Alors que certains, comme le Lamennais¹³⁴ d'après 1830, Proudhon et Michelet, allèguent que la propriété rend au paysan sa dignité, Grossetête, Clousier et Bonnet sont d'avis que ce dernier ne développe à son contact que haine et envie. Bonnet met l'accent sur «l'effet moral» du morcellement, celui de dénuer de toute leur signification les grands concepts comme la Royauté, la Propriété : «Un prolétariat déshabitué de sentiment, sans autre dieu que l'Envie, sans autre fanatisme que le désespoir de la Faim, sans foi ni croyance, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays» (CV : 258). La bourgeoisie pose le paysan comme le bouc émissaire du morcellement. Ce péché véniel qu'est la thésaurisation malade à laquelle il se livre en fait un être pragmatique qui n'accorde de prix qu'aux possessions concrètes :

Le paysan est économe, il gagne de bonnes journées et vit de peu. Quand il n'enterre pas ses économies, comme les révolutions et les invasions l'ont rendu méfiant, il ne croit ni aux rentes sur l'état, car l'état a déjà fait banqueroute; ni aux caisses d'épargne, car elles prêtent leurs fonds au trésor; ni aux entreprises industrielles, qui sont sujettes aux chances de la mauvaise comme de la bonne gestion : il ne croit qu'à la terre, le seul fonds que l'étranger et le pouvoir ne puissent pas emporter à la semelle de leurs souliers. Dès qu'il a mis en réserve quelques écus, au lieu de s'en servir pour améliorer l'arpent qu'il possède, il achète et achète encore pour l'arrondir¹³⁵.

Le type du paysan qui ne vit que pour son lopin de terre et à l'intérieur des limites de ce dernier est incarné par le vieillard Pingret. L'auteur de l'article de la *Revue des deux mondes* blâme moins le paysan qu'il ne déplore le manque de ressources disponibles. Il s'ingénie à démontrer – il s'accorde, en cela, avec les notables de

¹³⁴ Dans *Le livre du peuple* (1838), Lamennais, qui s'est toujours intéressé davantage à la dimension morale qu'économique, plaide pour le libre arbitre et pour l'accession de la classe paysanne à la propriété : «Ils ont dit aussi que la puissance royale étoit celle d'un père sur ses enfants toujours mineurs, toujours en tutelle. Sans liberté dès-lors et sans propriété, le peuple, éternellement incapable de raison, incapable de juger de ce qui lui est bon ou mauvais, utile ou nuisible, vit dans une dépendance absolue du prince, qui dispose de lui et de toutes choses comme il lui plaît. Servitude encore et misère». (Cf. : *Le livre du peuple*, p. 57.

¹³⁵ ANONYME, *loc. cit.*, p. 305.

Montégnaç – que la division des terres à l'intention de la culture maraîchère et viticole n'est pas du tout productive¹³⁶ :

Brisez le faisceau, morcelez la culture, et vous annulez l'économie. Le petit cultivateur, qui exploite des terres labourables avec un faible capital et des instrumens inférieurs, n'est pas plus en mesure de lutter contre le fermier qui a des capitaux, des engrais, des machines, des transports et des débouchés toujours ouverts, que celui-ci de soutenir de soutenir la concurrence des possesseurs de terres à blé en Pologne et en Crimée, où l'on se sert des hommes comme nous nous servons des animaux¹³⁷.

Il diverge d'opinion d'avec les notables lorsqu'il énonce une solution autre que le carlisme¹³⁸ pour remédier à la dispersion et à la division qui gère la manufacture des ressources agricoles : «N'est-il pas possible de remplacer les grands domaines par les grandes et par les moyennes fermes, de diviser la possession et de concentrer l'exploitation, de morceler la propriété sans morceler le sol ?¹³⁹». La solution de ce ralentissement économique, qui fait piètre figure à côté du roulement industriel qui a lieu en Angleterre, est l'association, hypothèse lancée aussi par Louis Blanc :

Pendant que le morcellement s'arrêtera dans la petite propriété, il va se faire une nouvelle distribution des grands héritages, qui divisera la propriété foncière sans diviser le sol. Pour mettre la terre en valeur, on emploiera les procédés familiers à l'industrie manufacturière; on s'associera pour exploiter un domaine, comme l'on s'associe pour exploiter une mine, une force, une entreprise de bateaux à vapeur.

¹³⁶ «Dans toute l'étendue de la commune, on n'aperçoit pas une seule ferme, et la charrue n'y pénètre point. Les habitans sont groupés dans la ville d'où ils sortent le matin, la bêche sur l'épaule, pour cultiver un morceau de terre planté en vignes, en asperges ou en pommes de terre. Les champs, vus à distance, figurent une robe à mille raies. Chaque pièce de terre est comme un ruban étroit, dont l'ombre d'un figuier couvre souvent toute la largeur. Ça et là vous distinguez un carré de choux entouré de pieux, au milieu des vignes; c'est une enclave qui s'oppose à la réunion de plusieurs parcelles, et que le propriétaire refuse de céder. Du reste, point de sentiers de communication entre toutes ces propriétés; ce serait un espace perdu pour la culture. Les propriétaires préfèrent supporter d'innombrables servitudes de passage, autant qu'ils ont de voisins» (*Ibid.*, p. 317-318).

¹³⁷ *Ibid.*, p. 318.

¹³⁸ Le carlisme est l'adhésion à l'idéologie véhiculée par le gouvernement autoritaire et monarchiste de Charles X, qui prône la censure de la presse, la dissolution de la Charte constitutionnelle, le retour en force de la religion catholique et la restitution du droit d'aînesse.

¹³⁹ ANONYME, *loc. cit.*, p. 318.

Sur ce point, Balzac est intraitable : la propriété avilit le paysan, car elle lui enlève le goût du travail, tel que l'explique ce passage du compte rendu du Conseil d'agriculture de Sommerset (1798) :

La possession d'une ou deux vaches, avec un porc et quelques oies, élève naturellement le paysan, dans sa propre opinion, au-dessus de ses frères du même rang social... En flânant derrière son bétail, il acquiert des habitudes d'indolence... Le travail quotidien lui devient odieux; son aversion augmente avec le laisser-aller, et à la longue la vente d'un veau qui n'a atteint que la moitié de son poids, ou d'un porc, lui donne les moyens d'ajouter l'intempérance à la paresse [...]¹⁴⁰.

La moralité n'est pas apportée par la propriété, comme le pensait Michelet – qui parlait des «vertus obscures du paysan» et disait la propriété «moralement souhaitable¹⁴¹» – mais par la religion. Guizot, tout en séparant les pouvoirs temporel et spirituel, était convaincu que la religion avait un rôle de prédilection dans la bonne marche des institutions humaines. Dans la parabole du grain de sénevé, ce qui est bon, utile, naturel – comprendre la religion catholique et la monarchie par opposition aux doctrines révolutionnaires – a des commencements faibles et inaperçus :

Qu'on compare les commencements de la réforme et ceux de la religion chrétienne, les commencements de la révolution et ceux de notre monarchie; et que sont devenues aujourd'hui et la révolution désavouée par ses plus chauds partisans, quoiqu'ils voulussent peut-être la recommencer, et la réforme abandonnée par ses meilleurs esprits, réduite, pour conserver un reste de vie, à se faire faction politique, depuis qu'elle n'est plus une secte religieuse¹⁴²?

Les romantiques avaient mis le pouvoir spirituel au service de la littérature : «La notion de croyance [qui s'oppose à la raison des Lumières] cesse d'être associée

¹⁴⁰ Cité par Eric HOBBSBAWM, *op. cit.*, p. 191.

¹⁴¹ Jules MICHELET, *Le peuple*, Paris, Julliard, 1975, p. 18.

¹⁴² Louis de BONALD, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société. Méditations politiques tirées de l'Évangile*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1985, p. 555.

exclusivement à la religion¹⁴³». Comme le note Despland, cette manipulation des symboles provenant de la religion chrétienne est courante chez les romantiques : «At any rate, romantic authors exhibit a new mastery : they can manipulate christian symbols to make them say what the artists want them to say¹⁴⁴». Dans son «Catéchisme social» (1840), Balzac prolonge cette pensée propre aux philosophes du XVIII^e siècle, du bon sauvage, emprunts au naturalisme du XVIII^e siècle qui correspondent aux descriptions des paysans des romans utopiques. Le point de vue de Balzac se distingue de celui de Rousseau, car il soutient l'identité de l'état social et de l'état naturel.

En utopie, rappelons-le, la croyance emprunte un visage humain et est étroitement liée à la chose civile : elle est avant tout utilitaire et modératrice. Comme les théocrates, Chateaubriand, dans le *Génie du christianisme*, avait déjà abordé le sujet dans le cadre de l'éloge des cathédrales gothiques : «La société civile n'a commencé qu'avec l'établissement du culte et est revenue à l'état sauvage lorsqu'elle y a été abolie¹⁴⁵». Dès son «Essai sur la situation du parti royaliste», Balzac avait lancé cette idée voulant que la croyance ne serait en mesure de contenir le peuple que sous un régime politique où le catholicisme serait hégémonique – idée qu'il réitérera par la bouche du curé Bonnet au cours du dîner des notables :

Le catholicisme et la légitimité produisent deux résultats que le républicain ne peut remplacer que par l'amour de la patrie; mais l'amour de la patrie n'a point d'images, n'a point de symboles, et s'il conduit Danton à se résigner à son supplice, il faut reconnaître en Danton l'homme souverainement intelligent, l'homme instruit; et il prouve que le sentiment patriotique n'est compris que dans les classes élevées.

La croyance est affaire de sentiment et, dépouillée de toute superstition, est un substitut avantageux pour les classes supérieures, qui veulent de cette manière éduquer le

¹⁴³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴⁴ Michel DESPLAND, *Reading an Erased Code*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, p. 43.

¹⁴⁵ Jules GRITTI, *op. cit.*, p. 76.

peuple et l'éloigner des avantages matériels que représente la propriété. Cette analyse, à laquelle adhère Balzac, est nettement plus réactionnaire que celle publiée dans la *Revue des deux mondes*, où on opte pour l'association entre petits propriétaires comme alternative au fermage.

La confession de Véronique : entre jouissance et repentir

La confession de Véronique Graslin fait écho aux aveux que Jean-François Tascheron a faits dans le privé au curé Bonnet. La prise de parole de Véronique met fin à l'objectivation du personnage et dévoile la portion restée obscure – que le narrataire pouvait cependant induire – de sa vie privée. La confession de Véronique a un rôle narratif indéniable : lever le voile sur les événements criminels survenus précédemment dans le récit et précipiter la mort de Véronique. L'expiation que s'est imposée Véronique à la suggestion du curé Bonnet pallie les lacunes de la justice, chargée ironiquement par Balzac dans le deuxième chapitre. Il était nécessaire que Véronique fasse émerger du privé les éclaircissements qu'elle devait à la collectivité. Cette réunion des sphères privée et publique implique la proclamation de son idylle avec un paysan et comporte aussi quelque chose de jouissif. En se confessant, Véronique se métamorphose une troisième fois et retrouve sa physionomie de jeune fille. Elle semble donc déchargée de toute culpabilité.

Avec la confession, motif narratif déjà exploité dans *Le médecin*, apparaît la dichotomie de la parole et du mutisme, qui conditionne le comportement de Véronique Graslin. Celle-ci, à l'annonce que lui fait son père de son éventuel mariage avec Pierre Graslin, n'avait proféré qu'une phrase d'assentiment et n'avait pris la parole que pendant le procès de Tascheron pour le défendre tout en cachant sa propre culpabilité. Certes, Madame Graslin trahit son passé criminel à quelques reprises : par l'entremise de son

intervention passionnée à la défense de Tascheron pendant le déroulement du procès de son jeune amant, et lors de courts entretiens avec le curé Bonnet, Farrabesche et le garde Colorat. Contrairement au docteur Benassis, dont les longs monologues entravent le cours de la diégèse, Véronique, par son mutisme et son apparente passivité, semble se laisser porter par les événements. La confession, ce monologue fleuve, à la fin du roman, a d'autant plus d'effet qu'il contraste avec le silence dans lequel s'enfermait le personnage. Elle est à la juste mesure de l'expiation, qu'elle s'inflige elle-même à l'aide du cilice et par son directeur de conscience qu'est le curé Bonnet. Même après cette confession, l'expiation ne sera pas complète : «Purgatoire», dit la mère Sauviat.

De fait, cette confession prend les allures d'un plaidoyer. Contrairement à Henriette de Mortsauf et au docteur Benassis, Véronique plaide sa cause plus qu'elle ne laisse paraître l'abnégation. Elle subvertit la parole confessionnelle pour en faire une parole judiciaire et amoureuse; elle tient le discours qu'elle aurait dû tenir au cours du procès Tascheron et montre au grand jour son idylle avec le jeune ouvrier porcelainier. «Si plus tard, après moi [ma mort], quelque indice m'arrachait le voile menteur qui me couvre?... Ah! cette idée avance pour moi l'heure suprême – Je vois en ceci des calculs, mon enfant, dit gravement l'archevêque. Il y a encore en vous des passions bien fortes, celle que je croyais éteinte, est...» (CV : 307). L'insistance de Véronique pour faire en public sa confession laisse croire que celle-ci n'est pas faite pour des motifs entièrement nobles, tel que le fut celle d'Henriette de Mortsauf (*Le Lys dans la vallée*), qui elle, n'a aucun crime à se faire pardonner, si ce n'est celui d'avoir dérogé, en pensée, au devoir conjugal : «Quoique je sois demeurée vertueuse selon les lois humaines, que j'aie été pour vous une épouse irréprochable, souvent des pensées, involontaires ou volontaires,

ont traversé mon cœur, et j'ai peur en ce moment de les avoir trop accueillies¹⁴⁶». Véronique ne laisse pas tomber complètement son voile : «Comment l'affection que je lui portais devient-elle coupable? C'est ce que je crois être dispensée d'expliquer» (CV : 314). Toutefois, elle avoue le pire de ses crimes, celui des faux-semblants : «Enfin, j'ai trouvé dans ma renommée de bienfaisance et dans mes pieuses occupations un manteau pour protéger ma conduite. Hélas! et ceci sans doute est l'une de mes plus grandes fautes, j'ai caché ma passion à l'ombre des autels» (CV : 315). Balzac met ainsi en échec l'éducation religieuse bourgeoise, incapable de discipliner les individus provenant de la sphère instinctive. L'attitude de Véronique lors de sa confession constitue un autre paradoxe : Véronique a été convertie par le curé Bonnet après avoir commis le péché d'adultère bien qu'elle ait eu droit à une éducation religieuse bourgeoise.

Véronique décrit la manière dont son repentir s'est concrétisé dans le bourg de Montégnac par la fertilisation : «Ma vie connue a été une immense réparation des maux que j'ai causés : j'ai marqué mon repentir en traits ineffaçables sur cette terre, il subsistera presque éternellement. Il est écrit dans les champs fertiles, dans le bourg agrandi, dans les ruisseaux dirigés de la montagne dans cette plaine, autrefois inculte et sauvage, maintenant verte et productive» (CV : 317-318). Véronique, par son repentir, a donc provoqué la transformation de Montégnac laissé à l'abandon. La dernière étape du sien la transformera également. Comme le titre du dernier chapitre – «Véronique au tombeau» – le laisse entendre en désignant madame Graslin par son prénom, rappel du premier chapitre éponyme, Véronique à l'agonie recouvre sa vertu et son visage d'enfant. «En ce moment un sourire où se peignait le bonheur que lui causait la pensée d'une expiation complète rendit à sa figure l'air d'innocence qu'elle eut à dix-huit ans [...] il semblait à tous que jusqu'alors Véronique avait porté un masque, et que ce masque

¹⁴⁶ Honoré de BALZAC, *Le lys dans la vallée*, Paris, Garnier Flammarion, 1972, p. 276.

tombait» (CV : 310). Avec sa candeur juvénile, elle reprend contact avec ses origines paysannes : «En disant ces paroles, ses yeux étincelaient d'une fierté sauvage, l'archevêque debout derrière elle, et qui la protégeait de sa crosse pastorale, quitta son attitude impassible, il voila ses yeux de sa main droite» (CV : 317).

Contrairement à la confession de Benassis, qui se fait plutôt dans la tradition romantique de l'épanchement de soi, en dehors des institutions religieuses, celle de Véronique s'entoure de tout le protocole «que l'Église accorde seulement aux personnes royales» : l'archevêque, le clergé des communes voisines et huit enfants de chœur disposés en deux rangées. L'apparat de cette manifestation religieuse va à l'encontre de l'action du curé Bonnet, plus humble et plus discrète. Enfin, cette confession a cela de surprenant que Véronique s'inflige un châtiment public alors que l'adultère relève de la sphère privée. Balzac se fait avant-gardiste en montrant en position d'autorité par la prise de parole une femme criminelle et adultère dans le contexte social postrévolutionnaire, où les femmes étaient sommées de représenter la vertu. Véronique prend ni plus ni moins le relais du narrateur omniscient et confirme au narrataire les détails de ce qu'il n'a pu que présumer. Sa mort rend compte de la fatalité à laquelle sont vouées les transfuges : les représentants de la sphère instinctive ne peuvent accéder à la sphère abstraite au risque d'en mourir. Les funérailles de Véronique sont beaucoup plus discrètes – elle n'est entourée que de quelques proches – que celles de Benassis, où une foule escorte le cortège funéraire.

Conclusion

Du *Médecin* au *Curé*, il se produit un glissement du chronotope de l'utopie. L'étude des protagonistes des deux romans le prouve. Bien qu'elle soit vue en focalisation externe, Véronique Graslin est plus complexe que Benassis. Dans les deux

cas, l'utopie sert à expier une faute. Le parcours expiatoire de Véronique est central dans *Le curé* : les circonstances de la faute, les tourments de la protagoniste, la persistance de la vie amoureuse par procuration sont étayés davantage qu'ils ne l'étaient dans *Le médecin*. En revanche, la construction du système d'irrigation de Montégnac prend beaucoup moins de place dans *Le curé* que l'industrialisation du Dauphiné n'en prenait dans *Le médecin*. Certes, le roman contient plusieurs caractéristiques de l'utopie comme l'isolement géographique, la critique sociale, le dialogue entre le législateur et le visiteur. La narrativisation du processus utopique, c'est-à-dire l'imbrication de l'utopie dans le cadre d'une intrigue, est faite de manière beaucoup plus efficace dans *Le curé*.

La vie privée de Véronique perdure en utopie en filigrane. Le curé Bonnet, qui réussit à réhabiliter les criminels et à remettre dans le droit chemin les habitants de tout un canton, ne réussit cependant pas tout à fait à guérir la protagoniste du roman, Véronique Graslin née Sauviat, de ses idéaux romantiques. Symbolisée par le voile, la duplicité du personnage de Véronique s'explique par le besoin de récits fondateurs comme la Bible, plus particulièrement le Nouveau Testament. Le parcours narratif de Véronique et le traitement narratologique dont elle est l'objet installent un flottement idéologique quant à la position de Balzac à l'égard du statut que devrait avoir la femme à l'époque postrévolutionnaire. Car il est indéniable que Véronique, au fur et à mesure que la fable progresse, acquiert un pouvoir certain : après le décès de monsieur Graslin, elle devient détentrice de fonds importants et propriétaire du château de Montégnac. Véronique devient aussi un véhicule du discours judiciaire en s'acquittant de la tâche inaccomplie par le parquet lors du procès de Tascheron. Elle porte également ombrage au discours moral du clergé lors de la confession.

Que la sphère privée se juxtapose à l'utopie prête à cette dernière une dimension inédite; l'utopie, traditionnellement coupée de l'histoire, lui est maintenant rattachée par

d'imperceptibles liens¹⁴⁷. L'utopie apporte même des solutions ou à tout le moins des compensations aux problèmes de la diégèse : Véronique, après avoir perdu Jean-François Tascheron, trouve Farrabesche. Après avoir échappé à la justice des hommes, elle est soumise à la justice céleste. Elle retrouve aussi en la cabane de Farrabesche et les îles qu'elle fait construire sur le Gabou des éléments de *Paul et Virginie*. À la confession secrète de Tascheron avec le seul curé Bonnet répond la confession publique (et aristocratique) de Véronique avec tout le cortège ecclésiastique et les autorités de Montégnac.

Mais revenons au titre de ce roman qui, d'emblée, met en valeur le curé Bonnet, personnage important mais secondaire. Titre qui n'est toutefois ni aléatoire ni injustifié, car la religion fait partie intégrante de Véronique et conditionne son comportement. Elle conditionne également le comportement du peuple. Cependant, la conception de cette même religion que véhicule le roman n'est pas orthodoxe : le pouvoir ecclésiastique en place est bafoué – car il se range auprès des bouffonneries politiques et juridiques –, le mysticisme teinté de ballanchisme tient lieu et place du dogme catholique. Dans *Le curé*, la religion n'équivaut plus nécessairement à la morale. Balzac, en jouant sur la définition de la moralité, en fait un concept mouvant dont les institutions qui représentent la justice humaine n'ont pas le monopole, et qui, ultimement, tombe aux mains d'un curé de campagne. Dans ce roman, la morale prend de multiples tangentes : elle interdit l'accès des paysans à la propriété, constitue une façade sous la forme d'œuvres de bienfaisance, prend la forme d'un mysticisme, d'une piété exaltée, permet la rédemption aux criminels et provoque la mortification par le cilice. Les passions, au lieu d'être nuisibles comme

¹⁴⁷ Françoise SYLVOS est d'avis que l'utopie balzacienne s'inscrit réellement dans l'histoire : «L'utopie s'inscrit désormais dans une dimension historique et se réconcilie avec le temps humain grâce au roman dans la mesure où la contrée idéale contribue au salut du héros. Le légendaire et la conciliation des passions singulières, des intérêts privés avec la cause commune introduisent deux nouveautés dans l'histoire de l'utopie littéraire : tandis qu'elle accède à une dimension irrationnelle autrefois propre aux seuls voyages imaginaires, l'utopie rompt avec l'idéalisme qui lui était propre» (*loc. cit.*, p. 122).

elles le sont dans le reste de *La comédie humaine*, sont canalisées par l'intervention de la religion dans le cadre d'une utopie.

Balzac présente une utopie réaliste parce que liée aux contingences du monde réel, telles que les passions et les impostures de la vie privée. Il met en scène, dans la première partie du *Curé* la déperdition, l'invalidation de l'ontologie du Progrès : «À mesure que l'homme se civilise, il se suicide, et cette agonie éclatante des sociétés offre un intérêt profond¹⁴⁸». L'utopie de Montégnac se situerait, selon le souhait des notables, à une époque qui ne pourrait avoir lieu mais où cette dégénérescence de l'être humain prendrait fin, sans pour autant que cela signifie une fin de l'histoire. L'utopie est le lieu où le paradoxe balzacien peut exister. Elle existe dans ce paradoxe : la cohabitation du paternalisme et de l'aristocratie des châteaux avec l'éradication du système représentatif, la production économique et l'épopée technologique. Elle réside également dans cette utilisation de la religion à des fins sociales : l'invraisemblable élimination de toute criminalité du canton et l'expiation comme moteur de changement social. L'utopie naît de la collision entre l'idéalisme romantique d'une jeune fille de province et de l'idéalisme social d'un curé de village.

¹⁴⁸ Patrick TACUSSEL, *op. cit.*, p. 91

Chapitre 4
Les paysans
Envers de l'utopie balzacienne et prémisses de 1848

Quand vous vous promenez dans ce parc, qui a quatre portes, chacune d'un superbe style, l'Arcadie mythologique devient pour vous plate comme la Beauce. L'Arcadie est en Bourgogne et non en Grèce, l'Arcadie est aux Aigues et non ailleurs.
 – Honoré de BALZAC¹

En écrivant *L'envers de l'histoire contemporaine* (1843-1848) Balzac voulait montrer les dessous de *La comédie humaine*, c'est-à-dire le bien pouvant résulter de l'action humaine². *Les paysans* constitue aussi un envers du décor en montrant plutôt la réalité derrière *Le médecin de campagne* et *Le curé de village*, romans édulcorés par une utopie aux accents pastoraux. Dernière œuvre des *Scènes de la vie de campagne* à être publiée, fruit de la plus longue gestation (1833-1844), ce roman inachevé tranche nettement sur les deux ouvrages précédents, car il offre une vision apocalyptique de la paysannerie et de l'avenir des campagnes. Balzac y illustre ce qu'ont dénoncé les notables dans les deux romans précédents : le danger que représentent le morcellement des terres et l'accession du paysan à la propriété. Il y ajoute un autre péril : celui de l'ascension de cette classe mutante qu'est la bourgeoisie provinciale. Ce roman renferme une description de la situation des paysans en France (économique et sociale) pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet. Louis Chevalier, préfacier de l'édition des *Paysans* dans la collection «Folio», place Balzac aux côtés de Proudhon pour la justesse

¹ Honoré de BALZAC, *Les paysans*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1975, p. 43. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle P, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

² Balzac voulait donner un équivalent parisien au *Médecin de campagne*. En 1836, le jeune Godefroid, atteint du mal du siècle, va chercher refuge dans la pension de Mme de La Chanterie. Après avoir payé ses propres dettes, il décide d'aider la baronne aux antécédents royalistes (Laurence de Cinq-Cygne d'*Une ténébreuse affaire*) dans ses œuvres de charité.

du tableau qu'il offre de la classe paysanne sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Si le passage des *Paysans* cité en exergue est empreint d'un certain angélisme, et si Georges Lukács n'a pas tort de souligner la «forme élégiaque³» des *Paysans*, force est d'interpréter toute forme d'idylle, après lecture du roman, comme un trait ironique. En effet, *Les paysans* révèle l'échec des utopies des deux romans précédents, où le peuple était encadré d'une façon telle qu'il était hermétique à toute forme de dégénérescence morale. Le roman qui fait l'objet de ce chapitre est l'issue de cette relation teintée à la fois de paternalisme et de paranoïa qu'entretient l'écrivain légitimiste avec la masse, cette entité qui subit l'histoire tout en la faisant malgré elle. Les jacqueries⁴, qui surviennent régulièrement à partir de 1793, résultent d'un mécontentement généralisé face aux abus de l'Ancien Régime. Elles implantent une haine du riche et, par le fait même, le cautionnement d'actes criminels nuisant à la grande propriété.

Balzac semble faire un retour au bestiaire (tel qu'il l'avait expérimenté, pour refléter la couleur locale, dans les *Chouans*) en insérant dans la «Préface» certains traits du roman noir : les paysans sont comparés à un «Robespierre à une tête et à vingt millions de bras» (P : 32). Ce caractère «effrayant» n'est pas qu'artifice visant à rehausser les effets d'un roman fantastique mais possède aussi une signification politique. Le texte préfaciel signale plutôt les effets probables de ce monstre sur la société et sur le territoire : il s'agit de l'absorption inéluctable de la bourgeoisie par le peuple, un sort comparable à celui qu'a subi la Noblesse, «dévorée» par la Bourgeoisie. Balzac utilise la hantise des événements de 1793 et des jacqueries des cinquante dernières années pour justifier cette offensive dirigée contre les paysans.

³ Georges LUKÁCS, *Balzac et le réalisme français*, Paris, Maspéro, 1969, p. 39.

⁴ Ce terme désigne le soulèvement de paysans contre la noblesse en l'an 1358 pendant la captivité du roi Jean. Il renvoie de manière générale à toute forme d'insurrection des paysans et des classes populaires.

Malgré leur bestialité, les personnages de paysans sont plus fouillés qu'ils ne l'étaient dans *Les chouans*, dans *Le médecin* ou dans *Le curé*. Ceux qui n'étaient auparavant, dans *La comédie humaine*, que des figurants, sont maintenant enrichis d'une dimension psychologique, de motivations personnelles. Ils ne forment plus une masse indifférenciée, mais une classe d'individus possédant une individualité propre, comme s'ils avaient enfin accès à la modernité. Lukács souligne le réalisme avec lequel Balzac représente les paysans. Nous ajouterons que cette recrudescence de réalisme touche aussi les bourgeois qui, loin des discours politiques et sociaux auxquels s'adonnaient les notables du *Médecin* ou du *Curé*, se consacrent entièrement à leurs activités de spéculation : ils incarnent l'égoïsme et la cupidité de ce monde abstrait qu'est le capitalisme.

À la fin du premier chapitre, dans le cadre d'un commentaire métalittéraire, Balzac tentera de modifier la conception du paysan adoptée dans la «Préface» en ayant recours à l'oxymoron habituel :

D'ailleurs, l'historien ne doit jamais oublier que sa mission est de faire à chacun sa part : le malheureux et le riche sont égaux devant sa plume : pour lui, le paysan a la grandeur de ses misères, comme le riche a la petitesse de ses ridicules; enfin, le riche a des passions, le paysan n'a que des besoins, le paysan est donc doublement pauvre; et si, politiquement, ses agressions doivent être impitoyablement réprimées, humainement et religieusement, il est sacré (P : 54).

Dans une phrase constituée, sur le plan syntaxique, de propositions au rythme binaire, et, sur le plan sémantique, par des couples d'antithèses, Balzac affirme pallier le manque de visibilité littéraire du peuple qui, de plus en plus, exige d'avoir une place au sein de la nouvelle société française formée de citoyens et suscite à la fois terreur (chez les royalistes) et sollicitude (chez les nouveaux socialistes tels que Louis-Joseph Proudhon et Louis Blanc). La dernière phrase du passage marque bien ce déchirement entre le point de vue social, qui exige répression, et le point de vue humain et religieux,

propre au roman rustique sandien et au symbolisme religieux ravivé par les romantiques, encore évoqué par le laboureur dans *Jocelyn* (1836) d'Alphonse de Lamartine ou par Michelet dans *Le peuple* (1846). Cette antithèse illustre bien la rupture entre les deux romans analysés précédemment et *Les paysans*.

Après s'être laissé aller, au contact du discours utopiste, à des prédictions et à un prophétisme de bon aloi sur l'industrialisation du monde rural, Balzac fait maintenant un bilan – qu'il veut réaliste – de la situation. Sans verser dans une dystopie comme celle qu'écrira Aldous Huxley au XX^e siècle, Balzac met un terme à ses propres illusions quant à un ordre social dirigé par des spécialistes, à un gouvernement de la raison. L'ordre selon lequel *Le médecin*, *Le curé* et *Les paysans* sont disposés dans les *Scènes de la vie de campagne*, qui diffère de leur ordre de publication, est significatif : la dimension utopique du *Médecin* et du *Curé* prend d'autant plus de valeur que ceux-ci sont précédés du roman rural de la désillusion qu'est *Les paysans*⁵. Le monde édulcoré de l'utopie fait place aux effets pernicieux du développement capitaliste. Le «pauvre mais propre⁶» qui régnait dans les romans utopiques fait place à la cupidité et à la fainéantise. Alors que les Parisiens, Blondet le premier, sont convaincus de l'inertie sociale des campagnes, il se cache derrière cette harmonie de façade – ce simulacre d'utopie – un danger : celui de la montée de la classe paysanne dans la hiérarchie sociale et de son accession à la terre. Même si Balzac aurait souhaité un dénouement autre, *Les paysans* contient la dernière étape du long processus, présenté dans les *Scènes de la vie de campagne*, de l'accès à la modernité, ainsi qu'aux diverses mutations de la paysannerie et, avec elle, de la bourgeoisie.

⁵ Selon Paule PETITIER, Balzac, avec *Les paysans*, veut «[...] insister sur le caractère fictif des restaurations que proposeront les trois autres romans» («*Les Paysans*, anamorphose de *La Comédie humaine*», dans *Les moments de La Comédie humaine*, Vincennes, PUV, 1993, p. 272).

⁶ Patrick IMBERT, «Pauvre mais propre», dans Michel BIRON, Pierre POPOVIC [dir.], *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du Gref, coll. «Dont actes», n° 17, 1993. Voir la note 139 du chapitre II.

Un roman charnière : vers une indifférenciation du héros

Abordée de manière théorique dans *Le médecin* et *Le curé*, la question de la propriété est l'objet du parcours narratif des trois partis en cause dans *Les paysans* : le général Montcornet, acquéreur des Aigues, les paysans qui le parasitent et les bourgeois de Soulanges. Le concept de *milieu* est central dans *La comédie humaine*, qui est divisée en fonction de différentes sphères géographiques et sociales. Dans *Les paysans*, le territoire revêt plus que jamais une dimension dramatique. Alors que dans *Le médecin* et *Le curé*, la prise de possession était sans équivoque – Benassis avait acquis un ascendant sur tous les notables du Dauphiné et Véronique avait acheté le domaine de Montégnac avec sa dot et l'héritage de feu Graslin son mari –, il en va autrement dans *Les paysans*, où les Aigues constitue un enjeu de taille pour les partis en présence : le général Montcornet, les bourgeois de Soulanges et les paysans. Le thème de la transformation du territoire – de son émiettement – par la parcellisation des terres cultivables est au centre du roman. L'utopie, qui était affaire de contrôle du territoire par un petit groupe de spécialistes, est complètement défaite par l'anarchie instaurée par une bourgeoisie préoccupée exclusivement d'intérêts matériels. Le domaine des Aigues est le personnage principal du roman, – nouveau «héros moyen» au sens de Lukács. Dans *Les paysans* commence à poindre un phénomène allant de pair avec l'avènement du roman naturaliste : la banalisation du héros.

Jadis détenu par Mlle Laguerre, une rescapée de l'Ancien Régime, les Aigues est maintenant propriété du général Montcornet, ancien tapissier promu à la noblesse d'Empire. Ce dernier tente de redresser la situation financière des Aigues, mais la méthode militaire n'a aucun effet chez les paysans dont le porte-parole, Fourchon, ose affronter le général sur son propre terrain. Parallèlement aux conflits entre le grand

propriétaire et ses paysans rébarbatifs à toute forme d'ordre, est dressé le tableau des bourgeois de Soulanges et de la Ville-Aux-Fayes. Dans le but de s'emparer du domaine des Aigues pour le revendre en parcelles, ils se nourrissent de la révolte paysanne aux fins de leur «petite révolution». Le garde Michaud, bras droit de Montcornet, sera la principale victime de toutes ces tractations.

Les bourgeois, qui occupent les «premiers rôles», manient les ficelles de l'«action» sans pour autant être à l'avant-scène. Même le narrateur laisse planer un doute : «Blondet ne poussa pas très loin sa promenade matinale, il fut bientôt arrêté par un des paysans qui sont, dans ce *drame*, des comparses si nécessaires à l'action, qu'on hésitera peut-être entre eux et les premiers rôles» (P : 61). Dans *Les chouans*, Fouché⁷ et son acolyte Corentin, fonctionnaires du Directoire, maniaient les personnages du roman d'espionnage. Les héros, Marie de Verneuil et le marquis de Montauran, étaient facilement identifiables. Quinze ans plus tard, *Les paysans* renferme un monde plutôt fragmenté : à la société harmonieuse organisée autour de la grande propriété se substitue une collectivité caractérisée par ses luttes intestines.

Paradoxalement, comme nous le verrons plus tard, la deuxième partie du roman minimise cette importance donnée dans la préface aux paysans et ne laisse pas croire que le véritable danger vient de ces derniers, mais plutôt des bourgeois, qui manient les ficelles dans l'ombre grâce au commerce du bois et à l'usure. Celui qui se qualifie encore d'«historien» entend bien convaincre son lectorat de l'impartialité de son «étude» en prétendant illustrer «également» aristocrates et paysans. Balzac prétend ainsi aller à l'encontre de la tendance qui consiste à penser le mouvement historique en fonction de catégories théologico-morales voulant que l'histoire soit un combat entre le Bien et le

⁷ Un des principaux acteurs de la Révolution française sous la Convention, Joseph Fouché, membre du comité de l'instruction publique et ministre de la police pendant le Directoire, fut complice du coup d'État du 18 Brumaire.

Mal. Balzac ne se soumet pas à ce manichéisme qui antagoniserait les paysans et la bourgeoisie provinciale⁸. Aucun de ses personnages, qu'ils soient bourgeois ou paysans, ne sont foncièrement bons, mis à part les marginaux, seuls rescapés d'un passé idéalisé, quasi mythique : le républicain Niseron et le garde Michaud, ancien militaire au service de Napoléon.

Dans *Les chouans* le thème de la parcellisation n'était pas encore abordé, mais plutôt celui de l'incurie culturelle et économique. Dans *Les paysans* n'est visible que le côté noir du capitalisme et ses effets pervers : celui du peuple, jadis pur et vertueux, maintenant avili par l'appât du gain. Le nouvel ordre économique et social y est vu comme un signe de déchéance humaine et non pas comme un signe de progrès. Il faudra attendre George Sand pour recréer une description idéaliste de la paysannerie avec *François le Champi*. Si, dans *Le médecin* et *Le curé*, les paysans se tenaient cois et dociles, heureux de pouvoir profiter d'un «bonheur tout fait», ils se montrent, dans *Les paysans*, conscients de leur situation d'exploités. En 1844, quinze ans après *Les chouans*, Balzac n'a d'autre choix, pour renouer avec le roman et tomber dans une sorte de dystopie, que de montrer cette lutte pour la propriété, cet antagonisme entre les pauvres et les riches, conséquence inexorable, bien que différée, de la Révolution de 1789.

Avec *Les paysans* commencent donc à poindre les appréhensions de ce qui sera le tournant de 1848, année charnière dont s'est servi Georges Lukács pour comparer ce qu'il appelle le «grand réalisme» et le naturalisme, courant qui changea complètement le climat politique et littéraire. La révolution de 1848 avait été amenée par le tumulte de 1846, c'est-à-dire la crise économique agricole et industrielle⁹. La crise entourant la

⁸ «Les prolétaires n'ont jamais travaillé autrement que dans les intérêts de la bourgeoisie» (Karl MARX, *Les luttes de classes en France. 1848-1850*, Paris, Mendor/Éditions sociales, 1984, p. 105).

⁹ Karl MARX a énuméré les quatre facteurs ayant causé 1848 : le renchérissement de la vie, la crise générale du commerce et de l'industrie, l'endettement de l'État et l'hégémonie de la bourgeoisie industrielle au détriment du prolétariat (*Ibid.*, p. 84).

dérive de l'aristocratie et la montée de la bourgeoisie céda sa place, à partir de 1848, à l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat. Si *Les paysans* met surtout en relief la révolte de la paysannerie contre la grande propriété, il laisse aussi émerger une prise de conscience de l'exploitation des usuriers. Georges Duby fait remarquer qu'avant 1848, époque où le droit censitaire était encore en vigueur, le rôle de la paysannerie en politique nationale est quasi nul : «Sous la Restauration, les paysans ne font pas partie du pays légal. Il faut 300 francs pour participer à l'élection des députés¹⁰». Que le paysan sorte de la vague d'impiété amorcée par la Révolution de 1789 par un catholicisme d'État et une monarchie restaurée est une idée admise pendant la Restauration. Vers la fin des années 1820, on dénonce une brutalité endémique dans les campagnes : «Les nobles, appauvris, veulant tirer parti de leurs coupes de bois, se confrontent à une foule de villageois désireuse de tirer profit des ressources de ces forêts¹¹». Il existe une tension palpable entre les aristocrates, désireux de conserver leurs droits de grands propriétaires, et les paysans, soucieux d'exercer leur droit d'usage communautaire.

La révolution de 1848, qui vit naître le suffrage universel¹² et mourir l'ère Guizot – celle de la monarchie représentative –, enracina le socialisme dans la société française. Idéologiquement, la pensée de Balzac s'apparente beaucoup aux théories de Guizot; Balzac se situe donc au centre, bien qu'il ait critiqué à maintes reprises la politique du juste milieu au début des années 1830. Par contre, Guizot, contrairement à Balzac, favorisait une forme de suffrage restreint. Bien que le suffrage universel ait été pour lui synonyme de destruction parce qu'associé aux événements violents de 1793, il

¹⁰ Georges DUBY et Armand WALLON [dir.], *Histoire de la France rurale. De 1789 à 1914*, Paris, Seuil, coll. «Points Histoire», 1976, p. 131-132. En 1833, Guizot instaure la loi pour l'instruction publique : «[il] n'attendait pas la diffusion d'un idéal de démocratie rationaliste mais une sorte d'éducation du comportement, la fin de ce primitivisme superstitieux et brutal dont jaillissaient si aisément jacqueries et chouanneries; un changement de mentalités plutôt que d'opinions» (*Ibid.*, p. 145).

¹¹ *Ibid.*, p. 132.

¹² Le suffrage universel, bien qu'ayant été adopté en principe par la Constitution de 1793, fut de nouveau proclamé le 5 mars 1848 et mis en œuvre lors des élections du 23 et 24 avril 1848 (Alain GARRIGOU, «Le suffrage universel, 'invention' française», *Le Monde diplomatique*, avril 1998, p. 22).

tenait tout de même à l'accès d'une partie de la population au scrutin¹³. La conséquence principale de 1848 dans la littérature de la deuxième moitié du XIX^e siècle fut sa dépolitisation et l'abandon de tout thème relié au progrès industriel ou à l'harmonie sociale. C'est pourquoi *Les paysans*, en 1844, peut être qualifié de roman charnière.

Complexification des luttes de classes

Georges Lukács, le premier, dans son analyse des *Paysans*, avait fait cette comparaison : «Aux deux utopies succèdent maintenant comme conclusion la désagrégation de l'utopie par la réalité sociale, l'échec des idées utopiques au contact des réalités de l'économie¹⁴». La réalité économique à laquelle fait référence Lukács se définit principalement comme la lutte, en France, pour l'accession à la propriété, dans le cadre de laquelle les bourgeois sont nettement favorisés au détriment des aristocrates, dépouillés de leur fortune, et des paysans, victimes de l'usure. Alors que *Le médecin* et *Le curé* proposaient une cohabitation harmonieuse des différentes classes sociales par l'entremise d'une utopie axée sur l'industrialisation et sur des valeurs quasi féodales et paternalistes, sur un retour au droit d'aînesse, *Les paysans* montre aristocrates, bourgeois et paysans en lutte féroce pour la propriété. Les démêlés entre les paysans du Grand-Vert et le général Montcornet, noble d'Empire, constitue la première partie du roman, tandis que les bourgeois occupent l'essentiel de la deuxième partie, où sont dévoilés les mécanismes de cette classe que Balzac désigne pour la première fois sous le nom de *médiocratie*. La bourgeoisie, destructrice du patrimoine et acquéreuse des biens

¹³ François GUIZOT, partisan du suffrage restreint, a plaidé pour l'accession au suffrage par les capacités politiques («population jugée incarner la raison publique»), amenant le rejet du vieil ordre des castes, voulait résoudre les contradictions du libéralisme et de la démocratie (Marine VALENSISE [dir.], *François Guizot et la culture politique de son temps*, Paris, Seuil, 1991, p. 132). Ces capacités étant évolutives en raison du progrès de la civilisation, il est pensable que le peuple aurait eu éventuellement la chance de voter et que raison et nombre auraient cessé d'être antagonistes. Dans *Le médecin* et *Le curé*, Balzac s'est prononcé catégoriquement contre l'idée de la capacité du peuple. Il en fait l'illustration dans *Les paysans*.

¹⁴ Georges LUKÁCS, *Balzac et le réalisme français*, p. 20.

nationaux, était présentée, dans *Le curé*, par l'entremise des paysans Sauviat, dont les «crimes» avaient été rachetés par leur fille, Véronique Graslin, qui s'est imposée de venir en aide aux habitants du canton de Montégnac. Balzac proposait donc une issue «morale» aux frasques capitalistes des bourgeois, option qui sera rejetée dans *Les paysans*.

Balzac n'a jamais représenté, comme le fit Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*, les grandes révolutions et les batailles épiques¹⁵. Il a choisi de mettre en lumière les petits affrontements, non moins déterminants, qui sévissent dans la société post-révolutionnaire. La «collision¹⁶», dans *Les chouans*, était très clairement dessinée. L'antagonisme était davantage une question d'allégeances politiques que de classes sociales : les contre-révolutionnaires, qu'ils soient paysans ou nobles, luttèrent contre les républicains. Dans *Les paysans*, la trame est plus complexe. Bien qu'à première vue, le conflit semble exister entre les habitués du Grand-I-Vert et le général Montcornet, ce sont plutôt les bourgeois qui luttent à la fois contre la propriété foncière, incarnée par le général, et contre la paysannerie. Enfin, contrairement aux *Chouans*, où les types étaient très bien définis, selon des catégories connues (républicains et royalistes), dans *Les paysans*, les personnages ne coïncident pas parfaitement avec les «espèces sociales» connues mais sont la résultante de mutations de classes : la paysannerie à elle seule comporte plusieurs types de personnages et la bourgeoisie est un dérivé de la bourgeoisie

¹⁵ *La bataille* est un projet de roman sur la bataille d'Essling (à laquelle a participé le général Montcornet dans *Les paysans*).

¹⁶ Dans son étude du roman historique de Walter Scott, LUKÁCS, pour qui la collision (élément central du drame et du roman) est la rencontre de forces sociales ennemies qui veulent s'anéantir, lutte dont le dénouement est déterminant dans l'évolution de l'histoire : «Ici le nouveau s'oppose à l'ancien avec hostilité, le changement est 'lié à une dépréciation, démolition, destruction du mode précédent de la réalité'. Il se produit de grandes collisions historiques dans lesquelles certes les 'individus mondialement historiques' sont les facteurs conscients du progrès historique (de l'esprit, selon Hegel) mais seulement dans ce sens qu'ils procurent conscience et orientation claire au mouvement déjà existant de la société» (*Le roman historique, op. cit.*, p. 40). Balzac, grand admirateur de l'écrivain écossais, voulait, lui aussi, décrire les causes derrière les grandes crises historiques. C'est ce qu'il a fait pour l'histoire du présent, dans *La comédie humaine*.

parisienne. Fin observateur des mutations bouleversant les classes sociales, Balzac en fixe, dans *Les paysans*, toutes les conséquences néfastes, tant dans la paysannerie que dans l'aristocratie, d'autant plus que le catalyseur de ces changements n'est nul autre que l'argent géré de façon à obéir aux «intérêts personnels», fortement vilipendés dans les deux romans précédents. Quoiqu'il offre une version paysanne et non ouvrière, *Les paysans* ne demeure pas moins le procès du progrès, qui devient désormais un facteur important de la paupérisation du peuple. Cette complexification de la réalité (à laquelle est parvenue Balzac) se traduit par un amortissement de la force de la collision : les bourgeois, au lieu de s'en prendre directement à la noblesse, utilisent les paysans. La spéculation et la manipulation remplacent donc les armes.

Avec *Les paysans*, Balzac illustre, bien avant son temps, la fin des Grands Récits, c'est-à-dire des utopies politiques dictées par la génération romantique en réaction à la misère industrielle grandissante¹⁷. Alors que Marx s'apprête à publier *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), Balzac a abandonné toutes ses illusions au sujet de l'avènement probable d'un monde meilleur. Cela n'a rien de surprenant venant d'un homme qui, prenant part à sa manière au mal du siècle, n'a eu de cesse de critiquer les mœurs et la politique du premier dix-neuvième siècle, tout en se tenant à l'écart des romantiques. «Ce siècle est fait pour tout confondre. Nous marchons vers le chaos¹⁸», disait Stendhal dans *Le rouge et le noir* (sous-titré *Chroniques de 1830*).

¹⁷ «J'appelle Grands Récits les systèmes idéologiques, variantes doctrinaires et militantes du Progrès, qui se sont chargés de procurer aux modernes une explication historique totale balayant les horizons du passé, du présent et de l'avenir – le programme utopique qu'ils comportent y formant la contrepartie d'une critique radicale de la société présente. Les Grands Récits de la modernité ont formé une narration avec un héros transcendant, l'humanité en marche, exorcisant la *déréliction* du présent confus et incertain» (Marc ANGENOT, *D'où venons-nous? Où allons-nous? : la décomposition de l'idée de progrès*, Montréal, Éditions Trait d'union, coll. «Spirale», 2001, p. 61). Une autre idée intéressante de Angenot est l'asymptote entre progrès technique et progrès moral (qui, selon Rousseau, s'opposeraient).

¹⁸ Henry BEYLE, dit STENDHAL, *Le rouge et le noir*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 2000, p. 577.

Bien que les paysans y soient décrits (sauf le républicain Niseron) de manière fort péjorative (ce sont des sauvages, des voleurs), il en est de même pour Montcornet, le grand propriétaire, ancien cuirassier qui ne se montre pas à la hauteur de la situation. Les bourgeois, ridicules mais triomphants, incarnent la force dominante prête à tout écraser sur son passage. La bourgeoisie de province, tantôt mesquine (*Pierrette*), tantôt superficielle (*Le curé de Tours*), tantôt désœuvrée et cupide (*La rabouilleuse*), n'avait jamais été décrite comme une force économique en tant que classe. Balzac convient que la lie de la société existe aussi en campagne. Comme l'affirme Marie-Caroline Vanbremeersch, «la nouveauté de Balzac est de montrer la puissance de l'organisation bourgeoise venue de la terre, et sa capacité à nouer des relations interstitielles pour soutenir sa volonté de remplacer les anciennes élites locales¹⁹». On note donc, dans *Les paysans*, publié au moment de la rédaction du *Cousin Pons*, le même pessimisme – fatalisme serait plus juste – que dans ce dernier. La lutte des classes, causée par un misérabilisme croissant, est le fruit d'une longue dégradation de l'état des campagnes, initialement sous le joug quasi féodal de la grande propriété.

L'utopie change de place dans l'ordre de la narration : si elle tient lieu d'aboutissement idéologique et narratif dans *Le médecin* et *Le curé*, elle sert de point de départ dans *Les paysans*. Le domaine des Aigues, décrit dans une missive d'un registre onirique, figure donc comme une dernière illusion, vite évincée, que cultivent les gens de la capitale sur les vertus de la campagne et le faste des dernières grandes propriétés aristocratiques. Paradoxe entre la description que fait Félix Davin dans l'«Introduction» aux *Études de mœurs* et ce que représentent idéologiquement les *Scènes de la vie de campagne*, qui sont, en fait, la dénonciation d'un des plus gros problèmes auxquels a

¹⁹ Marie-Caroline VANBREMEERSCH, *Sociologie d'une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*, Paris, L'Harmattan, coll. «Logiques sociales», 1997, p. 285.

donné naissance la Révolution : le combat pour la propriété, à la fin duquel les bourgeois savent le mieux tirer leur épingle du jeu. Comme l'avait fait remarquer Georges Lukács, «la naissance des fortunes bourgeoises dans la tempête de la Révolution française par l'appropriation de biens nationaux, par la spéculation sur l'argent dévalué par la mise à profit usuraire du manque de marchandises, de la faim, par des livraisons plus ou moins frauduleuses à l'armée, etc., voilà pour Balzac un problème central dans l'histoire de la société française²⁰». Le chronotope de l'utopie est encore modifié et touche davantage à l'idylle qui, poussée à l'extrême, prend vite les caractéristiques de l'ironie. Nous sommes loin du traité politique énoncé par une bourgeoisie militaire contre l'individualisme, mais plutôt dans un âge d'or à la Rousseau.

Dans son analyse, Lukács occultait ce qui fait la littéarité du texte : son esthétique, la psychologie – plus fouillée dans le cas des paysans – des personnages et le phénomène de glissement des types balzaciens conventionnels. *Les paysans*, dernier roman des *Scènes de la vie de campagne*, est le laboratoire d'un véritable travail de subversion du genre idyllique – et, par extension, de l'utopie – et devient, en ce sens, un exemple frappant de la littérature du désenchantement, tout comme *Le cousin Pons*, roman écrit peu de temps avant. Il s'agit d'un compendium, pourrait-on dire, de tout ce qui constitue l'esthétique balzacienne : digressions, nombreuses atteintes à la linéarité du récit (sous forme principalement d'analepses sur la Révolution et de portraits physiques et moraux de personnages). Balzac effectue un retour idéologique sur 1789 et un retour formel au roman historique et ethnologique, tels qu'en témoignent les nombreuses similitudes avec *Les chouans* (1829). Décrits dans ces deux romans comme des êtres inhumains, les paysans, maîtres de leur territoire, mènent une lutte hors des conventions militaires.

²⁰ Georges LUKÁCS, *Balzac et le réalisme français*, p. 29.

La chaumière et le château

En France, la vie de château est une véritable chimère, car elle y est impossible.
– Honoré de BALZAC²¹.

Dans la première ébauche des *Paysans*, «Le grand propriétaire» (1833), l'antagonisme entre les bourgeois de La Ville-aux-Fayes et le marquis de Grandlieu aboutit à un dénouement plus optimiste – la restauration du château et du domaine – que les affrontements autour du domaine des Aigues. On retrouve dans ce court texte les thèmes récurrents des *Scènes de la vie de campagne*. D'une part, l'influence de l'Angleterre, où le comte de Grandlieu, fils du marquis, a passé plusieurs mois et d'où il a ramené non seulement des œuvres d'art mais aussi le désir de restaurer complètement le château d'Ars. D'autre part, le conflit entre la bourgeoisie et la noblesse met l'accent sur l'éviction de cette dernière des campagnes en ces années de Restauration : «Il existait deux choses contrastantes : la ville et le château, le château, qui valait dix fois la ville, la ville qui, sujette au château, l'écrasait par le nombre» (P : 459). Dans ce scénario très manichéen, où s'opposent ville et château, le grand propriétaire triomphe des bourgeois de la Ville-aux-Fayes qui, pourtant, s'étaient constitués une dynastie et une économie prospère. Balzac, avec *Les paysans*, inverse la perspective à plus d'un point de vue :

²¹ Honoré de BALZAC, «De la vie de château», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 773. Dans cet article équivoque sur la question de la grande propriété, paru dans *La Mode* le 26 juin 1830, Balzac, après avoir vanté le faste des châteaux construits sous l'Ancien Régime en énumérant les excès de l'aristocratie anglaise, dénonce, avec un élan quasi philanthropique, le fossé que toutes ces richesses creusent entre les riches et les pauvres : «Autrefois, lorsque des archevêques avaient cinq cent mille livres de rentes, que Louvois disait en être à son quatorzième million en bâtissant Meudon, que Maurice habitait Chambord, que Choiseul construisait Chanteloup, que M. Dupin vivait à Chenonceaux, la vie de château existait en France dans toute sa pureté. M. de Chalais tuait impunément des paysans, et Louis XV, effrayé de ce développement de la vie de château, disait en signant pour la cinquième fois des lettres de grâce : 'J'en accorderai à son meurtrier'. Il faut nous souvenir que ces saturnales de l'oligarchie amènent des révolutions, que l'extrême luxe produit l'extrême misère» (*Ibid.*, p. 775). L'auteur du «Droit d'aînesse» (1824) effectuait déjà une mise en garde quant à l'avènement inexorable de la petite propriété et de l'égalisation des fortunes tout en se montrant sensible à la misère croissante..

l'hégémonie de la bourgeoisie occulte la vision polarisée de la politique, alors réduite à l'opposition entre libéraux et ultras. Enfin, dans «Le grand propriétaire», Balzac, contrairement à ses habitudes, donne un rôle aux événements de 1789 :

Ainsi le prodigieux accroissement de la petite ville s'explique par le mouvement révolutionnaire de 1789; mais la Révolution n'y fit aucun ravage; le souvenir de la protection des Grandlieu préserva le vieux marquis de toute offense. Les bourgeois se contentèrent d'avaloir les biens du clergé, de s'emparer du pont et des chemins [...].²²

Le marquis de Grandlieu se montre beaucoup plus astucieux que le général Montcornet. Dans une démarche semblable à celle de Benassis pour s'appropriier tous les notables du Dauphiné, Grandlieu fait preuve d'une «bonhomie machiavélique» en cachant aux bourgeois l'existence de son fils, émigré en Angleterre. La Restauration et, avec elle, le retour du Roi, assurent une fois pour toutes la suprématie du vieil aristocrate dans le Berry²³. «C'est dans un raccourci qui vise l'une de ces situations de 'révolution rampante' qu'a connue la Restauration que Balzac oppose le mieux dans *Le Grand Propriétaire* [...] deux conceptions du patriotisme [...] : 'la haine des Bourgeois contre le château devint une passion patriotique', écrit-il à propos de la coalition qui se forme pour obliger le marquis de Grandlieu à partir²⁴». Balzac suivra cette dernière tangente dans *Les paysans* et signalera la disparition de cette deuxième forme de patriotisme : «Quant au marquis de Grandlieu, 'son séjour en Angleterre lui avait donné le goût des

²² Honoré de BALZAC, «Le grand propriétaire» [publié en annexe], dans *Les paysans*, p. 458.

²³ Les grands bouleversements politiques sont non seulement mentionnés mais «L'année 1814 changea subitement les dispositions de la bourgeoisie de la Ville-aux-Fayes envers le château. La Restauration dessina nettement les positions respectives de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple, et il s'ensuivit deux partis : les royalistes, qu'on nomma les ultras, des constituants, qui s'appelèrent les libéraux. Les libéraux mirent dans leurs rangs les Bonapartistes, les républicains et le peuple. Les royalistes restèrent seuls, avec la confiance que leur donnaient les principes d'ordre et de stabilité, le clergé devint l'appui du trône; de là, deux partis formidables en France, l'un, armé du pouvoir, l'autre, armé de la presse» (P : 460).

²⁴ René-Alexandre COURTEIX, *Balzac et la révolution française. Aspects idéologiques et politiques*, Paris, PUF, 1997, p. 183.

magnificences de la vie de château et ce patriotisme éclairé qui s'occupe de la grandeur et des améliorations du pays²⁵».

L'amorce des *Paysans* contient plusieurs allusions au passé récent. Dans sa lettre, qui sert d'incipit au roman, Blondet compare les Aigues à l'Arcadie. Il situe géographiquement cet âge d'or au milieu de trois villes bourgeoises. Alors que dans *Le curé*, la description du château ne survient qu'au quatrième chapitre, elle sert d'incipit aux *Paysans*. Après la description foisonnante du parc et du domaine des Aigues, Blondet adopte un ton plus pamphlétaire pour aborder la question de la propriété. Ici se crée une certaine ambivalence. En effet, Blondet, qui essaie de plaire aux partisans et aux opposants de la grande propriété, fait mention des excès et de la vie dissolue des grands propriétaires : «Le château est toujours à l'époque symbole de la débauche aristocratique en même temps qu'objet à sauvegarder en tant que monument historique²⁶». À la description des différentes pièces du château, imprégnées d'un luxe excessif, succède un commentaire où transparaissent les opinions monarchistes de Balzac. La description du château est l'occasion pour le narrateur de formuler une critique des temps présents. L'époque, sublime, de la monarchie triomphante s'oppose au trivial, caractéristique de l'époque industrielle :

De prétendus philosophes, qui s'occupent d'eux en ayant l'air de s'occuper de l'Humanité, nomment ces belles choses des extravagances. Ils se pâment devant les fabriques de calicots et les plates inventions de l'industrie moderne, comme si nous étions plus grands et plus heureux aujourd'hui que du temps de Henri IV, de Louis XIV et de Louis XV qui tous ont imprimé le cachet de leur règne aux Aigues. Quel palais, quel château royal, quelles habitations, quels beaux ouvrages d'art, quelles étoffes brochées d'or laisserons-nous? Les jupes de nos grand-mères sont aujourd'hui recherchées pour couvrir nos fauteuils. Usufruitiers égoïstes et ladres, nous rasons tout, et nous plantons des choux là où s'élevaient des merveilles (P : 45).

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Sibgrit SWAHN, *Le pourquoi du récit : étude d'un roman inachevé de Balzac, Les paysans*, Uppsala, Uppsala University Library, 1999, p. 82.

Dans ce passage, Balzac dénigre les philanthropes et autres humanistes, créations du XIX^e siècle, pour ensuite s'attaquer à la modernité dans son ensemble, qui ne procurera aux générations futures que des médiocrités. Dirigée contre les bourgeois, auxquels il reproche de rendre trivial le patrimoine légué par l'aristocratie, cette diatribe est couronnée d'une de ces fameuses antithèses qui opposent «choux» et «merveilles». La grande valeur du château, apportée par le temps, lui octroie sa qualité de chronotope. En effet, ce «château signé 1560» renferme les marques d'une époque de trois siècles²⁷. La tradition littéraire du château féodal date de l'époque des romans de jeunesse, plus particulièrement celle du roman noir (*L'Héritière de Birague*). Les vestiges de l'Ancien Régime traversent aussi le reste de l'œuvre balzacienne : que l'on pense au château de la Vivetière (*Les chouans*), à celui des du Guénic (*Béatrix*) ou encore à celui de Laurence de Cinq-Cygne (*Une ténébreuse affaire*), autant de monuments qui, parce qu'ils renferment plusieurs marques du temps, ont valeur de chronotope.

La lettre de Blondet se termine par une imbrication de récits qui implique un troisième niveau de narration : des analepses dans la lettre. «Voici l'histoire de mon Arcadie», déclare le journaliste. Le mythe de l'âge d'or est ainsi mêlé à l'histoire contemporaine, ce qui confère à ce dernier événement une dimension mythique. Le premier micro-récit a pour sujet l'arrivée aux Aigues de Mlle Laguerre, une «impure de l'Ancien Régime», ancienne cantatrice venue expier à la campagne les excès de sa jeunesse. Arrivée en catastrophe à l'âge de cinquante-trois ans aux Aigues, celle qui vécut par la suite «comme une sainte» fut accueillie avec respect et déférence par les paysans lors d'une scène qu'on croirait d'une autre époque. Cet épisode, dont le

²⁷ Dans ce passage, Balzac décrit le saccage qui a lieu dans ces sites historiques : «Hier, la charrue a passé sur Persan qui mit à sec la bourse du chancelier Maupeou, le marteau a démoli Montmorency qui coûta des sommes folles à l'un des Italiens groupés autour de Napoléon; enfin, le Val, création de Regnault-Saint-Jean-D'Angély, Cassan, bâti pour une maîtresse du prince de Conti, en tout quatre habitations royales [...]» (P : 45).

dénouement est un véritable tableau de l'idylle paysanne, montre la dévotion qu'inspiraient jadis les représentants de la noblesse aux paysans :

Un soir, par un désespoir d'amour, elle se sauve de l'Opéra dans son costume de théâtre, va dans les champs, et passe la nuit à pleurer au bord d'un chemin. (A-t-on calomnié l'amour au temps de Louis XV?) Elle était si déshabituée de voir l'aurore, qu'elle la salue en chantant un de ses plus beaux airs. Par sa pose, autant que par ses oripeaux, elle attire des paysans qui, tout étonnés de ses gestes, de sa voix, de sa beauté, la prennent pour un ange et se mettent à genoux autour d'elle. Sans Voltaire, on aurait eu, sous Bagnole, un miracle de plus (P : 47-48).

Par voie de syllogisme, nous parvenons à la conclusion que l'Ancien Régime est un âge d'or. Mlle Laguerre en incarne aussi bien le faste et les excès que la déchéance. Elle représente également le «salut» que renferment les campagnes, qui est traité de manière bien ironique par la suite par l'auteur du *Curé* et du *Médecin*. Comme Véronique Graslin et La Fosseuse, pour qui la communion avec la nature était aussi un baume, «Mlle Laguerre a vécu d'une manière irréprochable, et ne peut-on pas dire comme une sainte, après sa fameuse aventure» (P : 47) :

Ces femmes vivent avec les fleurs, avec la senteur des bois, avec le ciel, avec les effets du soleil, avec tout ce qui chante, frétille, brille et pousse, les oiseaux, les lézards, les fleurs et les herbes [...] elles aiment si bien qu'elles oublient les ducs, les maréchaux, les rivalités, les fermiers généraux, leurs Folies et leur luxe effréné, leurs strass et leurs diamants, leurs mules à talons et leur rouge pour les suavités de la campagne (P : 46).

L'Opéra, véritable simulacre propre aux temps pré-révolutionnaires, poursuit son action illusoire, tel que le laisse transparaitre également la description que fait Blondet du domaine dans sa lettre. L'entente de Mlle Laguerre avec les paysans, à qui elle laisse le droit de glaner où bon leur semble, et ce, avec la complicité de Gaubertin, n'est qu'illusion d'harmonie et camoufle le problème croissant de la paupérisation de la classe paysanne et de la menace qui plane sur la grande propriété. Il est intéressant de noter la dimension onomastique du patronyme de l'ancienne propriétaire des Aigues, nom qui

dénonce la guerre sous-jacente entre paysans et grands propriétaires fomentée par l'intendant Gaubertin. La première partie du roman s'intitule «Qui terre a guerre a²⁸». Ce sous-titre désigne l'antagonisme auquel se livrera surtout Montcornet, ancien général qui tentera d'éradiquer, par la seule force, insuffisante, de la loi, les actes illicites que commet cette «canaille», ces «Lilliputiens» sur sa propriété. En France, sous la Restauration, le système judiciaire renferme bien des lacunes et reste sans signification pour les paysans analphabètes :

Quel philosophe oserait nier qu'une tête tombe aujourd'hui dans tel département, tandis que dans un département voisin une autre tête est conservée, quoique coupable d'un crime identiquement le même, et souvent plus horrible? On veut l'égalité dans la vie, et l'inégalité règne dans la loi, dans la peine de mort?... [...] En France, pour vingt millions d'êtres, la loi n'est qu'un papier blanc affiché sur la porte de l'Église, ou à la Mairie. De là, le mot *les papiers* employé par Mouche comme expression de l'Autorité. Beaucoup de maires de canton (il ne s'agit pas encore des maires de simples communes) font des sacs à raisin ou à graines avec les numéros du *Bulletin des Lois* (P : 201-202).

Cuirassier et général d'armée sous l'Empire, Montcornet avait pour père un vendeur de tissu du faubourg Saint-Antoine. À l'instar des parvenus de *La comédie humaine*, il accède à la haute société grâce à sa femme, née Troisville. Notons au départ l'ambiguïté du terme «cuirassier», qui connote à la fois la bravoure et la balourdise et le patronyme qui contient, comme celui de sa prédécesseuse, un sème de la guerre (cornet), mais qui réduit celui qui le porte à sa voix tonitruante. Le général, malgré ses éclats, demeure impuissante devant les assauts des paysans et bourgeois. On souligne d'ailleurs plus loin son «manque d'esprit et de portée». Le général partage certaines caractéristiques avec le commandant Hulot des *Chouans*, courageux mais incapable de

²⁸ Sigbrit SWAHN souligne le lien entre ce titre et un intertexte, les *Géorgiques* de VIRGILE, plus particulièrement les vers de la fin du premier chant : «Car chez les humains la loi divine du juste et de l'injuste est ruinée, tant il y a de guerres par le monde, tant de formes prises par le crime. La charrue n'a plus les honneurs qu'elle mérite, les champs sont laissés en friche, parce qu'on leur prend les cultivateurs, et les faux recourbées sont fondues pour devenir épées rigides» (Paris, Les Belles Lettres, coll. «Classiques en poche», 1998, p. 36-37, cité par Sigbrit SWAHN, «Poétique des *Paysans*», *L'Année balzacienne*, 1999(1), p. 223-224).

déjouer la ruse paysanne : ces deux officiers s'avèrent utiles au front, mais ne comprennent rien aux mœurs et aux tactiques utilisées dans les campagnes. Contrairement à Mlle Laguerre, qui avait noué, dès son arrivée, une bonne relation avec les paysans, pour lesquels elle était devenue une «mère»²⁹, Montcornet, surnommé par eux le Tapissier, n'est à leurs yeux qu'un parvenu, ce qui diminue considérablement son autorité. Malgré son alliance avec les Troisville, Montcornet reste isolé de la noblesse; il n'est reçu ni chez les Vandenesse, ni chez les Nucingen, ni chez les Beauséant ni dans quelque autre salon parisien. Le seul avantage que lui confèrera son passé de cuirassier sous l'Empire sera d'être épargné à trois reprises par Bonnébault, qui lui avouera son incapacité à tuer un ancien serviteur de Napoléon³⁰. Cette attitude du paysan rejoint celle des protégés du docteur Benassis. Il existe cependant une incohérence dans le comportement des paysans qui ont attenté à la vie de Michaud lui aussi un ancien serviteur de Napoléon.

²⁹ «Le pays a perdu sa mère» (P : 160), s'exclame Courtecuisse lors d'une conversation avec Gaubertin. Véronique Graslin était, elle aussi, la mère des habitants de Montégnac. Le comportement des paysans du roman éponyme n'est pas comparable à ceux des paysans des romans utopiques, car ils se permettent de glaner les bois de leur maîtresse.

³⁰ Comme nous l'avons constaté avec notre analyse du *Médecin*, le mythe de Napoléon subsiste chez la population rurale. Même aux lendemains de 1848, les votes napoléoniens demeurent majoritaires chez la classe paysanne, tel que Karl MARX l'énonce dans son analyse du *Dix huit Brumaire*, Paris, Messidor, 1984, p. 188-197) : «Pour Marx, ces votes napoléoniens à forte dominante paysanne s'expliquent aussi par les effets politiques des conditions d'existence de la paysannerie; l'isolement géographique, l'isolement mental que favorise la petite propriété paysanne, la 'parcelle' engendrent spontanément une attitude de délégation de pouvoir à l'égard de l'exécutif. [...] Pierre Lévêque étudiant la Bourgogne a fort bien montré l'enthousiasme napoléonien qui y régna lors des élections de 1852 et la force d'un bonapartisme populaire égalitaire qui s'accompagnait d'une totale délégation de pouvoir, impliquant même la renonciation au droit d'élire les députés et conseillers généraux» (Raymond HUARD, *Le suffrage universel en France. 1848-1946*, Paris, Aubier, 1991, p. 17).

***Les paysans* : roman, «drame» et «étude»**

Visionnaire, Balzac illustre la révolte larvée du peuple et préfigure, contrairement à ce que craignaient les notables dans *Le curé*, son écrasement par la bourgeoisie. Certes, *Les paysans* est composé de plusieurs schémas actantiels et de plusieurs chronotopes provenant de plusieurs horizons littéraires, mais il est facile d'y déceler une trame narrative principale : le meurtre, longuement fomenté, de Michaud et la lente appropriation des Aigues par les bourgeois de Saumure et de la Ville-aux-Fayes ou, pour employer les mots de Lukács, la «tragédie de la grande propriété aristocratique en train de mourir³¹». Il est difficile de situer idéologiquement *Les paysans*, ce qui tend à confirmer son statut de roman – en fait, il y a une plus grande part de littéarité dans *Les paysans* que dans les deux romans balzaciens précédents – et non d'essai ou de traité d'histoire.

Toutefois Balzac dévoile, dans sa préface, une démarche esthétique – il qualifie son roman à la fois d'*étude* et de *drame*³² – des plus erratiques. Tout en voulant décrire une réalité historique quasi contemporaine et presque évanescence, Balzac choisit un type de composition qui se rapproche de l'étude de mœurs, fort en vogue entre 1829 et 1836, tel que l'a analysé et montré Marie-Ève Thérénty. Ce type d'écrit se fonde moins sur l'action ou la progression d'une intrigue que sur le souci de décrire une galerie de personnages dans leurs milieux respectifs. Dans l'étude de mœurs, «le personnage n'évolue pas selon une grille chronologique mais le texte défile selon une logique spatiale qui correspond à l'observation du spectateur. La narration disparaît au profit de

³¹ Georges LUKÁCS, *Balzac et le réalisme français*, p. 16.

³² Stéphane VACHON s'est penché sur la signification du mot 'drame' (ce qui constitue la matière du roman, l'intrigue, et qui l'associe au théâtre) à partir du commentaire métalittéraire qui inaugure *Le Père Goriot* : «'Ah! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman'. Pour peu qu'on ne l'écarte pas du revers de la main pour cause d'ironie, cet énoncé célèbre engage quelques-uns des problèmes les plus vertigineux de la poétique romanesque et de l'histoire littéraire. Qu'est-ce que 'ce drame'? Qu'est-ce que 'ce drame' qui 'n'est ni une fiction, ni un roman'? Qu'est-ce que ce roman qui affirme son existence dans sa dénégation?» («Le (mot) drame du *Père Goriot*», *Poétique*, 1997, p. 323).

l'exercice de style³³». C'est par souci de réalisme que se fait cette étude du quotidien par le détail, qui tend à se dissocier du texte littéraire. La chose, qui a l'envergure d'une affaire sociale et non pas seulement judiciaire, est en effet fort complexe; ce «drame», qui pourrait être celui de l'assassinat de Paul-Louis Courier pourtant dévoué à la cause paysanne et au morcellement des anciens domaines nationaux (Chambord, par exemple), renferme les questions de la division de la propriété et de la pertinence d'un paternalisme envers une classe maintes fois frustrée par l'histoire. Balzac, dans *Les paysans*, dispose à travers des éléments de l'intrigue, des portraits, des analepses et des essais.

Les digressions n'empêchent pas le tracé d'une intrigue assurant une tension dramatique indéniable. En effet, ces exposés théoriques que sont les «précis» surgissent au gré des événements de l'intrigue ou en fonction de la présentation des personnages. Par exemple, l'altercation entre la vieille Tonsard et le garde Vatel autour du fagotage illicite, débute au chapitre IV pour ne se poursuivre qu'au chapitre XII. En plus de ralentir la progression de la diégèse (le temps du récit premier ne comporte que deux jours) et de la morceler, elles permettent de voir les causes.

Dès 1834, Balzac a choisi, pour sortir des ornières du roman noir et prêter tant soit peu de crédibilité au genre romanesque, de donner à son œuvre, jusque-là intitulée *Études sociales*, une facture analytique. Les «détails» requis par l'histoire des mœurs prennent le pas sur l'épouvante : «[...] tant de détails mêlés à ce drame doublement terrible et si cruellement ensanglanté» (P : 32). Ce désir de vraisemblance, qui se traduit par une dimension scientifique factice³⁴, définira aussi le style de l'«Avant-propos» de *La*

³³ Marie-Ève THÉRENTY, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2003, p. 489.

³⁴ Admirateur du Balzac peintre de la société de son temps, Aldous HUXLEY a cependant critiqué son ignorance en matière scientifique. L'auteur de *Brave New World* soupçonnait l'auteur de *La Comédie humaine* d'avoir voulu avant tout suivre cette mode qu'était devenu à cette époque le spiritualisme catholique : «Par nature plein de verve, cynique et sceptique (*plus il vit, plus il doute*), il pouvait se transformer, à l'occasion, par vive force de suggestion, en un pratiquant à la mode, un Swedenborgien à la

comédie humaine, où sont énumérés plusieurs hommes de science des XVIII^e et XIX^e siècles. Dans le but de légitimer son projet d'écriture, Balzac s'est servi des sciences naturelles – plus particulièrement de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire – pour donner du poids à son propos et à son entreprise romanesque³⁵. Que la connaissance de l'œuvre de ces scientifiques ait été approfondie ou non par Balzac, il faut rappeler que cette science n'était qu'un moyen parmi tant d'autres pour parvenir aux effets narratifs souhaités ainsi qu'au statut convoité d'historien.

La préface des *Paysans* contient ce déni du romanesque, ce repli de Balzac à l'intérieur des frontières du positivisme. C'est pourquoi ce dernier – il se contredira par la suite – précise qu'il n'y sera pas question d'un drame mais bien d'une «ÉTUDE». Le narrateur fait donc connaître ses intentions : il ne propose pas un «drame de chambre à coucher» : «Non, le drame ici n'est pas restreint à la vie privée, il s'agit ou plus haut ou plus bas» (P : 54). Bien qu'il caresse le même projet énoncé par Jean-Jacques Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*³⁶, celui de refléter fidèlement son époque, il choisira de feindre l'objectivité; l'«ÉTUDE» prend donc la place des «lettres», la «littérature éclectique»

mode. La superstition naturelle à tous les sceptiques (pour un Pyrrhonien tout absolument est possible) vint ici à son secours. De plus, comme la plupart des grands hommes, il était un peu charlatan; il aimait impressionner ses lecteurs, il aimait leur dire la réponse à l'énigme de l'univers – directement de la bouche du cheval, pour ainsi dire (pour un tuyauteur philosophique, Swedenborg et Boehme sont d'une manière évidente des vainqueurs)» (*Letters*, Londres, éd. Grover Smith, Chatto et Windus, 1969, p 324, cité par Charles DÉDÉYAN, «Aldous Huxley et Balzac», *L'Année balzacienne*, 1984, p. 309).

³⁵ «Par son inventivité et sa richesse narrative le roman balzacien brouille les cadres scientifiques qu'il invoque et déborde de toutes parts les professions de foi scientifiques qu'il affiche. Si, comme on l'a montré, certaines constantes apparaissent dans son traitement du monde social, on ne saurait véritablement démêler, sans réduire la puissance de l'écrivain et la force de son récit, ce qui relève de la typologie buffonienne, du structuralisme cuviérien, du vitalisme lamarckien, de la morphologie transcendante de Geoffroy – positions jugées à son époque incompatibles, mais dont Balzac paraît s'inspirer tour à tour dans la présentation des milieux, des personnages et des situations qu'il évoque avec l'inconstance d'un créateur qui assimile pour les faire siennes des thèses parfois contradictoires, et que traversent les idées et les inspirations» (Claudine COHEN, «Balzac et l'invention du concept de *milieu*», dans Philippe DUFOUR, Nicole MOZET [dir.], *Balzac géographe. Territoires*, Saint-Cyr-Sur-Loire, Christian Pirot, coll. Balzac», 2004, p. 32).

³⁶ Rousseau avait écrit, au début de *La Nouvelle Héloïse*, «J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres». Ne puis-je pas vous dire, à l'imitation de ce grand écrivain : J'étudie la marche de mon époque, et je publie cet ouvrage» (P : 31).

remplace la «littérature des Idées». Parallèlement à ce souci de vérité³⁷, il demeure toujours conscient – et prisonnier, dirait-il – de son statut de romancier (qui reste, encore une fois plus suggéré qu'avoué). Soucieux d'attiser l'intérêt de son lectorat, il dramatise déjà cette «ÉTUDE», qui devient un projet périlleux, car le Peuple a été peu abordé par la «prudente» gent écrivaine. L'étude devient une intrigue, celle de la lutte entre paysans, bourgeois et nobles. Balzac compte bien ajouter un bémol à la déification dont fait l'objet la masse en mettant au cœur de son roman «la conspiration permanente de ceux que nous appelons encore les faibles contre ceux qui se croient les forts, du paysan contre le riche [...]» (P : 31). *Les paysans* est donc comparable à une opération de démystification, un ouvrage prophétique ayant une valeur documentaire puisqu'il est destiné au «législateur de demain». Néanmoins, ce roman ne renferme pas de projet de société comme c'était le cas pour *Le médecin et Le curé*.

La nature théâtralisée : un âge d'or onirique

Aux Aigues, 6 août 1823.

Toi qui procures de délicieux rêves au public avec tes fantaisies, mon cher Nathan, je vais te faire rêver avec du vrai. Tu me diras si jamais le siècle actuel pourra léguer de pareils songes aux Nathan et aux Blondet de l'an 1923! (P : 35)

– Honoré de BALZAC

L'arrivée de Blondet aux Aigues, qui se situe seulement à cinquante lieues – distance dérisoire physiquement mais ô combien considérable sociologiquement – de Paris, est un calque des arrivées de Genestas et de Véronique Graslin dans leurs cantons

³⁷ À la même époque (1845), Balzac écrit dans la préface à la troisième édition des *Chouans* : «Aujourd'hui, je ne veux faire que deux remarques. La Bretagne connaît le fait qui sert de base au drame; mais ce qui se passe en quelques mois fut consommé en vingt-quatre heures. À part cette poétique infidélité faite à l'histoire, tous les événements de ce livre, même les moindres, sont entièrement historiques; quant aux descriptions, elles sont d'une vérité minutieuse» (Honoré de BALZAC, *Les chouans*, Paris, Librairie générale française, 1983, p. 461).

utopiques respectifs. La description du château des Aigues et de la nature qui l'entoure comporte plusieurs similarités avec celle du château de Montégnaç : soleil couchant, arbres en forme de cathédrale, île factice sur laquelle a été bâtie une Chartreuse, les tons ocres et rouille, la figure de la mosaïque. Le premier chapitre esquisse une utopie d'une tout autre facture que celles dépeintes dans les deux autres romans, inspirées des théories saint-simoniennes, caractérisées par un libéralisme modéré, mêlant l'industrie à la notion de progrès moral. L'utopie des Aigues telle que décrite par Blondet – ce dernier qualifie les Aigues tour à tour d'Arcadie, d'Éden et de paradis – se tourne résolument vers un âge d'or, comme si Balzac s'était replié définitivement sur le passé après des essais infructueux de rallier les forces économiques avec le retour à une forme acceptable de hiérarchisation sociale. L'Arcadie renvoie au roman pastoral ainsi qu'à une partie de *L'Énéide* de Virgile et du *Télémaque* de Fénelon. Il est également possible que l'Arcadie à laquelle fait référence Blondet renvoie au roman du même nom de Bernardin de Saint-Pierre³⁸, suite logique à l'intertextualité avec *Paul et Virginie* dans *Le curé*.

La «description *hédoniste*³⁹» des Aigues est faite sous forme épistolaire, forme qui rappelle l'incipit du *Lys dans la vallée*, où Félix de Vandenesse relate à Nathalie de Manerville ses déboires amoureux⁴⁰. Assurée par un narrateur second en la personne d'un journaliste royaliste, cette entrée en matière présente le point de vue parisien sur la campagne, plus particulièrement sur la vie de château qu'on y mène. En outre, cette

³⁸ *L'Arcadie* de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE s'inspire beaucoup des *Télémaque* (Homère, Fénelon) et de *L'Énéide* (Virgile). Bernardin de Saint-Pierre croit à un ordre politique qui suivrait l'ordre de la nature, à une République gouvernée selon les lois de la nature, à la vertu et à l'agriculture comme base de la félicité publique. Les Arcadiens sont de paisibles laboureurs dédaigneux de l'or et de l'argent, ignorant les serviteurs et les esclaves («Introduction» de Raymond TROUSSON, Genève, Slatkine Reprints, 1980).

³⁹ Georges JACQUES, *Paysages et structures dans La comédie humaine*, Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1976, p. 196-202. La description hédoniste, selon la terminologie de Georges Jacques, est faite pour le plaisir et traduit souvent une sensation euphorisante de la part du descripteur : «ce mystère enivre, il inspire de vagues désirs», écrit Blondet à Nathan (P : 39).

⁴⁰ *Le médecin* et *Le curé* renferment aussi des missives qui revêtent une importance certaine sur le plan narratif : Adrien annonçant la mort de Benassis à Genestas, Grossetête convainquant Véronique d'acquiescer Montégnaç et Gérard écrivant à Bonnet un manifeste contre la société louis-philipparde.

lettre ne fait pas que différer l'action mais permet, comme le précise le narrateur, une meilleure compréhension de la chronique qui se développera dans les prochains chapitres. Artefact conférant au texte une certaine vraisemblance, elle suscite également l'intérêt du lecteur en instaurant d'emblée un suspense : «Si, par un hasard miraculeux, cette lettre, échappée à la plus paresseuse plume de notre époque, n'avait pas été conservée, il eût été presque impossible de peindre les Aigues. Sans cette description, l'histoire doublement horrible qui s'y est passée, serait peut-être moins intéressante» (P : 53). Balzac installe ainsi le premier terme d'une dichotomie entre le passé ou l'âge d'or et la réalité économique des campagnes, entre l'idylle et l'anti-idylle. Ces deux paradigmes seront présents tout au long du roman et créeront une tension narrative. Le contenu de la missive, par son caractère presque irréel, fixe les assises d'une utopie qu'on devine révolue vers son opposé, c'est-à-dire cette âpre lutte pour la propriété entre trois camps antagonistes : les paysans, les bourgeois et un grand propriétaire issu de la noblesse d'Empire. Max Andréoli soulève aussi cette question de l'intertextualité avec une utopie aux accents bucoliques et champêtres, registre qui, normalement, aurait pu occulter les questions sociales : «La description du domaine dans la 'formidable lettre' est bien l'un des morceaux de bravoure de l'œuvre; et elle renvoie manifestement, au-delà de sa portée politique ou sociale, à un univers mythique, à un univers de l'utopie⁴¹».

C'est dans ce cadre paradisiaque que se dessine la ligne du temps, écrite sur les grilles du château, au bout de l'allée d'acacias. Mais le passage du temps trouve sa meilleure expression dans ce monument qu'est le château des Aigues. Aux yeux de ce «Parisien stupéfait» qu'est Blondet, les Aigues est un endroit où se mêlent l'Art et la Nature, un véritable décor d'opéra, où les artifices ont cependant été détruits par le temps,

⁴¹ Max ANDRÉOLI, *Lectures et mythes. Les Chouans et Les paysans d'Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 305.

envahis par la végétation et altérés par une usure naturelle. «Là, mon cher, point de symétrie», écrit Blondet à Nathan à propos du domaine de Virginie de Troisville. L'utopie des Aigues ne possède pas cette rigidité des formes qui est un des traits distinctifs de l'utopie normative, la plupart du temps urbaine. Constituée d'arabesques, d'ornementations excessives et de forêts luxuriantes, elle présente un désordre artistique : «Haie vive qui serpente», «arabesques» (à trois reprises), «filigranes aériens», «troncs enveloppés de lianes», «mouvements serpentins». Nature et art s'entremêlent jusqu'à devenir complices, répondant en cela à l'idée que se faisait Blondet – au-delà de sa stupéfaction initiale – de la campagne. «Ma foi, c'est presque aussi beau qu'un décor d'Opéra», s'exclame-t-il en remontant l'Avonne. Le mélange de nature et de culture trouvé dans la description du domaine des Aigues juxtapose une végétation luxuriante et une architecture ayant survécu au passage du temps. L'expression «cette nature luxuriante et parée» résume parfaitement le tableau que nous livre Blondet à travers son regard d'amant du Beau : une nature à la fois ébouriffée, laissée à elle-même mais également marquée par des traces humaines. Alors que Balzac fait prendre aux êtres humains les caractéristiques de leur milieu, les anthropomorphismes laissent croire à l'empreinte des êtres humains et de leur œuvre sur le domaine des Aigues : le large canal bordé de saules pleureurs fait penser à la «nef d'une immense cathédrale», la lumière du soleil couchant à des «vitraux flamboyants», le pampre de raisin «dont la délicatesse fait honte aux fabriques de dentelles», les arbres sont les «Invalides des héros de l'horticulture, tour à tour à la mode et oubliés, comme tous les héros», les arbres sont aussi «famille intelligente, à tiges gracieuses, d'un port élégant», ronces semblables à des cheveux follets, une pousse d'arbre «qui s'élève insolemment», de belles fleurs «qui baignent leurs pieds dans une eau dormante», «la tête en parasol des ormes» qui forment au-dessus d'une allée un «majestueux berceau».

Andréoli qualifie l'incipit des *Paysans* d'«ouverture réaliste⁴²». Nous lui donnons raison : il y a enracinement du récit dans l'espace et le temps selon les topoï de l'incipit réaliste. La description géographique des Aigues fait mention des quatre portes et de sa position stratégique :

La situation de cette terre, entre trois villages, à une lieue de la petite ville de Soulanges d'où l'on plongeait sur cet Eden, a peut-être fomenté la guerre et conseillé les excès qui forment le principal intérêt de cette scène. Si, vu de la grande route, vu de la partie haute de La-Ville-aux-Fayes, le paradis des Aigues fait commettre le péché d'envie aux voyageurs, comment les riches bourgeois de Soulanges et de La-Ville-aux-Fayes auraient-ils été plus sages, eux qui l'admiraient à toute heure? (P : 58).

Par la suite, la lettre dévie rapidement vers un univers onirique évoquant l'âge d'or du Versailles de l'Ancien Régime. D'emblée, le ton adopté est remarquablement atypique. Blondet, collaborateur au *Journal des Débats*, respecté dans le milieu et pourtant critique envers le pouvoir de la presse sous la Restauration⁴³, décrit à son collègue Nathan le domaine des Aigues. Il vient y voir, à titre d'amant, la comtesse de Montcornet (ou Virginie de Troisville), dans le cadre d'une relation qui remonte aux *Illusions perdues*⁴⁴. Le cynisme qui était alors de rigueur laisse place à une idéalisation du paysage et du «château quasi royal». Il y a tout lieu de croire que la description donnée par un Parisien ignorant de la réalité campagnarde soit là en guise de simulacre, de façade, pour rendre encore plus spectaculaire l'apparition de la réalité sordide qui sévit en Bourgogne. Pour Blondet, cette manifestation du XVIII^e siècle à l'époque de la

⁴² *Ibid.*, p. 305.

⁴³ Honoré de BALZAC, *Illusions perdues*, Paris, Presses Pocket, 1991, p. 344. Émile Blondet fait partie des plumes considérées que rencontre Lucien de Rubempré dans *Illusions perdues*. Il ne s'empêche pas de fustiger la presse et de dénoncer son immense pouvoir :

«– Les journaux sont un mal, dit Claude Vignon. On pouvait utiliser ce mal, mais le gouvernement veut le combattre. Une lutte s'ensuivra. Qui succombera?

– Le gouvernement, dit Blondet, je me tue à le crier. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartufe.

– Blondet! Blondet, dit Finot, tu vas trop loin : il y a des abonnés ici.

– Tu es propriétaire d'un de ces entrepôts de venin, tu dois avoir peur; mais moi je me moque de toutes vos boutiques, quoique j'en vive!».

⁴⁴ *Ibid.*, p. 342.

Restauration relève de la fiction : «Toi qui procures de délicieux rêves au public avec tes fantaisies, mon cher Nathan, je vais te faire rêver avec du vrai. Tu me diras si jamais le siècle actuel pourra léguer de pareils songes aux Nathan et aux Blondet de l'an 1923!» (P : 35). Le «vrai» a le pouvoir de «faire rêver», affirme le destinataire de la lettre. Le ton de Blondet signale que le changement de chronotope (du Paris de la Restauration au domaine des Aigues de l'Ancien Régime) s'accompagne d'une nouvelle disposition d'esprit. Le journaliste compare les Aigues aux «châteaux en Espagne» et à «l'oasis» [terme utilisé également dans *Le curé* pour qualifier Montégnac lors de l'arrivée de Véronique dans le canton] si souvent rêvée d'après quelques romans». Cette métaphore filée de l'utopie-idylle prendra la même tournure ironique dans les chapitres suivants, soit dès l'apparition des paysans, qui s'avèrent loin du type arcadien.

La lettre de Blondet, qui célébrait de manière ampoulée un monde digne d'un âge d'or, a pour rôle narratif de démoniser le paysan, dont les actions sont décrites dans les chapitres subséquents. Le dénouement du roman décrira la destruction du paysage effectuée par le paysan, qui découpe la nature en quadrillages, s'oppose aux courbes et aux arabesques qui dominent le domaine des Aigues.

D'après Bakhtine, «si dissemblables que soient les types et les variantes de l'idylle, ils ont tous, sous l'angle qui nous intéresse, certains traits communs, déterminés par leur relation générale à l'absolue unité des temps folkloriques⁴⁵». Fourchon – personnage que nous aurons l'occasion de décrire dans les détails ultérieurement – utilisera d'ailleurs la dimension folklorique que le citadin reconnaît au paysan pour duper ce dernier et pour déroger de l'idylle. Selon Bakhtine, on assisterait, dans la première moitié du XIX^e siècle, à la destruction du monde idyllique par le nouveau monde capitaliste. *Les paysans* présente la scène d'un corps à corps du paysan avec l'histoire,

⁴⁵ Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1978, p. 367.

défiant toute vision métaphorique pour s'installer définitivement dans la matérialité. «Nous avons ainsi cru pouvoir déceler dans le passage du roman pastoral académique au roman pastoral héroïque le remplacement d'un système de représentation fondé sur l'allégorie, par un autre prenant en compte une relation conflictuelle à l'historicité⁴⁶». L'affichage de ces anti-idylles, qui amène l'éviction des sèmes pacifiques de type sandien du tempérament des paysans, contribue largement à bâtir une image négative de l'habitant des campagnes. Bakhtine note que le peuple, dans l'idylle, possédait une sagesse dont manquait les classes plus élevées : «L'homme du peuple apparaît comme empreint de sagesse à l'égard de la vie et de la mort, sagesse oubliée par les classes dirigeantes⁴⁷». Par cette ironie, Balzac rejette l'utopie ainsi que l'idéalisation et l'infantilisation du peuple, effectuées par la classe dirigeante. En le mettant en contact avec la civilisation, il lui enlève aussi sa sagesse et sa vertu, célébrées par Michelet.

Dans l'épisode de la loutre, le vieux paysan se montre égal en esprit à Blondet, «ce maître de l'ironie» (P : 64), un des hommes les plus spirituels de Paris. Fait que Montcornet relève non sans plaisir : «Du moment où un homme d'esprit comme lui, reprit le général, s'est laissé enfoncer par le père Fourchon, un cuirassier retiré n'a pas à rougir d'avoir chassé cette loutre qui ressemble énormément au troisième cheval que la poste vous fait toujours payer et qu'on ne voit jamais» (P : 110). Au premier regard qu'il jette sur les Aigues, Blondet, de ses yeux d'artiste, voit un «tableau» qui renvoie aux images de la paysannerie dans la tradition de *Jocelyn* d'Alphonse de Lamartine ou de *François le Champi* de George Sand :

Au loin, se voit le premier tableau : un moulin et son barrage, sa chaussée et ses arbres, ses canards, son linge étendu, sa maison couverte en chaume, ses filets et sa boutique à poisson, sans compter un garçon meunier qui déjà m'examinait. En

⁴⁶ Françoise LAVOCAT, *Arcadies malheureuses : aux origines du roman moderne*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 23.

⁴⁷ Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, p. 377.

quelque endroit que vous soyez à la campagne, en quand vous vous y croyez seul, vous êtes le point de mire de deux yeux couverts d'un bonnet de coton. Un ouvrier quitte sa houe, un vigneron relève son dos voûté, une petite gardeuse de chèvres, de vaches ou de moutons grimpe dans un saule pour vous espionner (P : 37-38).

Ce tableau digne d'une pastorale est interrompu : les personnages s'activent, quittent leurs travaux et leur vertu se transforme en sournoiserie. Blondet ne voit encore rien de la réalité que renferme la forêt des Aigues : braconnage, glanage, commerce du bois. Contrairement à sa vision idéaliste et artistique des bois avoisinants, la forêt est tout ce qu'il y a de plus utile et terre-à-terre.

Les paysans: des bêtes civilisées

Les paysans montre la désagrégation du mythe de l'autarcie des campagnes – la perte des utopies – par la propagation des mœurs parisiennes en milieu rural. Pour André Vanoncini, l'homme de la sphère instinctive développe ses mauvais penchants au contact de la civilisation : «C'est le développement économique et culturel de la société qui éveille les appétits égocentriques de l'homme simple et finit par le lancer contre les hiérarchies établies du pouvoir et de l'argent⁴⁸». Le «sauvage» se défait de son incurie et se civilise, souvent à son propre détriment. La bande de Maxence Gilet dans le village d'Issoudun (*La rabouilleuse*) s'est attribué le nom des Chevaliers de la Désœuvrance. Balzac montre qu'au sortir de la pastorale, les paysans se frottent à la réalité capitaliste et deviennent les pions de la bourgeoisie spéculatrice.

Dans la Préface (P : 31-32), Balzac évoque le lieu commun voulant que le paysan, cautionné par le «vertige démocratique», nuise à la propriété en la morcelant. S'ensuit la réification de ce dernier : le travailleur de la terre est un «rongeur qui morcelle et divise le sol», un «élément insocial». Élément «créé par la Révolution», «ce Robespierre à une

⁴⁸ André VANONCINI, «Le sauvage dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 233.

tête et à vingt millions de bras travaille sans jamais s'arrêter, tapi dans toutes les communes». Retour, donc, aux racines du mal qu'est la Révolution de 1789, suivie et nourrie de 1830. Cette bête, suite aux effets de 1830, est «intronisé[e] au conseil municipal» ou encore «armé[e] en garde national dans tous les cantons de la France». Il faut exercer une méfiance constante, car les mutations sociales sont dangereuses. Le danger du paysan réside donc dans sa sournoiserie et dans le mystère dont il s'enveloppe.

Le Grand-I-Vert, sis aux pieds du château des Aigues, est relié métonymiquement avec les paysans comme l'étaient les chaumières des *Chouans* ou du *Médecin*. Antithèse du «Château» (titre du premier chapitre), la chaumière décrite dans *Les paysans* n'est plus symbole de monotonie et de conformisme, mais plutôt un lieu où se fomentent des projets anarchiques.

À partir de Juin 1848, révolution que les écrivains et la presse ont qualifiée d'hécatombe, les stéréotypes de la bestialité et de l'animalité étaient dirigés autant vers les prolétaires que vers les bourgeois⁴⁹. Il en est de même dans *Les paysans*, où les comparatifs animaliers servent à rendre les paysans hideux et les bourgeois ridicules. Pour aborder ce thème de la bestialité paysanne, il convient de retourner au roman historique *Les chouans*. Même s'il ne fait pas partie des *Scènes de la vie de campagne* mais bien des *Scènes de la vie militaire*, ce roman sur la troisième des guerres de Vendée (1799) partage plusieurs traits avec *Les paysans*, publié pourtant quinze ans plus tard. Première observation digne d'intérêt : les deux titres comportent un substantif désignant le peuple, qui prendra une place beaucoup plus importante que dans *Le médecin* et *Le*

⁴⁹ «On pourrait faire des volumes entiers avec les citations, qui ne se limitent pas au seul moment fort de Juin 1848 mais appartiennent au répertoire de la rhétorique contre-révolutionnaire et fleurissent particulièrement dans les situations de crise. Plus les conflits s'aggravent, moins on hésite, semble-t-il, à recourir à la bestialisation de l'adversaire, ce qui explique que, dans l'histoire de France moderne, jamais on n'a autant observé ce phénomène que lors de la grande Révolution, dans l'été 1848 et pendant la Commune de Paris. (De ce point de vue aussi, on en a retrouvé l'écho en mai 1968)» (Dolf OEHLER, *Le spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Paris, Payot & Rivages, coll. «Critique de la politique Payot», 1996, p. 30).

curé. Dans le cas des *Chouans*, l'intitulé n'est pas représentatif du contenu du roman : les contre-révolutionnaires bretons sont davantage des figurants formant une force historique que les acteurs principaux du roman. Dans le cas des *Paysans*, le choix du titre s'avère plus heureux : les habitants de La-Ville-aux-Fayes occupent une place de choix dans le roman. Même s'ils ne contrôlent pas les rouages de l'action, ils jouent un rôle déterminant, en tant qu'adjuvants, dans le dénouement du récit policier et dans la décision du général Montcornet de désertre les lieux.

Une deuxième similitude que partagent les deux romans est l'intention d'écriture. Dans les deux cas, les préfaciers signalent l'intention d'écrire un roman historique, qui sur les guerres de Vendée, qui sur la paysannerie sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Tandis que le premier décrit les paysans comme des êtres fanatiques et superstitieux prenant part à une intrigue policière, le second en fera les objets d'une étude entrecoupée de nombreuses digressions. Le roman policier des *Chouans*, où les Bretons contribuent à la cause du marquis de Montauran, fait place, en 1844, à un roman matérialiste sur les rapports réels ou à tout le moins vraisemblables entre paysans, bourgeois et grands propriétaires. La conscience sociale des paysans commence à poindre et le vocable contre-révolutionnaire fait place à un discours à la fois socialiste et proudhonien. L'intrigue policière prend une mince place et ne sert qu'à assurer le dénouement d'une intrigue qui n'est, somme toute, que bien secondaire⁵⁰. Balzac est avant tout un romancier qui, prétextant des vellétés d'historien (des mœurs), pollue la diégèse avec des digressions sous forme d'essais, de portraits ou de longues descriptions géographiques.

⁵⁰ Louis CHEVALIER nous reporte au schéma initial noté dans l'*Album* : «La lutte entre les paysans de la circonscription et un grand propriétaire dont ils dévastaient les bois – Le garde est tué, point de coupables. Un mendiant... des vieilles femmes, la racaille jalouse, le caractère du garde, de sa femme, le seigneur, etc.» («Préface» aux *Paysans*, *op. cit.*, p. 12).

Que la bestialité⁵¹ soit tout aussi présente dans les deux romans dénote que l'accès à la civilisation n'a rien changé dans la psyché du paysan. Il se produit tout de même deux changements majeurs : le folklore, qui définissait les paysans bretons, devient artifice dans *Les paysans*, un signifiant sans signifié. La religion, qui jouait un rôle prépondérant sous forme de rites et de superstitions dans *Les chouans*, a complètement disparu de la ville de Couche, qui se retrouve sans prêtre. Dans *Le médecin* et *Le curé*, la religion, représentée par les abbés Janvier et Bonnet, servait, rappelons-nous, à réprimer les mauvais penchants. Épurée de toute forme de superstition, la religion s'avère, dans ces deux romans, le principal agent d'ordre social. Alors que le crime chez *Les chouans* (prenons par exemple la torture infligée au capitaliste d'Orgemont par Marche-à-Terre et Galope-Chopine) est directement imputable aux traditions folkloriques de la paysannerie bretonne, la criminalité, chez les paysans de 1844, l'est en fonction de la lutte des classes et de l'intérêt individuel.

Selon Pierre Zima, «dans une société régie par les lois du marché, l'*ambivalence* des valeurs se cristallise et tend à aboutir à l'indifférence. En fin de compte, cette indifférence socioculturelle s'avère être celle de la *valeur d'échange*⁵²». Les paysans poursuivent le travail amorcé par les bourgeois : la disparition des symboles. La classe qui accusait un sérieux retard industriel est maintenant rattrapée par la dictature de cette valeur d'échange et connaît de mieux en mieux le langage capitaliste :

⁵¹ Dans *La jacquerie*, Prosper MÉRIMÉE avait revêtu ses paysans de peaux de loup. Le sujet de cette pièce de théâtre, parue en 1828, est la révolte des campagnes qui s'est déroulée en 1358. Balzac, après avoir étouffé, dans *Le médecin* et *Le curé*, la peur des révoltes populaires, présente, dans *Les paysans*, une nouvelle forme d'insurrection de la part des paysans, perçus comme des bêtes rusées et dangereuses. Mérimée choisit de mettre en scène ce sujet sciemment ignoré par les historiens de son temps : «Quant aux causes qui produisirent la Jacquerie, il n'est pas difficile de les deviner. Les excès de la féodalité durent amener d'autres excès. Il est à remarquer que, presque dans le même temps, de semblables insurrections éclatèrent en Flandre, en Angleterre et dans le nord de l'Allemagne» (Paris, Les Éditeurs français réunis, 1969, p. XVI).

⁵² Pierre V. ZIMA, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. «Connaissance des lettres», 1985, p. 26.

Les enfants, jusqu'à ce que l'État les leur arrache, sont des capitaux, ou des instruments de bien-être. L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées; il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale, mais si elle est profitable [...]. L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception. Les curieux demandent pourquoi? De toutes les raisons qu'on peut donner pour cet état de choses, voici la principale : par la nature de leurs fonctions sociales, Les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage auquel les invite leur union constante avec la Nature. Le travail, quand il écrase le corps, ôte à la pensée son action purifiante, surtout chez des gens ignorants. Enfin pour les paysans, la misère est leur *raison d'état*, comme le disait l'abbé Brossette (P : 88).

Fourchon est le premier paysan que rencontre Blondet lors de sa première visite des Aigues. Ce veuf, ancien fermier et instituteur, que la dive bouteille a mené tout droit à la mendicité, en sa qualité de seul homme lettré de Couches, en est le porte-parole officiel : «En peu de temps, de fermier le beau-père redevint ouvrier, mais ouvrier buveur et paresseux, méchant et hargneux, capable de tout comme les gens du peuple qui, d'une sorte d'aisance, retombent dans la misère» (P : 79). Le bagage culturel de Blondet contribue à fausser sa perception de la gent paysanne, qu'il associe a priori aux stéréotypes véhiculés par la littérature et l'art visuel en vogue au début du XIX^e siècle, qui en font un être exotique tout à fait étranger à la civilisation urbaine : «En examinant ce Diogène⁵³ campagnard, Blondet admit la possibilité de l'existence du type de ces paysans des vieilles tapisseries, des vieux tableaux, des vieilles sculptures, et «qui lui paraissait jusqu'alors fantastiques» (P : 62). «Voilà les Peaux-Rouges de Cooper, se dit-il, il n'y a pas besoin d'aller en Amérique pour observer des Sauvages» (P : 63). Cette ironie a pour effet d'éclairer le journaliste Blondet, qui se raccroche à une image toute faite de la campagne, issue de l'imaginaire parisien⁵⁴ : «Quoique le Parisien ne fût qu'à deux pas, le vieillard ne tourna pas la tête, et regarda toujours la rive opposée avec cette

⁵³ Diogène (410-323 av. J.-C.) était un philosophe grec qui se caractérisait par son cynisme.

⁵⁴ Nous nous permettons d'ajouter, à propos de la doxa parisienne, que cette dernière est partagée en deux perceptions : d'une part, les vertus apaisantes du milieu rural et, d'autre part, les paysans comme sauvages dangereux et étrangers à toute forme de civilisation. Il est intéressant de lire à ce sujet l'ouvrage de Nicole MOZET, *Balzac au pluriel*, Paris, PUF, 1990 (plus particulièrement le chapitre «Écrire en prose : du thème (la province) au genre (le roman)», p. 181-192).

fixité que les fakirs de l'Inde donnent à leurs yeux vitrifiés et à leurs membres ankylosés» (P : 63). Dans le deuxième chapitre, intitulé «Une bucolique oubliée par Virgile», l'épisode de la loutre, Balzac s'amuse à dresser un tableau idyllique en apparence aux yeux de Blondet, pour en montrer ensuite les ressorts cachés. Le père Fourchon, que Blondet pense être un mendiant pittoresque et exotique, réussit à berner le journaliste en lui faisant attendre la loutre qui ne viendra jamais au prix de dix francs. Fourchon, dont le vocabulaire et l'ironie – il s'adonne à la chasse au «gibier scientifique» (P : 63) – n'ont rien de ceux d'un simple paysan, affronte sur le terrain des idées l'individu le plus «spirituel» de Paris.

Le septuagénaire ne fait pas partie de ces paysans exempts de toute forme de pensée. Fourchon, qui se refuse aux travaux des champs, a tout son temps pour réfléchir à des manières de parasiter les grands propriétaires. Il incarne un type inédit de paysan, un «héros moyen» au sens de Lukács, à cheval entre la bourgeoisie provinciale instruite et la paysannerie indigente, entre la sauvagerie et la civilisation. D'après Pierre Macherey, «c'est la destinée même de Fourchon qui se reproduit : si le paysan ne travaille plus, c'est qu'il a été privé des moyens de le faire par l'expropriation [...] Or, ceci explique que le paysan soit proprement introuvable dans le roman de Balzac, dont le véritable sujet est l'absence, ou plutôt la disparition de la paysannerie, victime de l'exploitation capitaliste⁵⁵». Fourchon, en passant du statut de fermier à celui de mendiant et de marginal, est la copie inversée de Farrabesche, qui devint fermier après avoir été paria. Une autre interprétation tout aussi valable que celle de Macherey résiderait dans l'édification d'un nouveau type de paysan : celui du délinquant nuisible à la classe possédante, assez civilisé pour agir avec cupidité.

⁵⁵ Pierre MACHEREY, «Histoire et roman dans *Les paysans* de Balzac», dans Claude DUCHET (dir.), *Socio-critique*, Paris, Nathan, 1979, p. 137-146.

Fourchon et Tonsard sont deux incarnations réussies de ce phénomène sur lequel Balzac essaie d'attirer l'attention dès les premières lignes de la préface, faisant de son roman une étude qui tente de démystifier toute la conception du paysan que véhicule la doxa. «Le gendre paresseux rencontra, par un accident assez ordinaire, un beau-père fainéant» (P : 82). La description de Tonsard est celle d'un homme qui cache sa vraie personnalité sous des apparences trompeuses :

Au moment où cette histoire commence, Tonsard, âgé d'environ cinquante ans, homme fort et grand, plus gras que maigre, les cheveux crépus et noirs, le teint violemment coloré, jaspé comme une brique de tons violâtres, l'œil orangé, les oreilles rabattues et largement ourlées, d'une constitution musculeuse mais enveloppée d'une chair molle et trompeuse, le front écrasé, la lèvre inférieure pendante, cachait son vrai caractère sous une stupidité entremêlée des éclairs d'une expérience qui ressemblait d'autant plus à de l'esprit qu'il avait acquis dans la société de son beau-père gouailleur, pour employer une expression du dictionnaire Vermichel et Fourchon [...]. Sans la fausse bonhomie du fainéant et le laisser-aller du gobelotteur de campagne, cet homme eût effrayé les gens les moins perspicaces (P : 90) [c'est moi qui souligne].

Quelques traits ancestraux subsistent cependant chez les paysans, notamment la relation métonymique entre ces derniers et leur chaumière, qui leur confère une place dans la sphère instinctive : «Le paysan a pour sa demeure l'instinct qu'a l'animal pour son nid pour son terrier, et cet instinct éclatait dans toutes les dispositions de cette chaumière» (P : 74). Les «poésies champêtres», si librement évoquées dans *Le médecin*, ne constituent dès lors qu'une surface rassurante. Il ne sera plus question, dans *Les paysans*, de vertus champêtres, si ce n'est que sous le couvert de l'ironie.

Se greffer sur l'aristocratie pour mieux l'engloutir, telle est la tendance des paysans, bien illustrée par le cabaret du Grand-I-Vert :

Avez-vous bien saisi les mille détails de cette hutte assise à cinq cents pas de la jolie porte des Aigues? La voyez-vous, accroupie là, comme un mendiant devant un palais? Eh! bien, son toit chargé de mousses veloutées, ses poules caquetant, le cochon qui vague, toutes ses poésies champêtres avaient un horrible sens» (P : 76-77).

«Dans ce cabaret, vrai nid de vipères, s'entretenait donc, vivace et venimeuse, chaude et agissante, la haine du prolétaire et du paysan contre le maître et le riche» (P : 89). Cette phrase, dont les allitérations (en *v*) présente un rythme binaire, illustre la lutte entre deux camps antagonistes. Encore une fois est mise en lumière cette contradiction entre les apparences «champêtres» de la chaumière et son véritable contenu : «Aussi, malgré les fleurs et l'air de la campagne s'exhalait-il de cette chaumière la forte et nauséabonde odeur de vin et de mangeaille qui vous saisit à Paris, en passant devant les gargottes de faubourgs» (P : 77). Autre symptôme de mutation de classe : le tenancier Tonsard commence à ressembler aux aubergistes parisiens. Fortement anthropomorphisée, la chaumière, comparée à un «mendiant», fait figure de parasite du château : tout en étant dans un rapport antithétique avec le château, elle est en quelque sorte enfantée par lui. Ce dernier avait initialement acquis ce qui fut en premier lieu un vignoble de Mlle Laguerre, moyennant cent journées de travail (non effectuées) et cent francs. Le cabaret du Grand-I-Vert, lieu de conspiration et de machinations, a été bâti par Tonsard, ancien paysan comparable au ferrailleur Sauviat, à l'aide de débris de toutes sortes recueillis illégalement aux Aigues. La Tonsard, elle aussi dénaturée, comparable à une «matrone romaine», «restée fraîche, blanche, potelée», entretient le même culte des apparences que son mari et le même intérêt pour le crime : «La femme, bonne personne en apparence, favorisait par des coups de langue les malfaiteurs du pays» (P : 90). C'est grâce aux faveurs qu'elle échangea à Gaubertin contre des avantages monétaires et matériels que le Grand-I-Vert put voir le jour. Ce culte des apparences que cultivent les paysans est pour eux une question de survie. Ils ont besoin d'exhiber ce pittoresque, qui a la faculté d'émouvoir la comtesse de Troisville, pour plaire à la classe possédante et s'indemniser de toute action illégale, telle que le glanage et le pâturage abusifs, le braconnage, etc. «Garçon de vingt-trois ans, familier aux Aigues, ce drôle, à qui madame

venait de donner un arpent de terre et qui paraissait travailleur, eut l'art de faire sonner haut toutes ses valeurs négatives [...]» (P : 79).

Les rencontres au cabaret se situent aux antipodes des réunions de notables figurant dans les deux autres romans utopiques de Balzac. Les paysans qui s'y réunissent tiennent des propos à caractère social et politique. Ils ont des visées révolutionnaires, contrairement aux notables, qui voulaient réprimer toute forme de sédition à l'aide de la religion. Une conscience de classe commence à poindre à l'aide de l'éclairage que produisent Tonsard et Fourchon : «Le père Fourchon est avec son gendre Tonsard, reprit le curé, toute l'intelligence du menu peuple de la vallée, on les consulte pour les moindres choses. Ces gens-là sont d'un machiavélisme incroyable. Sachez-le, dix paysans réunis dans un cabaret sont la monnaie d'un grand politique» (P : 116). L'esprit analytique des Bonnet et Benassis est remplacé par un machiavélisme de bas étage. Benassis avait, lui aussi, eu recours à quelques procédés tirés du *Prince*. Le médecin voulait cependant parvenir au bien-être collectif.

Le folklorique comme simulacre

Pierre Zima établit une opposition entre la société «mythique» (dans le contexte européen, le Moyen-Âge féodal) et la société industrielle en pleine expansion. Tandis que les individus – Niseron et Michaud – du premier type de société sont liés par leur ressemblance (même caste), ceux du deuxième type de collectivité le sont du fait que leurs tâches (liées à la production) sont dépendantes les unes des autres. Les relations entre les acteurs sociaux seraient définies, en utilisant la terminologie de Durkheim, par une solidarité mécanique, après l'avoir été par une solidarité organique. Or, les paysans se trouvent coincés entre ces deux états : récemment débarrassés de leurs liens organiques avec les grands propriétaires, ils n'ont pas encore trouvé leur place dans la société

industrielle, si ce n'est celle qui leur a été imposée par la bourgeoisie. Le roman de Balzac se situe donc au croisement de ces deux types de sociétés. Tout en constatant que la société française post-1830 tend vers le modèle industriel, Balzac essaie de renouer avec certains éléments de la société mythique, surtout en ce qui a trait aux liens entre les individus, qu'il voudrait voir unis par le ciment social. Toutefois, les paysans veulent de plus en plus constituer une société dont les membres se définiraient par leur rôle économique et social, plutôt que par leur statut symbolique. Balzac aurait-il voulu représenter une société aux prises avec une «situation découlant d'un changement brutal de normes, qui deviennent, par le fait même, indéfinissables⁵⁶»? Une chose est certaine : la victoire des bourgeois de Soulanges provoque l'instrumentalisation des paysans, la mort de Michaud et la fuite de Montcornet. L'ambivalence régnant au sein de la hiérarchisation de la société se reflète sur le paysage bourguignon, qui lui aussi, est morcelé et enlaidi.

Pierre Macherey a noté le premier «la décomposition du cliché romanesque par lequel la paysannerie a été antérieurement représentée», c'est-à-dire l'anti-idylle à laquelle se livre Balzac. Mais il a surtout analysé l'écart entre l'œuvre et le projet idéologique, écart qui, d'après lui, montre les contradictions inhérentes à la société pré-1848. Il s'attardera donc au discours des paysans : «À travers la forme d'expression qui lui est attribuée, la paysannerie se présente comme un faux-semblant, comme un déguisement historique [...]»⁵⁷. Les paysans – et c'est là que réside un manque de réalisme de la part de Balzac – sont conscients qu'ils peuvent leurrer les classes plus élevées (surtout l'aristocratie) à l'aide de leur bagage folklorique. Balzac représente cette mutation avec une certaine fatalité : alors que dans *Le curé*, le passage de Véronique

⁵⁶ Pierre V. ZIMA, *op. cit.*, p. 20.

⁵⁷ Pierre MACHEREY, «Histoire et roman dans *Les paysans* de Balzac», *loc. cit.*, p. 140.

Sauviat de la paysannerie à la grande bourgeoisie se soldait par la mort, les paysans du roman du même nom n'ont d'autres options que de piller, allant même jusqu'à assassiner, pour en arriver à leurs fins et pour survivre aux changements que la Révolution leur a fait subir.

Cette entorse à la vraisemblance s'effectue par la présentation de «types déviants» tels que Fourchon ou Tonsard : «Ils sont donc paysans, à ceci près toutefois qu'ils n'ont aucune des activités productives qui forment l'assise de la condition paysanne : ils ne travaillent jamais la terre». Il dénonce aussi la condamnation de la réalité paysanne «dans ses conditions matérielles». Car l'intérêt des paysans n'est plus en accord avec ceux de la bourgeoisie. «Or, ceci explique très bien que le paysan soit proprement introuvable dans le roman de Balzac, dont le sujet véritable est l'absence, ou plutôt la disparition de la paysannerie, victime de l'exploitation capitaliste». En surface, *Les paysans* met en scène le modèle dualiste de Marx : l'opposition entre dominants et dominés :

À partir de ce modèle dualiste, issu de la situation socio-économique du XIX^e siècle, Marx tente de rendre compte de l'évolution sociale de l'humanité à la lumière du concept de lutte des classes. Cette évolution apparaît alors comme une lutte permanente entre dominants et dominés : entre la bourgeoisie gréco-romaine et les esclaves, entre la noblesse féodale (le clergé) et les paysans, entre la bourgeoisie et le prolétariat⁵⁸.

Mais l'œuvre littéraire dépasse l'idéologie. En effet, l'originalité du roman réside, d'une part, dans l'établissement d'une double opposition, mettant les paysans à l'intersection de deux dominations : celle des bourgeois et celle des grands propriétaires. L'écrivain monarchiste voudrait éliminer cet antagonisme entre la grande propriété et la paysannerie et le retour de ce paternalisme du seigneur envers le paysan, qui caractérisait l'époque féodale, ce dont le parvenu Montcornet est incapable. Les bourgeois sont les seuls à contrôler leur parcours narratif : ils atteignent leur objet, l'achat du domaine des

⁵⁸ Pierre V. ZIMA, *op. cit.*, p. 20.

Aigues, et sa revente sous forme de parcelles. Pour arriver à leurs fins, ils se servent des paysans, auxquels ils inculquent le désir de posséder. Poursuivant un objet qui les transformera en objet d'exploitation des usuriers et du marché, les paysans se trouvent encore une fois réifiés. Ils ont hérité de la parcelle sans l'avoir véritablement voulue. Quant à Montcornet, il échoue dans sa réforme des mœurs bourguignonnes et doit quitter les Aigues.

On note, d'autre part, dès la fin du premier chapitre, où Balzac revient sur la définition du paysan, un flottement quant à la conception de cette entité méconnue par la grande majorité des Parisiens : bien que dangereux, ceux-ci ne sont pourtant pas fondamentalement mauvais. Pierre Zima récupère le concept d'*ambivalence* de Bakhtine pour expliquer la manière dont le roman du XX^e siècle réagit aux problèmes sociaux et économiques contemporains : «L'ambivalence carnavalesque n'admet pas la valeur absolue. Elle rend relatives toutes les valeurs en unissant ce que la culture officielle sépare pour justifier la domination de classe⁵⁹». La culture officielle parisienne se dissocie complètement de la paysannerie, qu'elle trouve exotique, allant même jusqu'à l'associer aux Peaux-Rouges des romans de James Fenimore Cooper. Balzac, lui-même un admirateur du romancier américain, a largement profité de cet imaginaire parisien en insérant dans ses romans quelques comparaisons avec les «Sauvages». La difficulté de s'arrêter sur une conception ou une définition claire et précise du paysan montre bien la réalité de cette période de transition que connaît la France rurale sous la Restauration et la peur qu'entraîne toute confusion des classes sociales.

Le mélange des classes constitue une autre forme d'ambivalence. Le texte dresse plusieurs parallèles et paradoxes entre la paysannerie et l'aristocratie, à commencer par

⁵⁹ Pierre V. ZIMA, *op. cit.*, p. 108.

l'inscription figurant sur le blason de la porte de Couches (Je soule agir⁶⁰) et celle qu'arbore le cabaret le Grand-I-Vert (flanqué d'un véritable I vert), qui sont composées toutes deux d'un calembour selon Balzac. Tandis que le premier évoque la richesse d'une tradition, l'autre n'est qu'un indice établissant une relation avec une image. Une autre similitude entre paysan et aristocrate est effectuée au début du quatrième chapitre, «Autre idylle» : «La plaisanterie du paysan est très attique, elle consiste à dire toute la pensée en la grossissant par une expression grotesque. On n'agit pas autrement dans les salons. La finesse de l'esprit y remplace le pittoresque de la grossièreté, voilà toute la différence» (P : 92).

Interruption du dîner des aristocrates par Fourchon

Du fait de sa polyphonie⁶¹, *Les paysans* se distingue des deux autres romans des *Scènes de la vie de campagne* que nous avons déjà étudiés. Pour Julia Kristeva, le roman polyphonique tel qu'abordé par Bakhtine se résume par l'absence de hiérarchisation des voix, qu'elles proviennent de l'auteur ou des personnages⁶². Certes, cette conception du roman ne semble pas à première vue coïncider avec celle de Balzac, qui se décrivait, à mots à peine couverts, comme un demiurge. À cet égard, *Le médecin* et *Le curé*, surtout

⁶⁰ «Blondet déchiffra la devise JE SOULE AGIR, un de ces calembours que les Croisés se plaisaient à faire avec leurs noms, et qui rappelle une belle maxime de politique, malheureusement oubliée par Montcornet, comme on le verra» (P : 60). Cette ignorance ou cette indifférence du général au sujet de l'histoire du fondateur des Aigues, le cadet de la maison de Soulanges témoigne de la scission maintes fois soulignée entre la noblesse d'Ancien Régime et la noblesse d'Empire.

⁶¹ BAKHTINE a expliqué la particularité de Dostoïevski en le faisant créateur du roman polyphonique : «Il a élaboré un genre romanesque fondamentalement nouveau. C'est pourquoi son œuvre ne se laisse enfermer dans aucun cadre, n'obéit à aucun des schémas connus de l'histoire littéraire, que nous avons pris l'habitude d'appliquer au roman européen. On voit apparaître, dans ses œuvres, des héros dont la voix est, dans sa structure, identique à celle que nous trouvons normalement chez les auteurs. Le mot du héros sur lui-même et sur le monde est aussi valable et entièrement signifiant que l'est généralement le mot de l'auteur; il n'est pas aliéné par l'image objectivée du héros, comme formant l'une de ses caractéristiques, mais ne sert pas non plus de porte-voix à la philosophie de l'auteur» (*La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, p. 33).

⁶² «Il [le texte de Dostoïevski] ne forme pas une structure totalisable : sans unité du sujet et du sens, pluriel, anti-totalitaire et anti-théologique, le 'modèle' dostoïevskien pratique la contradiction permanente et ne saurait rien avoir en commun avec la dialectique hégélienne» (*Ibid.*, p. 14).

l'épisode du dîner des notables, comportaient une dimension monologique⁶³. L'utopie socialiste se définit par son caractère monologique, c'est-à-dire par la conviction d'énoncer une vérité, une pensée forcément achevée. Bakhtine avait remarqué que Dostoïevski, comme Balzac, a écrit des articles où il exprime de manière monologique les idées-prototypes de son époque. C'était pour les faire entrer ensuite dans le roman, où elles devenaient «dialogisées». *Les paysans* tend à se distancier de cette conception de l'auteur tout-puissant, ce qui n'est pas étranger à l'approche d'événements déstabilisateurs tels que 1848. Ce roman n'exprime pas une vue achevée de la situation historique de la campagne bourguignonne. La campagne est le lieu d'une mouvance idéologique qui conduit à la mutation des classes telles que la bourgeoisie et la noblesse.

Dans le roman polyphonique, les idées sont vivantes et se forment par l'échange entre différentes consciences⁶⁴. Cela implique la formation de personnages dont la conscience peut abriter plusieurs voix, discordantes voire contradictoires, et l'effacement – momentané, chez Balzac – de la voix auctoriale. Cette situation est incarnée par quelques prototypes de paysans mutants auxquels nous nous attarderons : Fourchon, Tonsard et Courtecuisse. À l'intérieur du chapitre V, intitulé «Les ennemis en présence», Fourchon fait une intrusion chez Montcornet à l'heure du déjeuner auquel sont conviés Blondet, le régisseur Sibilet et le curé Brossette. Même s'il ressort de son monologue une confusion idéologique⁶⁵, il contient une description des forces

⁶³ Dans le roman monologique, les personnages sont seulement vus dans leur extériorité et sont détachés de l'idée qu'ils sont chargés d'exprimer : «Ce genre d'idée en soi n'appartient à personne. Le héros en est un simple véhicule, et elle est à elle-même son propre but. En tant qu'idée vraie et significative, elle appelle un contexte dépersonnalisé et monologique, autrement dit elle exige de l'auteur une conception monologique du monde» (*Ibid.*, p. 119).

⁶⁴ «Or Dostoïevski voyait et peignait l'idée précisément comme un événement vivant, se déroulant entre plusieurs voix-consciences. C'est cette découverte de la nature dialogique de l'idée, de la conscience, et de tout ce qui dans la vie humaine est éclairé par la conscience (et participe, de ce fait, ne serait-ce que dans une faible mesure à l'idée) qui fit de lui un grand peintre de l'idée» (*Ibid.*, p. 129).

⁶⁵ Pierre MACHÉREY donne le statut de «type déviant» à Fourchon qui a été maître d'école, propriétaire et qui, devenu indigent et qui fait maintenant office de porte-parole de ses congénères. «À partir de ces éléments, le rapport ambigu de Fourchon à la langue bourgeoise prend un nouveau sens : sa condition

antagonistes qui témoigne d'une capacité d'analyse exceptionnelle. Pour Fourchon, avec 1789, la paysannerie n'a fait que gagner un adversaire de plus, la bourgeoisie (plus particulièrement les usuriers), qui s'adjoint à la grande propriété pour garder les paysans dans la misère :

Il n'y a que la conscription qui nous tire *ed'* nos communes. Et à quoi nous sert l'armée? à faire vivre les colonels par le soldat, comme le bourgeois vit par le paysan. Compte-t-on sur cent un colonel sorti de nos flancs? C'est là, comme dans le monde, un enrichi pour cent *aut'* qui tombent. Faute de quoi tombent-ils?... Dieu le sait et l'*z'* usuriers aussi! Ce que nous avons de mieux à faire est donc de rester dans nos communes, où nous sommes parqués comme des moutons par la force des choses, comme nous l'étions par les seigneurs. Et je me moque bien de ce qui m'y cloue. Cloué par la loi de la Nécessité, cloué par celle de la Seigneurie, on est toujours condamné à perpétuité à la tarre. Là où nous sommes, nous la creusons la tarre et nous la bêchons, nous la fumons et nous la travaillons pour vous autres qu'êtes nés riches, comme nous sommes nés pauvres. La masse sera toujours la même, elle reste ce qu'elle est... (P : 124).

Ce passage renferme des concepts contraires tels que ce couple d'expressions consacrées : «loi de la Nécessité» et «loi de la Seigneurie». D'une part, Fourchon a recours à un vocabulaire carcéral («condamnés à perpétuité à la tarre»), des tournures syntaxiques relevées telles que l'inversion du sujet («compte-t-on»), à un lexique peu typique de la classe paysanne, notamment «sorti de nos flancs», expression dont se servira aussi l'abbé Brossette (voir note 57). Cette dernière expression sera utilisée quelques pages plus loin par l'abbé Brossette, dans le cadre de son «précis rapide» visant à éclairer Blondet sur la colère des paysans⁶⁶. D'autre part, Fourchon utilise des

antérieure a laissé en lui quelques marques, qui persistent sous forme de bribes, de réminiscences brisées» (Claude DUCHET [dir.], *Sociocritique, loc. cit.*, p. 143).

⁶⁶ «Ce qui se passe dans cette vallée, a lieu partout en France, et tient aux espérances que le mouvement de 1789 a jetées chez les paysans. La Révolution a plus profondément affecté certains pays que d'autres, et cette lisière de la Bourgogne, si voisine de Paris, est un de ceux où le sens de ce mouvement a été pris comme le triomphe du Gaulois sur la Franc. Historiquement, les paysans sont encore aux lendemains de la Jacquerie, leur défaite est restée inscrite dans leur cervelle. Ils ne se souviennent plus du fait, il est passé à l'état d'idée instinctive. Cette idée est dans le sang paysan comme l'idée de la supériorité fut jadis dans le sang noble. La Révolution de 1789 a été la revanche des vaincus. Les paysans ont mis le pied dans la possession du sol que la loi féodale leur interdisait depuis douze cents ans. De là leur amour pour la terre qu'ils partagent entre eux jusqu'à couper un sillon en deux parts, ce qui souvent annule la perception de l'impôt car la valeur de la propriété ne suffirait pas à couvrir les frais de poursuites pour le

idiotismes paysans tels que «tarre» et des élisions, caractéristiques du parler paysan. Dans son discours s'entremêlent les registres littéraire et populaire. Le monde industriel, où l'argent permet tous les transits possibles (même au niveau des valeurs humaines ou du langage), favorise l'émergence d'une forme de carnavalesque. C'est ce qu'incarne Fourchon, qui réunit le laid – Blondet se demande même s'il est humain – et le littéraire⁶⁷. Cette cohabitation paradoxale du sublime et du trivial transparait non seulement dans la description de Fourchon mais aussi dans le discours de ce personnage unique dans *La comédie humaine*. L'allusion suivante à l'épopée mythico-religieuse de Fénelon constitue un autre exemple de la subversion du genre noble : «Mouche et Fourchon, unis par le Vice comme Mentor et Télémaque le furent jadis par la Vertu, voyaient, comme eux, à la recherche de leur pain, *Panis angelorum*, seuls mots latins qui restassent dans la mémoire du vieux Figaro villageois» (P : 81). Les bourgeois partagent ce manque de scrupules et suivent le dicton de Machiavel *la fin(faim) justifie les moyens* : «[Ils] volent au coin du feu, c'est plus profitant que de ramasser ce qui traîne au coin des bois» (P : 120), dit Fourchon.

Il serait néanmoins réducteur de n'invoquer, comme le fait Macherey, que le discours bourgeois dans tout ce qu'il a de plus général. Lorsque Fourchon dénonce l'exploitation du pauvre par le riche, l'action néfaste des usuriers et l'impossibilité qui en découle, pour la grande majorité des membres de la classe paysanne, d'accéder à la

recouvrement!...[...]. Aux yeux du peuple, Napoléon, sans cesse uni au Peuple par son million de soldats, est encore le roi sorti des flancs de la Révolution, l'homme qui lui assurait la possession des biens nationaux» (P : 132-133).

⁶⁷ La description de Fourchon est donnée en focalisation interne (au travers du regard de Blondet) et énoncée par le narrateur hétérodiégétique : «Il [Blondet] reconnut dans cet humble personnage un de ces vieillards affectionnés par le crayon de Charlet, qui tenait aux troupiers de cet Homère des soldats par la solidité d'une charpente habile à porter le malheur, et à ses immortels balayeurs par une figure rougie, violacée, rugueuse, inhabile à la résignation. [...] En examinant ce Diogène campagnard, Blondet admit la possibilité du type de ces paysans qui se voient dans les vieilles tapisseries, les vieux tableaux, les vieilles sculptures, et qui lui paraissait jusqu'alors fantastique. Il ne condamna plus absolument l'école du Laid en comprenant que, chez l'homme, le Beau n'est qu'une flatteuse exception, une chimère à laquelle il s'efforce de croire» (P : 61-62).

bourgeoisie, il utilise un discours socialiste à la Proudhon. En effet, les propos de l'ancien fermier tombé dans l'indigence ne sont pas sans rappeler une des idées directrices de *Qu'est-ce que la propriété?*, où il était question du passage de l'ordre féodal («une confédération de grands seigneurs contre les vilains et contre le roi») au gouvernement constitutionnel («une confédération de bourgeois contre les travailleurs et contre le roi»). Proudhon avait rendu le capitalisme, véritable «féodalité industrielle», responsable de l'avalissement des travailleurs de la terre. Il décrit ainsi l'impact de l'avènement de nouvelles classes sociales :

[...] l'envahissement du territoire au profit d'une aristocratie financière, digne auxiliaire de cette féodalité industrielle dont nous commençons à ressentir si douloureusement la funeste influence fait en sorte que s'effectue peu à peu la subordination du travailleur à l'oisif, la résurrection des castes abolies, la distinction du patricien et du plébéien; ainsi, grâce aux garanties nouvellement accordées à la propriété capitaliste, disparaît graduellement la petite et moyenne propriété, et, avec elle, la classe des travailleurs francs et libres⁶⁸.

Balzac n'avait pas dit moins en 1830 : «La puissance argent nous mène à la plus triste des aristocraties, celle du coffre-fort⁶⁹». C'est de ce phénomène que nous rend témoins *Les paysans*, en nous montrant Gaubertin et, plus concrètement, Rigou maîtres de tous les paysans du canton, deux bourgeois qui étouffent progressivement la petite propriété en obligeant les paysans, d'une part, à hypothéquer leur terre et, d'autre part, à leur fournir de la main-d'œuvre gratuitement en échange de crédits supplémentaires. Propriétaires en surface seulement, les ruraux retournent ainsi à des conditions proches de la servitude, telles que les dénonce aussi Fourchon en s'adressant à son gendre Tonsard :

Comment, depuis trente ans que le père Rigou vous suce la moelle des os, vous n'avez pas *core* vu que les bourgeois seront pires que les seigneurs? [...] Les bourgeois et le gouvernement, c'est tout un! Quéqu'ils deviendraient si nous étions

⁶⁸ Joseph PROUDHON, *Qu'est-ce que la propriété? Deuxième mémoire*, Paris, Garnier Frères, 1848, p. 12.

⁶⁹ Honoré de BALZAC, «Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent», *Œuvres diverses*, tome II, p. 744.

tous riches?... Laboureraient-ils leurs champs, feraient-ils la moisson? Il leur faut des malheureux! J'ai été riche pendant dix ans, et je sais bien ce que je pensais des gueux!... (P : 97).

Le règne de la «valeur d'échange» bouleverse une axiologie qui a énormément d'importance dans l'œuvre balzacienne, tout en étant parfois rudement mise à l'épreuve (notamment dans les deux romans analysés précédemment) : la moralité. Avec la nouvelle donne sociale et économique, Fourchon réalise – il l'illustre avec l'exemple de Niseron – que la vertu ne paie plus : le vieux républicain et lui-même, fainéant de son état, en sont rendus au même point. De là l'ambivalence entre la vertu et le vice qu'instaure Fourchon. Le même raisonnement vaut aussi pour les bourgeois. Comme le disait Gaubertin, un régisseur, s'il fait économiser de l'argent à son maître, est mieux de garder ce profit au lieu de le laisser dans les poches du marchand. Car le vice instauré en pratique courante devient négligeable. La propriété comporte toujours, comme dans les deux romans utopiques, une connotation négative : plus que jamais, dans *Les paysans*, elle est associée à la spéculation, à l'exploitation et à la disparition des valeurs morales.

Bien qu'il se range du côté des possédants, le personnage le plus lucide des *Paysans*, l'abbé Brossette, expliquera la criminalité par la pauvreté qui règne dans les campagnes. En ce sens, ses interventions, rares et discrètes, sont cependant fort pertinentes, car le curé Brossette fait preuve d'objectivité lorsqu'il effectue une dénonciation sur deux plans : il s'attaque à l'indifférence de l'aristocratie et à l'impiété des paysans. Le jeune prêtre conjure la comtesse de faire son devoir de «riche», c'est-à-dire de faire le bien où Rigou fait le mal, en brandissant le spectre de 1793. Brossette se fait prophète des événements de 1848 : «Si vous continuez l'égoïsme de la cantatrice qui, certes, a causé par sa nonchalance le mal dont l'étendue vous effraie, vous reverrez les échafauds où sont morts vos prédécesseurs pour les fautes de leurs pères [...]. Changez

d'abord, changez vos mœurs, vous changerez alors vos lois» (P : 254). Il s'agit d'une autre critique, comme celle qu'a faite Gérard dans *Le curé*, de l'inertie politique et l'aristocratie pendant la Restauration. Le curé Brossette, qui a abandonné l'idée de réformer les mœurs des Aigues, se heurte à l'insouciance de l'aristocratie en place, qui ne semble pas craindre les jacqueries imminentes. La prémonition de l'abbé Brossette quant au destin de l'aristocratie fait allusion au livre de Daniel : «Le festin de Balthazar sera donc le symbole éternel des derniers jours d'une caste, d'une oligarchie, d'une domination!... se dit-il quand il fut à dix pas. Mon Dieu! si votre volonté sainte est de déchaîner les pauvres comme un torrent pour transformer les sociétés, je comprends que vous aveugliez les riches!...» (P : 255). La révolte paysanne constitue pour le curé une vision apocalyptique mais inévitable.

Même si la description de la misère paysanne en est automatiquement la dénonciation, il ne faut pas faire pour autant de Balzac un socialiste. Si la représentation de la réalité des campagnes rejoint l'analyse qu'en fait Proudhon⁷⁰, surtout le volet sur la misère paysanne causée par l'accumulation bourgeoise des richesses⁷¹, l'auteur de *La comédie humaine*, plus que jamais, rejette en bloc le principe d'égalité, ainsi que toute forme d'association de petites propriétés. Là réside la preuve que Balzac a définitivement mis Saint-Simon de côté, et son idéal de cette classe de propriétaires assumant la prospérité de toute la population par le développement industriel. Il renonce

⁷⁰ Louis-Joseph PROUDHON, *op. cit.*, p. 35 : «Lycurgue avait parfaitement compris que le luxe, l'amour des jouissances et l'inégalité des fortunes que la propriété engendre sont le fléau des sociétés». Proudhon, contrairement à Balzac qui veut l'éliminer, trouve que le principe d'égalité devrait être appliquée de manière plus intégrale : «Les hommes égaux dans la dignité de leurs personnes, égaux devant la loi, doivent être égaux dans leurs conditions [...]» (*Ibid.*, p. 6).

⁷¹ Ce passage de Proudhon a cela en commun avec la pensée balzacienne qu'il dénonce les méfaits de la médiocratie : «À monétiser, si j'ose ainsi dire, les propriétés immobilières; à les accumuler dans des portefeuilles; à détacher le laboureur du sol, l'homme de la nature; à la rendre vagabond sur la terre; à extirper de son cœur jusqu'au dernier sentiment de famille, de nationalité, de patrie; à rendre sa personnalité de plus en plus solitaire, indifférente à tout ce qui lui est extérieur, concentrée dans un seul amour, celui de l'argent et des billets de banque à consommer enfin, par les insidieuses pratiques de l'usure» (*Ibid.*, p. 12).

aussi à une pensée qui s'apparente à Lamennais comme de toute forme d'association de ruraux prônée par Louis Blanc.

Le contexte dans lequel Fourchon crache ces paroles est au demeurant peu vraisemblable, mais fort significatif, surtout si l'on considère l'intrusion d'un paysan lors d'un dîner de notables comme un acte de révolte. «[Fourchon] jeta sur les quatre maîtres assis à table et sur Sibilet ce regard empreint de défiance et de servilité qui sert de voile aux paysans; puis il brandit l'amphibie d'un air de triomphe» (P : 119). Autre signe d'harmonie brisée en comparaison avec les deux romans précédents : alors que les notables, porte-parole du sociolecte, étaient assis à la table à huis clos, Fourchon intervient au beau milieu du dîner réunissant Montcornet, son épouse, Sibilet et Michaud. Fourchon, qui est la conscience politique de tous les paysans de La Ville-aux-Fayes, dénonce autant les bourgeois que les grands propriétaires. Cet anti-héros par excellence, d'une lucidité désarmante, se voit pris dans une impasse.

Du père Fourchon (langue fourchue) aux laveuses du bord de l'Avonne s'articule le discours du pauvre encore accroché à la tradition (du glanage, par exemple) et de plus en plus critique face à l'opulence qu'affichent la grande bourgeoisie et l'aristocratie. Les passions de ce peuple, que Balzac aurait espéré neutraliser, sont de plus en plus difficiles à endiguer. Même si elle se fait parfois de mauvaise foi, l'appartenance aux traditions existe encore, comme en témoigne la vieille Tonsard, qui revendique le droit de glaner tout en recevant de l'aide financière de la comtesse de Montcornet. Ce traditionalisme, donc, tient d'un discours légitimiste dont Balzac s'est longtemps prévalu. Si certains, comme Courtecuisse, veulent accéder à la bourgeoisie par des voies honnêtes, en amassant force capital, d'autres se complaisent dans une criminalité de bas étage et s'adonnent à une révolte sourde contre la grande propriété, dont la richesse cautionne les actes, quelque répréhensibles qu'ils soient. C'est, encore une fois, le père Fourchon, en

fin analyste, qui fait remarquer aux paysans et aux bourgeois l'exploitation qui, ayant survécu aux révolutions, est inséparable du sort du paysan :

J'ai vu l'ancien temps et je vois le nouveau, mon cher savant monsieur, répondit Fourchon, l'enseigne est changée, c'est vrai, mais le vin est toujours le même! AUJOURD'HUI n'est que le cadet d'HIER. Allez! mettez ça dans *vout'journal*! Est-ce que nous sommes affranchis? Nous appartenons toujours au même village, et le seigneur est toujours là, je l'appelle Travail. La houe qu'est toute notre chevance, n'a pas quitté nos mains. Que ce soit pour un seigneur ou pour l'impôt qui prend le plus clair de nos labeurs, faut toujours dépenser *not'vie* en sueurs... (P : 123).

Encore une fois, on peut remarquer dans le discours de Fourchon quelques expressions, mises en italiques par Balzac, typiques du patois paysan. Parallèlement à cet élément pittoresque se glissent des propos d'un registre digne des notables du *Curé* ou du *Médecin*, propos dénonçant la misère et l'assujettissement de la classe paysanne. Paradoxalement au vocable paysan, la prosodie imprègne le discours de Fourchon. À noter plus particulièrement l'assonance du son «eur» dans la dernière phrase de l'extrait ci-haut. À noter également les nombreuses images («aujourd'hui est le cadet d'hier», «la houe est toute notre chevance», la comparaison entre le vin et l'exploitation) qui témoignent, elles aussi, d'un effort rhétorique.

Fourchon est un personnage qui sert de foyer normatif : sa qualité d'ivrogne et de marginal, voire de fou, en fait un personnage au comportement négatif, moralement répréhensible. Par contre, ses propos tout à fait sensés, qui laissent transparaître une culture certaine, sur le sort économique avec lequel sont aux prises les paysans, le rend crédible et apte à affronter Montcornet sur son propre territoire et à leurrer Blondet, l'illustre journaliste parisien. Ces deux rencontres donnent lieu à des scènes où se côtoient le trivial et les classes élevées. Fourchon, plus qu'un «type déviant», est un héros problématique, qui dénonce le détournement de la norme opérée par la bourgeoisie (faisant le mal en disant faire le bien). Le paysan est ce fou lucide, personnage de

littérature carnavalesque, parlant latin en haillons, mais qui détient une bonne part de la vérité. Il n'est pas le seul contraste de ce roman.

Michaud et Olympe : un drame policier aux traits d'une églogue

Le genre littéraire de l'idylle, qui donne primauté au cadre – au «milieu» – sur l'action, est le théâtre de relations humaines – le plus souvent vertueuses – entre individus ayant une relation organique avec la nature. L'anti-idylle se traduit par la destruction ou la négation des trois thèmes principaux de ce genre de l'Antiquité (le labeur, la famille et l'amour) : «Le traitement du thème de 'l'idylle détruite' peut varier énormément, tant par les différentes manières de concevoir et d'apprécier le monde idyllique qui disparaît, que par la diversité des jugements sur sa force destructrice : le monde nouveau capitaliste⁷²». C'est exactement ce qui ressort des *Paysans* : le mouvement de l'idylle simulacre à l'anti-idylle qu'est l'intrigue économique.

Pour Bakhtine, l'idylle se caractérise par le rythme cyclique qu'elle impose au temps, la dimension extraordinaire qu'elle prête au quotidien, la fusion entre la vie humaine et la vie de la nature et l'idéalisation des travaux agricoles : «Dans ce type d'idylle, le labeur, qui lui donne son caractère, joue un grand rôle (déjà les *Géorgiques* de Virgile); à la différence de la relation métaphorique dans l'idylle amoureuse, les travaux agricoles créent un lien réel, et une communion des phénomènes de la nature et des épisodes de la vie humaine⁷³». Règle générale, «le roman-idylle ne contenait aucun personnage antinomique au monde idyllique». Or, force est de constater que les paysans des Aigues s'insurgent contre cette image qu'on a voulu leur coller jusqu'au XIX^e siècle : celle du laboureur vertueux et religieux. Le temps cyclique, au lieu de l'être en fonction

⁷² Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, p. 374-375.

⁷³ *Ibid.*, p. 369.

du travail de la terre, l'est plutôt en fonction du pillage. Même si Balzac emprunte quelques traits formels à l'idylle, tels que le lieu clos et fictif, la chronologie non linéaire, ainsi que la nature des personnages, des paysans qui se devraient de travailler la terre, il en contrefait totalement l'esprit. Nous sommes loin des paysans de Restif de la Bretonne, «reflets de ceux de Virgile ou de *L'Astrée*, bergers d'une Arcadie, qui lui tient lieu de Paradis perdu, et de Jérusalem terrestre, d'enfance édénique et de cité future⁷⁴». Les paysans des *Paysans* sont encore plus pervertis que ceux du *Paysan perversi*, roman qui renferme un véritable éloge de l'agriculteur et un réquisitoire contre les mœurs dépravées de la ville.

En 1806, Chateaubriand, dans *Les Martyrs*, épopée chrétienne qui, comme le *Télémaque* de Fénelon, mêle les martyrs chrétiens aux dieux de la mythologie antique, présentait les paysans de l'Arcadie comme de paisibles laboureurs : «Finalement, n'oublions pas que glanage et glaneuses appartiennent à la littérature en pacte avec l'idylle romanesque en tant que parties des *Martyrs*» :

Démodocus et Cymodocée descendirent du char, et marchèrent avec l'étranger. Ils suivirent quelque temps un sentier tracé au milieu des vignes, sur un terrain penchant où croissoient çà et là quelques hêtres d'une grosseur démesurée. Ils aperçurent bientôt un champ hérissé de faisceaux de gerbes, et couvert d'hommes et de femmes qui s'empressoient, les uns à charger des chariots, les autres à couper et à lier des épis. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : «le seigneur soit avec vous !» et les moissonneurs répondirent : «Dieu vous donne sa bénédiction !» et ils chantoient, en travaillant, un cantique sur un air grave. Des glaneuses les suivoient en cueillant les nombreux épis qu'ils laissoient exprès derrière eux : leur maître l'avoit ordonné ainsi, afin que ces pauvres femmes pussent ramasser un peu de blé sans honte⁷⁵.

⁷⁴ RESTIF DE LA BRETONNE, *Le paysan perversi*, Paris, 10/18, 1971, p. 10.

⁷⁵ François-René de CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs*, Paris, Ladvocat, 1826-1827, p. 156.

Chateaubriand décrit des laboureurs en parfaite harmonie avec leur travail à partir duquel ils se définissent. L'arrivée en Arcadie de Démodocus et Cymodocée est marquée par la présence des glaneuses. Or, un des objets de conflit entre Montcornet et les paysans est justement le glanage jugé abusif par le grand propriétaire, glanage qui sera interdit, selon la nouvelle véhiculée par Tonsard au Grand-I-Vert : «Salut la compagnie! Vous êtes pincés et vous pouvez dire adieu à vos gerbes! Il y a des nouvelles! Je vous l'ai dit que le bourgeois vous materait, eh! bien, il va vous fouetter avec la loi!... Ah! v'là ce que c'est que de lutter contre les bourgeois! les bourgeois ont fait tant de lois, qu'ils en ont pour toutes les finesses...» (P : 268). «Glanerons-nous, ne glanerons-nous pas?... dit Bonnébault. Je me soucie bien de votre abbé, moi, je suis de Couches, et nous n'y avons pas de curé qui nous trifouille la conscience avec sa *grelotte*» (P : 272). Le glanage, de symbole religieux, devient alors un délit passible de punition.

En fait, trois chapitres intègrent dans leur titre un sème relié à l'idylle : «Une bucolique oubliée par Virgile» (II), «Autre idylle» (IV) et «L'Oaristys, XXVII^e églogue de Théocrite, peu goûtée en cour d'assise» (XI). Le chapitre X («Mélancolie d'une femme heureuse») comporte aussi des sèmes de l'idylle. La «femme heureuse» en question, prénommée Olympe, est l'épouse du garde-général Michaud. La description qui inaugure le chapitre offre un tableau évoquant les *Bergers d'Arcadie* (1638) de Poussin, où figure la tombe de Virgile. L'idylle, sans être une utopie, s'en rapproche par son atemporalité. À cet égard, remonter aux romans de jeunesse est particulièrement instructif, car une lecture des épigraphes, dont Balzac faisait un usage excessif comme beaucoup de ses congénères, permet de constater la présence d'André Chénier (1762-1794) et de ses *Bucoliques*. Il s'agit d'un retour aux classiques et cette allusion à une tradition perpétuée par les romantiques, celle du roman rustique. Tradition contre

laquelle il s'inscrit en faux, bien entendu, et procédé grâce auquel il peut faire ressentir le contraste entre la vision idyllique du paysan et de la vie des champs et la réalité de la lutte entre l'exploité et l'exploitant, alors qu'en Arcadie cohabitent harmonieusement des paysans qui prennent plaisir au travail des champs. Cette intégration de l'idylle, même si elle se fait sur un mode ironique, est une des particularités formelles de ce roman polyphonique qu'est *Les paysans*.

Michaud et Olympe, couple modèle en attente d'un enfant, sont les seuls représentants de l'honnêteté, symboles restants d'un romantisme bucolique. Olympe, femme «mélancolique» comme Véronique Graslin et solitaire comme La Fosseuse, est travaillée par des pressentiments sur la mort violente dont pourrait être victime son mari. Celui-ci, solide et intègre, ressemble à s'y méprendre à un héros de la mythologie. Sa description physique présente des caractéristiques contraires, telles que l'harmonie physique ainsi que la pureté des intentions et des sentiments, à celles des autres personnages, qui se démarquent par leur dissidence :

Le garde-général attirait tout d'abord l'attention par une figure heureuse, d'un ovale parfait, fine de contours, que le nez partageait également, perfection qui manque à la plupart des figures françaises. Tous les traits, quoique réguliers, ne manquaient pas d'expression, peut-être à cause d'un teint harmonieux où dominaient ces tons d'ocre et de rouge, indices du courage physique. Les yeux brun clair, vifs et perçants, ne marchandait pas l'expression de la pensée, ils regardaient toujours en face. Le front, large et pur, était encore mis en relief par des cheveux noirs abondants [...] Michaud, qui gardait ses moustaches, ses favoris et un collier de barbe, rappelait le type de cette figure martiale que le déluge de peintures et de gravures patriotiques a failli ridiculiser (P : 127).

Type du soldat républicain, qui rappelle par sa noblesse de caractère ceux des *Chouans*, Michaud se retrouve forcément en danger. Son assassinat, drame judiciaire qui clôt le roman et lui donne une note tragique, est un autre bel exemple de l'impuissance de la justice devant le crime, en particulier ceux perpétrés par les paysans. *Le curé* avait au préalable illustré cette théorie en préservant Véronique Graslin de toute inculpation

criminelle. Il existe toutefois une énorme différence entre ces deux situations : les paysans, coupables du meurtre du garde-général, contrairement à la maîtresse de Tascheron, ne se repentent pas. Qui plus est, Montcornet est incapable de déterminer l'identité des meurtriers, faute de moyens et à cause du silence complice des paysans. L'assassinat du garde-chasse montre l'efficacité de la loi du silence chez les paysans, qui ont bien garde de dénoncer Bonnébault, dont le crime restera impuni. Aucune loi ne règne en Bourgogne excepté celle des bourgeois, qui remplacent toutes les institutions (la religion et la justice). Le cabaret remplace l'église et le fusil la justice. L'abbé Brossette est le seul, avec Montcornet, à critiquer l'efficacité du système judiciaire :

Puis vous ne soupçonnez pas, reprit-il, l'insouciance profonde de la police cantonale et du Parquet à l'égard de ces gens-là. Pourvu que les paysans ne brûlent pas les fermes, qu'ils n'assassinent pas, qu'ils n'empoisonnent pas, et qu'ils paient leurs contributions, on les laisse faire ce qu'ils veulent entre eux; et, comme ils sont sans principes religieux, il se passe des choses affreuses [...] Monsieur Sarcus, le juge de paix, dit que si l'on faisait le procès de tous les criminels, l'État se ruinerait en frais de justice (P : 233).

Le jeune abbé situe les causes de cette incurie dans l'indifférence religieuse dont font preuve les paysans. Contrairement à son collègue (et contemporain) Bonnet, Brossette échoue dans sa tentative d'enrayer la criminalité de cette région de la Bourgogne. Brossette, un curé dont la parole n'a aucun pouvoir, se situe donc aux antipodes de Bonnet et de Janvier.

Le drame policier dont fait l'objet Michaud renvoie à l'affaire Paul-Louis Courier, pamphlétaire assassiné en 1825 dans son domaine en Touraine par un de ses domestiques⁷⁶. Traducteur⁷⁷ d'œuvres en grec telles que *Les pastorales* de Longus ou

⁷⁶ Pierre-Georges CASTEX [dir.], «Introduction» à l'article de BALZAC «*Œuvres complètes* de Paul-Louis Courier», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1488 : «Cité une dizaine de fois dans *La comédie humaine*, en général d'une manière élogieuse, Paul-Louis Courier est, en 1830, un des écrivains tutélaires de Balzac, qui se pose alors comme l'héritier et le restaurateur de la gaieté nationale».

Daphnis et Chloé, il se dévoua pour la cause paysanne et le partage juste des terres, proposant même de dépecer Chambord. Que la bande noire achète Chambord et y chasse la cour, il ne s’y trouverait que des avantages : «Plus de gibier qui détruit nos blés, plus de gardes qui nous tourmentent, plus de valetaille près de nous, fainéante, corrompue, corruptrice, insolente; au lieu de tout cela, une colonie heureuse, active, laborieuse, dont l’exemple autant que les travaux nous profiteront pour bien vivre [...]»⁷⁸. Celui dont la vision de la paysannerie est nettement plus optimiste que le sombre tableau que brosse Balzac, souligne néanmoins la nécessité de fonder des corporations et des lois pouvant enrayer la pauvreté et l’isolement des petits propriétaires et faire en sorte que leur travail soit justement récompensé : «Si tant est qu’il laboure, le petit propriétaire; la bêche, l’ignoble bêche, disent nos députés, déshonore le sol, bonne tout au plus à nourrir une famille, et quelle famille! en blouse, en guêtres, en sabots. Le pis, c’est que la terre morcelée, une fois dans les mains de la gent corvéable, n’en sort plus»⁷⁹. Tout en admettant la criminalité croissante sévissant dans les campagnes – phénomène que Balzac nomme «l’incurie des campagnes» –, Courier dénonce les injustices judiciaires dont sont victimes quelques «mauvais sujets, emprisonnés pour des raisons discutables». Il dénonce également la mauvaise influence que procurent les membres de la cour, adeptes de mauvaises mœurs, aux familles paysannes avoisinantes. Enfin, Courier relève ce paradoxe : la terre n’est pas pour ceux qui la cultivent mais pour ceux qui ne le voient jamais, c’est-à-dire les nobles.

⁷⁷ Lieven D’HULST a traité de l’apport de Paul-Louis COURIER, traducteur d’auteurs grecs (d’Hérodote, notamment), à la littérature française du XIX^e siècle et à la manière d’aborder les langues. COURIER s’est battu, à contre-courant des conventions académiques de son temps, pour remettre au goût du jour, par l’entremise de ses traductions, le français des XIII^e et XVI^e siècles. («Paul-Louis Courier : un traducteur atypique?», dans Jean DELISLE [dir.], *Portraits de traducteurs*, Ottawa, Presses de l’Université d’Ottawa / Artois Presses Université, coll. «Regards sur la traduction», 1999, p.171-206).

⁷⁸ Paul-Louis COURIER, «Le simple discours», *Pamphlets*, Paris, Pauvert, 1965, p. 76.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 78.

L'assassinat de Michaud met fin symboliquement à toute forme d'idylle. Car le garde était le seul vrai héros dans ce chaos des valeurs véhiculées par les nombreux courants idéologiques. Comparable aux héros des épopées, Michaud contrastait avec les personnages typiques de ce roman anti-utopique, préoccupés par leurs seuls intérêts. Sa fin tragique annonce celle de la grande propriété en tant que fief. Montcornet se tournera vers une propriété entourée de murs en banlieue de Paris, où il ne pourra pas être aux prises avec des paysans récalcitrants.

Le chapitre suivant, intitulé «L'Oaristys, XXVII^e églogue de Théocrite peu goûtée en cour d'assise» contient deux éléments importants : sa désignation ironique d'une œuvre de l'Antiquité et l'impunité du crime qui y sera commis. L'Oaristys, la vingt-septième églogue de Théocrite, est le récit d'une jeune femme qui perd sa virginité de son plein consentement. Or, le chapitre des *Paysans* renferme le viol de Geneviève Niseron (petite-fille du républicain Niseron), surnommée la Péchina, par Nicolas Tonsard, avec la complicité de Catherine Tonsard, véritable «Image du peuple» et incarnation d'une sexualité débridée. La fille de François Tonsard correspond, comme Michaud, à une image véhiculée par l'art pictural :

Catherine, grande et forte, en tout point semblable aux filles que les sculpteurs et les peintres prennent comme jadis la République, pour modèles de la Liberté, charmait la jeunesse de la vallée d'Avonne par ce même sein volumineux, ces mêmes jambes musculeuses, cette même taille à la fois robuste et flexible, ces bras charnus, cet œil allumé d'une paillette de feu, par l'air fier, les cheveux tordus à grosses poignées, le front masculin, la bouche rouge, aux lèvres retroussées par un sourire quasi féroce, qu'Eugène Delacroix, David d'Angers ont tous deux admirablement saisi et représenté (P : 238).

Balzac éradique tout sentiment positif du texte de Théocrite. Il le subvertit pour en faire une mésaventure où Geneviève Niseron, représentante, après son grand-père, de la pureté morale paysanne, est confrontée à Catherine Tonsard. Ces personnages féminins antithétiques se rapprochent pourtant par leur capacité à séduire les hommes,

l'une par sa robustesse et sa vigueur, l'autre par son envoûtante étrangeté. Ce chapitre renferme également une allusion intertextuelle à la fable de La Fontaine «La laitière et le pot au lait», où une jeune fille échappe la cruche remplie de lait qu'elle portait sur la tête pour aller la livrer au village⁸⁰. Or, Mme de Montcornet, en promenade avec Olympe, fut alertée par la cruche cassée de la Péchina sur le bord du chemin.

Incarnation du type de paysans victime de la petite propriété, l'ancien garde-chasse, Courtecuisse (surnommé Courtebotte par les habitués du Grand-I-Vert), est l'exemple d'une montée ratée dans l'échelle sociale en suivant le droit chemin : «Il a voulu monter plus haut que l'échelle, disait-on à ceux qui plaignaient l'ex-garde-chasse en accusant Rigou. Il a voulu devenir bourgeois!» (P : 261). Celui qui a travaillé d'arrache-pied pour accéder à un statut plus élevé est maintenant méconnaissable : «Vieilli, maigri, hâve, il offrait à tous les yeux une leçon terrible qui n'éclairait personne [...]. Enfin, à l'instar de presque tous les paysans mordus par le démon de la propriété, devant des fatigues croissantes, la nourriture décroissait» (P : 261). Courtecuisse habite le pavillon qui, en 1595, vit partir «une chasse royale, précédée par ces beaux chiens affectionnés par Paul Véronèse et par Rubens» (P : 179). Cet édifice de pierre, joyau des Aigues du temps de Henri IV, est laissé à l'abandon grâce aux bons soins de Courtecuisse, qui n'a pour seul souci d'assurer le maintien de sa petite propriété, quitte à s'acoquiner avec les fagoteurs qu'il est pourtant supposé chasser.

Il subsiste, chez Balzac, le manichéisme qu'on lui a connu dans les romans précédents, divisant l'humanité entre vicieux et vertueux. Peu de nuances sont faites dans les descriptions des quelques paysans que renferme le roman. Les représentants de la vertu sont peu nombreux. Excepté le républicain Niseron, «la vivante image de leur

⁸⁰ Voici la morale de cette fable : «Quel esprit ne bat la campagne ?/Qui ne fait châteaux en Espagne ?/Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous, /Autant les sages que les fous ?/Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux [...].» (Jean de LA FONTAINE, *Fables*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1991, p. 210-211).

conscience» (P : 266), exemple de probité, et de sa petite-fille Geneviève, il n'existe aucun personnage de la classe paysanne qui corresponde au prototype imaginé de toutes pièces par les doctrinaires. Tandis que Michaud partage des traits avec les personnages mythologiques, Niseron est comparable aux personnages bibliques, plus particulièrement à l'apôtre Pierre :

Voûté par le travail, le visage blanc, les cheveux d'argent, ce vieux vigneron, à lui seul toute la probité de la commune, avait été pendant la Révolution président du club des Jacobins à La-Ville-aux-Fayes, et juré près du tribunal révolutionnaire du District. Jean-François Niseron, fabriqué du même bois dont furent faits les Apôtres, offrait jadis le portrait, toujours pareil sous tous les pinceaux, de ce saint Pierre en qui les peintres ont tous figuré le front quadrangulaire du Peuple, la forte chevelure naturellement frisée du Travailleur, les muscles du Prolétaire, le teint du Pêcheur, ce nez puissant, cette bouche à demi railleuse qui nargue le malheur, enfin l'encolure du Fort qui coupe des fagots dans le bois voisin pour faire le dîner, pendant que les doctrinaires de la chose discourent (P : 256).

Ce condensé de probité qu'est Niseron est le type de toutes les espèces de travailleurs, en voie de disparition dans la campagne bourguignonne. Dans une description où domine l'isotopie de la force et de la résistance, Niseron, à l'instar du garde Michaud, fait figure de personnage irréel, aux antipodes d'un Tonsard, d'un Fourchon ou d'un Rigou qui eux sont aux prises avec la réalité économique.

Des médiocrités au pouvoir

Si la description de la paysannerie constitue la première partie du roman, la deuxième partie est consacrée à la bourgeoisie, classe qui incarne les méfaits du capitalisme à l'égard de l'aristocratie ou de ce qu'il en reste. La généalogie de la «première société de Soulanges» y prend la forme d'une véritable dynastie grâce aux mariages arrangés entre les quatre grandes familles : les Gaubertin, les Soudry, les Guerbet et les Lupeaulx. Les bourgeois tiennent salon et poussent l'ostentation jusqu'à emprunter les traits de l'aristocratie : leurs rituels et leur attirail relèvent de la vie de cour.

Cette galerie de bourgeois tente inlassablement de se substituer à l'aristocratie des campagnes. *Les paysans* renferme des charges contre la paysannerie, mais aussi et surtout contre cette bourgeoisie dont le pouvoir est connu sous le nom de *médiocratie*⁸¹. Le sujet du roman n'est pas seulement, comme l'a affirmé Lukács, la tragédie de la grande propriété, mais aussi celle de l'assujettissement d'un canton à Gaubertin, le véritable Machiavel de cette histoire :

Tel que vous le voyez, Gaubertin est à la tête du tiers environ de l'approvisionnement de Paris. Agent général du commerce des bois, il dirige les exploitations en forêt, l'abattage, la garde, le flottage, le repêchage et la mise en trains. [...] Ainsi, par exemple, il a si bien écarté toutes les concurrences, qu'il est le maître absolu des adjudications; la Couronne et l'État sont ses tributaires (P : 171).

Le discours sur la médiocrité, la pire plaie qu'ait amenée le XIX^e siècle et qui s'est envenimée avec 1830, parcourt comme un leitmotiv toute l'œuvre de Balzac, et ce, depuis 1830 et les «Lettres sur Paris». L'auteur de *La comédie humaine* décrit le népotisme bourgeois avec les mêmes paramètres que le pouvoir monarchique. Après 1830, les nouvelles doctrines pullulent, mais aucun véritable renouveau n'est effectué, aucune idéologie substantielle n'est mise de l'avant. Fourchon, dans sa sagesse d'ivrogne, a d'ailleurs remarqué cette vacuité et le statu quo social et économique régnant dans les campagnes malgré les nombreux changements de gouvernement⁸². Il se produit une véritable scission entre les mots et les choses, entre les apparences et la réalité. Selon Balzac, l'absence de contenu idéologique conjuguée à la montée du libéralisme ne peut

⁸¹ D'après *Le Robert historique de la langue française*, ce terme aurait été forgé par Balzac dans *Les paysans*, qui l'utilisait au sens de «gouvernement de la classe moyenne» ou «gouvernement du juste milieu». Le néologisme n'aurait adopté une connotation péjorative qu'en 1870, en jouant sur le sens de médiocre. Sa signification serait alors devenue «gouvernement de médiocres». Or en tenant compte du rejet balzacien de la politique du juste milieu et la critique sévère à laquelle il soumet la bourgeoisie des campagnes, il est permis de croire qu'il utilisa ce terme de manière dépréciative dès 1844 (Paul ROBERT, Paris, Éditions du nouveau Littré, p. 1215).

⁸² Voir supra dans le présent chapitre, p. 323.

qu'entraîner la propagation endémique des médiocrités. Non sans ironie, Balzac érige ce caractère factice en valeur suprême dans sa galerie de grotesques.

Le milieu décrit dans l'incipit de la deuxième section du roman fait partie intégrante de cette ironie. Alors qu'à première vue, les bourgeois n'entretiennent pas de lien métonymique avec Soulanges, surnommée la Jolie, on découvre que cette description de monuments datant de l'Ancien Régime est tout à fait appropriée à cette bourgeoisie qui emprunte les apparences de l'aristocratie sans en avoir pourtant la substance. Il résulte de l'esquisse de cette étrangeté bourgeoise un comique sans précédent dans *La comédie humaine*. La description de la ville de Soulanges se caractérise par la richesse historique de son architecture médiévale⁸³. Ces quelques paragraphes comportent les topoï de l'incipit réaliste : indications spatiales et temporelles (À six kilomètres environ de Blangy, pour parler légalement, et à une distance égale de La-Ville-aux-Fayes⁸⁴) (P : 303)). La première phrase est construite de manière à englober le plus d'indications possible sur le temps et l'espace. La suite de l'incipit, qui contient une description agrémentée de nombreux superlatifs («canal magnifique», «point de vue aussi splendide qu'élégant», le «joli» qui caractérise Soulanges), se caractérise aussi par les monuments, notamment par une reprise de la figure du château de Soulanges, rebâti sous Louis XIV, et par l'Église entièrement construite en pierres à l'époque médiévale, «grâce à la munificence des seigneurs de Soulanges», munie d'une statue (non mutilée) de la Vierge, clin d'œil à l'incipit du *Curé*. La place, où trône une «charmante fontaine rapportée d'Italie en 1520», «est bordée de constructions originales, toutes de diverses époques»,

⁸³ Ce deuxième incipit se rapproche de celui de *Béatrix*, où est décrit le château de Guérante, dont l'architecture date aussi des temps médiévaux.

⁸⁴ Il est facile de dresser un parallèle avec l'incipit des *Chouans*, qui montre la théorie de paysans conscrits s'avancant vêtus de peaux d'animaux, où est décrit un semblable triangle entre trois villages : «Dans les premiers jours de l'an VIII, au commencement de vendémiaire, ou, pour se conformer au calendrier actuel, vers la fin du mois de septembre 1799, une centaine de paysans et un assez grand nombre de bourgeois, partis le matin de Fougères pour se rendre à Mayenne, gravissaient la montagne de la Pèlerine, située à mi-chemin environ de Fougères à Ernée, petite ville où les voyageurs ont coutume de se reposer» (Honoré de BALZAC, *Les chouans*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1983, p. 5).

dont plusieurs remontent au Moyen Âge et qui «rappellent le temps où la bourgeoisie était uniquement commerçante⁸⁵». La nostalgie de cette ancienne bourgeoisie marchande est mise en relief par les conséquences néfastes de la politisation de la bourgeoisie postrévolutionnaire triomphante. Cette place, «illustrée par Molière et par le théâtre espagnol» (P : 305), ressemble à des places publiques où avaient lieu les comédies à l'époque classique. L'antithèse entre la nature ostentatoire des bourgeois et leur environnement physique montre bien que Balzac outrepassé parfois les règles de sa théorie du milieu comme reflet de l'être humain qui l'habite. Le grotesque de la société de Soulanges, jumelé au sublime du milieu, produit un effet carnavalesque⁸⁶.

Le vice, le «mal social», tirerait son origine d'ambitieux comme Rigou et Gaubertin, qui aspirent à s'approprier le domaine des Aigues pour le dépecer. Cet «entrepôt de venin», lieu de leurs tractations, est le bien mal nommé Café de la Paix. Une fresque de *Paul et Virginie* jure parmi les propos qui sont tenus dans l'établissement de Socquart : «En 1804, époque de la vogue de *Paul et Virginie*, l'intérieur fut garni d'un papier verni représentant les principales scènes de ce roman» (P : 351). La dépossession progressive du grand propriétaire, fruit d'une conspiration ourdie par les têtes dirigeantes de La-Ville-aux-Fayes et de Soulanges, est habilement cautionnée par Gaubertin. Celui-ci s'arroge le droit, sous le couvert de la démocratie, de dépouiller les riches propriétaires fonciers pour, non pas redistribuer l'argent aux paysans, mais se l'approprier au nom du roulement économique et la loi de l'intérêt individuel. Il s'agit de la tournure perverse que peut prendre l'expropriation des aristocrates.

⁸⁵ Ces quelques mots nous ramènent à l'incipit de la première partie de *Sur Catherine de Médicis*, «Le martyr calviniste», où est décrit le Paris du XVI^e siècle et sa bourgeoisie commerçante qui, en ce temps-là, était digne de respect.

⁸⁶ Dans la «Préface» de *Cromwell*, Victor HUGO explique que le propre du drame moderne est de créer un effet de contraste qui mette en relief le beau grâce au grotesque : «Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement beau, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière».

Gaubertin, l'ancien régisseur des Aigues, dont Montcornet s'est débarrassé à coups de pied pour cause de fraude, est de ceux qui ne travaillent que pour leurs propres intérêts. Il est le premier des trois types énumérés dans le chapitre «Espèces sociales disparues⁸⁷» : «Nous avons, disait-il, trois sortes de régisseurs : celui qui ne pense qu'à lui, celui qui pense à nous et à lui; quant à celui qui ne penserait qu'à nous, il ne s'est jamais rencontré. Heureux le propriétaire qui met la main sur le second!» (P : 153-154). Gaubertin – qui gobe tout – est comparé à un boa qui enserme sa proie : «Pour éviter les longueurs, il est nécessaire de présenter succinctement les rameaux généalogiques par lesquels Gaubertin embrassait le pays comme un boa tourné sur un arbre gigantesque avec tant d'art que le voyageur croit avoir un effet naturel de la végétation asiatique» (P : 203). Les bourgeois tels que Gaubertin et Sibilet, voulant rester «propres», ont néanmoins dans le cœur «cette boue qui veut se cuire aux brûlantes conceptions du vol légal» (P : 158). Le titre du sixième chapitre, «Une histoire de voleurs», résume bien ce qui définit les bourgeois de Soulanges et de La-Ville-aux-Fayes. Tout en fraudant dans les limites du licite à l'aide de manipulations aux apparences de la vertu, Gaubertin ose, en parlant des grands propriétaires, pérorer sur la démocratie : «[...] nous cultiverons un jour le parc des Aigues, car c'est voler le peuple que de consacrer à l'agrément d'un homme neuf cents arpents des meilleures terres de la vallée!» (P : 161). Que les seuls hommes honnêtes dans ce roman : Montcornet, Michaud et Niseron – les deux derniers sont des foyers de valeurs positives – subissent une défaite ou la mort, traduit un esprit fataliste.

⁸⁷ Il est facile de voir ici l'influence du transformisme de LAMARCK : «Quant aux circonstances qui ont tant de puissance pour modifier les organes des corps vivans, les plus influentes sont, sans doute, la diversité des milieux dans lesquels ils habitent; mais, en outre, il y en a beaucoup d'autres qui ensuite influent considérablement dans la production des objets dont il est question» (*Philosophie zoologique*, Paris, Dentu, 1809, p. 231).

Après son renvoi humiliant par Montcornet, Gaubertin fomenté un plan de vengeance et fait embaucher Sibilet aux Aigues comme régisseur, un de ces êtres faux se cachant sous des airs de probité : «Mais comme les hommes, pour la plupart, ne sont pas observateurs, et que, parmi les observateurs, les trois quarts observent après coup, l'air grognon d'Adolphe Sibilet passait pour l'effet d'une rude franchise, d'une capacité⁸⁸ vantée par son patron, et d'une probité revêche qu'aucune éprouvette n'avait essayée» (P : 156-157). Le fils du greffier de Soulanges est l'antithèse parfaite du garde-général Michaud, homme solide et honnête, qui n'a de cesse de se méfier du jeune régisseur.

Rendre les bourgeois premiers artisans du «mal social» déresponsabilise les paysans. Force intemporelle restée immuable depuis douze siècles mais sous l'égide des bourgeois depuis la Révolution, ceux-ci s'efforcent de tirer parti de cette époque de transition. Comme le dira Fourchon, les paysans, sont en bon droit de voler. Floués par 1789 et négligés par les législateurs, victimes d'injustices sociales, ils peuvent bien s'adonner au vice à l'échelle privée. Les bouleversements auxquels ont donné lieu les révolutions, en brisant les castes, ont donné libre cours à une nouvelle forme de rapport de forces : «Mais qu'arrivera-t-il de ce débat de plus en plus ardent, d'homme à homme, entre le riche et le pauvre? Cette Étude n'est écrite que pour éclairer cette terrible question sociale» (P : 154). Que *Les paysans* reste inachevé et que sa gestation ait été si longue veut-il dire que Balzac laisse la question irrésolue ou à tout le moins en suspens? Probable, car Blondet, en compagnie de Virginie de Troisville, en s'interrogeant sur l'avenir que réservait aux habitants des campagnes un pays miné par la parcellisation et la perte progressive du patrimoine architectural, refuse finalement de continuer à extrapoler

⁸⁸ Le terme de «capacité», invention du XIX^e siècle, a été souvent maltraité par Balzac, notamment dans un autre roman de notre corpus, *Le curé*, où il a été utilisé par Grégoire Gérard dans sa lettre-manifeste contre le système d'éducation érigé sous l'Empire.

sur l'avenir. La diégèse laisse voir un scénario où subsiste le pauvre même après que la bourgeoisie a usurpé la place de la noblesse.

Une galerie de grotesques dans la tradition de Goya

Si les paysans sont des bêtes civilisées, les bourgeois sont des civilisés aux traits bestiaux. Il y a cependant une grande différence entre les deux classes. Les bourgeois, c'est ce qui fait leur force, forment une coalition, contrairement aux nobles, qui obéissent à la devise libérale du *chacun chez soi, chacun pour soi*, et aux paysans, trop préoccupés par leur lopin de terre : «Hélas! si les familles bourgeoises n'ont compris leur solidarité ni en 1400 sous Louis XI, ni en 1600 sous Richelieu, peut-on croire que, malgré les prétentions du XIX^e siècle au Progrès, la Bourgeoisie sera plus unie que ne le fut la Noblesse? Une oligarchie de cent mille riches a tous les inconvénients de la démocratie sans en avoir les avantages» (P : 151). Comme le fait remarquer Sibilet à Montcornet, «on tue les hommes mais on ne tue pas les intérêts». Tel est le niveau auquel s'élèvent les conversations entre les figures dominantes de cette engeance de spéculateurs. Les bourgeois parvenus, contrairement aux notables du *Médecin* et du *Curé*, n'abordent jamais les sujets de nature politique ou idéologique. Préoccupés uniquement par l'économie, ils se livrent à des activités moralement condamnables : usure, vols et filouteries en tout genre attentés contre les biens des aristocrates dont ils sont les valets hypocrites, coalitions pour la mainmise sur le commerce du bois, etc.

Décrit ironiquement comme un bénédictin défroqué, Rigou est le principal représentant de l'«aristocratie financière» et maire de Blangy. Le digne successeur de Gobseck est l'être le plus puissant du canton : «ses mœurs, ses opinions, tout servira puissamment à l'histoire de cette vallée. Ce renégat explique enfin l'utilité de la médiocratie, il en est à la fois la théorie et la pratique, l'alpha et l'oméga, le *summum*»

(P : 278). «L'usurier des campagnes» (titre du chapitre XIII) est la contradiction vivante de Benassis, le médecin de campagne. Contrairement au docteur Benassis, qui était occupé à faire le bien, Rigou, avare égoïste, s'emploie à amasser du pécule sur le dos des aspirants propriétaires, qui sont prêts à tout pour pouvoir payer leur hypothèque. Cela dans le but de s'approprier une partie des Aigues, une fois leur propriétaire chassé. Mû par la haine plus que par la charité, il cultive les plaisirs avec de jeunes servantes qui se succèdent aux trois ans, «mange et boit comme Louis XIV». Pour renchérir dans la métaphore de l'hédonisme, Rigou est qualifié de Thélémiste, terme dérivé de Thélème, l'abbaye où le mot d'ordre est la liberté, décrite dans *Gargantua*. Rigou ressemble à ces moines, qui se livraient à des plaisirs et des abus de toutes sortes et dont la devise était «Fay ce que voudras»⁸⁹. Ce «type excessivement curieux», dont voici la description, se distingue de ses confrères avares de *La comédie humaine*⁹⁰ :

Grand, sec, les yeux bordés d'un cercle brun, les paupières presque noires, quand le matin il laissait voir son cou ridé, rouge et grenu, vous l'eussiez d'autant mieux comparé à un condor que son nez très long, pincé du bout, aidait encore à cette ressemblance par une coloration sanguinolente. Sa tête quasi chauve eût effrayé les connaisseurs par un occiput en dos d'âne, indice d'une volonté despotique. Ses yeux

⁸⁹ «Comment estoient reiglez les Thélémistes à leur manière de vivre») de *Gargantua* : «Toute leur vie estoit employés non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit; nul ne les esveilloit, nul ne les parforceoit ny à voyre, ny à manger, ny à faire chose autre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua [...] parce que gens liberes, bien nez, bien instructz, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon qui tousjours les pousse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ils nommoient honneur» (François RABELAIS, *L'Abbaye de Thélème*, chapitre LVII, [Raoul Morçay, éd.], Paris, Droz, 1934, p. 60). Notons cependant que Rabelais n'incluait, dans cette société, que les gens bien nés.

⁹⁰ Voici ce qui fait l'objet d'un passage métadiscursif : «Vous vous rappelez peut-être certains maîtres en avarice déjà peints dans quelques Scènes antérieures? D'abord l'avare de province, le père Grandet de Saumur, avare comme le tigre est cruel; puis Gobseck l'escompteur, le jésuite de l'or, n'en savourant que la puissance et dégustant les larmes du malheur, à savoir quel est leur cru ; puis le baron de Nucingen élevant les fraudes de l'argent à la hauteur de la Politique. Enfin, vous avez sans doute souvenir de ce portrait de la Parcimonie domestique, le vieil Hochon d'Issoudun, et de cet autre avare par esprit de famille, le petit La Baudraye de Sancerre! Eh bien, les sentiments humains, et surtout l'avarice, ont des nuances si diverses dans les divers milieux de notre société, qu'il restait encore un avare sur la planche de l'amphithéâtre des Études de mœurs; il restait Rigou l'avare égoïste, c'est-à-dire plein de tendresse pour ses jouissances, sec et froid pour autrui, enfin l'avarice ecclésiastique, le moine demeuré moine pour exprimer le jus du citron appelé le bien-vivre, et devenu séculier pour happer la monnaie publique. Expliquons d'abord le bonheur continu qu'il trouvait à dormir sous son toit !» (P : 278-279).

grisâtres, presque voilés par ses paupières à membranes filandreuses, étaient prédestinés à jouer l'hypocrisie. Deux mèches de couleur indécise, à cheveux si clairsemés qu'ils ne cachaient pas la peau, flottaient au-dessus des oreilles larges, hautes et sans ourlet, trait qui révèle la cruauté dans l'ordre moral quand il n'annonce pas la folie. La bouche, très fendue et à lèvres minces, annonçait un mangeur intrépide, un buveur déterminé par la tombée des coins qui dessinait deux espèces de virgules où coulaient les jus, où pétillait sa salive quand il mangeait ou parlait. Héliogabale⁹¹ devait être ainsi (P : 285-286).

Brossé en suivant la méthode de Lavater qu'est la physiognomonie, science qui consiste à attribuer des caractéristiques morales à des traits physiques, ce tableau peu flatteur, couronné par la comparaison avec Héliogabale, empereur romain réputé pour les sévices injustifiés qu'il affligea aux enfants et aux esclaves, se veut effrayante et relève presque du surnaturel. Le texte revient souvent sur la crainte que l'avare inspire aussi bien aux bourgeois qu'aux paysans. La métaphore animalière du condor⁹² (et non de l'aigle, animal plus noble), utilisée pour Rigou, reviendra dans la description des autres bourgeois, c'est-à-dire des autres membres de cette galerie de grotesques. Rigou, prénommé Grégoire – comme Grégoire Gérard –, d'où son surnom idoine de Grigou (G. Rigou), comparé à Louis XIV et à Louis XV, ayant à son service des «nègres blancs», paysans qui lui servaient de main-d'œuvre bon marché, mène une vie digne des aristocrates de l'Ancien Régime, sinon du roi lui-même, donnant ainsi plus que raison à Fourchon (selon qui «les bourgeois remplacent les seigneurs»). Hypocrite, cruel et despote, il n'en possède que les mauvais côtés. Se prévalant, à petite échelle, des avantages de l'ancienne monarchie, Rigou n'en maîtrise pas moins les rouages de la médiocratie et de l'appareil compliqué des lois : «On voit que Rigou connaissait bien le vice de la loi sur les expropriations appliquée aux parcelles et le danger que fait courir au Trésor et à la Propriété l'excessive division des biens» (P : 291). Le rusé financier exige

⁹¹ Surnom donné à Élagabale, empereur romain dont le règne s'étendit de 217 à 222. Sa notoriété est due à sa cruauté et à son excentricité.

⁹² Il est aussi question de la «rapacité» (P : 293) de Gaubertin.

donc des paysans d'acheter un minimum de trois hectares de terre, de manière à pouvoir les exproprier ultérieurement.

Par la régence qu'il exerce sur les terres qui composent son «sérail», Rigou prévient à lui seul la catastrophe économique, conséquence de la division des terres à outrance. Rigou est donc l'indigne successeur de Benassis et de Bonnet. Celui qui se «superposait à Tonsard» était plus respecté que Montcornet, pourtant «le seul qui jetât de l'argent dans le pays» (P : 292). Dépourvu de toute trace de vertu, le nouveau législateur se démarque par son génie : «Quelle leçon pour un pays! La loi émanera toujours d'un vaste cerveau, d'un homme de génie et non de neuf cents intelligences qui, si grandes qu'elles puissent être, se rapetissent en se faisant foule» (P : 291). Cette intelligence supérieure, ce «forban» ne travaille cependant pas pour le bien de l'économie nationale, mais bien pour ses intérêts personnels : «De là les trompeuses merveilles enfantées par ce que d'imbéciles économistes nomment la *petite culture*» (P : 292).

Un de ceux qui idéalisaient la vertu du paysan et qui célébraient sa relation privilégiée et poétique avec la terre, Jules Michelet, relate dans *Le peuple* la petite histoire de la propriété paysanne. Celle-ci devient nettement plus prosaïque lorsqu'il est question des démêlés du paysan avec l'usure. Michelet décrit brièvement la relation particulière qu'entretient le paysan avec le temps. La tradition de douze siècles d'esclavage dont il ne peut se défaire est perpétuée par l'usure incarnée dans *Les paysans* par Rigou :

Cet homme héroïque a cru, par la grandeur de sa volonté, pouvoir tout, jusqu'à supprimer le temps. Mais ici ce n'est pas comme en guerre; le temps ne se supprime pas; il pèse, la lutte dure et se prolonge entre l'usure que le temps accumule, et la force de l'homme qui baisse. La terre lui rapporte deux, l'usure demande huit, c'est-à-dire que l'usure combat contre lui comme quatre hommes contre un. Chaque année d'intérêt enlève quatre années de travail⁹³.

⁹³ Jules MICHELET, *Le Peuple*, Paris, Julliard, coll. «Littérature», 1965, p. 88.

Nous avons déjà vu que le premier chapitre de la deuxième partie des *Paysans*, intitulé «La première société de Soulanges», contient une description détaillée des principaux acteurs de cette «société» qui se veut calquée sur les salons de l'Ancien Régime. Une autre caractéristique commune aux bourgeois de Soulanges est leur ressemblance avec des représentants de la gent animalière. Si les paysans, êtres essentiellement instinctifs, sont comparés à des monstres ou aux Sauvages de Cooper, les bourgeois sont des êtres unidimensionnels caractérisés par une sottise et une prétention remarquables. Un autre exemple archétypique de cette excentricité bourgeoise est la femme du maire de Soulanges, Mme Soudry, ancienne femme de chambre de Mlle Laguerre, maintenant promue dans les hautes sphères de la bourgeoisie. Comme elle a su profiter des largesses de sa maîtresse – et de sa mort – pour amasser argenterie, robes et lingerie, on l'appelle la «reine» de la société de Soulanges. Entourée de ses nombreux «courtisans», «lilliputiens» au même titre que les paysans, la femme du maire se met en frais de se parer d'«atours» tous plus extravagants les uns que les autres. Le fard et la poudre camouflent insuffisamment rides et imperfections et lui procurent «un éclat postiche». Ce qui est qualifié sarcastiquement d'«attirail», élaboré dans le cadre d'une description hyperbolique, bien qu'il n'avantage aucunement cette «haquenée», fait cependant illusion auprès de la bourgeoisie :

Si vous voulez vous figurer sous ce bonnet toujours ultra-coquet un visage de macaque d'une laideur monstrueuse, où le nez camus, dénudé comme celui de la Mort, est séparé par une forte marge de chair barbue d'une bouche à râtelier mécanique, où les sons s'engagent comme en des cors de chasse, vous comprendrez difficilement pourquoi la première société de la ville et tout Soulanges, en un mot, trouvait belle cette quasi-reine [...] (P : 309).

Relevons le contraste entre la coquetterie du bonnet et le visage hideux, où se conjuguent les caractéristiques de l'animal («macaque»), de la masculinité («chair barbue»), de la machine («râtelier mécanique») et de la discordance («cors de chasse»).

Bref, aucune élégance chez cette femme pourtant adulée par une société ignare, dupe de son esprit : « Cette érudition d'antichambre lui composait une conversation qui sentait son Œil-de-Bœuf. Là donc, son esprit de soubrette passait pour de l'esprit de bon aloi. Au moral, la maîtresse était, si vous voulez, du strass; mais, pour les Sauvages, le strass ne vaut-il pas le diamant? » (P : 310-311). Les bourgeois sont donc doublement stigmatisés : aspirant à l'aristocratie, ils sont néanmoins comparés à la classe paysanne, partageant avec celle-ci quelques caractéristiques. Mme Soudry, qui portait des robes « dans le dernier genre de 1808 », qui « tenait sur sa tête le vrai parasol du XVIII^e siècle », qui recevait la société dans un salon « dont la cheminée était ornée de chinoiserie du bon temps de Louis XV », « savait son XVIII^e siècle ». Comme ses congénères parvenus, elle affecte un goût marqué pour le siècle précédent.

L'ironie nourrit le ridicule qui est l'emblème de cette galerie de curiosités : « Cette bourgeoisie de province, si grassement satisfaite d'elle-même », qui se croyait « le plexus solaire de la France », se pensait « supérieure à toutes les supériorités ». « Dans sa grande sagesse », cette caste méprisante traite de lâche le héros d'Essling. Les frères Gourdon, médecin et greffier, de ceux qui prenaient du strass pour du diamant, se livraient respectivement à la collection d'artefacts de sciences naturelles sous la forme d'animaux empaillés et d'insectes dans le formol, d'articles de minéralogie, et de l'art poétique à la Delille sur le thème de ce jeu provenant du XVIII^e siècle qu'est le bilboquet : « Jouer excessivement fort au bilboquet, la manie d'en jouer engendra chez le greffier une autre manie, celle de chanter ce jeu, qui fit fureur au XVIII^e siècle. Les manies chez les médiocrates vont souvent deux à deux » (P : 318-319). Entiché de Delille, Gourdon fut mis sur un piédestal par ses congénères, qui l'élevèrent plus haut que le poète pastoral du XVIII^e siècle. Le dénouement de cette œuvre départementale qu'est *La Bilboquéide*, est qualifiée en ces termes : « Ce fut cette peinture, digne de Virgile, qui

fit mettre en question la prééminence de Delille sur Gourdon» (P : 320). Mentionnons enfin Lupin, le notaire, qui «paraissait presque Parisien», ayant épousé une femme en sabots sans éducation surnommée par lui Bébelle : «ronde comme une tortue», faisant partie de la classe des «femelles invertébrées». «Aussi eussiez-vous deviné la suprématie qu'il exerçait en sa qualité de fat et de juge en fait d'élégance, rien qu'à l'entendre parler. Il se prononçait sur toute chose par un seul mot à trois modificatifs, le mot artistique *croûte*» (P : 313). Quant à l'admiration, il l'exprimait en utilisant à outrance et à la limite du ridicule le mot «charmant». Lupin incarne ainsi parfaitement bien l'affection et l'infatuation exercée par l'entremise des manies langagières et de la coquetterie vestimentaire. Ajoutons à cette galerie Guerbet, le percepteur, «homme d'esprit», qui s'occupe de Pomologie [entendre par là culture des arbres fruitiers], qui «obtenait des primeurs en retard d'un mois sur celles de Paris», et Sarcus, juge de paix qui médite depuis quinze ans sur une *Histoire de l'institution des juges de paix*. Ces descriptions fantaisistes entraînent un mélange des registres : que la tragédie de l'expropriation et de la destruction du patrimoine national soit faites par de tels individus relève du carnavalesque.

Le mélange des genres que renferme *Les paysans* rappelle la description que fait Bakhtine de la ménippée, genre antique où les considérations philosophiques et sociales sont énoncées par l'entremise d'une enveloppe formelle non conventionnelle :

Tout cela nous amène à la conclusion suivante : nous avons découvert dans la ménippée une combinaison étonnante d'éléments en apparence complètement hétérogènes et incompatibles : le dialogue philosophique, l'aventure, le fantastique, le naturalisme, l'utopie, etc. Nous pouvons dire que c'est le carnaval et sa perception spécifique du monde qui était le principe réunificateur de tous ces éléments disparates en un tout organique [...] ⁹⁴.

⁹⁴ Mikhaïl BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, p. 183.

Dans *Les paysans* se juxtaposent l'âge d'or, le portrait, le drame policier, la lettre, et l'essai économique et politique. Tout cela est uni par l'effet de contraste qu'offre la civilisation de l'Ancien Régime et la nouvelle médiocratie, qui provoque l'ébranlement des hiérarchies. La satire ménippée, subsumée par le carnavalesque, est faite de contrastes⁹⁵ et mélange les catégories sociales normalement opposées⁹⁶. Elle donne également une place toute spéciale aux scandales, aux situations inusitées et aux excentriques, tels que le fou. La rencontre entre Fourchon et Montcornet, événement totalement rocambolesque, la parole octroyée à ce même Fourchon, ivrogne, mendiant et lettré, l'âge d'or, décrit dans la lettre de Blondet, cachant une réalité sordide qu'est ce paysan rusé vivant dans des mansardes insalubres. Carnavalesque également, cette ruse paysanne à exhiber un dehors folklorique tout en se prêtant au jeu du capitalisme. Que dire enfin de la fresque de *Paul et Virginie* du Café de la Paix, lieu de tractations malhonnêtes?

Conclusion

Dans *Le curé*, le juge Clousier, secondé par Grossetête, faisait part de ses appréhensions quant au caractère viral de l'invasion de la paysannerie dans le champ de la propriété et de sa conséquence inévitable : le morcellement de la grande propriété. Il n'avait pas pensé à la bourgeoisie, qui allait profiter au premier chef de ce morcellement. *Les paysans* concrétise cette lente appropriation. Mais Balzac est allé beaucoup plus loin dans sa démarche et, sans s'arrêter au discours réactionnaire sur la parcellisation, a cru

⁹⁵ «Tout ce que la hiérarchisation fermait, séparait, dispersait, entre en contact et forme des alliances carnavalesques. Le carnaval rapproche, réunit, marie, amalgame le sacré et le profane, le haut et le bas, le sublime et l'insignifiant, la sagesse et la sottise, etc.» (*Ibid.*, p. 171).

⁹⁶ «Dans le carnaval s'instaure une forme sensible, reçue d'une manière mi-réelle, mi-jouée, un mode nouveau de relations humaines, opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants de la vie courante. La conduite, le geste et la parole de l'homme se libèrent de la domination des situations hiérarchiques (couches sociales, grades, âges, fortunes)» (*Ibid.*, p. 170).

bon d'aller à la quête des causes de cette situation, chaotique pour un légitimiste. La dernière scène du roman montre la destruction du paysage aux fins de la petite culture et au détriment de la grande Culture. Le dénouement montre également la bourgeoisie triomphante, en les personnes de Rigou, qui achète les Aigues, et de Gaubertin, qui se fait l'acquéreur du beau pavillon de Michaud. Ce bâtiment devient, par comparaison aux chaumières dérisoires qui parsèment maintenant le paysage, le «château» de la commune.

Cette fin est percutante, car il s'agit du même paysage qui avait été encensé par Blondet dans les premières pages du roman. Elle est aussi aporétique, car ce même journaliste monarchiste, après avoir émis quelques inquiétudes, dit ne plus se soucier de l'avenir : «Voilà le progrès!, s'écrit Émile. C'est une page du *Contrat social* de Jean-Jacques! Et moi, je suis attelé à la machine sociale qui fonctionne ainsi!... que deviendront, avec cet état de choses, les nations elles-mêmes dans cinquante ans?...» (P : 431). La boucle est bouclée par cette autre référence à Rousseau, qui répond à celle tirée de la *Nouvelle Héloïse*, sur laquelle s'était ouverte la préface (à la différence près que la seconde est un plaidoyer pour la démocratie et la première un échange de lettres entre deux amoureux dont une partie se déroule à Clarens, une contrée idyllique). Car *Les paysans* s'avère avant tout pragmatique. Alors que dans *Le médecin* et *Le curé*, les capitaux, créés par des héros du désenchantement, étaient tenus hors de toute forme de spéculation et entièrement consacrés au bien-être de la communauté, l'argent des *Paysans* est fortement disputé par Montcornet, Gaubertin et les vignobles bourguignons.

La norme est bouleversée par l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie, qui renverse à son avantage l'axiologie du bien et du mal, mettant le mal du côté du propriétaire foncier et le bien de son côté. Il est cependant évident que les bourgeois continuent de tenir les paysans en esclavage. Comme le montre le dénouement, le paysan est beaucoup plus résistant que le noble. Tel est l'avis de Fourchon : «Comme dit le père Niseron,

qu'est resté républicain après tout le monde, le Peuple a la vie dure, il ne meurt pas, il a le temps pour lui!... (P : 97-98). Contrairement à ce qu'affirme Macherey, il n'y a pas disparition du paysan, mais bien adaptation de ce dernier à la nouvelle donne économique.

Chez Balzac, l'utopie va de pair avec la mise sous tutelle du peuple par un paternalisme bienveillant. Dans *Le curé* et dans *Le lys dans la vallée*, les paysans sont dignes des bucoliques virgiliennes. Dans *Les paysans*, par contre, l'Histoire rattrape la littérature; les effets des révolutions rejoignent la Bourgogne, tandis que Voreppe et Montégnaç – en leur qualité d'uchronies – avaient été épargnés. La conséquence principale de cette évolution du monde rural est la mutation de la classe paysanne, transformation qui, selon Balzac, ne peut qu'être catastrophique. Cette dimension transitoire dont rend compte *La comédie humaine* est la cause de cette impression de disparate et de décousu qui imprègne *Les paysans*. Il n'existe plus de «type» au sens de Lukács dans ce roman de la maturité, si ce n'est dans la bourgeoisie, qui se fait de plus en plus caricaturale et, parallèlement, qui est de plus en plus forte de ses travers. Il se poursuit, dans *Les paysans*, le mélange des classes qui avait été timidement amorcé dans *Le curé* : «N'est-ce pas la vie comme elle est à tous les étages de ce qu'on est convenu d'appeler le monde! Changez les termes, il ne se dit rien de moins, rien de plus dans les salons les plus dorés de Paris» (P : 348).

Contrairement à ce qui a cours en utopie, l'action typique des paysans, que ce soit celle perpétrée par les bourgeois ou par les paysans, est pleine de ressorts cachés. Mais peut-on dire qu'il s'agit d'un roman contre les paysans? Ce roman porte une charge sans équivoque sur les bourgeois de province. La question des paysans reste en suspens : sont-ils vraiment mauvais ou leurs actes répréhensibles sont-ils plutôt le résultat des injustices sociales dont ils sont victimes depuis des siècles? Leurs forces que sont le

nombre et le temps les consacrent, en bout de ligne et en apparence, «vainqueurs» de cette histoire.

Balzac, ardent dénonciateur des illusions modernes depuis la *Physiologie du mariage* (1829), où il dénigrait cette forme de bonheur qu'est la vie conjugale, s'était pourtant laissé prendre, dans *Le curé* et *Le médecin*, à l'illusion de l'industrie libérale. Cette utopie n'existe plus dans *Les paysans*. Pour Balzac, l'espoir n'est plus permis : on assiste à la destruction de la grande propriété, les paysans ne labourent plus – la bucolique n'existe que sur le ton de l'ironie, les personnages «problématiques» prolifèrent. Cette réalité romanesque est en profond désaccord avec la stabilité sociale à laquelle aspire toute utopie. Le roman décrit l'impasse, c'est-à-dire l'impossibilité de trouver une solution au problème des campagnes : ni le retour à la propriété foncière ni la parcellisation extrême ne paraissent être des situations viables à long terme. Il est intéressant de noter ici que cette métamorphose du peuple en entité menaçante coïncide avec la disparition de l'utopie dans l'oeuvre balzacienne.

Les paysans tranche avec les deux romans précédents en présentant des individus dissidents à l'identité incertaine. L'utopie y est donc impossible, car – Balzac, comme Fourier, l'aurait-il compris – celle-ci exige des hommes de s'effacer, de changer. Il récuse en cela les paroles de Saint-Just, qui aurait voulu «faire des hommes ce qu'on veut qu'ils soient⁹⁷». Loin des idéalistes des Lumières et des révolutionnaires, Balzac est un conservateur qui, dans une perspective ultra, a sévèrement critiqué la «médiocratie». Après *Les paysans*, force est de constater que le pouvoir bourgeois est là pour rester, surtout parce qu'il réussit à maîtriser la horde populaire.

⁹⁷ Cité par Carl BERGERON, «Burke, Harper et le Québec progressiste», *Le Devoir*, 30 et 31 décembre 2006, p. B6.

Enfin, du point de vue formel, *Les paysans* contribue à l'élaboration d'une nouvelle définition du roman comme genre qui met en scène des individus en transit, qui donne la voix aux marginaux. La relative autonomie des divers chapitres des *Paysans* rend ce roman comparable à un recueil de chroniques bourguignonnes. Après avoir lu l'analyse que fait Pierre Zima de *L'étranger* d'Albert Camus, où il conclut que l'indifférence est la pierre d'achoppement du programme narratif traditionnel et la réification de toute causalité menant le protagoniste vers son objet, il est possible de faire des *Paysans* un précurseur du roman du XX^e siècle, plus particulièrement de celui qui se pose contre l'idéologie chrétienne-humaniste. L'absence de désignation d'un protagoniste humain et d'un objet autre que l'acquisition et l'accumulation de la valeur d'échange ou la fatalité, fait du roman balzacien un élément important du freinage de l'idéalisation du héros propre aux écrivains romantiques.

Conclusion

Les utopies balzaciennes sont parsemées d'idées fouriéristes et saint-simoniennes. On peut même y percevoir des échos de la vie monacale de l'utopie de Joachim de Flore et des idées anti-démocratiques de Platon. Balzac n'est donc pas particulièrement inventif ni même avant-gardiste. Son apport se situe davantage dans la mise en texte de ces utopismes et utopies, pour lesquels il construira un nouveau chronotope et imaginera de nouveaux «types» (au sens de Lukács). Le paradigme de la propriété est ce qui unit les trois romans étudiés. Dans les *Scènes de la vie de campagne*, la primauté est donnée au territoire, qui, au-delà de son rôle de terre d'accueil de l'utopie, détient une forte connotation religieuse, et convoie le thème de la métamorphose. Les déplacements entre la ville et la campagne sont déterminants pour le destin des personnages. Ces derniers suivent un parcours biblique. Adoucis par l'aspect communautaire des utopies et dépouillés de toute tendance contre-révolutionnaire, le «Trône et l'Autel» – idéaux énoncés dans l'«Avant-propos» – sont actualisés dans *Le médecin* et *Le curé*.

Benassis, qualifié à la fois de «roi» et d'«ami du pauvre», est le seul personnage évaluateur : Genestas, inculte au grand cœur, fait davantage office de récepteur, tandis que les notables et le curé font consensus. Le médecin philanthrope véhicule une religion du travail et le développement d'une industrie artisanale. Bien que clément envers certains marginaux (La Fosseuse et Butifer), il est sans pitié pour les crétins. Sa confession, située stratégiquement à la fin du roman et écoutée par l'oreille complaisante de Genestas, le montre dans toute son humanité. Dans *Le curé*, Véronique, la protagoniste, est objet d'évaluations. Adulée par les paysans même après ses aveux et aimée par les habitués de son salon, elle est semoncée à quelques reprises par son mentor, le curé Bonnet. Contrairement à son homologue Benassis, qui prend souvent le relais de

la narration, elle demeure silencieuse, ce qui rend sa confession des plus spectaculaires. Les seuls personnages qui subissent son jugement sont Pierre Graslin, qui provoque en elle le dégoût, et le procureur Grandville, pour qui elle éprouve une hargne tenace. Sa relation adultère, répréhensible dans le cadre de la morale officielle, n'est pas jugée durement par le narrateur ni par les instances juridiques. Montégnac ne sera donc pas dirigé par la morale bourgeoise, puisque Véronique, par sa mélancolie, continue à être doucement contestataire. Enfin, sa confession publique tend plutôt à la justifier aux yeux des hautes instances ecclésiastiques. Ces protagonistes au comportement équivoque et à l'éthique douteuse malgré leurs œuvres de charité, fournissent les causes menant à l'existence de l'utopie. Ils prêtent à cette dernière une dimension humaine, plus moderne, et prouvent que sphère publique et sphère privée ne concordent pas toujours. L'utopie peut aussi être vue comme remède – temporaire, comme en témoigne la mort des héros – au mal du siècle : l'individu, dont l'inadéquation avec le monde conduit au crime, bâtit un autre univers où la vie privée n'existe qu'en filigrane.

Dans ces deux romans, il se produit un déplacement axiologique du mal (civilisation bourgeoise dont les contradictions favorisent le crime) au bien (utopie, lieu expiatoire). *Les paysans* brise ce manichéisme en jouant sur l'inadéquation entre l'être et le paraître. L'Arcadie paradisiaque décrite par Blondet au début du roman s'effrite pour montrer au grand jour la réalité du canton bourguignon. L'Âge d'or des Aigues prend ainsi un tour ironique. Le choix de Blondet – c'est lui qui assure le lien entre Paris et la campagne – comme personnage témoin produit un effet dramatique : que l'image de la campagne soit démystifiée par un Parisien, qui ressent un certain vertige en voyant ces images d'Épinal que sont les paysans prendre vie et adopter un comportement amoral voire bestial, a de quoi décourager les amateurs de romans rustiques. *Les paysans* est donc un schéma inversé des deux romans précédents. Le paternalisme philanthropique

est remplacé par la démocratie, ou plutôt par la médiocratie, décrite par une abondance de métaphore animales. Contrairement aux deux autres romans, il y a absence de protagoniste ou de conscience unificatrice. L'élément central est un territoire, les Aigues, chronotope qui se transforme au cours du roman, mutilé par le temps et par l'histoire.

Entre deux «collisions» : 1789 et 1848

Pour Balzac, l'utopie est davantage le souhait qu'il eût existé un monde parallèle à ce qui est advenu entre 1815 et 1848 qu'un avenir possible. Il était d'avis que le désir d'utopie en France résultait du besoin d'être pris en charge par un pouvoir centralisateur et une figure charismatique et rassembleuse. Cette attente angoissée de 1848 fait de Balzac un visionnaire et non un réformateur. Il raconte la lente mutation de la société de la Restauration¹ : l'infiltration des salons du Faubourg Saint-Germain par les parvenus de la Chaussée d'Antin, le repli des aristocrates sur leurs terres en province, la mise en place de nouvelles classes sociales au caractère menaçant. À la suite de la vaste spéculation financière qu'a provoquée la Révolution de Juillet, causant l'anéantissement de fortunes de l'ancienne noblesse, plusieurs membres de l'aristocratie décident de se réfugier dans leurs châteaux en bordure de Paris – c'est le cas de Montcornet. L'utopie, dans ce contexte, est un arrêt de l'Histoire – de la décomposition de la société, du point de vue de Balzac – et du roman du bâtard – en d'autres mots, du parcours du parvenu. L'utopie se

¹ «Il y a un autre aspect de la Révolution de 1830, sur lequel l'attention n'a pas toujours été suffisamment attirée. Arrivée au pouvoir politique, la bourgeoisie, après Juillet, est devenue, dans la vie économique, l'élément prépondérant. L'aristocratie qui, avant 1830, détenait encore, malgré le coup brutal que lui avait porté la Révolution de 93, le sceptre économique, et qui restait, avec ses domaines et ses majorats, une puissante classe terrienne, se trouve subitement ruinée après la Révolution de 1830, ainsi d'ailleurs qu'un élément important de la vieille bourgeoisie. [...] tandis que la noblesse perd à la fois le pouvoir politique et la puissance économique, la bourgeoisie (ou plutôt ses éléments les plus représentatifs, les plus novateurs), moins assujettie aux traditions, plus hardie plus âpre au gain, investit de plus en plus ses capitaux dans les branches de l'économie (industrie, commerce et banque) où, depuis 1830, grâce au développement des institutions bancaires et à l'adoption d'une politique financière fondée sur l'emprunt, on peut s'enrichir rapidement» (Georges MATORÉ, *Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 18-19).

glisse dans les interstices créés par les nombreux changements de gouvernement, par un pouvoir qui manque de légitimation.

Le réalisme est une résultante, sous forme littéraire, de l'incertitude régnant pendant la période postrévolutionnaire, qui a fait germer chez les écrivains le désir de faire un compte rendu de la société, de classer les diverses constituantes et, parfois, de prescrire un programme en filigrane. Ce n'est pas un hasard si la physiologie sociale, genre littéraire qui englobe tous les ouvrages qui traitent de manière 'objective' un aspect du réel, fait son apparition à l'époque. L'effacement progressif des hiérarchies sociales par l'avènement de la démocratie se traduit par le désir de classification, entre autres, des êtres humains et des animaux en diverses catégories. Écrivains, scientifiques et penseurs se font taxinomistes. À preuve, la prolifération des chroniques (Mérimée (*Chronique du règne de Charles IX*, 1829), Stendhal (*Le rouge et le noir. Chroniques de 1830*, 1831)), physiologies (Balzac, (*Physiologie du mariage*, 1829), Brillat-Savarin (*Physiologie du goût*, 1826)), les traités scientifiques (Cuvier, *Leçons d'anatomie comparée*, 1800-1805), Geoffroy Saint-Hilaire (*Philosophie anatomique*, 1818-1822)).

Un stéréotype issu de l'imaginaire romantique libéral est l'antagonisme entre l'homme guerrier – le Franc – et l'homme industriel – le Gaulois. La mainmise souhaitée de l'industrie sur la nation au détriment de l'art guerrier est également une des idées maîtresses de l'utopisme saint-simonien. Les discours politiques sous la Restauration sont encore articulés en fonction de cette polarisation mettant d'un côté les tenants de la monarchie et de l'autre ceux du progrès – économique en premier lieu. Encore sous la Monarchie de Juillet, Chateaubriand émet un commentaire sur cet antagonisme entre bourgeois et aristocrates que les doctrinaires essaient sans grand succès de rallier à la politique du juste milieu : «La Charte a essayé vainement de faire vivre sous la même loi deux nations devenues étrangères l'une à l'autre : la France

ancienne et la France moderne²». Cet antagonisme est bonne matière à romans. Comme Chateaubriand, Balzac fait du procès et de l'exécution du roi l'an I de la naissance d'une opposition entre deux nations, celle incarnée par le roi d'une part, celle des tenants de la souveraineté d'autre part. L'importance plus que symbolique que Balzac donne au départ de Charles X³, écho de la mort de Louis XVI en 1793, est révélatrice de son parti pris légitimiste, synonyme d'ordre pour le romancier. L'entre-deux révolutionnaire est ponctué de va-et-vient entre l'ancien et le nouveau. Gérard Gengembre définit comme suit le désir de synthèse balzacien : «La modernité, c'est l'alliance de la noblesse et de la bourgeoisie, les retrouvailles de la France d'Ancien Régime et de la France révolutionnée dans ce qu'elle a de plus dynamique⁴». C'est au-delà de cette axiologie entre l'Ancien Régime et la société bourgeoise que Balzac situe ses utopies.

Que *Les paysans* occupe une fonction critique par rapport aux romans contenant une utopie, *Le médecin* et *Le curé* n'est pas étranger au fait qu'il soit disposé au début du sixième cahier de *La comédie humaine*, et ce, bien que sa date de publication soit ultérieure à celle des autres romans⁵. *Les paysans* présente la réalité sordide et anarchique de la Bourgogne et se termine par le tableau apocalyptique – véritable contraste avec la lettre qui en constitue l'incipit – de la parcellisation ayant pour effet de dénaturer le paysage bucolique de cette Arcadie. *Les paysans* met en lumière les illusions des deux romans précédents. Ce roman démystifie la peur du peuple et le pouvoir de la religion à endiguer les passions populaires. Il banalise également l'ancienne hiérarchie et désacralise la nature. Le nouveau mode de fonctionnement de la société se fera

² René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, tome II, livre 38, chapitre 14, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1983, p. 702. Cité par René-Alexandre COURTEIX, *Balzac et la Révolution française. Aspects idéologiques et politiques*, Paris, PUF, 1997, p. 324.

³ Honoré de BALZAC, «Le départ», *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, tome II, p. 1021-1025.

⁴ Gérard GENGEMBRE, «Balzac, Bonald et la Révolution», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 201.

⁵ Dans *L'Utopie* de Thomas More, le livre contenant la critique des institutions sous Henry VIII précède celui renfermant la description du pays du roi Utopus.

désormais en fonction de l'économie, dont le pouvoir est détenu par la bourgeoisie montante. La destruction, comme la médiocrité, est ainsi mise à l'avant-plan.

Le médecin et *Le curé* offrent des solutions au destin catastrophique qui guette la France : l'utopie conçue par un groupe de bourgeois bien-pensants – les seuls spécimens de bourgeois qui ne se préoccupent pas uniquement de leurs intérêts privés – ayant à leur tête un personnage qui se démarque par sa vertu, son dévouement et sa science. Il s'agit d'un type de bourgeois inédit dans *La comédie humaine*. Ils constituent un foyer normatif de valeurs positives malgré un certain conservatisme – où on peut déceler les voix de Lamennais et de Bonald –, aux antipodes de la «médiocratie» présentée dans *Les paysans*. L'intelligence conceptuelle des notables des romans utopistes remplace la bestialité des bourgeois provinciaux.

Ernst Bloch oppose l'utopie au matérialisme historique de Marx à cause de sa dimension abstraite, idéelle : «Doctrinaires, les vieilles utopies l'étaient, parce qu'elles avaient lié leur nature, au demeurant si imaginative et pleine de fantaisie, au style de pensée rationaliste de la bourgeoisie⁶». Or, ces utopies n'ont pas comme finalité une quelconque forme de communisme, mais sont des objets littéraires ayant leur finalité propre. Balzac ne nie pas le progrès mais ce qu'il juge en être les effets pervers (gouvernement bancal, individualisme exacerbé, règne de l'argent). Comme Fourier, il montre les contradictions du capitalisme (enrichissement et paupérisation). Dans ses romans qui se déroulent dans un contexte rural, il est prêt, cependant, à conjuguer à ses vues centralisatrices une industrie qui soit centrée sur le bien-être collectif et non sur la spéculation. Ce déchirement entre les deux composantes de la dichotomie capitalisme et légitimisme, Balzac l'a montré lors de ses nombreuses batailles livrées comme écrivain contre les éditeurs avides de profits. Pas à l'abri des contradictions, il a été victime en

⁶ Ernst BLOCH, *Le principe espérance*, [Françoise Wuilmart, trad.], Paris, Gallimard, tome II, «Les épures d'un monde meilleur», 1982 [1959], p. 163.

quelque sorte du flou existant entre les diverses idéologies, typique des années 1830. Alors qu'il prône un retour à l'artiste entretenu par des mécènes qui lui permettent de s'adonner librement à ses activités, il revendique au même moment une juste place dans le système du mercantilisme littéraire.

L'uchronie règle également le problème de l'individualisme, décrié dans *Le médecin* et *Le curé*, dont la conséquence est le mal du siècle. Au début du siècle, Chateaubriand avait posé le diagnostic auquel allait parvenir quelque trente ans plus tard Alfred de Musset :

Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du vague des passions augmente; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout⁷.

L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* utilise abondamment l'antithèse pour illustrer l'écart entre le monde intérieur de l'individu et son environnement. Indéniablement, l'âme du personnage est plus grande que le monde dans lequel il vit. On comprendra que face à cette constante désillusion vécue par les «enfants du siècle» l'utopisme puisse avoir prise sur les esprits.

Quand l'argent devient moralement acceptable

Dans *La comédie humaine*, par l'entremise du destin de ses personnages, Balzac a sonné le glas de l'aristocratie et annoncé que l'argent était le principal facteur de déséquilibre psychologique et social. Les avantages qui découlaient jadis des privilèges y

⁷ François-René de CHATEAUBRIAND, *Le génie du christianisme*, Paris, Gallimard, partie II, chapitre 9.

sont affaire de fortune personnelle, d'ambition ou d'avidité et le manque de scrupules est souvent indûment récompensé. L'argent se situe donc dans une axiologie négative. En revanche, dans le roman utopiste, les capitaux sont utilisés à des fins vertueuses et humanitaires. Provenant de fortunes des classes mutantes et non de l'aristocratie, il est canalisé aux fins d'un travail expiatoire, d'une œuvre charitable, tout en assurant la mainmise des détenteurs de capitaux sur le peuple. Le contraste entre les deux romans utopistes et la contre-utopie des *Paysans* est d'autant plus frappant lorsqu'ils sont comparés à l'aide du thème de l'argent. Dans ce dernier roman, chacun tente de s'approprier le plus de pécule possible de manière illicite et de l'extirper à celui qui possède encore des privilèges. La prédécesseure de Montcornet, Mlle Laguerre, laissait se faire une distribution de ses biens par laxisme. Le contrôle du peuple échappe aux classes supérieures pour tomber aux mains des usuriers, autre type de dictateur.

L'utopie sociale, selon Ernst Bloch, a pour ambition première d'éliminer la misère. La morale balzacienne n'intervient pas à ce niveau, mais bien plutôt au niveau individuel, à celui de la vie privée. La société de banquiers de Saint-Simon et les phalanstères fédératives de Fourier, s'ils ont été créés pour annihiler la toute-puissance de la féodalité et la mainmise que détiennent injustement quelques bien nantis sur les richesses, n'ont pas été faits pour le peuple, dont l'individualité est aussi annihilée dans le contexte utopique. Les utopies sociales veulent avant tout instaurer l'harmonie entre individus et collectivité. Pour cela, il est nécessaire d'éliminer toute forme d'exploitation tout en faisant en sorte que la masse s'astreigne à un niveau raisonnable de productivité. Balzac, lui aussi, rêve que s'éradique un jour la pauvreté – ferment d'anarchie sociale – mais ne veut pas pour autant perdre toute forme de culture au profit du libéralisme économique. Les deux termes de cette dialectique, pourtant difficiles à réconcilier, sont réunis dans le concept de «misère laborieuse». Les préoccupations de Balzac quant à

l'équilibre entre l'individu et la collectivité rejoignent l'enjeu des utopistes du XIX^e siècle. Sans se prononcer contre le progrès, l'auteur des *Scènes de la vie de campagne* déplore cette nouvelle forme d'inégalité qui se tapit derrière la chance donnée aux «capacités».

Saint-Simon, pour qui progrès social et moral vont de pair avec progrès industriel, est d'avis que l'opposition ne se situe pas entre prolétaires et capitalistes, mais bien entre oisifs et travailleurs. Fourier avait le premier dénoncé l'effet pernicieux du capitalisme, dont le développement engendre une pauvreté toujours croissante et la morale bourgeoise qui bloque la voie aux passions. L'orientation économique des utopies que renferment *Le médecin* et *Le curé* s'apparente beaucoup plus à l'association qui prévaut dans les phalanstères fouriéristes, qu'à l'industrialisme à grande échelle de Saint-Simon. Ce dernier veut substituer l'industrie au féodalisme, mais réorganiser la société à l'aide d'une nouvelle hiérarchie. Les utopies fouriéristes et saint-simoniennes présentent toutes deux la société du premier tiers du XIX^e siècle comme l'avant-dernière phase d'une série d'étapes menant à la société idéale. Balzac voit plutôt l'histoire de manière manichéenne : l'Ancien Régime et la période postrévolutionnaire caractérisée par la montée de la bourgeoisie. Balzac n'est pas prêt à troquer le paternalisme philanthropique pour l'association à la Fourier.

Difficile de dire si l'utopie balzacienne participe de cette vague d'espoir en une humanité meilleure et en une amélioration des rapports sociaux, comme l'ont vivement souhaité Fourier et Saint-Simon. Pour Balzac, l'ordre est une fin en soi et non une enveloppe de la liberté. L'utopie balzacienne n'est pas qu'une vue de l'esprit d'un État idéal mais revêt une dimension concrète. Tandis que les écrits utopistes fouriéristes et saint-simoniens ne comportent pas, comme les utopies de More ou de Cabet, de formes humaines ni de dimensions spatiales, celles de Balzac sont mises en œuvre dans un lieu

donné et à l'aide de personnages romanesques. Elles ont lieu également à une époque donnée, celle de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Balzac les a situées dans le présent de l'écriture et non dans un avenir plus ou moins lointain ou indéterminé, comme c'est le cas pour Fourier et Saint-Simon, qui attendent toujours la dernière phase de l'évolution de la civilisation.

L'utopie du *Médecin* est composée d'artisans vivant en communauté et pratiquant le troc. Benassis, législateur à la fois transcendant – homme supérieur – et immanent – ami du peuple –, y développe une industrie à petite échelle et un expansionnisme modéré, dont la concrétisation principale est la route menant à Grenoble. La formule de la commune agraire renvoie aux phalanstères de Fourier, dont l'organisation est comparable à la centralisation saint-simonienne. Dans *Le médecin* et *Le curé* sont amalgamés le religieux et le profane : la religion est une forme qui permet la cohésion sociale, dont le contenu peut s'avérer profane (la figure de Napoléon ou une spiritualité non orthodoxe).

Le projet d'irrigation de Montégnac, réalisé par l'ingénieur Gérard, fait du *Curé* une utopie technique⁸. Cette réalisation technologique est centrale dans le roman, essentielle au développement agraire et économique de Montégnac et, symboliquement, à l'expiation de Véronique Graslin. L'irrigation comme modèle de développement n'est cependant pas une découverte (Platon, dans le *Critias*, montrait l'art des canaux que possédaient les Atlantes) et est possiblement inspirée du projet avorté du beau-frère de Balzac, Eugène Surville⁹. La mise en roman de cette épopée technologique offre un contraste avec la pastorale dans laquelle baignent les paysans.

⁸ Selon Ernst BLOCH, les utopies techniques sont rarement avant-gardistes, à quelques exceptions près, et la science qui y est présentée est le plus souvent accessoire : «En tout cas, contrairement à ce qui se passait dans la réalité, le monde de la machine et le monde économique-social n'étaient pas toujours liés dans les utopies. En cela, *La Nouvelle Atlantide* [Francis Bacon, 1623] aurait mérité de faire école, de susciter la création d'ouvrages constituant un pendant sérieux à l'évolution technique et à ses possibilités immanentes [...]. Campanella [*La Cité du soleil*] [...] lui aussi rêve d'une technique et même d'une architecture encore inexistantes tout en ne disposant pas de l'ingéniosité considérable d'un Bacon» (*op. cit.*, p. 253).

⁹ Anne-Marie MEININGER a esquissé un portrait du mari de sa sœur de Balzac, Laure. Enfant illégitime de Catherine Allain et d'Auguste De la Greneraye, Surville étudie à Polytechnique et poursuit une carrière

Mariages et adultères : des protagonistes aux normes ambiguës

Balzac espérait que *Le médecin* et *Le curé* obtiennent le prix Montyon. Si les deux romans échouent au concours, ils réussissent néanmoins à provoquer un questionnement au sujet de la morale et des normes sociales grâce au comportement ambigu des personnages, contradictoires sur le plan éthique¹⁰. Les deux romans utopistes ont un héros qui poursuit un parcours biblique – une sorte de quête de la vertu individuelle – où l’utopie remplit le rôle d’agent expiateur. Contrairement aux utopies normatives, les romans utopistes balzaciens donnent une véritable importance aux protagonistes, qui passent du statut de héros problématiques à un état de complète adéquation avec le monde extérieur, soit l’utopie. Benassis et Véronique Graslin conservent toutefois, même dans cet autre chronotope qu’est l’utopie, des relents de leur ancienne vie. Leur moralité ne survivrait pas à un sévère examen de conscience.

Le mariage et la famille, institutions rejetées par la plupart des utopistes, y compris Fourier et Saint-Simon, constituent des problématiques importantes et des sujets malmenés dans les deux romans. Benassis, marié à Agathe, qui lui donna un fils, l’abandonne pour les salons parisiens ainsi que les femmes qui s’y trouvent. Après la mort de sa première épouse, qu’il laissa périr dans la dèche, le jeune médecin rencontre Évelina, femme vertueuse venant d’une famille ascétique. Il la courtisera sans succès, car la famille le rejettera après avoir appris l’existence de son fils. Benassis est donc le foyer de valeurs négatives. Voulant se purger, il se tournera vers la Grande Chartreuse et, par la suite, vers l’action sociale et l’utopie. Son dévouement auprès des habitants du Dauphiné suscitera l’admiration de Genestas et lui attirera l’affection des paysans, qui le

difficile aux Ponts et Chaussées. Il demeura toujours insatisfait de sa vie médiocre («Eugène Surville, ‘modèle reparaissant’», *L’Année balzacienne*, 1963).

¹⁰ Philippe HAMON, dans le cadre de son étude du normatif, affirme que les écrivains du XIX^e siècle sont des experts en remaniement, en montage des univers de valeurs (*Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1997, p. 223).

surnomment «l'ami du pauvre». L'homme supérieur auquel Benassis fait allusion lors du dîner des notables, visionnaire et au-dessus de son siècle rappelle le philosophe-roi que définit le personnage de Socrate dans *La République* de Platon. Toutefois, le comportement de Benassis – notamment le sort qu'il réserve aux crétins – n'est pas irréprochable. Père bienveillant mais également sans pitié pour les trop faibles, il veut intégrer les marginaux mais épargne la Fosseuse, il entretient une image mystique auprès des paysans tout en prônant une vision administrative de la religion. Benassis est un personnage qui entretient l'ambiguïté.

Le comportement de Véronique Sauviat, dans *Le curé*, est doublement subversif : elle est femme et adultère. Ses agissements amoraux, des plus répréhensibles aux yeux de la société bourgeoise provinciale, restent cependant invisibles aux yeux du cercle restreint de son salon. Le narrateur sympathise avec elle en «camouflant» sa relation illicite avec un ouvrier porcelainier, Jean-François Tascheron, dont elle garde le souvenir. Véronique vivra cet amour qui la hantera jusqu'à sa mort, par procuration au contact de Farrabesche. Ultime manifestation de son amour et de sa révolte, sa confession l'élèvera au rang de sainte. Véronique Graslin née Sauviat sera absoute par la société et par l'Église. Encore plus que Benassis, Véronique renferme moult paradoxes : sainte et pécheresse, bourgeoise et paysanne, silencieuse auprès de ses amis mais autoritaire envers les autorités ecclésiastiques. À l'inverse de Benassis, dont la confession s'était faite dans le privé et dont les obsèques avaient été célébrées en grandes pompes, Véronique se confessera publiquement et sera enterrée autour d'un groupe d'amis restreint.

Les deux romans présentent une vision romantique de l'amour exempte des vicissitudes de la vie conjugale que Balzac avait énumérées en 1829 dans la *Physiologie du mariage*. Il y a une certaine symétrie entre *Le médecin* et *Le curé*. En effet, dans les

deux cas, le protagoniste est impliqué directement ou indirectement dans trois relations avec le sexe opposé. Pour Benassis, ce seront Agathe, Évelina et La Fosseuse. Pour Véronique, ce seront Pierre Graslin, Jean-François Tascheron et le procureur Grandville, personnage auquel elle vouera une rancune pour avoir condamné à mort son amant. Pour les deux personnages, l'utopie est une forme de sublimation. Farrabesche et la Fosseuse constituent une forme d'ersatz pour Véronique et pour Benassis. Mme Graslin favorisera le bonheur de deux couples : elle réunira Farrabesche et Catherine Curieux et unira les destinées de Grégoire Gérard et de Denise Tascheron. Enfin, si Benassis et Véronique enfreignent les lois du mariage, ils éprouvent des sentiments véritablement amoureux auxquels ils tentent d'échapper par l'utopie, mais qui finiront par les rejoindre tôt ou tard. Dans *Les paysans*, en revanche, la représentation du mariage est conforme au modèle bourgeois, dont la motivation première est l'argent.

Un idéal de société hiérarchisée

Après examen, *Le médecin* et *Le curé* s'inscrivent dans la tradition des utopies où règne un ordre hiérarchique ternaire. Avec *La République*, Platon est un des premiers représentants de cette lignée d'utopistes. Ce recueil de dialogues socratiques, dont le sous-titre est *Gouvernement ou Constitution de la Cité*, est la description des principes à l'origine d'une cité où la justice serait érigée en valeur suprême. Balzac, dans les romans utopistes, se fait lui aussi justicier; il fait subir à ses personnages autant l'échafaud que l'automutilation. Les utopies sont exemptes du pouvoir des institutions juridiques réelles. Socrate, qui en est l'instigateur, admet que cette cité parfaite soit irréalisable : son organisation est fondée sur des principes scientifiques, sur la raison pure et non sur les sens. Une praxis est donc impossible. La population de la cité platonicienne est divisée en trois classes : les dirigeants, les gardiens (ou auxiliaires des chefs) et les gens de

négoce (artisans, marchands), ouvriers. Pour que la justice et l'harmonie perdurent, cette hiérarchie ne doit en aucun cas être perturbée : «La confusion et la mutation de ces trois classes entre elles constituent donc pour la cité le dommage suprême, et c'est à très bon droit qu'on appellerait ce désordre le plus grand des méfaits¹¹».

Dans les deux romans utopistes, les communautés rurales sont dirigées par un paternalisme bienveillant. Il s'agit d'un pouvoir fortement centralisé, incarné par une bourgeoisie aux vues purement idéelles – à des lieues d'une démocratie et de l'égalité des classes, par lequel le peuple est maintenu dans un état de dépendance. Bien que les communes revêtent l'aspect des phalanstères agricoles de Fourier, elles ne fonctionnent pas de manière fédérative, mais sont plutôt sous la gouverne d'un absolutisme déguisé. Platon et Balzac souhaitent tous deux voir gouverner un philosophe-roi¹², car il possède les connaissances scientifiques et politiques et est exempt de l'influence des «sophistes» (qui sont, au XIX^e siècle, les philosophes des Lumières). Les prototypes de philosophe-rois des deux romans balzaciens (*Le médecin* et *Le curé*) sont clairement identifiables. Dans le cas du *Médecin*, il s'agit du docteur Benassis. Le rôle déterminant que joue ce personnage issu de la bourgeoisie parisienne implique la croyance en l'avenir des «capacités» : même s'il ne fait pas partie de la classe noble et même s'il se distancie du milieu politique («Je ne suis pas un homme d'État»), le médecin fait figure de roi philanthrope. Figure paternelle réunissant la science, l'ascendant moral et les capitaux essentiels au développement économique, il a toute l'affection et l'estime de ses sujets.

¹¹ *Ibid.*, p. 186.

¹² PLATON se sert de l'allégorie de la caverne pour définir le philosophe : celui qui sait faire preuve d'assez de science pour voir la vérité derrière les ombres projetées sur le mur de la grotte, perçues par ses sens. L'avènement d'un philosophe est essentiel à la création de la cité juste : «Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment et sérieusement philosophes ; tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet; tant que les nombreuses natures qui poursuivent actuellement l'un ou l'autre de ces buts de façon exclusive ne seront pas mises dans l'impossibilité d'agir ainsi, il n'y aura de cesse, mon cher Glaucon, aux maux des cités, ni, ce me semble, à ceux du genre humain, et jamais la cité que nous avons décrite tantôt ne sera réalisée, autant qu'elle peut l'être, et ne verra la lumière du jour» (*La République*, Paris, Garnier Frères, 1966, p. 229).

Dans *Le curé*, c'est Bonnet qui fait office de philosophe-roi en exerçant un pouvoir sur les âmes, en particulier sur celle de Véronique Graslin, détentrice des capitaux. Le savant, Gérard, conçoit les plans du vaste plan d'irrigation... qui va de pair avec l'épuration morale du canton. Nous pouvons donc parler d'un triumvirat combinant science, moralité et argent. Or, c'est Véronique Graslin qui devient officiellement la châtelaine et souveraine de Montégnac. Car c'est grâce à ses capitaux, obtenus de son mariage avec le banquier Pierre Graslin, que la vallée de Montégnac a pu être irriguée. Les trois personnages – comme Benassis – ont pour caractéristique commune d'être issus du Tiers État.

Le type que sont les notables figurant dans *Le médecin* et *Le curé* est comparable à celui de l'auxiliaire politique (les «gardiens» de Platon). Ces faire-valoir du protagoniste ne sont que des porte-étendards de l'idéologie du philosophe-roi. La cité de nature se compose de laboureurs et d'artisans, avant de s'élargir par l'entremise du commerce et de devenir la cité juste, fondée sur la spécialisation et la division du travail. Dans les utopies de Voreppe et de Montégnac, les paysans sont présentés sous forme d'images d'Épinal ou sont comparables aux personnages d'une bucolique. Ils forment une communauté dont l'état ne dépasse pas celui de la cité de nature. La seule mutation est celle de Véronique Graslin, qui finit par mourir de l'emprise de ses origines paysannes.

Les micro-utopies ne renferment aucun représentant de l'aristocratie. Plus que le retour à l'Ancien Régime, c'est le retour à un ordre quelconque auquel aspire Balzac. Selon Platon, une des formes politiques que peut prendre ce désordre résultant du bris de la hiérarchie est la démocratie, qui permet le règne indu des sophistes, chantres de l'opinion publique. Le huitième livre de *La République* est consacré à la déchéance, causée par la démocratie, de la cité juste en cité injuste. Platon explique le passage de

l'oligarchie à la démocratie en faisant un parallèle avec une telle déchéance vécue par un être humain :

Lorsqu'un jeune homme élevé, comme nous l'avons dit tout à l'heure, dans l'ignorance et la parcimonie, a goûté du miel des frelons, et s'est retrouvé dans la compagnie de ces insectes ardents et terribles qui peuvent lui procurer des plaisirs de toute sorte, nuancés et variés à l'infini, c'est alors, crois-le, que son gouvernement intérieur commence à passer de l'oligarchie à la démocratie¹³.

Cette situation est illustrée dans le dernier roman des *Scènes de la vie de campagne* à être publié, *Les paysans*. La science militaire de Montcornet, issu de la noblesse d'Empire, est insuffisante pour le faire philosophe-roi. Le peuple, influencé par les sophistes que sont les représentants de la médiocratie, n'a pas la sagesse nécessaire pour choisir le bon dirigeant. Le maire de Soulanges, Gaubertin, par son monopole économique, exerce une forme de tyrannie sur les paysans. Faute de philosophe-roi, l'utopie ne peut exister et l'anarchie règne. Cela se traduit, sur le plan formel, par l'ironie, la criminalité impunie, la hiérarchie bouleversée. Au-delà de la tragédie de la parcelle dont parlait Lukács, le drame principal des *Paysans* est la disparition de l'ordre social. La classe dirigeante, la bourgeoisie, se caractérise par sa futilité et l'importance qu'elle accorde au médiocre.

**Topographies des romans utopistes :
un chronotope unique dans *La comédie humaine***

Le médecin et *Le curé* entraînent une redéfinition topographique. Que le milieu rural soit un lieu de civilisation est nouveau dans l'imaginaire du XIX^e siècle. Traditionnellement, notamment dans *Le paysan perversi* (1776) de Restif de la Bretonne, il y avait plutôt émigration vers la ville, la campagne étant perçue comme un lieu de villégiature ou de ressourcement. Le changement de chronotope est primordial. On peut

¹³ *Ibid*, p. 319.

observer le même phénomène dans plusieurs autres romans balzaciens : le parcours de Philippe Bridau dans *La Rabouilleuse*, le commis voyageurs dans *L'Illustre Gaudissart*, l'entreprise de Lucien de Rubempré dans *Illusions perdues*. Le déplacement géographique occasionne des tensions dramatiques et va de pair avec les états d'âme des personnages. Dans les deux romans analysés, l'arrivée des protagonistes dans des cantons où sévit l'incurie, est d'abord motivée par des raisons de rachat personnel. Les héros veulent expier une faute qui n'a pas été punie par les institutions judiciaires (nous sommes sous la Restauration). Dans une perspective judéo-chrétienne, ils veulent se faire justice eux-mêmes.

Cette expiation implique une redéfinition du territoire. Dans *Le médecin*, il ne s'agira que de la construction de routes, tandis que Gérard Grégoire, à la demande du curé Bonnet et de Véronique Graslin, dessinera les plans d'un vaste projet d'irrigation. Sacralisé dans les descriptions romantiques, le paysage des romans utopistes, s'il constitue la matière première de l'industrialisation des lieux utopiques, est pour les protagonistes l'opportunité de communier avec la nature. Dans *Les paysans*, on verra ce territoire voué à la destruction et les paysans, accédant au statut de vrais personnages, insatisfaits de leur sort. La révolution économique passe par cette transformation de la terre, d'autant plus facile que les paysans, qui ne sont que des ombres de personnages, s'y fondent et s'y plaisent.

Le thème de la métamorphose se traduit aussi par la mutation des classes sociales et par celle, plus spécifique, des protagonistes. Benassis subit une transformation psychologique et physique : de Parisien il deviendra paysan. Véronique Graslin, fille de paysans, accèdera au rang de grande propriétaire. Son parcours est un excellent exemple de la direction qu'aurait dû prendre, selon Balzac, la mutation des classes sociales. Mme Graslin favorise le transfert des revenus de la vente des biens nationaux vers une nouvelle

forme d'aristocratie. Seule bénéficiaire des fortunes de feu Pierre Graslin et du père Sauviat, elle décide, sur les conseils du curé Bonnet, d'en faire profiter tout un canton. Elle choisit d'habiter le château que lui a fait construire son mari et de gérer la commune de Montégnac de manière quasi féodale. Les paysans, quant à eux, ont droit à la propriété mais vivent sous la dépendance du château. Cette transformation des protagonistes des romans utopistes va de pair avec la transformation qu'ils font subir au territoire. Auparavant caractérisé par l'incurie, leur canton respectif devient prospère.

La petite propriété est étroitement contrôlée par les détenteurs de capitaux et par les savants. Tout en étant gérée par un pouvoir centralisateur, la propriété foncière doit profiter au bien commun. Les romans utopistes offrent deux possibilités, qui se soldent toutes deux par la mort : le médecin, qui guérit métaphoriquement le corps social, et la paysanne promue au rang de propriétaire foncière grâce à la réutilisation judicieuse des biens nationaux dérobés par la bourgeoisie. Bien sûr, Balzac est souvent tenté, à tort, d'idéaliser la noblesse d'Ancien Régime, qui, après 1793, était arrivée à une déchéance morale et matérielle. Lucide, il illustre cette chute par l'entremise du personnage de Mlle Laguerre, cantatrice défaite par la Révolution qui échoue littéralement au beau milieu d'un groupe de paysans, au domaine des Aigues. La mal nommée ferme les yeux sur les abus effectués par les paysans et surtout par ses plus proches lieutenants. La nouvelle noblesse – celle d'Empire – n'offre pas plus d'espoir : Montcornet, ancien général de la campagne d'Essling, est incapable de faire face à l'armée d'avidés spéculateurs dont les machinations lui feront perdre sa propriété.

Balzac prête à ses utopies implantées dans un milieu rural sans référent connu – donc isolées géographiquement et politiquement – une temporalité parallèle au contexte historique de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Paradoxalement, certaines dates significatives sont mentionnées dans *Le médecin* et *Le curé* : 1793, année de la mort

de Louis XVI, et 1829, agonie de la Restauration. Cela se traduit concrètement par le rejet des institutions contemporaines, qu'elles soient juridiques, académiques et militaires.

Progression de la barbarie et mutations de classes du *Médecin aux Paysans*

Les *Scènes de la vie de campagne* présente un tableau très manichéen de la paysannerie : d'une part, une idéalisation (poésie du pauvre, misère laborieuse) et, d'autre part, un avilissement du peuple (plaie sociale). Les artisans, dans *Le médecin*, et les paysans, dans *Le curé*, correspondent au modèle privilégié autant dans *La République* que dans les utopies normatives ou dans les textes fouriéristes et saint-simoniens : encadré par les propriétaires et les savants, le peuple est composé de sujets dont les besoins sont de l'ordre du strict minimum nécessaire à la survie matérielle. En traçant une ligne des *Chouans* (1829) aux *Paysans* (1844), en passant par *Le médecin* (1833) et *Le curé* (1839), il est possible de déceler une évolution de la figure du paysan. Les paysans bretons des *Chouans* – dont le prototype est Marche-à-Terre – constituent une force politique. À la solde des contre-révolutionnaires avec à leur tête le marquis de Montauran, Marche-à-Terre et ses acolytes ont recours à une stratégie militaire bien particulière. En complète fusion avec le paysage, ils sont aptes à déjouer le républicain Hulot.

Dans *Le médecin* et *Le curé*, le paysan est un être dont l'énergie vitale, plus physique que cérébrale, peut servir de force de production bon marché. *Le médecin* montre le développement de petites entreprises artisanales. Quelques types se démarquent : La Fosseuse, marginale prise en charge par Benassis, Butifer, contrebandier mis au pas par le médecin. Goguelat, le prédécesseur de Fourchon, est le porte-parole des habitants du Dauphiné et le porte-voix de la légende de Napoléon, qui sert de ciment social. Les marginaux ne sont pas rejetés, pourvus qu'ils démontrent une volonté de

s'intégrer à la société : ce sont, encore une fois, les thèmes de la transformation individuelle et du rachat.

Sauf pour les marginaux comme Farrabesche, *Le curé* ne contient pas de descriptions individuelles de paysans. Ceux-ci sont considérés comme une masse de vigneron et de laboureurs et, à l'instar des paysans du *Médecin*, se définissent par leur travail. Il s'agit encore du culte de la «misère laborieuse» et du «pauvre mais propre¹⁴». La description pastorale culmine lors de la dernière tournée de Véronique dans le canton. Les images – dont celle du vigneron courbé sur son travail se redressant au passage de sa maîtresse – s'apparentent beaucoup au *Jocelyn* de Lamartine. Comme nous l'affirmions plus tôt, le roman donne une plus grande place à la mutation des classes, en particulier de celle de la paysannerie. Les Sauviat, anciens paysans, ont acquis le statut de bourgeois grâce au commerce de la ferraille, développé en dépouillant les biens nationaux. Véronique Graslin a donc des origines paysannes, qui sont soulignées quelques fois dans le texte. Sa liaison passionnelle avec Tascheron, qu'elle aimerait voir devenir un Paul de l'Île-de-France, témoigne de ses racines populaires. Ces jeux de classes sociales se solderont cependant par la mort.

Avec *Les paysans* se produit un retour à la bestialité et à la monstruosité du paysan. Celui-ci a toutefois acquis une conscience de classe et a été atteint par la civilisation, ce qui le rend apte à utiliser à des fins malhonnêtes la fascination pour le pittoresque des bourgeois et autres Parisiens. L'industrie, condamnée à rester dans le domaine utopique, est remplacée par l'usure. Les rêves utopistes sont relégués aux oubliettes et le retour de la réalité, peut-être dû à l'imminence de 1848, fait prendre conscience du danger que représente la classe paysanne. Les individus vivant aux abords des Aigues sont décrits comme des voyous, des parasites ne pensant qu'à vivre aux

¹⁴ Patrick IMBERT, «Pauvre mais propre», dans Michel BIRON, Pierre POPOVIC [dir.], *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du Gref, coll. «Dont actes», n° 17, 1993. Voir la note 139 du chapitre 2.

dépens du général Montcornet. Cette mutinerie de la paysannerie contre celui qui peut être considéré comme le seigneur des lieux les plongera dans une servitude encore plus profonde, celle de l'usure.

La conclusion qui s'impose, selon Balzac, est que la société ne gagne aucunement à ce que le paysan soit civilisé, notamment par l'éducation ou par la propriété. Pour les paysans, la terre est un lieu de travail et de petite culture nécessaire à leur survie. Pour les bourgeois, qu'ils soient les notables des romans utopistes ou les spéculateurs des *Paysans*, la terre est un territoire synonyme de pouvoir. Les intérêts des uns et des autres ne coïncident donc pas. La médiocratie, plus que l'aristocratie, est en mesure de contrôler les paysans en les faisant prisonniers de l'usure, leur seule avenue vers l'acquisition d'un lopin de terre. Attentive à ses intérêts immédiats plus qu'au bien-être économique collectif, la petite bourgeoisie de province morcelle les terres en les vendant aux paysans. C'est la victoire de l'économique sur le politique. Et c'est la condamnation sans équivoque de la démocratie.

Les procédés d'écriture du roman utopiste balzacien

Le médecin est un roman «moral» dont l'utopie est composée d'une série de tableaux, tandis que *Le curé* offre une trame narrative qui correspond davantage à l'horizon d'attente du roman provincial. L'utopie s'y insère de manière moins aléatoire. Dans ces deux romans, Balzac innove en inscrivant l'utopie dans le schéma narratif du roman familial. Une autre particularité de ces romans utopistes est de donner naissance à de nouveaux types, dont le personnage expiateur et celui, invraisemblable, du notable royaliste, libéral et philanthrope. Les auteurs d'utopies ont voulu présenter sous forme de tableau descriptif leur vision de la société idéale, pour donner à celle-ci une dimension narrative – qui prend, la plupart du temps, la forme d'un dialogue – plutôt que purement

théorique. Ainsi, Balzac a transcendé les conventions littéraires de l'utopie en l'intercalant dans le roman, fournissant par le fait même une solution à l'aridité qui est trop souvent le lot des utopies normatives qui, selon Trousson, sont des «avatars du roman¹⁵». Toutefois, Balzac ne redonne pas à l'utopie ses lettres de noblesse; celle-ci a définitivement perdu, à partir du XIX^e siècle, son statut de genre littéraire. Le statisme historique de l'utopie, sa projection hors de l'Histoire se reflète dans les romans utopistes par la projection de la micro-utopie hors de la diégèse : le temps du récit coïncide dès lors avec le temps de l'histoire.

L'insertion de l'utopie dans le roman balzacien rend inévitables les «invraisemblances» narratives, voire les dérogations à ce qui constitue d'habitude le parcours narratif des personnages de *La comédie humaine*. Exception faite de Godefroid, le protagoniste de *L'envers de l'histoire contemporaine*, il y a peu de personnages balzaciens qui osent dévier de la voie toute tracée par les diktats bourgeois louis-philippards. L'utopie balzacienne est une *épure* (pour emprunter le mot de Bloch) du monde réel, un antidote à la dégénérescence causée par l'individualisme croissant. Elle n'est possible que grâce à un détournement du «roman du bâtard» (Marthe Robert). En contrepartie, le roman perd en tension dramatique à intégrer l'utopie dans ses pages. L'harmonie régnant dans les utopies normatives est nuancée à l'intérieur des utopies balzaciennes, qui ne sont ni complètement uniformes ni entièrement fermées au monde extérieur. Certains personnages marginaux (La Fosseuse, Butifer, Farrabesche) et d'autres, représentatifs de la civilisation capitaliste (Taboureau, Pingret, Rigou), procurent une dimension réaliste et en reculent les frontières.

L'analyse des trois romans qui composent notre corpus a fait ressortir trois procédés d'écriture à l'aide desquels Balzac fait entrer le discours utopiste dans le roman.

¹⁵ Raymond TROUSSON, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 15.

Tout d'abord, la confession est un motif à la fois religieux et romantique. C'est *Le médecin* qui comporte le plus grand nombre de confessions : Benassis, Genestas et La Fosseuse se livrent tour à tour au récit des épisodes significatifs de leur existence. Dans *Le curé*, c'est seulement à la fin qu'a lieu la confession de Véronique, au sens religieux du terme. Cette confession spectaculaire provoque un glissement du pouvoir de Bonnet vers Véronique, ramenant la sphère privée dans l'utopie, laquelle n'admet habituellement que la sphère publique. Il y a donc une progression de Benassis à Véronique, car le médecin n'avait pas divulgué ses tourments au narrataire. La description du château de Montégnaç et l'arrivée de Véronique conféraient au texte les apparences d'un retour à l'Ancien Régime. En contrepartie, le personnage de Véronique insuffle un vent de modernité à l'utopie, où l'individu ne se résume plus à ses fonctions publiques mais gagne en complexité. Ces incursions d'un narrateur interne relatant un épisode tourmenté de sa vie confèrent aux romans leur intensité dramatique et rachètent les fautes de la diégèse. Le philosophe-roi moderne se doit d'avoir un passé qui le cautionne moralement, qui lui donne une dimension humaine, voire de martyr.

Deuxième procédé d'écriture qui fait la particularité des romans utopistes balzaciens, la lettre insérée – digression nécessaire – permet l'ajout d'un deuxième niveau de narration pour rehausser l'intérêt dramatique. Une relation intime, hors du cadre de l'utopie, peut ainsi se tisser entre un narrateur et un narrataire internes. *Le Médecin* renferme deux missives. La première est écrite par Adrien, le fils de Genestas que le commandant a confié aux bons soins de Benassis. Le jeune garçon, complètement rétabli au bout d'un an, envoie à son père une lettre dans laquelle il lui annonce la triste nouvelle de la mort de son bienfaiteur. Cette mort a été précipitée par une lettre qui n'est pas révélée au narrataire du *Médecin* mais qu'on suppose écrite des mains d'Évelina, le grand amour de Benassis du temps de sa vie parisienne. *Le curé* contient deux échanges

épistolaires. Grossetête écrit à Véronique pour la convaincre d'investir ses capitaux dans Montégnac. Véronique lui répond en lui faisant part de son déchirement entre la religion et son penchant pour la chair. Par la suite, Gérard répond à Grossetête et lui raconte son roman familial et sa volonté de se sortir de l'aliénation causée par ses années d'études à Polytechnique. Enfin, *Les paysans* s'ouvre sur la lettre de Blondet à Nathan. Il s'agit donc d'un échange sur un ton onirique entre deux Parisiens. Cette lettre aux couleurs de l'Arcadie fait figure d'ironie : elle souligne l'écart entre la perception qu'ont les Parisiens de la campagne et la réalité, beaucoup plus sordide. Le décor d'opéra décrit dans la lettre s'effondrera pour dévoiler une campagne envahie par la civilisation. Dans *Les paysans*, il n'y a aucune focalisation interne exception faite de cette envolée lyrique de Blondet. Pour le reste, le narrateur omniscient garde une froide distance vis-à-vis de ses personnages.

Finalement, les dîners-débats, troisième procédé d'écriture, renferment une discussion sur les principes moraux et politiques qui doivent régler la vie de campagne. Cette partie, qui relève plus de l'utopisme que de l'utopie, n'est pas la description d'une cité utopique dans la tradition de More mais plutôt un exercice essentiellement rhétorique qui énumère les principes de la société idéale. L'issue de ces dîners, où la discussion est pure formalité, est le consensus. Les sujets abordés sont la propriété, plus particulièrement l'accession du paysan à la terre, et la démocratie, donc l'accession du paysan au pouvoir politique. Autant Benassis que Bonnet sont pour la mise sous tutelle complète du peuple. Les principes énoncés lors des dîners se réalisent dans les utopies du *Médecin* et du *Curé*. Dans *Les paysans*, le chapitre intitulé «Les ennemis en présence» est l'épisode qui ressemble le plus à un dîner. Fourchon et son protégé Mouche font irruption dans le salon du général Montcornet, où sont rassemblés sa femme, la marquise Virginie née Troisville, le curé Brossette, et Sibilet, successeur de

Gaubertin. L'entretien prend toutes les allures d'un affrontement. La chute libre de Fourchon de propriétaire à mendiant et l'inertie dans laquelle est plongée la classe paysanne depuis des siècles, même après les événements révolutionnaires, sont encore une fois la preuve de l'hégémonie du pouvoir économique sur le pouvoir politique. Ce pouvoir, clairement attribuable à une poignée de personnages, est, dans *Les paysans*, disséminé dans les différentes mains détentrices de capitaux.

Les trois romans ont en commun leur composition en mosaïque. Les utopies contenues dans *Le médecin* et dans *Le curé* sont génératrices de récits : confessions de toutes sortes, conte fantastique, drame judiciaire et intrigue amoureuse. En fait, dans *Le médecin*, l'utopie, même décrite sur plusieurs pages, est située au même niveau narratif que les autres récits – narrée par un narrateur interne. *Le curé* est celui des trois romans où l'intrigue amoureuse et policière est l'élément le plus important. *Les paysans*, même s'il ne contient pas d'utopie, est le roman qui ressemble le plus à une étude, tant l'intrigue policière est diluée dans les descriptions-tableaux de la paysannerie et de la médiocratie.

L'évolution des romans des *Scènes de la vie de campagne* laisse voir une dure condamnation de l'idée de progrès et l'impossibilité du développement économique des campagnes, entraînant la stagnation de la classe pauvre. Alors que *Le médecin* et *Le curé* montraient une utilisation saine de l'industrie, sursis à l'explosion capitaliste, il y a un retour, avec *Les paysans*, au côté sombre de la civilisation illustré dans *La comédie humaine*. La «comédie» balzacienne est malheureusement plus humaine que les utopies, qui occultent la cupidité comme facteur de déséquilibre. Autant Saint-Simon, Fourier que Balzac ont remis en question le normatif en vigueur dans la société qui leur était contemporaine pour créer un nouveau système de morale. Ils revendiquent tous, y compris Balzac, l'ultime compréhension de l'évolution de la société et une morale au-dessus des normes existantes. Il serait intéressant de voir comment les nouveaux

utopies – ceux qui, comme *Ecotopia* de Callenbach, sont fondées sur un mode de vie environnementaliste – redéfinissent un système de normes à notre époque, qui contient aussi nombre de discours moralisateurs.

Bibliographie

I. TEXTES

Dans cette bibliographie, l'édition de base à laquelle j'ai recours pour les textes de *La comédie humaine* est la suivante : Balzac, Honoré de, *La comédie humaine*, [Pierre-Georges Castex, dir.], Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1976-1981. Celle-ci sera indiquée par le signe (PL), suivi du tome.

Afin de rendre la consultation plus facile, j'ai utilisé d'autres éditions lors de mes analyses («Folio» pour *Le curé de village* et *Les paysans*; «Livres de poche» pour *Le médecin de campagne*).

a) Corpus

Balzac, Honoré de, *Le médecin de campagne* [1833], PL, IX.

—————, *Le curé de village* [1839], PL, IX.

—————, *Les paysans*, [1844], PL, IX.

b) Autres œuvres de Balzac

Balzac, Honoré de, *Annette et le criminel*, Paris, Garnier Flammarion, 1982 [1824].

—————, *Les chouans*, PL, XIII [1828].

—————, *Adieu*, PL, X [1830].

—————, *Physiologie du mariage*, PL, XI [1830].

—————, *Gobseck*, PL, II [1831].

—————, *La peau de chagrin*, PL, X [1831].

—————, *La comédie du diable* [Roland Chollet, éd.], Paris, Lume, 2005 [1830].

—————, *Contes bruns*, Paris, A. Delpeuch, 1927 [1832].

—————, *Le bal de Sceaux*, PL, I [1830].

—————, *La femme de trente ans*, PL, II [1834].

- , *Sarrasine*, PL, VI [1832].
- , *Le curé de Tours*, PL, IV [1834].
- , *Théorie de la démarche*, PL, XII [1832].
- , *L'illustre Gaudissart*, PL, IV [1833].
- , *La duchesse de Langeais*, PL, V [1834].
- , *Séraphîta*, PL XI [1834].
- , *Eugénie Grandet*, PL, III [1834].
- , *Le lys dans la vallée*, PL, IX [1836].
- , *Illusions perdues*, PL, V [1839-1843].
- , *Albert Savarus*, PL, I [1842].
- , *Pierrette*, PL, IV [1840].
- , *Le colonel Chabert*, PL, III [1832].
- , *Le père Goriot*, PL, III [1835].
- , *Béatrix* [1839], PL, II [1839].
- , *Sur Catherine de Médicis*, PL, XI [1841].
- , *La rabouilleuse*, PL, IV. [1842]
- , *Une ténébreuse affaire*, PL, VIII [1842]
- , «Avant-propos», PL, I [1842].
- , *La cousine Bette*, PL, VII [1847].
- , *Le cousin Pons*, PL, VII [1848].
- , *L'envers de l'histoire contemporaine*, PL, VIII [1848].
- , *Lettres à Madame Hanska. 1832-1844*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1990.

————— [signé Félix Davin], «Introduction» aux *Études de mœurs au XIX^e siècle*, PL, I, p. 1148- 1172.

c) Articles de Balzac

L'édition de base à laquelle j'aurai recours pour les articles de Balzac publiés entre 1824 et 1830 sera la suivante : Balzac, Honoré de, *Œuvres diverses* [Pierre-Georges Castex, dir.] Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome II, 1990. Celle-ci sera indiquée dans la bibliographie par le signe (OD II). Pour les articles publiés après 1834, j'utiliserai l'édition suivante : *Œuvres complètes*, Paris, Club de l'honnête homme, 1956. Celle-ci sera indiquée dans la bibliographie par le sigle (CH), suivi du volume.

Balzac, Honoré de, «Du droit d'aînesse» [*Le Mercure du dix-neuvième siècle*, 1826], OD II, p. 5-16.

—————, «Des artistes» [*La Silhouette* 1830], OD II, p. 707-720.

—————, «De la vie de château» [*La Mode*, 1830], OD II, p. 773-776.

—————, «Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent» [*La Mode*, 1830], OD II, p. 739-748.

—————, «De l'état actuel de la librairie» [*Le Feuilleton des journaux politiques*, 1830], OD II, p. 662-670.

—————, «Lettre adressée aux écrivains français du XIX^e siècle», [*Revue de Paris*, 1834], OD II, p. 1235-1253.

—————, «Œuvres complètes de Paul-Louis Courier», [*Le Feuilleton des journaux politiques*, 1830], OD II, p. 672-673.

—————, «Enquête sur la politique des deux ministères» [*Bibliographie de la France*, 1831], OD II, p. 983-1016.

—————, «Le départ» [*L'Émeraude*, décembre 1831], OD II, p. 1012-1025.

—————, «Le message» [*Revue des Deux Mondes*, février 1832], PL, II, p. 395-407.

—————, «Lettre à M. Ch. Nodier sur son article intitulé "De la palingénésie humaine et de la résurrection"» [*Revue de Paris*, octobre 1832], OD II, p. 1203-1216.

—————, «Le refus. Scène de l'histoire de France» [*Le Saphir. Morceaux inédits de littérature moderne*, mai 1832], OD II, p. 1027-1033.

—————, «L'essai sur la situation du parti royaliste» [*Le Rénovateur*, mai 1832], OD II, p. 1047-1065.

—————, «Du gouvernement moderne» [1832, non publié], OD II, p. 1066-1083.

—————, «Catéchisme social» [1840, non publié], CH, vol. 23, p. 103-122.

—————, «Sur les ouvriers» [*Le Voleur*, octobre 1840], CH, vol. 24, p. 258-268

—————, «Lettre sur le travail» [non publié], CH, vol. 24, p. 589-598.

—————, «Profession de foi politique en 1848» [*Journal des débats et Le Constitutionnel*, avril 1848], CH, vol. 24, p. 287-288.

d) Pour les critiques littéraires de Balzac, pour les textes balzaciens portant sur la littérature et les deux «Introductions» de Félix Davin, qui ne se retrouvent pas dans l'édition de la Pléiade, je me servirai de l'anthologie de Stéphane Vachon : Balzac, Honoré de, *Écrits sur le roman*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 2000.

Balzac, Honoré de, «Avertissement du *Gars*» [manuscrit, 1828], p. 48-70.

—————, «Étude sur M. Beyle [Stendalh] (sic)» [*Revue parisienne*, 1840], p. 193-274.

————— [signé Félix Davin], «Introduction» aux *Études philosophiques* [1834], p. 86-120.

II. TEXTES UTOPISTES ET AUTRES ŒUVRES CONTEMPORAINES

Anonyme, «État et tendance de la propriété en France», *Revue des deux mondes*, 4^e série, tome 8, 1^{er} novembre 1836, p. 300-325.

Babeuf, Gracchus, *Correspondance de Babeuf avec l'académie d'Arras (1785-1788)*, Paris, PUF, 1961.

Ballanche, Pierre-Simon, *Œuvres*, Paris/Genève, Librairie de G. Barbezat, 1830.

—————, Ballanche, Pierre-Simon, *La vision d'Hébal*, Paris/Genève, Librairie Minard/Librairie Droz, 1969 [1820].

—————, *La ville des expiations*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981 [1820].

Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, *Paul et Virginie*, Paris, Imprimerie nationale, 1984 [1787].

—————, *L'Arcadie*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1781].

Blanc, Louis, *Organisation du travail*, Paris, Bureau du Nouveau Monde, 1850 [1839].

Bonald, Louis de, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société. Méditations politiques tirées de l'Évangile*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1985 [1830].

Cabet, Étienne, *Voyages en Icarie*, dans *Œuvres d'Étienne Cabet*, Paris, Editions Anthropos, tome I, 1970 [1839].

Chateaubriand, François-René de, *Les Martyrs*, Paris, Ladvocat, 1826-1827 [1809].

—————, *Atala. René. Le dernier Abencerage*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1971 [1802].

—————, *Essai sur les révolutions*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1978 [1779].

Condorcet, Marie Jean Antoine Nicolas Caritat de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 1981.

Courier, Paul-Louis, *Pamphlets*, Paris, Pauvert, 1965 [1824].

Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Classique», 1995 [1699].

Fourier, Charles, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, Paris, Flammarion, coll. «Nouvelle bibliothèque romantique», 1973 [1830].

—————, *L'ordre subversif*, Paris, Aubier-Montaigne, 1972.

—————, *Contre la civilisation*, Paris, Béliaste, 1972.

—————, *L'attraction passionnée*, Pauvert, coll. «Libertés», 1967.

Gautier, Théophile, «Préface» à *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Garnier Frères, 1966 [1834], p. 1-39.

Hugo, Victor, *Le dernier jour d'un condamné*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1970 [1829].

La Fontaine, Jean de, *Fables*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1991.

Lamarck, Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monet, *Philosophie zoologique*, Paris, Dentu, 1809.

Lamartine, Alphonse de, *Jocelyn*, dans *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1963 [1836].

Lamennais, Félicité de, *Paroles d'un croyant*, Bruxelles, Haumann, 1834.

—————, *Le livre du peuple*, Paris, Chez tous les libraires, 1838.

—————, *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, Garnier, 1859 [1818].

Machiavel, Nicolas, *Le prince*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche», 1983 [1532].

Maistre, Joseph de, *Considérations sur la France*, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 1994 [1796].

—————, *De la souveraineté du peuple. Un anti-contrat social*, Paris, PUF, coll. «Questions», 1992.

—————, *Écrits sur la Révolution*, Paris, PUF, 1989.

Mérimée, Prosper, *La jacquerie*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1969 [1828].

—————, *Chronique du règne de Charles IX*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1969 [1829].

Michelet, Jules, *Le peuple*, Paris, Julliard, 1965 [1846].

More, Thomas, *L'Utopie ou Traité de la meilleure forme de gouvernement*, Paris, Flammarion, coll. «Œuvres de philosophie politique», 1987 [1516].

Morelly, Étienne-Gabriel, *Code de la nature ou le véritable esprit de ses lois*, Paris, Gilbert Chinard, 1950 [1755].

Musset, Alfred de, *Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Garnier Frères, 1968 [1836].

Platon, *La République*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

Proudhon, Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété*, Paris, Garnier, 1848.

Rabelais, *L'Abbaye de Thélème*, Paris, Librairie E. Droz, 1934 [1534].

Restif de la Bretonne, Nicolas-Edme, *Le paysan perversi*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977 [1776].

—————, *La vie de mon père*, Paris, Garnier, 1970 [1779].

Rouvillois, Frédéric, *L'utopie* [anthologie], Paris, Flammarion, coll. «Corpus», 1998.

Rousseau, Jean-Jacques, *Le contrat social*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 1964 [1762].

—————, *La nouvelle Héloïse*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome II [1761].

Sand, George, *François le Champi*, Grenoble, Glénat, 1998 [1847].

Sainte-Beuve, «*Affaires de Rome* par M. de La Mennais», *Revue des deux mondes*, série 4, tome 8, 1^{er} novembre 1836, p. 463-477.

SAINT-SIMON, Claude-Henri de, *Écrits politiques et économiques*, [Juliette Grange, éd.], Paris, Pocket, coll. «Agora. Les classiques», 2005

—————, *Œuvres complètes de Saint-Simon*, Paris, Anthropos, 1969 [1803-1824].

—————, *Le nouveau christianisme et les écrits sur la religion*, Paris, Seuil, 1969 [1825].

Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 1960 [1831].

—————, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Gallimard, coll. «Folio classique», 2003 [1839].

Zola, Émile, *Travail*, Paris, E. Fasquelle, 1901.

III. CRITIQUE

a) Sur l'utopie

Abensour, Miguel, *L'utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens & Tonka, 2000.

Alexandrian, Sarane, *Le socialisme romantique*, Paris, Seuil, 1979.

Angenot, Marc, *D'où venons-nous? Où allons-nous? La décomposition de l'idée de progrès*, Montréal, Éditions Trait d'union, 2001.

—————, *L'utopie collectiviste : le grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale*, Paris, PUF, 1993.

Baczko, Bronislaw, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978.

Benrekassa, Georges, «Le statut du narrateur dans quelques textes dits utopiques», *Revue des sciences humaines*, tome XXXIX, n° 155, juillet-septembre 1974, p. 379-395.

Bloch, Ernst, *Le principe espérance. Les épures d'un monde meilleur*, [Françoise Wuilmart, trad.], Paris, Gallimard, 1982 [1959].

Callenbach, Ernest, *Ecotopia. The Notebook and Reports of William Weston*, New York, Bantam Books, 1977.

Chirpaz, François, *Raison et déraison de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, coll. «Utopies», 1999.

Cioran, Émile Michel, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1971.

Cioranescu, Alexandre, *L'avenir du passé. Utopie en littérature*, Paris, Gallimard, 1972.

Derré, Jean, *Regards sur le saint-simonisme et les saint-simoniens*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. «Littérature et idéologies», 1986.

Dilas-Rocherieux, *L'utopie ou la mémoire du futur*, Paris, Robert Laffont, 2000.

Dubois, Jean-Charles, *Problèmes de l'utopie*, Paris, Archives des lettres modernes, 1968.

Duveau, Georges, *Sociologie de l'utopie et autres essais*, Paris, PUF, 1961.

Engels, Friedrich, *Socialisme utopique socialisme scientifique*, Paris, Éditions sociales, 1969 [1880].

_____, *Utopisme et communauté de l'avenir*, Paris, Maspero, 1976.

Gaillard, Roger [dir.], *Bienvenue en Utopie*, Yverdon-les-Bains, Maison d'Ailleurs, 1990.

Jules GRITTI, *Bonald. La Révolution française et le réveil religieux*, Nîmes, Bloud et Gay, 1962.

Hudde Hinrich et Peter Kuon, *De l'utopie à l'uchronie, formes, significations, fonctions*, Tübingen, G. Narr, 1988.

Jameson, Frederic, «Of Islands and Trenches», dans *The Ideologies of Theory*, University of Minnesota Press, vol. 2, 1984.

Jean, Georges, *Voyages en Utopie*, Paris, Gallimard, coll. «Découvertes», 1994.

Lapouge, Gilles, *Utopies et civilisations*, Paris, Librairie Weber, 1973.

Lavocat, Françoise, *Arcadies malheureuses. Aux origines du roman moderne*, Paris, Honoré Champion, 1998.

Major, Robert, Jean Rivard *ou l'art de réussir. Idéologies et utopies dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, coll. «Vie des lettres québécoises», 1991.

Manguel, Alberto, «Pour la première fois, nous vivons dans une utopie», *Magazine littéraire*, n° 387, mai 2000, p.

Mannheim, Karl, *Idéologie et utopie*, Paris, Rivière, 1952.

Marin, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973.

Marx, Karl et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, Outremont, Lancôt, 1998.

Marx, Karl, *Les luttes des classes en France, 1848-1850*, Paris, Messidor-Éditions sociales, 1984.

Moreau, Pierre-François, *Le récit utopique, droit naturel et roman de l'État*, Paris, Denoël, 1984.

Mumford, Lewis, *The Story of Utopias*, New York, Boni and Liverigh, 1922.

Racault, Jean-Michel, *L'utopie narrative en France et en Angleterre (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991.

- Ramonet, Ignacio, «Besoin d'utopie», *Le Monde diplomatique*, mai 1998, p. 9.
- Revel, Jean-François, «Les utopistes proposent des sociétés totalitaires», *Magazine littéraire*, n° 387, mai 2000.
- Ricoeur, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997.
- Rihs, Charles, *Les philosophes utopistes*, Paris, Rivière, 1970.
- Riot-Sarcey, Michèle [dir.], *L'Utopie en questions*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2000.
- Rouvillois, Frédéric, *L'utopie*, Paris, Garnier-Flammarion, coll. «Corpus», 1998.
- Ruyer, Raymond, *L'utopie et les utopies*, Paris, PUF, 1950.
- Schaer, Roland, Gregory Claeys et Lyman Tower Sargent, *Utopia. The Search for the Ideal Society in the Western World*, New York, The New York Public Library/Oxford University Press, 2000.
- Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967.
- , *L'utopie*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1979.
- Trousson, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université, 1999 [1979].
- , *D'utopies et d'utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- , «Utopie et roman utopique», *Revue des sciences humaines*, tome XXXIX, n° 155, juillet-septembre 1974, p. 367-378.
- Versins, Pierre, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1984.

b) Sur Balzac

- Andréoli, Max, «Morale de la politique et politique de la morale dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 125-160.
- , *Lectures et mythes. Les Chouans et Les Paysans d'Honoré de Balzac*, Paris, Honoré Champion, 1999.

—————, «Aristocratie et médiocratie dans les *Scènes de la vie politique*», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 49-61.

—————, «Le médecin de campagne, idéologie et narration», *L'Année balzacienne*, 1989, p. 199-231.

Ansart, Guillaume, *Réflexion utopique et pratique romanesque au siècle des lumières. Prévost, Rousseau, Sade*, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, «Situation 53», 1999.

Barbérès, Pierre, *Lectures du réel*, Paris, Éditions sociales, 1973.

—————, *Balzac et le mal du siècle*, Paris, Gallimard, 1970.

—————, «Naissance de l'ailleurs», *Romantisme*, n° 1-2, 1971, p. 177-186.

—————, *Le monde de Balzac*, Paris, Arthaud, 1973.

Bardèche, Maurice, *Une lecture de Balzac*, Les sept couleurs, Paris, 1964.

Baron, Anne-Marie, «Fantasmes et sublimation dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 77-90.

Barthes, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. «Tel Quel», 1970.

Basset, Nathalie, «Le type de l'émigré dans *La comédie humaine* : un type sans histoire?», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 99-109.

Bellos, David, «Balzac et le fouriérisme en 1841 : sur une lettre presque retrouvée», *L'Année balzacienne*, 1978, p. 53-60.

Blanchard, Marc, *La campagne et ses habitants dans l'œuvre de Honoré de Balzac*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1931.

Bertault, Philippe, *Balzac et la religion*, Paris, 1942.

Berthier, Patrick, «Le voile de Véronique», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 285-301.

Bodin, Thierry, «Généalogie de la médiocratie dans *Les paysans*», *L'Année balzacienne*, 1978, p. 91-101.

Boely, Gérard, «*Le médecin de campagne* et *Le curé de village*», *L'Année balzacienne*, 1968, p. 241-256

Boisvert, Marcel, *L'éducation de la jeune fille de province dans Balzac*, Montréal, Guérin, 2000, p. 128.

Bordas, Éric, *Balzac, discours et détours : pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997.

—————, «Chronotopes balzaciens. Énonciation topographique de l'Histoire dans les *Contes drolatiques*», *Poétique*, 2000, n° 121, p. 3-20.

Brémond, Claude, Thomas Pavel, *De Barthes à Balzac. Fictions d'un critique, critiques d'une fiction*, Paris, Albin Michel, coll. «Bibliothèque Albin Michel Idées», 1998.

Bui, Véronique, *La femme, la faute et l'écrivain*, Paris, Honoré Champion, 2003.

Butler, Ronnie, «Les émigrés de *La comédie humaine* : données historiques», *L'Année balzacienne*, 1978, p. 189-224.

Butor, Michel, *Scènes de la Vie Féminine. Improvisations sur Balzac III*, Paris, Éditions de la Différence, 1998.

Chollet, Roland, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris, Klincksieck, 1983.

Citron, Pierre, «De la *Scène de village* au *Médecin de campagne*. Naissance et avatars d'un texte de Balzac», *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1959, p. 502-529.

Courteix, René-Alexandre, *Balzac et la Révolution française. Aspects idéologiques et politiques*, Paris, PUF, 1997.

—————, «Les philosophes et la révolution française dans l'œuvre de Balzac», *L'Année balzacienne*, 1997, p. 159-170.

—————, «Idéologie et politique : les biens nationaux dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 203-220.

Diaz, José-Luis, «Portrait de Balzac en écrivain romantique. Le Balzac de Davin (1834-1835)», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 7-23.

Dédéyan, Charles, «Aldous Huxley et Balzac», *L'Année balzacienne*, 1984, p. 303-312.

Donnard, Jean-Hervé, «Les intuitions révolutionnaires de Balzac», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 421-435.

—————, «*Les Paysans* et *La Terre*», *L'Année balzacienne*, 1975, p. 125-142.

—————, «Balzac, lecteur de la Bible», *L'Année balzacienne*, 1984, p. 7-25.

—————, «Deux aspects inconnus du saint-simonisme de Balzac», *L'Année balzacienne*, 1961, p. 139-148.

Dufour, Philippe et Nicole Mozet [dir.], *Balzac géographe. Territoires*, Paris, Christian Pirot, coll. «Balzac», 2004.

Dufour, Philippe, *Flaubert et le pignouf*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1993.

Fargeaud, Madeleine, «La naissance d'un sujet : Balzac et *Le Grand Propriétaire*», *L'Année balzacienne*, 1975, p. 9-20.

Farrant, Tim, «Balzac et le mélange des genres», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 107-118.

Fornasiera, F.-J., «Balzac et Ballanche : autour du *Médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1985, p. 137-149.

Frappier-Mazur, Lucienne, «Le complot royaliste dans *La comédie humaine* : traîtres, héros et viragos», *L'Année balzacienne*, 2005, p. 241-263.

Gautier, Théophile, *Portrait de Balzac*, Montpellier, Éditions de l'Anabase, 1994.

Gengembre, Gérard, «Balzac, Bonald et/ou la révolution bien comprise?», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 189-202.

Guyon, Bernard, «Les conditions de la renaissance de la vie rurale d'après Balzac. *Le médecin de campagne* et *Le curé de village*», *L'Année balzacienne*, 1964, p. 239-250.

Heathcote, Owen, «Figures de la violence dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 25-41.

Jacolin, François, «*Les paysans* et l'état social des campagnes de l'Yonne dans la Restauration», *L'Année balzacienne*, 1974, p. 133-150.

Jacques, Georges, «Balzac, faux disciple de Walter Scott?», *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, tome LXXVII, n° 3-4, 1999, p. 237-252.

—————, *Paysages et structures dans La comédie humaine*, Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1976.

Labouret, Mireille, «De l'*Imitation de Jésus-Christ* à l'Évangile en action. Images et paraboles dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 43-62.

Lascar, Alex, «Deuils dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 63-76.

—————, «*Le curé de village, étude en rouges*», *L'Année balzacienne*, 1996, p. 230-243.

—————, «*Le curé de village, scène de la vie privée*», *L'Année balzacienne*, 1994, p. 155-168.

—————, «*Le curé de village : difficultés et ambiguïtés du repentir*», *L'Année balzacienne*, 1994, p. 245-271.

Lefebvre, Anne-Marie, «L'image du médecin dans le 'cycle Hubert'», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 81-105.

—————, «Balzac et les médecins du dix-huitième siècle. De l'alchimie à l'énergie vitale : le rôle des théories médicales du XVIII^e siècle dans l'élaboration de l'énergétique balzacienne», *L'Année balzacienne*, 1997, p. 193-219.

Lichtlé, Michel, «Balzac et la révolution anglaise», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 167-188.

Lukács, Georges, *Balzac et le réalisme français*, Paris, Maspero, 1969.

Madore, Geneviève, «Balzac, romancier et historien. Le cas des *Chouans*», *Les lettres romanes*, tome LVII, n° 1-2, 2003, p. 33-48.

—————, «Parvenus, aristocrates et marchands. Perspectives balzaciennes sur l'écriture postrévolutionnaire», *Les Cahiers du XIX^e siècle*, n°1, 2005, p. 72-88.

Massol-Bédoin, Chantal, «Secret et énigme dans *Le curé de village*», *L'Année balzacienne*, 1985, p. 161-173.

Meininger, Anne-Marie, «Eugène Surville. Modèle reparaissant de *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 1963, p. 194-250.

Méra, Brigitte, «L'art d'être croyant», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 91-100.

Michel, Arlette, «Chateaubriand, Balzac et le temps aboli», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 249-264.

Mioche, François-Xavier, «*Le médecin de campagne*, roman politique?», *L'Année balzacienne*, 1988, p. 305-319.

Mourier, Pierre-François, *Balzac. L'injustice de la loi*, Paris, Michalon, coll. «Le bien commun», 1996.

Mozet, Nicole, *Balzac au pluriel*, Paris, PUF, 1990.

—————, «Temps historique et écriture romanesque : '1830 a consommé l'œuvre de 1793'», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 233-241.

—————, *La ville de province et l'œuvre de Balzac. L'espace romanesque : fantasmes et idéologie*, Paris, SÉDÈS, 1982.

Nesci, Catherine, *La femme mode d'emploi. Balzac, de la Physiologie du mariage à La comédie humaine*, Lexington, French Forum, 1992.

Pacquetteau, François, «Idéologies et formes dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1970, p. 155-173.

Petitier, Paule [dir.], *Les moments de La comédie humaine*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1993.

Pierrot, Roger, *Honoré de Balzac*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1994.

Racault, Jean-Michel, «Balzac, Bernardin de Saint-Pierre et l'héritage des Lumières. Problèmes de sources et d'orientation idéologique dans *Le vicaire des Ardennes*», *L'Année balzacienne*, 1988, p. 201-226.

Robert, Hervé, «Louis-Philippe dans l'œuvre d'Honoré de Balzac», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 7-27.

Schuerewegen, Franc, *Balzac, suite et fin*, Paris, ENS Éditions, coll. «Signes», 2004.

Schuerewegen, Franc et Robert Mahieu [dir.], *Balzac ou la tentation de l'impossible*, Paris, SEDES, 1998.

Sicotte, Geneviève, *Le festin lu*, Montréal, Liber, 1999.

Surville, Laure, *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, Paris, Calmann Levy, 1878.

Sussman, Hava, «Une lecture du *Curé de village*», *L'Année balzacienne*, 1976, p. 231-241.

Swahn, Sigbrit, *Le pourquoi du récit : étude d'un roman inachevé de Balzac, Les paysans*, Uppsala, Uppsala University Library, 1999.

—————, «Poétique des *Paysans*. L'anti-idylle dans un roman de Balzac», *L'Année balzacienne*, 1999(I), p. 217-227.

—————, «Balzac et la littérature révolutionnaire», *L'Année balzacienne*, 1990, p. 403-420.

Sylvos, Françoise, «La poétique de l'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 101-123.

Tacussel, Patrick, *Mythologie des formes sociales. Balzac et les saint-simoniens ou Le destin de la modernité*, Paris, Méridien Klincksieck, 1995.

Testa, Carlo, «The Sins of Utopia : Balzac's *Le médecin de campagne*», *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 25, n° 3-4, printemps-été 1997, p. 280-292.

Thérenty, Marie-Ève, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

Tilby, Michael, «*Le médecin de campagne* et le statut du récit», *L'Année balzacienne*, 2003, p. 7-25.

—————, «Sur quelques éléments intertextuels des *Paysans*. Balzac, Walter Scott et Théophile Gautier», *L'Année balzacienne*, 1988, p. 283-304.

Tolley, Bruce, «Balzac et les saint-simoniens», *L'Année balzacienne*, 1966, p. 49-66.

—————, «Balzac et la doctrine saint-simonienne», *L'Année balzacienne*, 1973, p. 159-167.

Tournier, Isabelle, *Balzac, le hasard, le roman*, thèse de l'Université de Lille, 1992.

Trousseau, Raymond, *Balzac, disciple et juge de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Librairie Droz, 1983.

Vachon, Stéphane [dir.], *Honoré de Balzac. Mémoire de la critique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999.

—————, «Le (mot) drame du Père Goriot», *Poétique*, n° 111, 1997, p. 323-342.

————— [dir.], *Balzac. Une poétique du roman*, Montréal, XYZ Éditeur, 1996.

—————, *Les travaux et les jours d'Honoré de Balzac : chronologie de la création balzacienne*, Paris, Presses universitaires de Vincennes; Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992.

Vanbremeersch, Marie-Caroline, *Sociologie d'une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*, Paris, L'Harmattan, coll. «Logiques sociales», 1997.

Vanoncini, André, «Le sauvage dans *La comédie humaine*», *L'Année balzacienne*, 2000, p. 231-247.

—————, «La représentation de l'utopie dans *Le médecin de campagne*», *L'Année balzacienne*, 1998, p. 320-334.

Viard, Jacques, «Balzac et le socialisme 'Pierre lerouxico-sandique'», *L'Année balzacienne*, 1993, p. 285-307.

Weinriche, Harald, «Un roman dans la province : à propos du *Curé de village* de Balzac», *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1989, p. 117-126.

Whelpton, R. A., «À la recherche d'un village perdu, Montégnac», *L'Année balzacienne*, 1963, p. 143-147.

Wist, Ki, *Le curé de village. Les manuscrits de premier jet de Honoré de Balzac*, Bruxelles, Éditions Henriquez, 1964.

Woollen, Geoff, «Balzac et le prix Montyon (suite). 'Le Derby'», *L'Année balzacienne*, 1991, p. 135-156.

c) **Sur Fourier et Saint-Simon**

Barthes, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971.

Breton, André, *Ode à Charles Fourier*, Fontfroide, Fata Morgana, 1994.

Brix, Michel, *L'héritage de Fourier. Utopie amoureuse et libération sexuelle*, Jaignes, La Chasse au Snark, 2001.

Bruckner, Pascal, *Fourier*, Paris, Gallimard, coll. «Écrivains de toujours», 1975.

Debout, Simone, *L'utopie de Charles Fourier*, Paris, Payot, coll. «Petite bibliothèque Payot», 1978.

Desroches, Henri, *La société festive, du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, Paris, Seuil, 1975.

Lehouck, Émile, *Fourier, aujourd'hui...*, Paris, Denoël, 1966.

Tacussel, Patrick, *Charles Fourier, le jeu des passions. Actualité d'une pensée utopique*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

d) Histoire du XIX^e siècle et ouvrages critiques

Amossy, Ruth, *Le discours du cliché*, Paris, SEDES / CDU, 1982.

Aragon, Sandrine, *Des liseuses en péril : images de lectrices dans des textes de fiction de La Précieuse de l'abbé Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, coll. «Les Dix-huitième siècles», 2003.

Auerbach, Erich, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* [Cornelius Heim, trad.], Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1968.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman* [Daria Olivier, trad.], Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1978 [1975].

—————, *Rabelais and his World*, [Helene Iswolsky, trad.], Bloomington, Indiana University Press, 1984 [1965].

—————, *La poétique de Dostoïevski*, [Isabelle Kolitcheff, trad.], Paris, Seuil, 1970 [1963].

Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1953.

Bénichou, Paul, *L'école du désenchantement*, Paris, Gallimard, 1992.

—————, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, José Corti, 1977.

Best, Janice, «Dégradation et génération du récit», *Poétique*, 1990, n° 84, p. 483-498.

—————, «Pour une définition du chronotope. L'exemple de *Notre-Dame de Paris*», *Revue de l'histoire littéraire de la France*, novembre - décembre 1989, n° 6, p. 969-979.

Brix, Michel, *Le romantisme français*, Louvain, Société des études classiques, 1999.

Brooks, Peter, *Reading for the Plot*, New York, Alfred A. Knopf, 1984.

Calvino, Italo, *La machine littérature*, Paris, Seuil, coll. «La librairie du XX^e siècle», 1993.

Denis, Benoît, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, coll. «Points», 2000.

Despland, Michel, *Reading an Erased Code. Romantic Religion and Literary Aesthetics in France*, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

D'Hulst, Lieven, «Paul-Louis Courier, un traducteur atypique», dans Jean Delisle [dir.], *Portraits de traducteurs*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa / Artois presses université, 1999, p. 171-193.

Dubois, Jacques, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Gallimard, coll. «Points», 2000.

—————, *L'Assommoir de Zola; société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973.

Duby, Georges, Armand Wallon [dir.], *Histoire de la France rurale. De 1789 à 1914*, Paris, Seuil, coll. «Points Histoire», 1976.

Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1966.

—————, «Des espaces autres», *Dits et écrits. 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994, p. 752-762.

Hamon, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1997.

—————, «Un discours contraint», dans *Poétique*, n° 16, 1973, p. 411-445.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Esthétique*, Paris, Flammarion, 1979, tome III.

Hobsbawm, Eric, *L'ère des révolutions. 1789-1848* [François Braudel et Jean-Claude Pineau, trad.], Paris, Fayard, coll. «Pluriel», 1969 [1962].

Huard, Raymond, *Le suffrage universel en France. 1848-1946*, Paris, Aubier, 1991.

Imbert, Patrick, «Pauvre mais propre», dans Michel BIRON, Pierre Popovic [dir.], *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du Gref, coll. «Dont actes», n° 17, 1993, p. 259-272.

Jakobson, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Les éditions de Minuit, 1963.

Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception* [Claude Maillard, trad.], Paris, Gallimard, 1978.

Laforgue, Pierre, *1830. Romantisme et histoire*, Paris, Eurédit, 2001.

Lukács, Georges, *Le roman historique* [Robert Saille, trad.], Paris, Payot, coll. «Petite bibliothèque Payot», 1965.

—————, *Théorie du roman* [Jean Clairevoye, trad.], Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1968.

—————, *Problèmes du réalisme* [Claude Prévost, Jean Guégan, trad.], Paris, L'Arche, 1975.

Macherey, Pierre, «Histoire et roman dans *Les paysans* de Balzac», dans Duchet, Claude [dir.], *Socio-critique*, Paris, Nathan, 1979, p. 137-146.

—————, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, François Maspéro, coll. «Théorie», 1970.

Matoré, Georges, *Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève, Slatkine Reprints, 1967.

Michelet, Jules, *Le peuple*, Julliard, coll. «Littérature», 1965 [1846].

Milner, Max et Claude Pichois, *De Chateaubriand à Baudelaire*, Paris, Garnier-Flammarion, 1996.

Mitterand, Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980.

—————, «Chronotopies romanesque : *Germinal*», *Poétique*, 1990, n° 81, p. 89-104.

—————, «Toward a Sociocriticism of Totalities: the Year of 1875», *Sociocriticism*, n° 1, juillet 1985, p. 82-101.

Muray, Philippe, *Le 19^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984.

Oehler, Dolf, *Le spleen contre l'oubli : juin 1848*, Paris, Payot, 1996.

Pelta, Corinne, *Le romantisme libéral en France : 1815-1830. La représentation souveraine*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Piégay-Gros, Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996.

Proust, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1984.

Rémond, René, *Introduction à l'histoire de notre temps. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. «Points», volume 2, 1974.

Robert, Hervé, *La monarchie de Juillet*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1994.

Robert, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1972.

Robin, Régine, Marc Angenot, «L'inscription du discours social dans le texte littéraire», *Sociocriticism*, n°1, juillet 1985, p. 53-81.

Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1948.

Tieghem, Philippe van, *Le romantisme français*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1944.

Triomphe, Pierre, *L'Europe de François Guizot*, Toulouse, Privat, coll. «Imaginaire de l'Europe», 2002.

Todorov, Tzvetan, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981.

Valensise, Marine [dir.], *François Guizot et la culture politique de son temps*, Paris, Seuil, 1991.

Zima, Pierre V., *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, coll. «Connaissance des lettres», 1985.

Table des matières

Remerciements	ii
Résumé	iii
Introduction	1
Balzac, un écrivain éclectique	4
<i>Les Scènes de la vie de campagne</i> : une utopie à la fin des <i>Études de mœurs</i>	7
Le chronotope de l'utopie	14
Les camps antagonistes : le peuple et la bourgeoisie	19
Pour une axiologie de la morale : parcours narratif des héros d'utopie	25
L'utopie dans le roman : digression ou mise en abyme?	30
Chapitre I	
L'ailleurs subversif : un antidote au mal du siècle	36
Les paradoxes d'un genre méconnu	42
Une subversion par le langage : logothètes et utopistes	46
L'utopie, genre narratif ou descriptif?	52
Retour de l'utopisme dans le littéraire par le roman	57
Une thématique tributaire du contexte historique : la propriété et le peuple	63
Une religion de l'industrie aux accents positivistes	71
La religion sécularisée : au cœur de l'utopie et du romantisme	76
À la recherche d'une fin de l'Histoire : définition d'une coupe synchronique	80
Collision du libéralisme et du dogmatisme	85
Juillet 1830 : le triomphe définitif de la bourgeoisie	88

L'utopie contre l'ordre bourgeois	92
Le peuple des campagnes, grand laissé pour compte des révolutions	96
Pistes	102

Chapitre II

Le médecin de campagne. Un peu d'angélisme au sein de La comédie humaine ... 106

L'arrivée en utopie de Genestas, vétéran de l'Empire	112
La morale en clair-obscur de Benassis	118
La confession, mise en perspective de l'utopie	122
Genestas fait la lumière sur le personnage de Benassis	128
Benassis, le Napoléon du peuple	131
Le sacre de Benassis	133
Napoléon mis en récit : une légende utopique	135
Agonie et obsèques de Benassis	138
Le chronotope de l'utopie : une Restauration réinventée en milieu rural	140
Le dîner des notables : les assises idéologiques de l'utopie	145
Le curé Janvier, disciple d'un nouveau christianisme	151
Rhétorique contre le suffrage universel	155
Éloge de l'homme supérieur	158
Le peuple : menace ou main-d'œuvre	161
«À travers champs» : la paysannerie en tableaux	166
Entrée en utopie : la misère laborieuse	172
La Fosseuse, une marginale romantique	177
Butifer, un révolté réformé	182

Taboureau, l'usurier capitaliste	183
Conclusion : une esthétique romanesque modifiée par l'utopie	184

Chapitre III

***Le curé de village. Alternative balzacienne : utopie et monde bourgeois* 189**

Hégémonie d'une bourgeoisie spoliatrice du passé	195
Véronique Graslin née Sauviat : un Don Quichotte féminin	206
Transfiguration de Véronique par l'extase religieuse	212
Mutation de la classe paysanne	216
Derrière le mariage bourgeois : l'adultère, crime fondateur de l'utopie	222
Conversion de Véronique grâce aux paroles du curé Bonnet	233
Arrivée de madame Graslin à Montégnac : changement de chronotope	241
L'histoire de Farrabesche ou le retour à une utopie de la vie privée	249
Grégoire Gérard, principal adjuvant de Bonnet	251
Comparaison avec l'Angleterre	255
Le dîner des notables : aparté idéologique et bourgeois atypiques	260
Le paysan propriétaire : moral ou amoral?	263
La confession de Véronique : entre jouissance et repentir	272
Conclusion	275

Chapitre IV

***Les paysans. Envers de l'utopie balzacienne et prémisses de 1848* 279**

Un roman charnière : vers une indifférenciation du héros	283
Complexification des luttes de classes	287
La chaumière et le château	292

Les paysans : roman, «drame» et «étude»	299
La nature théâtralisée : un âge d'or onirique	302
Les paysans : des bêtes civilisées	309
Le folklorique comme simulacre	317
Interruption du dîner des aristocrates par Fourchon	321
Michaud et Olympe : un drame policier aux traits d'une églogue	330
Des médiocrités au pouvoir	338
Une galerie de grotesque dans la tradition de Goya	344
Conclusion	351
Conclusion	356
Entre deux «collisions» : 1789 et 1848	358
Quand l'argent devient moralement acceptable	362
Mariages et adultères : des protagonistes à la morale ambiguë	366
Un idéal de société hiérarchisée	368
Topographies des roman utopistes : un chronotope unique dans <i>La comédie humaine</i>	371
Progression de la barbarie et mutations de classes du <i>Médecin aux Paysans</i>	374
Les procédés d'écriture du roman utopiste balzacien	376
Bibliographie	382